

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Basoche, 1^{ère} année, Bruxelles, 13 novembre 1884 – Octobre 1885 (n°1-12).

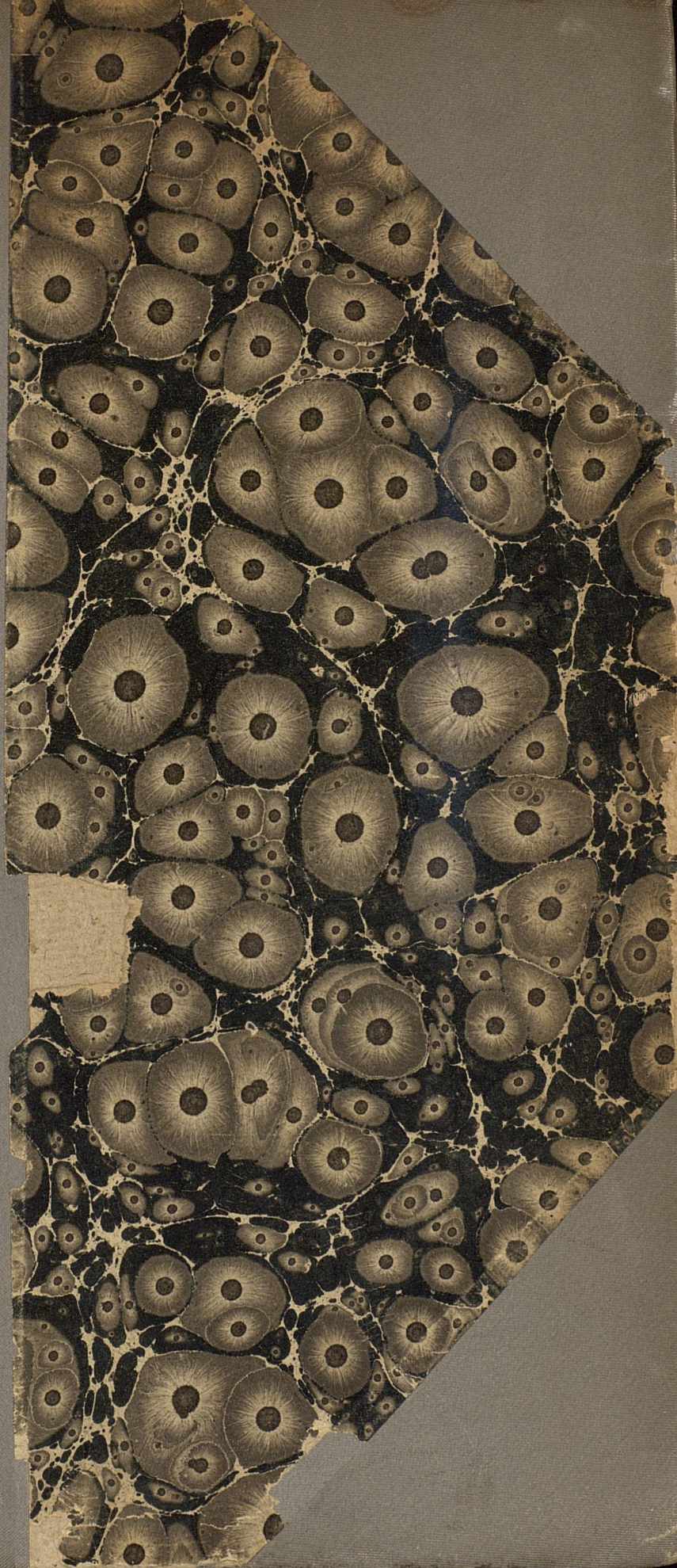
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

HE



PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.



1^{re} ANNÉE. — N° 1

Jeudi 13 Novembre 1884.

SOMMAIRE

SONNETS LOINTAINS

JOSEPH STEVENS

LA MÈRE

REMORDS LÉGERS

LOUISE CÉLIN

LA COUPE

LA NYCTALOPE, CONTE

MYSTÈRE

LES BALAYEURS

FOUL...

EDEN DE POÈTES

LA « GRACE-DE-DIEU »

RIMES MINUSCULES : CONSOLATRIX

CONTES DE L'ATELIER : LE VITRIOL

NOVEMBRE BRUXELLOIS

JAN VAN BEERS

MUSIQUE

CHRONIQUE DE L'ART ET DES LIVRES. — LES NOUVEAUX-NÉS.

EDMOND PICARD.

CAMILLE LEMONNIER.

CATULLE MENDÈS.

EMILE MICHELET.

JULES DESTREE.

RODOLPHE DARZENS.

STUART MERRILL.

STANISLAS DE GUAITA.

JEAN AJALBERT.

MAURICE FRISON.

ANDRÉ FONTAINAS.

HENRY DE TOMBEUR.

PAUL BERLIER.

LUC MALPER.

THÉO HANNON.

JACQUES CHAMPAL.

PETER DYL.



BRUXELLES.
J. B. MOENS, libraire-éditeur,

7, Galerie Bortier, 7

1884

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

BUREAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique.

Elle ouvre ses colonnes aux essais de ses abonnés. Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu.

Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour.

Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de *LA BASOCHE*, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance.

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que *LA BASOCHE*, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, *LA BASOCHE* pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

L'Administration prie instamment les personnes auxquelles ce premier n° est envoyé à l'essai, de bien vouloir le retourner : Galerie Bortier, 7, au cas où elles ne désireraient pas s'abonner ; nous nous croirons autorisés à considérer comme abonnées celles qui ne l'auront pas renvoyé.

AU LECTEUR

MON ÉCOLE ?

LA VIE.

MON PROGRAMME ?

N'EN POINT AVOIR.

CE QUE JE SUIS ?

RIEN ENCORE.

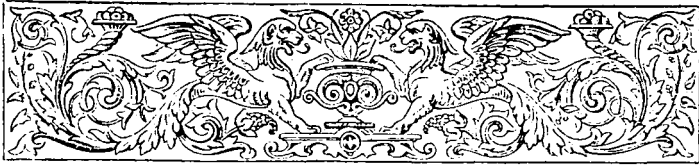
CE QUE JE VEUX ÊTRE ?

QUELQUE CHOSE.

Y PARVIENDRAI-JE ?

POURQUOI PAS ?

LA BASOCHE.



SONNETS LOINTAINS

ENVOI

*Vous m'avez fait l'honneur, nouveaux Clercs de Besoche,
De me traiter en jeune, en demandant un don,
Prose ou vers, plainte ou chant, clématite ou chardon
A mon esprit, cette ombre, à mon cœur, ce fantoche.*

*J'ai peur de ne trouver que le vide en ma poche.
Qu'on se sent pauvre, hélas ! quand tinte le bourdon
Qui marque l'âge mur et son froid abandon,
L'aridité de l'âme et sa navrante approche !*

*Ce n'est plus l'heureux temps où l'on puise à pleins seaux
L'onde qui ne tarit que pour qu'elle renaisse. —
Soit ! pour me conformer à mon devoir d'ânesse*

*Rentrant en mon passé, sous ses sombres arceaux,
J'ai fouillé tristement : Voici quelques morceaux
Du vase regretté qui contient ma jeunesse.*

CONCERT ÉTRANGE

*Je suis le serviteur d'une très jeune amie,
Dont la saveur m'emplit de joie à tout moment,*

*Elle est mignonne et douce et m'aime follement ;
Rien que sa vue en moi ramène l'accalmie.*

*Je croyais par l'ennui ma nature endormie
Quand il lui plut fixer sur moi son œil charmant.
Et tout le vicil amour réveillé brusquement
S'est repris à vibrer en l'honneur de ma Mie.*

*Et voici qu'il lui donne un étrange concert.
Car tout ce qu'il a su de chansons passionnées,
D'airs tendres murmurés dans les belles années,*

*De sonores refrains entonnés au dessert,
De voluptés au long de la vie égrenées,
En un seul hymne ardent à cet ange il le sert.*

VIE MANQUÉE

*Le souper finissait gaîment : il était tard.
Un de ces entretiens qui voguent au hasard
Et pour tous les sujets se modèle et se plie,
Faisait bruire la table à demi desservie.*

*On parlait du bonheur, on s'expliquait sans fard.
Tu te taisais. — Soudain tu nous dis : « Cette vie
» Ne vaut que par l'amour, les voyages et l'Art ;
» Le reste, à mon avis, n'est qu'une amère lie.*

*Ta voix était tremblante et ton œil se mouillait.
Je compris clairement que ton esprit fouillait
Ton existence fade et son morne sillage ;*

*De ses déguisements qu'elle se dépouillait,
Et que tu n'y trouvais qu'un vulgaire aliage
De choses sans amour, sans Art et sans voyage.*

JOUR DE L'AN

*Ce premier jour de l'an n'a de charme pour moi
Que parce que je puis te faire une visite,
Te revoir, et passer un quart d'heure avec toi;
Le reste est un fatras qui m'ennuie et m'irrite.*

*Encore faudra-t-il que mon regard t'évite,
S'il se rencontre là quelqu'importun. Pourquoi
Faut-il que ces moments s'envolent aussi vite,
Pourquoi dois-je subir une si dure loi ?*

*Pour te voir en passant et te parler à peine,
J'aurai, quinze grands jours, attendu, soupiré;
Quand ton souvenir seul me possède, j'aurai*

*Juste le temps que dure un entr'acte à la scène,
Pour dire tout l'amour dont ma pensée est pleine,
Et je devrai partir, hélas ! à peine entré.*

RENDEZ-VOUS

*Dans un quartier désert s'aborder en tremblant,
Pareils à des enfants qui se mettent en faute ;
Dès le premier regard sentir le cœur qui saute,
Et le gosier qui sèche et se serre en parlant.*

*Pendant quelques instants s'en aller côte à côte,
D'un pas qui, par instinct, se traîne et se fait lent ;
Avoir les yeux troublés et l'esprit nonchalant,
Dire des riens qu'on craint d'exprimer à voix haute.*

*Être persuadés que les passants vont tous
Deviner que l'on s'aime, et retourner la tête ;
Penser, alors, qu'on a l'air inquiet et bête.*

*Mais être heureux pourtant, heureux comme des fous,
Autour de soi trouver à tout un air de fête,
Cher souci de mon cœur, voilà nos rendez-vous.*

SOUVENIR

*J'ai dû — tu l'exigeas — brûler les quelques lignes,
Où, dans un jour d'ivresse, à nu ton cœur s'est mis :
Ton amour est prudent et craint les moindres signes
Qui pourraient le trahir à des yeux ennemis.*

*Tes cheveux blonds pareils aux longs sarments des vignes
Tentèrent mes désirs et tu m'en a promis.
Mais ce gage charmant à plus tard est remis :
D'un tel présent mes vœux ne te semblent plus dignes.*

*Aussi, la nuit, quand loin du tumulte mondain,
Mon âme, en soupirant, vers toi se tient penchée,
Combien triste est mon cœur, si je pense, soudain,*

*Que je n'ai pour tout bien qu'une rose séchée
Qu'un jour, chez un ami, furtif j'ai détachée
D'un bouquet qu'on disait cueilli dans ton jardin.*

SERVITUDE VOLONTAIRE

*Quand on t'aime de près, on t'ennuie et te gêne,
Ta nature glacée adore le repos.
Un amour exigeant pour toi n'est qu'une chaîne
Qui pèse lourdement et vient mal à propos.*

*Pourtant si ton orgueil déteste qui le mène,
Pour établir son joug il est toujours dispos.*

*Ta beauté se complait à penser qu'elle est reine,
Et sur les cœurs virils tu lèves des impôts.*

*Je compte parmi ceux que ta coquetterie
A promptement réduits au rôle de jouet :
Tu règues sans partage en mon âme assombrie.*

*Mais dussé-je des sots sentir la raillerie
Me mordre sans pitié, mon plus ardent souhait
Est de subir toujours la pointe de ton fouet.*

CONSOLATION

*Non, tu ne m'aimes pas : la pâle indifférence
Habite dans ton cœur et paraît dans tes yeux.
Quand j'arrive rempli de joie et d'espérance,
Je cherche en vain l'amour sous tes traits gracieux.*

*Ma passion, hélas ! t'ennuie et devient rance,
Je le vois, je le sens ; mon esprit soucieux
Devine que pour toi c'est presque une souffrance.
Tu diriges ailleurs ton vol capricieux.*

*Mais je ne t'en veux pas de tant de fantaisie.
Tu m'as pendant un an versé la poésie,
Et j'ai cru, près de toi, retrouver mes vingt ans.*

*D'une frivole main tu m'as en peu d'instant
Donné tant de bonheur, que ton hypocrisie
Me laisse plus de miel que les amours constants.*

CONGÉ

*Il est poignant de voir comme une femme peut,
Pour l'amour, à son gré, sembler vivante ou morte,*

*Comme en détours subtils sa finesse se meut,
S'il lui plaît de montrer qu'il est temps que l'on sorte.*

*Comme son cœur frivole adroitement apporte,
A la fois ce qui glace et ce qui nous émeut ;
Et comme elle sait bien, aussitôt qu'elle veut,
En vous disant « Venez » vous tenir à la porte.*

*Ma chère, j'ai compris, et je reste à l'écart.
En nautonnier soumis j'ai longtemps fait mon quart
Sur l'esquif où m'avait conduit votre caprice.*

*Votre amour fatigué me renvoie avec art.
Je pars en admirant le talent de l'actrice,
Mais j'ai peur que jamais mon triste cœur guérisse.*

SIRÈNE

*Pour exciter l'amour vous êtes préparée,
Mais non pour l'assouvir. Jamais l'émotion
N'a fait monter le sang sous votre peau nacrée.
C'est un malheur de croire à votre affection.*

*Car l'âme qui vous aime aux tourments est livrée
Et devrait éveiller même compassion
Que ces fous qu'on a vus, dans l'enceinte sacrée
Aux déesses de marbre offrir leur passion.*

*Les jours où l'existence à vos yeux est morose,
Si quelque fier esprit, égaré sur vos pas,
S'arrête en admirant vos dangereux appas,*

*Il vous plaît l'attirer pour égayer la prose
De vos trop longs ennuis, et votre bouche rose,
Sans remords ni merci, se le donne en repas.*

OUBLIONS

*Tu le veux, oublions ! Arrache de ta vie
La page où tu m'aimas ! Jette et disperse au vent
Le souvenir des jours où ta tête ravie
Sur mon cœur enivré s'appuyait en rêvant.*

*La passion par nous autrefois poursuivie,
Répète qu'elle n'est qu'un songe décevant.
Abandonne aux regrets mon âme inassouvie,
Marche sur mon amour enseveli vivant.*

*Tu préfères la paix d'une existence égale,
Aux orageux élans d'un amant emporté.
Puisque la passion est chez toi si frugale,*

*Retourne à ton foyer, à la foi conjugale,
Et fuyant les sentiers de la fragilité
Rentre aux calmes ennuis de ton honnêteté.*

M'ARASME

*Pour de grandes amours faire de grandes choses,
Chercher, comme Byron, quelqu'un pour qui mourir ;
Avoir pour le vulgaire et pour toutes les proses,
Une secrète horreur que rien ne peut tarir.*

*Ce rêve, un noble cœur compte le voir fleurir,
Quand la vie est encore à la saison des roses.
Mais de ce rêve il faut se résoudre à guérir
Quand de la vie on a goûté toutes les doses.*

*Car aux banalités on se heurte partout.
Une âme enthousiaste en ce monde est errante
Et rencontre partout la foule indifférente.*

*L'amour, comme le reste, est un jeu sans atout,
Dont on sent promptement la pauvreté navrante;
Et l'on rentre en soi-même, enfin, lassé de tout.*

SUR LA PLAGÉ

*Devant cet océan brumeux et solitaire,
Auquel mon cœur déçu vient demander la paix,
Pensif, j'aime à m'asseoir, car ma douleur austère
S'endort dans la nature et dans ses amours vrais.*

*A l'horizon confus où le ciel et la terre
Semblent pour un baiser se toucher et se taire,
Une voile parfois, à mes regards distraits,
Surgit, approche et fuit au souffle d'un vent frais;*

*Comme vous elle est belle et passe indifférente,
Et creusant d'un sillon la vague murmurante
Se montre-peu d'instant pour ne plus revenir.*

*Comme vous, elle laisse en ma pensée errante,
L'amère impression, qui ternit l'avenir,
D'un bonheur qui trop tôt n'est plus qu'un souvenir.*

EDMOND PICARD.





JOSEPH STEVENS

Voici une belle lettre de peintre :

« Je suis bien heureux et bien fier tout à la fois, mon cher et bon Joseph, d'apprendre par notre cher Arthur que tu viens d'être nommé membre d'honneur de l'Académie de Vienne.

« Chaque fois que tu reçois une nouvelle distinction, chaque fois que l'on rend justice à ton talent, mon cœur de peintre et de frère s'en réjouit plus que si cette distinction m'était accordée.

« Je te l'ai dit souvent : la plupart de tes tableaux resteront. Que la note que tu apportes dans cet art — comme genre — soit plus ou moins élevée, qu'importe ! Dans l'art de la peinture, le genre compte peu si l'homme ne se montre pas dans l'œuvre.

« Tu es, depuis plusieurs siècles, le seul peintre vraiment flamand.

« Leys n'a vécu que de vieux souvenirs des anciens peintres flamands, jamais ému par son temps. Madou de même.

« La nouvelle génération belge, si elle produit quelques peintres, elle le devra à l'art français.

« Moi-même (je le dis bien bas), je suis aujourd'hui plus Parisien que Bruxellois.

« Bruxelles le matin » est le seul vrai tableau flamand et le seul par conséquent, qui soit apparenté à cette grande et belle ancienne École flamande.

« Ton art, dans ses plus belles pages, a l'air d'avoir ignoré la vapeur. Il vit de lui-même et dans son coin. J'en suis fier et je t'en félicite, car ton nom restera. Que de peintres, ayant fait plus d'efforts que toi, ne peuvent en dire autant !

« Au moment où j'apprenais ta nouvelle distinction, je recevais de mon côté ma nomination de membre correspondant de l'Académie de Madrid. Voilà une nouvelle qui doublera ta joie et te rendra aussi reconnaissant envers l'Espagne que je le suis moi-même envers l'Autriche.

« J'espère, mon bien cher et bon Joseph, que tu te portes bien, et que tu travailles.

« Je te presse sur mon cœur,

« ALFRED STEVENS. »

J'aurais pu me borner à des extraits; j'ai préféré tout transcrire, du moins tout ce qui pouvait l'être. Au surplus,

ces lignes sont un portrait de Joseph Stevens auquel rien ne devrait être ajouté s'il ne faisait désirer de connaître plus intimement l'homme au sujet duquel elles ont été écrites. Et c'est un beau témoignage qu'après ces paroles fraternelles d'un maître sur un autre maître, il puisse être dit encore quelque chose qui n'y soit pas dit, bien qu'elles renferment la parfaite ressemblance des modèles longuement étudiés. Je voudrais montrer à mon tour le peintre véridique des bêtes, à la fois dans son métier et dans ses tendances artistiques, et, par quelques traits du caractère de l'homme, achever de mettre en lumière cette robuste physionomie qui grandira avec le temps. Il est bon que chacun laisse des notes sur les contemporains qu'il a le mieux connus; et j'ai assez approché celui-ci pour ne rien écrire qui ne soit l'expression d'une sympathie réfléchie.

Avec Joseph Stevens du reste, il ne faut pas rechercher en dehors de son œuvre ce qu'il est et ce qu'il pense; il est du petit nombre des artistes qui, à l'aise dans leur art et n'étant point troublés par le désir de faire autre chose que ce qu'ils font, ont, presque sans effort, et comme s'ils obéissaient à une loi de nature, laissé naturellement la besogne journalière se composer de leurs sensations et de leurs idées. En aucun point de cette carrière déjà longue, on ne voit les indécisions de l'esprit qui se cherche, et, si c'est débiter que d'être dès le commencement soi-même, il se montre pour ainsi dire en débutant ce qu'il est encore aujourd'hui, un mâle ouvrier décidé à ne demander à son tempérament que les activités qu'il peut lui donner.

C'est un bel exemple pour les natures maladiques, sujettes à outre-passer les limites de leur production, que ce praticien à l'œil sain, au bon sens natif, à la ferme main, qui n'est touché par aucune influence étrangère, si hauts que soient

certains talents de ce temps, et qui se borne à exprimer avec un savoir personnel les impressions que lui fournit la nature. Sa manière simple et sévère, car il semble que l'art ne puisse s'exercer qu'avec un peu d'austérité, ramène au calme l'esprit inquiété par les turbulences des écoles; et il n'est préoccupé ni d'en fonder une nouvelle ni d'en perpétuer une ancienne, mais uniquement de bien voir et de bien rendre, comme s'il avait le dédain des variations que chaque époque amène avec elle. On sent que la réalité, après avoir passé par ses yeux, n'a que faire de se figer dans un système pour aboutir à l'expression artistique; elle y arrive toute seule par l'application à ne point paraître autrement qu'elle est, ni plus fine, ni plus brillante, mais franche et nue avec le bel accord des tons que produit la lumière et qui est la magie de la peinture.

Joseph Stevens, en effet, est demeuré volontairement en dehors des classifications qui divisent les artistes; il n'a point voulu prendre parti parmi tant de recherches opposées; et les autres, non plus que lui-même, ne pourraient dire s'il est grisiste plutôt que harmoniste ou harmoniste plutôt que coloriste. Je ne vois pas de plus bel éloge à faire de lui. Il est dans l'art ce qu'il est de nature, un bel organisme sensible que le sophisme n'a point émoussé et qui, aussi librement que le poirier donne ses poires, laisse aller sa sève en des œuvres naturelles, germées de son fond et qui ne pourraient point germer ailleurs. Nulle greffe n'a altéré chez lui la floraison du tempérament; il est dans tous ses ouvrages le peintre qu'il est vraiment; et, aussi indépendant dans sa manière de sentir que dans sa manière d'exprimer il n'a fait de compromis ni avec les autres ni avec soi-même.

Il ne peint que des sujets vulgaires! On ne peut louer l'ouvrier qui ne vise qu'à faire œuvre de sentiment aussi haut que le rapsode chantant l'épopée humaine, etc. J'en demande

pardon : ce n'est pas mon sentiment. S'il fallait admettre l'infériorité de certains genres, la conception presque toujours si humoristique et quelquefois si touchante du peintre bruxellois m'aiderait à démontrer combien l'esprit et le sentiment élèvent l'étude des animaux. Mais je ne puis concevoir qu'il soit moins glorieux de raconter une bête qu'un homme, et l'humble drame des chiens errants pèse dans les balances du juste le poids d'une détresse humaine.

Épris pour eux d'une extraordinaire tendresse, Joseph Stevens a chanté les êtres malheureux dont les souffrances sont voisines des nôtres, comme si la nature, en les faisant presque pareilles, avait voulu nous apprendre à les adoucir par l'échange des mutuelles sympathies. Des attendrissements de personne raisonnable par moment illuminent le visage de l'animal et vaguement nous relèvent la continuation de notre humanité. On est effrayé de leur trouver des attitudes d'âmes contrites où nos propres désolations semblent se refléter avec les mêmes affaissements et les mêmes gestes, et ce sont comme des sosies à qui la nature aurait infligé l'effroyable supplice de sentir comme nous, sans leur laisser la douceur de nous le dire autrement que par la tristesse de la silhouette et des regards. Qui donc a écrit que la bête est l'ombre de l'homme? Mot cruel qui ne lui permet, à cette bête, que de se mouvoir dans le cercle de notre vie et qui fait de sa peine une grimace où se rit l'humaine douleur.

Personne plus que l'observateur qui fait le sujet de cette étude ne l'a démontré dans ses profondes analyses de la vie et des sensations du peuple animal; il entre-bâille les portes du sombre monde au-delà desquelles sommeille ce que notre ignorance des grands secrets nous a fait appeler l'Instinct; et tant par la vivacité de leurs émotions que par l'espèce de

fine mélancolie qui leur succède, ses créatures ont rang à la table où nous trônons en maîtres. Hé! m'intéresserait-il davantage celui qui me peindrait l'un des miens, souffrant et pensif?

Je ne puis me détacher de cette brève affirmation : « Tu es depuis plusieurs siècles le seul peintre flamand. » Elle est la vérité même, et dans une formule expressive résume bien ce talent, si étroitement apparenté au génie d'une race. Ni le dogmatisme allemand ni la finesse française n'ont pu changer en lui la rude allure de l'instinct; par-dessus les âges, il tend la main aux puissants ouvriers des Pays-Bas. Son art a la consistance des grès sur lesquels passe le temps sans les atteindre, et comme eux il demeure accroché au sol par d'indestructibles racines. Il n'est ni compliqué ni subtil en visées. Mais, pareil à une belle mécanique se mouvant au moyen de rouages peu nombreux, il fait une besogne régulière dont les résultats sont impeccables.

Non plus que les Snyders, les Fyt, les Jordaens, cet artiste franc de collier n'est tourmenté par l'ambition malsaine des effets alambiqués; les curiosités qui ont détourné de la peinture saine tant de modernes et, parmi ceux-ci, le maître quintessencié auquel, bien à tort, on l'a comparé quelquefois, Decamps, ont épargné sa cervelle; il n'a pas eu le rêve décevant des lumières artificielles et des cristallisations par lesquelles le métier s'est fait de notre temps l'imitateur des alchimies.

Les plus lointains tableaux de Joseph Stevens ont conservé leur fraîche coulée toujours jeune : on pense en les regardant à cette gravité souriante des vieilles personnes qui, ayant vécu pures, connaissent à peine l'outrage des rides. Aucune hâte n'en a fatigué l'élaboration. Visiblement ils ont été faits en des heures de tendresse sérieuse, comme ignorance des grands secrets nous a fait appeler l'instinct;

on fait les œuvres durables. Le maître, en effet, travaille avec cette lenteur active que je signalais déjà chez son frère Alfred et qui est entre eux comme une ressemblance de plus, ajoutée à bien d'autres ; il ne se presse ni de commencer ni de finir, mais une fois au chevalet, achemine sans repentirs, par un travail assuré la besogne au degré d'achèvement qu'elle doit avoir. C'est encore un trait de la race demeuré indélébile et qui les assimile l'un et l'autre aux solides praticiens, leurs ancêtres, si réguliers dans leur labeur et dont l'entrain se gardait si vif de la première à la dernière touche. Ce noble feu qui ne s'épuise pas est devenu trop rare aujourd'hui pour ne pas être signalé.

Peut-être vous vous figurez, en lisant ces lignes, une placide physionomie de peintre, telles qu'on en voit dans les musées, avec de larges yeux immobiles dans des chairs cireuses. Joseph Stevens n'a rien de ce portrait dans l'esprit non plus que dans la ligne extérieure ; il ressemble bien plutôt aux fiers cavaliers bistrés dont Van Dyck nous a légué la virile tournure et qu'il modelait un peu sur sa propre personne, fidèle à cette loi qui nous fait aimer dans les autres ce que nous aimons en nous-mêmes. Tout le monde connaît à Bruxelles le promeneur élancé et correct qu'on voit chaque jour arpenter de son nerveux jarret les trottoirs de la rue de la Madeleine, la canne levée, le cigare flambant sous la moustache en crocs, une main passée dans l'échancrure du gilet. Jamais il n'a abdiqué les sévères recherches de la mise qui sont comme l'honnêteté du corps ni le soin d'exercer ses muscles, et, après avoir été à toutes les gymnastiques un des hommes les plus adroits de son temps, il est encore de ceux dont le classique coup de patin fait accourir les curieux sur le bord des étangs gelés.

(à suivre).

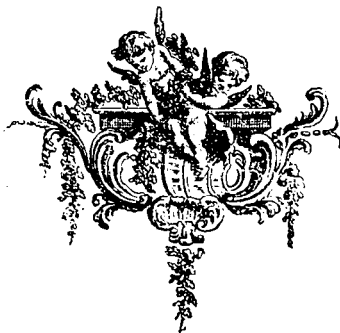
CAMILLE LEMONNIER.



LA MÈRE

QUAND le Seigneur forma l'homme, le Seigneur dieu
Ne prit point le limon terrestre en un seul lieu,
Mais il prit de la terre aux quatre coins du monde :
Au sud, où l'air brûlant sèche la lande blonde,
A l'est vert de feuillée, au nord blanc de frimas,
A l'ouest, où ce briseur de chênes et de mâts,
L'ouragan, tord la pluie et la nuée en trombe ;
Afin qu'en nul pays la terre de la tombe
A l'homme qui s'incline et meurt, voyageur las,
Ne dît : « Qui donc es-tu ? je ne te connais pas ; »
Mais pour qu'en tous pays la terre maternelle
A l'homme heureux enfin de reposer en elle
Sa tête qui se courbe et son cœur qui se fend,
Pût dire : « Couche-toi dans mon sein, mon enfant ! »

CATULLE MENDÈS





REMORDS LÉGER

*D'avoir baisé les seins en fleur
Voici que le remords t'effleure,
Ame qui pleure
D'avoir baisé les seins en fleur.*

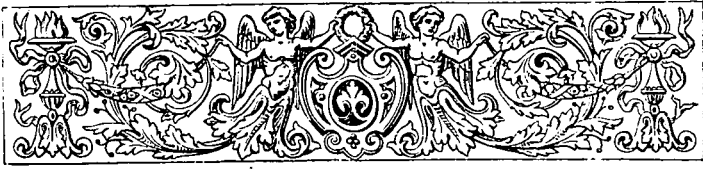
*Ah! que n'ai-je brisé ton vol
Vers toute amourette frivole,
O lèvres folle,
Que n'ai-je su briser ton vol!*

*Oh! la blanche candeur des lys,
Oh! les frissonnantes délices
Dans les calices
Où s'endort la blancheur des lys!*

*Revient-il donc aux fruits impurs
Le duvet blond des pêches mûres?
Ah! tu murmures
Ame pleurant les jours impurs?*

*Et le lent remords sépulcral
— Tu sais qu'il n'est point d'eau lustrale —
En toi s'installe,
Hélas! jusqu'au jour sépulcral!*

EMILE MICHELET.



LOUISE CÉLIN

PASTEL

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais...

Baudelaire. *Les Fleurs du Mal*.

QN nous avait laissés seuls.

Toute frêle et mignonne, avec je ne sais quoi d'alangui, d'affiné et de précieux dans l'allure, elle était assise devant moi, mollement enfoncée dans un fauteuil, ses yeux aux longs cils baissés sur la broderie à laquelle elle travaillait. Moi, accoudé au marbre de la cheminée, embarrassé, me trouvant bête, et cherchant des paroles que je ne trouvais pas — que lui dire à cette inconnue? — silencieusement je l'examinais. Le soleil glissait sur sa chevelure blonde; et ça et là, des mèches folles, toutes traversées de lumière, avaient des tons fauves et roux d'or sombre ou de vieux cuir, des nuances chaudes qui semblaient chanter et claironner dans le soleil, se pâmer, expirer et s'éteindre dans les recoins pleins d'ombre. Sous ce nimbe, son visage blanc et rose, pâle légèrement, mais imperceptiblement rosé aux pommettes, se détachait à contre jour, sur le fond du fauteuil, avec une douceur vague de teinte mi-effacée.

Elle leva sur moi ses yeux, des yeux bleus, allongés, à peine soulignés de bistre, avec un regard inquiet qui cherchait à me deviner. Ce fut comme un éclair, une brusque

tombée de lumière qui vivifia les nuances tendres de ce pastel. Je hasardai quelques phrases banales. Elle avait, en me répondant, un sourire adorablement exquis, qui dans le rose de ses lèvres fines, faisait rire chacune de ses dents découvertes, brillantes et blanches ainsi que pâquerettes trempées de rosée. Sa voix qui effaçait les *r*, avait des accords voilés et comme soupirés, d'une souveraine grâce, et donnait aux plus insignifiantes paroles un prix inestimablement tendre.

— On rentra. Après un salut correct et froid, je pris congé. Plus jamais ne l'ai revue ; seulement depuis, j'ai su qu'elle s'appelait Louise Célin. Et j'en ai gardé, avec ce nom au charme mélancolique et subtil, un souvenir d'une douceur de rêve...

Août 1884.

JULES DESTRÉE.

LA COUPE

*Tes lèvres sont les bords de corail d'une coupe
Dont la bouche est le fond adorable et vermeil,
Et qu'ornent, tout autour, chercheuses de soleil,
Les perles de tes dents que ton sourire groupe.*

*Je traîne mon amour de tes seins à ta croupe,
Mais je reviens toujours à ta bouche, pareil
A quelqu'ensorcelé, car j'y bois un sommeil
Plein de rêves lascifs qui voltigent en troupe.*

*Car j'y bois de ma bouche altérée, à longs traits,
Dardant ma langue au fond des creux les plus secrets,
Jusqu'à ce que j'épuise, intrépide convive,*

*Ces opiums plus forts que les sucres des pavots,
Tes baisers, tes baisers, mêlés à ta salive,
Qui me donnent la sève, et les désirs nouveaux.*

RODOLPHE DARZENS.



LA NYCTALOPE

LE venais de fumer ma dernière pipe, et ma lampe se mourait en crépitant, lorsque j'entendis soudain retentir le marteau de ma porte, et une voix me héler dans la nuit : « Ohé ! docteur ! docteur ! docteur ! »

Tout en maudissant les malades nocturnes, j'entrebaillai les battants, et par la fente noire je vis se glisser la tête rousse et grotesque de Mathias, le fou du village, et l'unique serviteur du vieux professeur Grégorius, un sorcier du diable, à ce que disaient les vieilles, le soir, au coin du feu.

— « Eh bien ! Mathias ? »

— « Maître meurt ! il meurt ! il meurt ! — Pâle, oh ! pâle dans la nuit noire ! — Oui, maître vous veut. — J'ai peur, oh ! peur ! — Venez vite, docteur ! docteur ! docteur ! »

Et comme une poule qui glousse, le fou roulait rapidement ce dernier mot, en clignotant sous la lumière soudaine.

— « C'est bien, Mathias, je viens ! »

Et m'habillant en un tour de main, je sortis dans la nuit.

Pas une étoile aux cieus. Laroute était presque invisible ; mais je suivis Mathias qui, avec un instinct de bête, trottinait devant moi, et grognait quand parfois je trébuchais ou ralentissais le pas. Le vent se lamentait dans les bras retors des pommiers, et les peupliers, avec des pleurs, épandaient dans les ténèbres leurs feuilles automnales.

Au bout d'une demi-heure, Mathias s'arrêta.

— « Ici ! »

Puis il disparut dans une allée de traverse; je l'y suivis parmi les hautes herbes qui se nouaient à mes genoux comme des vipères, et sous les branches basses qui me souffletaient comme des mains de squelettes; bientôt je vis filtrer une lueur à travers les feuillages, et la maison délabrée du professeur se dressa dans l'obscurité; une porte, s'ouvrant apparemment d'elle-même, grinça sur ses gonds, puis se referma sur moi, tandis que les pas du fou s'éloignaient sur le gravier des sentiers.

Je me trouvai dans un corridor vaguement éclairé par une veilleuse; les toiles poudreuses des araignées et les lambeaux de papier, qui tombaient des murs comme des écailles de lépreux, frissonnaient sous les courants d'air; en passant, il me sembla ouïr des sanglots qui s'exhalaient des entrailles du sol, et dans un angle du plancher, j'observai une trappe métallique qui servait de fermeture à quelque souterrain. Mais, sans y prêter plus d'attention, je pénétrai dans la pièce voisine.

C'était une chambre immense garnie de tablettes où, rangée sur rangée, s'alignaient des milliers de livres; sur une table de travail, cornues, tubulures et alambics se tordaient fantastiquement sous la clarté sanglante de plusieurs lampes arabes suspendues au plafond; dans un coin ténébreux grimaçait, dans son déhanchement cynique, un squelette à la grêle ossature. Et là, dans l'ombre d'une alcôve, sur un misérable grabat, se contorsionnait le moribond Grégorius.

Je reculai d'épouvante devant cet affreux vieillard mi-nu, à la face labourée de rides; ses yeux injectés de sang me dardaient des regards fauves, et les longues mèches de ses cheveux jaunes se redressaient parfois avec des soubresauts sur son crâne. Je reconnus aussitôt, aux cris qu'il mâchonnait, un accès du plus violent délire. Ayant donc préparé un breuvage somnifère, je me dirigeai vers l'alcôve. Ai-je trébuché en approchant du lit, et mes pas ont-ils sonné dans la chambre souterraine? Toujours est-il qu'au moment où je portais la potion aux lèvres du fiévreux, de soudains et rauques miaulements éclatèrent sous mes pieds et se prolongèrent dans le silence nocturne avec d'interminables ondulations. Sous un frisson de terreur je me crispai; mais un retour de honte me remit en possession de moi-même, et je me jetai sur

Grégorius qui, avec des cris épouvantables, s'était dressé sur son grabat de toute sa hauteur, puis avait défailli en écumant comme un épileptique. Je lui bouchai les oreilles des doigts, et quand enfin la voix se fût éteinte, je lui fis avaler le soporatif. Une paix profonde tomba sur son visage : c'était la paix avant-courrière de la mort. Car la fièvre avait fait son œuvre.

Je venais de me pencher pour lui tâter le pouls, quand lentement je vis ses lèvres s'entr'ouvrir, et d'une voix très-basse il soupira : « Vous avez entendu ces pleurs?... Ce sont les pleurs d'une femme!... Je vais mourir et je veux confesser mon crime atroce. »

Ces paroles, soufflées plutôt qu'articulées par les lèvres cadavériques du vieillard, firent courir des froids le long de mon échine. Une femme? une femme? Ces miaulements, la voix d'une femme?

— « J'étais jeune, jadis », marmonnait le mourant, « et j'aimais... Elle était blonde .. je la traînai dans cet enfer... L'idée diabolique me saisit d'élever des enfants... des sauvages, dans les ténèbres, dans la solitude... Je voulais les étudier, et je les voulais fauves .. O science! ô science! je rêvais à la gloire!... Elle accoucha d'un garçon dans le souterrain... mais ma pitié de père s'émut... j'ouvris la trappe et je laissai danser le petit dans la chaleur du soleil... C'est lui, le fou, mon enfant! »

— « Qui? Mathias? » demandai-je, fasciné par l'horreur spectrale du récit.

— « Oui! Oui!... Ecoutez mon crime... De nouveau mon adorée enfant dans les ténèbres... une fille, cette fois, celle qui miaulait, là, dans le souterrain... Ma femme mourut en l'allaitant, et voilà son squelette... le squelette dans le coin... O Dieu! elle était douce et blonde!... »

Bouleversé par la terreur, je suivis le regard du monstre : le squelette nous contemplait de face, avec son ricanement insensé. Je me penchai, le cœur glacé.

— « Ai-je bien compris? Ces miaulements, dites-vous, étaient la voix de votre enfant? »

— « Oui... Oh! j'ai peur!... Oh! les pleurs! »

— « ...! C'est là, dans le souterrain, sous la trappe? »

— « Oui... quinze ans de ténèbres!... Oh! les pleurs! les pleurs! »

— « Horrible! horrible! horrible! » répétais-je en me serrant les tempes.

— « O science!... O science! » chantait le vieux dans ses affres.

De nouveau, comme une Nénie funéraire, les miaulements s'exhalèrent dans la nuit, tandis que Grégorius, l'épouvante aux yeux et le râle aux amygdales, agonisait. Quand les cris eurent cessé, je m'inclinai sur le lit : je n'avais plus devant moi qu'un cadavre.

Aussitôt, sans crainte et sans pensée, je me précipitai dans le lugubre corridor, et de mes doigts crispés je saisis l'anneau de la trappe; elle était lourde; mais d'un furieux effort je la soulevai et la laissai retomber avec un fracas de fer. Une échelle plongeait dans les ténèbres; déjà j'y posais le pied, quand tout à coup, avec des glapissements et des vociférations, je vis émerger de l'ombre une affreuse sauvagesse nue; avec une agilité de singe elle sauta sur le plancher, puis s'affaissa, aveuglée par la lumière, vague cependant, qui régnait dans la pièce. Son corps grêle et décharné était noir de crasse, et sur son dos et ses flancs se collaient les nattes embrouillées de ses cheveux, déjà gris malgré une jeunesse de quinze ans; quant à ses yeux, ils étaient démesurément élargis par les ténèbres, comme ceux des hiboux, et me lançaient, entre chaque clignement, des regards effrayés. Étais-je le premier être humain qu'elle eût jamais aperçu ?

Pendant quelques minutes, la créature respira bruyamment à mes pieds; puis, ayant tourné la tête, elle bondit soudain dans la chambre mortuaire; je l'y suivis. Elle sautait deçà et delà en se heurtant sans cesse aux murs et aux meubles; car elle était nyctalope comme une chauve-souris, et renversait, dans sa course en zigzag, chaises, tables et piles de livres; je frémis quand je la vis trébucher vers le squelette grimaçant — le squelette de sa mère — et malgré ma répugnance, je la saisis par le bras pour prévenir un sacrilège.

Je lui jetai quelques provisions trouvées dans un coin; s'accroupissant comme une bête, de ses crocs aigus elle déchira sa nourriture. Après avoir éteint les lumières superflues, par pitié pour

elle, je m'assis, le dos à la porte, pour l'observer. J'essayai de lui faire comprendre quelques mots; mais elle ne répondit que par des grognements, et je n'eus qu'à me taire. Le lourd silence ne fut dès lors interrompu que par les chocs rythmiques des mâchoires de la femme, dont les yeux immenses me fixaient sans cesse. Oh! ce regard fou! Affaibli par les terreurs de la nuit, je sentais ma raison se dérober aux efforts de ma volonté, et s'écouler comme un fluide dans les pupilles insondables de la nyctalope. Je me sentais fou, dans cette salle sillonnée par le vol des fantasmagories; à ma droite le cadavre d'un fou, à ma gauche le squelette d'une folle, et devant moi les yeux magnétiques d'une folle! Ah! je me sentais véritablement fou... fou. . fou!

Une tape inattendue sur l'épaule me fit sortir de mon hypnotisme; je tournai la tête : c'était Mathias, pâle sous la lueur blafarde d'un flambeau qu'il portait; l'épouvante lui brûlait les yeux, et de son index rigide il désignait la nyctalope.

— « Est-ce un fantôme? » siffla-t-il à mes oreilles.

— « Mathias », criai-je en l'agrippant par le bras, « Mathias, tu vois là ta sœur! »

Il recula d'un pas, mais au même instant la bête, grisée comme une phalène par l'éclat du flambeau, s'était ruée sur lui. En un clin d'œil une longue flamme, avec un sifflement, les enlaça tous deux, tandis qu'une âcre odeur de cheveux roussis me pénétrait la gorge. Pareils à des damnés, le mâle et la femelle s'étreignaient en hurlant et tourbillonnaient par la salle dans une valse infernale; les étincelles et les flammèches voletaient autour d'eux comme des feux-follets; les livres et les manuscrits brûlaient, l'alcool des lampes et les acides des cornues et des ballons ruisselaient en nappes incendiaires ou détonaient effroyablement; l'incendie murmurait, grondait, hurlant des hymnes sataniques autour du lit mortuaire, qui flambait comme un bûcher de funérailles; soudain le cadavre carbonisé de Grégorius, avec une torsion hideuse, se souleva et roula dans la tempête de feu, tandis que le squelette de son aimée — de la blonde vierge de jadis — s'abattait dans les flammes avec un cliquetis de castagnettes.

Par une fenêtre entr'ouverte, la lune me regardait; d'un bond je fus dehors, et je courus comme un démoniaque sous les arbres

fantastiques, dans les longues herbes serpentine, dans les champs, sur les routes, partout, je ne sais où. Quand enfin je tombai de fatigue, sur la mousse fraîche, la maison damnée brûlait au lointain, et par bouffées, dans la nuit somnolente, les brises m'apportaient les hurlements sonores de Mathias le fou et les miaulements d'épouvante et d'agonie de la nyctalope.

STUART MERRILL.

MYSTÈRE

*Mon Seigneur Jésus-Christ ! Depuis dix-huit cents ans
La morne Humanité vient manger et vient boire,
Avidement, à ton calice, à ton ciboire,
L'antidote sacré des instincts malfaisants ;*

*L'Ère nouvelle a lui, riche en promesses vaines,
Et le monde d'Après vaut le monde d'Avant ;
— Comme, au souffle d'été, l'arôme des verveines,
Les effluves malsains roulent au gré du vent.*

*Et rien ne brille au ciel, rien ne brille sur terre ;
Et notre pauvre front, sous le poids du mystère,
O blond Galiléen, se courbe bas, très bas....*

*Notre esprit, qui devant ta royauté s'incline,
Voudrait enfin comprendre — et ne comprendra pas,
POURQUOI ton flanc divin saigna sur la colline ?*

STANISLAS DE GUAITA.



LES BALAYEURS

*Comme revenant d'un sabbat, les Balayeurs
Pauvres bougres, vêtus d'un bourgeron de toile,
Cheminant, sous les yeux des becs de gaz veilleurs,
Dans l'aube grise, où se perd la dernière étoile.*

*Ils vont, ces nettoyeurs des immondices d'hier,
Promenant le Balai dans les flaques de boue,
Devant le sergent de ville, qui passe fier
Sur l'asphalte luisant où la lune se joue.*

*Ils poussent au ruisseau l'empoisonnant ragoût
De tous les détritrus qu'emporte l'eau courante
Des lances, refoulant dans les bouches d'égout
Les ordures qui sont leur quotidienne rente.*

*La ville, nettoyée à fond chaque matin
Est si propre, toujours, que l'œil s'en émerveille,
Car, des Buttes-Chaumont jusqu'au Quartier Latin
Rien n'y demeure des saletés de la veille.*

*Que de talons fangeux ont souillé le trottoir,
Pourtant ! Que de hoquets ! Et quelles souleries ..
Combien couraient mourir — ainsi qu'à l'abattoir
Inconsciemment vont les bêtes ahuries !*

*Que de bouquets fanés au milieu des tessons !..
Parfois, un nouveau-né dans l'angle d'une porte!!..
Des vices... des vertus.. et lorsque nous passons,
Plus rien, car il n'est rien que le Balai n'emporte!*

*Mais les parois du cœur, comment les nettoyer ?
Quel Balai suffirait à pareilles besognes ?
Le plus profond égout ne pourrait pas noyer
Le cadavre pourri de certaines charognes !*

*Mon cœur, viscère usé, le sang ne pourra plus
Rouler ses flots de pourpre au creux de tes artères,
Si quelque Balayeur solide, aux bras velus,
Ne vient te délivrer des miasmes délétères !*

*Oh ! qu'ils doivent puer, tous les rêves crevés, —
Jamais ensevelis — qui vivaient dans mon âme !
S'il vient, le Balayeur des espoirs décavés
Pour les désinfecter, quel parfum, quel cinname !*

*Quoi peut germer dans cette atmosphère de mort ?
Quelle espérance neuve en cette boue épaisse ?
Quelle herbe peut fleurir ? Quel désir assez fort
Pour que je le désire et que je m'en repaisse !*

*Les Balayeurs, venez ! Je vous livre mon cœur.
Lavez-le du passé dont le présent s'irrite,
Et jetez à l'égout mon spleen et ma rancœur...
Du Balai... Du Balai ! dans ce cœur qui s'effrite...*

JEAN AJALBERT.





FOU!

MAHIA ma brune, Mahia ma brûlante compagne d'amour, ma douce aimée.... dort; elle dort là-bas sous les violettes et les cyprès sombres ! Son âme s'est envolée vers les étoiles blondes; mais à l'heure où les Lamies, belles filles de la Nuit, allument dans le parfond des cieux le clair étoilement des astres, elle revient rendre la vie à son corps, rendre l'amour à son cœur.

Alors, Mahia soulève la pierre morne du tombeau et comme jadis, amoureuse pâmée, tombe dans mes bras ! Et confondus dans une étreinte folle, nous passons de longues heures, délirantes.

Puis quand le soleil, le grand soleil de Dieu jette à l'Orient son fulgurant flamboi de rayons sanglants, l'essence de vie l'abandonné, repart pour l'empire des âmes et me laisse seul, tout un long jour encore

Il gèle, la neige tourbillonne, épaisse dans la nuit froide; c'est Ahriman, Satan, esprit du mal qui s'abat sur la terre! Le vent siffle, siffle, strident !

— « Tu auras bien froid ce soir, Mahia chérie; ton corps blanc frissonnera sous la piquête âcre de la bise; tes cheveux

noirs fouetteront tes épaules rondes, mais viens sans crainte, soulève la neige lourde, sors de ta prison glacée, viens dans mes bras, enfant! Je te réchaufferai au feu de mes baisers! Elle reste inanimée! Viens Mahia, ma brune, viens douce compagne d'amour, viens! »

Mais tout se tait hormis le vent qui siffle, siffle, strident!

Le jour arrive, une aube d'hiver, qui étend sa pénombre blafarde sur le cimetière triste, le cimetière blanc, tout blanc, où les croix alourdies de givre et les yeuses raidies dressent leurs fantômes déchiquetés.

La tempête a convulsé l'épais suaire de neige, creusé des ravins, roulé des vagues aux crêtes scintillantes, et là, dans un coin, au pied d'une petite croix, nue au milieu du remous d'un grand tourbillon figé par la bise, un point sombre, une tête crève le grand linceul et étale ses traits émaciés empreints d'une extase surhumaine!

Pauvre insensé, ton âme s'en est allée rejoindre celle de la chère aimée et vivre auprès d'elle d'éternels jours d'amour!

— Et le vent siffle, siffle, strident.

MAURICE FRISON.





EDEN DE POÈTES

A PIÈRE QUILLARD.

*F'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves :
Je vois un Paradis, plein d'éclatantes fleurs,
Qui s'ouvre par instant, à la lueur des glaives.*

*Ils pendent à la branche ainsi que de longs pleurs.
Qui perlent, s'effilant aux paupières d'amantes,
Et de leur joue altière effacent les couleurs.*

*Dans le fracas mourant des lointaines tourmentes,
Je vois aux cieux monter un nuage rosé
Aux odeurs de cinname et de myrrhe fumantes.*

*Le sol est un gazon d'une eau fraîche arrosé
Et le jour s'y répand en débordantes sèves,
D'un diaphane éclat mollement irisé :*

F'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves.

*Il voltige dans l'air des rythmes de sonnets;
On voit passer le vol vibrant des grandes rimes
Et l'on cueille les vers aux tiges des genets;*

*On a l'enivrement du pardon pour les crimes;
Le ciel en est empreint tout entier; la Bonté,
Pour s'y développer, n'a pas besoin de primes.*

*Tout revêt un aspect lumineux, et l'été
Éternellement luit sur la plaine infinie
Où brille le soleil de l'amour convoité.*

*Par tout le Paradis plane cette harmonie,
Et — comme des tisons échappés aux chenets —
Il en sort les rayons flamboyants du Génie :*

Il voltige dans l'air des rythmes de sonnets.

*Des parfums d'amours purs s'épanchent des corolles
Comme des myrtes verts et des rosiers sacrés,
Et les fleurs ont le port des anciennes idoles.*

*Chacune a conservé ses traits fins et nacrés,
Sources des passions qu'éprouvaient les poètes,
Et des espoirs d'amours plus doux y sont entrés.*

*Et les glaives divins suspendus sur leurstêtes
Les poussent dans les bras de leurs joyeux amants,
Et — sans voiles — leurs chairs aux spasmes saints sont prêtes.*

*Ils célèbrent leurs vœux en madrigaux charmants,
Et tandis qu'enivré de leurs tendres paroles,
Le Désir se promet de radieux moments,*

Des parfums d'amours purs s'épanchent des corolles.

*C'est le Paradis saint des ciseleurs de vers,
C'est l'Eden attirant des amants de la Muse,
Des charmeurs innocents de l'immense Univers.*

*Au son de la phormynx et de la cornemuse,
Tous vivent, couronnés d'un laurier éternel,
En proie au chant divin qui toujours les abuse :*

*Ils vivent sans souci de leur passé charnel,
Dans l'extase et l'amour de la nature vaste
Qu'ils chantent sur un mode ardent et personnel.*

*Leur chant est toujours grand, limpide, clair et chaste,
Et fuit l'obsession des souvenirs pervers
Qui, sur terre, envahit le cœur — et le dévaste :*

C'est le Paradis saint des ciseleurs de vers!

ANDRÉ FONTAINAS.



LA « GRÂCE-DE-DIEU »



BNFONÇANT grassement dans l'eau bruissante autour de ses flancs, sa panse jadis brune, aujourd'hui jaunie par les limons du voyage le chaland « la Grâce-de-Dieu » quittait Taillefer. Par lambeaux, les buées flottantes de l'aube, laiteuses sous le soleil levant, traînaient encore sur la Meuse, dispersées en longues déchirures, s'accrochant aux rochers abrupts de la rive gauche, ou glissant, pour disparaître dans l'air bleu, sur les faîtes verdoyants des pentes boisées qui, à la rive droite, s'éroulent presque à pic vers le fleuve. Avec le friselis des feuilles humides, s'élevait des arbres, en concert adouci, un gazouillis continu dans la fraîcheur matinale.

Lourdement immergé jusqu'au ras du pont par son plein chargement de blé, le bateau avançait dans l'eau blonde ; sur le chemin de halage, un vigoureux ardennais souquait d'ahan à la corde d'amarre ; il martelait le pavé raboteux de ses fers sonores, tandis que son conducteur, assis sur sa croupe, sifflait, insoucieux, et envoyait à l'écho, tels que des coups de fusil, les claquements secs de son fouet.

A la barre du gouvernail, le père Colas, patron batelier, dirigeait la marche. Dans la cabine aux contrevents verts, qui hausse au milieu du pont son plafond bombé, sa femme, la bonne Marjosèphe, dormait encore, et le vieux souriait en regardant François, son fieu. Le gars chantait à plein gosier, tout en jetant à l'eau la seille qu'il ramenait pleine, pour inonder le bateau dans sa toilette de chaque jour.

Le père Colas souriait, et ce sourire plissait la peau luisante de son visage tanné par les embruns. — C'est qu'il devinait bien le motif de l'exubérance joyeuse de François ; et vraiment, lui-même était tout content : n'allaient-ils pas revoir à Namur leur vieil ami, Jan Moëderlé, « li Flamind » et son beau chaland, « le St-Nicolas » et surtout la blonde Anne-Mie, la promise de François ?

— « Hé! qué pendard! » marmonnait l'ancien d'un air bonhomme; et vraiment, lui aussi, était content.

Et François chantait toujours, faisant jaillir autour de lui les paquets d'eau, qu'il prodiguait de ci, de là, d'une poigne solide.

La gabarre fila devant Wépion et doubla l'île de La Plante; dans le lointain, Namur apparaissait. Les vannes étant proches, le grondement sourd du barrage qui, juxta l'écluse, coupe la Meuse en formant cataracte, était devenu un retentissant mugissement. Derrière le rideau de brume étendu par la chute au travers du fleuve, le père Colas distinguait les murailles aux arêtes vagues encore de la citadelle, perchée là, sur le bec montagneux du confluent de Sambre et Meuse, et dominant Namur.

Tôt, il jugea qu'il était l'heure d'avertir, pour l'ouverture des vannes.

— « Ohé! Ho!... Ho!... Ohé! »

Le dos tendu au gouvernail gémissant, le vieux batelier évasait ses larges paumes autour de sa bouche, en porte-voix.

— « Hé! père; j' pense qu'il n'a ren entendu! »

Et François, à son tour, lança sur le fleuve l'appel à l'éclusier :

— « Ohé! Ho!... Ho!... Ohé! »

De la large poitrine du gars, le cri vibra, répercuté longuement au fil de l'eau, épandant sur le paysage une saisissante mélancolie.

A l'ouïe de cette modulation coutumière, l'éclusier parut sur son seuil, au-dessus duquel pendait, comme enseigne de cabaret, une touffe de genévrier. Il appela de loin, avec un geste du bras, son aide radoubant une barque-sous les hangars, et descendit vers les vanines.

La « Grâce-de-Dieu » avançait de plus en plus; à un signe du père Colas, le haleur sauta bas de son cheval arrêté, et décrocha la corde; elle siffla dans l'eau avec un jaillissement: déjà François l'affalait à bord, et, en anneaux l'arrimait sur le pont.

La gabarre s'engagea dans l'estacade; au bout, les massives portes de l'écluse s'ouvraient lourdement. Et tandis que le bateau s'engloutissait, descendant lentement au niveau du bief inférieur, Colas et son fils sautèrent sur la rive.

— « Ah! Père Colas! Vos v'la riv'nu! Ça va ben? Et Marjosèphe ossi, nedon? »

Une rude poignée de mains l'accueillit.

— « Oï, éclusier, merci! Allons prind' one gotte. Vens avou, valet », s'adressa-t-il au haleur accoudé sur l'encolure de son cheval.

Ils entrèrent dans l'estaminet, et vidèrent une tournée de péquet, parlant des crues prochaines, et des grosses eaux qui avaient retenu la « Grâce-de-Dieu » pendant quinze longs jours, en aval de Dinant.

Et François venait tirer le rideau blanc de la fenêtre, pour voir si le bateau n'était pas à niveau.

— « Hé, père! nos y estons, savez. »

Quelques instants après, le chaland débouchait du sas. Comme le courant, rendu plus fort par la chute du barrage, suffisait à la marche, le père Colas avait remercié le haleur. François, à la proue, plongeait une longue gaffe, puis, s'arcbutant sur elle, marchait, les sabots claquants, à pas mesurés tout le long du bateau : ses jarrets saillaient, et des « han! » lui sortaient de la gorge à chaque effort.

Près du gouvernail, il retirait son ferré ruisselant, et courait à l'avant recommencer sa dure manœuvre.

Le vieux Pont de Jambes, vert-de-grisé par les lichens qui rongent ses pierres séculaires, jetait au travers du fleuve ses arches lourdes, sous lesquelles l'eau s'engouffre en grondant. Circonspect, le père Colas dirigea sa gabarre sous la première arcade, du côté de la citadelle, qui couvre la passe la plus profonde et la plus sûre, comme savent tous les bons bateliers.

Un quart d'heure après, tandis que la Marjosèphe, assise au haut de l'escalier, les jambes dans l'écoutille de la cabine, pelait à minces épluchures les « canadas » du repas de midi, la « Grâce-de-Dieu » accostait en Gravière, au quai de déchargement des bateaux à grain.

II

Depuis deux jours, les débardeurs du Moulin de l'Etoile enlevaient la cargaison de blé fauve, et petit à petit, le chaland s'élevait plus haut sur sa ligne de flottaison. Par la cale ouverte, on voyait les travailleurs dans les poussières subtiles du blé, suant au soleil sous leur chemise de coton rayé ; à larges pelletées de leurs « schîpes » en bois poli par l'usage, ils emplissaient les sacs qui gonflaient leurs ventres gris. De temps en temps, l'un des hommes tirait, d'un étui en fer-blanc, du tabac tordu en queue de porc, et en rompait une « rolle » qu'il fourrait sous sa joue ; ou bien un autre s'emparait de la bouteille de genièvre, coiffée d'un godet, et, à la ronde, ils buvaient d'un trait, en renversant la tête, laissant au fond du verre une rinçure qu'ils jetaient en le passant au voisin. Et le père Cola s n'ayant rien d'autre à faire, surveillait les manouvriers ; il avait mis ses habits des dimanches, et vêtu d'un casaquin de belle flanelle rouge, il fumait, à longues bouffées, dans sa grosse pipe de Harlem à fourneau de porcelaine enluminée, un cadeau de Jan Mœderlé.

Au fur de l'émergence du bateau, François débarrassait de son limon la carène engluée, avant de la goudronner à neuf. Quant à Marjosèphe, sa

besogne était restée la même, car toujours, à quai comme à plein fleuve, la cabine brillait d'une propreté toute flamande, son tapis de toile cirée était aussi net, et sur les armoires d'encoignures en sapin verni, aussi vierges de poussière les boules multicolores de verre soufflé.

Et à chaque repas, sous la tente dressée sur le pont, c'étaient de longues causeries lentes, sur l'arrivée prochaine de l'ami Jan, d'Anne-Mie la blonde; et la Marjosèphe se réjouissait d'aller voisiner, le soir, dans la cabine de sa bonne Trine, qui la faisait tant rire quand elle voulait parler wallon. — Même, François commençait à trouver singulier que le bateau des Mœderlé fût si longtemps tardif.

La « Grâce-de-Dieu », complètement déchargée, allongeait sur l'eau ses hautes formes massives; elle quitta le quai pour s'amarrer un peu au large, afin de laisser la place libre aux nouveaux chalands arrivés. Le quai de Gravière s'était rempli d'animation, et les bateaux, ancrés pêle-mêle, offraient un coup d'œil pittoresque : sur les mâts couchés, séchaient au vent les vareuses de laine et les capes goudronnées; ça et là, une petite cheminée fumait au rez des bordages, et, les roquets aboyant à la rive, hommes, femmes, enfants couraient pieds nus sur les ponts, jargonnant entre eux dans un patois étrange, mi-flamand, mi-wallon. Pourtant, dans ces rapports forcés, les deux races conservaient leur réciproque antipathie, ce que désapprouvait ort le père Colas; il aimait en effet beaucoup « s' binamé Djan » comme il appelait son vieux camarade, et avait de grand cœur poussé aux fiançailles de leurs enfants.

L'arrivée du « St-Nicolas » ne pouvait plus tarder. François, qui avait la coquetterie de son bateau, l'adorna de son mieux, pour que cela fit plaisir à sa mie Anne, et pour qu'elle trouvât tout bien. Il peignit en rouge la pomme du mât, et lui mit une nouvelle oriflamme tricolore; il bariola de vert tendre le tonnelet de provision d'eau et la niche du chien. Puis, tout un jour, dans la petite barque, ayant à côté de lui un plein baquet de goudron de Norwège, il fit le tour du chaland, l'enduisant d'une belle couche brillante; les gamins, près du bord, venaient humer l'air, et disaient : « ça sent bon » et chaque fois qu'une goutte brune tombait de sa brosse, elle s'épandait dans l'eau en nappe irisée. Puis, quand toute la coque eut sa superbe reluisance d'or sombre, il astiqua longuement la plaque de cuivre jaune, où s'étalait, en caractères gothiques « la Grâce-de-Dieu »; elle brilla bientôt comme de l'orichalque; il peignit aussi en blanc le bloc de bois qui la supportait, sous le gouvernail, et le réchampt d'un filet de vermillon. Et toujours, il chantait — « comme un jeune coq » disait le vieux Colas — en pensant à sa blonde promise, et à sa surprise joyeuse, et aux gros baisers de ses lèvres rouges.

Enfin, une après-midi, le bateau pimpant et tirant l'œil comme un écu

flambant neuf, il n'y tint plus; un intime pressentiment lui disait que « le St-Nicolas » était proche; il mit son vêtement de velours marron à côtes et sa belle cravate de soie verte, puis, tout allègre, partit vers le sas des Grands-Malades.

Précisément, au pied des hauts rochers gris-blancs qui élèvent sur la rive leur muraille rigide, le « St-Nicolas » était amarré, en aval des portes. Il attendait là jusqu'à l'aube prochaine, car on n'ouvre plus les écluses après le coucher du soleil. Oh ! c'était bien lui ; même, il reconnaissait, sculptée en relief sur la maîtresse poutre de quille, la cuvelle peinte d'où sortaient des enfançons roses, et un grand saint tout doré.

— « Quelle bonne surprise je vais leur faire » pensait François en traversant la passerelle.

Il heurta au hublot de verre dépoli; le père Jan poussa la tête par l'écouille; son air triste arrêta sur les lèvres du gars l'exclamation joyeuses, Consterné tout à coup, il descendit sur les talons du vieux; la mère Trine, affaissée dans un coin, fondit en larmes en le voyant, et s'écria : « Oh ! God ! Sus ! Sus ! »

Envahi par la terreur, qui lui faisait venir une sueur froide entre les omoplates, François clamait de sa voix subitement strangulée :

— « Anne-Mie ? Anne-Mie ? ... »

Alors, avec des paroles sourdes, que la douleur subie rendait monotone, et résignées, Jan lui dit l'atroce vérité : Anne-Mie reposait là-bas, en Flandre; une mouche, venue d'un chien crevé qui pourrissait, ventre ballonnant, dans les roseaux du canal, l'avait piquée, et elle était morte, en six jours, du charbon.

François hochait douloureusement la tête à ce récit, que scandaient les sanglots de la vieille. Ses yeux restèrent secs, et quand le vieillard eut fini, sans mot dire, il sortit de la cabine, gravissant l'escalier en chancelant. Tandis que s'alourdissaient les brumes du soir, il revint vers la ville, machinalement, comme assommé par le choc. Sous son crâne coulait du plomb fondu; les oreilles lui tintaient convulsivement; un déchirant hoquet, qui ne voulait pas sortir, lui tordait la gorge; il allait, sans pensée, répétant avec une obstination d'insensé : « Anne-Mie ! Morte... Morte ! »

Et comme il titubait, un gamin cria derrière lui :

— « Manet rouleux ! Vi saoulé ! »

Il divagua ainsi bien tard dans la nuit morne; sa douleur horrible ne pouvait se soulager d'une seule larme. Conduit par l'instinct, il revint en Gravière; les bateaux profilèrent leurs masses sur le fleuve sombre; presque partout, les lumières avaient disparu à bord.

Dans la tour de la Citadelle, le veilleur de nuit sonnait l'heure tardive, et

les répercuts de sa trompe aux sonorités graves, se balançaient sur les toits de la cité muette.

L'homme mit le pied sur la planche qui joignait la « Grâce-de-Dieu » au rivage; inerte, il trébucha au second pas, et sans un cri, abruti par la souffrance, il coula à fond. Quelques bulles vinrent bouillonner à la surface, où un instant, giroya le remous d'une convulsion suprême, et l'eau noire, avec des clapotements doux, coula impitoyablement calme, sur cette existence qu'elle étouffait.

HENRY DE TOMBEUR.

RIMES MINUSCULES

CONSOLATRICE -

*J'ai conté le mal qui me ronge
À la terre. La terre a dit :
« L'âme est une hypothèse, un songe...
» Crois en la Chair ou sois maudit! »*

*J'ai conté ma désespérance
Au ciel bleu. Le ciel bleu m'a dit :
« De la Chair vient toute souffrance...
» Crois en l'Esprit ou sois maudit! »*

*Ciel impudent! Nature infâme!
Honte à vous qui m'avez leurré :
J'ai conté ma peine à la Femme,
Elle, sans rien dire, a pleuré...*

PAUL BERLIER.





CONTES DE L'ATELIER

LE VITRIOL

A mon ami François Brouwet.



ITOT que la toile se fut affaissée sur le ballet, elle s'engouffra dans l'escalier qui grimpait à sa loge, fiévreusement se rhabilla et, le visage tout maquillé, les cheveux embroussaillés, dégringola vers la sortie, comme une folle. Au dehors les glaciales lanières du vent lui fouettant la face, accélérèrent sa fugue. Ses prunelles ardaient sous les cils et ses dents claquetaient par instants dans les frissons qui la secouaient tout entière. Elle dévala le Treurenberg, la place Ste-Gudule noyée dans l'ombre que projette l'opulence grandiose de la cathédrale, enfila la rue de la Montagne, et, devant une maison d'apparence modeste, stoppa tout à coup. La rapidité de la course avait mis un ahalement à ses lèvres et des gouttes de sueur perlaient sur ses joues.

Elle scruta les environs : la rue esseulée sommeillait, bercée par les bouffées musicales qui transpiraient des beuglants avoisinants ; les lueurs clignottantes des réverbères maculaient la nuit sombre de loin en loin ; seules, au premier étage de la maison où s'était arrêtée la danseuse, deux fenêtres flambaient.

— Il est là, siffla-t-elle, le misérable !

Et, les poings crispés, saisie d'un tremblement convulsif, elle darda les vitres illuminées.

Les joues horriblement pâles sous le fard, elle se remémora les minimes détails de la scène où son amant, le célèbre sculpteur Imbretti, l'avait pour une vétille chassée le matin même en lui jetant dix louis. Maintenant il bambochait sans doute avec une autre femme dans l'atelier où se dressait son buste à elle, se gaudissant de la rupture consommée. Et dans la cervelle enfiévrée de la fille lâchée les idées de vengeance sarabandaient, folles. Brusquement elle virevolta sur ses talons, s'élança dans la rue des Bouchers.

A cinquante pas, dans un renforcement, une devanture où pyramidaient deux immenses bocalux colorés, éclaboussait le trottoir de lueurs rouges et vertes.

Elle entra.

*
* * *

L'atelier d'Imbretti. Sur les murs grisaille éclatait la blanche nudité des statuettes, reproductions d'anciens modèles, grouillait un amas de poignards, de pistolets, de casques, de casse-têtes, s'échaffaudait une débauche de toiles paraphées de noms célèbres, et, sous le flamboiement du lustre, rutilait l'or des cadres. Masquant la porte du cabinet de travail où sommeillait le socle encombré de débris de glaise, se dressait un vaste paravent chinois dont les personnages faisaient grimacer la pierrottesque pâleur de leur face dans un fracas de couleurs vibrantes.

Ce soir là, pour fêter la délivrance tant appétée, Imbretti godaillait avec les habituels copains : François, le paysagiste qui avait enluminé d'un fouillis de verdure où pointaient quelques arbres rabougris les panneaux de la porte d'entrée; Edouard, l'abracadabrant poète; Hermione, cette hallebreda à carrure hommasse, s'était fichée dans l'unique fauteuil et lampait tranquillement du Cliquot en gobant ses huitres; Bertha, la remuante blondinette, avait décroché la guitare qui pendait au mur et, s'ébaudissant, faisait monter des cordes l'énerverment de sons gutturaux.

Le sculpteur restait pensif.

— Ma parole, Imbretti, tu as l'air de t'embêter formidablement

aujourd'hui ! clama François, éjoui par le pétilllement du champagne. Aurais-tu des regrets, par hasard ?

— Des regrets ! mais je n'ai de longtemps été si joyeux !

Et, se redressant, il empoigna une bouteille vide qui vola sur la cheminée où narguait le buste de la danseuse.

Le bloc de plâtre s'aplatit sur le plancher, dans un émiettement blanchâtre.

— Et maintenant que ma femme est enterrée, vivent les femmes !

— Vivent les femmes ! hurlèrent-ils en chœur.

Soudain un coup d'épaule ébranla la porte.

— Ouvrez ! c'est moi, Lydi !

Une stupeur hébéta les visages.

— Ouvrez donc !

Tous se levèrent Imbretti, très pâle, saisit une cravache, et, cinglant l'air, s'avança résolu.

— Imbretti, calme toi, je t'en prie.

— Laissez-moi, je veux en finir une fois pour toutes.

— Pas de scandale, au nom du ciel ! Entre un instant ici, continua le paysagiste en ouvrant la porte du fond. Nous allons arranger l'affaire.

Et bon gré mal gré ils poussèrent le sculpteur dans la pièce voisine.

Quand Lydi pénétra dans l'atelier, les quatre convives soupaient tranquillement.

Déroutée à l'abord, en n'apercevant pas celui qu'elle cherchait, la danseuse, un flacon à la main, arpena la salle, bousculant dans son affolement, tout ce qui se dressait sur son passage.

— Il s'est caché, le lâche ! râla-t-elle en se plantant devant le cabinet où était celé son amant.

— Imbretti n'est pas ici, je vous jure, hasarda Edouard, tentant vainement de la retenir.

Elle hurla :

— Lâche ! lâche ! lâche !

Et, grinçant les dents, la face horriblement contractée, elle se rua sur la porte.

Une crainte étreignit les deux hommes qu'Imbretti ne vînt à se trahir.

Cherchant à l'entraîner, Edouard s'élança sur la danseuse, et devant sa résistance lui enserra la taille nerveusement.

Une lutte s'engagea corps à corps.

À la fin brisée, les nerfs détendus, la femme céda et se laissa choir sur le divan, pâmée.

Avec l'embroussaillement des cheveux qui ondulaient sur son corsage, l'éclat de ses yeux avivé par la colère, les folles palpitations de sa gorge, elle exhalait une attirance étrange.

Frémissant, le poète lui colla sur les lèvres un baiser furieux.

— Laisse-là Imbretti, viens avec moi, veux-tu ?

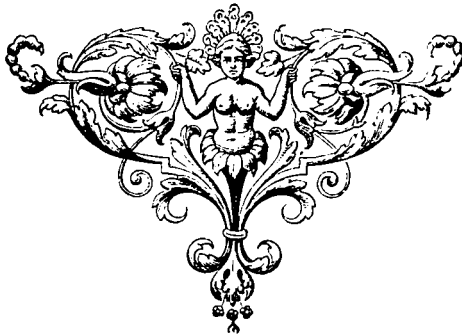
Lydi calmée, longuement le dévisagea.

— Soit, conclut-elle, et, rapide, l'entraîna par le bras.

Et comme, la voyant enfouir précieusement dans sa poche le flacon qu'elle avait apporté, il écarquillait les paupières, la danseuse susurra avec un restè de menace dans son voluptueux regard :

— Ce sera pour une autre fois !

LUC MALPER.





NOVEMBRE BRUXELLOIS



NE heure est à Bruxelles, mélancolique et douce, heure dont le charme vague me pénètre indéfiniment... De même une saison, troublante plus que ses sœurs; saison où les feux d'un soleil en ruine ont peine à mordorer nos pignons grisonnants.

O nuit tombante, ô mystérieuse séduction des soirées citadines ! O maladive Automne, si calme aux bois alors que le seul bruissement des feuilles sèches sous la bise interrompt le grave silence, alors que la nature dévêtue se recueille avant de s'endormir dans la blanche alcôve de l'hiver !

Mais la ville s'éveille avec l'assoupissement des campagnes d'où les premiers froids ont chassé les urbaines exsangues. Le « Tout Bruxelles » comme l'appellent imperturbablement nos feuilles à faits-divers, le Tout Bruxelles des premières — ce produit spécial, composé de haute gomme, de suffisance, de velours frappé, de scepticisme, d'Ylang-Ylang et de gilets en cœur... sans cœur, — est revenu !

L'antique cité brabançonne a repris la physionomie qui convient à une « capitale ». Bruxelles a brisé sa coque d'été; le papillon flamand dont les ailes sont un brin saupoudrées de clinquant parisien, sort enfin de chrysalide...

Je ne le suivrai point au Théâtre où la rampe s'est rallumée aux pieds du monde artificiel, exécration et charme, dont le gosier, les prunelles et les mollets doivent, de nombreux soirs, arracher nos âmes

à leurs liens prosaïques...—Encore moins le suivrai-je dans ce monde également artificiel mais exécrationnel, mais aussi moins charmant, qui hante les salons où l'on danse. — Je hais le bal — barbare institution jetant dans des bras souvent indiscrets, des enfants demi nues, en sueur, échappées aux vigilances des mères imprudentes, curieuses, friandes, affolées par ce tourbillon de poussière, de couleurs tendres et de bruit, et qu'il fait pirouetter sous d'aveuglantes girandoles, aux accents d'une musique entêtée et crispante.

Non, je préfère Bruxelles en plein air, livré à ses flâneries, martelant d'un talon irrésolu le noble pavé de la Montagne de la Cour et les trottoirs fashionnables de la rue de la Madeleine.

Avec les derniers pompons des chrysanthèmes s'étiolant en nos squares déflouris, on salue l'épanouissement de nos floraisons féminines, à cette heure spéciale, particulièrement sympathique à nos spleens.

Les réverbères, un à un, s'étoilent. Leurs flammes tremblottantes piquent de taches joyeuses la tombante obscurité.

Les magasins, ça et là, incendient leurs devantures et zèbrent la rue assombrie de nappes qui flamboient.

Saint-Jacques-sur-Caudenberg nombre cinq heures au cadran doré qui s'agrandit par dessus le fronton triangulaire et enluminé dont l'aspect évoque l'image d'un gigantesque timbre du Cap. Le disgracieux gâteau de Savoie qui le couronne, s'égratigne des suprêmes lueurs de l'astre au coucher, reflétées par cette calotte vert-de-grisée.

Voici l'heure traditionnelle où, sous l'œil impassible de l'équestre Croisé que Simonis figea dans le bronze, le high-life bruxellois opère la quotidienne série des ascensions et des descentes de cette Montagne royale dont la gibbosité de grès époumonne les piétons et rend fourbus les dolents coursiers de nos automédons.

Toute la vie et tout le mouvement semblent s'y concentrer à cette heure magique où le soleil va disparaître derrière les hauts pignons à escaliers du bas de la ville, tandis que le soleil du gaz s'éveille aux lustres des vitrines et sur nos têtes, dans ses minuscules cages de verre. A cette heure indécise si justement nommée « entre chien et loup », en ce crépuscule où les passants défilent avec des silhouettes d'ombres chinoises, à ce moment privilégié, toutes les femmes parais-

sent jolies tant leurs yeux brillent extraordinairement dans l'ovale enténébré du visage.

Déjà les premières bises ont glissé leurs doigts bleuis entre vos épaules et fait sortir les amples fourrures des armoires musquées par le vétyver ou des coffres en bois de citronnier, redoutés de la mite sacrilège.

Ah ! la mirifique friandise que la contemplation de ces passantes frileusement encloses au duvet capitonné de leurs pelisses ! coiffées du toquet de loutre aux exaspérantes coquetteries, couronnées du bérêt de velours à longues plumes retombantes, ou enfouissant dans la profonde capote de peluche lumineuse leur visage où Novembre fait s'épanouir ses roses les plus rouges !

J'admire particulièrement le défilé des respectables mères, dont l'abondant corsage fait craquer les failles aux grands luisants ; j'aime la procession de ces matrones attentionnées, menant leurs maigrettes jouvencelles à la conquête du Prince Charmant.

Hélas ! cet idéal imposteur a réintégré son domaine des féeries, et les pâles fillettes en mal d'amour ont beau perdre leur pantoufle, le Prince Charmant ne noctambule plus par les rues de Bruxelles — si toutefois il y noctambula jamais !

En revanche, nous possédons tout un parterre fleurant et fleuri de prétendants à cette principauté charmante... Voyez les accomplir leur inoffensive navette entre le péristyle des Galeries St-Hubert et l'entrée de la Place Royale, badine aux doigts, monocle à l'œil, cigare aux dents !

Ils vont, viennent, flirtent, papillonnent, parlent haut, rient aux éclats, assomment à coups de chapeau les mamans qui comprennent et à coups d'œillades leurs filles qui comprennent mieux et font ce qu'elles peuvent pour se rengorger.

Parfois, brutalement, débouche de quelque ruelle adjacente, une envolée de marmots dépenaillés et mal peignés, au teint plombé : ils vont bousculant tout sur leur passage, et l'enfantine populace dévale, hurlant des bribes de plaintes marolliennes ou de scies à la mode qui jettent leur note discordante et affamée dans le calme plat des pérégrinations sentimentales de gens sans appétit, attendus par la journalière corvée d'un dîner authentique.

Parfois encore quelque commissionnaire pressé gravit, en soufflant,

l'âpre montée, le poing fleuri d'un bouquet de roses de Nice, frileusement blotties au fond du large cornet blanc qui leur forme une auréole. Elles semblent dépayées dans nos brumes et donnent aux passantes jalouses, la nostalgie des pays bleus.

Et sans répit les flâneurs babillards se pressent au long des magasins, faisant l'aumône d'un regard distrait aux étalages pittoresquement variés. Ce sont les rayonnantes penderies des interminables bas de soie, faisant leur cour au classique Jersey qui change de couleur toutes les semaines; les gants de nuances tendres, saumon, paille, vert d'eau, gris-perle, mauve, vous tendant leurs mains plates, effilées « pour dames à huit boutons » ! Ce sont les éventails à fleurettes et les porcelaines à coléoptères; ce sont les photographies des bâtisses publiques et des jolies actrices *idem*, faisant valoir sur l'émail leurs profils suaves, leurs masques au candide visage... Puis c'est la montre des libraires qui déjà se dore sur tranches, et de ci, de là, s'empourpre aux approches du bout de l'an; ce sont encore les rayons des habilleuses où se pavanent sans vergogne les navrements et les traîtrises des toilettes féminines. Ce sont enfin les orfèvres étincelants, dont les trésors à fulgurantes facettes font rêver en passant la vertu de celles qu'on épouse...

Mais il s'est fait tard, des fumets caractéristiques montent par les soupiraux et remplissent la rue d'une apéritive odeur de cuisine.

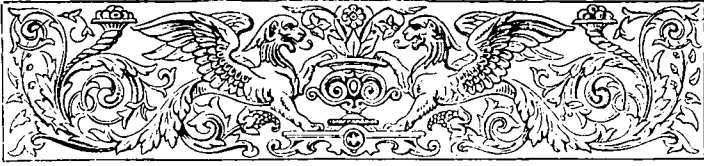
C'est l'heure prosaïque, cette fois, mais assurément utilitaire !

J'aperçois la lanterne ronde de l'omnibus tintamarrant, cet œil émerillonné vient à moi en clignotant; le lourd véhicule gravit laborieusement la montée en faisant gémir ses essieux dégraissés.

J'enjambe le marchepied et me jette sur la maigre banquette aux cruels cahots : « Conducteur, jusqu'à la Place Communale ! »

THÉO HANNON.





JAN VAN BEERS

SON EXPOSITION AU CERCLE ARTISTIQUE.

Le nom de Jan Van Beers évoque pour le public une curiosité malsaine, que le peintre a provoquée sans pudeur, en ne laissant échapper aucune occasion de la servir.

Son habileté d'impresario vient cependant de commettre une faute; franchement, pour un homme aussi cosmopolite Van Beers a eu tort en exposant tout d'abord en Belgique, le contingent artistique qui nous intéresse (?) Il aurait dû commencer par l'Amérique, l'Angleterre, la Russie et finir par chez nous — chez lui jadis.

Son tour du monde, les naufrages et les accidents de chemin de fer, desquels — toujours, — il serait sorti sauf, les éloges dithyrambiques de la presse étrangère, auraient peut-être donné à réfléchir au public de goût à qui Van Beers, par son art de gymnastique progressive, de difficultés vaincues, de trapèze (!), n'impose plus guère.

Le peintre nous serait revenu, décoré de toutes les îles des Océans, bronzé par tous les soleils du globe, rapportant de sa tournée artistique (?) un Cafre ou un Lapon, un chien rare ou un perroquet : son intérêt personnel et *artistique* se doublait ainsi.

Nous ne comprenons pas que, quand on fait un art *intelligent* comme le sien, on ne songe pas à lui donner un cadre digne de son expression, à l'entourer d'attractions irrésistibles (!), un cuisinier dirait : à le « garnir ».

Quelle prostitution de l'Art vrai ! On prendrait peut-être en pitié cette débauche, si son auteur était une femme faible de caractère, qui aurait cédé à un public de bas adulateurs, en trainant son talent réel de fange en fange, jusqu'au résultat qu'atteint Van Beers; mais à un homme, surtout à lui, un flamand, on ne pardonne point.

Jadis, Van Beers fut quelqu'un; il n'a pas, malheureusement pour lui, écarté du *Salon particulier* du Cercle artistique les points de comparaison qui sont sa condamnation.

Paris et ses femmes, pour le parisien intuitif, est le Paris de Manet et de de Nittis, sphynx que peint dans sa manifestation aristocratique, Stevens; pour l'étranger, descendu d'express, vivant facilement et dans un milieu superficiel qui le harcèle sans lui donner le temps de respirer, il est peut-être celui de Monsieur Van Beers, qui comprend Londres encore de façon aussi banale.

Ce Paris, ce Londres ne sont pas ceux des artistes qui doivent pénétrer plus avant dans les caractéristiques, les senteurs de ce qu'ils ressuscitent; non, tout cela est vu, femmes, appartements, coins de nature, quoique documentairement observé, hâtivement, par le collégien en escapade, le commis-voyageur épaissi par les désirs assouvis, le créole en mal de civilisation européenne.

C'est la lettre morte de l'état fiévreux, dont est pénétré seulement le voyant.

Quelque chose comme la souris mécanique qui exaspère le chat.

Est préférable mille fois le moindre barbouillage d'enfant, qui dans l'indécis des linéaments, laisse place à l'imagination, à l'*humanité* de nos impressions.

JACQUES CHAMPAL.





MUSIQUE.



NOTRE premier article a la chance d'être consacré, par un fait presque inouï, au compte rendu de l'exécution, à Bruxelles, de trois œuvres nationales.

La première est le Concerto pour violon de Balthazar Florence, que nous a fait entendre sa fille au concert de l'Association des Artistes-Musiciens.

Cette composition abonde en idées mélodiques et en combinaisons orchestrales distinguées, surtout le final qui est écrit de maitresse façon. Cependant nous conseillons à l'auteur de revoir attentivement son concerto; peut-être trouverait-il encore certains endroits un peu faibles et propres à être modifiés ou supprimés; nous engageons la jeune violoniste, son interprète, qui fait grand honneur à son maître, M. Alex. Cornélis, à perfectionner certains traits et à rechercher une plus grande justesse.

A la même séance, nous avons applaudi M. Guidé, hautboïste de talent, qui a exécuté avec beaucoup de finesse le Concertino de Vogt, M^{lle} Hamann et M. Seguin, de la Monnaie, sur le talent desquels nous aurons occasion de revenir dans une prochaine chronique.

Le lendemain du concert de l'Association se tenait la première séance de l'Académie royale de Belgique.

Après un interminable discours de M. Slingeneyer, dont, du fond de la salle nous n'avons pu ouïr un traitre mot, nous avons entendu le trio de M. Callaerts, couronné en 1882, au concours de la classe des Arts.

La 1^{re} partie en est habilement combinée selon les règles classiques; la 2^e partie débute par une phrase d'une large allure, que son développement n'a malheureusement pas conservée. L'auteur, ce nous semble, pourrait facilement corriger ce défaut. Quant à la 3^e partie, elle est écrite avec infiniment de verve dans le genre du Scherzo. Les deux thèmes qui s'y développent sont bien trouvés et d'une inspiration très pimpante. Enfin, la 4^e et dernière partie a de l'énergie et beaucoup de grandeur.

Avec la cantate de M. Soubre, intitulée *Daphné*, nous abordons un tout autre genre : la musique dramatique. Il ne s'agit plus ici de pièces à formes fixes, comme les sonates, les trios, les quatuors; mais du développement musical d'une action poétique dont le compositeur renforce les types, souligne les caractères, anime les personnages, et qu'il complète en la mettant en scène.

Maints auteurs ont essayé d'écrire d'après ces données; bien peu sont arrivés à un résultat satisfaisant; hâtons-nous de dire que M. Soubre n'est pas du nombre; sa cantate prouve non-seulement qu'il connaît le maniement des voix et de l'orchestre et, chose plus rare, la prosodie, mais encore qu'il est doué d'un tempérament dramatique plein des plus brillantes promesses.

Presque tout au long de la Cantate le musicien a marché pas-à-pas sur les traces du librettiste, typant par des thèmes bien choisis le caractère de ses personnages, et faisant ressortir jusqu'aux moindres intentions.

A travers toute l'action musicale se dessinent trois grandes lignes, semblables à trois fils conducteurs, qui en facilitent l'intelligence. Ce sont les caractéristiques d'Apollon, de Daphné et des Nymphes.

De prime abord s'accusent fermement la formule mélodique si tendrement amoureuse de Daphné, les sonorités éclatantes d'

« Apollon ! dieu rayonnant du jour ! »

et les rythmes anxieux des chœurs des Nymphes criant à Daphné de fuir cet amant

« dont l'essence et la vie
Sont faites d'une ardeur toujours inassouvie. »

Ces idées s'imposent par la puissance et la justesse de leur expression et, partant, par leurs contrastes. Toute l'œuvre s'étend sur ces trois thèmes qui se transforment selon les péripéties du drame et augmentent d'intensité jusqu'à la catastrophe.

La dernière période de leur développement surtout est remarquable: la poursuite de Daphné, les chœurs mêlés des Nymphes, des Muses, des Charités, des Vents et des Forêts, le chant d'Apollon:

« Affolé d'amour, ivre de désir. »

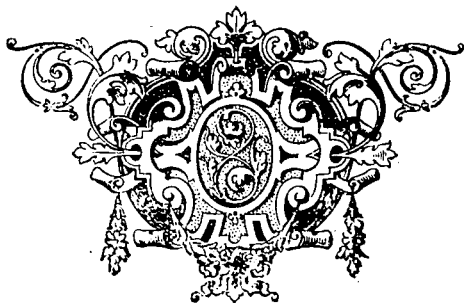
les cris de Daphné, sa chute et enfin sa mort, ce crescendo émouvant et cet arrêt si brusque, sont d'un intérêt dramatique palpitant, et vraiment traités de main de maître.

A l'interprétation, M^{lle} Soubre a été parfaite dans le rôle de Daphné; nous ne pouvons malheureusement en dire autant de M. Huet (Apollon).

L'orchestre et les chœurs, surtout les hommes, ont été très convenables.

Somme toute, exécution comme nous en souhaitons souvent pour nos Jeunes; que cette première satisfaction à eux donnée, leur mette au cœur le réchauffant espoir.

PETER DYL.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

LE PAVÉ DE L'OURS

MONSIEUR Victor Reding, de la Fédération Artistique, vient de le ramasser.

Et c'est merveille de voir de quelle maîtresse façon il le lance, en plein visage de Jan Van Beers. Quelle poigne! Seigneur! quel biceps! quelle vigueur!

Et surtout, quel pavé!

Répétez, Monsieur Van Beers : « Débarrassez-moi de mes amis, mon Dieu! pour mes ennemis, je m'en charge! »

M. Reding, qui fait cependant de la critique d'art depuis certain laps, commence par cet argument enfantin : « Soyons de bon compte, et reconnaissons que parmi les débineurs, il y en a bien peu qui feraient ces miniatures! »

!!! Hein! comme c'est tapé! qui osera encore ouvrir le bec, à présent?

Le reste est à l'avenant. M. Reding tente d'excuser Van Beers; nous n'admettons pas l'excuse envers ce dégénéré de l'art, mais enfin, libre à lui d'essayer.

Où l'œuvre devient chef-d'œuvre, c'est dans la description de l'atelier du Parisiaque. Après la vue d'ensemble, l'auteur montre le peintre, « assis sur une chaise en osier doré, les pieds emprisonnés dans des chaussettes (!) de soie rouge (!) et chaussés de pantoufles chinoises! »

Non, là, ma parole, c'est immense!

Après tout, je ne vais sans doute pas au fond des choses : M. Reding parle des chaussettes de soie, peut-être parce qu'elles influent sur la peinture de leur porteur; dites-nous, s'il vous plaît, M. Reding, votre ami nous en torche-t-il de meilleure s'il mettrait des chaussettes de laine? Vite, M. Francisque Sarcéy, vite, une conférence : DE L'INFLUENCE DES CHAUSSETTES SUR LES ARTS, avec démonstrations pratiques et eau de Cologne pour les nez délicats!

« Il peint de la main gauche; la séance terminée, un groom vient laver ses pinces et nettoyer sa palette. »

Tout cela, me direz-vous, est génial!!

D'accord; mais oyez ce récit, absolument épique : il s'agit des diners du peintre :

« *Il mange peu ; une cuisse de poulet, une salade, des sucreries — il les adore — voilà le menu d'un repas !* »

Ça vous renverse, n'est-ce pas? Hé bien, moi pas :

Le jour où il arrivera à Van Beers d'ingurgiter, par pure distraction, l'obélisque de la place de la Concorde, ou même la pyramide de Chéops, vous verrez que M. Reding nous le racontera.

A une aussi monumentale niaiserie, il fallait un couronnement; l'auteur ne l'a pas oublié.

« *Ne nous posons pas en moralistes, et convenons qu'il a bien le droit de se bâtir une fortune sur la bêtise des autres !* »

Aïe! le pavé! en plein! voilà ce qui s'appelle écrabouiller ses gens, au moins!

J'avoue humblement que, ennemi acharné de la peinture de Van Beers, je n'aurais jamais trouvé ce tour délicat pour lui dire : « votre peinture est bête, ceux qui l'admirent sont bêtes, donc, celui qui la fait est b...ien malin! »

Voyons, M. Reding, est-il permis de tuer ainsi son homme? Ho! ce que Jan Van Beers qui, quoiqu'on en veuille dire, n'est pas bête du tout, a dû enrager en lisant cet article-là!

JACQUES DUR.

..

Un livre, d'un mérite élevé et sévère a paru dernièrement chez Alcan, à Paris, sous le titre de *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, par M. Guyau; c'est une étude approfondie de l'importante question du rôle de l'art à notre époque; l'auteur en démontre victorieusement la vitalité mise en doute par de nombreux philosophes, adorateurs exclusifs de la

science; il prouve scientifiquement que le principe de l'art est dans la vie même et que, par conséquent, il possède le sérieux de la vie. Le but le plus haut de l'art, dit-il, c'est encore, en somme, de faire battre le cœur humain, et le cœur étant le centre même de la vie, l'art doit se trouver mêlé à toute l'existence morale ou matérielle de l'humanité. — Que restera-t-il des arts, de la musique, de la peinture et particulièrement de cet art qui réunit en lui tous les autres, la poésie? M. Guyau répond hardiment : « Tout, du moins, tout ce qu'il y a de meilleur, de profond et encore une fois de sérieux. »

Une importante partie du livre est vouée pieusement à la poésie, étudiée par l'auteur dans une brillante série de chapitres, formant ce que l'on a écrit de mieux sur la matière depuis trente ans.

Ces résolutions des problèmes de l'esthétique contemporaine sont, en résumé, l'œuvre d'un homme écrivant comme un poète et traitant la philosophie en penseur.

..

Mon Oncle le Jurisconsulte complète, superbement le cycle des introductions admirables que M. Edmond Picard met aux *Pandectes belges*. Après le *Paradoxe sur l'avocat*, exposant la mission professionnelle du barreau, a paru la *Forge Roussel*, cette étude si sereine et si haute d'idées, sur le fondement du Droit, suivie bientôt de l'*Amiral*, où sont revendiqués avec une éloquence emportée et troublante les droits des humbles.

Le dernier ouvrage du maître démontre combien est vermoulu l'enseignement du droit en Belgique : les vieux murs de nos Universités retentiront long-

temps du coup formidable de bélier que la main nerveuse et solide d'Edmond Picard a dirigé à travers leurs moëllons doctrinaires.

Une pensée généreuse et vivante se dégage avec force de ce livre aussi beau par la forme que par le fond ; il n'est pas une page qui, à plusieurs reprises, ne fasse profondément réfléchir : il n'est pas une ligne dont on n'admire le style impeccable et l'originalité.

L'histoire d'un Savant par un Ignorant (Paris, Hetzel) constitue une intéressante relation des principales découvertes de M. Pasteur. L'auteur anonyme, malgré ses téméraires promesses de l'avant-propos, n'a pu s'empêcher d'écrire un livre plus scientifique que littéraire, où l'élément chimique a absorbé le peu de poésie que comportait le sujet. C'est un bon ouvrage, mais qui ne cesse d'être une réclame évidente pour M. Pasteur ; celui-ci, du reste, semble avoir inspiré ces pages de très-près.

Il faut ranger également dans la catégorie des livres à réclame une petite brochure qu'on nous envoie de Leipzig ; c'est la biographie du grand compositeur de musique J. Brahms, par Hermann Deiters, et tort méchamment traduite de l'allemand par une dame de Marseille qui ne signe que des initiales de son nom, H. Fr. Le livre original est un récit décoloré de la vie de l'auteur génial du *Requiem allemand*, en même temps qu'un catalogue thématique bien plus que raisonné de ses œuvres.

VICTORIN EVREUX.

Catulle Mendès. — *Tous les Baisers*, 1^{re} série — chez tous les libraires.

La semaine prochaine — salle des Ca-

pucines — le poète nous parlera des *Contes Épiques*. Les femmes qu'il nous montre aujourd'hui dans son joli volume de « *Tous les Baisers* » ne sont pas les vierges grecques au long péplos ni les graves filles d'Orient. Ce sont les mignonnes parisiennes, sœurs de Jo, Zo, et Lo, les trois folles charmantes des « *Boudoirs de verre* ».

Ces raffinées ont connu *Tous les Baisers*, elles sont de l'adorable famille des monstres parisiens, si délicieusement pervers. Ce n'est donc pas un livre pour les petites filles ni les gens graves ; mais — ce qui vaut mieux — c'est un livre pour les artistes et les jolies femmes. Si elles ne les laissent pas traîner sur les tables banales des grands salons, elles le liront sans doute cet hiver dans le secret des boudoirs, rougissant un peu parfois — peut-être, qui sait ? au souvenir des baisers rêvés ou donnés. Pour les artistes, je sais qu'ils ne montreront pas un visage sévère aux chères étourdies de « *Tous les Baisers* ». Je n'ai pas besoin non plus de leur dire les grâces charmeresses du style de Mendès. Aussi bien que moi ils connaissent tous cette prose savante, ce langage mièvre et câlin que sait prendre quand il le veut le poète d'Hespérus.

Quant au volume lui-même — le premier numéro d'une série de plaquettes — c'est un mignon petit livre avec une exquise et fraîche couverture. Les bibliophiles poètes — il y en a — seront charmés de cette coquette édition. Car à la voir si élégante et si délicate, on a envie de la respirer, croyant sentir dans ses feuillets, non l'encre d'imprimerie, mais quelque subtile odeur de jeunesse.

Jacques Madeleine. — *L'Idylle Éternelle* (Ollendorf).

J. Madeleine lui, ne connaît pas de

monstres, même charmants. Son *Idylle Eternelle* est l'œuvre d'un gracieux et jeune poète que rien n'a désenchanté.

En tête du volume il y a une spirituelle et fine préface de Catulle Mendès.

Ecoutez-en ceci : « C'est à peine si un » peu de mélancolie trouble ça et là son » âme adolescente ; il ignore les déses- » poirs, les colères, les malédictions ; » est-ce que cela existe véritablement, le » mal, les trahisons, les maîtresses qui » trompent ? Parce qu'il est doux, tout » lui semble doux ; et s'il pleure à peine, » c'est entre deux sourires. »

J. Madeleine ne connaît pas les raffine- ments des Baudelairiens, ni les mysticis- mes des Verlainiers. Il a la fraîcheur des grecs idylliques contemporains d'A- nacréon. Il voit la nature en beau et s'il y a de la brume dans ses horizons, c'est la brume rose des matins tièdes. Ce n'est pas lui qui dira comme Diex aux arbres des forêts :

« Un jour, demain peut-être, arbres aux longs bois,
Quand le banal printemps ramènera nos fêtes,
Tous vous resterez noirs des racines aux faites. »

Il croit au printemps éternel et ne s'en laisserait point, n'étant pas de ces insatiables que le paradis ennuerait vite.

Mais J. Madeleine est mieux qu'un peintre de paysages roses.

C'est un vrai poète et il a le soin religieux de la forme. Jugez-en par ces quelques vers.

« Le Paune dans ses bras nerveux
Prenait la nymphe effarouchée
Et mordait à pleine bouchée
Les seins roses, les blonds cheveux.
Et la nymphe blonde aux seins roses
Se débattait, et, de sa main,
Prévoyant de terribles choses
Cachait ses yeux ; mais en chemin,
Tandis que l'homme aux pieds de chèvre
Au bout du monde l'emportait,
Un sourire allèché flottait
(Oh ! les doigts mal clos !) sur sa lèvres ! »

Le joli Watteau que cela ferait !

Et pourtant — je l'avoue à ma honte — enfermé dans une galerie où il n'y aurait que des Watteau, je regretterais vite Rembrandt. Beaucoup, sans doute, sont comme moi. Nous adorons les matinées d'Avril et les vers printaniers comme ceux de J. Madeleine. Mais s'il n'y avait dans la vie que des matinées d'Avril et dans la littérature que des vers printaniers, cela nous laisserait tôt.

La Muse, merveilleusement ondoyante et diverse, ne se contente pas d'une seule chlamyde, mais désire toujours celle qu'elle n'a pas. Souhaitons que J. Madeleine cède aux caprices de l'aimée, et lui donne bientôt une chlamyde neuve, d'une autre couleur ?

ANDRÉ ZERLIGNY.

..

Nous venons de recevoir le premier numéro de la *Revue des Journaux et des Livres*, très curieuse publication hebdomadaire de 24 pages de texte in-4°, avec couverture magnifiquement illustrée. Pas de politique. Reproduit chaque dimanche des articles choisis dans tous les journaux et les livres de la semaine. *Nouvelles, Contes, Chroniques, Actualités, Curiosités scientifiques et littéraires, Anecdotes, Connaissances utiles, Joyeux devis, etc.* Feuilleton : *Sapho*. Un numéro 30 centimes, 3 mois 6 francs. Librairie H. JOUVE, 52, Boulevard Saint-Michel, Paris.

..

La maison Callewaert prépare une édition définitive de la *Forge Roussel*, par Edmond Picard ; cette édition, in-4, de grand luxe, sera tirée à 350 exemplaires, dont 250 sur Hollande Van Gelder, 60 sur Grand Japon impérial, et 25 sur Chine Genuine, trié à la feuille. Le caractère employé est le gros romain elzévir anglais neuf : les têtes de page et les

culs-de-lampe ont été gravés spécialement; le frontispice est exécuté d'après un modelage en cire de Ch. Van der Stappen, et le volume sera enrichi en outre d'un portrait et de huit estampes avant la lettre, gravées par Evely, d'après les tableaux, aquarelles, dessins et gravures d'Alfred Verwée, Théodore Baron, Louise Heger, Fernand Khnopff, Danse et Neyt, tirées par Bauwens.

Les illustrations sur Chine et Japon sont en double série, noir et sanguine.

Cette édition sera certes une des plus belles publications d'artiste parues en Belgique.

..

La Bibliothèque Gilon vient de lancer la deuxième édition de « *En Brabant* », par Camille Lemonnier; le maître corrige en ce moment les dernières épreuves de « *l'Hystérique* », qui va paraître sous peu chez Charpentier, et a en outre sur le métier un roman dont le titre provisoire est *l'Usine*, nouveau chapitre de la rouge épopée dont *Les Charniers*, *Un Mâle* et *Le Mort* sont les trois premiers chants.

..

Paraîtra prochainement, à Paris « *Dans les Faubourgs* » un volume de vers de Jean Ajalbert, clerc de la *Basoché*. Le livre est précédé d'une préface de Robert Cazes, et enrichi d'eaux-fortes de Baduffle.

..

L'Editeur Kistemaekers annonce la publication prochaine d'un nouveau roman de M. Henri Nizet, le jeune écrivain que sa prime œuvre : « *Bruxelles*

rigole!... » a mis si soudainement en lumière. Ce roman intitulé : « *Les Bédouïens* » met en scène, paraît-il, les Jeunes-Belgique les plus en vue: le succès d'un tel livre n'est pas douteux.

Paraîtront ensuite, chez le même éditeur : « *La Teigne* » par Lucien Descaves, « *Les quatorze stations de l'Amour* » un bijou littéraire ciselé par la plume gauloise de Théo Hannon, et enfin, un roman de Georges Eekhoud, l'âpre écrivain des « *Kermesses* ».

..

Les journaux parisiens ont annoncé qu'Alphonse Daudet se présentait à l'Académie Française pour y briguer le siège laissé vacant par la mort de M. le comte d'Haussonville.

La lettre suivante, que l'auteur du « *Nabab* » adresse au *Figaro* coupe les ailes à ce canard, et montre chez Daudet l'intention bien arrêtée de ne jamais se laisser interner à l'hôpital du Quai Conti:

« Mon cher ami, »

« Rendez-moi le service d'insérer ceci » dans un de vos échos :

« Je ne me présente pas, je ne me suis » jamais présenté, je ne me présenterai » jamais à l'Académie. »

Votre bien dévoué :

ALPHONSE DAUDET.

Paris 31 Octobre 1884

De plus il paraîtrait que Daudet travaille activement à un ouvrage, dans lequel il étalera tout ce que les « coterie académiques » ont de malpropre et d'odieux.



CANDIDATURE EN PHILOSOPHIE

Répétitions particulières et collectives

DES COURS DE

LATIN, PHILOSOPHIE, HISTOIRE, ETC.

REPRISE DES RÉPÉTITIONS COLLECTIVES

(1^{re} ET 2^{me} ÉPREUVE)

1^{er} NOVEMBRE

Sur 25 récipiendaires présentés aux examens en 1883 et 1884,
22 ont parfaitement réussi (dont 7 avec grades).

Examen de Secrétaire de légation

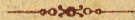
ANGLAIS ET ITALIEN

S'adresser à R. BENHAM, professeur

74, AVENUE DE LA TOISON D'OR, 74

(Avenue Louise)

LA BASOCHE



Dans ses prochaines livraisons, LA BASOCHE publiera des articles et des vers de MM.

JEAN AJALBERT

GEORGES ART

PAUL BERLIER

LOUIS DE CASEMBROOT

HECTOR CHAINAYE

RODOLPHE DARZENS

CÉLESTIN DEMBLON

JULES DESTRÉE

L. H. DEVILLEZ

PETER DYL

GEORGES D'ESPARBÈS

ANDRÉ FONTAINAS

MAURICE FRISON

EMILE GOUDEAU

ALBERT GRÉSIL

STANISLAS DE GUAITA

THÉO HANNON

CAMILLE LEMONNIER

VICTOR MOMBEL.

ERNEST MAHAIM

FRANZ MAHUTTE

LUC MALPER

CATULLE MENDÈS

CHARLES METTANGE

STUART MERRILL

EPRHAÏM MICHAËL

EMILE MICHELET

EDMOND PICARD

PIERRE QUILLARD

JEAN RAMEAU

CHARLES SAINCTELETTE

MAURICE SULZBERGER

HENRY DE TOMBEUR

GEORGES TOREG

ALBERT VERNAELDE

AUGUSTE VIERSET

HENRI STRANARD

ANDRÉ ZERLIGNY

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.



1^{re} ANNÉE — N^o 2

Samedi 13 Décembre 1884.

SOMMAIRE

JOSEPH STEVENS (*Suite*)

ÉPIÎRE AU ROI DE THURINGE

POÈMES EN PROSE : CHAPELETS

TRISTESSE DE SEPTEMBRE

COUCHER DE SOLEIL

IMPRESSIONS ET SENSATIONS

LE DÉSIR

ALLELUIA

HEURES D'AMPHITHÉÂTRE : ST-NICOLAS

LUNE D'AVRIL

FORÊTS DU NORD

CHRONIQUE MUSICALE : FREYHIR

NOUVELLES DE L'ART ET DU LIVRE

CAMILLE LEMONNIER.

CÁTULLE MENDÈS.

RODOLPHE DARZENS.

EPHRAÏM MICHAËL.

PIERRE QUILLARD.

ARNOLD GOFFIN.

JEAN AJALBERT.

PAUL BERLIER.

HENRY DE TOMBEUR.

ADOLPHE RIBAU.

ANDRÉ FONTAINAS.

MARC HAROLD.



BRUXELLES,
J.-B. MOENS, libraire-éditeur
7, Galerie Bortier, 7

1884

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

BUREAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique.

Elle ouvre ses colonnes aux essais de ses abonnés. Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu.

Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour.

Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de *LA BASOCHE*, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance.

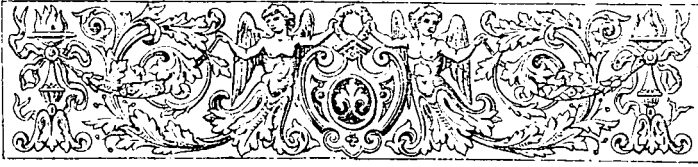
PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que *LA BASOCHE*, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, *LA BASOCHE* pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

Nous publierons dans notre prochain numéro un article de J. K. HUYSMANS, le nerveux auteur de « *A Rebours!* »

L'Administration prie instamment les personnes auxquelles ce numéro est envoyé à l'essai, de bien vouloir le retourner : Galerie Bortier, 7, au cas où elles ne désireraient pas s'abonner ; nous nous croirons autorisés à considérer comme abonnées celles qui ne l'auront pas renvoyé.



JOSEPH STEVENS

(SUITE)

TOUT enfant, il aima les bêtes, le chat rôdeur, le chien à l'échine élastique, les bœufs et leurs sculpturales ossatures, le cheval surtout qui devint plus tard sa passion dominante. De l'âge adulte à l'âge mûr, les dressages périlleux furent un jeu familier pour cet aventurieux, dont le corps s'emboîtait si solidement à la selle qu'à l'exemple des centaures, l'homme et l'animal semblaient taillés dans un même bloc. Il se délassait de la fatigue des chevauchées aux tirs, où son coup d'œil était incomparable, aux salles d'armes où personne ne maniait plus élégamment le fleuret.

Bien des gens en ce temps, et encore aujourd'hui, auront approché l'auteur de tant de délicieux chets-d'œuvre de peinture sans soupçonner en lui la présence de l'artiste : celui-ci vit au fond des moëllles comme recueilli sous les angles du front, avec on ne sait quel silence sournois, et il faut, pour le faire saillir, la mêlée d'une conversation entre amis ; il apparaît alors libre de toute servitude, tel qu'il se montre à l'œuvre, dans sa belle santé un peu rude de réaliste septentrional. Ne lui parlez ni des Empyrées, ni des Enfers ; il ne comprend rien aux grands coups d'ailes ; il abhorre les esthétiques ; la sienne est là, dans ses mobiles prunelles bril-

lantes et sous sa mamelle gauche; il n'en veut point connaître d'autre; et quand on lui demande ses dieux, il décline Rubens et Jordaens chez les anciens, Géricault chez les modernes. Ces fières admirations ont en lui l'indestructibilité d'un culte; il s'exalte quand il en parle au point d'en être remué des pieds à la tête, avec un rouge bouillonnement de sève sous les pommettes. Je conçois un portrait de lui par Meissonnier, mordant et enflammé, où cette ardeur est spirituellement écrite.

Comme a dit de ce peintre de la Bête le peintre de la Belle, il a vécu dans un coin, content d'une gloire modeste qui eût pu être plus haute, mais n'eût pas été plus pure. Engendré à l'art sans l'aide des maîtres, il a continué à travailler seul dans une voie où quelques-uns l'ont suivi, où nul ne l'a égalé. Il n'est, en effet, le surgeon de personne. La tache des bestiaux aux champs, la robe luisante des bêtes à la ville le font rêver; il n'a presque pas d'autre éducation. Petit à petit, son esprit s'assimile les rapports des tons, sa main les coordonne, un premier tableau paraît : ce n'est encore qu'une copie, mais elle a déjà la touche grasse à laquelle on pressent l'ouvrier. J'ai parlé dans une étude sur Alfred Stevens de ce *Clair de lune* imité de Camille Roqueplan. Bientôt le novice improvise pour son propre compte. La *Lice et sa compagne* est comme un lever de rideau sur la comédie dont il détaillera si finement les multiples personnages. Et successivement il termine ce groupe fraternel et pathétique du Savoyard et du petit singe étendus côte à côte dans la neige (*Plus fidèle qu'heureux*); cette piteuse silhouette de roquet réfugié contre un mur, la patte levée (*Un temps de chien*); le *Protecteur*, un dogue superbe abritant entre ses pattes un confrère souffreteux; le *Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, de la collection du prince Gortschakoff; le *Métier de*

chien du Musée de Rouen ; le *Supplice de Tantale* du Luxembourg ; *Bruxelles au matin* du Musée de Bruxelles, et du même Musée l'*Épisode du marché aux chiens* qui mettait en joie Courbet ; puis cet autre *Métier de chien*, une merveille, au palais du roi à Bruxelles ; le *Chien de la douairière*, de la collection Van Praet ; la *Protection*, qui appartient au comte de Flandre et valut au peintre le grand prix lors du concours ouvert à Londres en 1874 entre toutes les écoles et tous les genres ; puis encore cet étonnant *Philosophe sans le savoir*, rongant son os, dans une quiétude profonde, où il y a un peu de la malice du grand Rabelais ; l'*Intérieur du Saltimbanque*, qui fut loué, en prose dithyrambique, par Baudelaire ; le *Chien à la mouche*, de la collection Ravené ; le *Chien à la glace*, de la collection Crabbe ; les *Chiens courants en forêt*, de la collection Cardon ; les *Solliciteurs*, etc., etc.

Stimulée par le succès, sa production chaque année s'accroissait : il peignait le chien, le singe, le cheval, les bêtes aumailles. La *Surprise*, chez lord Melvil, à Londres, met aux prises un énorme taureau furieux et un molosse. Dans les *Martyrs du bois de Boulogne*, collection Silzer, également à Londres, il montre les pauvres vieux ânes et leurs compagnons d'infortune, les pauvres vieux chevaux, immobiles et songeurs sous les loques d'un abri. Et, un autre jour, il peint les mélancolies comiques de la *Première pipe* chez un petit singe à la frimousse presque humaine.

Rien ne faisait prévoir dans l'école cette forte palette de peintre et ce jeu tout nouveau des colorations pleines appuyées sur une science extraordinaire des valeurs de ton. On était conquis à la fois par la franchise de l'exécution et l'esprit de la composition. Caniches, épagneuls, barbets et mâtins étaient ici des acteurs naïfs qui s'ignoraient *et ne faisaient pas la bête* ; leur bêtise, transmise de l'un à l'autre

comme un héritage, consolait de notre finesse qui n'aboutit souvent qu'à nous rendre ingrats et pervers. Et ils avaient, sous leur bonté native, cette éternelle beauté des larmes à laquelle le cœur ne résiste pas.

« Je chante les chiens calamiteux », s'écrie Baudelaire dans un poème en prose écrit en l'honneur du peintre, et il rappelle le royal cadeau du gilet « d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin », de ce gilet dont le peintre se dépouilla avec pétulance en faveur de l'écrivain, dans la taverne bruxelloise de la rue Villa-Hermosa, où allèrent aussi Bancel, Proudhon et Dickens. Tout le dandysme de Joseph Stevens éclate dans le prix qu'il attache à ce don d'une étoffe rare, et il l'abandonne d'un geste candide, comme un pan de pourpre ou quelque précieuse merveille dont le poète lui semblait digne d'apprécier la riche fantaisie.

C'est que lui aussi, et bien avant l'étincelant lexicologue, avait chanté la tristesse des bêtes. Surprise profonde, ce gentleman tiré à quatre épingles qui a poussé si loin la passion de la belle tenue, devait être en peinture l'ami des humbles qui ne font pas toilette. Il n'a pas courtoisé les chenils princiers, et la prétentieuse sottise des king-charles, des levrettes, des carlins n'a que passagèrement sollicité son pinceau. Hé! n'y a-t-il pas chez les chiens, la même hiérarchie qu'il y a chez les hommes? Tout en haut, fleuris, musqués, portant leur toison comme une gloire, ronflent et digèrent, en une quiète indolence que ne troublent point les mortelles inquiétudes de la vie, les parasites superbes du financier et des vieilles douairières. Les autres n'entrevoient qu'en rêve les maternelles sollicitudes qui président à ces belles destinées de quadrupèdes heureux et pimpants. C'est,

à cette extrémité de l'échelle, un fourmillement noir de détresses et de résignations plus horribles que la douleur. De maigres échines ravinées où les gales mettent, sous les touffes rares du poil, des taches semblables à de la moisissure, des queues jadis ébouriffées comme des panaches et qui petit à petit déplumées, finissent par n'être plus que de vagues pinceaux ébarbés, des charpentes évidées de squelettes, disent bien l'effroyable aventure de ces prédestinés de l'abattoir. Hâves, érévés, rouvieux, les yeux emplis de chassies, les naseaux fendus par le gel, sordides et funèbres, ils vont par les rues, comme des âmes en peine, éclaboussant, éclaboussés, sous le piétinement universel. Ça et là ils fouillent les tas, grattent les boues, disputent au crochet des chiffonniers des os aussi maigres qu'eux ; et ces rebuts sont encore des festins pour leurs ventres aboyant de faim.

Eh bien ! c'est à ceux-là qu'est allé le beau peintre ; il les a peints avec leurs pustules et leurs sanies, tels que bien souvent il les vit les soirs où, pénétré de pitié pour le désastre de leurs existences, il les suivait par les ruelles le long des ruisseaux fangeux, sous les pluies d'hiver qui font pleurer les gargouilles.

Il savait bien, le judicieux Flamand, qu'il trouverait là des sujets de peinture, autrement dignes de son attention que le spectacle de la banalité bourgeoise qui, chez la gent canine aussi bien que chez les hommes, est la négation de toute poésie ; son sûr instinct l'avertissait de ne chercher l'originalité que dans cette canaille où la lutte, la misère, le vice sont plus près de l'état de nature ; et cette prédilection a fait de lui un humoriste sensible, j'allais dire un peintre humanitaire. Et pourquoi pas ? Wiertz, le Wallon, n'a pas mis dans la plus grande de ses apothéoses de l'humanité la centième partie de l'émotion qu'il a fallu à Joseph Stevens pour in-

venter le moindre de ses souffre-douleurs. Il n'est personne qui, arrêté un peu longtemps devant ce chef-d'œuvre, *Bruxelles au matin*, ne sente jaillir ses larmes et ne se promette d'être secourable envers les chiens malheureux.

Sans en avoir le dédain, Joseph Stevens a eu l'indifférence des honneurs; et cependant les honneurs sont venus trouver chez lui, on pourrait dire à son chevalet, ce brave homme qui a sugarder la droiture et la simplicité du caractère. Médaillé à Paris, à Vienne, à Londres, il appartient aux Académies royales des beaux-arts d'Anvers et de Vienne, et porte à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur et la rosette de l'ordre de Léopold.

Paris, qu'il a habité longtemps, lui a laissé l'éblouissement d'un voyage en express à travers une fournaise. Bruxelles au contraire, a toujours eu pour lui le charme des choses aimées dès le berceau; et peut-être n'a-t-il été heureux que lorsqu'il a été rendu à la terre natale.

La vie a passé sur lui sans l'entamer. Il aime les humbles. Tous les dimanches, pendant dix ans, on l'a vu faire deux lieues de chemin, par charité pour une vieille domestique qui l'avait bercé enfant, et la douceur reconnaissante de son sourire lui semblait préférable à toutes les autres.

CAMILLE LEMONNIER.





POÈMES EN PROSE.

CHAPELETS.

I

L'attente est longue ; j'ai pris, pour me distraire, le chapelet de corail rouge qui traînait sur la table, et dont la médaille usée, brillante, en argent, avait sans doute attiré mes regards, car je l'ai pris machinalement.

II

Puis, machinalement aussi, j'ai roulé chaque perle entre mes doigts, comme une dévote en prière : et quoiqu'aucune prière ne me vint à la pensée, pendant l'égrènement lent des perles rouges, mes lèvres remuaient.

III

Elles remuaient, tandis qu'involontairement, inévitablement peut-être, je prononçais, tout bas, le nom cher, le nom profane de CELLE qui devait venir, chaque fois que je laissais tomber un grain bénit.

IV

Un grain suivait un grain, une seconde suivait une seconde, une syllabe suivait une syllabe, uniformément, et c'étaient les seuls bruits qui révélèrent la vie dans la chambre, que ce cliquetis du chapelet, ce tic-tac de la montre, ce susurrement de mes lèvres.

V

Ce susurrement, à la fin, les syllabes s'ajoutant aux syllabes, était devenu un soupir, et le soupir, un sanglot; simultanément, les secondes s'ajoutant aux secondes étaient devenues des minutes, et les minutes des heures; tandis que les grains ajoutés aux grains, devenaient des dizaines, et, graduellement, épuisaient le chapelet — mais ELLE ne venait pas!

VI

ELLE ne venait pas! — Tout-à-coup, un son mat me tira de la somnolence malade qui m'envahissait; — un son mat, suivi d'un ruissellement prolongé: — un peu de sang perlait à ma bouche, comme si un vaisseau s'était rompu dans ma poitrine, et le parquet, devant moi, était taché de globules écarlates.

VII

Ces globules, c'étaient les grains du chapelet dont le fil venait de se casser — et qui, rouges, roulaient à travers la chambre, lentement!

VIII

Oh! lentement, si lentement, que même je voulais savoir combien de temps ils mettraient à la traverser: mais les secondes s'étaient enfuies! car le ressort de la montre, ce fil fragile qui les retient, venait de se briser, — soudain.

IX

Soudain aussi, l'idée me vint « de penser » encore le nom chéri, mais les syllabes coulèrent en vain de mes lèvres, car le fil ténu qui les relie, la Mémoire, s'était rompu dans mon cerveau.

RODOLPHE DARZENS.



ÉPITRE

AU ROI DE THURINGE (1)

SIRE,



Vous avez daigné faire saisir par votre police, dans toutes les librairies de votre royaume, la traduction allemande du *Roi Vierge*. Hélas ! c'est donc vrai que Votre Majesté prend du ventre ? Car jamais l'adolescent frêle et grêle, que j'ai vu autrefois, le prince pâle aux yeux profonds et purs comme les lacs où les cygnes seuls se sont mirés, l'éphèbe farouche et beau, incessamment occupé de rêves, et lui-même pareil à un rêve, — les oreilles trop grandes seulement et les cheveux trop pommadés s'érigeant sur le côté droit de la tête en un petit escalier d'ébène verni ! — jamais Frédéric II qui était roi à Nonnenbourg, comme Thésée était duc à Athènes, ne fût descendu des chimériques Edens où soupirent parmi les musiques des amoureux sans amoureuses, pour sévir contre un pauvre livre, que personne en Thuringe n'aurait acheté si vous n'aviez défendu de le vendre ! J'ajoute ceci : ce livre, autrefois — avant le ventre — vous aurait plu. Oui, raillé à cause de votre sauvagerie et de vos disparitions d'enfant qui boude, bafoué à cause de vos extases dans la solitude et de la réalisation de vos songes dans des palais machinés comme un théâtre de féerie, calomnié à cause de votre mystérieux et jaloux célibat, vous auriez aimé ce roman où vous n'étiez ni calomnié, ni bafoué, ni raillé. Vous auriez souri de voir votre ressemblance mêlée aux mensonges des aventures, — le mensonge seul vous était cher ! — et de vous reconnaître enthousiaste et mélancolique, un

(1) Le roi de Thuringe ? Frederick II ? Nonnenbourg ? Hans Hammer ? ces noms n'offrent rien de mystérieux pour ceux qui ont lu *le Roi Vierge*. Et qui donc ne l'a pas lu ?

peu fou, un peu féroce, mais fou à force de candeur, féroce à force de pureté ! Vous n'auriez même pas désapprouvé la mort que je vous donne, cette mort sur la croix de Jésus dans une comédie sacrée — fin d'artiste et de dieu — car, à cette mort, vous avez songé longtemps. Ne dites pas non, Sire ! vous savez bien que j'ai pu le savoir et que je le sais !

Mais le développement houblonneux de votre abdomen — ô bière, ivresse croupissante où s'empêtrent et s'enfoncent les ailes des rêveries ! — a pour corrélatif, dans vos pensées, un très sensible rétrécissement d'envergure. L'esprit se dégonfle et s'aplatit quand la panse ballonne. Rien ne change le caractère d'Obéron comme de prendre la forme de Falstaff.

Et puis, qui sait ? votre irritation contre le *Roi Vierge* — ou contre son auteur — n'a peut-être pas pour cause unique le regrettable épanouissement adipeux de votre personne : même du temps où vous étiez svelte comme une jeune miss, vous étiez passablement rancunier, on l'affirme ! et il se pourrait que vous n'eussiez jamais oublié une ancienne aventure où j'ai eu le regret de combattre votre volonté, Sire, et l'honneur d'en triompher. C'est une histoire qui vaut la peine d'être contée ; et c'est pourquoi je vous adresse cette épître, dût-on m'accuser de faire de la « réclame » à mon livre, et à votre trône.

*
* *

En ce temps-là, votre Thuringe n'avait pas encore guerroyé contre la France ; des Parisiens étaient venus à Nonnenbourg — musiciens, poètes, peintres, — afin d'entendre *l'Or du Danube*, de Hans Hammer, qui allait être représenté pour la première fois. Et de toute l'Europe, d'Asie aussi, d'autres gens étaient accourus. Il y avait l'abbé Glinck, magistral et bénin, avec son troupeau d'élèves blondes — ainsi les Arétines suivaient Pierre d'Arezzo ; la comtesse Loukhanoff éternellement blanche, laissant pendre l'élégie larmoyante de ses dentelles et de ses mousselines, pareille à un saule de neige, — comparaison d'autant plus exacte, que la comtesse avait une jambe de bois figurant le tronc de l'arbuste ; Madame de Sternitz qui venait d'épouser le ministre de l'intérieur, en Prusse, et qu'on appelait la princesse Trompette, en moquerie de son petit nez très-drôle, joli d'ailleurs ; le prince Flédro-Schèmyl, le plus chambellan des hommes ; et des magnats dorés et passementés, et des pianistes, et des diplomates, et des ténors, et des ambassadeurs, et le marquis Yésado, plénipotentiaire japonais, qui, d'un séjour à Inspruck, avait gardé l'habitude de s'habiller en pâtre tyrolien.

C'était avec une impatience fébrile que nous attendions la première représentation de *l'Or du Danube*. Nous allions pleinement connaître le chef-d'œuvre dont nous avons tant de fois lu, relu la partition ! Quelque chose pourtant

gênait ma joie; je n'ignorais pas que Hans Hammer avait protesté contre l'exécution d'un ouvrage qui n'était que la première partie, le prologue d'une colossale épopée dramatique, inachevée encore; le poète-musicien avait dû enfin soumettre sa volonté à votre caprice, Sire! Mais plein d'une sourde colère il s'était borné à livrer ses manuscrits, n'avait assisté à aucune répétition, s'abstenait même de paraître à Nonnenbourg. Ah! je vous en voulais, Majesté, de jouer l'œuvre de Hans Hammer malgré Hans Hammer lui-même! et bien souvent, je méditais là-dessus, assis dans la brasserie, près de la fenêtre, d'où l'on apercevait les fenêtres de la résidence, pendant que Lotte ou Ottilia plaçait devant moi le grand verre de bière brune, non sans avoir trempé ses lèvres roses dans la neige mousseuse qui déborde. Comme il y a longtemps de cela! Qu'êtes-vous devenues, petites servantes blondes, à qui les voyageurs français demandaient de leur apprendre comment on dit « je vous aime » en allemand? vos fiancés sont-ils allés à la guerre? en sont-ils revenus? êtes-vous vieilles, êtes-vous mortes? Mais où est la mousse des chopes d'antan?

* * *

Après la répétition générale, je quittai l'opéra et j'entrai à la brasserie, furieux, des jurons aux dents! Miséricorde! Que voulait dire ceci? Étions-nous à Nonnenbourg ou dans quelque bourgade de Poméranie? Sortais-jede l'un des premiers théâtres du monde ou d'une baraque de kermesse? Les chanteurs, vaille que vaille, étaient suffisants; sous la direction enthousiaste et savante du maître de chapelle Otto Fichter, l'orchestre avait bien fait son devoir; mais les décors, les costumes, les changements à vue, la « machinerie », tout cela était monstrueusement grotesque et piteux! Il y avait à la seconde scène, un dragon qui aurait paru puéril dans un drame fantastique représenté au théâtre Guignol, et dont eussent pouffé de rire les enfants mêmes qu'effrayent encore les serpents à deux sous que l'on achète dans les bazars. Le trésor du Danube avait été transformé en une ferblanterie qui eût déshonoré la cuisine d'une gargotte, et le lumineux pont de l'arc-en-ciel par où les dieux triomphants montent dans le Valhalla était une planche de sapin sur laquelle on avait collé du papier tricolore! Imbécillité des machinistes? peut-être. Mauvaise volonté des gens du théâtre? probablement. Quoiqu'il en fût, jouer l'œuvre dans de telles conditions, c'était la condamner au désastre, à la risée.

Quelques personnes s'entremirent, demandèrent une audience au roi. Vous ne daignâtes même pas les écouter jusqu'au bout, SIRE, vous bornant à répondre qu'il vous plaisait d'entendre l'*Or du Danube* et que vous l'entendriez avant deux jours. Ceci redoubla ma fureur! Je ne songeai pas à ce

qu'aurait d'absurde et de chimérique et de stérilement périlleux la révolte d'un seul homme, d'un étranger inconnu, contre la volonté d'un prince subtil et tyrannique; et sans même regarder la belle chope d'or brun qui pétillait et qui mousse, je tendis les poings vers la fenêtre de la résidence, en jurant que *l'Or du Danube* ne serait pas joué! la Brasserie avait déclaré la guerre au Palais.

*
* *

Le lendemain, Hans Hammer était à Nonnenbourg. Je lui avais télégraphié « venez ». Il avait pris l'express, il était là. Votre Majesté avait compté sans l'hôte que je lui amenais : L'auteur de *l'Or du Danube* saurait bien empêcher que l'on représentât *l'Or du Danube*. Je triomphais! Voici ce qui se passa. Quatre fois Hans Hammer se présenta à la résidence : quatre fois il ne fut pas reçu. Il écrivit au roi : le roi ne répondit point. Que faire? nous courûmes au théâtre. Hans Hammer demandait peu de chose, deux ou trois répétitions de l'œuvre, devant lui, sous sa direction. Il espérait pouvoir en quelques heures de travail mettre une apparence d'ordre dans le chaos de la mise en scène. Mais on ne lui accorda pas une répétition, pas une, pas une seule! On dit à l'auteur : « Votre œuvre est à nous. Nous ne vous connaissons pas. Mêlez-vous de vos affaires ». Puis, le soir, vous ne l'avez pas oublié, Sire, nous reçûmes la visite d'un de vos serviteurs, — son nom? je me souviens que Hans qui faisait volontiers des calembours en français, l'appelait « tartufflip » — et Hammer fut prié, avec une exquise politesse, de quitter immédiatement Nonnenbourg; en un mot, expulsé. Ceci dérange un peu la légende du jeune roi mélomane, éperdu de son musicien! j'en suis fâché. Je dis ce que j'ai vu et entendu.

*
* *

Hans Hammer parti, je ne pouvais plus rien, semblait-il. Ah! j'étais encore à l'âge hardi des enthousiasmes emportés et des colères qui réfléchissent peu; je me hasardai à continuer la lutte contre Votre Majesté. Je courus chez le maître de chapelle Otto Fichter, enthousiaste comme moi de la musique nouvelle, ami comme moi de Hans Hammer; je lui demandai :

— Combien faudrait-il de jours à un excellent chef d'orchestre pour étudier *l'Or du Danube* ?

— Pour l'étudier de manière à en diriger l'exécution ?

— Oui.

— Quinze jours.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Eh bien, mon cher Fichter, donnez votre démission.

Fichter, aujourd'hui, est l'un des chefs d'orchestre les plus renommés et les plus chèrement rétribués de l'Allemagne entière. Mais, jeune alors, il était pauvre, n'avait d'autre ressource que sa place qui lui valait quatre ou cinq mille florins. J'osai pourtant lui conseiller d'abandonner cette place, parce que je sentais bien que, moi aussi pardieu ! j'eusse été capable d'un pareil sacrifice. Il s'écria en se frottant les mains : « Comment diantre, n'avons-nous pas pensé à cela ? » Et sans hésitation, joyeusement, il écrivit et signa sa démission que nous envoyâmes sur le champ à la Résidence ! Vous étiez vaincu, Sire ! Hélas, non ! en sortant de chez moi le lendemain, je vis que *l'Or du Danube* était affiché pour le soir même. Il s'était trouvé un maître de chapelle pour dire : « cette partition ? je la sais par cœur ! » C'en était donc fait ! vains efforts ! vains serments ! le Palais triomphait de la Brasserie.

*
* *

Le jour suivant, vers cinq heures et demie du soir, sous le soleil encore vif, une foule pacifique et lente comme l'est tout bon public allemand, montait les vastes marches de l'opéra de Nonnenbourg ; et vous, Sire, ayant suivi le Corridor des Tapisseries qui conduit de la Résidence au théâtre, vous étiez déjà dans votre loge, au fond, seul. Le nouveau maître de chapelle, — un petit juif, jaune et chauve comme une tête de mort, — était debout, allait lever le bâton. Vous attendiez, content.

Pendant ce temps, deux hommes à travers les rues presque désertes s'en allaient vers le chemin de fer, le collet de l'habit relevé, le chapeau sur les yeux. L'un gros, l'autre maigre. Celui qui était maigre, c'était moi. Arrivé à la gare, je pris un billet de seconde classe, et courus le remettre à mon compagnon qui était déjà près de la voie, devant un wagon ouvert. Il me dit : « Nous faisons une chose très grave. A proprement parler, l'opéra de Nonnenbourg n'a pas de directeur. C'est envers le roi seul, envers le roi lui-même que les artistes sont engagés : je ne m'expose pas seulement à payer un dédit ; je risque — car je puis être rattrapé ! dans une heure, toute la police sera à mes trousses ! — je risque une condamnation sévère, la prison, l'amende. Mais n'importe. Vous avez raison, la gloire de Hans Hammer avant tout. Seulement vous devriez partir avec moi ».

— Pourquoi donc ?

— Le roi saura que vous avez été mon complice.

— Eh ! j'y compte bien.

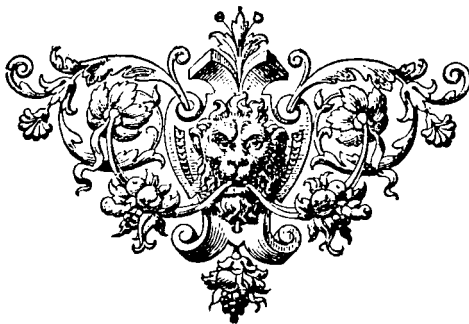
— Vous serez inquiet : montez dans le wagon.

— Bah ! je tiens à entendre *l'Or du Danube*, dis-je en éclatant de rire.

Nous nous serrâmes la main. Un coup de sifflet, un coup de cloche, le train se mit en marche.

Une heure après j'entrais au théâtre. La toile se levait, mais ce ne furent pas les dieux énormes des âges antiques qui apparurent sur la scène! Un vieux régisseur s'avança, fort penaud : « la représentation était remise ; l'un des chanteurs — celui qui devait remplir le rôle principal, — ayant disparu ». Il y eut dans votre loge, Sire, un grand bruit violent de fauteuil renversé! colère inutile, quoique royale : *L'Or du Danube* ne fut joué que l'année suivante, dans un luxe merveilleux de décors, avec un art parfait de mise en scène; j'avais commis le crime de lèse-majesté pour vous empêcher de commettre celui de lèse-génie! Mais il paraît que vous ne m'en sûtes aucun gré. Au contraire, quelqu'un alla jusqu'à me dire que je pourrais bien être arrêté. J'attendis. Rien. Vous vous êtes borné à saisir mon livre quatorze ans plus tard.

CATULLE MENDÈS





TRISTESSE DE SEPTEMBRE

*Quand le vent automnal sonne le deuil des chênes
Je sens en moi, non le regret du clair été,
Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines.*

*C'est par l'avril futur que je suis attristé ;
Et je plains les forêts puissantes, condamnées
A fleurir tous les ans pendant l'éternité.*

*Car, depuis des milliers innombrables d'années,
Ce sont des blés pareils et d'identiques fleurs,
Invariablement écloses et fanées ;*

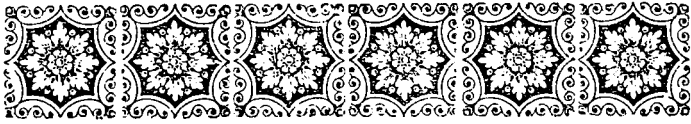
*Ce sont les mêmes vents susurrants ou hurleurs,
La même odeur parmi les herbes reverdies,
Et les mêmes baisers et les mêmes douleurs.*

*Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies
Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants.
Puis, sur l'immensité des plaines engourdies,*

*Sur la rigidité blanche des grands étangs,
Je verrai reparaître à l'heure convenue —
Comme un fantôme impitoyable — le printemps ;*

O les soleils nouveaux ! la saison inconnue !

ÉPHRAÏM MICHAEL.



COUCHER DE SOLEIL

A L. Lévy.

*Le Soir vient à pas lents, ténébreux rétiaire,
Qui jette son filet dans les cieux assombris
Et brisé avec l'armure aux fulgurants débris
Le glaive éblouissant de la Splendeur solaire.*

*Les lutteurs ont l'espace infini pour champ clos :
Mais le soleil lassé de sa course diurne
Tombe, et comme un ruisseau coule d'une grande urne,
Le sang du dieu vaincu s'épand à larges flots.*

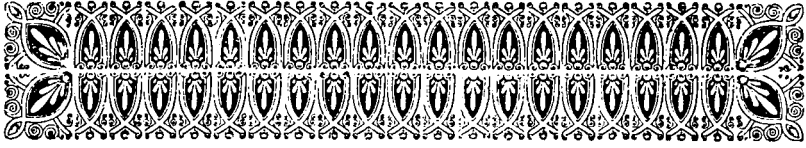
*Son corps étincelant roule sur les nuées
Et souille la blancheur de leurs neigeux sommets :
Ainsi, sous le couteau, le sang tache à jamais
Les neigeuses toisons et les brebis tuées.*

*Hélios renversé, lentement s'immergant
En une flamboyante et splendide spirale,
S'enfonce sous les flots teints de sa pourpre astrale,
Comme un cadavre d'or enlinceulé d'argent.*

*Mais très longtemps encor, lorsque la nuit s'étale
Et laisse son obscur manteau flotter dans l'air,
Il empourpre, en sombrant, les vagues de la mer
Et rougit d'un reflet la rive occidentale.*

*Ainsi quand le Hasard étreint entre ses nœuds
L'Espoir, gladiateur sanglant que l'Ombre accable,
Le héros terrassé de la lutte implacable
Laisse dans notre nuit des reflets lumineux!*

PIERRE QUILLARD.



IMPRESSIONS ET SENSATIONS

I

« Never more »

LES jours, pour moi, s'écoulent et disparaissent, tour à tour, tristes d'une cruelle et douce tristesse !

O Sainte et chère Mélancolie, quel charme tu es pour mon âme endolorie et froissée. — O Spleen, enfonce dans mon cœur, — au plus profond de mon cœur, tes griffes acérées !

Absinthe ! Haschich ! Opium ! O poisons ! Enivrants et célestes Philtres ! consolateurs des suprêmes désespoirs ! je vous dédaigne et vous rejette loin de moi.

Car, — je ne veux pas, — je ne veux plus être consolé ! Les souvenirs du passé, se représentant à mes yeux sous les plus éclatantes couleurs, rendent ma position présente incomparablement malheureuse. Je me plais à ce rappel des riantes époques de ma vie, car mon incurable rancœur s'en accroît ; — la vision des choses abolies avive la flamme qui me dévore, et mon âme chante les délicieux poèmes de la Douleur !

O ma Douleur, — insondable et amère, multiforme comme l'Océan, troublante ainsi qu'un crépuscule, — je veux élever la voix et entonner un cantique à ta gloire !

La mélancolie douce de l'automne à la parure dorée est une triomphante Joie auprès de toi ; — la navrante tristesse des cimetières pauvres, sans fleurs et sans soleil, où sont ensevelis les misérables, pêle-mêle, dans la fosse commune, ne t'égale pas, immatérielle Désespérance !

Car, — tu me crées d'artificiels jardins, où croissent — bizarres et contournées, sinistres aussi, les plantes tropicales, aux senteurs

âcres, aux parfums empoisonnés. Avec délices, je respire leur atmosphère lourde et vénéneuse, — et la pourpre enflammée de leurs fleurs me comble d'une délicate et précieuse volupté!

Novembre 1884.

II

« A ma grande amie. »

La Meuse roule lentement ses eaux calmes, paisibles, sans vagues, presque sans remous, — et, à chaque détour du chemin, semble aller s'engouffrer dans un infranchissable cul-de-sac, formé par les montagnes, ou vertes, ou rocheuses, qui de tous côtés s'entrecroisent et ferment l'horizon.

Le soleil n'a pas brillé aujourd'hui; le ciel d'un gris sale appesantit une tristesse sur la nature; l'atmosphère paraît saturée d'une impalpable poussière, un épais brouillard estompe et comble les vallons et se déchire aux bosquets de sapins qui grimpent aux flancs de la montagne.

Un train de marchandises gravit péniblement les voies tracées au travers des sinuosités de la côte; la locomotive essoufflée, anhéle, mugit, crache et tire, avec des efforts saccadés, les lourds wagons.

Au bout de la vallée apparaît confusément une masse sombre: c'est Givet, sentinelle avancée qui veille aux frontières. Assis sur le roc et surplombant la ville, le fort de Charlemont dresse ses sévères murailles, percées de meurtrières.

Des clairons et des tambours s'exercent sur quelque champ de manœuvres, et les sonneries se répercutent à tous les accidents du terrain: aux éclats triomphants et joyeux d'un pas de charge, a succédé le rythme, lent et assourdi — comme voilé de mâles sanglots — d'une marche funèbre, évoquant à mes yeux d'interminables et solennelles théories de prêtres, drapés dans de majestueuses robes aux plis rigides.

Sourdement, un coup de canon retentit alors, — puis, un second; ensuite, et à intervalles égaux, avec une sinistre et troublante régularité, les monstres de bronze tonnent.

Le vent s'est levé, furieux, et agite dans l'espace d'invisibles

suaires ; — à chaque rafale qui balaye la campagne, de longs cris, des plaintes hurlantes, lamentablement désespérées, arrivent à mon oreille et me pénètrent d'effroi.

La nuit descendit, et toujours, dans l'horreur des ténèbres, j'entendais pleurer la musique des funérailles, ponctuée par la grandiose et lugubre voix du canon.

Octobre 1884.

ARNOLD GOFFIN.

LE DÉSIR

*Ce serait sur un lit aux colonnes d'albâtre,
tendu de rideaux lourds, tombant sur les tapis,
où seraient dessinés la bergère et le pâtre,
niais exquisement — dans la mousse tapie.*

*Le papier s'égaierait d'une troupe folâtre
d'amours roses, joufflus, tétant le lait aux pis
des vaches que l'on voit, dociles, — sur le plâtre,
se prêter aux enfants, sous elles accroupis.*

*Chaque heure amènerait un spectacle féerique,
matins blancs, midis d'or, soirs de cuivre ou de brique,
lune bleue, argentant l'émeraude des prés ;*

*Il pleuvrait des parfums, il neigerait des astres
autour de notre lit gardé de tous désastres,
et je boirais l'oubli dans des baisers sucrés.*

JEAN AJALBERT.





ALLELUIA

*Ton printemps sur ma route égrène ses lilas !
Oh ! la liqueur d'amour bue à pleine cuvette,
Vivifiant alcool où, lorsqu'il se sent las,
L'esprit vient repuiser une vigueur nouvelle !*

*Oh ! le doux Paradis d'espérances pavé
Ouvret aux seuls élus que ton baiser consacre ;
Indicible bonheur entre tes seins trouvé
Trônant dans les parfums, arc-en-ciellé de nacre !*

*Oh ! l'adieu frémissant commencé tant de fois,
Interrompu toujours — et, lèvres contre lèvres,
Cet : « à demain, bien sûr ? » mourant avec ta voix
Sur un ton de prière aux résonnances mièvres !*

*Ton printemps sur ma route égrène ses lilas :
Mes veilles par le spleen ne sont plus attristées ;
L'heure où tes bras d'enfant ont bercé mon front las
S'est gravée en mon cœur parmi les plus fêtées...*

*Très-doux sont les couchers de soleil sur la mer ;
Tes tendresses, mignonne, ont les douceurs pareilles.
Et comme — après le soir tombé — le flot amer
Longtemps roule avec lui des images vermeilles,*

*Ainsi, quand j'aurai lu ton roman radieux
Quand la dernière ligne en sera bien finie,
Dans la nuit qui suivra nos suprêmes adieux
La page d'aujourd'hui luira — folle et bénie !*

PAUL BERLIER.



HEURES D'AMPHITHÉÂTRE

SAINTE-NICOLAS

PRIMAIRE sème sur la terre le moëlleux duvet qui la gardera de l'âpreté des hivers; la neige tombe, ensevelissante et calme; sous cet émiettement blanc des cieus invisibles, Monseigneur Saint-Nicolas, patron des bébés roses et des enfànçonnets joufflus, commence sa tournée prodigue. Son âne est chargé de mille choses joyeuses; pour lui, sous le manteau de chaque cheminée, git la tranche de pain bis ou la poignée de foin, et aussi la lettre naïve depuis de longs jours méditée, confiante requête au dispensateur qui accomplira les rêves longuement caressés. Monseigneur Saint-Nicolas passe, souriant et paisible, refaisant sa tâche de toutes les années; les flocons cristallins ouatent sa mitre d'or et poudrent à frimas sa barbe de patriache; son bon âne qui chemine étouffe dans la neige le bruit de ses pas; — cependant, bien des bambins à mines éjouies veillent sous les chaudes couvertures, avec un peu de terreur vague et un ardent désir de surprendre le mystérieux voyageur.

Ils tendent l'oreille, furtifs : mais rien !... rien ! Si pourtant; au-dedans d'eux-mêmes, ils entendent battre à coups sourds leur petit cœur ému..... on dirait le bruit lointain des pas d'un géant dans les rues désertes. Vite, les têtes mutines disparaissent sous l'édreton, tandis qu'une appréhension délicieuse les poigne : « C'est Saint-Nicolas qui passe ! »

Mais l'attente se fait longue; peu à peu, les yeux vifs se ferment; tout dort. Les complaints des bises implorantes d'hiver viennent expirer au sein des chambrettes frileusement closes; ainsi l'on

peut ouïr, dans la conque ramassée sur la plage, l'étrange mélodie des grèves, où chantent les voix plaintives, hurlantes et infinies de la mer.

*
* *

Ce matin-là, le docteur descendit en souriant de sa voiture encombrée d'énormes paquets; il traversa les cours et les profonds couloirs de l'Hôpital; les internes, en longs tabliers blancs, se levaient à son approche, stupéfaits de son allure réjouie, lui toujours si froid, et sur le visage duquel les longues souffrances contemplées avaient figé un masque de morne impassibilité. Le docteur les salua d'un geste, et enfin, ouvrant une porte sur laquelle on lisait : « Maladies des Enfants. Service du Docteur X. », il entra.

Devant lui, s'alignaient les rangées des lits de fer; ci et là, une infirmière se penchait, soignant les pauvriots malingres et hâves dont les yeux brûlaient de fièvre, ou larmoyaient de la toux suffocante qui secouait les êtres frêles, leur mettant au front la saillie tourmentée des veines violacées.

Paternel, le docteur fit sa tournée, accueilli par des regards à la fois reconnaissants et craintifs; puis, il vint se planter devant le poêle, dans un coin de la salle, et tout haut, demanda malicieusement.

— « Eh bien? Et Saint-Nicolas? Si nous avons été très-sages, il doit être venu? »

Sur les visages souffreteux curieusement tournés vers lui, passa un sourire triste. Hélas! non, Saint-Nicolas n'avait pas pensé aux petits abandonnés.

— « Si pourtant j'allais dire à Saint-Nicolas : — toutes les têtes se soulevèrent avidement — « il y a ici beaucoup d'enfants bien sages, qu'il ne faut pas oublier », est-ce que chacun prendrait toujours sa médecine, sans pleurer, pour être vite guéri? »

Une expression d'attente incrédule se peignit sur les figures amaigries.

— « Hé bien, Saint-Nicolas est venu chez moi; et m'a dit : « Voilà pour ceux qui vous obéiront comme de braves petits garçons ». Pour qui sera-ce? »

— « Pour moi, docteur! pour moi! pour moi! »

A ce moment, deux infirmiers entrèrent, chargés des paquets

apportés dans la voiture. Les enfants, accoudés sur leurs oreillers, regardaient, haletants, tandis qu'on déployait les grands papiers gris.

Bientôt, la distribution des trésors qu'ils celaient fut faite, accueillie par des cris de surprise heureuse ; les rires sonores et les exclamations joyeuses saluèrent les richesses enfantines étalées sur les lits : Saint-Nicolas avait songé aux misérables et aux deshérités.

Et l'excellent docteur, sentant en son cœur une satisfaction exquise, se frottait les mains en souriant ; l'émotion envahissante lui mouillait les paupières, et un bonheur intense rayonnait sur ses traits toujours sévères. C'était sa seule famille et ses seuls amis que contemplait le savant ; leurs joies et leurs souffrances étaient les siennes ; il reportait sur eux les profondes tendresses étouffées dans sa vie solitaire.

Et tous les ans, pendant cette journée bénie et longtemps désirée, ses petits protégés oublient presque leurs âpres douleurs.

HENRY DE TOMBEUR.

LUNE D'AVRIL

*La lune de printemps, sur les amandiers roses,
Sur le vert chèvre-feuille et les pruniers en fleur,
Glisse, comme un baiser, sa laiteuse pâleur,
Et dans l'air musical flotte l'âme des choses.*

*C'est la saison du rire et des métamorphoses ;
Partout la nuit répand son charme ensorceleur...
Sous les cyprès, où court un zéphyr cajoleur,
Les Morts sont étendus, yeux clos et lèvres closes.*

*La vie à flots renaît dans les prés et les bois,
Le vent chante, plus doux que flûte ou que haut-bois ;
Là-bas, dorment les Morts couronnés d'immortelles.*

*Et les amoureux vont, avec un clair babil,
Rêver d'éternité sous les fraîches dentelles
Des arbres éclairés par la lune d'avril.*

ADOLPHE RIBAUUX.



FORÊTS DU NORD.

*Par les grèves — où gît le trésor des épaves,
Où les corps, que la mer en furie a crachés,
Pourrissent, des vivants vainement recherchés —
Se dressent vers les cieux les forêts scandinaves.*

*Elles s'étendent loin dans la plaine, et les eaux
Y creusent des sillons en tous sens dans la vase
Formant de place en place un marais qui s'évase
Et dont sortent, touffus, les joncs et les roseaux.*

*Sous les arceaux serrés des gigantesques arbres,
Jamais un seul rayon de lune ou de soleil
N'a pénétré : la nuit sans fin, et le sommeil,
L'impassibilité froide et lourde des marbres.*

*Pas un oiseau n'y fait retentir ses chansons ;
Pas un être vivant ; pas de feuille qui bouge ;
Ni par le vert printemps, ni par l'automne rouge,
Il ne s'élève un bruit quelconque des buissons.*

*Toujours ce profond calme et cet épais silence :
Même lorsqu'au rivage où se taisaient les flots
L'ouragan met sa voix, que coupent des sanglots,
Et, terrible, du haut des nuages s'élance. —*

*L'esprit humain, parfois, sans rêves, se blasant,
Sans regrets, échappé de toutes les entraves,
Est pareil aux forêts des pays scandinaves
Qui ne s'éveillent plus de leur sommeil pesant...*

ANDRÉ FONTAINAS.



CHRONIQUE MUSICALE

FREYHIR



AVEC les premières neiges nous sont revenus les concerts populaires, dont le premier nous a donné deux œuvres inédites ou à peu près : *Freyhir*, trouvant à Bruxelles la consécration du brillant succès obtenu à Louvain, et une symphonie du maître allemand Brahms, écrite sous le souffle d'une inspiration réelle, mélodique comme celles de Beethoven dont Brahms veut être un disciple indirect, et orchestrale comme toutes les compositions modernes.

Chez Brahms, l'inspiration abonde, douce et soutenue, souvent originale.

Ce maître, comme tous ceux que le feu sacré anime, écrit sans idée fixe souvent, mettant en harmonie un flux parfois trop abondant d'idées ; œuvres faites comme nous écrivons un conte dont le sujet échappe, mais qui nous fournit l'occasion de dire ce qui nous encombre le cerveau : telle est la troisième symphonie.

La grande majorité des auditeurs du concert de dimanche, étaient venus là pour entendre surtout *Freyhir*, l'œuvre nouvelle d'Emile Mathieu, qui, jeune encore, a eu le rare bonheur d'être prophète en son pays, et de captiver de prime abord la sympathie du public.

C'est qu'en effet, ce public Belge autrefois si rétif à l'art national, mais aujourd'hui quasi-dompté par la nouvelle génération d'artistes, a reconnu dans le directeur de l'Ecole de musique de Louvain, une originalité dégagée, une personnalité puissante. Qui ne se rappelle le succès de bon aloi du *Hoyoux* exécuté l'an dernier ?

Ainsi que Wagner et Berlioz, Emile Mathieu écrit lui-même ses

strophes; ses vers comme ceux de tous les musiciens, sont avant tout réguliers et bien rythmés, qualités principales pour la poésie destinée à être mise en musique, et que bien souvent les librettistes négligent pour soigner la rime et la construction, qui cependant deviennent imperceptibles à travers l'enveloppement musical.

Freyhir est au *Hoyoux* ce que toute œuvrenouvelle est à la précédente : celle-ci plus inspirée, celle-là plus mûre, plus correcte, mais aussi plus gênée. *Le Hoyoux* a une belle allure vive, pleine de franchise, d'une originalité incontestable, par laquelle l'auditeur est « emballé » inconsciemment.

Dans *Freyhir*, l'inspiration est souvent ternie par l'effort sensible de l'artiste, devenu plus soucieux de la forme et de la correction. Il en résulte qu'à côté de morceaux vraiment beaux, on trouve des passages lourds qui déparent l'œuvre et semblent être du remplissage; parmi les premiers, nous citerons l'introduction, et le finale de la première partie et de la troisième. La deuxième partie de l'œuvre mérite de prendre rang dans les derniers, malgré certains motifs très réussis.

Nous souhaitons à E. Mathieu plus d'abandon, plus de confiance en lui-même. En musique surtout, il faut craindre de sentir l'académicien. Que le musicien s'applique à donner à son œuvre un cachet de perfection dans la disposition des éléments qu'il met en jeu, rien de mieux; mais il est préférable d'entendre une œuvre faite « avec le cœur » et incorrecte, que sortie de la pensée armée d'un brevet de facture, mais où le sens personnel de l'artiste n'a rien pu laisser.

Quoiqu'il en soit, le succès de *Freyhir* est mérité. Et Mathieu se fera la place large, au premier rang, où brillent déjà Peter Benoit et Erasme Raway.

MARC HAROLD.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

SOUVENIR. — Le trente novembre dernier, se célébrait le dixième anniversaire de la mort d'André Van Hasselt.

Les *Jeunes Belgique* et leurs amis voulant rendre un hommage à sa mémoire sont allés déposer sur la tombe du poète une palme de souvenir. A ce filial et pieux témoignage, les clerks de *la Basoche* se sont associés de tout cœur.

..

La Belgique par Camille Lemonnier (*Tour du Monde*). La puissante parole du Maître a évoqué les poétiques souvenirs de la Flandre endormie dans son sommeil de mère épuisée; il nous a dit le charme mélancolique, les tristesses, la grandeur de la patrie flamande; nous apercevions encore les clochers effilés et mornes de Bruges, la tour ouvrée et superbe d'Anvers, nous n'avions pas cessé d'entendre les voix grondantes de la mer du Nord, quand, par un contraste voulu, l'écrivain nous jette en plein terrain houiller, dans la région du fer et du feu.

Quatre livraisons consacrées au pays hennuyer ont paru, magnifiques, pleines de coloris et de sève. La force descriptive dépensée ici est énorme: la tâche était difficile: il fallait joindre au talent de peintre de mœurs et de paysages, les connaissances techniques du ressort de l'ingénieur: il fallait voir clair dans les complications sans nombre du bassin de Charleroi et du district montois.

Lemonnier a empoigné d'un coup l'hypographe industriel, comme a dit quelque part l'ami Potvin, et s'en est rendu maître.

Quant au peintre de mœurs et de paysages, vous savez qu'il est sans pareil: il a décrit comme elles sont les coutumes du crû, bruyantes et déchainées; il a rendu dans ses tons de grisaille, la tristesse fumeuse des plaines du Hainaut.

Constantin Meunier et Xavier Mellery, ces amis de l'ouvrier, ont suivi Lemonnier dans ses excursions et en ont rapporté des croquis admirables de vérité et d'expression.

OCTAVE PIRMEZ : *Lettres à José* (œuvre posthume) Perrin, éditeur, Paris—I vol. in-12 fr. 3-50.

A la lecture de ces lettres, on se sent gagné par la mélancolie profonde qui caractérise tout ce qu'a produit Octave Pirmez. Dans ces intimes causeries philosophiques avec un ami pour lequel son âme ne gardait aucun secret, le solitaire d'Acoz dévoile ses pensées, ses craintes, ses aspirations. Cette œuvre, c'est lui-même, c'est le rêveur candide avec sa délicate sensibilité et sa foi profonde.

Partout se montre sa répulsion pour le monde et la vie active ; sa nature contemplative et paisible ne parvient pas à s'accoutumer à « cette société blasée et sans pitié, où le corps a tué l'esprit. » Ce qu'il aime c'est la forêt et ses solitudes profondes : « Un bois, une bibliothèque, quelques amis doivent suffire à qui désire vivre en paix et s'exprimer franchement », écrit-il, dans une heure de tristesse.

De tout le livre déborde la terreur de l'anéantissement, le désir profond de l'immortalité et quand parfois instinctivement une jouissance terrestre, l'entraînement d'un caprice l'ont préoccupé un instant, il a honte de « faire un usage singulier de cette vie précieuse, vestibule de l'éternité » et vite il « rentre sous son froc » pour se livrer tout entier à ses rêveries.

Œuvre profonde et forte, séduisante et calme.

Le Vice Suprême de Joséphin Péladan nous révèle un écrivain de race et de poigne ; nous saluons en lui un romancier d'une envergure peu commune.

L'étude des décadences, voilà son but ; on sent que l'auteur est bâti à merveille pour jeter nos vilénies, nos turpitudes à la face crispée de notre civilisation.

Une eau-forte d'un sentiment macabre, sortie de la fine pointe de Félicien Rops, ouvre ce volume, suivie d'une magistrale préface de J. Barbey d'Aurevilly.

M. Emile Montégut vient de publier la deuxième série de la collection de ses études sur *Nos Morts Contemporains*. Les articles qui la composent, notamment ceux qui sont consacrés à Théophile Gautier, Alfred de Vigny, Nodier, Béranger, Alfred de Musset, forment une mise en place, experte et intelligente, définitive, des œuvres qu'ils ont laissées.

Je doute que d'autres s'avisent encore de prononcer sur le mérite de la plupart des auteurs analysés dans les deux volumes édités par Hachette.

Sainte-Beuve a traité la plupart de ces sujets, mais nous doutons qu'on s'y essaye après Montégut.

Celivre nous a réconcilié avec l'auteur, dont *les Souvenirs des Pays-Bas* nous avaient paru bien médiocres après *la Hollande* d'Edmond De Amicis et surtout après *les Maîtres d'autrefois* d'Eugène Fromentin.

Nous sommes heureux que *les Morts Contemporains* nous permettent de reconnaître hautement le mérite sérieux de M. Montégut ; c'est un travailleur et un érudit ; sa traduction peu connue mais de grande valeur des drames de Shakespeare est là pour le prouver sans conteste.

CATULLE MENDÈS. — *Hespérus. Les Contes épiques* (Ollendorf). *Jupe courte* (Havard).

Au début d'un de ces poèmes en prose qui composent le volume intitulé *Jupe courte*, il y a ce joli sermon profane : « Que » faut-il faire ? — Il faut ne pas corriger » l'œuvre divine, accepter telle qu'elle » est la fatalité de ta double nature, être » une âme puisque tu es une âme, en » même temps qu'une bête, puisque » tu es une bête, ne pas t'effrayer de » ton azur, ne pas rougir de ta fange, » en un mot rester capable — car tu es » né tel — de tous les envollements et de » de toutes les chutes !... Poète, converse » avec les Muses dans le bois sacré de » Puvis de Chavannes, et couche avec ta » servante si elle a la gorge belle. »

Catulle Mendès donne l'exemple et ne rougit pas d'être double, faisant paraître en même temps ces œuvres si dissemblables : *Hespérus* et les *Contes épiques* chez Ollendorf, *Jupe courte* chez Havard. Dans les *Contes épiques* sa fantaisie s'envole vers les déserts où campent les rudes tribus Sémites. Elle marche avec Ashavérus, elle écoute les malédictions que lance vers les tentes d'Abraham : «..... la grande Agar pleine de fiel, Mère des révoltés et des prostituées, » ; plus loin encore, et plus haut, avec Hespérus l'illuminé, elle monte au paradis étrange rêvé par Swedenborg.

Les Parisiennes de *Jupe courte*, ressemblent peu aux chastes anges du ciel de Swedenborg, et nous voici plus près du réel. Sommes-nous bien loin de l'Idéal pourtant ? Ces raffinées d'amour qui se montrent en *Jupe courte* — et même sans *Jupe* du tout — sont aussi, à leur manière, des chercheuses de rêve. Même si le poète nous montre — comme dans la *Voix de Jadis* — une fille qui se soûle en

quelque brasserie, soyez sûrs que ce n'est point là une banale ivrognerie. Non, elle se soûle seulement pour érailler sa voix, et ne plus entendre en elle, comme un remords, sa voix claire de jadis. Et si les filles du trottoir ont de tels raffinements poétiques, que seront les folles marquises et les courtisanes ? Croyez bien que cette « fange » dont parle Mendès n'est pas la vilaine fange des rues. C'est de la boue comme il doit y en avoir au pays des Fées, s'il y pleut : une boue toute rose et parfumée.

Pourtant on n'entend pas toujours sonner dans ce livre le rire des Amoureux. Il y a ça et là des pages ironiques, et même (V. les *Trois Bonnes Fortunes*) — des Contes tout entiers d'une philosophie un peu attristée.

..

M. ABEL HERMANT. — *Monsieur Rabosson. (L'Education Universitaire)*. Paris, Dentu, éditeur.

M. Abel Hermant a fait paraître — il y a, je crois, deux ans — un volume de poésies sous ce titre fier : *Les Mépris*, et il y avait là de beaux vers, des vers de poète. Cette fois, c'est un roman de mœurs qu'il nous donne, une étude du monde universitaire.

Parce que je le savais poète et, — comme il dit lui-même — « échappé de l'Université » je croyais trouver ici une œuvre vivante et une satire violente d'un milieu qu'il connaît bien.

Mais non, malgré quelques portraits finement tracés sous lesquels on peut mettre des noms, ce roman est froid. Et pour un réquisitoire contre l'Université, il est bien inoffensif !

Honnêtes professeurs de rhétorique, dormez en paix ! M. Hermant ne vous

fera pas beaucoup de mal. Si cette franc-maçonnerie de l'enseignement a des secrets, ne craignez rien, il ne les a pas révélés aux profanes. Voyons, est-il le premier à nous présenter ce type de professeur médiocre, de fort en thème vulgaire? Et ses plaisanteries sur Duparc le géographe et Maxence Bauché le critique, sont-elles bien terribles? En vérité, il n'y a pas de quoi vous fâcher.

J'ai trouvé dans un cabinet de lecture un roman très-peu connu d'un auteur très-connu. Le roman s'appelle *Etienne Moret*, l'auteur *Francisque Sarcey*. Dans ce livre Sarcey, lui aussi, peint les universitaires. Si l'œuvre est vivante et artistique je vous le laisse à deviner, ô lecteurs du *Temps* ! Mais ce qui est à remarquer, c'est que des deux romans, le plus satirique et le plus sévère à l'Université est encore celui de Francisque Sarcey !

Il y a donc bien loin de *Monsieur Rabosson* à cet amer réquisitoire appelé *Jacques Vingtras* et M. Hermant n'a pas l'âpre verve de Vallès. L'auteur des *Mépris* s'est apaisé, à ce qu'il paraît, depuis deux ans, et son roman, malgré quelques pages un peu teintées de naturalisme, est une œuvre du genre doux.

..

CÉLESTIN DEMBLON. — *Contes mélancoliques*. — Un livre vécu et sincère, non pas la complainte pleurarde et crispante d'un affligé de parti pris, mais bien l'attachante traduction d'impressions ressenties par une exquise nature de voyant, dont l'organisme merveilleusement affiné vibre, tel qu'une chanterelle, aux plus subtils contacts.

Ces sensations sont rendues dans une langue de saveur archaïque et un peu naïve, parfois, n'étonnant guère ceux qui

connaissent l'auteur, ses renoncements superbes, et sa quasi héroïque simplicité.

Deux contes surtout, dans l'œuvre dont C. Demblon publie la 2^e édition donnent la caractéristique de son talent: *La vieille morte*, *Une nuit de Noël*. Les autres ont moindre importance, ou sont peut-être moins remarquables à cause de certaines longueurs. — Nous attendons avec confiance le roman que notre collaborateur fera paraître prochainement: *Les Passions de Quelqu'un. Un Hameau. Mœurs des provinces Wallonnes*.

..

Le Monde poétique. — *Revue de Poésie universelle*. — Rédacteur en chef: L. Roger-Milès. Rédaction et Administration, rue Séguier, 14, Paris.

Abonnement: 15 fr. Le numéro: 1.50. Paraît tous les mois. Se trouve à Bruxelles chez Decq et chez Le Bègue et C^{ie}.

Dans notre pays belge, avec notre tempérament belge, d'ordinaire si enthousiaste de tout ce qui porte l'estampille étrangère, il est à peine concevable qu'une revue telle que le *Monde poétique* ait pu, sept mois durant, passer inaperçue. C'est pourtant ainsi.

Nous sommes les premiers, croyons-nous — et nous en tirons gloire — à signaler cette belle publication à la curiosité des lettrés et des artistes.

Les uns et les autres y trouveront leur profit. Le *Monde poétique* est en effet aussi attrayant pour le fond que pour la forme. Il se recommande par une hauteur de critique et une originalité d'idées auxquelles nos revues indigènes nous ont jusqu'ici peu habitués, en même temps que par un souci tout parnassien des moindres détails, un raffinement typog-

graphique aboutissant à une richesse du cadre invraisemblable.

Qui songerait à s'en plaindre? Qui trouvera jamais trop orné le temple où l'on glorifie Leconte de Lisle et Sully Prudhomme; où, côte à côte avec Banville, Coppée, Mendès, officient ces autres grands-prêtres du vers et de la pensée: Mistral, Aubanel, Silvestre, Paul Arène, Paul Bourget, Louis Tiercelin?...

Nous engageons vivement nos lecteurs ennemis du « terre à terre » à lier connaissance avec la revue de M. Roger-Milès.

∴

A L'ESSOR. — A de courts intervalles, deux maîtres nationaux sont l'objet d'une glorification posthume. Voici, après la touchante manifestation sur la tombe d'André Van Hasselt, une magistrale résurrection de Charles de Coster: *Les Frères de la bonne Trogne* viennent d'être commentés par la plume à la fois si gauloise et si fine d'Amédée Lynen.

C'est dans un coin caractéristique de notre pays et surtout dans le cabaret: *A la Trompe*, que se déroule l'action principale du conte. M. Lynen nous en montre l'enseigne, une enseigne rutilante de pots ventrus et de gobelets débordants; digne entrée en matière des *Frères de la bonne Trogne*.

L'interprétation des péripéties joyeuses auxquelles nous assistons ensuite est l'œuvre d'un vrai flamand.

La face fleurie de Pieter Goms, ornée en signe de grasse vie de trois mentons, la batailleuse commère Syske, dans sa pose de virago flamande, sont d'un art sain et robuste, et constituent deux types bien « nature », que nous ren-

controns souvent dans les rues du bon pays brabançon.

Les culs-de-lampe et spécialement ceux qui terminent le chapitre « où il est dict qu'il faut pendre ou dauber les maris, » celui « où se trouve accompli ce qu'a écrit le docte Thomas à Klapperibus en son grand livre *De Amore*, » cet autre enfin, « où la peur donne du nerf aux jambes des fuyards », méritent à cause de l'esprit et de la facture de leur rendu une mention toute particulière.

Les scènes, sans tomber dans la trivialité, sont enlevées avec un brio déconcertant; les volumineuses bedaines s'épanouissant sur un banc massif, les disputes entre maris et femmes, décèlent dans leur variété et dans leurs poses, un vrai petit-fils de Teniers.

Quelle suavité archaïque dans le tryptique et dans l'évocation de la Sainte-Vierge!

Ces dessins à la plume sont entremêlés de quelques aquarelles. Nous y admirons spécialement la *Beuverie* et le *Champ de bataille*. Le cadavre de Dent-de-Fer « lequel fut le premier que les bonnes femmes ouïrent avec grand fracas choir, à cause que Wantje, la pucelle, lui avait tiré une flèche, laquelle lui était entrée en l'œil subtilement », gît à l'avant-plan, dans un raccourci superbe; au fond l'on voit déboucher le « *bon Duc* » et son escorte qui viennent s'assurer de la mort de leur plus implacable adversaire.

L'œuvre de Lynen est digne de De Coster; c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui décerner.

∴

Les Bigarrures, par J. Baudoux, H. Roger et J. Tintilaire.—Bruxelles, Brancart 2,50. — Un joli volume coquette-

ment édité, destiné à mettre au jour les primes œuvres de trois jeunes audacieux qui se donnent la main pour affronter le public.

Malheureusement, à part la tentative, il y a fort peu de chose à louer dans les quelques nouvelles que contient le volume. M. Baudoux surtout, en visant à une originalité outrée, est tombé dans un profond ridicule. M. Tintilaire est lourd dans sa *Fin de Roman*, et sa *Page d'Amour* ne produit pas l'effet auquel il vise trop.

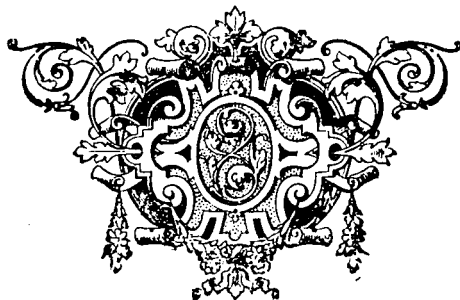
Reste M. H. Roger, dont la nouvelle *Les Pantins de Madame* est mieux traitée que le reste du volume ; l'auteur y annonce de très honnêtes qualités qui se développeront par l'exercice ; le style est simple et coloré, sans exagération voulue.

A une nouvelle consœur belge, nous souhaitons la bienvenue : *Philologia*, revue de philologie et d'histoire, paraissant mensuellement en livraisons de

32 pages, et imprimée avec luxe sur beau papier teinté, fera paraître en fin décembre son premier numéro.

Revue des livres et des estampes. Paris, rue d'Argenteuil, 16.— Abonnement 15 f. — Directeur, M. J. Péladan. Cette intéressante publication donne deux fois par mois aux amis du « livre » une critique autorisée des nouveautés de la quinzaine. Nous recommandons vivement cette revue à l'homme de goût, soucieux de se tenir au courant des œuvres nouvelles, il y trouvera une saine appréciation de tout ce qui paraît dans le domaine de la littérature et de l'art.

Bastien-Lepage, le jeune maître français, vient de mourir. Nous consacrerons dans notre prochain numéro, un article spécial à cet éminent artiste enlevé dans le plein rayonnement de son superbe talent.



UN GRAND SUCCÈS !

La Revue des Journaux et des Livres est certainement la publication **la plus curieuse, la plus étrange, la plus originale** de notre époque. Dans chaque numéro sont condensés les *Articles à sensation, Nouvelles, Contes, Chroniques, Actualités, Curiosités Scientifiques et Littéraires, Connaissances utiles, Joyeux devis, Anecdotes.*, puisés dans les journaux et livres de la semaine. Feuilleton : *Sapho*, le dernier succès de Daudet. *Plus de 500 journaux en un seul*, tel est le problème résolu par cette Encyclopédie indispensable à tout le monde. 24 pages de texte in-4° en deux colonnes compactes. Paraît tous les dimanches. *Pas de politique.* 3 mois 6 fr., 6 mois 10 fr., un an 18 fr., un mois d'essai 1 fr. 50. Librairie Jouve, 52, Boulevard St-Michel, Paris.

LA SUISSE ROMANDE

REVUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Romans, Nouvelles, Contes, Fantaisies, Critiques, Voyages, Poésies, Histoire, Chroniques de Suisse et de Paris, Bibliographie.

Paraissant 2 fois par mois en livraisons de 48 pages in 8°, imprimées avec luxe sur beau papier teinté.

Rédacteur en chef : A. RIBAUX.

ABONNEMENT { Suisse, un an 10 francs.
Étranger, un an 12 »

On s'abonne : à *Bevaix*, canton de Neuchâtel (Suisse), en s'adressant par carte postale au rédacteur en chef.

TIMBRES de FIRMES en CAOUTCHOUC

montés sur timbres vitesse; en boîtes (nickel) formes montre, ou en boîtes ovales pour porter en poche; ces différents objets sont en nickel, ils sont très élégants pour cadeaux de Noël et Étrennes.

J. MAX, Fabricant

Graveur sur Métaux en tous genres.

Cachets, Armoiries, Monogrammes, Gravure en taille-douce sur or et argent; Plaques de portes, Presses à timbres secs, etc., etc.

RUE DES BOUCHERS, 51 (Galeries St-Hubert)

Attention au n° 51

LA BASOCHE



Dans ses prochaines livraisons, LA BASOCHE publiera des articles et des vers de MM.

JEAN AJALBERT	VICTOR MOMBEL
GEORGES ART	ERNEST MAHAIM
PAUL BERLIER	FRANZ MAHUTTE
LOUIS DE CASEMBROOT	LUC MALPER
HECTOR CHAINAYE	CATULLE MENDÈS
RODOLPHE DARZENS	CHARLES METTANGE
CÉLESTIN DEMBLON	STUART MERRILL
JULES DESTRÉE	EPRHAÏM MICHAËL
L. H. DEVILLEZ	EMILE MICHELET
PETER DYL	HENRI NIZET
GEORGES D'ESPARBÈS	EDMOND PICARD
ANDRÉ FONTAINAS	PIERRE QUILLARD
MAURICE FRISON	JEAN RAMEAU
ARNOLD GOFFIN	CHARLES SAINCTELETTE
EMILE GOUDEAU	MAURICE SULZBERGER
ALBERT GRÉSIL	HENRI STRANARD
STANISLAS DE GUAITA	HENRY DE TOMBEUR
THÉO HANNON	GEORGES TOREG
MARC HAROLD	ALBERT VERNAELDE
J. K. HUYSMANS	AUGUSTE VIERSET
CAMILLE LEMONNIER	ANDRÉ ZERLIGNY



1^{re} ANNÉE — N° 3

Mardi 13 Janvier 1885.

SOMMAIRE

CROQUIS PARISIEN : LE COIFFEUR.	J. K. HUYSMANS.
LE TRISTE ESPOIR. — A JACQUES MADELEINE	CATULLE MENDES.
LUTTE DE CHAIR	MAURICE FRISON.
CROQUIS D'HIVER	JEAN AJALBERT.
POÈME EN PROSE : HIEMAL. — MNÈMEION	RODOLPHE DARZENS
PLEIN AIR (FRAGMENT)	HECTOR CHAINAYE.
LA VENGEANCE DE L'HOMME	JEAN RAMEAU.
PETITES ÉTUDES : ÉGOISME	ARNOLD GOFFIN.
TEMPS PASSÉS	ALBERT TINCHANT.
IMPIÉTÉS	EPHRAÏM MICHAËL.
LEVER D'ASTRES. — SOIR TRANQUILLE	AUGUSTE VIERSET.
NOUVEAUX CONTES MÉLANCOLIQUES	CÉLESTIN DEMBLON.
SUR LA PLAGE	JACQUES MADELEINE
CONTES DE L'ATELIER : MIANA	LUC MALPER
CHEVAUX DE FIACRE	ALBERT VERNAELDE
CHRONIQUE LITTÉRAIRE	HENRY DE TOMBEUR.
ID. MUSICALE	X...
IX ^{me} EXPOSITION DE L'ESSOR	JACQUES CHAMPAL.
CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE	



hng

BRUXELLES.

J.-B. MOENS, libraire-éditeur

7, Galerie Bortier, 7

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant presque complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront de ce n^o 3.

Nous pourrions encore servir un petit nombre d'abonnements complets, au prix de 5 francs.

BUPEAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. Elle ouvre ses colonnes aux essais de ses abonnés. Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

AVIS PEU INTÉRESSANT.

A tous, présents et à venir, Salut :

Le Chancelier de LA BASOCHE à ses heureux abonnés, plus nombreux que les étoiles du ciel, SÇAVOIR FAICT :

Les quittances d'abonnement sont lancées à partir de ce jour. — Puisse l'accueil qu'on leur réserve, être aussi sincère que l'enthousiasme avec lequel on les a envoyées. — Amen !

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix : lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

A partir de son prochain numéro, LA BASOCHE paraîtra avec une couverture nouvelle.



CROQUIS PARISIEN.

LE COIFFEUR.

L'ON s'assied devant une psyché d'acajou, qui contient sur sa plaque de marbre des lotions en fioles, des boîtes à poudre de riz en verre bleu, des brosses à tête aux crins gras, des peignes acérés et chevelus, un pot de pommade ouvert, montrant la marque d'un index imprimé dans de la pâte jaune.

Alors l'exorbitant supplice commence.

Le corps enveloppé d'un peignoir, une serviette tassée en bourrelet entre la chair du cou et le col de la chemise, sentant poindre aux tempes la petite sueur de l'étouffement, l'on reçoit la poussée d'une main qui vous couche le crâne à droite, et le froid des ciseaux commence à vous faire frissonner le derme.

Au bruyant cliquetis du fer que le tondeur agite, les cheveux s'éparpillent en pluie, tombent dans les yeux, se logent dans les cils, s'attachent aux ailes du nez, se collent aux coins des lèvres qu'ils chatouillent et piquent, tandis qu'une nouvelle poussée de main vous couche subitement le crâne à gauche.

Tête à droite, tête à gauche, fixe! — Et ce va et vient de Guignol continue, aggravé par le galop des cisailles qui

manœuvrent autour des oreilles, courent sur les joues, entament la peau, cheminent le long des tempes, barrent l'œil qui louche ébloui par ces lueurs claires.

— Monsieur veut-il lire le journal?

— Non.

— Un beau temps, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui.

— Il y a des années que nous n'avons eu un hiver aussi doux.

— Oui.

Puis un temps d'arrêt; le funèbre jardinier s'est tu. Il vous tient maintenant l'occiput entre ses deux poings, et le voilà qui, au mépris des éléments les moins incontestés de l'hygiène, vous le balance, en haut, en bas, très-vite, penchant sa barbe sur votre front, haleinant sur votre figure, examinant dans la glace de la psyché si les crins tondu sont bien de longueur égale; le voilà qui émonde, par-ci, par-là, encore, et qu'il recommence à faire cache-cache avec votre tête, qu'il tente, en appuyant dessus, de vous rentrer dans l'estomac, pour mieux juger de l'effet de sa coupe. La souffrance devient intolérable. Ah! où sont-ils donc les bienfaits de la science, les anesthésiques vantés, les pâles morphines, les fidèles chloroformes, les pacifiants éthers?

Mais le coiffeur halète, épuisé par ses efforts. Il souffle comme un bœuf, puis se rue de nouveau sur votre caboche qu'il ratisse, maintenant, avec un petit peigne et rabote sans trêve avec deux brosses.

Un soupir de détresse vous échappe, tandis que, déposant ses étrilles, il secoue votre peignoir.

— Monsieur, veut-il une friction?

— Non.

— Un shampoing alors ?

— Non.

— Monsieur a tort, cela raffermi le cuir chevelu et détruit les pellicules.

D'une voix mourante, l'on finit par accepter le shampoing, las, vaincu, n'espérant plus s'échapper vivant de cet antre.

Alors, une rosée coule, goutte à goutte, sur votre tignasse, que l'homme, les manches retroussées, récure; puis bientôt, cette rosée qui pue l'orangeade, se change en mousse et, stupéfié, l'on s'aperçoit dans la glace, coiffé d'un plat d'œufs à la neige que de gros doigts crèvent.

Le moment est venu où le supplice va atteindre son acuité suprême. Brutalement, votre tête voltige comme sur des raquettes entre les bras du pommadin qui rugit et se démène; votre cou craque, vos yeux jaillissent, la congestion commence, la folie menace. Dans une dernière lueur de bon sens, dans une dernière prière, l'on implore le ciel l'adjurant de vous accorder un genou, une tête de veau, de vous rendre chauve!

L'opération se termine pourtant. L'on se lève, chancelant, pâle, comme au sortir d'une longue maladie, guidé par le bourreau qui vous précipite le chef dans une cuvette, vous le saisit à la nuque, l'asperge à grands flots d'eau froide, puis le comprime fortement à l'aide d'une serviette et le reporte dans le fauteuil où, pareil à une viande échaudée, il gît sans mouvement, très-blanc.

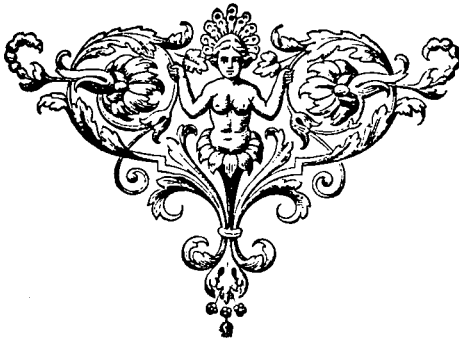
Il ne reste plus, après les cruelles souffrances endurées, qu'à subir le dégoût des manipulations finales, l'enduit de poix écrasé dans les paumes, et plaqué sur le crâne écorché de nouveau par les dents des peignes.

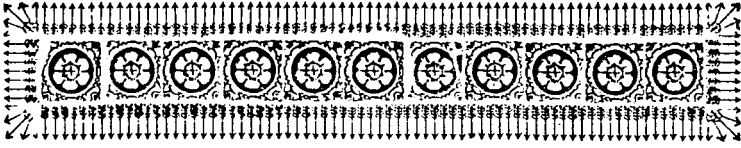
C'est fait, on est dégarrotté, debout, libre; l'on écarte les

offres de savon et de lubin, l'on paye et l'on fuit à toutes jambes de la périlleuse officine; mais, au grand air, l'égarement s'efface, l'équilibre revient, les pensées reprennent tranquillement leur marche.

On se trouve mieux portant, moins mûr. En même temps qu'il vous sarclait le poil, le merlan vous a, comme par miracle, allégé de plusieurs ans; l'atmosphère semble plus clémente et plus neuve, des fraîcheurs d'âme éclosent; mais elles se fânent, hélas! presque aussitôt, car les démangeaisons que procurent les cheveux tombés dans la chemise, se font sentir. Et lentement, couvant un rhume, l'on retourne chez soi, admirant l'éternel héroïsme des religieux dont les chairs sont, nuit et jour, volontairement grattées par l'âpre crin des durs cilices.

J. K. HUYSMANS.





LE TRISTE ESPOIR

*Hélas ! aimer demain comme j'aimai jadis !
En des hasards pareils aux vieilles aventures,
Trouver encore, auprès des belles créatures,
Le même enfer après le même paradis !*

*Réentendre sans fin les mots que j'entendis !
Par les mêmes soleils ou les mêmes froidures,
Vers les mêmes bonheurs ou les mêmes tortures,
Suivre d'anciens chemins déjà chers ou maudits !*

*Dès l'aube où rit la fleur de nos adolescences,
J'ai vécu tant d'amours, de deuils et de combats,
De surhumains désirs, d'humaines impuissances,*

*Que rien ne me sera nouveau, hors le trépas !
Et c'est mon désolant ennui de n'avoir pas
Un espoir qui ne soit fait de réminiscences.*

8 Décembre 1884.

CATULLE MENDÈS





A JACQUES MADELEINE

*Artus, le roi des belles Iles,
Au son des trompes et du cor,
Après dix siècles chasse encor,
Chargé de flèches inutiles.*

*Bien qu'il sue et geigne d'ahan
A travers le hallier farouche,
Le damné ne prend qu'une mouche
Ou qu'une guêpe une fois l'an.*

*La chasse où nous perdons haleine
Ressemble à celle du vieux roi ;
Et c'est notre commune loi,
Bon apprenti, cher Madeleine,*

*De n'avoir pour prix des revers
Et du long deuil qui nous tourmente,
Qu'une frêle rime charmante
Qui bat de l'aile au bout d'un vers.*

CATULLE MENDÈS.

1^{er} Janvier 1885.





LUTTE DE CHAIR

ETENDUE sur une chaise longue, elle rêvait. Autour d'elle, les sagoutiers aux palmes raides, les dracénas ondoyants et les fougères arborescentes formaient un fouillis qui l'enveloppait d'un grand cadre frissonnant sous la brise parfumée du soir. Sa tête blonde, nonchalamment appuyée sur le satin azur du sofa, avait la finesse exquise d'un Stevens.

Devant elle se déroulaient les splendeurs d'un soir d'été. Le soleil se couchait par delà l'horizon, étendant sur le ciel pur une vaste nappe d'or qui allait s'atténuant insensiblement et s'éteignait enfin dans le bleu sombre du zénith. Au loin, le village profilait vigoureusement sa silhouette noire sur ce fond de feu. Plus près, devant le château, la rivière pétulante avait des chatoiements de pierres précieuses sous les rais obliques qui jaillissaient de l'Occident embrasé. Une brouée légère s'élevait de l'eau et lentement s'épandait sur les prés, où les taureaux meuglaient, appelant leurs génisses.

C'était l'heure du soir, vaporeuse et tranquille, avec son haleine pénétrante qui donne des griseries d'hashisch, l'heure où l'amour s'impose, irrésistible, aux sens énervés.

Et Lucy, par la pensée, revivait ses jeunes années et leurs espoirs ardents, que soudain, la fatalité bête avait éteints, en l'accrochant à dix-huit ans au bras du vieux baron de Saint-Maure, viveur vanné par de longues années de débauche.

Un frisson d'horreur l'agitait au souvenir du jour où, pour la première fois, les lèvres froides, sèches de son mari avaient glacé

sa peau douce de vierge. En vain, pendant deux ans elle avait lutté contre les dégoûts de cet accouplement disparate; puis, tout s'était transformé en elle: ainsi qu'après la pluie on voit parfois dans le ciel un bousculement majestueux de nuages, un vaste déchirement d'ombres qui déverse sur les campagnes un flot de soleil; un événement avait illuminé sa vie et allumé dans son cœur une grande flambée d'amour.

Le baron avait invité le fils d'un de ses vieux amis, Fabien d'Evry, à passer l'été au château. C'était un grand brun au profil fermé, nettement modelé, au teint ambré sur lequel deux yeux bleux rêveurs tranchaient, donnant à son masque viril une douceur attirante.

Du premier jour, follement, elle l'avait aimé: ça l'avait poignée au cœur, tout-à-coup, au moment du salut banal de l'arrivée. C'était « *l'aimé* » entrevu dans les songeries du couvent, celui dont l'image vague voltigeait durant les chaudes nuits d'été dans les pâles traînées de lune, celui qui venait dans son sommeil d'adolescente nubile lui murmurer bien bas des paroles d'amour, enivrantes.

Et elle l'aima ainsi, dans le secret de sa pensée, délicieusement, avec des alternatives de joies immenses et de tristesses lourdes.

Ils ne s'étaient jamais ouverts l'un à l'autre, mais sous la froideur exagérée de leurs rapports, tous deux sentaient bouillonner des désirs insensés qui les effrayaient eux-mêmes et les faisaient se taire. Parfois elle aurait voulu se jeter à ses pieds, lui ouvrir son cœur, laisser déborder ce torrent de passion qui la noyait, mais le souvenir de la fidélité solennellement jurée la retenait encore.

Maintenant, dans cette atmosphère troublante de la soirée, une langueur l'envahissait. C'était fini de résister! De quel droit le monde la forcerait-il à se sacrifier entière à ce vieux? L'ardente exubérance de sa jeunesse s'insurgeait contre sa trop longue abnégation; ses vingt ans voulaient d'autres amours!

Il venait; on entendait le martellement de son pas sur les dalles du perron. Elle allait tout lui dire! Et enfiévrée, palpitante, elle

attendait; l'émotion la prenait à la gorge, lui donnait des spasmes d'asphyxie, l'accablait!

Il entra dans la veranda; elle le fit asseoir près d'elle, et gênés, ils restèrent silencieux, se touchant presque. Inconsciemment, leurs mains se cherchaient dans la pénombre, elles se rencontrèrent avec un tressaillement de tout leur être, et longtemps, sans un mot, ils les tinrent serrées fortement, comme s'ils eussent voulu y faire passer les sentiments qui débordaient d'eux....

Puis, brusquement, elle l'attira vers elle, leurs bouches se joignirent, et ils échangèrent un long baiser où leurs lèvres se plaquèrent avec toute l'âpreté de leur sang jeune, un baiser de chair qui lança dans leurs veines, une coulée de lave. Elle était à lui, toute à lui, il pouvait la prendre, elle se donnerait entière! Et affolée d'amour, elle le brûlait de baisers qui, pareils à des ventouses se collaient à ses joues. C'était la chute, ridicule et vulgaire! Il la voyait venir, fatale, et un dégoût de cette situation répugnante du mari et de l'amant qui se partagent la femme, une honte de cette lâcheté qui trompe l'ami confiant s'emparèrent de lui. Sa rigide droiture s'indignait: brutalement, il dénoua ces bras souples qui l'étreignaient, s'arracha à cette femme qui le voulait,.... s'enfuit.

Il était brisé d'émotion; son corps énervé voulait de la fatigue. Il descendit aux écuries, sella El-Kebir, le grand étalon syrien, farouche. Il le lança dans un galop effréné, au hasard, à travers les prairies; c'était comme la chevauchée furieuse du cavalier de la ballade qui, à la nuit tombante, fend les brouillards gris. Et il allait vite, plus vite, impétueux!

Tout-à-coup le cheval fit un écart: la rivière l'arrêtait dans sa course. Il rassemble sa monture, reprend du champ et la lance à l'obstacle. Mais cette eau hurlant sur les roches tourmentées de son lit, cette écume blanche tourbillonnant dans le remous du courant, effraient la bête qui se refuse encore. Alors Fabien se prit d'une colère folle; rageusement, fers au ventre, cinglant l'étalon de sa cravache, il le ramène et pique droit à la rivière.

Ce fut une lutte terrible, superbe, dans la sombreur de la nuit qui envahissait la plaine, éteignant à l'horizon les derniers reflets

sanglants du soleil disparu dans l'au delà. Le cheval terrifié, se cabre, rue, s'enlève, essaie vainement de désarçonner ce cavalier qui lui rougit les flancs sous l'attaque de ses éperons. Enfin éperdu, impuissant, le syrien se dresse plus fort encore, bat nerveusement l'air de ses pieds de devant, tente une ultime résistance.... mais ses jarrets fléchissent sous lui, et il tombe à la renverse, écrasant d'Evry sous sa masse.

MAURICE FRISON.

CROQUIS D'HIVER

A Paul Verlaine.

*Dans l'assoupissement des brumes de l'hiver,
sous l'implacable froid, les guinguettes gelées
balancent au vent leurs enseignes désolées.*

*C'est un poisson de zinc au bout d'un fil de fer,
avec un grincement aigu de girouette,
ou le bruit que fait sur le sable une brouette.*

*La maison de campagne a ses volets fermés ;
du givre pend au nez d'une Vénus de plâtre
qu'entourent, en dansant, des amours enrhumés,
dans une ronde triste, au lieu d'être folâtre.*

*La porte s'ankylose et la rouille a mordu
les barreaux de la grille où grimpe un maigre lierre.....
et depuis très longtemps la sonnette a perdu
le souvenir des coups d'une main familière...*

JEAN AJALBERT.



POÈME EN PROSE : HIEMAL

I

L'hiver lorsque le vent pleure, il est bon d'être deux dans la chambre close, devant la cheminée où les braises s'éteignent, au fond du même fauteuil.

II

C'est pourquoi, toute frileuse, et toute cajoleuse aussi, elle reste longtemps près de moi, L'HIVER LORSQUE LE VENT PLEURE.

III

Elle penche sa tête, sa tête mignonne, sous mes baisers, comme une fleur sous les gouttes de pluie, et soupire faiblement, — tel un pigeon roucoule — : IL EST BON D'ÊTRE DEUX.

IV

Mais je ne réponds pas ; je lui ferme la bouche avec mes lèvres, pour ne pas entendre sa voix qui trouble le silence, et afin que tout se taise, DANS LA CHAMBRE CLOSÉ.

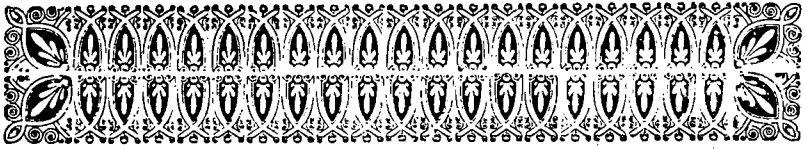
V

Puis nous demeurons ainsi, elle, insouciante et ne songeant à rien, moi, soucieux et songeant à bien des choses, nous demeurons ainsi le soir, DEVANT LA CHEMINÉE OU LES BRAISES S'ÉTEIGNENT.

VI

L'Heure somme, le temps passe ; et souvent l'aube nous trouve encore là, assoupis dans les bras l'un de l'autre AU FOND DU MÊME FAUTEUIL.

RODOLPHE DARZENS.



MNHMÉION

*Ils sont dans la clairière où pousse le mélèze
Les blancs Men-Hirs, debouts ainsi que des Beffrois,
Toujours inspirateurs des nocturnes effrois
Au Breton qui se signe et se sent mal à l'aise ;*

*Et qu'ont taillés, afin qu'aux Dieux leur travail plaise,
— Longtemps avant l'époque où, sous leurs heaumes froids,
Les Preux chevauchaient sur de puissants palefrois —
Les Druides, aux flancs abrupts d'une falaise.*

*Ces Prêtres d'un Passé lointain, Moi je les ai
Imités ; ouvrier d'un travail malaisé,
Prêtre de ce présent trop court, Poète blême,*

*BONNE MAITRESSE ! et j'ai dressé dans l'Avenir
Monument d'un mystique Amour, bizarre emblème,
TA MÉMOIRE, pareille au colossal Men-Hir.*

RODOLPHE DARZENS.





PLEIN AIR

(FRAGMENT)



l'approche de la nuit, comme à l'ordinaire, les deux fillettes ramènent les bêtes à la ferme, à travers le troublant recueillement de la plaine. Sans dire mot, elles marchent, inconscientes presque, tout en tricotant des bas d'un rouge-cru vulgaire, épaules en arrière et tête inclinée vers leurs grosses aiguilles, qui se croisent méthodiquement en lançant de petits éclairs d'acier. Les vaches les suivent, leurs yeux grands ouverts, au regard comme attendri, balançant dans leur marche dolente leur panse gonflée. Mais elles avancent plus vite maintenant, précèdent leurs gardiennes; c'est que là bas s'endort une mare, dans sa glauque ceinture de roseaux.

Tandis qu'elles boivent, empâtant des taches rousses et blanches de leurs croupes le ton vieux-cuivre de l'eau où se réverbère le ciel révolutionné par le couchant, les deux fillettes attendent, gothiquement plantées dans les hautes herbes, tricotant toujours. Et tant elles sont immobiles, elles semblent complètement passives, et comme deux pieux maigrelets, tenir au sol, participer du paysage. Leurs courts cheveux blonds attisés par les dernières flambées du jour, ne sont-ils pas la laine laissée à ces pieux par des moutons qui viennent de passer? Des oiseaux pleins de petits cris de joie ne chipperont-ils pas bientôt cette laine pour en tapisser leur nid? Et, vapeurs trépidantes, les tièdes émanations de la mare enveloppent les enfants et les vaches.

Le troupeau se remet en route. Enfin, voilà la ferme, dont les murs paraissent troués d'irradiantes flammes, tant le soleil esti-

val, qui se résigne avec peine à disparaître, plaque dru ses derniers baisers sur les vitres des fenêtres. Bientôt les petites vachères entrent avec leurs bêtes dans l'agitation enfiévrée de la cour, où elles sont comme perdues.

Cour, enveloppée à droite et à gauche par la grange, les étables, demeures des animaux, et au fond par un gros bâtiment, demeure des maîtres et des serviteurs. Cour, où s'entendent les sonores tappings des sabots épais des garçons, clairs lorsqu'ils se flanquent sur la pierre, graves lorsqu'ils frappent la terre ; les reniflements agaçants de la poulie du puits d'où la fermière tire un sceau ventru débordant d'eau ; et les mugissements inquiets des vaches ; et les ruades impatientes des étalons ; et les bêleries lentes des moutons ; et les appels vagues des hommes et des femmes, holâ, — hê, — diâ, — qui, habitués à vivre en plein air, simplifient les vocables, ne prononcent presque plus que les voyelles, chantent plutôt qu'ils ne parlent, comme les montagnards et les marins. Tous ces bruits vibrent ; et, jusqu'au refrain attristant du cri-cri dans les vieilles murailles, et même jusqu'au froissement du foin jeté dans les rateliers, tous sont perçus. Vraie symphonie aux senteurs capiteuses de la vie campagnarde quintessenciée. Ainsi dans un coquillage, se concentrent les voix implorantes, continues et infinies de la mer.

Puis les bruits se turent à mesure que la nuit éteignit le ciel. Un garçon oublieux vint fermer la porte de la grange qui s'emplit d'échos, et rentra furtivement à la ferme.

.....

HECTOR CHAINAYE



LA VENGEANCE DE L'HOMME

Pouvoir aller là-haut, comme un chasseur farouche!
Oh! pouvoir braconner au fond de ce ciel louche
Comme on braconne au fond d'un bois!
Et, caché sous un astre ainsi que sous un orme,
Faire, oh! faire là-haut quelque battue énorme
De divinités aux abois!

Pouvoir escalader l'entassement des mondes
En posant mes deux pieds sur les soleils immondes,
Comme sur des marches d'égoût!
Et, si je trouvais Dieu, dans un fond de crevasse,
Vomir, oh! lui vomir mes poumons à la face
Dans un long hoquet de dégoût!

Et lui vomir ma vie! et s'il fuyait, l'infâme!
Enfourcher quelque dos de comète de flamme,
Et galoper éperdument,
Jusqu'à ce que ce Dieu se heurtât à quelque astre
Ou se broyât le front contre quelque pilastre
Gigantesque du firmament!

Dieu, Dieu! perfide Dieu! Vois-tu ces mers bavantes?
Sais-tu pourquoi leurs flots hérissés d'épouvantes
S'épuisent en bonds furieux?
Sais-tu pourquoi ces pics, aux béantes entailles
Haussent obstinément leurs formidables tailles
Comme pour souffleter les cieux?

Sais-tu pourquoi l'éclair balafre les nuées?
Sais-tu pourquoi la trombe, aux sinistres huées
Cogne contre le ciel, la nuit?
Sais-tu pourquoi l'on voit, dans l'âpre Ether sans bornes
S'essouffler, à courir, des meutes d'astres mornes
Traquant on ne sait quoi qui fuit?

*Ah! c'est que tout cela, tout cela, Dieu féroce,
L'éclair, le flot, le pic, l'astre, la trombe atroce,
Entends-tu, monstre? oui, tout cela
Implacable, acharné, terrible, fou, sauvage,
Partout, avec furie, avec haine, avec rage,
Te cherche, ô toi qu'on nomme Allah!*

*Oh! si nous te trouvions pourtant! horrible joie!
Oh! si ce grand forçat de soleil, qui rougeoit
Éternellement dans les cieux,
Et si tous ces troupeaux râlants de sphères rouges,
Savaient où sont, là-haut, les tanières, les bouges,
Les antres, les chenils à dieux!*

*Oh! saisir Dieu! lui dire : « Ah! c'est ton tour, sans doute!
Viens, pâle humanité, viens grondante! viens, toute!
Le jour de la vengeance a lui!
Debout! tout ce qui geint! Debout! tout ce qui souffre!
Debout! tous les volcans au gosier plein de soufre!
Crachez, crachez, crachez sur lui!*

*« Déchiquète-le, trombe! et bave sur lui, vague!
Et hache-le, farouche éclair, vermeille dague!
Et fends-le, pic, sinistre épieu!
Et ruez-vous dessus, astres! et qu'on le broie!
Et que tout l'univers vienne faire sa proie
De cette carcasse de Dieu! »*

*Et moi, moi l'Homme, alors, je lui dirais : « Dieu traître!
Ah! tu m'as mis au monde? ah! tu m'as donné l'être?
Eh bien, à ton tour, Jéhova!
Épargnez-le, Soleils : j'ai trouvé ma vengeance!
Elle est terrible. Oyez : — Dieu très-haut, Providence,
Néant!... je te fais homme! — Va! »*

JEAN RAMEAU.



PETITES ÉTUDES

EGOÏSME

RIEN n'est mieux prouvé, pour moi, que l'existence du démon de la perversité, dont Edgar Poë, a, avec sa dialectique impitoyable, analysé, la morbide influence sur la plupart de nos actions, et je serais non loin de l'adorer, pour les profondes jouissances qu'il nous procure, s'il m'était donné d'adorer encore, — quoi que ce fût.

Une fringale de calme et de tranquillité m'avait celé, l'autre soir dans ma chambre, où régnait une chaleur douce ; les lourds rideaux fermés, interceptant la vue du dehors, se roidissaient en des plis harmonieux ; — étroitement cloîtré dans mon égoïste solitude, je relisais ce merveilleux et suggestif poème de Baudelaire : *Les petites vieilles*. —

J'ignore à quel moment cette pensée, certainement criminelle et inhumaine me hanta et pénétra subtilement en mon esprit, mais je me surpris, dans ma béatitude infinie, me réjouissant des souffrances, qu'à ce moment même, enduraient les pauvres et les vagabonds, — espérant, sans doute, redoubler mon plaisir en évoquant ceux qui en sont privés.

Rêveur, je contemplais les bibelots, disséminés à l'aventure, que pièce à pièce j'ai collectionnés, les livres aimés, épars autour de moi ; toutes ces choses qui me tiennent lieu d'amis et me sont rendues plus chères par l'accoutumance ; — et avec une féroce joie je me dis, qu'il est des gens, beaucoup de gens, qui ne possèdent rien de cela ; — qu'il en existe, même, ne sachant pas lire, — et d'autres encore,

en très-grand nombre, incapables de comprendre les écrivains, évocateurs de rêves bizarres, que je chéris.

Ricanant, je pensais :

— Il fait bien froid, au dehors ; — un vent gelé et cinglant souffle ; nombre de pauvres hères, sans feu ni gîte, vaguent, les mains gourdes, dans les longues rues rectilignes, balayées par l'âpre bise. Où passeront-ils la nuit, l'interminable nuit hivernale ? — Dans l'encoignure de ma porte, peut-être, le corps ramassé, pour réchauffer leurs membres raidis par le froid... sur les dalles humides de mon seuil!... Eh ! eh ! ils pourraient bien ne se réveiller jamais plus!... — Mais, moi, j'ai chaud!... l'engourdissement du bien-être me berce... Ajoutons une bûche dans l'âtre, que la flamme pétille joyeusement et crépite plus fort encore !

Nerveusement, un rire sardonique m'échappa ; je continuai à enchaîner les idées, avec une extrême logique, en ce triste soliloque mental :

— De misérables ménages ne possèdent seulement pas une bûche, comme celle-ci, pour adoucir la glaciale température, des taudis où ils gitent... Elle est nombreuse, pourtant, la famille que j'entrevois... La populace est si prolifique!.. La mère et trois enfants hâves, grelottent sous une couverture rapiécée. Et, à côté, dans un berceau d'osier, le dernier venu, la face ratatinée, étiolée, s'est endormi tenant entre ses lèvres le bec d'un biberon, vide de lait... Et le procréateur de toute cette marmaille, crapuleusement, sans doute, se saouïe au cabaret!

Je reposai, un instant mon esprit sur ce tableau, auquel mes appétances trouvaient un charme singulier ; puis, poursuivant à l'extrême :

— Le diable sait, si à cette heure, quelque crève-misère ne, se fait pas empoigner, volant un pain... L'imbécile!.. Un juge intègre et pénétré du respect de la loi, ennemi des circonstances atténuantes, lui décernera deux ou trois mois de prison... Et, ce sera bien fait!.. Où irions-nous si les ventres creux pouvaient impunément dépouiller les honnêtes gens?.. La faim ? fallacieux prétexte, excuse vaine ! Il avait faim aussi, celui-là... Qu'ils travaillent, mille dieux, s'ils veulent manger!..

Il est doux, de se répéter, que tous les jours, sans appétit souvent,

on se met à table devant un copieux repas, en songeant que cela n'est pas donné à tout le monde !

Et ainsi, je me délectai, longtemps, dans l'apaisement de ma chambre, à ces joies très-pures et innocentes.

ENVOI

LECTEUR, j'entends que tu grondes et murmures sur le cynisme de l'auteur, — déplorant, une fois de plus, la dépravation du siècle, l'avi-lissement des lettres, et les naturalistes pensers des écrivains.

Descends en ton cœur charitable et doux à autrui, ô bourgeois-propriétaire — liseur de faits-divers ! — et confesse que, toi aussi, le ventre plein gavé de victuailles, au moment du dessert, tu te fiches du peuple ! — *Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !*

Janvier, 84.

ARNOLD GOFFIN.

TEMPS PASSÉS

A Rodolphe Darzens.

*L'amour des temps passés est une triste chose,
Sombre, comme les jours de pluie et de ciel noir ;
Si doux qu'ils soient au cœur, l'avenir et l'espoir
Ne lui laissent qu'un songe incertain ou morose.*

*L'âme s'effeuille au vent du Nord, comme la rose ;
Elle se sent flétrir, et compte en son miroir
Plus pur que les grands lacs bercés aux chants du soir,
Les caresses de l'aube à sa corolle rose.*

*A chaque pas qu'il fait dans sa profonde nuit,
Aux horizons nouveaux déroulés devant lui,
L'homme sent qu'il se courbe un peu plus vers la terre.*

*Le vieillard connaît mieux quel est le prix du temps,
Car il la voit finir, sa course solitaire,
Et dans son pâle hiver, se souvient du printemps.*

ALBERT TINCHANT.

IMPIÉTÉS

*Dans la haute nef qui frissonne toute
Au bruit triomphal de l'hymne chanté,
Un étrange Evêque au cœur plein de doute
Officie avec somptuosité.*

*Il chante — que Dieu soit ou non, qu'importe ?
Qu'importe le ciel sévère ou clément ? —
Impassible, il chante, et, de sa main forte
Lève l'ostensoir solennellement.*

*Seulement — tandis qu'à longs traits, avide,
Il boit les parfums du saint Encensoir —
Il songe en son âme infidèle et vide
Qu'il est beau, tenant ainsi l'ostensoir ;
Que sur son manteau de pourpre, futile
Une gloire large et de divers ors,
Comme le Soleil que le soir inutile
Luit sur le charnier des nuages morts.*

*Il songe qu'un peuple obscur le contemple,
Qu'au fond d'un brouillard lourd de senteurs, l'œil
Voit uniquement dans la nuit du temple
L'Evêque splendide en son rouge orgueil.*

*Et, les yeux emplis d'ivresse extatique,
Le prêtre, usurpant au Christ défié
L'hommage royal du dévot cantique,
Sur l'autel qu'il sert s'est défié.*

*Chère, je t'ai dit des messes hautaines
Sans y croire, ainsi qu'un prêtre mauvais,
Pour que le regard des foules lointaines
Me trouvât très-beau lorsque je levais —
Evêque vêtu de fières étoffes —
L'ostensoir des vers aux riches splendeurs,
Et je n'agitais l'Encensoir des strophes
Que pour me souler avec ses odeurs !*

EPHRAÏM MICHAËL.

LEUER D'ASTRES

*Le jour baigne l'horizon bleu.
C'est l'heure exquise et coutumière
Où la splendeur de la lumière
Va s'épandre en nappes de feu.*

*Promenant l'aiguille féerique
Dans la moire d'un ciel d'argent,
L'aube, avec le rayon changeant,
Brose son rêve chimérique,*

*Fouillis d'or pur et de carmin,
De rubis, d'ocre, d'améthyste
Prestigieux rêve d'artiste
Qu'enfante un pouvoir surhumain.*

*Peintre des flambantes audaces
Le jour reprenant ses pinceaux,
Déroule d'étranges rinceaux
Sur la voûte aux teintes fugaces.*

*L'ardente gamme des couleurs
Entonne en sa vive harmonie,
La lumineuse symphonie
D'un ciel d'azur, d'or et de fleurs.*

*Et fendant un nuage rose
Soudain l'éblouissant soleil
Projette son orbe vermeil
Au front de cette apothéose.*

*Mais là ruisselante clarté
Cascade en vain de cîme en cîme,
La magique gloire s'abîme
Devant la vibrante Beauté!*

*Mieux que tes caresses brûlantes
O Soleil ! son charme vainqueur
A fait bouillonner dans mon cœur
La sève des amours troublantes.*

*De sa blanche main de satin
Ma maîtresse ouvre sa fenêtre...
O Nature, tu peux renaître !
Souris à ta Reine, ô Matin !*

*Sa chevelure dénouée
Frôlant le tulle nuageux
Caresse les deux seins neigeux,
Avec une grâce enjouée.*

*Et la molle toison glissant
Comme une eau blonde qui s'épanche,
Couvre de l'épaule à la hanche,
Son torse au contour ravissant.*

*Ton œil bleui par la hantise
Des rêves, ô chère âme sœur !
Dans sa séraphique douceur
Fette un regard qui magnétise.*

*Je vois pâlir à l'Orient
Le front empourpré des collines
Lorsque tes lèvres corallines
Ebauchent leur pli souriant.*

*Et dans cette lutte inégale
Que soutiennent en vain les cieux,
Tu brilles, flambeau merveilleux.
D'une telle splendeur royale,*

*Qu'au sein du rayonnant décor
Que ta vive auréole efface,
Le soleil, se voilant la face
Abandonne son trône d'or !*

AUGUSTE VIERSET.



NOUVEAUX CONTES MÉLANCOLIQUES

CONFIDENCES

A Ulric Piette

Funestes lumières qui, sans guérir mon cœur, ont éclairé mon esprit ! Cruelle perfidie qui m'ôte l'illusion de l'estime en me laissant tout le délire de l'amour !

CATULLE.

Je voudrais que toutes mes douleurs pussent se répandre dans un seul mot !

HENRI HEINE.

Dans ce baigne terrestre où ne s'ouvre aucune aile,
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur mes mains,
Morne, épuisé, raillé par les forçats humains
J'ai porté mon chainon de la chaîne éternelle.

VICTOR HUGO.



QUAND j'étais un petit enfant, je n'éprouvais qu'enthousiasmes et déceptions. Après avoir admiré la fleur, si je la regardais de près, je découvrais des taches en ses pétales, et puis je les trouvais bien épais encore. Sitôt tenais-je en main l'oiseau, quelque souillure dans ses plumes m'assombrissait et je me prenais aussi songeant à la grâce horrible qu'il a, quand il git plumé dans l'assiette, devant l'appétit des bourgeois. Les belles femmes ne parlaient pas toujours poétiquement. Sous l'élan des mélodies immatérielles et ravissantes, des bruits grossiers grouillaient dans le piano. Les violonistes avaient des contorsions grotesquement prosaïques. Chaperon Rouge était gourmande. Anisi de suite : le cri du paon, l'épine de la rose, le ver du fruit, les brûlures de l'été, les dents cariées dans les sourires aimés, tout éteignait les feux de mes amours.

Bien que la vie m'ait prodigué depuis lors d'implacables épreuves,

je n'ai pas changé : savoir ne m'a rendu ni stoïque ni même un peu calme. Au contraire, hélas ! Mais de tous les coups qui m'ont terrassé sur le chemin du calvaire où je gravis, nul n'a plus fait saigner mon cœur que la déception, pourtant bien ordinaire, que je m'en vais vous dire.

J'avais à peine dix ans. Il me semble que c'était hier. Les émouvants souvenirs d'alors folâtraient toujours, vivaces, en ma mémoire. Parfois même, tant est complète l'illusion, le soir, au vague des somnolences, je m'imagine aller demain dans les cépées de Grémontay et parmi les champs et les blés avec les camarades du voisinage, puis revenir, seul et songeur, au coucher du soleil, secoué déjà par les poésies mystérieuses des splendeurs et des tristesses vespérales, revenir m'asseoir sur la borne de notre grange et, les yeux mouillés vers Siral, soupirer d'attendrissement. J'aimais une petite fille. Ah ! quel amour ! Et comme nul ne le soupçonnait ! Des heures, parfois, dès le crépuscule, je restais sans être vu sous un vieux frêne tout sonnante du guilléri des moineaux, le visage et le cœur bouleversés d'ivresse, les lèvres tremblantes et les bras tendus, dans l'ombre solitaire, vers les attendrissantes visions ondoyant, rosâtres, du côté où je l'avais entrevue.

Car je l'avais seulement entrevue, — comme la réalisation d'un rêve. De quel rêve ? C'est une singulière histoire qu'il faut d'abord vous conter.

Mon enfance, ma première enfance surtout, déborda toujours de doux songes, mystiques et pensifs, si exquisement vagues qu'ils sont difficiles à fixer comme un rais de soleil ou comme une bouffée d'héliotrope. Le plus doux était celui où j'entrevois une fillette angélique et triste dans les charmes indécis d'un pays inconnu. Quels charmes, je ne puis préciser : figurez-vous des sites fluides, une âme entrevue, un magnétisme peuplé. C'était si léger, si indistinct, si spirituel que les plus raffinées couleurs peindraient ce milieu grossièrement. Les mots les mieux choisis eux-mêmes l'évoquent trop matériel encore. Seules, vous pourriez le rendre exactement, subtiles magies de la musique, tel qu'un jour, sous les accords d'un orgue des rues, vous m'avez fait apparaître, prodigieusement quintessenciées, toutes les poésies éparses autour d'une vieille forge et d'un vieux forgeron de La Gervagne, mon village natal. J'ai seulement souvenance qu'en ce pays aérien et féérique, tant idéal qu'il n'était situé nulle part, même

dans la géographie-chimère de mon imagination, je croyais distinguer des roseaux glauques et pourprés bordant un ruisseau assoupi où des grenouilles, à la vue de scintillants papillons dans les cieux, rêvaient interminablement..... Oh! tout cela était tellement effacé que je ne sais trop si je voyais vraiment quelque chose. Même la fillette, je la sentais là, invisiblement présente, plutôt que je ne l'apercevais. L'idolâtrai-je néanmoins! Je l'idolâtrai d'un fol amour enfantin, comme l'amie d'une existence antérieure dont elle évoquait le souvenir éteint. Sa miraculeuse et discrète apparition a illuminé toutes les rêveries de mon premier âge; et voici quelques années à peine, un soir que j'étais, seul et sans lumière, à pleurer dans ma chambre de pauvre instituteur les voluptés et les illusions d'un immense amour agonisant, comme je détournais mon âme épouvantée de l'astre déclinant avec une horrible mélancolie après avoir empli triomphalement d'enthousiastes clartés le ciel de ma passion, je vis soudain le noir s'allumer pâlement et La Gervagne m'apparaître en la paix de ses gracieuses austérités condruziennes, et dans la lointaine profondeur de cette paix, j'entrevis la chérie de mes cinq ans, immobile sous le paysage fluide. Tout mon être bondit comme à l'apparition d'une morte adorée qui ressusciterait, et du fond de ma douleur et de ma solitude, je tendis frénétiquement les mains vers elle, suffoquant, muet, halluciné, redevenu mioche, tant accablé d'ivresse qu'enfin je roulai sur le parquet, à moitié évanoui.

Je me suis un peu complu en cette souvenance, afin de dire mieux la frénétique béatitude de mon amour et combien je fus délicieusement bouleversé à la vue d'une petite fille un soir dans la campagne. C'était elle! Je me précipitai; mais elle disparut derrière un monticule, dans une chaumine, devant où je m'immobilisai longtemps, abstrait, palpitant, extasié, stupidé.

La nuit, je sommeillai à peine; et le lendemain, en classe, je fus radieux et distrait au point que le maître crut dix conjugaisons indispensables pour me ramener complètement à la réalité. Mais comme j'en avais toujours une provision à toute éventualité, rien n'altéra l'ivresse de cette journée exquise.

A la vesprée, j'errais depuis une heure autour de la chaumine, dans l'azur fourmillant des rêveries et les capiteuses douceurs de mai, quand elle m'apparut tout à coup au haut du monticule, — la grâce

frêle de ses neuf ans sur les splendeurs du soleil, comme une Vierge doucement extasiée sur l'or fleuri des vieux tableaux gothiques allemands.

C'était donc elle ! Sa beauté m'infusa pourtant la tristesse d'une déception vague. Il me semblait qu'elle aurait dû être un peu autre, je ne sais comme, à vrai dire ; mais moins définie, moins fixée. Néanmoins, d'ineffables spasmes m'oppressaient la poitrine ! Tête levée comme un saint raphaélesque, je la contemplais, ravi, croyant qu'elle allait, nouvelle Marie, voilée d'une éblouissante auréole, s'élever et s'évanouir dans la clarté des cieux !

L'angélus au loin résonnait. Des ailes colorées frémissaient dans l'ambre vespéral. Et mon imagination, allumée aux réminiscences des gravures chrétiennes, percevait finement, dans la soyeuse blancheur des nues, mille formes d'anges voltigeant, roses et grassouillets, des palmes et des lys à la main, — quand surgit de derrière le monticule une tête de vieille, et une main rugueuse secoua la Vierge, très irrévérencieusement.

Et une voix hargneuse glapit :

« Que fais-tu donc là, fainéante !

— Laisse-moi la paix ! »

Mais la main l'entraîna, violente ; une dispute retentit ; et dans les cris pleurards de mon idole, sonnèrent à toute volée quelques épithètes ignobles et furieuses...

Quel écroulement en moi ! Une insupportable désolation se dégagea de toutes les magnificences crépusculaires, et je m'enfuis plein d'une épouvante morne, la gorge sèche.

Ne dites point que c'était peu de chose ! Il vous faudrait éprouver la violence de ma passion et l'ivresse du rêve un instant réalisé ! Il vous faudrait avoir aussi mon cœur assoiffé sans cesse de douloureuses béatitudes. La déception fut affreuse autant que l'espoir avait été fol !

Je courus réfugier mes sanglots sur la borne de notre grange, sous le vieux frêne solitaire où s'éteignaient, dans la souffrance de l'ombre, les derniers caquets des moineaux. Plus de visions rosâtres ! Et la nature entière, funèbrement muette, semblait s'être tue par respect et pitié devant la désolation du pauvre enfant qui hoquetait à mourir, en grelottant la fièvre dans un coin.

Il voit encore, celui qui fut cet enfant, sa mère venant le découvrir

là bien tard et l'étreindre de toute sa tendresse dans un baiser alarmé, en s'écriant :

« Mon Dieu ! Tu pleureras donc toujours !... »

Tu pleureras toujours ?.....

Savais-tu bien, ma pauvre mère, tout ce que tes paroles avaient de prophétique ! Une implacable destinée n'a jamais permis à ton fils de les oublier un seul jour... Tu la pressentais donc ? Il se souvient, l'enfant d'alors, des touchants regards soucieux de ton incomparable tendresse, ce soir qu'il s'assoupissait encore exploré dans ton sein, sous la lampe héréditaire, sans t'avoir confié la vraie cause de ses larmes. Pressentais-tu, ma mère, tout ce qu'il y aurait d'épreuves pour ce petit corps réfugié contre ton amour ? Lui qui saignait déjà d'une chimère morte et qui voyait l'ombre en toute splendeur, pressentais-tu ce qu'ils devaient en faire ? Quand il parut dans l'enthousiasme de la fraternité brûlante puisée à ta mamelle, il se trouva assez d'abjecte traîtrise pour le frapper par derrière ; et mainte patte, aux yeux des bonnes gens caressante, implanta félinement une griffe jusqu'au fond de sa plaie. Hypocrites indignations, haines tortueuses, jaunâtres envies, vellétés calomniatrices tourbillonnèrent, harpies dans leur infection, autour de sa vaste tendresse et de ses songes émerveillés. Sa douleur même en offensa ! Enfin, suprême épreuve, des yeux affectionnés le scrutèrent obliquement... Si bien qu'en des heures cruelles, l'âme cuisante de blessures, il cracha de rage le serment d'Annibal sur cette humanité hideuse — qu'il aime malgré lui !..... Calmé, il dut toutefois cuirasser fréquemment de dédain ses émotions et ses idéals ; et dans cette farouche armure qu'exigent les mêlées quotidiennes, ceux qui ne le connaissent pas ne soupçonnent guère un apôtre faible et doux, les yeux sans cesse humides. Mère, tu n'as pu pressentir tout cela ! Quand tu dorlotais « ta petite joie » avec une effusion si ardente, quand tu préparais si soigneusement sa couchette et son repas, quand tu ne l'abandonnais pour l'école qu'accablé de provisions et de baisers, non tu ne pressentis jamais qu'un jour peut-être, comme Dante Alighieri errant pauvre en exil, ton fils devra « monter l'escalier d'autrui. » Ah ! la pensée de tes tortures en lui et de ses tortures en toi !... Qu'ose-t-il donc parler de déceptions enfantines, aujourd'hui que le vol fulgurant des années l'a roulé pâle et meurtri par la vie ! Qu'ose-t-il parler d'un caillou rencontré sous la

mousse de la plaine, aujourd'hui surtout qu'il traîne notre croix dans les ronces du Calvaire! Oui, tout déjà le décevait alors! Oui, il a souffert et sangloté! Mais qu'on lui rende toujours les déceptions, les souffrances et les sanglots des jours où tu ne pleurais pas, il te les offrira, mère que son égoïsme oublie trop souvent! Pouvait-il être accablé quand tu ne l'étais pas! Qu'on lui rende ta félicité morte, tes clairs refrains wallons, l'orgueil de tes espoirs et la sérénité de ton sourire; qu'on lui rende le temps où ton visage était plus jeune, ô mère idolâtrée! il saignera sans doute encore, mais ce ne sera rien!

Liège, décembre 1884.

CÉLESTIN DEMBLON.

SUR LA PLAGÉ

*Blanches ailes des barques frêles,
Vois ces taches d'un ton plus clair
Sur le vert sombre de la mer :
Sont-ce des voiles ou des ailes?*

*N'est-ce pas que l'une d'entre elles
Doit cingler, ô le rêve cher!
Vers une île adorable où l'air
Est tout peuplé de tourterelles.*

*Rêveuse qui les suis des yeux,
Veux-tu regarder tous les deux
La même voile, au loin qui tremble ?*

*La seule extase sans rancœurs,
Le plus délicat des bonheurs,
C'est encor, de rêver ensemble.*

JACQUES MADELEINE.

Etretat, Août 1884.



SPLEEN D'HIVER

SEXTINE

*Voici venir l'ennui langoureux des hivers
Et les neiges dansant au rythme des tempêtes ;
Voici venir le froid, qui met un joug aux mers ,
Avec le cœur transi des souvenirs amers.
Adieu les floraisons, les cieux bleus et les fêtes,
Et les nids gazouillant au sein du vert des faites !*

*C'est la morne saison où, des monts et des faites,
S'en viennent, en maraude, ours et loups des hivers ;
Le meurt-de-faim grelotte à la lueur des fêtes
Et sent en lui gronder la rage et les tempêtes!
Le matelot lointain, plein de pensées amers,
Invoque Notre-Dame en contemplant les mers.*

*La nuit, le monotone ululement des mers
Et la bise sifflant dans les sapins des faites
Soulèvent le vol noir des cauchemars amers ;
Et l'âme des roseaux, orchestre des hivers,
Exhale au long du fleuve, au souffle des tempêtes,
Un pleur qui fait frémir les démons dans leurs fêtes.*

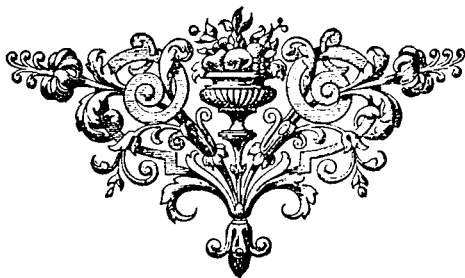
*Nostalgiques regrets du printemps et des fêtes,
Vous submergez mon cœur comme un brouillard des mers,
Et je rêve au soleil dans un ciel sans tempêtes,
Aux orangers dont l'or fait balancer les faites,
Aux vallons à l'abri des frimas des hivers,
Où croissent, dans les rocs, les cytises amers.*

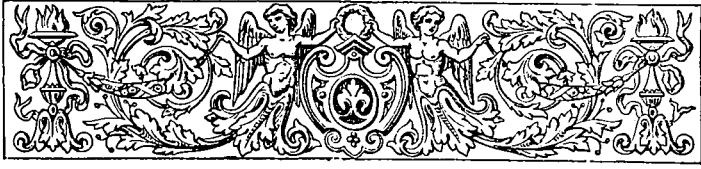
*Arrière, ô souvenirs que les réveils amers
Traquent cōme le deuil à la suite des fêtes !
Non ! ce n'est pas pour vous, ô somnolents hivers,
Le sourire estival de la terre et des mers ;
Mais à vous l'ouragan qui hurle sur les faîtes ,
Et le long des écueils l'écume des tempêtes.*

*Oh ! la neige tournoie aux remous des tempêtes,
Et ma raison se meurt sous les regrets amers.
La neige s'amoncelle aux flancs glacés des faîtes,
Et j'écoute en mon cœur chanter les vieilles fêtes.
La neige avec horreur s'engouffre dans les mers,
Et je veux me tuer dans l'ombre des hivers ;*

*Me tuer dans l'hiver, tandis que les tempêtes
Sur les mers chanteront des Requiem amers,
Et qu'en fête la Mort dansera sur les faîtes.*

STUART MERRILL.





CONTES DE L'ATELIER

MIANA.

A Wilhem Van Kempe.



MONSIEUR, s'il vous plait...

Et la chanteuse, effleurant l'épaule de Carlovitch dans une inclinaison du buste, tendit sa sébille où s'empilaient quelques piécettes de cuivre que mordorait le flamboiement du gaz.

Lui, somnolait sur sa chaise, en face d'un bock à demi vide.

— Monsieur, s'il vous plait...

Lentement il redressa la tête, enveloppant d'un regard étrange la femme qui, près de lui, se piétait, patiente. Dans son corsage bleu clair étoilé de blanches fleurettes, sa jupe écourtée laissant deviner la broderie qui frangeait son pantalon, elle était délicieuse, malgré sa gracilité. Ses yeux de jais qu'ombraient de longs cils noirs, ardaient, troublants, au-dessus de ses joues légèrement poudrerizées.

Carlovitch laissa choir une pièce d'argent, tâche blanche au milieu du bronze.

Un étonnement rosa les pommettes de la quêteuse, à cette générosité inaccoutumée ; elle ébaucha un sourire et paracheva sa tournée, papillonnant d'une table à l'autre. Puis, tandis que le piano flonflonnait une ritournelle, elle s'effaça derrière un rideau pendu au fond de la salle ; un instant après elle regagna sa place sur la scène, vaste estrade encadrée d'étoffes rouges, criardes, qu'une large glace encore approfondissait.

Le spectacle continuait. Processionnèrent des chanteuses bizarres rabachant, d'une voix éraillée, d'égrillardes chansonnettes à succès, les plus osées ceillardant, de ci de là, avec des gestes canailles, les débutantes s'avançant gauches, déguindées, mal assurées sur leurs jambes et fixant obstinément un point du plafond, toujours le même ; des cabots sans engagement, la

face émaciée, imberbes, sanglés dans des habits trop étroits, dévidant des monologues idiots panachés d'un refrain ; un jeune ténor pleurant des romances sentimentales où il était invariablement question de ramiers, de printemps et d'amour ; enfin deux petites danseuses anglaises pirouettant, légères, avec un accompagnement de paroles tendrement monotones.

Des cris montaient, des exclamations se croisaient, des rires éclataient, dominant par instants les accords sourds du piano. Parfois, à l'horripilement des bons bourgeois échoués là pour déguster la pièce, en gobelottant une consommation, le boucan s'étendait, féroce, empêchait d'ouïr la prime note de la chansonnette abordée. Et se démenait alors, rageuse, l'exécutante avec des gestes désordonnés et d'inutiles égueulements.

La fumée tirebouchonnait des pipes, bleuâtre, et se massait au plafond, auréolant d'un nimbe les flambées du gaz ; des vapeurs se dégageaient, âcres, de la bière épandue, appesantissant les crânes.

Peu à peu cependant, à mesure que le programme s'égrenait, une vacuité se creusait dans la salle. Les groupes devinrent moins compacts, s'espacèrent.

Carlovitch, sans déceffer, clouait la chanteuse du regard, applaudissant à outrance chaque fois qu'elle avait roucoulé un couplet ; elle, alors, d'un sourire soldait son accortise.

Connaissance était liée.

Soudain une main agrippa le bras du sculpteur :

— Que diable fais tu ici ? Tu sais, je compte toujours sur toi pour ce soir, à minuit dans mon atelier ; on godaillera...

— Tiens ! ce vieux Hébroshima !

— Au fait, nous ne serons que trois, Berthe et nous, en famille ! Michel vient de me prévenir qu'il ne pourrait nous tenir compagnie...

— A merveille ! je me proposais précisément d'abouler avec une doublure...

— Partie carrée alors ?

Et le nouveau venu cligna de l'œil en inspectant autour de lui.

— Regarde, à droite sur la scène, en jupon bleu...

— Pas mal ! mais amène-la en costume au moins...

— Entendu.

Une poignée de main ; Hébroshima s'éloigna.

Les spectateurs se raréfiaient de mieux en mieux. Anonchalties, les servantes s'immobilisaient sur les chaises ; derrière son comptoir où pyramidaient des soucoupes de porcelaine et de minuscules assiettes d'étain dans un désordre de verres, de carafes, de flacons multicolores, la patronne, pimpante avec son bouquet au corsage, ses lèvres carminées et ses cheveux irréprochablement tordus sur la nuque empilait la monnaie, récapitulant la

recette. Les chanteuses elles-mêmes s'alanguissaient, les yeux papillottants. Et sur la salle esseulée qu'empoisonnait l'atmosphère laiteuse, une lourdeur tombait.

Enfin les derniers groupes s'éperlèrent. Dans une confusion, les artistes dégringolèrent de l'estrade ; les femmes, déliées de la contrainte de la scène, s'épandant en papotages, en criaileries ; les hommes se hâtant de gagner la sortie, soulagés de la corvée accomplie.

Délibérément Carlovitch s'approcha de la chanteuse qui ne le perdait pas de vue.

— Mademoiselle, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander votre nom ?

— Je m'appelle Miana.

— Miana, veux-tu venir souper avec moi ?

Une rougeur couperosa ses joues :

— Ça va !

Et, bras dessus bras dessous, ils s'éloignèrent dans la sombreur de la nuit.

II.

Suivi de Miana, frissonnante sous la laine du châle effiloquée en franges sur ses épaules, Carlovitch s'engagea dans l'ombre noyant l'escalier, guidé seulement par la lueur pâle d'une lanterne japonaise qui s'arrondissait sur le palier du premier étage.

Un silence planait, lugubre, et, sans la porte de l'atelier entrebaillée qui découpait une bande de lumière jaune dans l'enténébrement du couloir, on eut pu croire la maison endormie profondément. A pas de loups ils s'avancèrent, un instant haltèrent sur le seuil, contemplant.

Anonchalie sur le divan où des gerbées de fleurs grises tachaient le fond clair de l'étoffe, Berthe, les yeux vagues sous le frisottis de cheveux châtain qui lui nimbaient le front, une cigarette aux lèvres, exhalait des filets de fumée bleuâtre qui roulaient dans l'air, se tordaient ondulants, bientôt évanouis.

Au centre de la pièce, inspectant la table dont la nappe éclatait dans sa blancheur neigeuse sous la large coulée de lumière épandue par la lampe, se dressait Hébroshima, la face égayée d'un sourire. Et, de la cheminée où grimaçait entre deux candélabres de bronze, une tête de satyre, s'enfuyait un poêle de fonte, dont les flancs rougeoyaient comme deux yeux énormes braqués sur la fête apprêtée.

La porte s'ouvrit.

— Enfin, vous voilà ! exclama le peintre.

Et comme Berthe redressée, tendait la main à Carlovitch, celui-ci alla quérir la chanteuse qui s'effaçait, dépaysée.

— Je vous présente Mademoiselle Miana.

Les deux femmes s'inclinèrent, Berthe déroband dans son salut la moue dédaigneuse qui lui plissait les lèvres.

— Et maintenant que sont faites les présentations, à table! cria Hébroshima en avançant des sièges. Alors, tandis que se mélaient au ronflement des chaises égratignant le parquet, le friselis des jupes et le rire aigu des verres entrechoqués contre les assiettes, une musique bizarre, harmonieusement tendre, s'envola de la tapisserie qui masquait le cabinet du fond.

A l'étonnement qui redressa la tête de Carlovitch, le peintre sourit.

— Une idée à moi! dit-il après un instant, en adressant à Berthe un regard d'intelligence. Un harpiste que j'ai harponné dans une ruelle des environs où il pleurnichait des airs de cimetière sur les cordes de son instrument. Je lui ai offert de le produire devant un auditoire sérieux..... et je l'ai amené ici.

— Un souper en musique! tout-à-fait galbeux! éclata Carlovitch en sifflant un verre de champagne.

Et Hébroshima, rayonnant, alla cueillir au pied du paravent une bouteille de bière anglaise qu'il porta au harpiste, derrière la tenture.

— Encore un bouchon, mon brave, et pinçons raide les boyaux!

Pendant une seconde, un recueillement régna dans lequel les accords se traînaient, languoureux. Puis, peu à peu, ils sombrèrent dans l'envolée des rires et le cliquetis des couverts heurtés. Les mets se succédaient, largement arrosés, et une intimité plus grande s'établissait entre les convives en même temps que croissait le brouhaha.

Carlovitch avait accolé sa chaise à celle de Miana, dégustant les confidences qu'elle lui susurrait à l'oreille, éjouie devant cette profusion de vins exquis comme elle ne se souvenait guère d'en avoir goûté jusqu'alors. Berthe, les joues allumées, grillait des cigarettes, s'esclaffant avec des petits accès de toux, à un récit qu'Hébroshima émaillait de mots très-crus.

Lui, tout en narrant, se renversait sur sa chaise.

— Holà, musicien du diable, hurla-t-il tout-à-coup après avoir vidé son verre d'un trait, avance à l'ordre!

La tapisserie s'écarta, encadrant la tête du harpiste, une tête d'italien aux cheveux de jais plantés sur un front basané, énergique avec sa moustache noire qui lui barrait les joues.

D'un coup d'œil il embrassa la scène.

— Miana! s'écria-t-il brusquement en bondissant vers la jeune femme, les poings serrés, menaçant.

Elle se redressa avec un tremblement, toute blanche.

— Défends-moi! exclamat-elle en s'abritant derrière Carlovitch.

Ce fut une stupeur.

Tous s'étaient levés, s'interposèrent. Le sculpteur saisit le bras de la chanteuse et durement :

— Quel est cet homme ?

Elle baissa la tête, sans un mot.

Un ricanement crispa la face de l'italien :

— Assez de noce, tu vas me suivre maintenant !

— Jamais !

— Coquine ! hurla-t-il en se ruant sur la table derrière laquelle s'était réfugiée Miana.

Les bouteilles titubèrent, fracassant la porcelaine, roulèrent sur le parquet avec un bruit sourd ; la nappe maculée déjà par le souper, s'ensanglanta du vin renversé, goutta, sale.

Tandis que les deux hommes empoignaient le harpiste, Miana soudain raffermie se pencha sur lui :

— Eh bien quoi, j'en ai assez, là, je suis libre n'est-ce pas...

Cette explication lui cingla la face comme un coup de fouet. Dans un rugissement, il raidit le buste en avant, ses bras se tordirent pour se dégager de l'étreinte, poings fermés. Le peintre butta contre une chaise, lâcha prise ; Carlovitch, saisi à la gorge brusquement, perdit l'équilibre, ses reins plièrent, sa bouche étouffa un râle ; il tomba à la renverse.

Dégagé enfin, le musicien eut un éclair de triomphe et, rapides, ses mains ramassèrent un couteau pointu, au manche d'argent finement guilloché, qui traînait parmi le désordre de la table ; un rais de lumière baisa la lame dans un miroitement et Miana s'affaissa avec un cri déchirant.

Au dessus du sein droit, parmi l'étoilement des pâles fleurettes, s'élevait une tache rougeâtre sur le fond bleu du corsage de la chanteuse.

L'italien recula, livide, et avant qu'Hébrosima eut pu l'arrêter, il se précipita dans l'escalier avec un sanglot.

Carlovitch, affolé, s'était élancé vers la jeune femme, écartant d'un doigt tremblant les étoffes qui épongeaient la blessure ; sur la chair nue des larmes de sang perlèrent, se fondirent en un filet rouge...

Et tranquillement, sous la clarté jaune qui pleuvait de la lampe, inondant les restes du souper, les débris de porcelaine souillés de vin, comme une averse d'or sur un tas d'ordures, Berthe, à moitié saouïe, avait balayé un coin de la nappe et grignottait des gâteaux secs en marmonnant, les coudes sur la table, maussade :

— C'est égal ! Des noces comme ça, c'est pas drôle !

LUC MALPER.



CHEVAUX DE FIACRE

*Eh bien ! moi je les plains, ces pauvres haridelles,
Ployant sous le harnais qui fait craquer leurs os ;
O bourgeois idiots, lorsque vous riez d'elles,
Elles ont, plus que vous, de cœur sous leurs cerceaux.*

*Quand du matin au soir, ces rosses efflanquées
Promènent dans Paris vos bedons insolents,
Vous osez les railler, jusqu'à ce que, claquées,
Elles aient vu la fin de leurs supplices lents.*

*Plus qu'elles, à coup sûr, vous êtes ridicules.
Qui sait ? Peut-être un soir vos mères en gaité
Vous ont-elles conçus au fond des véhicules
Que « Cocotte » a traînés sans curiosité.*

*Quand vous-mêmes, fuyant les douceurs conjugales,
Pour mettre une sourdine à vos sens aux abois,
Béats, vous apaisez vos charnelles fringales
Entre l'Arc-de-triomphe et la porte du Bois.*

*N'est-ce assez du cocher tout repu de fuschine
Qui fouaille sans pitié, sans trêve ni remord,
Et qui leur fait porter, sanglante, sur l'échine
L'humble croix du martyr, qu'un fouet vorace mord ?*

*Oh ! n'insultez jamais une jument qui tombe,
Car bien souvent la faim fouille son ventre étroit ;
Car, sans cesse, elle voit au delà de la tombe
Rire Monsieur Macquart * de son grand rire froid.*

* Macquart, équarisseur en renom, à Paris.

*Car, lorsque la Camarde entre ses doigts vous masse,
Respectueuse et lente, à travers les brouillards,
Sur le pavé visqueux comme un dos de limace,
Elle s'en va tra'nant vos tristes corbillards.*

*En terminant ces vers que la rime tricote,
Ma chandelle, jetant son pleur de suif peiné
M'a dit : « je suis le peu de graisse que Cocotte
Put garder sous son cuir que le fouet a tanné. »*

ALBERT VERNAELDE.

SOIR TRANQUILLE

A ma grand'mère.

*La lampe recueillie en son rose abat-jour
Rêve ainsi qu'un œil blond voilé de sa paupière;
Et les tendres reflets de sa douce lumière
Avivent sur les murs les bouquets Pompadour.*

*De son bonnet grand'mère a rejeté les brides
Sur son dos, et s'approche en me tendant le thé;
Et son visage aimant trahit telle bonté
Qu'un sourire infini rayonne dans ses rides.*

*L'heure passe; bientôt de ses doigts assoupis
Son ouvrage, sans bruit, glisse sur le tapis
Et le sommeil lui donne un moment de bien-être.*

*Et tandis que l'aïeule à mon chevet s'endort,
Je regarde, rêveur, la croix de ma fenêtre
Détacher ses bras blancs du ciel bleu piqué d'or.*

AUGUSTE VIERSET.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Joséphin Péladan : LE VICE SUPRÊME. — Henri Nizet : LES BÉOTIENS.

« FINIS LATINORUM ! »

AVEC J. Barbey d'Aurevilly, ce Maître à l'altier orgueil, et Léon Bloy, le farouche qu'Uzès, au *Chat Noir*, crayonna un jour, dans une niche gothique, en preux marmoréen portant sur la poitrine la croix des Chevaliers de Chypre, Joséphin Péladan forme la trinité superbe qui, devant le Siècle, se hausse dans la fierté de ses croyances et de sa foi.

Joséphin Péladan, pour nous, n'est point un inconnu. L'auteur de la Biographie de Marion Delorme, qualifiée « véritablement délicieuse » par J. B. d'Aurevilly; le critique d'art qui, l'an dernier, fit éclater dans l'*Artiste*, ses appréciations originales et fougueusement outrancières du Salon de 1883, dirige *La Revue des Livres et des Estampes*, qu'il a fondée à Paris récemment. Là, il donne libre cours à ses franches allures, épand en des pages superbes sa verve railleuse, ses sympathies ouvertes et ses haines plus ouvertes encore, lâche sur les médiocres, les gâteux et les « honnêtes hommes » des Lettres, sa critique enragée qui fouette et qui cingle, cravache en passant l'éditeur tranchant du Mécène ou se posant en dispensateur de gloire, en un mot, pousse droit au but, à travers tout, tant pis! sans souci ni cure des sottises vanités qu'il froisse, des baudruches enflées qu'il crève, des « gloires reconnues » dont il se moque, et des renommées surfaites ou volées qu'il secoue furieusement dans sa hautaine indépendance.

C'est ce viril qui nous donne *Le Vice Suprême*; il a entrepris cette tâche énorme : l'Etude passionnelle de la décadence contemporaine.

Notre siècle, dans sa recherche vaine et acharnée de l'impossible, de l'au delà, a poussé nos défauts, nos vices, nos douleurs, jusqu'à l'acuité la plus exaspérée; l'ennui devient le spleen hantant, conseiller de la folie et du crime; le mal : la perversion; la volupté dégénère en stupre et en luxure.

Ces dépravations scrutées et fouillées déjà par les frères de Goncourt, Emile Zola, et en dernier lieu, par Joris Karl Huysmans dans « *A Rebours* », Péladan les étudie au point de vue passionnel, dans une œuvre énergique et troublante. *Le Vice Suprême* annonce un maître. Certes, ce livre n'est point parfait : la conception du prédicant Mérodak, entr'autres, le *Deus ex machina* aux incantations magiques, qui envoûte les coupables selon les légendes mystérieusement horribles du Moyen-Age, et tranche ses situations avec une aisance par trop naïve, est indigne des exigences du roman

moderne ; certes, l'auteur, possédé par ses études orientalistes, obsédé de science occulte, de kabalisme et de magie, en bourre son livre au point de rendre certaines pages presque incompréhensibles. — Mais à côté de ces défauts de début, que de maîtresses qualités surgissent triomphalement !

L'acuité de l'analyse poussée jusqu'au tréfond, le verbe évocateur et précis, la richesse prodigieuse de la phrase, la science, l'érudition de la langue, cachent ce que le style peut encore avoir d'hésitant et d'influencé. Et parfois, l'emploi de vocables latins « *DIVI HERCULIS FILIA. FINIS LATINORUM !* » donne au récit une grandeur d'épopée. Car c'est bien une épopée que l'auteur nous dit : l'épopée des décadences et des écroulements d'une race : « Ohé ! les races latines ! Ohé ! »

La thèse que Joséphin Péladan défend dans *Le Vice Suprême* peut se résumer dans cet extrait « Hors l'Eglise point de salut ! ce mot que se passent les ironies, je vous le répète en historien !... l'Eglise est l'Arche Sainte qui peut sauver la France., il faut que le monde tourne autour de la pensée catholique. »

Ces affirmations sont au moins problématiques. Notre tâche n'est pas de les discuter, mais bien de constater que J. Péladan a fait un livre sincère, un livre fort. En lui, nous saluons un des chefs de l'orientale génération.

II

Le pistolet de combat au poing, Henri Nizet possède une justesse de tir d'une précision rare : à bonne distance, il troue sa cible au point fixé. Cette virtuosité pourrait lui devenir précieuse ; il sait en effet, par chacun de ses livres, s'attirer des hottées d'ardentes inimitiés. C'étaient, l'an dernier, les membres de la colonie exotique — grecs, roumains, brésiliens — qui grillaient d'envie de charcuter vif le téméraire auteur de *Bruxelles rigole l...*, aujourd'hui, Nizet pousse, dans les *Béotiens*, un nouveau cri de défi, de combat, nous dirons plus : — de vengeance.

Nous n'avons, ici, ni à nous préoccuper des mobiles qui ont fait agir l'auteur des *Béotiens*, ni à les discuter ; mais nous tenons à constater que Nizet a vu ses modèles sous le grossissement malvoulant de sa haine, et poussé les travers qu'ils peuvent avoir jusqu'à une exagération outrée : il les a odieusement chargés et surchargés. Nous nous élevons avec violence contre le ridicule dont l'auteur tente de couvrir les pures gloires littéraires qu'il désigne sous les noms de Jancoi, Lenormand, Royanès, et auxquels vont toutes nos admirations et notre ardente sympathie.

Quant aux « *potaches* » de la « *Jeune Académie* » malmenés et critiqués avec une méchanceté piquante, plutôt au point de vue matériel, physique, et secondaire, — *de scriptoribus, non de scriptis* — nous n'avons pas à les défendre ; — c'est un soin que jalousement, ils ne voudraient laisser à personne, et ils ont de longtemps prouvé que bec et griffes ne leur font pas défaut.

Si chacun devait voir la Belgique et sa renaissance littéraire sous le jour voulu ridicule de M. Nizet, et pessimiser comme lui ; si son appréciation cavalièrement dédaigneuse et outrée était sincère, certes, le titre de sa dernière œuvre serait flagellant, et nous aurions, mais seulement alors, droit d'avouer cette plainte découragée : « En quelle Béotie vivons nous ? »

Ces expresses réserves faites sur les intentions de l'auteur, nous nous sentons plus à l'aise pour examiner son livre en nous affranchissant de la clef du roman, jugeant les types qui défilent sans voir derrière eux les maîtres ou les amis visés.

Les Béoliens sont une œuvre recelant une forte dépense de réel talent, accentuant la personnalité brillante qui a surgi dans *Bruxelles rigole !*.... Simple est la trame du roman, histoire d'un reporter qui, petit à petit, s'idiotise dans l'abrutissant métier du fait-divers. Nous le suivons dès sa naissance, tard issu de deux tâcherons qui, après avoir drûment laboré pendant leur long végétement ignare, veulent faire de leur fils un savant, un « *professeu* » — Puis, sur les bancs où il frotte ses culottes de primus et de fort en thème, dans l'institution où un sort précaire le contraint à être pion ; enfin, dans le débraillé cynique de sa vie de journaliste ; nous assistons alors au sourd travail de son intelligence qui s'insurge contre l'avachissement prochain et fatal. Il rêve à Paris, à la gloire littéraire, et dans son cerveau fermentant s'élabore un projet sauveur : « Il pèse et repèse une résolution déjà longtemps modelée : de profiter de sa male fortune, de rallier ces ridicules épars, de les colliger en un livre de rire amer, de joie qui cingle. — et de se servir de ce livre pour enfoncer, comme d'un bélier, l'impasse de médiocrité où est acculée sa jeunesse. La loyauté de Jude, l'enflure de Jancoi, le potachisme des confrères, les tics de la Jeune Académie, *assaisonnés du condiment de sa haine* et cuisinés en volume, le vengeraient des avanies et le sortiraient peut-être de sa géhenne bruxelloise. Mais la rigueur des faits, la débilité de son courage, l'élan de la journalière bêtise se coalisent contre sa révolte..... La résistance à l'habitude, l'économie du temps, la persévérance font défection autour de sa volonté, principalement lorsqu'il se considère, finissant sa vingt-huitième année dans l'encroutement de ce turbin où il stagne depuis quatre ans. . . . ».

Un collage tenace, qui finit par devant le maire, vient ajouter son influence abêtissante aux inerties de sa volition, et enfin, veule, il se laisse aller, engrené pour toujours dans le mécanisme tuant du journal.

Sur ce champ, Henri Nizet a campé fermement des personnages vifs et des tableaux superbes. Toute l'enfance d'Etienne Sergery est d'une vigoureuse observation, et son stage de pion d'une désolante vérité. L'étude de son initiation littéraire surtout est une maîtresse page ; nous avons tous parcouru ces étapes vers les Lettres, nous enthousiasmant en des admirations dont nous rions au souvenir. Les descriptions du journal et de l'imprimerie sont grasses de virtuosité. Quelques silhouettes de reporter sont finement découpées ; peut-être le personnage de Clara est-il un peu pâle et flou dans cette débauche de types qui crèvent nerveusement l'enveloppe du livre, comme des diabolins saillent d'une boîte à ressorts.

Certaines scènes, d'un naturalisme impavide énergique, d'un effrayant réalisme de rendu, feront péter bien haut les buveurs de lait et les affamés de gélatine : nous nous en gaudissons fort.

Depuis sa prime œuvre, le faire de Nizet s'est accusé, plus personnel, quoique son style laisse parfois encore percer la torture et l'effort de la recherche. Il a l'audace des mots peints, vrais et crus, qui lui procurent de véritables trouvailles d'expression. Même nous lui reprocherons l'abus du terme trivial, dans les passages sur-

tout où le genre du sujet ne l'appelle nullement. Les dialogues qui courent au long du livre sont d'une belle vivacité. L'unité de l'œuvre est parfois brisée par des incidents qui frisent le hors d'œuvre, la haine complaisante de l'auteur s'y abandonnant avec délice. Et c'est bien là son mobile : la haine ; Nizet nous trahit dans l'extrait cité plus haut, la genèse des *Béotiens*.

Hardiment, nous répèterons ce que maître Camille Lemonnier disait jadis, et justement, d'un autre de nos Jeunes : « Un mâle nous est né. » — Déplorons qu'il soit hargneusement solitaire, — et farouche.

HENRY DE TOMBEUR.



CHRONIQUE MUSICALE

NÉRON D'ANT. RUBINSTEIN.

PREMIÈRE EXÉCUTION, A ANVERS, LE 30. DÉCEMBRE 1884.

Un intérêt tout puissant s'attachait à cette première, dont la presse entière a parlé et qui, pour des raisons d'ordre différent, n'a peut-être pas répondu à l'attente générale. Pour qui connaît Rubinstein, cette tête géniale et passionnée, pour qui surtout connaît l'artiste, nous n'osons dire le pianiste, tant ce terme nous paraît restreint pour désigner une personnalité aussi complète au point de vue esthétique, il semblait que l'œuvre dramatique, engendrée par cette puissante originalité, devait être révolutionnaire. Et pourtant cette partition ne peut être classée dans ce que l'on appelle la nouvelle école ; c'est la forme ancienne de l'opéra, avec ses airs, ses chœurs, ses scènes nettement coupées, c'est de la musique sur un sujet donné, et non un drame exprimé musicalement. On ne peut dire non plus que la musique de Néron porte le cachet spécial d'une nationalité quelconque, elle est, avant tout cosmopolite. De là, peut-être, ce manque de concision, ces longueurs qui fatiguent l'auditeur et atténuent l'intérêt. Voilà pour les défauts ; mais, à côté de cela, il y a de hautes et nombreuses qualités musicales ; l'œuvre entière porte le cachet d'une personnalité mâle et vigoureuse. Rien de vulgaire chez Rubinstein, jamais de sensiblerie ; de la tendresse, oui, de la vraie, intense et passionnée, pas de roucoulements plaintifs, pas de longueurs maladives ; quoiqu'elle exprime, la langue de Rubinstein reste toujours sincère ; spirituelle et fine quand l'action le comporte, elle a aussi parfois des élans superbes, des accents singulièrement puissants.

Nous disions, plus haut, que le Néron n'avait peut-être pas répondu en tous

points à l'attente générale, et nous venons d'indiquer les causes qui nous ont paru justifier la déception des artistes, mais eux seuls, peut-être, sont parvenus à saisir les beautés incontestables de cette partition, qui n'a pas eu, à Anvers, une exécution à sa hauteur. Orchestre médiocre, quoique soutenu par un chef habile, chœurs et ballet en-dessous de la moyenne, mise en scène insuffisante. Figurez-vous, Ant. Rubinstein arrivant de cette Allemagne, où le théâtre est une institution éminemment artistique, où orchestre, chœurs, scénerie, sont également soignés ; figurez-vous son amère déception.

Il a bien trouvé en M. Warot, un excellent chanteur pour personnifier son Néron, quelques autres solistes capables de le seconder; mais son ballet, ce ballet pour lequel il a écrit tant de pages ravissantes, qui donc était là pour le danser; mais ces riches pages orchestrales, qui donc allait les lui détailler; mais ces grands effets de scène, qui donc allait les lui créer? De là, sa mauvaise humeur, et, s'il n'a pas quitté Anvers, sa partition à la main, en secouant la poussière de ses pieds, nous croyons que nous le devons à l'accueil sympathique, cordial, enthousiaste, qui lui a été fait par la société de cette ville. Car, si l'on n'y a pas encore le culte de l'art dramatique, on y a celui des artistes, et nous ne souhaitons qu'une chose, c'est qu'il vienne un jour, où l'hospitalité accordée à l'art dans notre métropole commerciale, soit égale à celle qu'elle offre aux illustres personnalités musicales; alors le théâtre anversoïis n'aura plus rien à envier à aucune scène du monde.

X.



IX^{me} EXPOSITION DE L'ESSOR

Cette exposition ne marque pas une étape, il faut que nous l'avouions. Les membres de l'*Essor*, au lieu de décupler leurs moyens personnels, les ont, semble-t-il, perdus de vue pour prendre chez leurs voisins de table, les uns une harmonie facile de tons, les autres le truc d'escamoter des arrière-plans, etc., etc. La plupart de ces toiles sentent décidément un air de peinture qui avancerait rapidement en âge leurs auteurs, s'ils n'y prenaient garde.

Qu'un groupe de jeunes s'exaltent au combat, cela se comprend, mais s'attiédissent, ce n'est point prévu; nous devons malheureusement le constater ici. A part deux ou trois œuvres qui témoignent de cette belle fièvre du cerveau qui donne à l'œil des pénétrations analystes, le reste est pesamment et souvent bourgeoisement vu.

En présence du manque d'intérêt artistique de presque toutes ces toiles, nous demandons pourquoi on a exposé aussi indignement la grande toile, *Les Moissons*, de De Groux. En pleine obscurité, elle nous a fait l'impression d'un vaste bas-relief en bronze ou de quartiers de rocher humanisés. Les groupes, car on ne distingue que cela, paraissent colossalement établis. En lumière qu'en adviendrait-il? Nous ne pouvons le prévoir complètement; mais nous sommes certain, que cette débauche

de plastique biblique ferait de cette peinture, fresque, ou tout ce que vous voulez, une véritable attraction artistique. Craindrait-on à l'Essor ce que les béquilles officielles, les plumeaux administratifs appellent un « faux pas »? Tant pis.

Léon Frédéric a brossé grassement le portrait en pied d'une *Vieille servante*. Ce vieux corps inquiet, dont la silhouette doit être rarement au repos, nous donne une attitude d'une gaucherie très-typique, très-vivante. La tête en est belle; ses yeux habitués aux mêmes travaux, aux mêmes visages, à la même maison, ont quelque chose de cette humanité paisible du vieux chat de foyer sûr de la bonté de ses maîtres, de sa pâtée quotidienne. C'est concentré, c'est de l'art.

Alexandre Marcette dans le *Bassin de la Maison Hanséatique*, la plus grande de ses toiles exposées, réalise un vrai morceau de peinture maritime. De l'eau et non de la glace ou un parquet ciré; du vrai brouillard surchargé de fumées grasses et non des buées de savon: des navires dont on ne compte pas les cordages mais dont on subit l'architecture imposante; des gens de peine, les lutteurs obscurs du pénible travail des déchargements, et non des Alphonses de café-concert travestissant en col marin, bleu d'Italie, les loups de mer noirâtres et goudronnés; voilà le bilan de cette bonne peinture où les couleurs s'empruntent mutuellement les dessous qui font l'électricité des colorations.

Halkett a fait un effort, mais à ce déploiement d'un talent honnête manque ce qui accuse l'art. Tout le monde verrait avec cette qualité de sentiment, de couleur, d'exposition, les scènes que son triptyque, *Dans la Sapinière*, se borne à nous rappeler. Il était inutile de les peindre si ce n'était pour mettre en sus ce qui fait de l'artiste, par sa sensibilité, un être supérieur à la masse du public.

Halberstadt, un nouveau venu si nous ne nous trompons, dans *Plaisir tranquille*, un solide vieux attablé et fumant silencieusement, fait preuve d'une grande santé de coloriste; la pâte est coulée là avec rutilance, les rouges se violentent, l'épaisse couleur des mains chauffe comme les cendres brûlant sans flamme.

De Mol. — Son *Étude* nue, vue de dos, exposée en même temps que des œuvres impuissantes, caractérise une nature pauvre, au sang âcre mordant la peau; c'est assez transpiré comme tempérament.

Omer Dierickx et Joseph Dierickx, le premier surtout, nous prouvent qu'ils sont Peintres, mais tout n'est pas de première force dans leur envoi. Aussi attendons nous qu'ils s'attellent sérieusement à des œuvres où ils apporteront la pâte et les recherches particulières de tons que nous remarquons dans les différentes toiles de l'Essor.

Lemmen n'aurait dû exposer que sa *Réverie* qui a des qualités; l'auteur sait mieux que personne ce qu'il prend chez Knopff.

Vos. — La peinture de Vos s'assombrit volontairement parce que l'auteur met en scène la misère: on ne s'y laisse pas prendre car on sent que le décor est raisonné, brutal, ce n'est pas de la demi-obscurité ni de l'obscurité complète, c'est une impression de chic systématique qui agace. Cependant son portrait de vieux bourgmestre a du type.

Hoeterickx nous donne avec talent (ce dont nous nous soucions peu) une peinture prévue, faite de tout et de peu de chose.

Delsaux est plus sain, dans *Au pays du schiste* surtout ; toutefois son envoi n'est pas très-brillant.

Lacroix a un petit portrait qui nous rappelle, sans le valoir, celui qu'il exposa au dernier salon de Bruxelles ; sa *Léda* est une erreur de tempérament assez intéressante comme résultat, mais que nous lui conseillons de ne pas renouveler.

Hannoteau met dans *La Vespérée* un mouvement observé.

Mayné, Van Gelder, La Boulaye, Houyoux, Crespin et d'autres, bourgeoisent en famille.

De Greef, Evrard, Clarys exposent des œuvres qui, pour avoir quelques qualités, n'en sont pas moins dépourvues d'intérêt artistique.

La sculpture est représentée à l'Essor par Julien Dillens, Jules Lagae, Braecke et Hérain.

L'Etude de Julien Dillens concentre le style habituel de l'artiste : nous nous réjouissons de le voir éclater dans l'exécution définitive qu'il se propose de faire de cette figure,

Lagae expose un buste en cire qui a du caractère, un cube particulier qui donne à sa petite tête une vraie physionomie. Son plâtre, *Tête de gamin*, est d'une forme et d'une construction hâtives ; la petite figure, *portrait*, ne nous intéresse pas d'avantage.

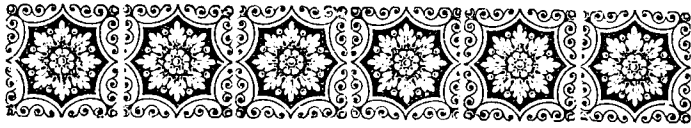
Braecke dans *le Soir, après la tempête*, dans son *Buste* et son *Médaille* (plâtre) se donne des attaches à la sculpture française de second ordre ; ces tendances qui n'en sont pas, transplantées ici, sont plus déplorables encore, alourdis qu'elles deviennent. Nous préférons de beaucoup son petit médaillon de bronze, quoique la forme en soit un peu épaisse.

Hérain est atteint de la même maladie, mais son cas nous paraît plus désespéré ; nous nous rappelons vaguement les médaillons de bronze qu'il exposa au salon de Bruxelles de 1881 ; ils devaient être plus personnels comme sculpture.

Nous signalons l'intéressante exposition de Lynen ; *La bénéficiaire*, dessin teinté, réalise un type prestement enlevé. Lynen possède le vrai sens du dessin.

JACQUES CHAMPAL.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

LE factotum que *la Jeune Belgique* — notre grand-mère — commet au cuisinage de son mensuel *Memento*, annonce *la Basoche* du bout de la plume, et nous morigène de toute la hauteur de son adolescent rond-de-cuir. Avec force objurgations, points exclamationnels et N. de D. ! à la clef, il prétend qu'on ne peut être *Jeune* qu'en pantalonnant et en posant au massacreur. C'est affaire à lui. Quoique nous nous fichions cordialement du jugement de M^ossi^eur Nemo sur nous, disons lui que, si le jour de la bataille qu'il appelle doit luire, il sera le dernier à s'en féliciter. Et, puisqu'il prétend nous traîner dans son sillage, qu'il n'oublie pas que nul, mieux que le « *remorqueur* » n'est en situation pour allonger le pied au cul du « *remorqueur* ».

∴

Nous recevons le 1^{er} n^o de la 5^{me} Année de la *Jeune Belgique*. Il est absolument superbe, forme et fond, Nos chaudes félicitations. Parmi les morceaux de choix des Jeunes, signalons, comme hors ligne, les incomparables vers du royal poète

Giraud, et une exquise nouvelle de Maurice Sulzberger. Par exemple, le frontispice est abominable. Si, au-dessus de la légende : *La Jeune Belgique*, on ajoutait : *Cigares de —* en collant ce machin-là sur une boîte à londrès, l'effet serait fameux — et le dessin à sa place. D'ailleurs, M. Jean Beauduin l'a prévu : Sa femme fume ! Que ceci serve de leçon ; quand on veut être la *Jeune Belgique*, on ne va pas chercher à l'étranger de pareils « emplâtres » alors qu'on peut trouver bien mieux que cela chez soi.

∴

La Société Nouvelle, revue internationale, paraissant tous les mois, — rue des Minimes 10, Bruxelles, 8 francs par an. — Cette publication n'est pas seulement une revue littéraire ; la poussée qui se produit chez nous depuis quelque temps dans le domaine des Lettres s'étend aussi aux Sciences et à la Sociologie.

La Société Nouvelle, publie des articles remarquables par l'ampleur de leurs vues et la largeur de leurs idées, signés par des personnalités les plus compétentes

H. Denis, L. De Potter, G. De Greef, C. De Paepe etc. Elle remplit, en Sociologie, le rôle que le jeune mouvement belge tient si brillamment dans le domaine de la littérature, et il est à souhaiter qu'elle se taille une large place sur ce terrain si timidement exploré par les revues timorées de notre pays.

..

On annonce la prochaine apparition, à l'Université de Gand, d'un Almanach politique et littéraire, édité avec luxe sous la direction intelligente d'un Comité d'Etudiants. Prix : 2 francs.

Les articles et les souscriptions sont reçus chez Monsieur P. Poirier, secrétaire, rue des Régnesses 4, Gand.

..

L'exposition des XX s'ouvrira le 1^{er} février. Ces vaillants artistes se préparent depuis longtemps, à la seconde bataille qu'ils vont livrer; nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs, les titres de plusieurs envois. Franz Charlet exposera : *Ma mère*; *Jozeph Boudkewitch*; *Les fileuses* (Maroc); *Soko* (Tanger). Goethals : *Un soir dans les dunes* (West-Flandre). Théo Van Rysselberghe : *Fantasia, jeux de la poudre* (Maroc); *Conteur Arabe*; *Vers le soir en septembre*, près de Tanger; *Jeanne et Marguerite S.....*. Guillaume Van Strydonck : *Madame V...*; *Madame B...*; *Charles Van der Stappen*; *Tireurs à Parc*; *Matinée de mai à Macheleu*. Jan Toorop : *Mme Th.*; *Guillaume Vogels*; *Appréhendé*; *Volfshezen*; *Huisen*; *Le Nes à Amsterdam*. Le sculpteur Achille Chainaye : *le groupe*; *Rive paisible*; *Terre féconde*; *Célestin Demblon*,

Vainqueur. Guillaume Charlier : *Adrien Dewitte* et 3 études. Paul Dubois : *Nicolas Mayer*; *Anna W.....*. Ensor, Vogels, Finch et Chainaye, nous montreront enfin, les œuvres refusées arbitrairement au dernier salon officiel.

La liste des invités étrangers est des plus intéressante; auprès des noms de Fantin Latour, Mesdag, Alfred Stévès et autres, s'inscrivent vigoureusement ceux d'intransigeants artistes comme Michetti, Raffaëlli.... Ce dernier, qui aura un envoi de cinq œuvres, donnera aux XX, une conférence sur l'art; la peinture de Raffaëlli, les idées affirmées par le catalogue de sa récente exposition particulière, à Paris, donnent, à cette conférence, un attrait artistique puissant. M. Devilez exposera sa *Salomé*, que nous avons admirée au dernier salon, deux *bustes*, un *St-Georges* (statuette) et dix médaillons. M. Lenain envoie les *portraits* de L. Cladel et C. Lemonnier. — *La Madone et l'Enfant*, d'après le Titien. — *Diana* (dessin original). — M. Mellery : études peintes et dessins. — M. Meunier : de la sculpture.

Le tout Bruxelles artiste et littéraire sera sous les armes, le jour de cette joûte.

Ghil : *Légendes d'Ames et de Sangs*. — A paraître dans la dernière quinzaine de janvier (chez Frinzine, Klein et C^o, Paris), un volume de vers, sous le titre de : « *Légendes d'Ames et de Sangs* », par Ghil. Dans sa préface, en des pages d'un charme bizarre, notre ami Ghil fait la théorie de la poésie « *impressionniste* ». Tel est le nom qu'il donne, lui-même, à sa poésie subtile et raffinée.

Ce volume, d'ailleurs, n'est que le

prologue d'une série de 6 livres, qu'il compte publier.

JACQUES MADELEINE. — *Libret de vers anciens*. (Quantin éditeur). — C'est une jolie plaquette aux airs archaïques portant la date de 1638. Dans une lettre à Théodore de Banville — qui sert de préface — Jacques Madeleine se déclare l'élève du délicat poète si peu connu, Tristan L'Hermitte : A force de relire ce poète d'autrefois il s'est surpris, dit-il, à penser comme lui, et c'est pourquoi, il rime lui aussi, des sonnets précieux et des madrigaux aux Silvies et aux Roselies. Mais est-ce bien en feuilletant d'anciens bouquins qu'il s'est si bien pénétré de la grâce un peu mignarde des poètes d'autrefois? Tous ces vers sont si frais dans leur archaïsme, et sentent si peu l'érudition! Probablement Jacques Madeleine a trouvé le Château de la Marquise au Bois Dormant. Là depuis le temps de Tristan L'Hermitte, dormaient de belles Cidalises et de galants Clitandres, enchantés sans doute par quelque bonne fée — une bonne fée romantique qui aurait voulu leur épargner ainsi d'entendre Boileau. Alors lui, le Prince Jacques Madeleine les a réveillés, et voici que les Cidalises — dont la léthargie n'a pas du tout pâli les joues roses, fardées un peu et parées d'adorables mouches — ont repris avec les Clitandres leurs précieuses causeries d'amour. Certainement c'est dans ce château que Jacques Madeleine a rencontré Tristan, et qu'il a appris pour la Marquise Roselie, cette poésie d'autrefois qui nous surprend un peu.

Pourtant ne sont-elles pas charmantes

ces mièvreries d'autan? Oyez plutôt ce madrigal :

Les fleurs sont jalouses des Belles.
Elles voudroient plaire autant qu'elles
Et navrer aussi des Amans.
Et la Rose est un peu pâlie
Pour avoir veu quelques momens
L'incomparable Roselie.

Et dans cette poésie si spirituellement câline, les jeux de mots eux-mêmes, ont leur grâce. Car il y a des jeux de mots.

Ce nom (*Roselie*) délicieux et farouche à la fois
Qu'on n'ose dire qu'à my-voix,
Joint la froide superbe à des grâces escloses
Comme les Lys aux Roses.

Avec ses allusions mythologiques, ses concettis, ses images surannées et pourtant si fraîches, cette poésie a le charme attirant d'un très-vieux portrait de jeune femme retrouvé dans un tiroir oublié. Pourtant on voit reparaître souvent aussi le poète du XIX^e siècle. N'y a-t-il pas une touche bien moderne dans ce joli paysage?

Rien ne bouge dans les ramures,
On n'y sent nuls frémissemens ;
A peine orra-t-on pas momens
Quelques fresles et doux murmures,
Le dosme espais des verdes branches
N'est émeu que de nos soupirs,
Et vaguent selon nos désirs
Dans le lointain des formes blanches.
Sur la tranquillité des ondes
Rien ne souffle, et nostre penser
Se peut un instant reposer
Sur ces limpidités profondes.

Jacques Madeleine a beau parler leur langage aux marquises réveillées, il ne peut oublier le nôtre. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. E. M.

Une Courtisane russe, par Serge Nosoff,
Bruxelles, Brancart, 3.50 frs.

Ce volume n'est pas un roman de

mœurs russes ; c'est une histoire de collage, beaucoup trop longuement traînée et absolument dépourvue d'intérêt, un entremêlement chaotique d'intrigues nihilistes et de chapitres où s'étalent des tableaux repoussants que rien ne justifie.

Pas un fait n'est logiquement amené ; les événements — la plupart insignifiants ou ennuyeux — se succèdent au hasard, platement déroulés. Les personnages, une jolie collection de canailles, ne vivent pas, ne sentent pas, ne s'émeuvent pas ; ils commettent les plus grandes monstruositées avec un calme étonnant, s'agitent beaucoup, font une énorme consommation de « billets de première classe », mais aucun caractère n'est étudié ni même esquissé : il nous semble assister aux gambades des pantins d'un théâtre Guignol.

Le style de M. Serge Nosoff est terne, sans couleur et sans vie ; il n'a rien de vibrant ni d'empporté, et rappelle le fait divers ou le procès-verbal. — On ne trouve pas la moindre description : jamais l'auteur n'est séduit par un tableau, et ne se laisse aller à nous en donner une impression émue ; — parfois une drôlerie fait songer : « C'en était trop ! La grande

brune, blême de colère, lança un regard menaçant sur son amant, et.... »

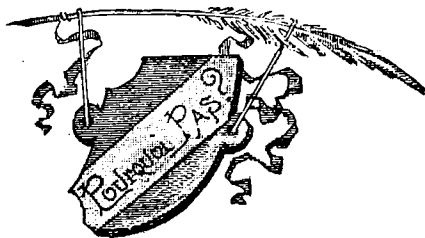
Qu'est-ce qu'elle va bien lui faire ?
« et lui tournant le dos, ouvrit une fenêtre et y resta accoudée jusqu'au moment où elle se mit au lit. »

Brrr!... ça fait frémir... tout comme le livre de M. Nosoff, dont, en somme, le seul mérite est d'être édité chez Brancart et de se présenter ainsi avec un grand cachet artistique.

∴

Encore une revue de Jeunes ! et dès son premier numéro elle déclare la guerre aux vieilles machines. *La Revue Pédagogique belge*, paraissant le 15 de chaque mois, est destinée surtout aux instituteurs, et pourra leur rendre bien des services. Voici ce que dit la Rédaction : « Partisans de la liberté dans son acception la plus large, ennemis acharnés de tout ce qui est censure ou pression, amoureux de discussion et de libre-examen, nous demandons que chacun vienne librement exposer ses désirs et ses croyances. »

Bravo ! confrère ; courage, et en avant !



LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Dans ses prochaines livraisons, LA BASOCHE publiera des articles et des vers de MM.

JEAN AJALBERT	VICTOR MOMBEL
GEORGES ART	ERNEST MAHAÏM
PAUL BERLIER	FRANZ MAHÛTTE
LOUIS DE CASEMBROOT	LUC MALPER
HECTOR CHAINAYE	CATULLE MENDÈS
RODOLPHE DARZENS	CHARLES METTANGE
CÉLESTIN DEMBLON	STUART MERRILL
JULES DESTRÉE	EPRHAÏM MICHAËL
L. H. DEVILLEZ	EMILE MICHELET
PETER DYL	HENRI NIZET
GEORGES D'ESPARBÈS	EDMOND PICARD
ANDRÉ FONTAINAS	PIERRE QUILLARD
MAURICE FRISON	JEAN RAMEAU
ARNOLD GOFFIN	CHARLES SAINCTELETTE
EMILE GOUDEAU	MAURICE SULZBERGER
ALBERT GRÉSIL	HENRI STRANARD
STANISLAS DE GUAITA	HENRY DE TOMBEUR
THÉO HANNON	GEORGES TOREG
MARC HAROLD	ALBERT VERNAELDE
J. K. HUYSMANS	AUGUSTE VIERSET
CAMILLE LEMONNIER	ANDRÉ ZERLIGNY

LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Dans ses prochaines livraisons, LA BASOCHE publiera des articles et des vers de MM.

JEAN AJALBERT	VICTOR MOMBEL
GEORGES ART	ERNEST MAHAÏM
PAUL BERLIER	FRANZ MAHÛTTE
LOUIS DE CASEMBROOT	LUC MALPER
HECTOR CHAINAYE	CATULLE MENDÈS
RODOLPHE DARZENS	CHARLES METTANGE
CÉLESTIN DEMBLON	STUART MERRILL
JULES DESTRÉE	EPRHAÏM MICHAËL
L. H. DEVILLEZ	ÉMILE MICHELET
PETER DYL	HENRI NIZET
GEORGES D'ESPARBÈS	EDMOND PICARD
ANDRÉ FONTAINAS	PIERRE QUILLARD
MAURICE FRISON	JEAN RAMEAU
ARNOLD GOFFIN	CHARLES SAINCTELETTE
ÉMILE GOUDEAU	MAURICE SULZBERGER
ALBERT GRÉSIL	HENRI STRANARD
STANISLAS DE GUAITA	HENRY DE TOMBEUR
THÉO HANNON	GEORGES TOREG
MARC HAROLD	ALBERT VERNAELDE
J. K. HUYSMANS	AUGUSTE VIERSET
CAMILLE LEMONNIER	ANDRÉ ZERLIGNY

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.



1^{re} ANNÉE — N° 4

Vendredi 13 Février 1885.

SOMMAIRE

L'ORGUE DE BARBARIE	CAMILLE LEMONNIER
L'IMPASSIBLE	PIERRE QUILLARD
L'ANNEAU D'INVISIBILITÉ	ARNOLD GOFFIN
GRISERIE DE GIN	ROBERT CAZE
GUSTAVE FLAUBERT (1 ^{re} étude)	ERNEST MAHAIM
SUR LA PLAGE	JACQUES MADELEINE
M. J.-B. CHARLET, nouvelle	MAURICE SULZBERGER
LE PUIITS	JEAN AJALBERT.
BLEU ET NOIR	STUART MERRILL
CAUSERIE ARTISTIQUE : Les XX	HENRY DE TOMBEUR
CAMILLE SAINT-SAËNS	JACQUES CHAMPAL.
CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE,	

BRUXELLES.

J.-B. MOENS, libraire-éditeur

7, Galerie Bortier, 7

1885

Michalet sc

Bortier sc

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n^o 3.

BUREAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais de ses abonnés. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

ERRATUM : Page 156 : Sur la Plage, 1^{re} strophe, lire : *vous avez* au lieu de *aviez*.

HOTTE AUX CHIFFONS

Henry Théano. — Pouvez beaucoup mieux. Travaillez; « *Il Pleut* » surtout révèle de très sérieuses qualités
J. Javv. — Ça ! des vers?... vous? poète!... — Maçon, oui!

J. M. R. Limpol. — Mais, cher aspirant-collabo, vous retardez de plusieurs siècles; vos vers sont d'un romantisme tellement échevelé, que la crinière de Théo Gauthier à *Hernani* en frémit. Lisez les modernes, secouez le poussiéreux fatras des *flots bleus*, des *astres purs*, des *orangers* et des *gondoles*, et revenez-nous. — Amicalement.

D. K. — Allez!... gâgâ! mûr pour l'Académie! Houste!

G. P. T. — ... moi aussi, de rire, en lisant vos rimes.

A. M. — Gand. — Sois homme, oui vraiment, et de ton époque surtout! Laisse à Corneille ces tirades héroïques, change du tout au tout, deviens moderne, conserve ton vers facile, et reviens nous.

E. B. Brux. — Ah ça, vous fichez vous de nous, pour envoyer à la *Basoche* des machins pareils? Attention! Si recommencez, publierons tout vif, avec nom au bas; ça vous submergera sous le ridicule.

X. Y. A. — ????. Vous promets un cheveu de Francisque Sarcey, ou une société Colombophile, au choix, si vous pouvez m'expliquer ce qu'avez voulu dire dans : « *A Elle!* »

Alf. M. — Il y a du papier de trop, chez vous! Ecrirai à votre papa, qu'il l'enferme!

Fer. du L.; V^o des Br. — La poésie, pour vous, s'arrête à Lamartine, mon cher. Oûtes-vous enonc ptes parler d'un Monsieur qu'on nomma Baudelaire, Charles de son cognom, et qui parait-il, écrivit des choses « pas mal »? Prud'homme qui s'adjoignit Sully; Coppée, qui de Francis devint François, puis académicien français — hélas! l'impeccable et superbe Leconte de Lisle, Mendès, Banville — tous les modernes, enfin, n'ont-ils jamais existé pour vous?

R. J. — Etre abonné, cher correspondant, n'est qu'une des conditions; vous semblez en oublier une autre, qui pourrait bien avoir tant soit peu d'importance: écrire des choses passables. — Et je vous jure que celles-ci ne passeront pas.

Herbert de Gravonn. — Vieilleseries, confrère! Hiatus, clichés, doubles rimes... rien ne manque. Et que ??? ceci :

Un immuable amour pour tes divins ATOURS!

Alors, pour vous, un mannequin habillé « *gentiment attorné* » est suffisant?



L'ORGUE DE BARBARIE

UN ciel pâle couvrait les bois : on était en janvier. Cet azur avait la bénignité des malades à leur premier sourire et la candeur étonnée des choses anormales. Il enfermait d'un cercle presque blanc le disque du soleil, se teintait de lilas plus loin, demeurait bleu un instant et appuyait sur la pointe des arbres un petit fond brouillé de fumées violettes.

Une sérénité immense régnait dans la nature ; pas un souffle de vent ; mais un bourdonnement ineffable et continu de la terre qui se gonfle à la lumière.

Des ornières profondes ravinaient les chemins, les unes inégales et rugueuses, creusées par le travail sourd des eaux, les autres polies par la roue des chariots, et des lueurs bleues couraient le long de leurs crêtes, avec des vagues reflets d'acier damasquiné.

J'aimais sentir la terre mollir sous mon pied ; comme un tapis profond ou comme une chair vivante, elle cédait à la pression, grasse, spongieuse, élastique, et cette malléabilité donnait envie d'y coucher son corps.

Une buée légère, qui se lamait d'argent au soleil, flottait sur les humidités des lieux sombres ; mariée aux pâleurs indécises des verts, aux profondeurs bleuâtres des fonds, au gris perlé du midi, elle faisait sous l'azur clair des accords émouvants.

Au loin, les arbres découpaient des colonnades égrati-

gnées de raies de lumière, et des moires d'or ourlaient le velours rouillé des mousses, le long des chemins. Une odeur de champignons montait de la terre, avec des relents de moisissures et de chambre longtemps close. N'en était-il pas ainsi de ce doux paysage d'hiver, tout à coup débarrassé de ses neiges et ouvrant sur un ciel ensoleillé ses perspectives d'un vert pâli, comme pâlit la soie dans les fourreaux?

J'allais, le cœur ravi et mêlé à la joie des choses, comme un bienheureux, sans penser à la veille ni au lendemain, ni aux frimas, ni aux vents, tel, en un mot, qu'un homme que la chaleur de la bûche ne peut réchauffer et qui sent se dissiper sa torpeur à la morsure du soleil, quand tout à coup, dans la solitude de ce bois adorable, un orgue mélancolique se mit à moudre un air connu.

Je m'aperçus alors que je n'avais point quitté le sol des villes : un bout de village vermillonnait de ses toits en briques la brune profondeur des taillis. Cet orgue me rappelait qu'il y avait là une chaussée, des cabarets et de petits enfants pauvres aux nez rouges, dansant en rond, la main dans la main.

La musique m'arrivait tendre, un peu amollie par l'air humide et tiède, comme la musique de l'autre été, en ce bois voluptueux où je sentis tout à coup votre bouche contre ma main, ma chère belle ; — et, si confuse d'abord, elle finit par emplir le ciel, les clairières, mon cœur et tout.

C'était bien cette voix vieillote et cassée, avec ses chevrottements de cuivre fêlé, ses grassements enrouillés, ses hoquets et ses pleurs. Je ne m'aperçus pas combien elle était bête, occupé que j'étais de voir reflourir sous la pluie de ses notes la troupe évanouie de mes vieilles pensées.

De brillantes mousselines, des gâzes légères, vapeurs à visage de femme, sortirent des fonds, à chaque moment un peu plus transparentes et visibles. Les chevelures blondes,

incendiées au reflet des brasiers, et les tresses noires, lustrées d'étincelles bleues, roulaient à grandes ondes sur la rondeur des épaules ; puis la lumière, les couleurs, les formes se brouillèrent, un tournoiement rapide décrivit sur l'herbe des spirales folles, et mon cœur se mit à battre comme si je sentais encore sur mon bras la pression des petites mains aux ongles roses.

« Bientôt l'amoureux vent de l'été fera monter au cœur de jeunes filles et de jeunes hommes la sève des grands désirs. Ne me tente pas, orgue diabolique et tendre ! Cesse d'évoquer en moi le souvenir. A d'autres la ronde au fond du bois, la taille qu'on emporte en ses mains et les pieds qui voltigent sans raser terre ! A d'autres l'ombre écaillée de soleil où les yeux enivrés contemplent les défaites de l'amour ! A d'autres les baisers, les pâles clairs de lune, les pâmoisons et les délires ! Laisse-moi, orgue troublant, vieux chaudron qui crispe mes nerfs et ressuscite les fantômes endormis du passé ! »

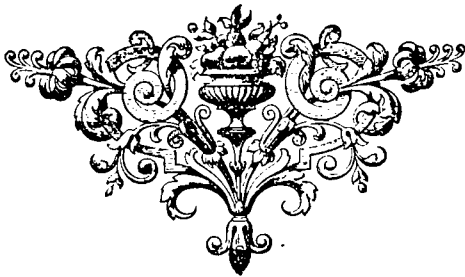
Et tout à coup j'entendis la musique décroître au loin, derrière les petits toits rouges et les cabarets fumants.

Alors, je tendis les bras et je m'écriai :

« Ne t'en vas pas !

« Reviens, musique des paradis, orgue céleste ! »

CAMILLE LEMONNIER.





L'IMPASSIBLE

A Ephraïm Michaël.

L'ÉPHÈBE

*O Femme, ta beauté n'est pas d'une mortelle,
On dirait la déesse aux seins bien modelés
Qu'un adroit ciseleur dans l'ivoire martèle ;*

*Un peigne d'or retient tes cheveux annelés
Et le son de ta voix caresse mes oreilles
Comme un chant de grillon dans l'épaisseur des blés.*

*Ijacchos a moins soif de la pourpre des treilles
Et des raisins dorés par les midis brillants,
Que ma bouche n'a soif de tes lèvres vermeilles.*

*Détache la ceinture inutile à tes flancs,
Viens, et quand nous serons fatigués de caresses
Mon corps s'endormira bercé par tes bras blancs*

Mieux que sur le sein nu des nymphes chasseresses.

LA COURTISANE

*Enfant, nul autre n'a le charme de tes traits
Ni des yeux plus ardents que tes chaudes prunelles :
Si je pouvais aimer c'est toi que j'aimerais.*

*Mais les dieux m'ont donné les formes éternelles,
Et le désir ferait grimacer mon front pur
Dans le tressaillement des étreintes charnelles.*

*L'ombre ne laisse pas de traces sur le mur.
Le pas des voyageurs sur la grève s'efface
Et l'aile des oiseaux sur la vague d'azur :*

*Et moi, tous les baisers passeraient sur ma face,
Ephèbe enamouré beau comme un jeune dieu,
Sans échauffer mon corps fait de neige et de glace,*

Sans y laisser jamais une empreinte de feu.

L'ÉPHÈBE

*Si jusqu'ici ta chair est restée impassible,
Si la volupté sainte et le plaisir sacré
T'apparaissent encor comme un rêve impossible,*

*C'est que tes vieux amants à ton cœur épeuré
Apportaient le dégoût des séniles débauches;
C'est qu'ils ne t'aimaient pas comme je t'aimerai.*

*Va ! tout cela n'était que d'impures ébauches
A l'image d'Eros, l'archer resplendissant,
Et faites par des mains incapables et gauches ;*

*Moi je te donnerai la force de mon sang
Et toute la vigueur qui fermente en mes veines,
Féruerai ton corps superbe — et frémissant
Comme au vent matinal les tremblantes verveines.*

LA COURTISANE

*Enfant, d'autres m'ont dit ce que tu me dis là :
Moins nombreux sont parmi la menthe et la myrtille.
Les susurrants essaims d'abeilles sur l'Hybla.*

*Tous, Mynhon le poète et le danseur Bathylle
Et l'athlète Agacès et d'autres oubliés
Ont épuisé pour moi leur vigueur inutile.*

*Comme la flèche vaine au fer des boucliers
Et les glaives usés par le heurt des armurés,
Leurs baisers sur mes flancs se sont multipliés.*

*C'est en vain qu'Hélios de ses rouges brûlures
Se lasse à caresser le miroir des étangs : —
Viens, unissons nos corps, mêlons nos chevelures*

Puisque tu veux mourir, Éphèbe, je t'attends !

L'ÉPHÈBE

*Cependant chaque jour dans la route fatale
Où le pousse à jamais l'immuable destin
Le soleil marche jusqu'à l'heure occidentale.*

*Pour moi, c'était l'aurore et c'était le matin,
Quand guidé par la main sûre des destinées
Eros perça mon cœur terriblement atteint.*

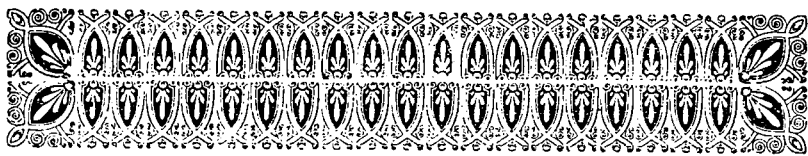
*Prends donc la sève en fleur de mes jeunes années
Comme on vide une coupe entière d'un seul coup,
Epuise sans faiblir mes forces enchainées.*

*Tais-toi ! ne me dis pas que mon désir est fou
Et que je suis brûlé des passagères fièvres !
Viens ! avec le collier de tes bras à mon cou,*

La mort me sera douce, ô femme, sur tes lèvres !

PIERRE QUILLARD.





PETITES ÉTUDES

L'ANNEAU D'INVISIBILITÉ.

A Joséphin Péladan.



AI les populaces en abomination.

L'adoration stupide et écrasée de la plèbe, l'aplatissement complet et adulateur des plus grands, des plus nobles devant moi; — la gloire des dictateurs, enfin, me hante. Mon nom dans toutes les bouches, murmuré peureusement, adjuré comme celui d'un Dieu, ainsi qu'un défi jeté dans le fracas des batailles; — tel est mon rêve.

Un cortège hiératique, solennel, prolonge sa spirale houleuse à perte de vue : Au milieu des chars de guerre, des troupes mercenaires, des oëris encenseurs; — au bruit des tambourins, des trompettes et des sistres, assis sur un trône rayonnant, je rentre victorieux à Thèbes. Un héraut me précède qui dénombre les glorieux combats livrés aux Barbares. Les Égyptiens se prosternent à la magie de mon titre : Pharaon! Ou, entouré de centurions et de licteurs qui séparent la canaille de ma personne sacro-sainte, je traîne enchaînés à mon char triomphal, les prisonniers, rois et guerriers, pêle-mêle. Suivi des masses profondes de mes légions, je parcours les rues de Rome; les aigles s'inclinent devant moi, les patriciens serviles tremblent à ma voix; — l'encens fume et chatouille agréablement mes narines de Demi-dieu. Le Capitole est proche; toutes les têtes se courbent devant l'horrificante puissance du Consul Romain!

Rome a connu des Rois : sublime, le comédien Néron, se faisant applaudir sous peine de mort, ou mettant le feu aux quatre coins de de la Ville Éternelle. Tibère et ses vivantes torchères, Héliogabale

étouffant le Sénat sous une pluie de roses, sont plus vrais poètes que Virgile. Ces grands noms me tourmentent, car leur irradiante gloire noie dans une pénombre, la mémoire des contemporains.

Ceux-là furent réellement les Maîtres!... Leurs colères restèrent inaffrontées, et ils sûrent plier le peuple à la condition qui est véritablement sienne : l'esclavage!

La royauté se doit résumer en un mot : Omnipuissance! Descendants abâtardis des Latins, nous n'avons su ou pu conserver leurs traditions hautaines; — l'esprit de caste disparaît, l'égalité nivèle les intelligences même. Et les temps modernes ont inventé cet hermaphrodite : la royauté constitutionnelle!

Le jour est proche, où, selon notre véhément espoir, surgira l'homme providentiel, qui, d'un revers de main, renversera les Chartes — ces châteaux de cartes; — les Conventions et les Chambres des députés, — ces lamentables théâtres de marionnettes! A l'éclair de son sabre étincelant renaitra l'âge d'or; les foules s'inclineront devant sa face. La courbache, la roue, le gibet, m'apparaissent comme les instruments du règne. Le véritable Messie, fils aîné de Jéhovah, Dieu des armées, terrible et vengeur, sera venu!

Un homme, en cette détestable ère, est digne d'envie : la plus haute puissance spirituelle du monde lui appartient : des rois, des empereurs, d'innombrables multitudes l'honorent d'un idolâtre fétichisme. Elevé sur le pavais non-pareil de l'humaine bêtise, il marche sur nos têtes, bénit et foudroie, approuve et blâme, plein d'une sereine confiance en son infailibilité. Sans armées, sans terres, avec la seule parole, il impose ses arbitraires et tyranniques volontés à des millions d'hommes. Ni noms sonores, ni titres pompeux; il s'intitule : le Pape.

C'est l'unique être vivant dont je sois jaloux.

Ésseulé, il n'y a guère, en ma retraite, très-longuement j'avais spéculé sur toutes ces choses. Lassé par la tension prolongée de mon esprit; — pour calmer mes nerfs, je dénombrâis des yeux les objets qui m'entouraient. Longtemps, je les arrêtai sur un masque chinois qui m'est particulièrement cher; — tout à coup, il me parut qu'il distendait sa grimace et que son regard se fixait, de singulière façon, à un des angles de la pièce. Inconsciemment, je tournai la tête

dans la même direction : un prodigieux étonnement me saisit à la vue d'un admirable cabinet, incrusté d'arabesques d'ivoire, que je ne me connaissais pas. Quel ami précieux et expert à me plaire, m'avait fait ce merveilleux présent, point ne cherchai-je à le savoir.

Je m'extasiai à l'ingénieux travail, sans plus, et avec une joie enfantine et puérile, j'ouvris tour à tour, les multiples tiroirs du meuble. J'allais refermer le dernier, lorsqu'une petite boîte scintillant dans l'ombre du fond, sollicita mon attention. La matière flexible, molle, dont se composaient ses parois, m'était inconnue. Au contact de mes mains elle s'ouvrit d'elle-même : une bague s'y trouvait enchassée. Intéressé, je l'examinais; soudain, ma curiosité fut violemment attirée par une inscription s'enroulant autour de l'anneau. Les caractères gothiques, presque effacés, se lisaient à peine. Je déchiffrai pourtant :

PAR LE MILIEU D'EV*

IESVS PASSANT †

† S'EN ALLAIT.

O incomparable Joie! Jouissance raffinée, — mes aspirations se réalisaient donc! A moi la puissance sur les autres hommes, — à moi l'omniscience, l'omniprésence et les sources intarissables de délectation qui en découlent! *A moi le pouvoir de faire le Mal!...* L'anneau d'invisibilité, entre mes mains, m'octroyait l'empire absolu dont j'étais assoiffé!

Gare au Monde, maintenant! Je pénétrerai dans les conseils secrets des Empires, — témoin caché je présiderai aux intimes discussions des Grands; l'inconnu n'existera plus pour moi; — je serai riche et fort, — HAÏ ET REDOUTÉ!

La domination m'appartenant, sans conteste, je me grisais de mots, — la certitude de mon pouvoir m'en faisait différer l'épreuve. Ne me suffisait-il pas de vouloir?

Cependant, une idée importune ternit un peu mon bonheur; j'essayais de l'éloigner de mon esprit, mais elle l'envahissait lentement, d'une poussée irrésistible.

La terrible faculté dont, *maintenant*, j'étais revêtu s'exercerait inéluctablement, dans des milieux plus humbles que ceux entrevus. Malgré moi, la curiosité malsaine me poussant, j'userai de mon anneau; parmi mes parents, mes amis, mes confrères... Je percerai

ainsi, le tréfond de leur pensée à mon égard. Et, sait-on le limon boueux de méchanceté que recouvre leur apparente amitié? Même, — cette appréhension me glaça d'horreur, — même, la sublime femme devant laquelle je prosterne mon orgueil, me hait-elle!... Son sourire serait faux, fausses ses caresses, menteuse et hypocrite sa voix?... Impossible!... *Et, pourtant?*

Une aperception nette, aigüe, lancinante, me saisit. J'entrevis l'écroulement de mes dernières illusions, — une chute ininterrompue de venin, précieusement distillé, aux alambics familiaux et confraternels — sur mon cœur. J'eus peur.

Après quelques hésitations, pleurant des larmes de rage, j'ouvris la fenêtre et avec une malédiction, je lançai le diabolique bijou dans les ténèbres.

Le mobile de ma conduite m'apparut lumineusement, alors : la crainte tenaillante, de m'entendre révéler la vérité, — sur moi-même!

Mon sensitif égoïsme triomphait.

ARNOLD GOFFIN.

GRISERIE DE GIN.

A la fausse Anglaise.

*Très-perfide, malgré ta candeur d'eau de roche,
O Gin alcoolique, énervant et musqué,
Ton puissant goût Sylvestre à mon palais s'accroche....*

*Des bois de pins, des bois verts, des bois noirs, un quai
Paru subitement, puis des mâts, puis des digues,
Puis une ville avec des gens sautant des gignes.*

*Je suis à Londres sans bouger de chez moi. Pris
Au milieu du brouillard intense et très-opaque,
J'aspire des senteurs de commerce et de caque —
Ça et là des quinquets de gaz dans l'air tout gris.*

*— Encore un coup de gin odorant et sans prix! —
Voici le home; thé sur la table de laque,
Bon feu — j'entends ton rire, et ta pantoufle claque,
Mary, miss à l'accent canaille de Paris.*

ROBERT CAZE.



ETUDE SUR GUSTAVE FLAUBERT

Pourquoi pas ?

EN épigraphe à cette étude, il est nécessaire de camper notre devise hardie : il faut une excuse, en effet, à l'époque où la critique littéraire est avant tout historique, pour aborder sans document inédit et sans anecdotes ignorées, l'étude d'un Maître contemporain. Notre excuse, c'est notre admiration profonde pour le grand artiste de Croisset, c'est aussi notre constante déception à le voir si peu connu, si peu compris.

Sainte-Beuve, Emile Zola, Maxime Du Camp et Guy de Maupassant ont laissé sur Gustave Flaubert de nombreuses pages, au plus haut point intéressantes ; elles ne suffisent pas, toutefois, à mettre au jour, toutes les intimités du caractère et de la personne de celui qui fut en art, l'apôtre de l'impersonnalité.

D'autre part, il reste à publier de Flaubert de nouvelles lettres et des manuscrits ; enfin, son œuvre, trop jeune encore, ne peut dès à présent être jugée avec sérénité, et son influence, comme sa place dans la littérature, ne sont point fixées sans conteste.

C'est dans ces conditions, que nous nous proposons d'étudier la Vie, l'Œuvre, et l'Esthétique de Gustave Flaubert.

Pourquoi pas ?

I

SA VIE.

Gustave Flaubert est né à Rouen le 12 décembre 1821. Sa mère était Normande, fille de médecin. Son père, Champenois d'origine, était un chirurgien.

gien de haute valeur. De son enfance, nous savons seulement qu'elle ne dévoila point une précocité rare, mais fit remarquer chez lui un travail d'esprit interne, et une « horreur de l'action physique, » que M. Maxime Du Camp attribue cependant à une cause accidentelle.

Après le Collège, où l'on se souvint de ses narrations, il fut envoyé à l'École de Droit de Paris. « Il était alors d'une beauté héroïque. Avec sa peau blanche légèrement rosée sur les joues, ses cheveux fins et flottants, sa haute taille, large des épaules, sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur vert de mer, abrités sous des sourcils noirs, avec sa voix retentissante comme un son de trompette, ses gestes excessifs et son sourire éclatant, il ressemblait aux jeunes chefs gaulois qui luttèrent contre les armées romaines. » (1) A Paris, il mena une vie fantasque et exubérante ; se laissant emballer par la sève impétueuse de son tempérament. Malgré un travail consciencieux, mais sans méthode, il échoua à son examen de droit, n'ayant aucune aptitude à discuter le « charabia » du code.

C'est pendant les vacances suivantes, en 1843, qu'il fut terrassé par sa première attaque d'épilepsie, maladie dont il subit toute son existence les brusques et terribles assauts, et qui finit par l'abattre. Quelle influence eut-elle sur l'esprit et sur l'œuvre de Flaubert, nous ne nous hasarderons pas à le chercher. Amoureux de la vérité, nous croyons utile de noter cet accident, mais nous ne nous permettrons pas, comme Monsieur Maxime Du Camp, de l'Académie française, d'établir un rapport quelconque entre l'œuvre du Maître et l'épilepsie. Il faut avoir beaucoup d'audace pour affirmer qu'elle a arrêté l'imagination de Flaubert et lui a interdit toute conception nouvelle, ne lui laissant au cerveau que celles des premiers âges.

Il est cependant vraisemblable que la terreur permanente qui accompagne la grande névrose a été pour beaucoup dans l'amère mélancolie, l'immense et profond scepticisme de Flaubert.

Dès lors, commença sa vie peineuse et harrassante. Il considéra tout avec la résignation noire des illusions déçues. Trois ans après, il écrivait, — plongé dans un de ces deuils qui font les pensées profondes — « J'ai eu, » tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur » de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin » d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. » Toute sa vie, d'ailleurs, réalisa ce présage, et bien courtes furent les heures de contentement et de bonheur.

Un voyage en Orient, (1849-1851) vint lui ouvrir des horizons nouveaux,

(1) *Maxime Du Camp. Souvenirs Littéraires*, de la *Revue des deux Mondes*, 1^{er} Septembre 1881, p. 5.

pleins de soleil et de couleurs vives. A son retour, la *Revue de Paris* fut reprise par un de ses amis, et son frère de cœur, Louis Bouilhet, y publia ses premiers vers. C'était le moment de débiter; il avait en portefeuille *Novembre*, un roman tout d'analyse psychologique qu'il avait terminé à Paris, et la *Tentation de Saint-Antoine*, qui lui avait coûté trois ans de travail, avant son voyage en Orient. Il ne put se résoudre à faire imprimer ni l'un ni l'autre, et commença *Madame Bovary*. Il bâcha trois longues années, peinant comme un forçat, pour peindre des « bourgeois » dans une langue parfaite : en octobre 1856, la *Revue de Paris* publiait *Madame Bovary*, le chef d'œuvre du roman moderne.

Flaubert avait-il conscience de la haute valeur de son œuvre? D'après Zola, il est très-probable que non. Quant à ses amis, et en particulier M. Maxime Du Camp, ils étaient loin de s'en douter, et ils proposaient même, sous prétexte d'élaguer une frondaison trop touffue, la suppression de morceaux qui sont devenus classiques, tant ils sont parfaits. (1)

Le premier roman de Flaubert fut une révélation pour les gens de lettres, et produisit un bouleversement dans la littérature fade de l'époque. Un incident tragi-comique vint en faire un triomphe : l'Empire était alors à l'apogée de la réaction cléricale, l'auteur fut traduit en police correctionnelle pour « outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs ! » Après un réquisitoire pitoyable du ministère public et un éloquent plaidoyer de M^e Sénard, Flaubert fut acquitté par un jugement bouffon, qui lui donnait des conseils. Dès lors, son livre fut connu de tous ; les journaux et les revues en parlèrent, acclamant l'auteur, le proclamant successeur de Balzac, l'élevant d'emblée au plus haut rang des littérateurs du siècle.

Ce fut presque la seule gloire que connut le Maître, et il semble que le public ait voulu lui faire payer ce rare honneur d'être poussé, dès le début et sans conteste, au premier rang.

Et encore, fut-il profondément irrité d'être chaque jour, lui, le lyrique et l'indomptable, enrégimenté, classé, étiqueté. L'épithète de réaliste le faisait entrer dans des rages terribles, qui expliquent son tempérament romantique et son horreur de l'enrégimentation.

Il résolut de chanter un monde inconnu et inconnaissable, où il put à son aise, lâcher sa fougueuse imagination ; il écrivit *Salammbô*, dont l'action se passe à Carthage, à l'époque de la guerre des Mercenaires. Il lui fallut sept ans, qu'il passa à s'imprégner de tous les documents, de tous les détails qu'il jugeait — dans son exigence d'honnête homme — nécessaires à son livre,

(1) Voir à ce propos une lettre curieuse de Maxime Du Camp, publiée dans la préface de Guy de Maupassant aux *Lettres de Flaubert à George Sand*, p. VII.

à visiter les lieux mêmes de son roman pour en rapporter des chefs-d'œuvres de description, enfin à limer et à ciseler ses belles phrases, sonores et gigantesques comme les boucliers de bronze.

C'était sa façon de travailler : être scientifiquement sûr de tout ce qu'il écrivait, et exprimer tout dans la perfection ! Son travail était colossal : il lisait des bibliothèques entières pour faire une page de son livre, où il cristallisait l'essence même de ces lectures. (1) Puis quand il avait écrit cette page, il la fouillait, la retournait, la recommençait vingt fois, bataillait avec acharnement contre les assonances, les répétitions, les *qui*, les *que*, les *et*, la « gueulait » cent fois (c'était son mot, — et sa façon de lire) cherchant l'harmonie éternelle qui, d'après lui, est au fond du Beau. Aussi, quelle puissance il fallait, pour conserver pendant ces luttes effroyables cette étincelle fugace, l'inspiration, et cette chimère, la foi dans son œuvre ! Quelles souffrances aussi, ce travail épuisant entretenait dans cette âme ardente, pleine d'aspirations larges et dominée par un lyrisme qui n'était pas de notre monde.

Salammbô n'eut pas le succès de *Madame Bovary* : de violentes attaques furent imprimées. C'était déjà l'expiation qui commençait ; sept années se passent encore, « souffertes » à peindre des bourgeois, et *l'Education sentimentale* paraît. C'était l'histoire de la vie d'un jeune homme, racontée au jour le jour, en sa banale médiocrité exprimée dans une langue d'or, et encadrée dans une époque curieuse reproduite de main de maître (1840-1852).

L'indifférence ou l'étonnement accueillirent ce livre, qui fut cependant le point de départ — avec *Germinie Lacerteux* — du roman sans intrigue compliquée, et le modèle de toute une génération d'écrivains.

Arrivèrent l'invasion et la chute de l'Empire ; Gustave Flaubert, dans sa naïveté de colosse, en fut atterré, ébranlé. Son amer dégoût de la vie, que ses *Lettres à George Sand* nous ont dévoilé sans réserve s'accroît davantage, s'il est possible, et le rejeta sur une œuvre abandonnée depuis vingt ans, la *Tentation de Saint-Antoine*, qui parut en 1874.

C'était comme toujours, une constatation de l'insondable imbécillité humaine : la succession de tous les dieux que l'homme a adorés, défilant en fantasmagorie devant le vieux Saint. Le style était toujours le grand style du Maître, et ce livre renfermait des chefs-d'œuvre ; mais comme il contenait une érudition colossale, il fut sans intérêt pour la masse des lecteurs. Un silence funèbre l'enterra.

(1) Voir *E. Zola, Les Romanciers, Naturalistes* p. 209 et suiv., *Guy de Maupassant*, vol. cité qui donnent de longs détails, très-intéressants, et trop étendus pour notre étude, sur le travail de Flaubert.

Une autre déception la même année, avait précédé celle de la *Tentation* : Flaubert avait fait représenter au Vaudeville une comédie, le *Candidat*, qui tomba dès la quatrième représentation.

Le travail était la seule consolation, comme la grande souffrance de Flaubert ; il s'y lança de nouveau à corps perdu, et entreprit de replacer dans un roman moderne la conception de Saint-Antoine : il voulut faire défiler le troupeau des sciences, devant son ironique philosophie d'amertume. C'est le livre qui parut après sa mort, sous le titre de *Bouvard et Pécuchet*.

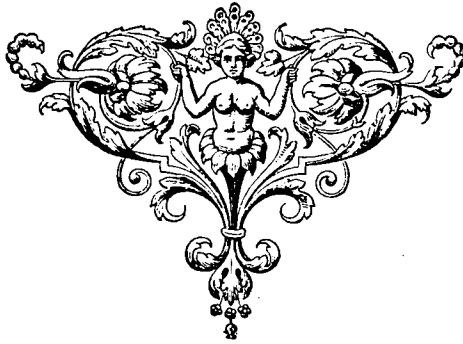
Comme ses efforts sans répit le fatiguaient, il fit pour se reposer *Trois Contes* qui sont trois morceaux impérissables. Puis il se repassa le collier au garrot. C'est alors que la mort vint, et le foudroya, le 8 mai 1880.

Une seule chose domine et remplit la vie de ce Maître : c'est l'Art, qu'il vénérât comme un dieu. Point de passion secondaire chez lui : les femmes n'ont pas « entamé » ce célibataire endurci ; en politique, il n'avait même pas d'opinion fixée ; enfin il est mort pauvre, après avoir donné toute sa fortune au mari de sa nièce, — car la bonté est encore un trait du géant. L'Art était pour lui la seule chose vraie et éternelle, et il lui a donné toute sa vie : il officiait quand il publiait un livre, et ce qu'il sacrifiait, c'était son corps, son âme et son sang. Aussi jamais il n'a connu de joie sans mélange ; son public étant infailliblement restreint ; il est resté incompris ; le seul honneur qu'il eut de sa vie fut de recevoir la croix le même jour que Ponson du Terrail ; il n'était point de l'Académie, considérant « que la recherche d'un honneur quelconque est un acte de modestie incompréhensible ». C'est pour l'art qu'il a vécu, c'est par lui qu'il est mort.

A son enterrement, il n'y avait pas trois cents personnes.

(A suivre).

ERNEST MAHAIM.





SUR LA PLAGE.

*Très-droite sur vos pieds d'enfant
Que baise en y mourant la vague,
Le regard perdu dans le vague,
Vous aviez un air triomphant.*

*La crânerie est sans seconde
Qui dans vos yeux met un éclair ;
Vous sembleriez braver la mer
Si vous n'étiez pas aussi blonde.*

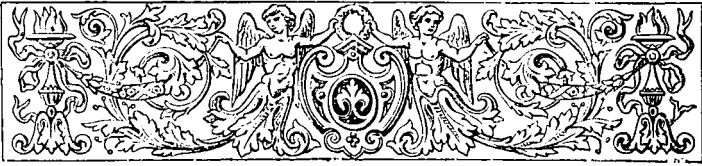
*Mais vous êtes là simplement
Pour faire l'antithèse exquise
D'un monde énorme qui se brise
Contre un tout petit rien charmant.*

*La divine mère maternelle
N'a mis dans le bleu de vos yeux
Qu'un petit coin mystérieux
De sa rêverie éternelle.*

*De sa magnifique beauté
C'est la grâce qu'elle vous donne
Et devant cette immensité
Vous semblez encor plus mignonne.*

*Et l'on va se demander si
La vague verte qui déserte
N'a pas apporté jusqu'ici
Une petite, fine perle.*

JACQUES MADELEINE.



MONSIEUR J. B. CHARLET

.....Echelonnés, comme aux jours de fête, le long du macadam du Boulevard Botanique, de loqueteux italiens tournaient la manivelle de leurs orgues. En face, sous les marronniers, s'entrecroisaient les rangs de la foule roulant, entre les deux files de réverbères dont le soleil allumait les vitres, le clair papillotage des chapeaux de paille, des toilettes d'été, des soies moirées de reflets. Des filles maigres circulaient, un panier à la main : « Demandez les bleuets, la fleur du jour, la fleur libérale ! » Et les femmes fleurissaient leurs corsages, pomponnaient leurs ombrelles. Des gamins criaient des journaux encore humides de la presse, et qu'on arrachait en feuilles, sans laisser le temps de les plier. Un brouhaha d'allégresse s'épandait. Devant les demeures des députés, des groupes poussaient un « à bas la calotte ! » ou « vivent les libéraux ! » dont la dernière syllabe se répercutait comme un écho. Grisés par la jubilation générale, des paysans criaient sans savoir pourquoi « vive Janson ! vive Charlet ! » Au coin des rues, des « sociétés » débouchaient en chantant, et musique en tête, se joignaient au cortège. Les fenêtres s'ouvraient, garnies de dames agitant leurs mouchoirs.

A la porte de Schaerbeek, le tram, qui avançait au grand effort de ses quatre chevaux, dut s'arrêter, à cause de l'encombrement. Un petit vieillard en descendit, chaussé de bottines en étoffe, vêtu d'une redingote noire qui s'allongeait jusqu'au genou ; s'appuyant sur un jonc à pommeau d'ivoire, il gagna en soufflant l'autre côté du macadam, où sur le trottoir trois petits morveux jouaient. Il se baissa pour leur remettre les tickets roses qu'on lui avait remis dans la voiture : « Voilà pour vous. » Avec une bonhomie de grand-père, il caressa de ses mains noueuses leur tête bouclée, et pendant quelques instants, perdu dans un sourire, il les regarda s'amuser. Après quoi il se retourna pour reprendre son chemin....

« Monsieur Charlet ! » crièrent des ouvriers. Tout le monde venait de reconnaître l'homme le plus populaire de Bruxelles, Charlet, l'ancien minis-

tre, le héros de la révolution de 1830. « Vive Charlet, vive Charlet ! » cria la foule tout d'une voix en s'ouvrant respectueusement pour laisser passer l'illustre vétéran. Remerciant, il ôta son feutre à larges bords ; et de nouvelles acclamations s'élevèrent à la vue de cette grosse tête à l'air paternel, qui réveillait chaque fois les enthousiasmes du peuple ; admirable de bonté, elle se détachait en plein soleil, très-rouge, avec ses deux yeux d'un bleu pénétrant et bien vivant encore malgré les quatre-vingts ans ; en haut se bombait le front, proéminent, énorme, au profil presque rond comme à une tête d'enfant ; quelques mèches blanches disposées autour du crâne chauve retombaient toutes droites sur le collet de la redingote ; et les joues rasées descendaient avec des plis gras dans un foulard blanc.

Devant lui une société d'harmonie s'était arrêtée, rangée en bataille ; et comme sur un signe du président les clairons entonnaient une fanfare, un mouvement se fit, ceux qui étaient en arrière et ne voyaient rien, poussant les autres : de rechef les hurrahs éclatèrent, tandis que les battements de mains couvraient le bruit des trompettes.

Monsieur Charlet s'approcha du président, et d'un air un peu surpris lui demanda :

— Pourquoi donc m'applaudissez vous ainsi ?

— Mais monsieur Charlet, répondit le président en se découvrant, vous avez été réélu ce matin n'est ce pas ?

— Ah ! dit le vieillard, ah ! j'ai été réélu ? Cela me fait grand plaisir. Je vous remercie bien....

Il regarda la foule se disperser, et à petits pas, mettant lentement l'un devant l'autre ses pieds rhumatisés, il s'achemina en branlant vers sa demeure, sans plus penser à ce mot « réélu » n'offrant plus un sens très-clair pour lui, qui depuis bientôt cinquante ans venait s'asseoir tous les jours à son banc de député, avec la régularité d'une habitude envieillée.

* *

Oui, un demi siècle de labeurs, et de ces labeurs si grandioses qu'ils écrasent leur homme, courbait le valétudinaire. Sa triomphante biographie figure aux pages des livres que les enfants épèlent dans les écoles ; il a sa place dans l'histoire universelle, car il a ressuscité un peuple.

En 1829 — il était tout frais émoulu de l'Université — la Belgique agonisait sous la domination hollandaise ; il y avait trois siècles qu'elle ne connaissait plus la liberté. Comme un homme qui aurait roulé du haut d'une montagne, accroché et meurtri par les saillies du roc, errénée, elle ne savait quelle plaie soigner la première.

Charlet, avec quelques amis, et c'étaient alors presque des enfants, organise la guerre de la plume : un beau matin, au milieu de ces dormeurs, dont le ronflement semblait déjà le hoquet de la mort, le boute-selle sonne. Debout ! Les journaux poussent, les libelles courent. L'opposition éclatait, formidable.

Chacun sait ici la part qu'il prit aux journées de Septembre, faisant le coup de feu, puis, sa cartouchière épuisée, s'en servant comme d'un pupitre pour rédiger d'enthousiastes proclamations devenues classiques. Et les Belges se le représenteront toujours dans une pose aussi célèbre chez nous que celle du « petit caporal » en France : à califourchon sur son petit cheval brun, son tromblon en bandouillère, il galope de la Place des Palais à l'Hôtel-de-ville, un drapeau tricolore à la main, avec, dans les yeux, la flamme de la victoire.

Cinq fois il fut ministre. Il avait, on peut le dire, enfoncé dans le sol la première pierre de ces colonnes à notre pacte fondamental : la Presse, l'Enseignement, l'Association.

D'année en année il fit partie de tous les Parlements. Il n'y prononçait plus de discours à présent, mais sa vénérable figure régnait sur l'assemblée avec l'autorité douce d'un ancêtre, et il recueillait les respects dus à un témoin de ces temps glorieux de la révolution, estompés déjà des effacements de la légende.

Maintenant, après avoir été durant un demi-siècle, toujours en haleine, toujours tendu, il se reposait, vivait une vie unie, sans secousses, qui lui était une récompense de tous les jours. Il se tenait d'ordinaire dans son cabinet de travail, où des rayons couraient le long du mur, ployant sous des rangées de brochures politiques et de livres d'histoire qu'il n'ouvrait plus jamais ; sur l'autre mur, des lithographies de 1830 représentaient des scènes de la révolution, des soldats en blouse, se battant avec fureur ; épinglées dans un coin, près de la bibliothèque, des affiches jaunies portaient comme entête : « Braves Belges ! » ; il ne se souvenait même plus de les avoir rédigées. C'est là qu'il s'asseyait tous les matins en face d'une réduction en bronze de la Colonne du Congrès, pour griffonner quelque chose d'illisible et d'incompréhensible auquel il mettait tous ses soins, et qu'il intitulait ses *Mémoires*.

On lui demandait souvent de raconter les impressions qui lui étaient restées de 1830. Alors, il réfléchissait un peu, et comme perdu dans les brumes de ses souvenirs, répétait invariablement une seule phrase, où s'em mêlaient noms et dates : « Ah oui... J'ai galopé, ces jours-là... Place des Palais, ce n'était plus que la fumée. On ne voyait plus le Parc. Nous tirions dans le tas... J'ai fait mon devoir, allez!... Et après que tout a été fini,

je suis allé au Congrès, et devant tous, le Président m'a serré dans ses bras. »

L'après midi, madame venait le retrouver. Pendant qu'il se reposait, pelotonné dans son fauteuil de cuir, elle se tenait près de la fenêtre, travaillant à quelque broderie. Elle était grande, maigre; chaque côté de sa figure au teint un peu pâle, ses cheveux ramassés faisaient comme un globe en filigrane d'argent. Le vieux, qui n'avait guère eu dans sa vie de moments à donner à l'amour, la regardait en extase.

— A quoi réfléchissez-vous donc ainsi, Charlet ?

Et l'autre, attendri :

— Eh, eh, je songeais à part moi, Lili, que tu n'es pas encore trop mal...

Elle le choyait comme un enfant. Les dimanches on invitait deux ou trois vieux parlementaires qui passaient quelques heures avec leur ami. A table, elle veillait à tout, lui versant à boire, lui réservant les morceaux qu'il aimait. Et au dessert, comme Charlet avait vidé son doigt de vin, elle disait en lui défaisant sa serviette, avec son indulgent sourire de vieille marquise : « Voyez un peu, il boit comme un homme ! »

Avec l'âge, il s'était fait une foule de joies enfantines. Un de ses petits bonheurs était de sortir seul. Alors, s'il ne faisait pas trop mauvais, madame Charlet, après qu'il s'était rasé, l'embobelinait chaudement dans sa pelisse, dont elle lui relevait le collet sur les oreilles, et il partait : il faisait sa promenade habituelle, salué par tout le monde, « comme le Roi », donnant à chaque pas des coups de chapeaux, répondant aux enfants par une petite tape sur la joue. Parfois, il rencontrait un vieux rhumatisé, un copain de jeunesse : et ils restaient pendant des heures sur le trottoir à causer, sans un geste, leurs mains frileuses dans leurs poches, échoués l'un en face de l'autre. Ils parlaient du vieux temps. Du temps à venir aussi, de 1880, auquel ils espéraient bien atteindre, c'était leur dernier vœu, pour jeter encore une fois, comme après un grand travail, un coup d'œil sur la besogne accomplie, et recevoir, avant de s'en aller, les remerciements de cette Belgique qu'ils avaient faite.

(A suivre).

MAURICE SULZBERGER





LE PUIITS.

A Ephraïm Michaël.

*F'ai noyé ma mémoire au fond d'un puits profond
Dans les stagnantes eaux, vertes de moisissure,
Un puits abandonné de tous, où se morfond
L'herbe maigre, poussée entre chaque fissure.*

*Les Filles, autrefois, venaient y puiser l'eau ;
Les enfants y jetaient — pour s'amuser — des pierres ;
Les Filles n'y vont plus jamais plonger leur seau,
Et ne passent devant qu'en baissant les paupières.*

*Même des hommes font le signe de la croix
Et l'Aïeule, qui sait des histoires étranges,
Dit que l'Esprit du soir y sème des effrois,
L'Esprit qui dort, le jour, parmi le foin des granges.*

*Nul ne fauche le champ voisin du puits maudit ;
La margelle s'effrite, usée ; et la poulie,
Autour de qui la corde encore se roidit,
Grince, avec des sanglots de femme qui supplie.*

*F'ai noyé ma mémoire au fond d'un puits profond
Dans les stagnantes eaux, vertes de moisissure ;
Un puits abandonné de tous, où se morfond
L'herbe maigre, poussée entre chaque fissure.*

*Les bruits, répercutés par mon frère tympan,
Ne se traduisent plus en sonores idées ;
C'est comme un souffle vain dans la flûte de Pan
Que les mots, à travers les oreilles vidées,*

*Les tableaux les plus neufs en leur prime fraîcheur
Se couvraient à mes yeux d'une sombre patine
Par les comparaisons que mon esprit chercheur
Tirait des souvenirs écrits sur ma Rétine.*

*Plus rien n'encombre plus mon cerveau rajeuni,
Et j'ai la vision primitive des choses...
Et mes oreilles et mes yeux — à l'infini —
Dans les matins chanteurs, et dans les couchers roses*

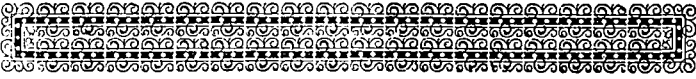
*Trouvent nouveaux, toujours, les spectacles anciens
Puisqu'il ne reste pas trace qu'en mes oreilles
Aient passé des chansons d'oiseaux musiciens
Ou que mes yeux aient vu déjà des fleurs pareilles.*

*Oublieux du Passé, j'ignore l'avenir,
Sans le dégoût présent des heures monotones,
Et je vois les Étés commencer et finir
Sans craindre aux rameaux verts la rouille des automnes.*

*J'ai noyé ma mémoire au fond d'un puits profond
Dans les stagnantes eaux, vertes de moisissure,
Un puits abandonné de tous, où se morfond
L'herbe maigre, poussée entre chaque fissure.*

JEAN AJALBERT.





BLEU ET NOIR

*Suspendons nos penses aux clous d'or des étoiles,
Ma mystique amoureuse, ô sœur des séraphins,
Sur un vaisseau fantôme, ouvrons le vol des voiles
Au souffle des zéphirs chargés d'arômes fins.*

*Et voguons dans le bleu des océans immenses,
Sous un bleu pavillon, dans la langueur des soirs,
Drapons-nous dans l'azur de nos rêves intenses
Comme au pied des autels les porteurs d'encensoirs.*

*Et tandis que riront sous l'airain de la proue
La vague parfumée et l'écume d'argent,
Oh ! nous rirons aussi, ma lèvre sur ta joue
Et mon regard noyé dans ton œil négligent.*

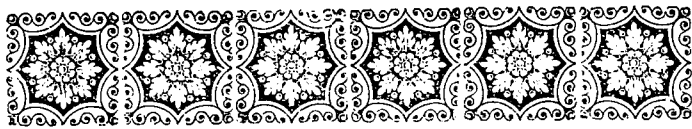
*Dans nos seins fleuriront les espoirs multiflores
Nous foulerons les mers sans compter les beaux jours,
Et nos cœurs vibreront comme des luths sonores,
Au baiser musical des troublantes amours.*

*J'essaierai d'oublier le réveil de nos rêves
Et l'horreur des cieux noirs où hurle l'ouragan,
Et les éclairs flambants comme un combat de glaives
Dans l'Erèbe des nuits, sous les doigts de Satan.*

*Car peut-être demain ô ma blonde amoureuse,
Les flots te briseront sur les rochers de fer,
Les flots te cracheront, ô ma douce peureuse,
Entre les crocs aigus des monstres de la mer,*

*Et contre les débris de notre vieux navire,
Roulés dans les remous ou collés aux calmars,
Sans bruit, je casserai, cadavre qui chavire
Mon crâne où tourbillonne un vol de cauchemars.*

STUART MERRILL.



CAUSERIE ARTISTIQUE

DEUXIÈME SALON DES XX

• *S'ils ne sont pas contents de leur place, qu'ils exposent chez eux* •

Salon de Bruxelles 1884.

Notre collaborateur ordinaire, Jacques Champal, nous fait défaut; avec une outrecuidance sans pareille, je me suis offert à le remplacer; n'étant pas « de la partie » je viens dire ce que je pense, tout bonnement, comme le premier spectateur venu; tant pis si, en m'aventurant dans le jardin du voisin, mes pieds inexperts et patauds écrasent quelques fleurs des plates-bandes bien râtissées....

D'abord, si j'accouche de cette *Chronique*, je le dis carrément: c'est pour faire pièce aux autres. — Je ne suis pas de ceux qui prétendent diriger l'éducation artistique des masses; je prétends au contraire que c'est la masse et la mode qui font l'opinion de tel et tel critique bourgeois d'une gazette en vogue, car je ne veux pas les trouver, d'eux-mêmes, assez sots pour croire qu'ils débitent sincèrement toutes leurs absurdités. Je ne suis pas non plus de ceux qui prétendent juger une œuvre à un point de vue général, neutre, « garde civique » si je puis dire, et qui condamnent sans retour, annihilant deux ou trois années d'efforts et de souffrances d'un artiste sincère, alors que peut-être ils n'ont absolument rien compris à son œuvre...

Non, je ne suis pas de ceux-là; je viens ici, tout bonnement, je le répète, dire mon opinion, la mienne, entendez-vous? sans vouloir la faire partager par personne.

D'ailleurs, à mes yeux, la critique artistique, réelle, n'existe pas; — de même qu'un sujet identique, vu par vingt artistes, recevra vingt interprétations distinctes, de même, selon nos tempéraments, notre milieu, nos goûts et notre vie, nous irons chacun aux œuvres de notre *monde*, à celles que nous percevons et comprenons le mieux.

Aussi, je le répète, ma critique est-elle absolument personnelle. Qu'on en rie ou qu'on l'admette, il ne m'en chaut guères. S'en moque ou l'adopte qui voudra!

Tout d'abord, je vais aux miens, aux lutteurs d'avant-garde, aux bafoués, aux honnis, à ceux qui ne sentent pas la fadeur moisie du musée, à ceux, — ô crime abominable, — qui, comme me le disait l'autre jour un critique *influent*, n'ont pas — s'il est permis? — une touche différente pour faire une lanterne et un pantalon.

A moi Ensor, Toorop, Vogels, Finch, les beaux peintres, à moi Chainaye, le fier statuaire, à moi les intransigeants, les persévérants, les vrais. — Peu leur importe qu'une œuvre soit finie, soit « complète », pourvu qu'elle rende l'impression, l'émotion qu'ils ont ressentie; et lorsqu'ils sont parvenus à fixer cette sensation subtile et personnelle, après de plus pénibles et plus laborieux efforts peut-être que les porcelainiers lêcheurs de toile ou polisseurs de marbre, ils ne touchent plus à leur création, laissent intacte ces vibrations de leur âme traduites; leur art est plus grand, plus émouvant et plus vrai, que le tripotage méticuleusement achevé de ceux qui sont impuissants à sentir et à rendre comme eux.

Votre ignorance du dessin??? Qui diable, à la fin, parmi tous ceux qui disent : celui-là ne sait pas dessiner, m'expliquera ce que c'est : le Dessin ? sinon une partie des moyens d'expression du peintre, et alors, n'est-il pas autre pour chacun d'eux, et surtout, pour chaque transformation de l'art ?

Est-ce la colossale débauche des massivités égyptiennes, la pondération plastique grecque, l'exubérance musculaire de la Renaissance, l'ascétisme des chefs-d'œuvre romans et gothiques, qui constituent le dessin immuable et impeccable ? Ou bien le dessin n'est-il que le trou d'un objet dans l'espace, et alors, la façon d'envisager cet objet, *partie du tout*, ne doit-elle pas dépendre de la perception qu'a l'artiste du tout ou de l'espace lui-même. Et dès lors : à chacun sa personnalité, c'est-à-dire : à chacun son sentiment, sa couleur et son dessin.

Ce n'est donc pas moi que l'on entendra jetant à la tête d'ENSOR ce mot d'Ingres : « *Le dessin c'est la...* etc.; j'admire sans réserve l'harmoniste à la fois brutal et exquis, aux atmosphères superbement fluides, aux colorations intenses se prêtant les dessous qui magnétisent et font vibrer. TOOROP, VOGELS, FINCH non plus ne se soucient pas de la vérité photographique; ils se contentent d'interpréter artistiquement ce qu'ils voient, à travers *leur* tempérament. Chacun convient en effet, qu'on peut n'exalter qu'un côté de la nature, et faire un chef-d'œuvre; j'ajoute même que c'est là la marque des plus pures époques de l'art; les décadences seules ont produit ces œuvres exsangues, admirées par Prud'homme, qui donnent l'aspect intégral du document, toutes ses faces, tous ses côtés, sans avoir la puissance d'interpréter aucun d'entre eux.

L'espace me manque pour analyser en détail chaque œuvre de ces bons ouvriers; Ensor expose des *natures mortes*, un *paysage*, et l'*après-dîner*, où s'étalent les qualités ordinaires de ce MAITRE. Toorop a donné la *Dame en blanc*, le *Déjeuner*, *Une panique*, *Décembre*. le *Nes* à Amsterdam et un portrait de Vogels, le tout, à des degrés différents, sans doute, d'une lumière, d'un coloris et d'une intensité de sensations inouïes; Vogels arrive à une grandeur épique dans *La chaumière du père Keeske*; *Temps de chien* et *Crépuscule* sont d'une impression saisissante; l'anneau voltige, tourbillonnante et mouvante; dans *le Jardin du voisin*, et sa *Chaloupe de Trouville* est d'une délicieuse tonalité. Finch a dans toutes ses toiles un air vibrant; ses ciels sont d'une profondeur infinie; dans l'*Intérieur à Mariakerke*, si l'homme est insuffisant, la femme est d'une architecture admirable, et les puissants effets de couleur qu'on observe dans ces œuvres sont obtenus par un faire d'une belle simplicité.

Dans l'envoi de Regoyos, nous ne trouvons aucun progrès, au contraire. Quand donc ce peintre voudra-t-il faire valoir par le travail ses réelles qualités ?

Chainaye n'est en général pas compris : on apprécie justement *Rive paisible* et *Vainqueur* ; mais on discute beaucoup *Demblon*, buste admirable de vérité et de vie, et encore plus *Terre féconde* qui a fait dire à des gens d'une imposante ignorance en anatomie, que l'auteur n'en connaît pas assez ; *Rive paisible* est là pour répondre. *Terre féconde* est d'une plastique spéciale ; le geste est d'une précision catégorique, le corps d'un poids réel est accroché au sol avec grandeur et solidité, et ses contractions musculaires sont modernement vues, quoique un peu exagérées peut-être.

Je citerai encore, parmi les œuvres des XX, *Le soir en West-Flandre*, de Goethals, le *Conteur arabe* et les *Portraits* de Van Rysselberghe, *Dans les dunes*, un *Brocart* et le *Portrait de Meunier* par Verheyden ; enfin, le *Moulin de Knocke*, par Wytsman. Tout ayant été dit sur ces bonnes œuvres, et même sur les autres, je crois inutile d'en parler longuement.

Je ne veux pas m'amuser ou amuser le public en me moquant de certains ; c'est un plaisir méchant qu'il est trop facile de se payer.

Parmi les artistes invités, SWAN, avec ses *Lions* d'une grandeur biblique, qui marchent, hurlants, dans les solitudes des déserts, MELLERY avec ses dessins de l'île de Marcken, suite de scènes lantantes par leur caractère dramatique et l'atmosphère de plomb qui pèse sur la nature observée, RAFFAELLI, le conteur des travaux pénibles et des repos mélancoliques et abrutissants des banlieues de Paris, MEUNIER, ce peintre farouche de la vie noire des cyclopes modernes, BRACQUEMOND, avec son *Cog*, superbement campé sur ses ergots batailleurs, sont surtout remarquables.

HENRY DE TOMBEUR



CHRONIQUE MUSICALE

CAMILLE SAINT-SAËNS

Nous avons pour Camille Saint-Saëns, quoique tiède encore dans ses envolées musicales qu'il échafaude plutôt en intelligent qu'en inspiré, un vague respect, parcequ'il est en France le seul musicien actuel qui tente de temps à autre un effort partiel. Nous nous rejoyissons donc d'entendre les œuvres annoncées par le programme du troisième concert populaire. Nous croyons qu'à part les airs de ballet de *Henry VIII*, Saint-Saëns n'aurait pas pu choisir de morceaux faisant plus de concessions aux gens qui ne comprennent en musique que le petit côté pitto-

resque, le moulage ou calque superficiel des sonorités qu'on est convenu, les pieds sur les chenets, de trouver ultra musicales.

La carte de tous ces plats aurait dû nous mettre en défiance; elle nous a fait faire le tour de l'Europe en une heure d'exécution d'orchestre; d'abord elle nous a donné une jota Aragonaise, puis une rapsodie d'Auvergne, ensuite une sérénade espagnole et même de ci de là des emprunts faits à l'Écosse et à l'Irlande. Il a fallu nous rendre à l'évidence. De toutes ces impressions étrangères le compositeur français n'a évoqué que le côté *panoramique*, élégamment, nous l'admettons, avec talent même, mais enfin avec une distinction toute prévue à laquelle Saint-Saëns n'apporte aucun prisme particulier. L'éternelle bohème du tambour de basque, le romantisme sauvage de la cornemuse, la grâce sèche des castagnettes, tous les accessoires obligés de l'opéra-comique trouvaient leur emploi à l'audition Saint-Saëns.

La grande et vraie musique, plâne à cent coudées au-dessus de toute cette mascarade figée. L'art est le rapport de notre cerveau avec des situations, des images, des sons. La musique c'est le vent qui s'humanise, l'interprétation que des proscrits, la gorge étreinte par des sanglots mal contenus, donnent au rudimentaire chant national du pays perdu. La musique moderne vit de signification toute morale; ce n'est qu'ainsi qu'elle est supérieure, dématérialisée d'essence documentaire semble-t-il. C'est celle-là qu'il nous faut, hommes du Nord, dont les désirs devancent de loin les pénibles réalisations des jouissances en projet, nous dont les difficultés de bien-être ont subtilisé l'intellectualité, nous qui vivons les yeux fermés.

Nos cerveaux paraissent comprendre sans le secours des sens, tant ceux-ci ont dans notre organisation une besogne affinée. Notre marche vers les lumières a donné la mort à l'art extérieurement décoratif, assez donc de toutes ces ferblanteries et grelots, nos appétits sont philosophiques.

JACQUES CHAMPAL.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

L'ABONDANCE des matières et l'étendue de l'analyse de l'*Hystérique*, par notre collaborateur H. de Tombeur, nous forcent à remettre la publication de cette étude au prochain numéro.

La *Revue des Livres et des Estampes* cesse de paraître, après son quatrième numéro. L'audacieuse entreprise de Joséphin Péladan s'est heurtée à l'inertie des uns, à la frayeur et à la haine des autres. C'est pour le monde lettré une véritable perte, et nous regrettons vivement cette revue à la fière allure, si indépendante, si courageuse et si sincère, qu'elle n'a pu se faire accepter des timorés et des philistins abêtis, qui pullulent et étouffent les belles initiatives, en France aussi bien qu'en Belgique.

EMILE GOUDEAU. — *Les Fleurs de Bitume*. (2^e édit.) Paul Ollendorf, éd.

Elles sont entassées en une étrange gerbe, au hasard de la cueillette, ces fleurs du Bitume. Les paradoxes étince-

lants, les quolibets, les concetti s'y mêlent; à côté « *d'engueulades* » lancées avec une verve plebéienne, se hasardent de délicats madrigaux comme celui-ci :

Oh! si vous perdiez, mignonne! mignonne!
Le charme secret qui m'attache à vous,
Tout ce qui séduit, tout ce qui rayonne,
Talisman d'amour énergique et doux,
Si vous le perdiez, mignonne! mignonne!
Si le ciel allait se plaindre au bon Dieu
Qu'on lui prenne ainsi toute sa lumière
Pour la mettre au fond de ce regard bleu
Qui ferait pâlir l'aurore première!...
Si le ciel allait se plaindre au bon Dieu!

Lui, qui chante la force mâle, il est capricieux comme une jolie fille. Ici le voilà en fureur contre les femmes :

Oh ces femmes, ces tas de femmes qu'on ren-
[contre!]

Mais deux pages plus loin, parce que ces « *tas de femmes* » ont disparu, il est resté tout triste :

Vous avez disparu toutes je ne sais où,
Et mon cœur est peuplé de tombes et de saules...

Tel est Emile Goudeau, tantôt gouailleur, tantôt brutal, parfois aussi — me pardonnera-t-il ce mot? — presque sentimental. — Il y a dans ce recueil une pièce

intitulée « *Chavirette* », qui exprime bien tous ces caractères : Chavirette, c'est une fille qui revient de « *faire son quart* » et qui, dans sa chambre, se met à pleurer parce qu'elle s'ennuie et que les vieux souvenirs lui remontent à la gorge.

Et seule, elle se mit à pleurer, Chavirette;
Pourquoi?... pour rien...

Mais cela ne durera guère. Chavirette trouvera ses pleurs stupides et redeviendra bientôt une joyeuse garce. Goudeau ressemble à Chavirette. Ses tristesses, qui lui paraîtront bêtes l'instant d'après, ne sont pas longues, et *pour être* pessimiste, il n'est pas pleurnicheur. La vie n'est pas bonne? On tâchera de la passer le plus joyeusement possible, on compensera les douleurs par des jouissances nouvelles.

Vivent les forts et tant-pis pour les faibles!

Emile Goudeau est de ceux qui ont la tristesse gaie.

Maintenant, faut-il nommer les principales pièces du recueil? Je citerai *Chavirette*, *les Romaines*, originale fantaisie où Paris est travesti à la latine, *les Grecs*, et ce poème à la façon de la Chanson des Gueux : *Les Voix apportées par le Vent*. Ajoutons que ce volume contient plusieurs pièces nouvelles.

E. Goudeau fera paraître prochainement un roman sous ce titre : *La Vache Enragée*.

..

JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes*.

Jean Moréas est de ceux qui prennent pour devise les vers de Paul Verlaine :

Car nous voulons la nuance encore,
Pas la couleur, rien que la nuance.

Il s'attache à rendre les nuances, les toutes petites sensations fines. Les

vagues désirs ébauchés, les réminiscences à peine distinctes, le malaise des mélancolies automnales, voilà ce qu'il nous dit en presque tous ses poèmes. Il a écrit quelque part :

Viens humer le fumet — et mordre à pleines dents
A la banalité suave de la vie.

Mais il ne suit guère ce conseil qu'il donne. Il semble savourer lentement la vie, et non y « mordre à pleines dents ».

Ses vers sont d'une forme savante — un peu trop savante peut-être. — Pleins d'allitérations et d'assonances, ils ont parfois des perversions de rimes et de rythmes qui donnent à certaines pièces une saveur étrange. Lisez, par exemple, cette strophe :

Chère main aux longs doigts délicats
Nous versant l'or du sang des muscats
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir où languissaient les sons
Des violons et des ritournelles.

Et dans cette strophe aux rimes masculines, n'y a-t-il pas quelque chose comme un froissement de feuilles séchées :

Les roses jaunes ceignent les troncs
Des grands platanes dans le jardin
Et c'est comme un tintement soudain
D'eau qui s'égoutte en les bassins ronds

Mais tout le mérite de ces vers n'est pas dans la bizarrerie savante des rythmes. Il y a aussi des effets obtenus sans violer la vieille prosodie classique :

Alors ma toute belle, assis au coin du feu,
Aux rouges flamboiments des bûches crépitantes,
Nous reverrons, au fond des visions latentes,
Le paysage vert, le paysage bleu,
Le paysage vert et rose et jaune et mauve
Où murmure l'eau claire, en les fouillis des joncs...

.....
Ainsi nous revivrons nos extases éteintes
Et nous ranimerons nos bonheurs saccagés
Et nous ressentirons les baisers échangés
Dans les campagnes d'or et d'émeraude teintes.

Des vers que j'ai cités, vous conclurez comme moi, n'est-ce pas? que — malgré quelques exagérations voulues dans la forme — Jean Moréas est un délicat artiste.

..

RODOLPHE DARZENS. — *Poèmes de la Nuit*.

Notre ami Rodolphe Darzens va faire paraître chez Henri Jouve (boul. St-Michel, 52, Paris), un volume de vers intitulé : « *Poèmes de la Nuit* ». Malgré ce titre, ce ne sont pas des vers macabres et fantastiques, ni des poésies réalistes et parisiennes. La poésie de R. Darzens est toute subjective et personnelle. Il n'est pas de ceux qui racontent leur histoire, égrènent le chapelet de leurs souvenirs, et pourtant son « Moi » n'est jamais absent. Il dit ses sensations intimes, il conte non sa vie extérieure, mais sa vie mentale, et ses vers peignent les choses non telles qu'elles sont, mais telles qu'il les a vues, en des poèmes délicats, d'une forme pure et raffinée.

..

FERNAND BEISSIER. *Le Galoubet (Contes et Nouvelles de Provence)*. Henri Jouve, éd. boul. St-Michel, 52, Paris.

Le Galoubet de Provence est une petite flûte sur laquelle on ne jouera jamais du Berlioz ni du Wagner. Le Galoubet de M. F. Beissier ne joue pas non plus de la musique bien compliquée. Dans ses petites nouvelles, M. Beissier imite Mistral et Daudet — le Daudet des « *Lettrés de mon moulin* » — dont il s'est approprié parfois certains procédés de style.

Là n'est pas le mal. Mais ses paysans amoureux imitent parfois les amoureux

de Hugo et disent de trop romantiques tirades : « *Entends-tu Jean! Entends-tu les cloches?... Elles sonnent à tous le secret de nos cœurs, l'oubli du passé, la fuite des peines, et la renaissance des choses heureuses!* »

Même sous le régime de l'instruction obligatoire, c'est bien de la littérature pour les paysans. Mais, en général, le faire est simple et agréable. Et, par les Saintes de la Camargue! c'est une merveille auprès de celui de certains « romanciers parisiens » (Je ne veux nommer personne, pas même M. Georges Ohnet). Donc, si vous aimez les histoires simplettes comme on en dit le soir dans les « MAS » de la Crau, je vous recommande *le Galoubet*. Pêcaïre!! tout le monde ne peut pas lire Villiers de l'Isle-Adam ou Barbey d'Aurevilly! E. M.

..

La Revue Contemporaine, littéraire, politique et philosophique, vient de paraître; elle ne publie rien que d'inédit; avant tout renseignée et documentée, elle s'occupera longuement, en des études critiques approfondies, de toutes les manifestations importantes de l'art et des lettres à notre époque. Elle s'adresse d'une façon spéciale aux lettrés et aux érudits. Les littératures étrangères tiendront dans ses colonnes presque autant de place que la littérature française.

Collaborateurs français : MM. Harry Alis, Paul Arène, Théodore de Banville, Joseph Chailley, Alphonse Daudet, Eugène Forgues, Edmond de Goncourt, Edmond Haraucourt, Emile Hennequin, Léon Hennique, J.-K. Huysmans, F. Joussemet, Leconte de Lisle, Guy de Maupassant, Catulle Mendès, André Michel, Emile Michelet, Georges Nardin, Francis

de Pressensé, Adrien Remacle, Edouard Rod, Maurice Rollinat, Gabriel Sarrazin, Emile Zola.

Collaborateurs étrangers : MM. Del Balzo, Jan Ten Brink, Georges Brandès, Capuana, Checchi, Félix Dahn, E. Engel, Ingram, Camille Lemonnier, Alexandre Macédonski, Obreen, Vittorio Pica, Adolphe Ribaux, William Rossetti, Verga, de Volzogen, Ernst Ziegler.

Envoi d'un numéro spécimen contre deux francs en timbres-poste (franco).

Abonnements : Sur velin ordinaire : Paris, 20 francs; départements et étranger, 22 francs. — Sur papier du Japon, 100 fr.; sur papier de Hollande, 60 fr.; le nom du titulaire imprimé sur le faux titre.

La Revue Contemporaine paraît le 25 de chaque mois. Administration, rue de Tournon, 2, Paris.

..

Le « *Livret des Vers Anciens* » de J. Madeleine, ce recueil de délicates poésies, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, est en vente chez *Marçon et Flammarion, rue Racine, 26, Paris.*

Ce petit volume sorti des presses de l'excellent imprimeur Quantin est un véritable bijou de typographie archaïque.

Cinquante exemplaires seulement sont en librairie, au prix de 5 francs.

..

Pour paraître prochainement : Deux volumes de Léon Cladel : *Héros et Pantins*, avec préface de Camille Lemonnier, et *Quelques Sires*, avec préface d'Emile Michelet. Chez Frinzine et Klein, Cautelle Mendès publie les *Iles d'Amour*, et les *Contes du Rouet*, avec eaux-fortes.

Le Monde poétique, dont le premier volume a eu un si légitime succès, commence aujourd'hui le *second tome* de sa collection par un numéro d'une réelle valeur littéraire. Vers inédits de François Coppée, André Lemoyne, Zénon-Fièrè, Morice, études de Émile Michelet et Albert Savine, voilà les principaux titres de ce remarquable fascicule qu'enrichissent encore les merveilleux ornements de Taxile Doat, l'artiste éminent de la Manufacture de Sèvres. D'ailleurs voici le sommaire complet de ce numéro remarquable :

Les Poètes Français contemporains : François Coppée. EMILE MICHELET. — A une Enfant simple. FRANÇOIS COPPÉE. — Dora. ANDRÉ LEMOYNE. — La Poésie Catalane contemporaine. ALBERT SAVINE. — L'Ongle. ZÉNON-FIÈRE. — Pantoum. CHARLES MORICE. — Chronique Dramatique. LOUIS TIERCELIN. — Chronique musicale. PH. MARIO. — Bibliographie. — Échos.

..

La *Gazette Anecdolique* commence sa dixième année par son numéro du 15 janvier, qui donne, entre autres documents intéressants, une importante lettre inédite de M. de Salvaudy. — Cette charmante revue de la quinzaine, imprimée par D. Jouaust et J. Sigaux, dans le genre des éditions de bibliophiles, a sa place marquée aujourd'hui parmi les recueils auxquels les lettrés et les curieux accordent leurs préférences. — La *Gazette Anecdolique* est, en même temps qu'une revue d'actualité, un livre qu'on aimera toujours à consulter; elle sera intéressante surtout à l'état de collection complète. — On peut se procurer les neuf années, soit en numéros

séparés, soit en 18 volumes brochés, à la Librairie des Bibliophiles, 338, rue Saint-Honoré.

..

Revue indépendante. Paris, rue de Médicis, 7. Sommaire du numéro de février 1885.

I. G. Chevrier : *La Liberté de la Chair*. — II. Joris-Karl Huysmans : *Le nouvel Album d'Odilon Redon*. — III. Charles Vignier : *Fictions*. — IV. Oscar Méténier : *La Chair*. — V. Charles Morice : *La Mort des Papillons* (tercets). — VI. Paul Bonnetain : *Les Editeurs*. — VII. Léon Cladel : *Rara Avis*. — VIII. Edouard Rod : *M. Paul Bourget*. — IX. Alcide Bonneveau : *Orientale* (sonnet). — X. Mielvacque de Lacour : *Un Rastaquouère*. — XI. O. W. *Chronique du Mois. Livres et Périodiques* — XII. *Vie parisienne. Sport*. (90 pages gr. in-18. — Prix : Un fr.)

..

La Ballade de M. Fuster vient de se transformer en *Revue littéraire et artistique*; son programme, fort peu artistique, lui, annonce que la revue « sera utile et attrayante » et pourra, sans danger pour la morale officielle, traîner « sur toutes les tables. » — C'est là une réclame plutôt qu'un programme. — Le 1^{er} numéro est farci d'articles d'Immortels, et pour un organe « de combat » (?) cela ne promet guères. Enfin, une tirade de M. Fuster qui passe en tête de la livraison, est absolument ridicule, d'un bout à l'autre; les « Scandales littéraires » sont des jérémiades aussi sottes qu'inexactes; grande est notre stupéfaction de voir un jeune de mérite édifier un aussi colossal monument de gâtisme bâfoilleux.

Au point de vue typographique, la revue nouvelle manque totalement de goût.

Certes, nous ne nous serions pas montrés aussi grincheux pour une entreprise de débutants; mais M. Fuster a fait assez parler de lui, pour que nous soyons en droit d'attendre de sa part bien mieux que tout cela. — Nous souhaitons vivement que le jeune poète, à la valeur duquel nous rendons d'ailleurs hommage, abandonne ses allures pontificantes et sa chasse effrénée à la réclame; rien que dans le 1^{er} n^o de sa revue, son nom flamboie au moins à dix endroits.

..

« J'essaierai, moi poète, de surprendre aussi la vie qui grouille sous mes yeux, *Ames et Sangs*; je viens m'enrôler au grand travail vivant du Réalisme, du Vrai.... Pour moi, l'Impressionisme est l'écriture du Réalisme, c'est le frémissement de la vie rendu sur le papier. » C'est-à-dire que M. R. Ghil, par ce fragment de la préface de son livre, proteste contre l'épithète d'impressioniste, que nous avons accolée à son nom en annonçant *Ames et Sangs* dans le n^o de janvier, et se réclame du titre de réaliste. Accordé bien volontiers.

..

Société royale belge des Aquarellistes : La mort de MM. Francia et Van Moer et le retour en Hollande de M. Gabriel laissaient trois places vacantes parmi les *Quarante*. La société vient d'y pourvoir dans sa dernière séance par la nomination de MM. Louis Titz, Hagemans et Vos.

..

La *bibliothèque Gilon*, de prolifique réputation, vient de mettre bas son 149^e rejeton. Ce volume contient trois conférences de M. Ch. Bost : la Solidarité — Antoine Clesse — Grégoire-Joseph Chaquis. La mère et l'enfant se portent bien.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés étrangers de nous faire parvenir par mandat postal le montant de leur abonnement (cinq francs) dans la quinzaine, faute de quoi nous nous verrions obligés de faire encaisser par la poste ce qui leur occasionnerait des frais assez élevés.

—o—

L'Administration des postes fera toucher cette semaine les quittances qui ont été refusées lors de la première présentation; nous prions instamment ceux de nos abonnés que la chose intéresse de leur faire bon accueil.

GRAVURE sur METAUX en tous GENRES

CACHETS:
Armoiries;
GRAVURE en
JAILLE - DOUCE
SUR OR ET
ARGENT;
PLAQUES de
PORTES
etc.,



FABRIQUE
DE
TIMBRES
de FIRMES et
VIGNETTES en
CAOUTCHOUC
J. MAX

N. B.
SPÉCIALITÉ
d' Articles pour
la Broderie et
le Marquage
DU LINGE
Timbres - secs
et à Levier pour
ADMINISTRA
- TIONS

51. Rue des BOUCHERS. 51. BRUXELLES

VIENT DE PARAÎTRE
L'HYSTÉRIQUE
par CAMILLE LEMONNIER
En vente aux bureaux de la Revue
Prix: 3,50

L'ART MODERNE
Revue critique des Arts et de la Littérature
paraissant le dimanche, 4^e année.
Abonnement: 10 fr. — Administration :
26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE
REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE
Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.
Abonnement: 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

Sous presse :
LETTRES A JEANNE
par J. DESTRIÉ.

TOQUES ET ROBES
Esquisses judiciaires, par A. JAMES.
Dessins de F. KNOPFF.

LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Dans ses prochaines livraisons, LA BASOCHE publiera des articles et des vers de MM.

JEAN AJALBERT

GEORGES ART

PAUL BERLIER

LOUIS DE CASEMBROOT

HECTOR CHAINAYE

JACQUES CHAMPAL

RODOLPHE DARZENS

CÉLESTIN DEMBLON

JULES DESTRÉE

L. H. DEVILLEZ

PETER DYL

GEORGES D'ESPARBÈS

ANDRÉ FONTAINAS

MAURICE FRISON

ARNOLD GOFFIN

EMILE GOUDEAU

ALBERT GRÉSIL

STANISLAS DE GUAITA

THÉO HANNON

MARC HAROLD

J. K. HUYSMANS

CAMILLE LEMONNIER

ERNEST MAHAIM

FRANZ MAHUTTE

LUC MALPER

CATULLE MENDÈS

CHARLES METTANGE

STUART MERRILL

EPRHAÏM MICHAËL

EMILE MICHELET

HENRI NIZET

PAUL ORGELS

EDMOND PICARD

PIERRE QUILLARD

JEAN RAMEAU

CHARLES SAINCTELETTE

MAURICE SULZBERGER

HENRI STRANARD

HENRY DE TOMBEUR

GEORGES TOREG

ALBERT VERNAELDE

AUGUSTE VIERSET



LA
BASOCHE

N° 5. Mars 1885

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

Le tirage des nos 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n° 3.

BUPEAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

DERNIER AVIS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés étrangers qui n'ont pas encore soldé leur abonnement de nous en envoyer le montant dans la huitaine par mandat-poste international.

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

HOTTE AUX CHIFFONS

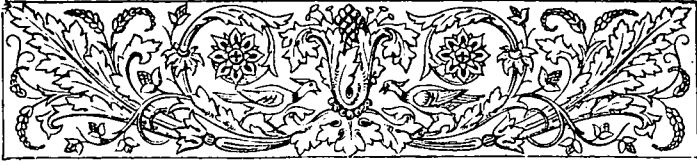
Aux abonnés. — Un vol de calamités s'est abattu sur la Basoche et a retardé de huit jours son apparition ; de plus, au moment de mettre sous presse, une partie de l'article « M. Charlet » est tombée en pâte, ce qui nous force à remettre au prochain la suite de cette nouvelle. Deux genoux en terre et corde au cou, nous implorons la pitié de nos lecteurs.

Sergenois, Liège. — Vers passeront dans le prochain.

A. M. Gand. — Mauvais.

F. M. R. Linpol. — Nul.

Le Comte de H. — Nous n'aurons pas l'extrême obligeance d'insérer dans nos colonnes votre ridicule poésie ?



L'HYSTÉRIQUE

Aux solennités liturgiques, dans la gloire des cathédrales et l'émerveillement lumineux des vitraux et des cierges, ébloui par la richesse flamboyante des marbres précieux du tabernacle et des pourpres dalmatiques plaquées d'orfrois, le fidèle, que bercent les fumées d'encens et le chant majestueux des orgues, ferme les yeux en une extase ravie, ne pouvant supporter l'éclat de ces divines magnificences.

Ce sont des sensations pareilles qu'éprouve le lecteur dans maint passage de « l'Hystérique », un livre non pas écrit, mais bien : — peint. Le génie pictural du prestigieux styliste qui adapte avec un art si merveilleux la phrase au sujet qu'elle décrit, pouvait seul pousser à un pareil degré l'évocation des choses. Le verbe âpre, aux reflets de cuirasse, aux éclairs de lame, aux grondements de mêlée des « Charniers », plein de brutalités campagnardes et gonflé de débordantes sèves du « Mâle », se transforme encore, tout en conservant l'empreinte unique, personnelle et originale, dans « l'Hystérique », où l'adaptation devient d'une magique réalité; où la phrase a tantôt la douceur tranquille des lampes éclairant la demi-nuit du sanctuaire, tantôt la grandeur énorme d'une parole céleste, ou le rugissement diabolique des géhennes infernales. — Jamais n'a été plus triomphalement démontrée la hautaine supériorité des Lettres sur les autres branches de l'Art : pein-

ture, sculpture, musique, magistralement condensées dans la dernière œuvre de notre puissant ouvrier.

Envisagée au point de vue de la science, — car « l'Hystérique » est d'un penseur et d'un savant ; seuls, les raffinés pourront l'apprécier entièrement, — ce livre est une étude superbe de l'influence des milieux. Et l'auteur lui-même se soumettait à cette influence, alors que, son roman sur le métier, il s'entourait dans son cabinet de travail, de disciplines et de rosaires à grains de buis, d'images bénites, de cassolettes odorifères, de croix dures où le Christ se tordait en strapassements douloureux, de tous les objets pieux donnant à sa pensée un tour hiératique, tandis que plânaient dans l'air d'opalisantes et suggestives fumées d'encens.

L'Illuminée future, dont les visions vont remplir un livre fort, c'est l'humble fillette anémique, née dans la paix énervante et moite du Béguinage, ayant sous les yeux, depuis toujours, l'obsédant exemple d'une religiosité passive. Avec l'âge, une ferveur plus absolue l'envahit, la domine peu à peu toute entière ; son austérité rigide, ses superstitieuses et cruelles mortifications la débilitent encore ; toutes ces pratiques, poussées à l'exagération la plus aiguë, amènent graduellement la malade à sa première extase, dans la majesté grandiose de la Messe de Minuit, au milieu des scintillations fascinantes de la nef radieuse, dans la béatitude surhumaine de ses douleurs exaspérées.

A côté de la stigmatisée, vue avec une pénétration inouïe, se dresse le prêtre, Orléa, descendant des farouches Inquisiteurs d'Espagne. L'atavisme lui brûle les veines ; il eut été jadis parmi les Torquemada tortureurs « faits pour la catéchisation par le fer et par le feu ». En lui revit le fanatisme ancestral. Sauvagement solitaire et chaste, il domine ses ouailles de toute sa volonté puissante, et, pour rêner sa chair, s'étourdit en se jetant à corps perdu dans le sentiment outré de sa mission de pasteur d'âmes. Cette conviction

exagérée lui donne un grandissement, dégageant de son être un véritable fluide de croyance et de foi.

« ... Un jour, il revint sur le détail des châtimens et récompenses qui attendent les hommes dans l'autre monde ; de nouveau il fit voir Dieu le Fils à la droite de Dieu le Père, dans le très haut des cieux, jugeant les morts devant les nations assemblées, et, tout étant consommé, l'énorme silence des airs par dessus le désert du monde, puis le partage des âmes élues et des âmes réprouvées et enfin les éternelles délices du paradis et les tourmens éternels de l'enfer. Mais, tandis qu'il évoquait à peine la joie des bienheureux, se contentant de l'exprimer brièvement par l'idée d'une paix suprême dans un infini de gloire et de lumière, comme si sa noire imagination n'eut point su trouver d'images pour la faire sentir, il insista avec une brutalité implacable sur les effets de la damnation. Ramassé en lui-même et la tête tournée vers le point le plus sombre de l'Eglise, comme dans l'horreur d'une effroyable vision, il ouvrit toutes larges les portes des Géhenues et montra les grimaces et les contorsions des maudits pour échapper au grand feu qui les dévore sans jamais les consumer, la huée et l'incessante poursuite des démons, lacérant à la pointe des fourches la cohue des âmes en peine, la multiplicité des tourmens parmi lesquels deux plus affreux que tous les autres : la peine du dam, qui est le regret d'avoir perdu Dieu, et la peine du sens, qui est la douleur de rôtir dans sa chair à travers toute éternité.... et constamment il semblait se débattre lui-même, sa face pâle tordue par les convulsions de l'éloquence, contre d'inexorables mains invisibles. Derrière lui, sur la paroi sculptée de la chaire, sa silhouette se découpait en un va-et-vient d'ombres furieuses et tourbillonnantes, dans la clarté tranquille de la lampe accrochée à la partie antérieure de la boiserie : quelquefois, quand il se penchait en avant de tout son corps, les bras tendus vers la partie de l'Eglise où ses yeux semblaient suivre d'effrayants fantômes, les ombres s'allongeaient jusque sur les piliers, dessinaient une forme torturée de supplicé se débattant aux mains des bourreaux : et d'en bas, de l'obscurité vaguement éclaboussée par le jaune reflet des lumières, les béguines contemplaient avec un frisson cette confuse image des tourmens physiques ébauchant sur d'indivisibles claies le geste immense de l'agonie. Il avait en même temps des éclats de voix, brisés et sourds, comme quelqu'un qui, en proie à l'hallucination, s'adresserait à des êtres imaginaires, et brusquement, des accents stridents qui éveillaient aux profondeurs de l'autel, parmi les hauts chandeliers et les marbres torves, d'étranges répercussions, pareilles à l'écho de cavernueuses lamentations et de rauques appels partis de dessous terre.....

Le sermon, ce jour-là, se prolongea jusqu'à la nuit, et quand les sœurs rentrèrent chez elles par les rues pleines de ténèbres où les rafales s'abattaient mugissantes, il leur sembla ouïr passer dans le vent comme le grondement de la terrible voix de leur pasteur..... »

Cette puissance magnétique se manifeste, éclatante, lors de la première extase de l'hystérique, en une scène miraculeuse, grande comme un chant biblique, et rappelant les prodiges du Nazaréen dans les plaines de Judée. Bourdonnantes, les béguines se pressent autour d'Humilité en vision. Apparaît Orléa.

« Femmes, taisez-vous. La volonté de Dieu soit faite !

Puis il se pencha à son tour, les sourcils rayant son front d'une barre plus sombre encore qu'à l'ordinaire, et les deux mains crispées derrière son dos, plongea au fond des inertes pupilles de la sœur ses prunelles cruelles et froides. Il la considéra longtemps, ses traits immobiles réfléchissant seulement une sorte de concentration de la volonté; et ses yeux ne la quittaient pas un instant, allant de cette chair paralysée à ces orbites démesurément agrandies par la splendeur des visions, à ce blanc regard d'agonisante perdu dans les lointains du ciel et qu'il scrutait, inapitoyé aux matérielles souffrances de la créature, et sensible uniquement au mystérieux épanouissement de la foi que, comme un lys céleste, il voyait fleurir aux profondeurs de son effrayante contemplation.

.....
Tout-à-coup, Orléa étendit les mains, et d'une voix impérative qui retentit dans le silence de l'église, éveillant l'écho des voûtes et montant par la trappe béante jusqu'au haut du clocher :

— Sœur Humilité, dit-il, relevez-vous !

Au bout d'un instant, on vit la jeune sœur, comme une morte qui ressusciterait, porter en avant les mains, avec un frémissement prolongé de tout son être, abaisser lentement sur les femmes un regard noyé de stupeur, puis, d'un effort gauche, appuyer son poing en terre pour se redresser. Les autres béguines s'avancèrent aussitôt, la soutinrent sous les bras, l'aidèrent à reprendre pied dans cette tourmente de son être emportée au flot de l'extase. Elle semblait avoir gardé dans l'esprit la confusion d'un songe, s'efforçait de regarder par delà les objets visibles le fantôme d'une illusion expirée; puis des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et doucement elle répétait, sur un ton monotone, avec la lenteur pensive des gens obsédés :

— C'était bien beau... bien beau. »

C'est ainsi que sœur Humilité s'impose devant l'esprit du prêtre rigide, qui s'efforce de chasser cette obsédante pensée, et se venge en rudoyant et meurtrissant l'âme de sa pénitente.

Jusqu'au jour où l'Homme écrase le Prêtre, molli par la chaude tendresse de la mère nature, naissant enfin à l'humanité, dans la campagne en fermentation printanière, dont le tableau est un des plus admirables paysages du maître.

Dès lors commencent vis-à-vis d'Humilité les manœuvres de la passion graduellement activée d'Orléa, passion monstrueuse, dépravée abominablement, et assouvie enfin sur la virginité liliale de la stigmatisée, pendant une extase. Et de crise en crise, le mauvais prêtre se vautre en un abîme de sataniques sacrilèges, enfermant l'Illuminée dans l'éblouissement de ses subterfuges hypocrites, abusant de sa foi naïve et poussant le furieux délire de son crime jusqu'à souiller le temple, en possédant sa victime dans le flottement des parfums de l'autel.

Malgré ces basses débauches, malgré la servitude à laquelle la ravale Orléa, malgré la sauvage intervention du père Vignas, les visions d'Humilité continuent, et le prêtre la donne en spectacle au monde, comme une Sainte.

Mais un jour, les affres de la maternité tordent les entrailles de la malheureuse, dont le corps se rebelle contre l'infâme comédie qu'on lui fait jouer. Des drogues abortives débarrassent Orléa de la menace formidable, et, le forfait perpétré, s'arrête le livre, ouvert sur un terrifiant inconnu, d'où montent, comme les bouffées d'un gouffre, l'horreur mystérieuse et profonde des *in pace* muets.

Sur ces sombres tableaux, brossés avec de saignantes couleurs, l'idylle adorable de sœur Claire et de Martinus Putz, le carillonneur, vient mettre comme une fraîcheur de fleurs mi-décloses, reposant l'esprit obsédé par les effroyables images du livre, telles que les scènes horribles d'exorcisation du père Vignas, moine démoniaque dans son fanatisme de

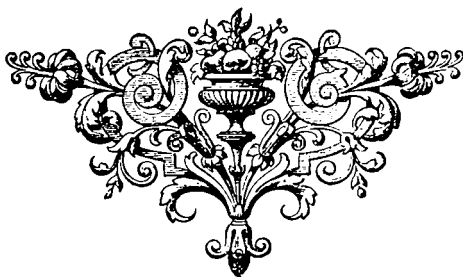
brute, ou bien encore l'épouvantable cruauté de la fin : Orléa se ruant sur l'hystérique, et lui rouvrant les stigmates à coups de mâchoires, à coups de griffes, à coups de ciseaux, tandis que la foule qui gronde s'impatiente au dehors.....

*
* *

Fait avec le dédain du fier artiste pour l'hommage de la foule banale, « l'Hystérique » aura un succès moins bruyant peut-être, mais sincère, durable et vrai ; les subtils qui ont lu ce livre hantant le reprennent et le reprendront souvent, pour se délecter dans l'enchantement de ses harmonies, s'abîmer dans la profondeur pénétrante de ses analyses, s'émouvoir et frissonner à ses poignantes émotions.

Pour nous, ce livre offre en plus le précieux intérêt de marquer une évolution frappante dans le génie de Camille Lemonnier : le vigoureux flamand qui nous avait habitués aux grasses matérialités. d'un art procédant des plantureux peintres de Flandre, transporte dans le domaine spirituel ses facultés puissantes, et nous révèle un analyste, non plus seulement de l'être dans sa couleur, son relief et son pittoresque, mais, et surtout, de l'être psychique, interne, vu par l'esprit autant que par les yeux.

HENRY DE TOMBEUR.





GERDA

*Far! Ullmer, je te voue à la haine de Loke !
Que ton peuple surgisse en armes contre toi,
Qu'il assiège tes murs, et s'y rue, et t'y bloque,
Qu'il les pille, et te prenne, et te laisse sans toit !*

*Et que ton propre fils suscite cette émeute :
Que lui-même, arrachant ta barbe à pleines mains,
Te supplante à tes yeux, acclamé par sa meute
Qui te chasse à longs cris farouches, surhumains.*

*Et qu'alors la misère horrible t'environne ;
Que tu marches, toujours sans but, pendant des ans,
Par la neige et la bise aiguë, et que personne
Ne te laisse goûter les repos bienfaisants !*

*Que toujours vers le Nord glacial tu t'avances ;
Que tu sentes le froid mordre et tordre tes os ;
Que tu tombes enfin ployant sous les souffrances,
Pâturage où goulûment s'acharnent les oiseaux !*

*Que ton sang à pleins jets jaillisse de tes veines ;
Que de ton ventre ouvert s'échappent tes boyaux,
Et que, sans s'arrêter à tes prières vaines,
Longtemps les Svartalfars ajoutent à tes maux !*

*Que tu meures, — mais sans distraire ma vengeance.
Que le Nifflheim profond te soit ouvert ; que là
Tu te trouves en proie à l'implacable engeance
Que sur les grands Maudits a déchaînée Hela.*

*Que tu sois exposé dans la sombre Fontaine
Aux venins des serpents monstrueux; que tu sois
Comme le loup Fenris, jusqu'à la Fin lointaine
Ecrasé sous des rocs d'un formidable poids;*

*Et que la Vision des pures Walkiries,
Passant devant tes yeux ineffaçablement,
Te harcèle de vains désirs et de furies
Ardentes — lent supplice, indomptable tourment!*

*Et qu'ainsi — par mes vœux — dans les siècles tu souffres;
Que loin des clairs séjours des Probes et des Preux,
Exilé dans les noirs détours des derniers gouffres,
Tu saches que trahir est lâche et dangereux! » —*

*Tel — à travers les bois où s'endormaient les frênes
Qui balançaient un vert feuillage sur leur tronc —
Débordant en éclats de fureurs souveraines,
Galopait le vaillant Nôr, fils du roi Thorron.*

*Il allait..... il fuyait! Hier encore superbe,
Vers Upsal il marchait, des flammes dans les yeux :
Comme vers le soleil radieux tend la gerbe,
Lui marchait vers Gerda, vierge au front radieux.*

*Hier encore il marchait, le cœur plein de tendresse,
Invincible vainqueur terrassé par l'amour...
A présent sous l'affront le mâle se redresse
Et — le bonheur parti — la haine se fait jour.*

*Fadis, il parcourait les plaines scandinaves
Du Sud au Nord, toujours victorieux et fier;
Sur ses pas, par milliers, s'enchaînaient les esclaves :
Ces triomphes étaient perdus depuis hier!*

*Car on rira de lui, malheureux, trop crédule,
Qui ne se méfia pas des serments d'Ullmer,
Le Farl puissant, jaloux de Thorron, sans scrupule,
Dont le pouvoir s'étend d'Upsal jusqu'à la mer.*

*Il allait! — Son cheval au galop, la crinière
Éparse au vent, la bave aux rênes, frémissant,
Soulevait en compacts nuages la poussière
Où, rouge, le soleil flambait comme du sang.*

*Il allait! — Sur sa lèvre ardente, les menaces
Terribles se pressaient contre le Jarl d'Upsal;
Il appelait sur lui les Svartalfars tenaces
Pour le rompre aux douleurs d'un tourment colossal.*

*Lui-même, il saurait bien entamer la vengeance,
Et déchaîner sur lui les premiers châtimens :
Ses guerriers, assemblés en une armée immense,
Le suivraient, en poussant de haineux hurlements.*

*Et Nôr s'enivrerait aux atroces supplices
Qu'il ferait infliger au Jarl Ullmer vaincu;
Puis, il délivrerait la vierge aux cheveux lisses
Par qui seule en ce jour il avait survécu !*

*Jadis, Ullmer, craintif, lâche — pour lui complaire —
A Nôr avait promis de remettre Gerda,
La blonde enfant aux yeux plus doux qu'une aube claire,
Et qu'un autre reçut lorsqu'il la demanda !...*

*Car Nôr était venu, confiant, sans escorte
Réclamer son épouse ; — et des hommes sur lui
En grand nombre s'étaient élancés, dès la porte,
Puis, l'ayant garotté contre un arbre, avaient fui !*

*Dès heures, il rêva, retenu par ses cordes
Sans faire un mouvement, sans boire et sans manger,
Remâchant des jurons d'implacables discordes
Et sentant se gonfler l'ardeur de se venger.*

*La nuit descend. — Vers l'arbre un homme alors s'avance;
Il coupe les liens et fait sauter les clous
Et délivre le roi sur qui déjà s'élança,
L'essaim des noirs corbeaux avides et des loups.*

*Et voilà qu'il lui dit qu'un autre — au matin même —
Avait reçu d'Ullmer, comme prix d'un traité
D'alliance, la vierge adorable qu'il aime, —
Et qu'Ullmer commanda que Nôr fût garrotté !*

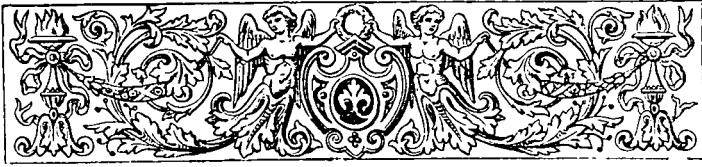
*Or, Gerda résista tant qu'elle sut. — En larmes,
Elle avait prié l'homme afin de sauver Nôr,
Et qu'il put, amenant ses guerriers, par les armes
La reprendre, et veiller sur elle, son trésor !*

*Car ce n'est que de lui qu'elle veut être aimée
Et nul autre jamais ne sentira son cœur
Battre d'amour pour soi. Sa lèvre parfumée
Garde à son seul aimé des baisers pleins d'ardeur.*

*Elle sait bien aussi que Nôr est le plus brave ;
Elle est fière d'aimer le héros valeureux
Et dans son cœur altier où le devoir se grave
Elle tente pour lui les hasards dangereux.*

ANDRÉ FONTAINAS.





PLEIN AIR

(FRAGMENT).



OMME Pierre souffrait des reins, et quelle souffrance cuisante. Puis il ressentait dans les jambes surtout, de sourdes vibrations de muscles. Mais au moins cette nuit, il pourrait dormir sans être troublé par cette poursuivante apparition ; harrassé, se coucherait, de son long, la nuit durant ; cette pensée rendait sa marche hâtive, tandis qu'il baissait un peu les paupières pour ne pas songer à la route et aussi par fatigue des yeux, pour ne pas voir dans sa violence l'enseulement des rues. Et le pauvre enfant marchait, hypnotisé par son désir fiévreux, sans percevoir presque le sonore roulement des voitures sur le pavé brûlant et résonnant creux après une journée d'août, ni la sonnette des trams, ni les cris des vendeurs de journaux, ni la marche empressée des passants.

De la sorte il parvint à la place Saint-Lambert. Sonna le carillon du vieux palais de Liège. Le motif d'opéra égrené d'abord sèchement note à note par les cloches le remua dans son absorption. Quand l'heure retentit solennellement, Pierre pleura de tristesse et de névrosisme, car les sonorités qui s'envolaient de la tour dans le poudrolement vespéral de l'air, étaient d'une impression troublante et rappelaient les vagues croassements des corbeaux autour de leur roche. Il traversa la cour du Palais ; au milieu, le jet d'eau hoquetait dans le bassin ; autour, les vitres gothiques flamboyaient, et dans les galeries empennées les colonnes étendaient leur ombre noire par large jambage. Il frissonna comme d'avoir frôlé du satin.

Sortant par la porte de Pierreuse, il gravit la montée, pas à pas, le torse courbé. Descendaient et ascendaient des trainées d'ouvriers, houilleurs, ramoneurs, vitriers portant des carreaux irisés de réverbé-

rations, chiffonniers tirant avec des chiens hargneux de petites charrettes bondées de loques et os fumants, puis des colonies d'Italiens flâneurs accompagnés de leurs femmes, vêtus d'étoffes aux chaudes tonalités, et des tourneurs d'orgue, et des mendiants. Sur les trottoirs glissants grouillait une marmaille de gamins jouant aux billes, au bouchon, à la toupie. « Hé, Pire, vins djoer? » crièrent de ceux-ci à leur camarade qui passait. Pierre ne répondit pas et continua sa route. Le soleil était à la crête de la montagne et dans l'étroite rue escarpée coulaient ses lueurs flavescentes, ainsi que laves d'un cratère. A droite, à gauche, des boutiques de fripiers saillaient de vieux habits qui, vus de loin, faisaient songer à des pendus déchiquetés. Beaucoup de cafés où disparaissaient des fournées d'hommes : une sonnette tintait, et de l'intérieur bouffaient avec un nuage bleu de fumée des engueulades, chocs de verres, piétinements, bruits qu'assourdissait la porte refermée. Plus haut, dans un petit cabaret dont les fenêtres étaient ouvertes, on dansait déjà aux reniflements vulgaires d'un orgue de barbarie.

Enfin, il entra dans une maison, et, ayant donné quelque argent à la patronne, monta au second étage où, dans une grande salle basse, des matelas étaient jetés sur le plancher ; il y en avait bien dix, avec un oreiller recouvert de toile bleu et une couverture d'une laine mince et grise. Pierre se laissa choir sur le premier près de la porte, le cerveau bourdonnant.

Il s'endormit, le corps affaissé, bouche entrebaillée et ronfla du ronflement grondeur du vieux chien abattu dans sa niche. Peu à peu, avec la nuit, la chambre se remplit d'hôtes. Vers deux heures du matin, alors que la rue se taisait, Pierre s'éveilla, poussant les bras en avant, cria d'une voix d'alarme : le voilà ! le voilà ! raide, se leva sur sa couche, s'élança vers la porte, et descendit les escaliers, sautant trois, quatre marches à la fois. Il s'enfuit, descendant la Pierreuse. Ses yeux d'une expression surnaturelle avaient dû voir dans un autre monde, ses tempes étaient froides de sueur et ses cheveux hérissés par plaques, un tourbillon secoue aussi rageusement le blé des champs ; Pierre semblait avoir soutenu une attaque d'épilepsie. Mais l'humidité de l'air le pénétrant, il se calma, marcha doucement à travers l'obscurité laiteuse des rues, et attendit le jour.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait cette vision ; elle l'obsédait, lui révolutionnant les nerfs. Le malheureux ne pouvait être en paix,

ayant à craindre le jour les hommes, la nuit les esprits. Et goutte à goutte, lui semblait-il, la déraison filtrait sous son crâne. Son imagination était frappée, il deviendrait fou, il le croyait. Souvent Pierre avait des idées fixes, pensait à une chose des journées et des journées, sifflait une chanson et la même des semaines durant. Passant sur un pont, il prenait le milieu de la voie, n'osant s'approcher du parapet, car le vide l'attirait vertigineusement. Mais aussi, combien son existence démoralisatrice, émiettante, avait fini par lui saper l'être.

Ses parents moururent qu'il était encore gamin. Il avait deux frères, l'aîné entra à l'orphelinat ; Jacques, le plus jeune, et lui furent placés par le bureau de bienfaisance chez une femme d'un village des environs. Cette créature sans cœur les obligeait à mendier. Ils étaient à peine nourris, mal vêtus, et couchaient, avec les autres pensionnaires, de pauvres enfants aussi, dans un grand grenier, sur de méchantes paillasses. Pierre n'endurait cette condition que pour son frère. Lui, avait déjà dix ans, se serait sauvé, la grand'route ne lui faisait pas peur. Mais avec le marmot ? Lorsque, pendant un hiver, Jacques fut atteint du croup. Oh ! le vent qui sifflait les nuits à travers le grenier ! Maintenant, il parlait à voix basse, le pauvre, des larmes dans les yeux, en agitant les bras ; un moineau qui se meurt secoue les ailes. Et les mauvais traitements continuaient, et il faisait toujours plus froid. Jacques dépérissait ; pas de secours à attendre de personne dans ce village. Un soir, les vitres du grenier grelottaient, Pierre lutta contre le sommeil. De temps en temps il se penchait sur les lèvres de son frère, écoutant s'il respirait encore. La nuit était agitée, et il entendait peu ; comme il tremblait alors. La cloche du village sonna minuit. Pierre enveloppa le petit de sa couverture, le prit dans ses bras et descendit doucement les escaliers. Malgré ses précautions, les marches grincèrent ; si on allait l'entendre ! Enfin il est sur la route, et le voilà marchant entre les deux lignes noires des arbres qui se gonflent de tressaillements. « Oui, il irait à Liège, la grande ville qu'il connaissait, demander protection. » Le vent tomba tout-à-coup, et il neigea de gros flocons qui s'abattaient ouateusement sur la neige amassée déjà, comme du duvet tombant d'un pigeonnier. Il marchait depuis une demie-heure quand il s'arrêta pour écouter la respiration du frère ; les lèvres du frère ne remuaient plus. « Jacques ? » cria-t-il. — Jacques était mort.

Pierre fut replacé chez d'autres femmes; elles le chassèrent car il leur rendait la vie insoutenable, vouant à toutes sa haine contre celle-là. Alors on l'envoya travailler chez un patron, mais c'était avec une rage sourde qu'il obéissait. Il en voulait au monde de la mort de Jacques, il en rendait les hommes responsables. Son autre frère, il s'était juré de ne plus le regarder. Ce monsieur, lorsqu'il était allé lui rendre visite à l'orphelinat, lui avait à peine parlé du petit. Ce n'était pas son frère, celui-là! Et dans son cerveau grandissaient la révolte et le besoin de se sentir indépendant. Un lundi matin, il n'alla plus à l'ouvrage, et résolut de n'avoir pour maître que lui. Il était vêtu, il saurait se nourrir.

Commença son existence de vagabond. Pierre aima la rue électrique d'animation et flanquée de magasins, aux vitrines desquels il s'arrêtait de longs moments. Il n'était si heureux que dans le vent hurleur, lorsque ses sauvages mèches de cheveux se baignaient de froid, et qu'il croyait boire de l'air par les pores. Mais il avait un ennemi implacable, l'agent de police; ennemi qu'il redoutait, fuyait. Quelle frayeur de chaque instant! Au coin des rues, il regardait à droite, à gauche, ses narines s'écarquillaient, il eût voulu pouvoir flairer son approche, ses oreilles se tendaient, sa tête gagnait l'expression epeurée du lièvre. Le policier représentait pour lui le tribunal et la prison, l'ordre social contre lequel il se soulevait. Pourquoi voulait-on l'obliger à travailler, quand d'autres ne faisaient rien? Du reste, il avait assez souffert, il pouvait vivre à sa façon, maintenant.

Deux fois il fut repincé; il était traqué, son signalement avait été donné. Reconduit chez d'autres patrons très sévères, il s'esquiva toujours. Puis Pierre vendit des allumettes, des lacets, du cirage sur les trottoirs. Il voulait respirer dans la rue. Il connut les femmes, jeune, se détraqua. Les incendies de la chair étaient l'oubli de tout, frénétiquement il les voulut et souvent. Et il se mit à boire aussi de ce pequet aux teintes de pétrole, se détruisit par d'abrutissantessouleries.

Et cependant, ses nerfs exaspérés s'affaiblissant, il devenait d'une fébrilité à laquelle il ne pouvait plus commander. Il était ému par la moindre chose, et surtout vibrat étrangement quand il entendait de la musique. Et ces troubles de l'intimité de son être le plongeaient tout dans de morbides jouissances qu'il recherchait sans se les expliquer. A la tombée du jour, il se glissait quelquefois dans les églises, et sous

l'ombre sommeillante du jubé, écoutait les harmonies évocatrices et mystiques de l'orgue. Alors il frissonnait d'un ravissement interne, pleurerait des larmes lentes au travers desquelles il voyait et regardait se multiplier les rouges lumières de l'autel qui lui semblaient des larmes de sang.

Quelques mois encore de cette vie brisante et il devint malade. Cahotté par les événements qu'il avait traversés, miné par la femme, par la boisson, il était las maintenant. Et puis à cette âge où il faut manger beaucoup pour se développer, dormir de longues heures, il s'était nourri de si peu et si mal, s'était reposé de si courts moments. Enfin son cerveau était attaqué; dans un somme lui apparut une vision, grosse tête de feu déchirant l'obscurité; elle revint souvent, puis chaque nuit, terriblement obsédante. Pierre n'osait plus dormir, et ce n'était que fatigué, harassé, qu'il s'oubliait à fermer l'œil. De chute en chute, il était tombé à la crise finale. Autrefois, la vie en plein air était son bonheur, aujourd'hui elle l'accablait de mélancolie, de cette mélancolie indéfinissable du réverbère abandonné dans les terrains vagues entourant les grandes villes. Même il avait peur du vide qui, fatalement pensait-il l'absorberait. Autrefois, Pierre voulait être indépendant; aujourd'hui il réclamait un maître qui le commanderait, le brusquerait. Le vent l'avait assez battu, lui basanant la peau; il désirait maintenant être mordu par un fouet, qui lui zèbrerait les membres, et aspirait à une existence régulière, entre les froides murailles blanches d'un hôpital, d'une caserne ou d'une prison.

Il songea donc à l'armée, et se dit qu'il pourrait bien s'engager. Illusion! On ne l'y aurait pas admis. Mais il se promit de retourner au bureau de bienfaisance, de communiquer son projet au directeur, pour qu'il l'aidât. Cependant, de jour en jour il postposait sa visite, et pressentait, sans oser se l'avouer, que sa demande serait rejetée. Ce qui ne l'empêchait pas d'annoncer à tous ses camarades qu'il s'était engagé, que bientôt il partirait et leur dirait au revoir. Et, au coin des ruelles, au milieu des gamins qui l'écoutaient, il déclamaient, parlait déjà de monter en grade, ayant besoin de se tromper et de se bercer dans son mensonge.

Ne sachant par quoi tuer le temps, il voulut un jour aller à la pêche, et emprunta une ligne à un ami. Aussitôt il traversa la ville, suivant l'ombre qui bordait les rues, rapide et nerveux, vrai lézard. Il arriva au Pont Neuf, descendit au rivage, et se mit à pêcher.

Il pouvait être une heure de l'après-midi ; le soleil emplissait l'air de vibrations de lumière. Sur une rive, l'ombre pendait des charpentes, les maisons semblaient n'avoir pas de hauteur ; sur l'autre, tout était illuminé de telle sorte que fleuve, arbres, quai, avaient à peu près la même valeur en saillie, dans une vue presque sans perspective. C'était un énorme bas-relief en or fin repoussé. Pierre fixait la flotte de sa ligne, petit point noir qui l'hypnotisait, au milieu des lames de feu s'allongeant reverberantes sur la Meuse. Peu d'animation sur le pont ; de cinq en cinq minutes le tram passait, et sa cloche tintait au milieu de l'abattement des choses. Mais le pêcheur ne prenait pas une ablette, le poisson se réfugiant bien au fond de l'eau. Et cependant, pas un geste d'impatience, son bras était toujours tendu dans la même pose. Il eut mal à la tête, le soleil lui fatiguait la vue. Involontairement il baissa son front lourd et brûlant sur sa poitrine, et lâcha sa ligne. Puis ne raisonnant pas son mouvement, peut-être voulant rattraper la ligne perdue, peut-être pris de vertige, il glissa dans le fleuve. Personne ne l'avait vu tomber. Pierre aurait pu crier. Mais l'eau était tiède, le courant très-doux, il se laissa noyer, sans se débattre.

HECTOR CHAINAYE.





LACRYMÆ RERUM

Pour Henry de Tombeur

LES PENSEURS

I

*Un soir, ils ont senti la tyrannique envie
De trouver en leur front l'inconnu révélé;
Et les voilà captifs de ce grand rêve ailé
Qui remplira de pleurs tous les jours de leur vie.*

*Car l'Enigme est traquée en vain et poursuivie,
De l'immense secret rien qui soit démêlé;
Mais leur espoir trahi toujours renouvelé
Les frustre du repos avant l'œuvre finie.*

*Et les penseurs, voyant leurs efforts impuissants,
Tandis qu'à côté d'eux, heureux de son bon sens
Prud'homme tranche tout avec une bêtise*

*Et marche dans l'orgueil, — se demandent, douteux,
— Ne pouvant croire au monde une telle sottise, —
Si Prud'homme est le sage, et si les fous, c'est eux?*

II

*Comme le vaisseau noir de conquérants vainqueurs,
Sur la mer de l'Insu, la barque du Génie
— Laisant son siècle, — vogue, en proie à l'ironie
Et livrée au mépris des ignorants moqueurs.*

*Mais l'espérance habite en ces sublimes cœurs
Que leur recherche ardue, un jour, sera bénie ;
Et qu'importe aux géants un siècle qui les nie,
Car c'est l'éternel vrai que veulent les penseurs !*

*Lorsqu'ils ont arraché le secret aux ténèbres,
Se croyant triomphants de ses rires funèbres,
Ils le montrent à l'homme, et toujours l'homme rit !*

*Et quand depuis longtemps ils rêvent dans la tombe,
— Comme on comprend enfin leur prophétique esprit, —
Quelque laurier tardif sur leur squelette tombe.*

LA BUCHE

*Quand la bûche est jetée en nourriture au feu,
Comme un serpent vermeil, la flamme la caresse,
Et son âme en vapeur s'envole avec ivresse,
A peine murmurant, de temps en temps, un peu.*

*Mais la branche bientôt entière est consumée ;
Et dans le foyer noir, tout ce qui reste encor
C'est un peu de poussière, un filet de fumée
Qui nous font, tristement, penser aux flammes d'or.*

*Jusques à ses vingt ans, l'on prépare son âme
Au bonheur de la vie ; — alors vient une femme
Qui nous désire un jour et nous aime une nuit.*

*L'on souffre doucement et l'on s'en plaint de même ;
Mais cet amour s'éteint avec tout ce qu'on aime,
Laisant le Souvenir, — cette cendre, — et l'Ennui.*

ÉGOÏSME

*L'homme ne peut aimer sans en être puni,
Car, songeant au passé de celle qu'il adore,
Il croit que dans son âme elle conserve encore
Le souvenir caché d'un autre amour fini.*

*Pour qu'il soit à l'abri de cette âpre torture,
De ce soupçon, qu'hélas! n'efface aucun serment,
Il aurait dû lui-même, élever lentement
Au mystère d'aimer une enfant vierge et pure.*

*Et tandis qu'il veut, lui, l'amour dans la candeur,
De l'une à l'autre femme il a trainé son cœur,
Gardant la passion dont il change l'enseigne.*

*C'est le Roi des Amants, Ronsard, qui nous l'enseigne.
Que ce soit ou Marie ou Cassandre son nom,
Le poème et l'amour sont les mêmes, au fond.*

DEUX IDOLES

*La supplique en ses yeux, la prière dans l'âme,
Tendant vers leur autel sa mendicante main,
Vilement prosterné, le pauvre genre humain
Se consume d'amour pour la Gloire et la Femme.*

*L'un, pourvu que son nom resplendisse demain,
Aimera ce qu'il hait, haïra ce qu'il aime ;
D'autres, pour posséder le corps dont ils ont faim,
Mordront le déshonneur et la douleur à même.*

*Mais froides, sans pitié, telles que des métaux,
Les deux Sœurs, se riant de tous nos ex-votos,
Gardent leur monstrueux, leur impassible rive,*

*Et si l'une des deux, parfois, quittant l'autel
Descend dans notre lit, sa bouche traître aspire
Tout le sang de nos cœurs dans un baiser mortel.*

ALBERT MENNEL.



A LA MORGUE.

*Les voilà, quatre ou cinq, étendus sur leurs dalles,
Sous l'eau des robinets aux glouglous attendris,
Les morts dont ce matin les journaux de Paris
Racontaient la trouvaille en soufflant des scandales.
Ils ont la balle au corps, la corde aux amygdales,
De la vase aux cheveux, et, dans leurs regards gris,
La terreur de la bête expirant sous les cris
Des meutes du Destin, dans l'ombre des dédales.
Jamais des mains d'amis n'ont serré leurs doigts gourds;
Leurs lèvres n'ont jamais fleuri sous les amours;
A leur mort, pas un pleur, pas un hymne sur l'orgue!
Aussi, tandis que l'eau dégoutte sur leurs fronts,
L'on voit s'y recreuser la ride des affronts
Et se crisper les poings des dormeurs de la Morgue.*

STUART MERRILL.

RÊVE ORIENTAL

*Dans l'air — lourd des parfums langoureux du Levant, —
Le souffle capiteux de la volupté rôde;
Les femmes ont au cou des colliers d'émeraude,
Et dansent — sans pudeur — sur un rythme énervant.
Étalant aux regards leurs fiers appas sans fraude,
— La gorge renversée et le ventre en avant, —
Elles laissent sur moi qui les suis en rêvant,
Tomber de leurs yeux bruns l'ardeur troublante et chaude.
Dansez, dansez encor vos lentes habanas;
Ne laissez pas s'enfuir mon songe, ô gitanas,
Faites vivre en mes sens les désirs fous d'un Faune;
Mais voici qu'un Monsieur, s'approchant avec bruit,
Me dit d'un ton bourru : « je ferme, il est minuit ».
Hélas, c'était un rêve à la Foire du Trône.*

GEORGES TOREG.



LE MAGASIN DE JOUETS.

DE ne me rappelle plus à présent, ni le temps, ni le lieu, ni si c'était en rêve..... Des hommes et des femmes allaient et venaient sur une longue promenade triste. Moi aussi, sur la longue promenade triste, j'allais et je venais dans la foule une foule riche, d'où montaient des parfums de femmes. Et malgré la splendeur douce des fourrures et des velours qui me frôlaient, malgré les rouges sourires des lèvres fraîches entrevus sous les fines voilettes, un ennui vague me prit de voir ainsi, à ma droite et à ma gauche, défiler lentement les promeneurs monotones.

Or, sur un banc, un homme regardait la foule avec d'étranges yeux, et, comme je m'approchais de lui, je l'entendis sangloter. Alors je lui demandai ce qu'il avait à se plaindre ainsi, et, levant vers moi ses grands yeux enfiévrés, celui qui pleurait me dit : « Je » suis si triste, voyez-vous, parce que depuis bien des jours je suis » enfermé ici dans ce Magasin de jouets. Depuis bien des jours et bien » des années, je n'ai vu que des Fantoques et je m'ennuie d'être tout » seul vivant. Invariablement, implacablement, autour de moi, des » fantoches vont et viennent. Ils sont en bois, mais si merveilleuse- » ment façonnés qu'ils se meuvent et parlent comme moi. Pourtant, » je le sais, ils ne peuvent que faire toujours les mêmes mouvements » et que dire toujours les mêmes paroles.

» Ces belles poupées, vêtues de velours et de fourrures et qui » laissent traîner dans l'air, derrière elles, une énamourante odeur » d'iris, celles-là sont bien mieux articulées encore. Leurs ressorts » sont bien plus délicats que les autres, et, quand on sait les faire » jouer, on a l'illusion de la Vie.»

Il se tût un moment; puis, avec la voix grave de ceux qui se souviennent :

« Autrefois, j'en avais pris une, délicieusement frêle, et je la tenais
» souvent dans mes bras, le soir. Je lui avais tant dit de choses très
» douces, que j'avais fini par croire qu'elle les comprenait; et j'avais
» tant essayé de la réchauffer avec des baisers que je la croyais
» vivante. Mais j'ai bien vu après qu'elle était aussi, comme les
» autres, une poupée pleine de son.

» Longtemps j'ai espéré que quelque fantoche ferait un mouvement
» nouveau, dirait une parole que les autres n'eussent point dite.
» Maintenant, je suis fatigué de leur souffler mes rêves. Je m'ennuie
» et je voudrais bien m'en aller de ce magasin de jouets où ils m'ont
» enfermé. Je vous en supplie, si vous le pouvez, emmenez-moi
» dehors, dehors, là où il y a des Êtres vivants ».....

EPHRAÏM MIKHÄËL.

MATER DOLOROSA

A ma Mère.

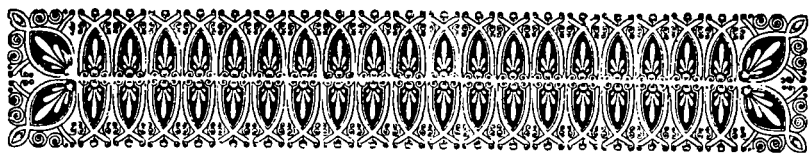
*Dis-leur si je t'adore, ô mon doux front vieilli
Indécisement ceint d'un blanc nimbe mystique,
Où tout souvenir d'or du passé magnétique
Ressucite à mes yeux, ravissant et pâli.*

*Un peu du coin natal y semble enseveli!
F'y respire en tremblant le cher temps poétique
Où ton jeune sourire, au foyer domestique,
Sur l'azur de mon cœur plânait, enorgueilli.*

*Tu m'as donné ton sang, tes espoirs, tes tendresses,
Et rêvé pour ton fils de larges allégresses,
D'ineffables amours, un destin triomphant—*

*Ah! ce n'est point pour moi que je saigne sans trêve!
C'est de n'oser te rendre, à mon tour, un seul rêve,
Toi, ma mère jadis — aujourd'hui mon enfant!*

CÉLESTIN DEMBLON.



POÈMES EN PROSE

L'ABSENTE

I

Depuis un mois que je ne l'ai revue, l'enfant blonde dont les lèvres étaient un ensanglantement, et les yeux un deuil, comme si l'Amour était aussi près de la Mort, que les lèvres sont voisines des yeux, qu'est-elle devenue l'enfant blonde, depuis un mois que je ne l'ai revue ?

II

Une semaine, un jour, une heure, ne se sont pas écoulés sans que sa chère vision n'ait flotté devant mon regard ; mais elle, a-t-elle pensé à moi seulement, une semaine, un jour, une heure ?

III

Pardonne moi, oh pardonne moi ! Car c'est sans doute un épouvantable blasphème que ma bouche impie vient de prononcer ; jamais maintenant, je ne pourrai assez te répéter : Pardonne moi, oh pardonne moi !

IV

Et cependant le doute cruel m'assaille ; j'ai peur de PENSER à l'horrible pensée ; je veux songer à autre chose : à n'importe quoi, à rien, Et cependant le doute cruel m'assaille.

V

Que la nuit ! Vienne la nuit, la nuit de l'âme ! — je veux me cacher dans une nuit si sombre que l'on n'y puisse voir ses idées : car à toute heure, même dans les ténèbres les plus épaisses, je les vois, les miennes, tourbillonner autour de moi, lumineuses !... La nuit ! que la nuit vienne ! la nuit de l'âme.

VI

Puis le silence aussi, le silence profond. Un silence si vaste qu'au fond de mon cœur je l'entende, musique étrange, musique surhumaine. Puis le silence aussi, le silence profond.

VII

Extrême volupté de l'absence, alors j'aurai l'intime sentiment, que je te possède encore, que tu es là, inhérente à mon être, et qu'étant un, je suis deux cependant..... extrême volupté de l'absence.

RODOLPHE DARZENS

FREYA

A Léon Furnemont

*Tout est assoupi par la nuit sereine.
Les hommes, en proie au rêve énervant,
Endorment leurs maux sous l'amour fervent
Où leur éréthisme en baisers s'égrène. —*

*Opaque s'épand l'ombre souveraine ;
Seuls, dans le silence épais s'élevant,
Hurlent longuement les sanglots du vent
Comme une douleur que rien ne réfrène.*

*Parcourant l'Ether en son char divin,
Freya, la déesse éplorée, en vain
Sur l'époux ravi pleure et se lamente :*

*A son triste appel le monde qui dort
Ne répond jamais, et sans fin, l'Amante
Parsème le ciel de ses larmes d'or.*

ANDRÉ FONTAINAS



RUPTURE

RAYMOND Mervil allait se marier.

Il l'avait rencontrée dans le monde, où il passait de longues heures pleines d'ennui, forcément, car il s'était juré de lâcher cette vie enragée qui l'assourdissait. Peu de choses avaient suffi pour le déterminer : un tour de valse, un regard, quelques paroles naïves...

Il l'aimait comme il en avait aimé tant d'autres, machinalement. Pour tenir le serment qu'il s'était fait, il se décida tout de suite : son nom, sa fortune le firent agréer à la première demande, sans réflexion. Il en ressentit presque un malaise. Cette décision subite lui laissait une appréhension.

Jetant un coup d'œil en arrière, il restait indécis, prêt à tout rompre, maudissant ce brusque changement qui le forçait à regarder en face son passé.

Sa jeunesse avait été orageuse, débordante ; par l'argent il avait connu toutes les joies, sans goût, comme poussé par une nécessité. A la suite d'une liaison plus longue que les autres, un enfant lui était né ; mais dans un moment de rage jalouse, il avait repoussé la femme, froidement, courant à d'autres aventures.

Cette pensée le tourmentait ; — il tâcha d'oublier.

La date du mariage était fixée.

Le patron, au *Café de Paris*, n'avait pas, ce soir là, cet air satisfait qu'il prenait quand, se frottant les mains, grassement, il promenait le long des tables sa grosse face rayonnante, essayant de taquiner les clients par ses lourdes plaisanteries.

Jusque minuit tout avait été calme, comme à l'ordinaire. Peu de consommateurs, jouant un écarté ou un domino avec quelques « habituées » qui trichaient, le sourire aux lèvres, provoquantes ; d'autres étaient venues mettre le nez aux fenêtres basses, la main en abat-jour au-dessus des yeux, pour voir, et étaient reparties aussitôt, attendant « qu'il y eût plus de monde ».

Après la sortie des théâtres, les tables s'étaient garnies peu à peu : les garçons circulaient, empressés, glissant leurs plateaux par dessus les têtes avec des petits cris d'avertissement.

Plus tard, le bruit était devenu insupportable. Les clients entraient toujours, cherchant à se caser dans quelque coin, avec force « bonsoir » et poignées de main à travers les groupes.

Le patron causait vivement avec la dame du comptoir et le garçon-chef, montrant à chaque instant du doigt une table, près de l'entrée.

Une femme, y était assise et contre elle, debout, une petite fille se pressait, implorante :

— Mère ! partons !

— Tais-toi ! — Garçon ! une absinthe.

Elle but son verre, d'un trait. C'était le sixième depuis une heure.

Excitée, elle sursautait sur sa chaise, crispant les poings.

Tout-à-coup, comme mue par un ressort, elle bondit debout avec un rire haché, découvrant ses dents grinçantes ; un verre saisi nerveusement vola en éclats sur la table de marbre, avec un bruit sec : et tandis que des mots inarticulés sortaient de sa bouche en feu, par saccades, elle retomba sur sa chaise, comme un masse.

Tout le monde était debout : l'enfant effrayée regardait, muette, des larmes aux paupières.

Un garçon s'approcha.

— Madame, le patron vous prie de sortir.

Elle tourna vers lui deux grands yeux hébétés ; sans rien répondre, elle se leva.

Dehors il pleuvait : le froid la saisit, brusquement. Sous cette secousse ses genoux fléchirent : elle tomba ; et l'enfant, qu'elle avait pris par la main, la suivit dans sa chute. A grand'peine, elle se releva, sale, traversa le boulevard et, titubant à travers les mares, remonta.

De rares passants troublaient encore de leurs pas pressés le silence de la rue déserte. De temps à autre, dans la descente brusque, une voiture, sous la pression de son frein criard, raclait de ses roues les pavés humides et s'éloignait dans un roulement prolongé. Le clignotement des réverbères jaunes jetait une lueur pâle sur les vitrines fermées qui étalaient les grosses lettres de leurs enseignes brillantes sous la pluie.

Insensible à l'eau qui tombait lente et glaciale, la femme marchait toujours.

.....
Sur les dalles luisantes du trottoir elle glisse, tirant l'enfant à elle, brutalement, pour se soutenir.

— Mère, tu me fais mal.

Mais la créature n'entend pas.

Elle s'arrête un instant, fixant dans le vague un regard terne, et s'appuie au rebord d'une fenêtre, vacillante, tandis que dans un hoquet saccadé, son gosier crache des injures.

— Allons, marche!

Et bousculant la petite qui sanglotte, la femme repart en chancelant. Elle va, frottant contre le bas des maisons sa robe boueuse, se cramponnant à tout ce qui fait saillie. Elle a lâché l'enfant qui suit, s'accrochant à elle, avec des cris rauques d'effroi.

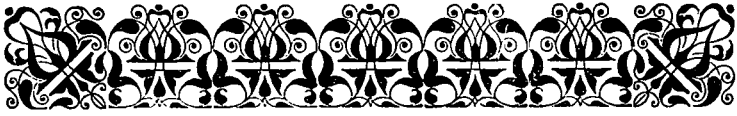
De nouveau, elle s'arrête : ses jambes inertes ne veulent plus : elle se rejette en arrière, contre le mur, arrachant à pleines mains son corsage pour rafraîchir sa poitrine qui brûle. Ses yeux injectés, pleins de rage, brillent au milieu de sa face, blême sous ses cheveux noirs collés aux tempes : un grognement étouffé vient de sa gorge et ses lèvres violacées s'agitent dans un tremblement convulsif.

Les passants, attirés par les cris de la petite fille s'ameuvent, curieux : tout-à-coup un homme s'élançe du groupe, saisit l'enfant dans ses bras et disparaît au coin de la rue, tandis que la femme, dans un dernier spasme, roule à terre hideusement ivre, proférant un juron horrible.

Raymond Mervil est resté garçon.

HENRI STRANARD.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

CRUELLE ENIGME. — PAUL BOURGET

Le plus jeune de nos romanciers est aussi le premier à nous donner son livre cet hiver : il ouvre bravement la série des « Vient de paraître, » au moment où les critiques à court de copie bibliographique tirent à la ligne les filandreux clichés des comptes rendus ; tant pis pour l'auteur alors, si le normalien quelconque préposé à ce macaroni littéraire a jeté un coup d'œil sur le livre ; car mieux vaudrait encore qu'il l'éreintât « de parti pris, pour plaire à « un maître » et par *acquis-de conscience* sans même l'avoir feuilleté.

Quant à moi, j'ai lu *Cruelle Enigme*, j'ai même lu *l'Irréparable*, les *Essais de Psychologie contemporaine*, et les trois volumes de poésies que publia d'abord Paul Bourget : j'espère ainsi ne pas paraître trop téméraire en affirmant que je crois « connaître » cet auteur ; et de fait, avant même de l'avoir vu, je me le figurais bien tel qu'il est, assez grand, brun, ne portant que la moustache, très pâle, avec des yeux inquiets et comme faibles, qui font contraste avec son air froid, assuré, presque flegmatique.

Cruelle Enigme est le résultat de l'exagération de la méthode suivie par Bourget. Ceci dit naturellement au point de vue du pur métier ; car si on avait pu, sans trop de mauvaise foi reprocher à *Deuxième Amour* d'être d'un style qui se distinguait insuffisamment de la manière de Barbey d'Aurevilly, déjà *L'Irréparable* ne méritait plus cette critique ; enfin, dans *Cruelle Enigme*, l'accentuation de l'originalité de Bourget est telle que toute idée de rapprochement ne peut plus venir à l'esprit. La phrase moins surchargée d'incidentes est nerveuse, quelquefois même saccadée. Cependant à mon avis, l'écriture en est généralement moins agréable au commencement du livre, que dans la seconde partie, où elle a définitivement acquis tout son charme. Je note également, au point de vue de la composition, l'emploi dans la première partie, d'un procédé vieilli, emprunté du reste à l'école naturaliste qui en a remarquablement abusé : je veux parler de cette « ficelle » qui consiste à faire raconter les événements antérieurs à l'action par la pensée de l'un des acteurs.

C'est ainsi qu'au premier chapitre, le général Scilly, dans sa voiture, se prend à songer au passé de sa vieille amie madame Castel et de la fille de celle-ci, madame

Liauran, de façon à nous faire connaître l'éducation soignée et particulière qu'a reçue Hubert Liauran, ainsi que le milieu mesquin et le monde de préjugés dans lesquels il a vécu jusqu'alors.

Puis, quelques chapitres plus loin, Hubert Liauran lui-même, *en wagon*, se met à rêver et déroule de la sorte à nos yeux toute l'histoire de son amour pour madame de Sauve, cet amour d'enfant qu'il considère comme un adultère, à peine né dans son cœur, et cependant plus fort déjà que les vieux principes de religion et d'honneur que sa famille a cultivés en lui.

Cette restriction faite, j'admire plus que personne l'habileté et le savoir avec lequel Bourget a conduit ensuite toutes les scènes intimes entre cet homme vierge de corps et d'âme, et madame de Sauve, mondaine qui n'ignore aucune des perversités des sens et de l'esprit.

Bourget est encore arrivé à l'expression la plus complète du désespoir, différent en chacune d'elles, de la mère et de la grand mère d'Hubert Liauran : il nous fait assister aux poignantes angoisses des deux femmes, qui cherchent par tous les moyens possibles à rompre cette liaison : — oh ! la haine des deux provinciales habitant Paris, pour la mauvaise femme qui leur a pris leur fils, comme elle est vraie, comme elle est vue !

Elles apprennent que pendant une saison passée à Trouville, madame de Sauve a eu un amant, monsieur de la Croix-Firmin : le bellâtre s'en est vanté et c'est le bruit du jour..... Le vieil ami de la maison, ce général Scilley qui, décidément est un peu « soldat de bois » est chargé d'en prévenir Hubert.

Or cette histoire est vraie : oui, madame de Sauve a cédé à Monsieur de la Croix-Firmin ; elle n'a pu dompter ses sens, — cruelle énigme ! et elle l'avoue à Hubert qui désespéré, presque fou, s'enfuit..... Déjà il semble guéri de son amour, lorsque fatalement il se retrouve en présence de madame de Sauve qui n'a cessé de l'aimer : on devine le reste, n'est-ce-pas ?

« Mais cet amour, pourquoi et d'où nous vient-il ? Question sans réponse, et « comme la trahison de la femme, comme la faiblesse de l'homme, comme la vie « elle même, cruelle, cruelle énigme ! »

Le livre se termine sur cet aveu conscient d'impuissance par les deux mots qui sont le titre, titre un peu général et qui pourrait s'appliquer à bien des romans ; mais ce vague et cette espèce d'hésitation ne forment-ils pas l'essence même de la nature de Bourget ; n'est ce pas là son charme ? et ne faut-il pas l'en louer ?

Car ce serait méconnaître un auteur que de chercher en lui ce qu'il ne lui a pas été donné d'être, et le devoir du critique n'est que d'examiner, si oui ou non, le poète ou le romancier a atteint la perfection dans la mesure de son originalité.

Une fleur ne peut cependant pas être un fruit en même temps qu'elle est fleur, et nous devons nous estimer heureux, si non seulement elle est harmonieuse de forme et de couleur, mais si de plus elle est odorante.

RAOUL DARANÈS.

INCIDENT KHNOPFF-CARON.

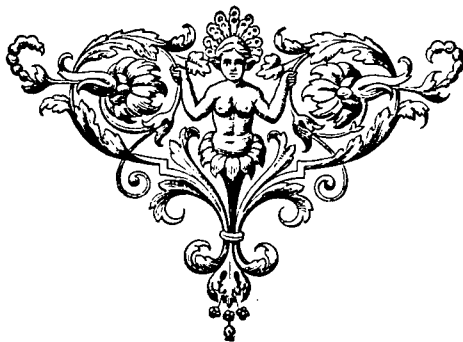
Il n'y a guère d'autre titre à donner à cette pénible histoire qui a perdu une œuvre d'art et exposé aux coups de l'*Opinion publique* deux artistes sympathiques; cependant nous nous en servons à regret et nous avouons même avoir failli ne pas publier ces lignes, tant nous repoussons avec dégoût, l'idée que ces trois mots ont été un appas dont la presse a extrait le plus de piment possible, afin de balancer une fois, par hasard, son narcotisme quotidien.

Il fallait flatter le pesant orgueil de Bruxelles, en lui servant un scandale parisien fait de toutes pièces, avant-propos brumeux mais pleins de perspectives, crise ou action d'éclat, et commentaires juteux.

Un dessin de femme nue! les critiques d'art des dites feuilles en ont louché; et puis du *Vice suprême* autour, et, encore la tête de M^{me} Caron au dessus, c'était inespéré; alors, la visite de la cantatrice aux XX et finalement *le coup du dessin déchiré.....* mais c'est une fortune!

Avant qu'on fit des journaux, avant l'apparition de la *presse*, cette prostitution de toute dignité personnelle, on n'imprimait que ce qu'on aurait osé dire à découvert; aujourd'hui on publie ce qu'on rougirait de penser, nous le devons à l'anonyme et au pseudonyme du journalisme; maintenant, il faut faire face aux *promesses*, aux *espérances* qu'on a données, et on double de plus en plus le cap de la honte! Pour les initiés et les gens d'esprit, il est admis que les opinions et les insultes déversées sur la rue par les feuilles, n'atteignent pas les personnes en cause. Aussi ne sentons-nous pas la nécessité de venger Fernand Knopff, ni de déplorer l'aveuglement bourgeois de M^{me} Caron; la grande artiste aura eu le temps de regretter son mouvement.

JACQUES CHAMPAL.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

Le n° 4 de la *Basoche* ayant, à l'encontre des mauvaises habitudes prises, paru à date fixée, l'épreuve de : « *Orgue de Barbarie* » de M. Camille Lemonnier, nous est parvenue trop tard. De telle sorte que l'article, qui devait porter ce titre général : VIEILLES PROSES, et la date 1869, a été publié sans le « bout de toilette » que l'auteur lui avait fait subir. — Et voilà comment nous sommes amenés à demander pardon d'avoir paru à temps. Nous promettons bien — ce n° en est garant — que cela ne nous arrivera plus !

..

Le poète *Giraud* a donné le 13 mars une « conférence sur les hérésies artistiques » d'une finesse inappréciable et d'une haute distinction.

..

LA FEMME D'UN AUTRE, par Charles Lancelin. 1 fort volume in-18, Marpon et Flammarion, éditeurs.

Cette nouvelle œuvre de l'auteur du *Curé*, fait partie de la série des *Déclassés*; de même que dans le *Curé*, Charles Lancelin a étudié la vie du *Déclassé de la Glèbe*, de même, dans *La Femme d'un Autre*, il analyse l'existence des *Déclassés de l'Adultère*, cherchant ce que deviennent l'amant et la maîtresse, lorsque le mari, la loi, la société les jettent, perdus, dans les bras l'un de l'autre, et les confinent dans cet adultère où ils se sont complus, sans

prendre garde aux suites qu'il peut comporter; l'auteur nous les montre tombant peu à peu dans l'abîme de déchéance qui les sollicite, délaissés par leur amour factice et consumés enfin par une haine féroce.

De l'observation, de l'analyse, du jugement, et l'expression de la vérité quelque cruelle qu'elle soit, telles sont les qualités maîtresses de cette œuvre étudiée d'après nature, sobrement mais vigoureusement écrite.

..

PAUL ADAM : *Chair Molle*. Préface de Paul Alexis. — Bruxelles : A. Brancart, éditeur.

Chair molle! Un titre et un livre! Consciencieusement M. Adam l'a étudiée la chair molle, la prostituée flasque; et témérairement, avec des audaces superbes, il l'a jetée en un livre, insoucieux des clameurs de ceux qu'il blessera dans leur étroite et fausse morale.

Pas à pas, il suit Lucie Thirache dans sa vie infâme, épiait les détails de son existence, scrutant ses pensées intimes, ses passagères joies et ses âpres désespérances, ne reculant devant rien, détaillant, après les pâmoisons des spasmes lascifs, les horreurs lépreuses du métier, campant toujours sa triste héroïne dans une splendide réalité. Enfin il nous conduit, à travers la glauque atmosphère d'une chambre d'hôpital, au chevet de

la fille, dans le lourd silence que brisent parfois des gémissements sourds ; de sa plume il dissèque les hideurs du mal qui la pourrit. Dans certains passages, cependant, l'auteur se laisse entraîner par l'amour de l'étude méticuleuse et s'étend en des longueurs qui fatiguent ; mais nous n'attachons qu'une minime importance à ce détail, exagération d'une qualité que nous apprécions fort.

De tout ce livre robuste découle un dégoût profond, mêlé à une inconsciente pitié pour la pauvre bête à plaisir, l'irresponsable victime des débauches goulues. M. Adam observe sainement, sans tendances à l'idéalisme et à l'agrandissement ; son œuvre dénote un écrivain de sang qui prendra rang parmi les forts.

La Minerve, revue moderne, artistique et littéraire, paraissant le 25 de chaque mois en un fascicule de 100 pages in-8°. Directeur : M. Charlier Buet ; bureaux, Paris, 18, avenue de Breteuil. Abonnement : 15 fr. par an.

La Minerve n'appartient à aucune école, n'est inféodée à aucune doctrine littéraire, ne traite ni les questions religieuses, ni les questions politiques, ni les questions sociales, et prétend demeurer éclectique dans le domaine des Arts et des Lettres. Elle appelle à elle tous les hommes de bonne volonté, à quelque groupe qu'ils appartiennent, et leur laisse le champ libre.

Nous venons de recevoir les deux premiers nos de cette revue éditée avec une élégance et une distinction vraiment parisiennes. Nous y avons remarqué, parmi nombre d'autres bons morceaux : un *Conte* et des vers de Jean Lorrain, une originale étude d'*argots* d'Oscar Méténier, quelques pages de Cladel, une bonne étude de J.-K. Huysmans et un

bel article de notre confrère ès Basoche, Stanislas de Guaita, sur le *Vice suprême* de Péladan.

La *Société Nouvelle*, notre sérieuse jumelle, se carre de mieux en mieux sur les solides bases qu'elle s'est choisies. Nous trouvons, dans son dernier no, une page de Elie Reclus sur les Mariages australiens, un très original article de M. Frédéric Borde sur la Démocratie, un vigoureux croquis de J. K. Huysmans.

Nous recommandons vivement cette belle revue à nos lecteurs.

La *Revue indépendante*, une des meilleures si pas la meilleure publication périodique parisienne, donne, dans son dernier no, un puissant et felleux article de J. K. Huysmans : L'Emblème, à côté de deux sonnets de Stéphane Mallarmé, d'une sérieuse étude de Jean Moreas sur Schopenhauer et de beaux vers de Jean Lorrain.

La *Revue Contemporaine*, de Paris, la puissante publication qui vient de voir le jour, donne, dans son second no, un article très frondeur et très juste de M. Harry Alis sur About, un grandiose poème de Leconte de Lisle, deux pages de beaux vers de Th. de Banville et une trouvaille d'un érudit, M. Augustin Boyer, qui traduit deux chants du Dante absolument inconnus jusqu'ici.

Les XX ont élu Melle Bloch, membre de leur cercle, en remplacement de M. Simons, démissionnaire. Prochainement, nomination d'un sociétaire, en remplacement de M. Verstraete, qui lui aussi a quitté les XX. On cite déjà les noms des candidats.

Pour paraître le 22 Mars :

ALMANACH DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

1 vol. de 250 pages. ÉDITION DE LUXE SUR VÉLIN TEINTÉ, avec lettrines, têtes de pages, culs-de-lampe et un *portrait en photogravure Evely*. Ce volume contiendra des notices historiques sur l'Université de Gand, sur les sociétés d'étudiants, des articles de politique et de sociologie; des nouvelles ou des vers de MM. Max Waller, Georges Rodenbach, de la *Jeune Belgique*; et de MM. Henry de Tombeur, Pierre Quillard, P. Pirus, H. Chainaye, Ajalbert, H. Stranard, Ephraïm Mikhaël, A. Goffin, André Fontainas, Maurice Frison, *clercs de Basoche*.

PRIX FRANCO, PAR LA POSTE : 2 FRANCS.

On souscrit chez M. Hoste, éditeur, rue des Champs, et chez M. PIERRE POIRIER, Secrétaire, 4, rue des Régnesses, GAND.

UN GRAND SUCCÈS !

LA REVUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES est certainement la publication la plus curieuse, la plus étrange, la plus originale de notre époque. Dans chaque numéro sont condensés les *Articles à sensation, Nouvelles, Contes, Chroniques, Actualités, Curiosités Scientifiques et Littéraires, Connaissances utiles, Joyeux devis, Anecdotes.*, puisés dans les journaux et livres de la semaine. Feuilletton : *Sapho*, le dernier succès de Daudet. *Plus de 500 journaux en un seul*, tel est le problème résolu par cette Encyclopédie *indispensable à tout le monde*. 24 pages de texte in-4° en deux colonnes compactes. Paraît tous les dimanches. *Pas de politique*. 3 mois 6 fr., 6 mois 10 fr., un an 18 fr., un mois d'essai 1 fr. 50. Librairie JOUVE, 52, Boulevard St-Michel, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE :

chez Callewaert, 26, rue de l'Industrie

LA FORGE ROUSSEL

Par E. PICARD

Edition définitive, tirée à petit nombre. — Prix : Grand Japon 60 francs ;
Chine Genuine 40 francs; Hollande 25 francs.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Etudes, Chronique, Morceaux choisis, Critique littéraire

DIRECTEUR : D^r E. VALENTIN

Belgique, 6 francs par an. — Union postale, 7 fr. 50 c.

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA BASOÛCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

PRIX DU N^o : 50 CENT.

Vendredi 13 Mars 1885

N^o 5

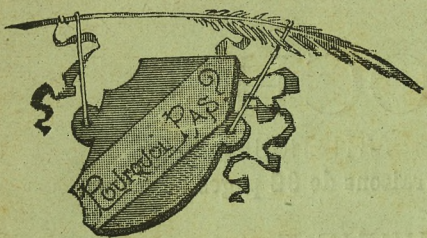
S O M M A I R E

L'HYSTÉRIQUE	HENRY DE TOMBEUR
GERDA, poème	ANDRÉ FONTAINAS
PLEIN AIR (fragment)	HECTOR CHAINAYE
LACRIMÆ RERUM	ALBERT MEMEL
A LA MORGUE	STUART MERRIL
RÊVE ORIENTAL	GEORGES TOREG
LE MAGASIN DE JOUETS	EPHRAÏM MIKHAËL
MATER DOLOROSA	CÉLESTIN DEMBLON
POÈMES EN PROSE : L'ABSENTE	RODOLPHE DARZENS
FREYA	ANDRÉ FONTAINAS
RUPTURE	HENRI STRANARD
CHRONIQUE LITTÉRAIRE	RAOUL DARANÈS
CHRONIQUE ARTISTIQUE	JACQUES CHAMPAL
CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE	

J.-B. MOENS, libraire-éditeur

7, Galerie Bortier, 7

BRUXELLES.



LA BASOCHE

N° 6. Avril 1885

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste.

Le tirage des nos 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n° 3.

BUREAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

HOTTE AUX CHIFFONS

P. B. Huy. — Imposants, vos vers ; — d'une nullité hors ligne.

P. B. Gand. — Ça ne vaut guère. Jetons Par la fenêtre, n'est-ce pas ?

M. Fréd. Brux. — Choses superbes dans votre envoi ; malheureusement, d'impardonnables négligences le déparent. Des pensées de sculpturale poésie, comme celle de Sphynge, doivent être modelées dans une forme qu'un bon ouvrier s'efforce de rendre impeccable. — Certes, les Clercs de LA BASOCHE seront heureux d'accueillir le fin moderniste, auquel ne manque qu'un peu de *limae labor*. Votre adresse, S. V. P.

H. Ludovicus B. — C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Vos poésies auraient été des nouveautés en l'an mil. Et puis, est-ce pour voir vos vers faire plus vite leur chemin, que vous leur donnez si libéralement treize ou quatorze pieds ? Ils sont fort riches aussi en « hélas », hiatus, vieilleries exaspérantes, rimes impossibles ! Aussi, allons nous en faire un petit feu bien clair.

R. Bex. — Gentil, mais hors de notre cadre. Avons envoyé à la rédaction de l'Etudiant, qui l'insérera, sauf avis contraire.

J. J. — Zut ! Envoyez cet emplâtre au lion (très clément pour les âneries des autres, parce qu'il ne fait que cela lui-même : serez donc bien reçu) qui dirige et rédige (!) Travail et Patrie, des Trois Bassins, et est, en outre, généalogiste, historien, homme de lettres et de rien par dessus le marché.

X. Y. Z. — « Nous n'avons pas, Monsieur, l'honneur de vous connaître, Et vous avez celui de nous être inconnu ! »

A. B. — Notre appréciation sur vos vers ? la voici : « !!!!!..... »

Armand Géo — Travaillez et envoyez Bon espoir et Courage !



GERMINAL

En pleine nature, Zola a campé la robustesse de son art, développé sa compréhension de la vie, son programme à lui, son œuvre, avec une logique et une tenacité qui étonnent, effrayent même. Et c'est au concert des ricanements et des grossières attaques des hommes que ce monument s'est échafaudé. Aujourd'hui qu'il a désabêti toute une classe de gens qui peuvent le lire, et non le pénétrer, — il ne sera compris que plus tard, — ses écrits ne révolutionnent plus autant, n'apparaissent plus rouge-feu, d'un embrasement fiévreux et momentané, mais imprégnés, enveloppés d'une douce lumière astrale, brillante encore du même éclat dans l'avenir. *Germinal*, son dernier livre, vient d'être édité ; le succès a été grand ; mais si Zola l'avait produit au début de sa vie d'écrivain, ou si ce roman avait été présenté sous une signature inconnue, quel vacarme ! que de stupides critiques ! Zola fait peur maintenant, nous nous plaisons à le répéter. Par contre, son art, bien qu'il ne puisse encore être apprécié, s'est même tant imposé que ses partisans, — et nombreux ils sont devenus — sont tentés à proclamer chef-d'œuvre tout œuvre de lui. Pour juger *Germinal*, sincèrement, en dehors de ces préoccupations, il faudrait ignorer quel en est l'auteur, ou bien avoir la force de l'oublier ; ne pas connaître les écrits antérieurs de l'infatigable artiste, ou pouvoir chasser de son cerveau leurs troublantes hantises. Précaution qui semblera puérile, mais que tout lecteur de *Germinal* devrait prendre à notre avis, c'est couvrir le volume d'une feuille de papier bien épaisse, en condamner les premières pages, pour ne pas toujours rencontrer en l'ouvrant ce nom : Zola. Car il influe sur l'esprit, il était destiné, nous ne savons pourquoi, mais

le sentons, à devenir illustre; la griffe du Maître dégage une autorité magnétique, illumine comme celles de Bach, Wagner, Manet, Rodin, Félicien Rops, emplît une page en l'agrandissant : son d'orgue dans une église.

Rarement dans une œuvre, l'impression a été aussi concentrée. Elle est bue, dirons-nous, par le personnage principal, la mine du Voreux. « Cette fosse, tassée au fond d'un creux, avec ses constructions trapues de briques, dressant sa cheminée comme une corné menaçante, semblait avoir un air mauvais de bête goulue, accroupie là pour manger le monde. » Et sol et ciel, hommes et animaux, êtres, nature lui sont asservis. Le Voreux creuse la terre de ses galeries, la recouvre de talus, hachure l'horizon de cheminées, ennuage l'air d'épaisses fumées, secoue le pays du bruit assourdissant des machines. Près du Voreux s'étend le Coron — la boucherie près du monstre — c'est là qu'habitent les houilleurs. Depuis un siècle, ces misérables « tapent à la mine », de père en fils; cependant ils savent qu'ils se tuent à cette horrible besogne, et disent, lorsqu'un signal annonce la descente : « on sonne à la viande. » Des chevaux peinent aussi au fond de la bure, et ce ne sont pas les moins émouvantes des pages que celles où il s'agit de Bataille, de Trompette, ces braves. Du reste, elles sont la marque de notre époque, sont chaudes de la pitié moderne qui tend à donner aux animaux les mêmes sentiments, la même sensibilité nerveuse qu'aux hommes; non aux animaux dans leur rapport ou par opposition avec les hommes, mais aux animaux entre eux. *Germinal* est l'histoire du Voreux pris comme type de toutes les houillères : ce roman généralisé, la portée en est immense. Il nous décrit le travail dans les mines; à ce point de vue la première partie est forte; puis la désolante impression d'abandon du Voreux pendant la grève, enfin la terrible inondation qui tue « la bête » pour toujours. Le Voreux est le noir soleil autour duquel tourne et se développe le drame; et il se développe avec la mystérieuse fatalité de la rotation des mondes, des phénomènes naturels et sociaux.

L'auteur de *Germinal* a étudié les mineurs d'une façon particulière et pénétrante. Les ouvriers sont presque toujours des êtres muets, taisent leurs souffrances ou les gueulent aux bouleversements des émeutes. Mais leur douloureuse passivité attire les chercheurs, émeut les sensibles, et secoue plus que leurs cris. Le psychologue qui veut

les observer est embarrassé, comme un médecin soignant un enfant malade qui ne sait parler, ou bien assourdi par de révolutionnaires clameurs. Ces difficultés, loin de décourager, ont stimulé, excité le romancier, et il est parvenu à connaître les houilleurs.

D'abord, physiquement. Il nous décrit leurs chairs avec grand art, en établit les saillies, en montre les pénibles colorations, va jusqu'aux os, fait puer le sang appauvri. Et que d'imbéciles ont dit que le nu n'était plus de notre époque ! Le nu est intéressant, nécessaire, surtout maintenant. L'écrivain de *Germinal* en fournit la preuve. Le corps ne peut rien lui cacher ; il est pour ce voyant un livre ouvert qui lui confie d'effrayantes révélations. Aussi, quel défilé d'êtres émouvants. Ceux qui nous touchent le plus sont les enfants : Alzire, la petite bossue, dont la mort est racontée avec des larmes, Jeanlin, ce gamin « aux membres grêles, avec des articulations grossies par des scrofules,.... au masque de singe blafard et crépu, troué de ses yeux verts, élargi par de grandes oreilles, » Lydie et Bébert que Jeanlin martyrise. Et les femmes déformées, toutes ayant eu beaucoup d'enfants, La Maheude, « au sein lourd comme une outre, » Madame Rasseneur, la Levaque. Puis les hommes, surtout les deux vieux, Mouque et Bonnemort, lequel raconte ainsi sa vie : « On m'a retiré trois fois de là dedans en morceaux, une fois avec tout le poil roussi, une autre avec de la terre jusque dans le gésier, la troisième avec le ventre gonflé comme une grenouille.... Alors quand ils ont vu que je ne voulais pas crever, il m'ont appelé Bonnemort, pour rire. « Quand il crache, son crachat laisse une tache noire, » ce qui lui fait dire : « C'est du charbon, j'en ai dans la carcasse de quoi me chauffer jusqu'à la fin de mes jours ».

L'existence de ces malheureux est racontée, nous voyons leurs petites maisons du Coron aux minces murailles, qui permettent d'entendre les paroles et les actes des voisins, ces habitations d'où s'échappent des puanteurs d'oignons. L'auteur évoque d'une façon étonnante, et un sens qu'il a chez lui particulièrement développé est l'odorat ; ce qu'il décrit, nous nous le figurons et le sentons. Les moindres habitudes, les moindres coutumes des houilleurs y sont, non pas photographiées, mais rendues avec une émotion personnelle. Le lever, les repas, le lavage, les scènes de cabaret, les soirées au Volcan. Pénible mais exprimée, tapée rudement, la passion prolifique de ces

pauvres diables qui en plein champ, dans les blés, ou sur les talus, « culbutent » les herscheuses.

Dire tout cela était certes difficile, mais plus difficile encore de les étudier au point de vue intellectuel, moral. Cependant le romancier y a réussi. Le peuple de *Germinal* n'est pas celui que des partisans acharnés comprennent superficiellement comme une classe composée d'hommes, tous bons et honnêtes, ni celui que des adversaires mesquins et odieux haïssent avec un parti pris révoltant. Dans ce peuple, il y a des intelligents, des brutes, des vicieux, des gens de bien ; c'est un monde. Une même misère les écrase ; les uns l'acceptent machinalement ; d'autres comme Etienne, réfléchissent aux moyens de soulagement ; Souvarine, de son côté, conserve secrètement son idéal en lui : Tout détruire. A cet ensemble de cerveaux aux remous effrayants de sourdes pensées, à cette masse d'êtres aux aspirations phosphorescentes dans leur nuit de désolation, d'ignorance et de noire pauvreté, un écrivain a osé s'attaquer. Et, comme il a compris la nature de ces misérables, qui se figurent le Capital : « Un Dieu caché au fond d'un tabernacle inaccessible, auquel ils donnent tous leurs chairs et qu'ils n'ont jamais vu ! » Quel mysticisme ! Quelle étrange trouée lumineuse sous ces crânes obscurs ! Et grandement la situation est brossée ; d'un côté les ouvriers, de l'autre les maîtres, mais ceux-ci ne sont ni faibles, ni rageurs, ils commandent, sont dans leur rôle, profitent de l'asservissement des travailleurs, sans en abuser plus que les autres. La grève éclate, doit éclater. La cause n'en est pas l'inhumanité mélodramatique du directeur ; la société baisse les salaires, comme toutes les sociétés : la cause est la crise générale qui sévit. Les ouvriers ne peuvent plus faire de concession, le Conseil administratif ne veut pas rabattre de ses atroces prétentions. Une révolte s'ensuit, cela était fatal. Certes il y aura des hommes, Etienne, Maheu, Rasseneur, qui se mettront ou plutôt seront mis à la tête du mouvement ; faute de ceux-là, il y en aurait eu d'autres. Si forts, si intelligents qu'ils soient, ces hommes ainsi que les autres personnages de *Germinal* ne sont pas des « caractères », ne conduisent pas l'action, mais sont des agents ou des « subissants ». Etienne est bien accusé d'avoir poussé à la révolte, mais la Maheude, qui a perdu son mari et trois de ses enfants, qui après la grève est obligée à travailler elle-même, ne lui dit-elle pas : « Un moment je t'aurais assommé, après toutes ces tueries. Mais on

réfléchit, n'est-ce pas? on s'aperçoit qu'au bout du compte ce n'est la faute de personne... Non, non, ce n'est pas ta faute, c'est la faute de tout le monde. » *C'est la faute de tout le monde*, insondable vérité! La situation frappe les ouvriers du Voreux, agissant sur leur esprit, d'abord différemment. Souvarine reste fidèle à ses convictions, appelle la grève « des bêtises ». Etienne, en jeune apôtre, parle à ses frères d'une société nouvelle, et ceux-ci, le système nerveux excité par une horrible faim, se laissent hypnotiser par le mirage de cette terre promise. Il y a de la religion dans Germinal. Les premiers chrétiens qui s'assemblaient secrètement, n'étaient pas plus beaux que ces ouvriers se réunissant la nuit dans la forêt de Montsou, pour prendre une suprême décision. Les forêts ont été les premières églises, et ces croyants y rêvent aussi un autre monde, aux principes plus consolants. Quand la misère les aura tous ébranlés, que tous, emportés et modérés, auront la même rage au cœur, cette foule, devenue masse délirante, mue par une même soif, s'épandra comme lave dans les campagnes, détruisant, saccageant avec un désespoir infini.

Le dénouement du livre a été jugé par certains critiques, violent et voulu. Nous ne le croyons pas. Souvarine peiné de voir que les mineurs vont reprendre le travail au Voreux, provoque une inondation par un acte monstrueux. Mais que n'osent les Nihilistes? Souvarine est russe, et résolu comme ses frères.

Nous admirons, au contraire, cette scène de grand Maître et de profond penseur, comme nous admirons le passage où Bonnemort étrangle Cécile, la fille des Grégoire. La situation de notre société et ce qui l'attend, sont là. Ce vieux, qui a travaillé cinquante ans, est devenu fou tant il a souffert, concentre ses dernières forces et sa volonté pour étrangler la demoiselle bien mise, à la peau douce et parfumée, en laquelle, il sent la race ennemie des patrons, ce vieux est colossal.

Le roman est trop noir, dit-on encore. Comment un artiste aurait-il pu se contenir devant des scènes aussi atroces; Zola les aurait vues moins noires, qu'il n'eût pas été un artiste, ni même un homme.

Et le livre se termine comme finissent de nos symphonies modernes, semblant rendre au vent le souffle qu'elles ont humanisé, faire rentrer en la nature, dans le tout, le secret qu'elles lui ont ravi. Germinal est un long cri de douleur arraché à la terre. Et ses

dernières phrases sont consacrées à la terre ; elles la consolent, et lui promettent vengeance :

« Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. »

Ce roman, au titre superbe, si grandement expliqué, est un des plus puissants de Zola, et le caractérise. Car il est l'écrivain qui a le plus profondément et le plus complètement, à certains points de vue, compris notre époque. Le plus complètement à certains points de vue, soulignons-nous, car à d'autres, il est incomplet. Et l'imperfection que nous constatons avec bonheur chez cet homme, est précisément ce qui en a fait un artiste génial. L'équilibré est le médiocre, le pondéré, le bourgeois. Notre siècle est jeté dans toute son œuvre, avec sa situation et ses aspirations sociales et morales. Cette œuvre monumentale, on la lira, on la commentera plus tard, parce qu'elle recèle notre temps, d'une façon plus vibrante qu'aucun livre d'économiste ou d'historien, c'est-à-dire avec l'art en plus. Mais nous n'y trouvons pas de soif métaphysique.

Sous ce rapport, Baudelaire est le génie opposé à Zola ; lui, concentre, quintessencie avec une émotion poignante, notre « tourment de l'infini », notre rage si humaine et toujours inassouvie d'au-delà.

« Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres. »

Zola est le dernier maître de la haute race des écrivains de la Renaissance, Baudelaire un des premiers qui ait repris la tradition gothique. L'un a été attiré par le corps des choses, l'autre par leur spiritualité. Ils se complètent. Pour tous deux l'avenir, et un avenir peut-être plus éloigné pour le second, servira de sanction. Alors, les écrits de Victor Hugo, Zola et Baudelaire qui dominent le XIX^e siècle, en deviendront sans doute LA BIBLE.

HECTOR CHAINAYE



CHROMOLITHOGRAPHIE.

A Ch. Heury de Tombeur.

*Pantalons de coutil et casaques rayées,
Les canotiers hissaient un minime drapeau;
Vous attendiez, avec des mines effrayées ;
Le soleil vous tirait le sang à fleur de peau
Et se jouait parmi votre toilette claire ;
Un nœud de tulle rose enserrait votre cou ;
Votre chapeau, tressé d'une paille vulgaire,
Couvrait mal vos cheveux, et plus d'un frison fou
S'égarait sur vos yeux de pervenche fleurie.
La gloire de vos seins chantait dans le corset,
Lorsqu'inclinant les fleurs frêles de la prairie,
Un coup de vent pervers découvrit le lacet
Noué, qui pendillait à vos bottines souples,
Et je vis que vos bas étaient d'un rouge-sang.....*

*Bras dessus, bras dessous, des promeneurs par couples :
Une fillette blême ; un gendarme puissant ;
Des calicots en fête et des filles de joie ;
Des commerçants épais, promenant la vertu
De l'épouse, guindée en sa robe de soie,
Suivis d'enfants braillant à bouche-que-veux-tu !
Cohue hebdomadaire à travers les banlieues !
Parisiens ! cherchant des fleurs sur les pavés !
Ils se figurent être à des milliers de lieues....
Parce qu'il est dimanche, et qu'ils se sont lavés.*

*Des chansons de café-concert dans les guinguettes.....
Bruits de verres entrechoqués sur les comptoirs.....*

*La banale gaieté de la foule en goguette,
De la foule, se bousculant sur les trottoirs.....
Le soleil criblait d'or les bourgeois prolifiques,
Mouillant de leur sueur des mouchoirs tout entiers,
Et des refrains mauvais terminaient les cantiques
Qu'à pleine voix chantaient de joyeux canotiers.*

*Entre des bras velus, dont les muscles se gonflent,
— Un pied dans le bateau, l'autre pied sur le bord —
Tandis qu'en l'air plein de soleil des mouches ronflent,
Un canotier vous prit, et, presque sans effort,
Vous assit sur le banc du voilier, dont la brise
Agitait et gonflait la voile mollement.....*

*Le soleil s'effaçait, et vers la brume grise
Votre barque fila, soulevant, un moment,
Dans la paix du courant, des vagues minuscules.....
L'eau verte se moirait où vous aviez passé ;
La moire s'effaçait, et, pensers ridicules,
Je restais les yeux grands ouverts, l'esprit lassé,
Comme si j'avais vu, toujours, sur l'eau calmée,
Le grand jeune homme blond, qui dans ses bras velus,
Vous emportait vers le bateau, demi pâmée,*

En vous disant des mots que je n'entendais plus.

JEAN AJALBERT.





LES PETITS VIEUX

MONSIEUR CALVIERRE

J'AI un défaut : j'aime les livres ! Le comble du bonheur pour moi, c'est d'aller flâner le long des quais, d'inventorier, d'un coup d'œil, les boîtes carrées et étiquetées, dans lesquelles je trouve, pêle-mêle entassés, les débris de toutes les littératures, anciennes et modernes.

Et, quand j'ai sauvé du naufrage une de ces tristes épaves, innocente victime d'un jour de dèche ou de misère, je me sens tout heureux et j'estime que je n'ai pas perdu ma journée.

Mon vice se complique de cette particularité, que j'ai un faible pour les vieux livres ; il est rare, quand j'ai le gousset bien garni, que je laisse, exposés aux intempéries des saisons, les vénérables volumes en maroquin défraîchi, imprimés « *avec approbation et privilège du roy* » que je rencontre au cours de mes explorations.

Par mes assiduités et mes fréquentes acquisitions, j'avais gagné la sympathie d'un vieux bouquiniste du quai Malaquais, le père Jaunard, qui, selon sa pittoresque expression, ne vendait que du *vieux et du bon*.

Dans mes longues stations devant son étalage, que le digne homme renouvelait fréquemment, j'avais remarqué bien souvent un monsieur, que le marchand saluait toujours très bas.

D'une immense houpelande noire, semblable à une soutane, qui descendait presque jusqu'aux chevilles de ce singulier petit homme, émergeait une tête longue et maigre ; le visage glabre était souriant et fin ; deux petits yeux gris scintillaient derrière une paire de lunettes à cheval sur un nez effilé et un peu crochu ; les cheveux soigneusement peignés et d'une éclatante blancheur, tombaient très

bas, sur le collet de l'habit. N'était un grand chapeau à haute forme, à larges bords, vous l'eussiez pris, à voir sa démarche sautillante et son petit air malicieux, pour un de ces abbés de cour du XVIII^e siècle, dont l'âge n'avait éteint ni la verve, ni les ardeurs.

Quand je demandai au bouquiniste le nom du personnage :

— C'est M. Calvierre! me répondit-il, et c'est tout ce qu'il put m'en apprendre.

Un soir, je fis une trouvaille merveilleuse; sous une montagne de vulgaires in-quarto, je détennai un exemplaire du dictionnaire de Robert Estienne, édition de 1538!

L'ouvrage était complet, quoiqu'en mauvais état. Mon bouquiniste ne semblait pas se douter de sa valeur; je dissimulai ma joie, et pour cinq francs, j'acquis la précieuse relique! Je me sauvais serrant sous mon bras mon trésor, comme si j'eusse craint qu'on ne me l'enlevât, et j'étais déjà loin, quand j'entendis tout-à-coup trotter derrière moi. Presqu'aussitôt, me sentant tiré par la manche, je me retournai.

— Je vous demande pardon, monsieur, me dit en se découvrant, M. Calvierre, (car c'était lui!) le père Jaunard me dit, qu'il vient de vous vendre un dictionnaire de Robert Estienne. Je viens humblement vous prier de me permettre d'y jeter un coup d'œil.

— Mais comment donc, monsieur! et tout en invitant M. Calvierre à se couvrir, je lui tendis l'ouvrage convoité.

Le vieux bibliophile était pâle, ses mains sèches tremblaient; son sourire habituel avait disparu.

— Quelle reliure! s'exclama-t-il. Voyez, monsieur, combien le temps a eu peu d'action sur elle. On n'en fait plus comme cela aujourd'hui!...

Puis, ouvrant le volume à la première page: — C'est! lui continua-t-il, lui que je cherche depuis des années! 1538! première édition! C'est bien lui! *Dictionnaire françois latin, autrement dict les mots françois avec manière d'user d'iceulx, tournez en latin!* l'épigraphe des Estienne: *Noli altium sapere!* Et en bas: *In sua officinâ excudebat Robertus Stephanus!*...

— Oh! monsieur, je vous en prie, par tout ce que vous avez de plus cher! Cédez-moi votre volume! A n'importe quel prix, cela m'est égal; mais cédez-le moi!

Je me sentis ému et quoique bien à contre-cœur, je répondis courtoisement au vieillard, que je ne voulais pas désespérer :

— Ce livre est à vous, monsieur ! Pour toute récompense, je réclamerai l'honneur d'être admis à visiter votre bibliothèque, qui doit être bien riche, si elle renferme beaucoup d'ouvrages de cette valeur !

Le visage de M. Calvierre s'épanouit ; une larme trembla au bord de ses cils, et il me prit les deux mains :

— C'est bien vrai, vous m'offrez ce volume ?

— Oui, il est à vous !

— Oh ! merci !

Puis, il saisit le livre, le fit prestement disparaître, sans que j'aie pu voir comment, dans une des immenses poches de sa houppe, et, passant familièrement son bras sous le mien :

— Vous êtes un brave jeune homme, vous ! Vous avez compris qu'il faut passer quelque chose aux vieillards, je vous en garderai une éternelle reconnaissance !

Je demeure rue Casette, continua-t-il, en m'entraînant de son petit pas alerte et sautillant, je vis tout seul avec mes livres et je puis me vanter d'en avoir de beaux ! Que voulez-vous ? Ils sont ma seule consolation ! Vous y trouverez tous les auteurs des siècles passés, presque aucun de notre temps ; ils n'en valent pas la peine ! Selon moi l'imprimerie est en pleine décadence. Où sont, de nos jours, ces vieux volumes, dont les caractères nets et pleins, le papier parcheminé et les grandes marges me remplissent encore d'admiration ? Dans les bibliothèques publiques ou dans la mienne ! Pas ailleurs ! Si vous saviez comme je méprise la librairie actuelle avec son papier à chandelle et ses couvertures rouges, jaunes, vertes, bariolées, de toutes les couleurs ! Ah ! nous sommes loin de l'imprimerie d'autrefois !...

Cependant nous étions arrivés devant une des plus vieilles maisons de la vieille rue Casette. Après avoir péniblement gravi cinq étages, dans un escalier sombre, roide et tortueux, nous nous arrêtâmes devant une porte qu'ouvrit le vieux savant. Je restai émerveillé ! L'avarice du propriétaire n'avait pas encore transformé en appartement à trente francs par mois le vaste grenier de la maison. M. Calvierre, qui l'occupait en entier, l'avait divisé par des étagères supportant des livres et traversant trois fois, dans sa largeur, l'immense mansarde qu'éclairaient des carreaux à tabatières. Une sorte de corridor était

ménagé sur un des côtés. La couleur à peu près uniforme des reliures témoignait de leur antiquité ; tous les formats, de l'in-32 à l'in-folio étaient représentés là. Dans un coin, tout au fond, une portière dissimulait l'entrée de la partie du grenier dont le bibliophile avait fait sa chambre à coucher ou son alcôve.

— Voilà mon sanctuaire ! me dit orgueilleusement M. Calvierre. Avez-vous vu quelque chose de plus beau ?

Des rayons posés par terre et s'élevant jusqu'au plafond cachaient le lambrissage. Devinant un espace libre, je voulus y jeter un coup d'œil, et je me dirigeai vers une ouverture ménagée comme une porte à un des angles de la chambre.

— Halte-là ! On ne passe pas ! me dit le bonhomme en se plaçant devant moi. C'est ici le tabernacle, le Saint des Saints ! Le grand prêtre seul a le droit d'y pénétrer !

Il disparut un instant derrière les rayons, et en ressortit bientôt avec une grande boîte qu'il posa sur la table avec respect.

— A vous, me dit-il, je montrerai tout ! Vous venez de me rendre un tel service ! C'est là, ajouta-t-il en ouvrant la boîte, que je renferme mes auteurs favoris ! toutes éditions rares et du temps ! Je vous ai parlé reliures et caractères jusqu'ici. Après la forme, voyons le fond. Je pose d'abord un principe : depuis cent ans, l'art n'a pas fait un pas !

Et comme je hochais la tête d'un air d'incrédulité.

— N'en prenons qu'un exemple ! n'examinons qu'un genre ! Voyez tous les poètes légers des siècles passés ! Connaissez-vous rien de plus joli ni de plus gracieux que les œuvres de Chaulieu, de Lafare, et de tant d'autres jusqu'à Piron, Dorat, et au chevalier de Boufflers inclusivement ? Aujourd'hui on les trouve surfaits ou on les traite de pornographes ! Est-ce assez ridicule ?

Je ne m'attendais pas à cette sortie ; mais l'apologie des poètes légers du XVIII^e siècle me parut naturelle dans la bouche du vieux bibliophile. Je lui avais trouvé, dès le premier jour, un air d'abbé de cour ; et maintenant encore, au milieu de ses antiquités, M. Calvierre me semblait un vieux portrait sorti de son cadre, à qui la baguette d'une fée aurait rendu la vie, pour la plus grande gloire des Chaulieu et des Piron !

— L'hypocrisie, continua M. Calvierre, qui s'animait en parlant, est un défaut particulier à notre époque. Je sais des gens, qui parcourent

en secret les œuvres de l'école naturaliste, qui n'est, du reste, pas sans mérite, et qui s'indignent en lisant la célèbre épître de Voiture, le père de la poésie légère, où il eut le courage d'appeler un chat un chat. Vous la connaissez?

— Ma foi, j'avoue mon ignorance!

M. Calvierre bondit.

— Vous ne connaissez pas les *Stances de M. de Voiture sur une dame dont la jupe fust retroussée*! M. de Voiture était l'amant d'une femme d'esprit célèbre, M^{lle} Paulet. Un jour que le poète accompagnait sa maîtresse, le carosse de la belle ayant versé, elle montra..... Voiture a dit le mot. Tenez! lisez! ajouta-t-il, en me tendant un vieux bouquin. C'est l'édition Pinchesne, 1660! page 32, voici la première stance :

« Philis, ie suis dessous vos lois,
« Et sans remède, à cette fois,
« Mon âme est vostre prisonnière,
« Mais sans iustice et sans raison
« Vous m'avez pris par le derrière :
« N'est-ce pas une trahison? »

Vous trouvez le mot propre plus loin!

Je lus l'épître en souriant.

— J'adore Voiture, me dit alors le bonhomme, et j'ai pris sa défense en vers; vous plaît-il de l'entendre?

Et, tout heureux de mon assentiment, clignant malicieusement de l'œil, M. Calvierre me lut les strophes suivantes :

SUR LE MOT CÉLÈBRE DE M. DE VOITURE

Amis, de quel droit conspuer
Un mot, pour cause de roture?
C'est trop oublier l'aventure
Où Paulet faillit se tuer!

La Précieuse demoiselle
Chevauchait du côté d'Ivry,
Quand son poète favori
La vit soudain perdre la selle.

Ce qu'elle montra, nous dit-il,
Avait déchiré tous les voiles :
A cet homme de cour subtil
La belle fit... voir les Estoiles !

Voiture emploie, en ce discours,
Un mot que notre langue prude,
En ce siècle d'habits très courts,
Trouve trop court et par trop rude.

Je conviens qu'en vers il messied,
Mais il est beau dans la nature.
Nos poètes l'ont mis à pied ;
Pour moi, je l'admire *en Voiture* !

OSCAR MÉTÉNIER.

AVRIL TIÈDE.

*Quand le printemps sera revenu, nous irons
Ensemble, lentement en rapprochant nos fronts
Dans les chemins ombreux et les vertes allées
Par les pâles brouillards du matin, mi-voilées ;
Sur nous, se répandront les diffuses senteurs
Retombant des lilas fleuris, sur les hauteurs ;
Sous nos pas, les muguetts ouvriront leurs corolles,
Frères cloches d'argent, dont les claires paroles
Seront dans l'air léger, des arômes subtils ;
Et l'églantine rose, aux délicats pistils,
Aussi nous versera l'exhalaison ténue
Dans sa fragile coupe à peine contenue ;
La violette, avec ses suaves odeurs
Remplira l'air des bois d'énergiques lourdeurs,
Et chaque fleur mettra sa note dans la gamme
Des parfums pénétrants que la brise amalgame ;
Et lentement, parmi ces émanations
Planant sous le feuillage en des stagnations
Immobiles, parfums de nos âmes unies,
Nos rêves flotteront, comme deux harmonies !*

RODOLPHE DARZENS.



PETITES ÉTUDES.

ADIEUX.

...Ils entrèrent dans l'immense hall, dont le mouvement, activé par l'heure prochaine d'un départ, s'accélérait.

De loin en loin un bec de gaz jetait un cercle de clarté vacillante dans la redoutable pénombre où s'agitait une foule : employés, gardes, voyageurs ; — de temps à autre, passaient rapidement, avec des avertissements hâtifs, des hommes roulant devant eux les chariots où s'entassaient les bagages. Une locomotive ronflait, lâchant de longs jets de vapeur ; la marche ralentie, un train pénétrait dans la gare, s'annonçant par de stridents coups de sifflet.

Cependant, l'heure appréhendée, approchait ; — les plaintifs amoureux vaguaient, de long en large, les mains étroitement unies, muets, ne trouvant pas un mot à se dire, en ce moment décisif, pas un mot assez fort pour se marquer leur mutuel chagrin. Et le temps, implacable, s'écoulait, les minutes fuyaient, rapides ; — encore quelques secondes et l'irréversible, le cruel destin serait accompli.

Maintenant elle était installée dans son compartiment, la portière restée ouverte pour le voir jusqu'au dernier moment. Relevant sa voilette, elle s'essuya les yeux, d'un mouvement machinal, convulsif.

Une anxiété intense la saisit, — un trouble profond, lancinant et délicieux l'empoigna ; chaque fibre de son cœur résonnait sous les doigts rugueux de la douleur. Elle aurait voulu être déjà partie, — que le train s'ébranlant l'eût emportée à jamais loin de celui qu'elle chérissait. Affaissée, inerte, sans paroles, sans gestes, sans le désir ni le vouloir de l'embrasser une dernière fois, elle affilait son désespoir ; un âpre plaisir lui faisait prolonger cette dévorante sensation que les âmes d'une trop exquise délicatesse peuvent seules éprouver. Un

spasme la tordit, — l'attente exacerbée du moment redouté avait porté au plus haut point l'âcre jouissance qu'elle ressentait. Les nerfs, surexcités, tendus à l'excès, se révoltèrent ; — une crampe horrible crispa son cœur, — ses lèvres balbutièrent un appel ; sa tête frêle se renversa contre la cloison, très pâle, tandis que roulait encore sur ses joues, une larme furtive.....



IMPRESSIONS & SENSATIONS

LE ciel d'ouate engrisaille la ville. Les platanes du boulevard, arborant les architectures compliquées de leurs grêles branches, mi-vêtues de givre, se profilent en silhouettes sèches sur l'horizon pâle.

Dimanche. La foule attornée, déambule l'accoutumée et routinière promenade du jour du repos, l'hiver, — le long des avenues. Une envolée lourde de vides et prud'hommesques paroles, voile la poésie des choses, qui me semblent plus mornes et d'un ennui plus pesant qu'aux heures ordinaires ; un parfum de fête consacrée, d'obligation de ne rien faire empeste l'air. La procession compassée, s'avance lentement et pavane son inénarrable bêtise, qui se carre, triomphante.

Cependant, un enterrement gravissait la côte, convoyé par une fanfare faubourienne. Jouée lamentablement par ces musiciens amateurs inhabiles, la marche funèbre, dont le vent m'apportait des bouffées intermittentes, me navra. Les phrases musicales, découpées brutalement par les rafales, passaient à mes côtés comme le vol éperdu d'une bande de corbeaux, avec les mêmes longs et lugubres cris, où une ironique et sardonienne douleur paraît éclater.

Et, malgré son ridicule cortège, les gémissantes et dissonnantes harmonies de la fanfare, presque j'enviai ce mort, pour le sommeil inassouvi du tombeau qu'il dormirait, — pour le repos absolu où s'allait complaire son esprit ! — *Ah ! ne plus penser.*



HAPPE-CHAIR

DANS le monde littéraire, et surtout, dans le monde qui se croit littéraire, on a déjà « potiné » beaucoup sur le prochain livre de Camille Lemonnier : Happe-Chair, terminé depuis un certain temps, et qui va paraître sous peu, dans *la Justice*.

A la nouvelle de la dernière œuvre de Zola, l'auteur du *Mâle* avait immédiatement réservé ses droits, annonçant qu'il tenait sur le métier un roman ouvrier, conçu depuis plusieurs années, et dont le plan général présentait certaines analogies avec celui qu'on disait avoir été suivi par Zola. Nous soulignons : « on disait », car, chose qui fera sourire les malins « qui ne gobent pas ça ! » Lemonnier ne connaissait *Germinal* que par les dires de ses amis, et n'a lu le volume qu'après avoir signé la dernière page de Happe-Chair.

Nos bons critiques belgeois, en apprenant cette rencontre des deux écrivains, se sont mis à clabauder à l'envi, acérant d'avance leur plume la plus métallique, versant du fiel dans leur encrier, affinant l'accusation de plagiat, pour l'enfoncer, comme un coin démolisseur, entre chacun des feuillets de Happe-Chair, prêts à rééditer les insinuations lancées à propos de l'*Hystérique*, qu'ils rapprochaient avec insigne mauvaise foi d'*Une Histoire sans nom*, sachant fort bien cependant que, les deux œuvres faites à la même époque, l'*Hystérique* a été publiée de longtemps la dernière, à cause d'une véritable avalanche d'obstacles matériels.

Ces braves gens auront, cette fois-ci encore, perdu leur temps et leur peine. Certes, ils n'eussent pas été seuls à entrer en danse, car, Dieu merci, on rencontre parmi nous assez d'honnêtes et de jeunes ne demandant que l'occasion de tomber sur ces cuistres ; — mais ils

se sont si complaisamment bercés dans leur attente, que celle-ci devenant à leurs yeux fait accompli, le livre de Lemonnier se transformait petit à petit en un véritable décalque de celui de Zola.

Il va falloir en rabattre.

La possibilité d'une attraction de deux artistes par le même modèle admise, qu'arrivera-t-il, surtout s'il s'agit d'hommes de la conviction et de la valeur de Zola et Lemonnier? Fatalement, dans la recherche du vrai, ils se rencontreront, et même ces rencontres seront des preuves de la sincérité et de la foi des chercheurs, de l'excellence de la voie qu'ils ont suivie, de l'acuité qu'ils ont mise à pénétrer leur sujet, et à trouver ses moyens les plus naturels d'exécution. Sans paradoxe, nous dirons qu'il est heureux que Zola et Lemonnier aient été séduits par ces mêmes scènes de notre époque. Les superficiels n'y verront qu'un rapprochement de faits, des auteurs traitant un sujet identique. Mais, si pour tous le noir diffère du blanc, si cette violente opposition est accessible aux grossiers, les nuances frappent surtout l'œil du délicat, l'âme de l'ému. Ce sont elles qui vont établir la différence entre les expressions d'art que les deux grands écrivains, dominés par leur tempérament, devaient donner et développer fatalement. Zola, l'auteur de *l'Assommoir*, qui a toujours été attiré par notre situation sociale, qui voit noir, logiquement devait écrire *Germinal*; Lemonnier, le peintre du *Mâle*, qui a toujours été séduit par le caractère rude, pittoresque et chantant de la nature, devait, par évolution, écrire *Happe-Chair*. Même les titres superbes de ces œuvres synthétisent le génie particulier des deux Maîtres : *Germinal*, jetant avec la plainte douloureuse d'un enfantement laborieux et cruel, un long cri d'espoir vers les moissons prochaines, *Happe-Chair*, brutal, évocatif, héroïque, avec la cyclopéenne vision d'un monstrueux dévorateur.

Lemonnier met en scène les ouvriers des usines métallurgiques du Hainaut, et les fait parler dans le dialecte du terroir; il est s'efforcé de saisir le rythme, la couleur, les sonorités wallonnes, s'attachant moins à traduire un idiôme local, qu'à faire sentir la cadence et la musique qui se retrouvent dans toutes les variétés du patois. Pour qui connaît le culte de la forme et le prodigieux sens descriptif de l'écrivain, *Happe-Chair* se dégage dès à présent avec une puissance évocatrice grandiose.

Le roman débute par une page fulgurante; en plein été, dans l'aveuglante réverbération d'un soleil torride, les usines, fourneaux flamboyants, chaudières rugissantes, fonte en fusion, lave, fer rougi partout, apparaissent en une trépidante vision. Les péripéties s'échafaudent autour de la vie d'un couple d'ouvriers : le mari, travailleur modèle, toujours au poste, mécaniquement régulier, bon et honnête; la femme, fiéffée garce issue d'un soulard et d'une catin; après les tendresses premières, la lassitude venue, puis le détraquement lamentable du ménage dans le désordre dévergondé de la femelle, le vice ignoble, cynique, envahissant la maison conjugale, les amants couchant dans le lit de l'époux, jusqu'à l'exaspération finale de l'homme qui, une nuit, surprend l'indigne et la traîne dehors avec son complice, les jetant quasi nus sur le pavé; tout le village ameuté autour de la carogne, la poursuivant dans une chasse furibonde; sa disparition pendant un long temps, et (1) après une vie vautrée dans toutes les boues, son retour vers le mari, parvenu à un poste important dans l'usine, à force de travail assidu; la reprise de la vie ancienne, toute de scandale et de scènes atroces, jusqu'au jour où, poussé à bout, dans une de ces fureurs terribles d'homme resté longtemps calme, le mari empoigne sa femme, venue l'engueuler jusque dans l'usine, et la jette dans le volant, où s'éparpille en miettes sa chair maudite.

En étudiant de près la vie pleine de dangers de ses héros, l'auteur a été amené à dire les catastrophes qui accablent surtout les travailleurs des enfers industriels : les accidents de machines, les grèves, et, dans la contrée qu'il a vue particulièrement, les inondations de la Sambre. Sa grève n'est pas, comme dans *Germinal*, la lutte tragique et farouche de houilleurs peinant toute leur vie pour le morceau de pain, et qui hurlent la faim aux jours de chômage, mais une tentative plus calme d'ouvriers moins aigris par les tortures et plus justement salariés. Un chapitre d'une émotion poignante est celui où se décrit l'accident arrivé à l'usine : un volant qui se détache et tue une douzaine d'ouvriers; l'auteur nous montre une mère se lamentant sur le cadavre fracassé de son fils, l'embrassant avec des transports insensés, se cou-

(1) Les événements qui suivent seront le sujet d'une seconde œuvre, que nous annonçons plus loin.

vrant le visage de sang, puis, prise d'une rage folle à la vue de la femme du Directeur, lui poussant sur la bouche un lambeau de chair pantelante, en l'accusant de se nourrir de la viande des misérables.

Autour du sujet principal que nous avons rapporté, se déroule la vie énorme des Sociétés métallurgiques, qui fournit à l'écrivain de nombreux sujets d'observation. Happe-Chair, d'ailleurs, n'est que le premier cycle de l'épopée ouvrière de Lemonnier, celui dans lequel il voit le travailleur contemporain ; dans la pensée du Maître, l'œuvre se complète par un second livre, qui dira le travailleur futur.

HENRY DE TOMBEUR.

PRINTEMPS

A M. Jules Abrassart.

*Et les oiseaux chantaient, dans le ciel matinal.
Aux rustiques enclos tout regorgeait de sève.
Chaque arbre complétait son bouquet virginal
Où s'embaumait le vent, fugace comme un rêve ;
Les plantes, s'exhumant du refuge hivernal,
Laisaient baïller des fleurs entre leurs feuilles fines,
Les insectes bruyants, aveuglés au soleil,
Encore gauches, lourds, hantaient les aubépines,
Et les oiseaux chantaient l'ivresse du réveil.*

*Je suivais un sentier où, sur le sable ocreux,
Tremblait en cercles d'or la lumière filtrée.
Tout ébloui de vie, épris d'un songe heureux,
J'allais à pas distraits, lorsque, forme explorée,
Un long crépe unissant son front au sol poudreux,
Une femme apparut tout-à-coup, désolante.
Le printemps s'obscurcit, j'eus de vagues remords.
Ce voile noir rendit ma démarche plus lente...
Je suivais un sentier qui mène au champ des morts.*

J. SERGENNOIS.



FORÊT DE BONSECOURS

UNE chaude journée de septembre s'éteignait dans la fraîcheur du soir et sur la forêt s'appesantissait le vaste silence de la nuit.

Dans la masse sombre du bois, une coupe ouvrait une trouée large, baignée de la lumière glauque du crépuscule où vaguement se dessinait la silhouette affaissée d'un bûcheron rentrant au foyer. Derrière lui sa femme, robuste gouge tendue sur ses jarrets durs pousse la pleine brouettée d'*équattes* abandonnées à son homme par le maître.

A gauche, derrière le noir ourlet que les grands hêtres mettaient à l'horizon, le soleil se couchait, jetant au ciel des rubescences d'or amollies çà et là par la neigeuse dentelle d'insaisissables nuées qui flottaient dans le haut.

Près du sentier, de petits feux de sciure de bois brûlaient sans flamme et leur fumée bleue s'élevait perpendiculairement dans l'air tranquille, se contournant parfois sous un souffle léger en hésitantes volutes. Au fond, un chevreuil inquiet émergea soudain du taillis et s'enfuit effaré par le bruit des cognées qui sourdement scandaient le travail des peineux ouvriers. Comme une vision, il traversa la coupe, sautant au-dessus des troncs des chênes écorcés, qui pareils à de fabuleuses hydres, tordaient leurs branches noueuses sur le brun tapis des feuilles mortes.

Et la nuit s'avancait. Presque tous avaient déserté la tâche; quelques-uns pourtant s'acharnaient encore après un « vieux » qui depuis l'aube résistait à leur attaque. Il vacille, l'ancien, et les coups qui déchiquètent sa chair ont des résonnances mornes de gémissements.

Un « ohé! gare! » strida, puis un fracas de mousqueterie suivi

d'un grondement de foudre ébranla la forêt, et le chêne roi, qui peut-être en ses jeunes ans avait vu les blondes druidesses gauloises cueillir de leurs faucilles d'or le gui sacré, s'abattit, et les échos longtemps se renvoyèrent comme un persistant sanglot la tonnante plainte du géant qui mourait.

Puis tout se tut et la forêt, comme une mère qui prend le deuil de ses fils, lentement se drapa dans un funéraire voile de brouillard.

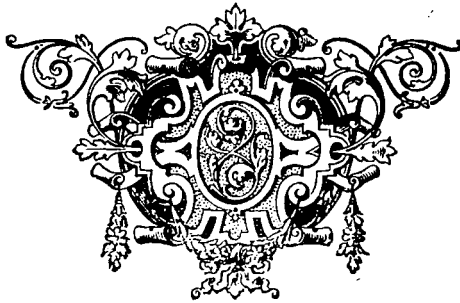
.

Là, dans la mélancolie poignante de cette fin de jour, je la vis s'avancer pâle et frêle, suavement blonde, appuyée sur le bras de son père.

Et discrètement je l'aimai comme une gracile fée apparue en un rêve.

Elle est morte, et parfois quand une chaude journée s'éteint dans la fraîcheur du soir, quand sur la forêt s'appesantit le vaste silence de la nuit, je vais dans la coupe où maintenant croissent les jeunes chênes, songer au soir où je la vis s'avancer pâle et frêle, suavement blonde, appuyée sur le bras de son père.

MAURICE FRISON.





MONSIEUR J. B. CHARLET

SUITE

Il arriva, le glorieux jubilé, et trouva Monsieur Charlet toujours debout. A toutes ses réjouissances, le peuple garda une place d'honneur pour ce serviteur respecté à l'égal d'un aïeul. Rajeuni, il supportait aussi allégrement qu'un blanc-bec, les tuantes fatigues des festivités. C'était sa fête à lui qu'on célébrait : pas un concert n'eut lieu sans qu'on le vît promener dans la foule la rondeur bonhomme de sa silhouette. Il assista à la représentation de la *Muette*, espèce de rappel de la fameuse soirée révolutionnaire : après l'*Amour sacré*, la salle debout, frissonnante, les mains agitant les mouchoirs hors des loges, acclama les blessés de Septembre, réunis de nouveau dans leurs uniformes de gala flottant sur leur thorax maigri, des larmes de joie coulant dans leurs rides ; et une partie de l'ovation alla à lui, qui s'était levé au milieu d'eux, les bijoux de tous les ordres de l'Europe s'enlevant en étoiles d'or et de pierres sur la coupe démodée de son habit.

Il fut enfin à la Fête Patriotique, aussi grandiose que les cérémonies de la Révolution française. C'était au Champ-des-Manœuvres, une vaste plaine de sable jaune. Au bras du bourgmestre de Bruxelles, il traversa, entouré d'acclamations, le peuple qui se massait contre les barrières d'enceinte. Au fond, les bâtiments de l'Exposition nationale, décorés de trophés tricolores, arrondissaient en hémicycle leur façade de pierre bleue, à laquelle s'adossaient, formant un cercle plus étroit, les tribunes des invités. A droite, dans l'ombre du bâtiment, les hommes en uniformes chamarrés ou en habit ; à gauche, dans un poudrolement de lumière, des rangées de dames, avec, au-dessus des visages, les taches claires des parasols, et dans le bruit gai des babillements, le perpétuel balancement des éventails sur les satins bigarrés des corsages. Au milieu, sur les pelouses coupées d'allées de gravier s'étaient installés les choristes, et jusqu'à la rue de la Loi, le public remuait. Il s'avancait. Alors, un mouvement se fit. « Voilà Monsieur Charlet », courut le long des gradins ; on se leva ; de la tribune des hommes, des hurrahs partirent, se renforçant à mesure qu'il approchait, tandis qu'à

gauche, les dames, les mouchoirs déployés, avaient de petits cris d'admiration. La foule se reformait sur les pas du jubilaire qui, lentement se dirigeait vers la tribune parlementaire, située derrière l'estrade royale, encore inoccupée. Enfin, à l'entrée, le clairon auquel répondirent les trompettes du piquet d'honneur piété au bas de l'estrade, sonna aux champs, annonçant la famille dynastique, et bientôt, dans la poussière blonde soulevée par les postillons dont on distinguait les casaques rouges et les culottes blanches, le carrosse découvert entra au trot de ses quatre chevaux attelés à la Daumont; la main à son claque où les broderies faisaient soleil, le Roi se penchait de droite et de gauche, répondant aux ovations qui s'allongeaient en une traînée. La fête commença. L'orchestre entama la cantate de Lassen. Comme elle finissait, Sa Majesté aperçut près d'elle monsieur Charlet, fit un pas et lui serra la main. Le public vit ce geste; une immense acclamation retentit dans la plaine : « vive Charlet, vive Charlet! » Et tandis que défilaient le corps des bourgmestres, le barreau en robe, la cour de cassation vêtue de rouge et toutes les sociétés du pays, avec les drapeaux séculaires des gildes flamandes qui inclinaient leurs plis de soie, monsieur Charlet regarda devant lui, avec un sourire de béatitude. A ses pieds, de chaque côté, s'étagait la foule; au milieu, en grande tenue, la garnison de Bruxelles présentait les armes; là-bas, pressé contre les barrières, le populaire grouillait aussi loin qu'on pouvait voir; dans une apothéose de soleil qui allumait les baïonnettes, mettait un reflet aux drapeaux, toute la Belgique réunie là, lui rendait, tête nue, un hommage suprême; les mains battaient; et tout-à-coup monta dans l'air doré, comme un hymne chanté en son honneur par cent mille voix, cette Brabançonne qu'il avait clamée sur les barricades.

Du temps se passa, presque deux années, pendant lesquelles le cerveau de Monsieur Charlet alla s'affaiblissant chaque jour un peu plus.

La période électorale revint, et avec elle la fièvre, la surexcitation des meetings, les féroces compétitions. Dénigremens de candidats, comptes-rendus d'assemblées, discours, interpellations, couvrirent les colonnes des journaux, accaparèrent les conversations, jusqu'au dernier moment, jusqu'au matin où le tambour, battant à travers les rues noires de monde, réunit les électeurs dans les bureaux.

Monsieur Charlet, lui, faisait toutes les après-dînées sa promenade habituelle, sans se douter seulement qu'on s'occupât quelque part de nommer des députés.

Le lendemain des élections il était, comme de coutume, à table en face

de sa femme ; on venait de desservir. Lui, à l'aise dans ce commencement de somnolence qui suivait ses dîners du dimanche, inspectait curieusement, avant de remuer la cuiller dans sa tasse de café, les bubelettes d'écume brune qui y tournoyaient ; elle, son binocle à la main, parcourait les journaux. Tout-à-coup, une ligne qu'elle vit trouble, la fit pâlir, le journal trembla bruyamment dans ses mains.

— Tiens, tu laisses tomber ton binocle, dit le vieux. Eh bien, tu ne le ramasses pas ?

Elle ne se baissa point.

— O mon Dieu, Charlet !

— Qu'as-tu, mon amie, demanda le vieux, un peu inquiet.

Madame Charlet ne répondit pas, mais étant parvenue, de ses mains horriblement tremblantes, à tourner la page, eut un cri, un cri de vieille femme épouvantée, un cri de tête, qui était rauque !

— Julie ! appela monsieur Charlet en allant vers la sonnette, madame se trouve mal, Julie !...

— Oui, dit la vieille saisissant le prétexte. Ce n'est rien, c'est fini. Restez...

Elle congédia d'un geste la bonne qui entrait.

Il avait eu une peur vague — pour lui. Tout heureux, dans son égoïsme de vieillard, que ce ne fût que cela, il se remit à siroter son café. « Ça va mieux ? » Et comme il la regardait, il vit qu'elle avait glissé le journal sous son tablier de soie. Un soupçon le reprit, et il étendit la main pour s'emparer de la feuille.

— Je ne veux pas, je ne veux pas ! cria madame Charlet en quittant le fauteuil. Vous n'aurez pas ce journal.

Il voulait l'avoir, lui. Secoué d'une alarme, il supplia, tempêta. Il se leva pour le prendre, courut après elle. Madame Charlet, réfugiée à l'autre bout de la chambre, d'un geste mécanique, aveugle et sourd, d'un geste de somnambule, déchira le papier.

Alors une angoisse d'enfant abandonné mollit les traits de Monsieur Charlet : ce journal annonçait sa mort, peut-être ! Quelque chose comme un désarroi passa dans son cerveau, et il se demanda réellement s'il vivait.

— Tu veux me rendre malade de peur ! Quelle est donc ce malheur que tu me caches ?... dit-il en promenant ses yeux autour de lui.

Tout d'un coup :

— Est-ce que, par hasard, mon frère n'aurait pas passé au Sénat ?

La vieille éclata en larmes, se jeta au cou de son mari, qu'elle pétrit de ses mains, l'œil illuminé de ce regard des folles qui étouffent leur nourrisson sous leurs étreintes.

— Ecoute... mon bon, mon pauvre Charlet, — c'était la première fois

qu'elle le tutoyait — je te consolerais... je te donnerai tout ce que tu désires!.. Mais ne sois pas triste .. Jure-moi que tu ne pleureras pas!...

— Qu'y a-t-il, à la fin, tonnerre de Dieu !

— Il y a, pauvre *papa*... il y a... que tu n'es pas réélu!

— Comment? fit le vieillard en arrondissant la main derrière l'oreille.

— Une grande catastrophe, Charlet : tu n'es plus député!

— Tu as mal lu, ma toute bonne; et Monsieur Charlet, pâissant, eut un rire ironique.

— Hélas, dit la vieille en se cachant la figure dans les mains.

— Et d'abord, dit-il, c'est impossible, j'y suis pour toute ma vie, tu le sais bien. Rappelle-toi ce que m'ont dit les gardes civiques, tu le sais bien, voyons, il y a cinq ans, quand ils sont venus m'apporter tous ces bouquets...

Ne l'entendant plus parler, madame Charlet leva la tête.

Il s'était dressé tout d'une pièce, l'œil grandi; dans le tremblement qui agitait ses joues devenues d'une blancheur mate, ses cheveux s'agitaient sur son collet. Il bégaya : « Alors, je n'irai plus jamais... m'asseoir là-bas? »

Sans qu'elle pût le retenir, il quitta la chambre, courant au hasard dans la maison. La porte de son cabinet de travail était ouverte. Il y entra, s'affala dans un fauteuil, les coudes sur la table, la tête dans les mains.

Huit jours il s'enferma, ne voulant voir personne. A grand'peine, on parvenait à lui faire accepter un peu de nourriture. Madame Charlet supplia, éperdue. Il se laissa faire, et puisqu'on le voulait, descendit. Tous les matins il se levait un peu plus maigri; il avait des journées de prostration interrompues par de violents vomissements; au milieu de son front, d'une pâleur de cire, une grande ride se creusait. Il ne parlait presque plus, sauf, de temps en temps, une plainte ironique : « Oui, j'ai fait mon temps, je ne suis plus bon à rien. Au panier les vieux!... »

Puis, peu à peu, le sang colora de nouveau ses joues plus pleines, et son esprit reprit sa gaîté.

Un matin, il descendit rasé de frais : c'était la première fois depuis trois semaines. Après le dîner il demanda comme auparavant, les dominos. Le serin chantait dans la cage. Il se leva pour lui donner un morceau de sucre.

— Il oubliait.

Il se remit à la lecture de ses journaux, du *Moniteur* surtout, sa feuille de prédilection. Mais il ne sortait guère, ne quittait presque plus son fauteuil, malgré les exhortations de sa femme.

Un jour du mois de novembre, elle le vit, au sortir du déjeuner, mettre sa pelisse.

— Comment, vous sortez? Vous recommencez donc vos bonnes promenades, dit-elle toute joyeuse.

— Vous le savez bien, ma chère, je vais à la Chambre. C'est aujourd'hui l'ouverture de la session.

Alors seulement, elle comprit sa bonne humeur des derniers jours. Lui rappellerla vérité, c'était le tuer sur le coup.

— Mais mon ami, dit-elle, en essayant de se remettre, y pensez-vous? Il fait un temps affreux : voyez la neige!

— Ma chère, je ne puis pas m'arrêter à cela, n'est-ce pas. Il faut que je fasse mon devoir, qu'il neige ou non. Voici une heure et demie déjà... Allons, dit-il en lui présentant son écharpe de laine, arrange-moi ça, que je m'en aille.

— Charlet!..

Il avait déjà fermé la porte.

Au Palais de la Nation, les députés arrivaient. Deux huissiers causaient dans le vestibule. Monsieur Charlet entra, ils se rangèrent avec un salut étonné. Devant lui, le grand escalier étageait jusqu'en haut ses larges marches de marbre blanc. Lentement, paisiblement, avec le claquement répété de sa canne sur les dalles, il monta...

MAURICE SULZBERGER.

CHRONIQUE MUSICALE

LES MAÎTRES CHANTEURS DE NUREMBERG.

Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg, ce monument de l'art vrai auquel nous a initiés Richard Wagner, est venu cet hiver, se dresser au milieu du chaos des œuvres médiocres ou absurdes qui encombrant le répertoire. La musique wagnérienne, antithèse absolue de tout ce que nos scènes dites lyriques ressassaient quotidiennement, a produit sur les auditeurs des impressions curieuses en leurs différences : d'un côté, transports d'enthousiasme, de l'autre, ennui profond. Les sensitifs, confondus par la grandeur de cette nouvelle expression de l'art, se sont heurtés aux bouchés, abasourdis, déroutés, car cette musique n'est pas écrite pour le vulgaire en quête d'amusement.

Bien des gens, — les connaisseurs ! — anti-Wagnériens de parti pris, s'obstinent à refuser au Maître toute valeur, à cause de l'opposition radicale de son art à l'art italien, le seul qu'ils reconnaissent. Ces gens-là vont non pas *écouter*, mais *entendre* les Maîtres Chanteurs comme ils iraient *entendre* La Dame Blanche, Martha ou

Robert le Diable : ils baillent. D'autres, — les poseurs — ne comprennent rien à la musique, mais éblouissants théoriciens grâce au vocabulaire : rythme, temps, mesure, orchestration, mélodie, etc., raccollé dans les comptes-rendus des gazettes, affirment avec aplomb que Monsieur Wagner n'a pas le moindre talent, qu'il est pataud comme un germain, et que ses Maîtres Chanteurs sont bien inférieurs à la Muette de Portici.

Dans l'ancienne école, italienne ou française, sur un libretto élaboré à la hâte, prose rimée dans le seul but de fournir des *situations* à mettre en musique, le compositeur sur chaque strophe plaquait un air, souvent inspiré sans l'idée du sujet; l'opéra se composait ainsi d'un assemblage successif d'airs reliés par des ritournelles ou des récitatifs : tel un somnolent chapelet dont les grains sont juxtaposés le long de leur chaîne. Aucune suite naturelle dans le développement musical; pas d'idée mère, pas d'enchaînement rationnel. Les situations se déroulent au son des airs chantés par l'acteur et accompagnés par l'orchestre, dont le seul rôle est de maintenir le chanteur dans le ton. Après chaque strophe : « En avant la musique!!! » la ritournelle reprend, destinée à ramener le couplet suivant. Et pendant ce temps, quelle que soit la *situation*, tragique, comique ou gaie, acteurs et comparses posent, attendant que l'orchestre ait fini ses fioritures.

Conséquence : l'action est insensée, choquant le goût par ses ridicules. En vain les personnages tentent une mimique qui expliquera leur présence sur la scène : ils restent indifférents, ce qu'ils jouent ne les émeut guère, n'entame pas leur esprit ; ils agissent machinalement. Tout est convention; ce que voit le spectateur tend constamment à détruire l'illusion qu'il essaie de se créer et la musique ne produit plus qu'une sensation purement matérielle, agréable ou désagréable suivant l'effet des sons sur le système auditif; ou bien il arrive que des passages remarquables de ces partitions sont rendus impossibles par la situation à laquelle on les a adaptés.

∴

Au contraire, quelle logique et puissante conception dramatique dans Wagner, et dans les Maîtres Chanteurs de Nuremberg en particulier. Cette œuvre qui appartient à la troisième manière du Maître, celle où il réalisa l'idéal préparé par ses œuvres antérieures, est une comédie bien humaine, un épisode de la vie réelle transporté au théâtre.

Les personnages, étudiés et admirablement compris, sont des résurrections de l'époque du drame : Hans Sachs, l'ouvrier poète, distrait de ses occupations de métier par l'obsession de l'art, qu'il veut libre d'allures dans l'expression pourvu qu'il soit sincère; Bekmesser type du grotesque pédant, pour qui l'art existe, du moment où les règles sont observées. Walther, personnification de l'art jeune, plein de foi, luttant avec *la Tablature*, sorte de grammaire du parfait chanteur. Eva, la Femme, au rôle passif, mais cependant mobile de tout le drame.

L'action se poursuit de la manière la plus naturelle; aucune secousse dans la succession des scènes, aucune anomalie. Intimement enchaînée au drame, la musique se développe, explication continuelle du tout, et les chœurs, au lieu d'offrir

le non-sens d'une foule improvisant un air mélodieux, font entendre par la complexité des harmonies combinées le murmure vague des multitudes. Jamais ne se rencontrent dans le chant ces trucs grossiers : points d'orgue prolongés, roulades et gargarismes interminables, coup de gueule final, ces hameçons avec lesquels on pêche les applaudissements des jobards, — dédaignés par la sincérité du maître.

Tout le monde parle de « l'orchestre de Wagner » et pour beaucoup, ce mot évoque une fanfare de plusieurs centaines de musiciens ; ils ne savent comprendre que plusieurs thèmes peuvent être joués en même temps et s'harmoniser, ce qui se rencontre à chaque page des partitions de Wagner, le colossal dompteur d'harmonies, qui les assouplissait sous sa volonté forte, trouvant des accords tels que jamais musicien n'avait osé en rêver ; aussi les Bekmesser de tous les conservatoires criaillaient-ils : « mais cet homme-là ne connaît pas la musique ! »

..

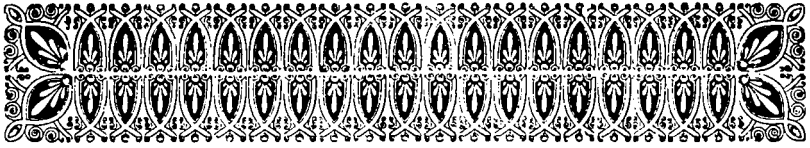
Ce n'est pas seulement la différence de procédés, de tendances techniques qui dégagent l'œuvre Wagnérienne du reste des productions musicales, c'est aussi tout un système de philosophie artistique.

Les autres musiciens rapportaient l'art à leurs idées de pur spiritualisme, ce qui leur faisait voir dans les œuvres lyriques et dramatiques, l'homme seul, primant tout autre moyen d'expression ; l'homme-thème servi et mis en relief par tous les accessoires de la figuration, y compris l'orchestre.

Par contre, si dans l'œuvre de Wagner le drame est logique et possède un développement considérable quoique naturel, si l'orchestre a une importance non moins grande que celle des acteurs, complétant chaque scène en faisant entendre les thèmes des autres scènes qui s'y rapportent, soit qu'elles aient précédé celle-là, soit qu'elle doivent la suivre dans le cours du drame ; si enfin l'œuvre se présente dans cet ensemble-puissant où aucun élément d'expression n'est sacrifié au profit d'un autre, c'est que le Maître a — le premier — appliqué à l'art la doctrine du panthéisme, cette philosophie d'après laquelle « le plus petit grain de sable, comme la moindre molécule de chair, est une parcelle de la divinité. »

MARC HAROLD.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

Le cercle « LES HYDROPHILES » n'ayant pas cru devoir inviter *la Basoche* à son exposition d'aquarelles, dessins et eaux-fortes, nous jugeons bon de ne pas en publier de compte rendu.

..

Rodolphe Darzens : LA NUIT, premières poésies. 1 vol. in-18, jésus, sur Hollande, 160 pages. 350 exemplaires numérotés. Prix : 3 fr. 50.

..

Pour paraître à la fin de l'année, une nouvelle édition de : *Le Mort*, par Camille Lemonnier, grande publication de luxe, avec eaux-fortes et illustrations de Constantin Meunier; du même auteur : une édition entièrement refondue des *Contes Flamands et Wallons*, tirage de grand luxe, avec nombreux dessins de Xavier Mellery.

..

Le 20 courant, M. Jean Bernard donnera, à la Salle des Capucines, à Paris, une conférence sur l'*Hystérique* et l'œuvre de Lemonnier. Dans une seconde causerie, dont la date n'est pas encore fixée, le même conférencier s'occupera du mouvement littéraire en Belgique.

..

Vient de paraître, chez Vanier, une très élégante plaquette d'Elie Prorrey : *L'Impôt du Sang*, épisode dramatique en vers. Prix : 1 fr.

..

Almanach de l'Université de Gand : Un beau volume édité avec distinction par Hoste. Nous y trouvons un intéressant ensemble d'articles concernant l'Université de Gand et ses sociétés d'étudiants, suivis d'une série de nouvelles et de poésies. Nous ne doutons pas que devant l'accueil empressé fait à cette publication, la « Société Générale » continue à nous donner chaque année son volume. Nos félicitations au comité et à l'éditeur qui ont mené à bonne fin cette chanceuse entreprise.

..

« LES XX » ont élu Félicien Rops, membre de leur cercle. Voici donc glorieusement complété le vaillant groupe, et son nouvel adhérent est bien fait pour augmenter l'éclat de sa belle renommée.

..

On annonce la publication prochaine d'un volume de critique dont quelques fragments ont paru dans diverses revues.

Titre : *Notes sur la littérature moderne* par Francis Nautet. L'ouvrage sera mis en vente dans le courant d'avril.

∴

Le 4^me concert populaire de Bruxelles est fixé au 3 mai. Il sera, comme d'habitude, entièrement consacré à l'œuvre de Wagner : il comprendra le premier acte en entier de la *Walkyre*, chanté par M^me Brunet-Lafleur (Sieglinde), M. Van Dyck (Siegmund) et M. Blauwaert (Hunding); la scène des *Blumenmädchen* de *Parsifal* avec le prélude de cette œuvre, la *Siefried-Idylle* composée par Wagner à la naissance de son fils, et la *Chevauchée des Walkyries* avec adjonction de neuf voix de femmes.

Exécuté sous la direction si habile de M. J. Dupont, nul doute que ce concert soit l'occasion d'un nouveau triomphe pour la musique du Maître.

∴

Vient de paraître, chez M. Ferdinand Larcier, une traduction rythmée du livret du « Crépuscule des Dieux » et de la *Walkyrie*, par M. H. La Fontaine. Cette œuvre est écrite, on le sent dès les premières pages, par un artiste consciencieux et plein de foi. Nous avons eu la fortune de l'apprécier à sa haute valeur, à la soirée musicale donnée samedi dernier par M. Constantin Meunier, dans son atelier, et consacrée à l'audition d'œuvres de Wagner.

∴

Chez Vanier, 19, quai St-Michel, Paris, ont paru, édités avec un goût parfait, de délicieuses fantaisies de Willette, l'étincelant dessinateur à la pointe si exquise-ment moderniste : *Pauvre Pierrot*, avec double préface, l'une en vers de Théodore

de Banville, l'autre en prose de Paul Arène. Cet album, tiré à petit nombre, recouvert d'un élégant carton parchemin avec cordons soie, est en vente au prix de 10 francs. Les dessins qu'on y retrouve sont des reproductions héliographiques de ceux que Willette publia dans *le Chat Noir*, la spirituelle et très artistique gazette montmartraise, verveusement dirigée par messire Rodolphe Salis, seigneur de Chatnoirville en Vezin. Chaque samedi, le fin gourmet y peut savourer les articles et les vers de la pléiade de fins artistes que la renommée de Maigriou attire, et aussi, les illustrations superbes de Willette, Steinlen, Rivière. Nous recommandons vivement le *Chat Noir* à nos lecteurs.

∴

A enregistrer, pour l'édification des croyants, le colossal impair perpétré par le Jury du Salon de Paris. Nous lisons dans *l'Art Moderne* :

« Constantin Meunier envoie à Paris sa *Descente des Mineurs*, un des plus beaux tableaux de notre école contemporaine, un des plus pathétiques. On se souvient de l'accueil qui lui fut fait, il y a trois ans Or, le Jury le refuse.

La nouvelle fait scandale ; Meunier se console en pensant que l'on a révélé récemment qu'un ancêtre du Jury actuel en a refusé à Delacroix dix-sept, d'un coup, sans compter les Corot, les Rousseau, les Millet, les Courbet, les Manet, etc. etc.

Mais dans le monde des arts, on tempête.

Le Jury s'inquiète. On regarde mieux le tableau, ou plutôt on le regarde, car assurément on avait dû s'en abstenir. Et en effet, on le trouve superbe, magistral, d'un art nouveau surtout, profond, émo-

tionnant. Mais alors, pourquoi l'avoir traité comme un goujat de tableau?

Ah! Voici : il y a, paraît-il, un autre peintre du même nom, connu du Jury français, et dont il ne veut pas entendre parler. Il a cru que c'était sa bête noire qui se présentait, et il a fait dire : je n'y suis pas ».

..

Chez Brancart, éditeur, 4, rue de Loxum, la *Russie galante*, par Serge Nossoff, jolie plaquette sur Hollande, avec couverture finement dessinée par Lynen.

..

Nous recevons *les Tâches d'Encre*, une gazette mensuelle, rédigée en entier par M. Maurice Barrès, l'inépuisable et mordant chroniqueur.

Une superbe indépendance règne dans ce périodique plein d'intérêt et très virilement conduit. A signaler dans le n° 3, une traduction d'un fragment de nouvelle de M. Philippe Daigou, très moderne. Dans le n° 4, *Héroïsmes superflus*, un magnifique article dont nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'allure grandiose, bien qu'il appartienne à un genre que nous n'aimons guère.

Bureaux : 76, rue Notre-Dame des Champs. 12 francs par an. Vente au n° chez Léon Vanier, à Paris.

..

On a exécuté dernièrement à Liège, ville des sociétés colombophiles et de chant, « Moïna » que l'auteur, M. Sylvain Dupuis, un prix de Rome, en vrai Don Quichotte, intitule fièrement poème héroïque, et prétend être de la musique, rien que cela.

Quelques badauds et autres ramollis de la cité de Saint-Lambert ont offert au compositeur, né viable, mais essoufflé, deux couronnes de fleurs *artificielles*. Ce n'était pas une allusion, du moins la rumeur l'affirme. N'oublions pas de dire que M. Sylvain Dupuis, dont le prénom prouve assez le talent original et pittoresque, mais dont le nom ne dit pas toute la profondeur, est élève de M. Th. Radoux, une seconde buse de grande capacité qui remplit les fonctions de directeur au Conservatoire royal de Liège. Heureuse ville!

..

La Suisse Romande, revue littéraire et artistique paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules de 48 pages, grand format — Abonnement d'un an : 10 fr. pour la Suisse. 12 fr. pour l'étranger.

On s'abonne chez H. Stapelmohr, libraire, 24, Corratierie, Genève, dans toutes les librairies et à la Rédaction à *Bevaix* (Neuchâtel).

..

REVUE INDÉPENDANTE : Paris — 7, rue de Médicis. Sommaire du numéro d'avril : I. Dix-sept *Lettres inédites de Vallès*. — II. *Mon Hameau*, par M. Paul Verlaine. — III. *Duranty*, par M. Jules Christophe. — IV. *L'Economie politique et le Socialisme*, par M. Gabriel Deville. — V. *Vers de MM. Ch. Vignier et Victor Margueritte*. — VI. *La Grande Marotte*, par M. Léo d'Orfer. — VII. *Chronique du mois*, par M. Laurent Tailhade. — VIII *Les Livres*. — IX. *Revue de Mars*. — 108 pages grand in-18. — Prix : un franc.

VIENT DE PARAÎTRE
L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

En vente aux bureaux de la *Revue*

Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature

paraissant le dimanche, 4^e année.

Abonnement : 10 fr. — Administration :
26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.

Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LISEZ

LE CHAT NOIR

Gazette illustrée, 15 cent. le no.

ABONNEMENT : France, 10 fr. par an.
Union postale, 12 "

Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart,
PARIS.

UN GRAND SUCCÈS !

LA REVUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES est certainement la publication la plus curieuse, la plus étrange, la plus originale de notre époque. Dans chaque numéro sont condensés les *Articles à sensation, Nouvelles, Contes, Chroniques, Actualités, Curiosités Scientifiques et Littéraires, Connaissances utiles, Joyeux devis, Anecdotes.*, puisés dans les journaux et livres de la semaine. Feuilleton : *Sapho*, le dernier succès de Daudet. *Plus de 500 journaux en un seul*, tel est le problème résolu par cette Encyclopédie indispensable à tout le monde. 24 pages de texte in-4° en deux colonnes compactes. Paraît tous les dimanches. *Pas de politique.* 3 mois 6 fr., 6 mois 10 fr., un an 18 fr., un mois d'essai 1 fr. 50. Librairie JOUVE, 52, Boulevard St-Michel, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE :

chez Callewaert, 26, rue de l'Industrie

LA FORGE ROUSSEL

Par E. PICARD

Edition définitive, tirée à petit nombre. — Prix : Grand Japon 60 francs ;
Chine Gênuine 40 francs ; Hollande 25 francs.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Etudes, Chronique, Morceaux choisis, Critique littéraire

DIRECTEUR : Dr E. VALENTIN

Belgique, 6 francs par an. — Union postale, 7 fr. 50 c.

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

—
PRIX DU N° : 50 CENT.
—

Lundi 13 Avril 1885

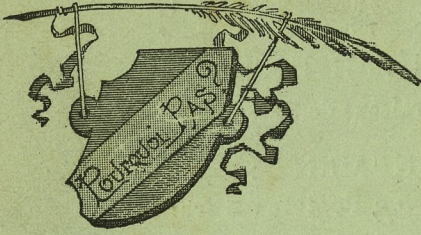
N° 6

S O M M A I R E

- | | |
|------------------------|---|
| I. HECTOR CHAINAYE | GERMINAL |
| II. JEAN AJALBERT | CHROMOLITHOGRAPHIE, <i>poésie</i> |
| III. OSCAR MÉTÉNIER | LES PETITS VIEUX : MONSIEUR
CALVIERRE, <i>nouvelle</i> |
| IV. RODOLPHE DARZENS | AVRIL TIÈDE |
| V. ARNOLD GOFFIN | <i>Petites Études</i> : IMPRESSIONS ET
SENSATIONS |
| VI. HENRY DE TOMBEUR | HAPPE-CHAIR! |
| VII. SERGENNOIS | PRINTEMPS, <i>poésie</i> |
| VIII. MAURICE FRISON | FORÊT DE BONSECOUR |
| IX. MAURICE SUBZBERGER | M. J. B. CHARLET, <i>nouvelle</i> |
| X. MARC HAROLD | CHRONIQUE MUSICALE |
| | CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE.
— LES NOUVEAUX-NÉS |

J.-B. MOENS, libraire-éditeur

7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



LA
BASOCHE

N° 7. Mai 1885

Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste.

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n^o 3.

BUREAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des Jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

L'abondance des matières et leur arrivée tardive nous forcent à remettre au prochain n^o des articles de MM. P. Quillard sur le Salon de Paris, Stuart Merrill, Paul Roinard, Arlequin, etc., etc., ainsi que plusieurs compte-rendus littéraires ou artistiques (salon des Aquarellistes).

Paraîtront dans nos prochains n^{os} : *Candeur*, nouvelle inédite d'O. Méténier, *Le Triangle*, par Hector Chainaye, *Journal d'André*, par Arnold Goffin, *Le Christ de frère Sérapion*, par Stuart Merrill, et des vers de MM. Quillard, Mikhaël, Vierset, Frédéric, etc.



AUX AVERNES

ROCHEFORT est célèbre dans la contrée, non moins pour la belle ordonnance de ses paysages que pour le fourmillant et ténébreux décor de ses grottes. Un homme, un enfant du pays, M. Alp. Collignon, mit son or et sa vie à les découvrir, et après les avoir découvertes, en fit pour ainsi dire une œuvre d'art par les ingéniosités auxquelles il dut recourir, pour frayer à travers l'encombrement des blocs entassés l'itinéraire que parcourent aujourd'hui les visiteurs. Il y a quelque chose d'héroïque dans cet inventeur d'un nouveau genre qui, au risque de la vie, bravant mille périls, face à face avec l'inconnu, ignorant si au bout de ce labeur effrayant qui consiste à remuer par dessous des montagnes, il ne trouvera pas la mort, poursuit inébranlablement ses explorations, sur la piste d'une route qu'il perçoit, qu'il devine, dont tout le monde doute, dont lui seul est sûr.

Il faut voir ses grottes; elles en valent la peine. Il les a non seulement tirées de l'ombre, mais taillées, sculptées, dessinées et, stalactites par stalactites, arrachées à la pesante enveloppe de la terre et de la pierre. On traverse des paysages plus ciselés qu'un bijou d'orfèvrerie, niellés sur fond d'or et d'argent d'arabesques fantasques qui, aux clartés des torches, s'allument de paillettes et d'étoiles. Comme des gemmes, d'infinis micras scintillent aux grumeuses parois; des lumières qu'on dirait ailées semblent voltiger aux flancs des rocs; ici les jaunes des fluorines et les orpiments cris-

(*) *La Belgique*, par Camille Lemonnier; extrait de la description de la province de Namur, qui paraîtra sous peu dans le *Tour du Monde*. (N. de la R.)

tallisés se mêlent aux verts sombres des puddings diluviens; là les bleus lazurites s'ensanglantent aux carmins de l'ématite; ailleurs les feldspath s'écaillent sous la griffe des cuivres arseniatés. Des chapelles, des tabernacles, des châsses, des reliquaires sculptent le roc en relief; aux flambeaux surgissent de l'ombre des alhambras guillochés comme de la guipure; et au bout de toutes ces surprises, la grotte du Sabbat, spacieuse comme un vaisseau de cathédrale, avec ses voûtes qui se perdent dans les ténèbres si haut qu'à peine les gerbes des feux d'artifices tirés par les guides en allument la reculée, semblent servir à quelque ténébreux sanhédrin de guivres, de lémures, de brucolaques, de tarasques immobilisés en de grimaçantes et torves attitudes par l'effet des sorcelleries.

Toute cette région de la Lesse d'ailleurs, profondément déchirée par les déchirements telluriques, offre l'aspect d'un prodigieux chaos perpétuant la colère et le désordre des éléments en travail. De Furfooz à Chaleux et de Rochefort à Han, les entrailles du sol, ouvertes et lacérées comme des solfataras, forment une suite de cavernes presque ininterrompue dont les sombres fantasmagories confondent l'esprit d'admiration et d'horreur. Partout ici la farouche bête humaine, contemporaine des mammoths et des ichtyosaures, a laissé l'empreinte de son passage, et les cavités de la montagne, pareilles à des cimetières, ont gardé ses ossements, mêlés à ceux des autres bêtes de la genèse primitive, frères de ce premier homme qui allait par les halliers, velu et grondant, abattant avec son stylet de silex les proies que ses dents déchiraient ensuite.

On a mesuré, pour les décrier, les grottes de Rochefort à la toise de celles de Han. La manie des comparaisons n'est malheureusement que le témoignage de notre impuissance à concevoir des beautés différentes, ou, si l'on préfère, de notre penchant à tout rapporter à un idéal uniforme. Il n'est pas plus rationnel, cependant, de comparer entre eux les grands ouvrages de la nature que les œuvres engendrées du cerveau des hommes : les uns et les autres se déroberont à la possibilité d'un rapprochement par des caractères particuliers qui ont chacun une signification propre et réalisent une des formes de l'absolu.

C'est ainsi que les grottes de Han l'emporteront toujours sur toutes leurs pareilles par la terrifiante majesté et les sépulcrales épouvantes de

leurs antres plus tourmentés et plus noirs que le Tartare. Dante aurait placé les cercles de son enfer dans cette image des cataclysmes originaux. L'âme, opprimée d'un incoercible effroi sous les voûtes de cette Babylone des ténèbres, depuis les commencements du monde engloutie au creuset des volcans et restée suspendue à travers l'abîme intérieur, croit y sentir peser sur soi, plus lourdement que des monts, l'entassement formidable des siècles. Une éternité immobile, accroupie dans la posture du sphinx antique, y semble proposer des problèmes à l'homme qui, ébloui et pâle, affronte ces redoutables lieux, pleins de fantômes et de frissons, et à mesure qu'il s'y aventure, voit se dérober sous lui le plancher des certitudes. Il ne sait plus s'il monte ou s'il descend, s'il marche à travers le réel ou s'il tourbillonne dans un songe. Est-il un enfant des races blanches descendu aux ondes de cet océan de nuit dont les houles s'élargissent en tous sens, remplissant l'énorme silence d'un bourdonnement sourd, continu, pareil à celui des eaux dans les roches basaltiques; et naufragé du séjour terrestre, rame-t-il à travers l'ombre sans fin pour tâcher de remonter au jour? Ou bien, engendré d'un peuple de troglodytes, dont la bleue clarté des étoiles n'a jamais caressé la prunelle, promène-t-il sous un soleil jailli en flammes noires à travers de noirs espaces, un visage aussi noir que la désespérance? Le jour du dehors et les étincelantes étendues où tournoie le rouge soleil de la postérité d'Adam ne sont-ils point un leurre? Ou si c'est l'impénétrable plafond de nuées à formes pétrifiées que jamais ne constelle la moindre lueur? Il doute : la notion des choses l'abandonne au seuil de ce royaume de la chimère et de l'énigme.

A droite, à gauche, de monstrueuses architectures épuisent la série des configurations géométriques, comme si une volonté cachée avait fait de ces cavernes le réservoir des intransgressibles formes auxquelles est astreinte l'expression de la pensée humaine. Echafaudé en bastion, découpé en minaret, projeté en pilier, élané en tour, suspendu en dôme, taillé en ogive, déchiqueté en dents de scie, festonné en feuillages, ciselé en filigranes, échancré en porche, le roc est là comme une intarissable matrice d'où l'imagination fait sortir des basiliques, des mosquées, des escurials, des palais thébains, des temples d'Assyrie, des pagodes de Boudha et toute l'illimitée floraison de la pierre glorifiant les dieux d'en haut et les dieux d'en bas. Toute chose, en cette énorme nuit de sabbat où planent les sortilèges, aveuglant les yeux et

confondant la raison, commence par la réalité, et quelle réalité ! celle de la mort et de la pierre éternisées l'une par l'autre ; puis finit dans le rêve. Des blocs roulés çà et là ont l'air de dalles funèbres sous lesquelles seraient couchés des empereurs, de menhirs ayant servi aux sacrifices druidiques, d'assises de cathédrales à jamais englouties. Les innombrables stalactites qui pendent de la voûte s'égouttent sur le noir des fonds comme des larmes d'argent sur le deuil des catafalques ; élançées du sol en fantômes blancs, avec des silhouettes de moines penchés ou de grands ours bondissants, les stalagmites sont pareilles aux banquettes des mers polaires. Des parois, comme d'une panoplie, pointent un fouillis de glaives, de flèches et de poignards, et des quartiers de roc s'encornent de frontaux de buffles, se cabrent comme des hippogriffes, ont l'ampleur de grands pachydermes vautrés. Par moments on croit apercevoir des degrés d'escaliers déroulés en spirales dans d'insondables trous ; et d'autre fois il semble qu'on marche à travers les écroulements d'une Jéricho ou d'une Gomorrhe tombée sous le vent des colères divines. Des gueules d'abîmes béent dans la profondeur de l'ombre, avec des mugissements lointains qui sont le roulement des eaux dans les cavernes et qu'on prendrait pour des clameurs éperdues, comme si les gehennes exhalaient par des soupiroux leurs bruits de damnation. Et un fourmillement prodigieux traîne de part en part, rampe sur le sol raboteux, ridé de plis de pierre contre lesquels butte le pied. Il y a des instants où, au passage des torches éclaboussant le pantèlement universel, de hideuses figures de kobolds et de poulpicans se mettent à grimacer aux corniches du sombre mur, ou bien des fulgurances d'escarboucles s'allument sur les parois que frappe la lumière, et quelquefois l'échevèlement des flammes rouges au fond de la nuit humide, fait se tordre comme les serpents d'une crinière de Gorgone.

C'est la région des effrois : on dirait qu'une incantation a immobilisé le gironnement affolé d'un chaos au moment de sa plus effrénée rotation et qu'il va suffire du geste d'un nécromant pour remettre en branle ces montagnes qui ne s'accrochent à rien, ces pics déséquilibrés et penchés sur le vide, ces blocs pesant le poids d'une maison et qui demeurent rivés à on ne sait quels clous invisibles. D'énormes chauve-souris passent dans l'air avec un froissement doux d'âmes errantes dérangées dans leur sommeil, et leur aile semble faite d'un peu de

toute cette nuit d'éternité qui prendrait corps dans un vol. Tout ici est macabre, démesuré, apocalyptique, terrible : le doigt de la Mort s'y appuie sur la bouche du temps comme pour le contraindre à garder inviolé le secret des genèses et des métamorphoses ; et elle est vraiment la reine de cet empire des ombres, habité par les Nixes et les Parques qu'on croit apercevoir partout sculptées dans le roc. Là règne le noir sans borne et sans fin des créations abolies, pareillement à un fleuve de silence et de désolation que rien ne pourrait épuiser ni grossir, car s'il est permis de toujours ajouter à la clarté, on n'ajoute pas à la nuit.

Telles que les antiques Avernoes, les grottes ont d'ailleurs leur Léthé, cette Lesse qui, après s'être roulée en tous sens au lit des vallées, brusquement vient se perdre aux horreurs de ces lieux souterrains, comme une Madeleine repentante au remord des solitudes. C'est elle dont on entend la voix à travers les échos de la montagne, elle qui met ses rauques sanglots aux clairons cachés dans les ténèbres, elle encore dont les eaux mortes, ensanglantées aux étincelles des flambeaux, semblent rouler les épaves que Dante entrevit pendant sa traversée avec Virgile. Cependant les salles se succèdent à l'infini dans ce palais des visions et des vertiges, les unes semblables à des arènes jonchés de ruines et de cadavres, les autres ciselées dans la pierre comme des paradis mauresques, d'autres encore déployées sous des arceaux de cloître, ici la salle du dôme, là le trône de Pluton, ailleurs la Salle d'armes, le Précipice et cinquante autres dont on vous dira les noms à mesure que vous plongerez dans leurs tortueux labyrinthes. Et quand, échappé enfin aux sorcelleries des Circés et des Mélusines qui peuplent la grande nuit, on revoit la douceur des choses coutumières, il semble que l'âme se réveille d'un songe funeste, et la clarté du jour est une délivrance.

CAMILLE LEMONNIER.





LE CATÉCHISME DE L'AIMÉE

I

AMOUR FACTICE.

*Je veux des rideaux à chaque fenêtre,
Faits de satin sombre et de noir velours,
Et se déroulant en larges plis lourds,
— Moi seul ne devant jamais la connaître ;*

*Des tapis épais pour ses pieds petits,
Afin qu'elle glisse humble comme une ombre ;
Et, dans des flacons des parfums sans nombre,
Dont s'exalteront mes sens ralentis.*

*Sans la voir, j'aurai sa vision blême,
Sans l'entendre, son souffle musical ;
L'air sera rempli de son rythme égal,
Et je pourrai croire enfin que je l'aime!*

*Car j'aurai le charme exquis d'être seul
— Sans que le dégoût de vivre paraisse —
Dans son cher silence et dans sa caresse,
Tombe, où ses cheveux seront mon linceul.*

Mars 1885.

II

CHASTETÉ.

*Sois sage, ce soir, et sois douce ;
Aime moi, surtout, sans un cri :
Car entre tes bras j'ai maigri
Ainsi qu'un phthisique qui tousse ;*

*Et, comme à quelque frêle enfant,
Dis-moi d'inutiles paroles,
Pour que tes lèvres, ces corolles
S'ouvrent au baiser triomphant;*

*Avec tes cheveux fais un voile
Dont l'ombre me cache tes yeux :
Car je crains dans la nuit des cieux
Même la clarté d'une étoile;*

*Puis donne le creux de ton sein
Pour mon front lourd, et que les pointes
Que soutiennent tes deux mains jointes,
Me fassent un double coussin;*

*Et sois chaste : la jouissance
Que je veux enfin, — sans avoir
L'ennui qu'engendre le savoir, —
C'est de croire à notre innocence.*

Avril 1885.

III

MADRIGAL.

*Je le sais, lente visiteuse
Dont j'adore les petits pas,
Ta douce parole est menteuse,
Ta prunelle n'éclaire pas !*

*Mais si tes paupières sans fièvres
Ne cachent point d'astres égaux,
Si les mots que chantent tes lèvres,
Dans mon cœur restent sans échos,*

*Tes chers yeux, me disent des choses
Musicales, ta chère voix
— Singulières métamorphoses ! —
Est une clarté que je vois !*

*Et, tandis qu'éperdu, j'écoute
Avec mes regards, tes aveux,
Ta chanson dissipe mon doute,
Nuit plus sombre que tes cheveux.*

Mai 1885.

IV

CAMÉLIA PALE.

*Chère, tes lèvres sont comme des roses pâles;
Tes chairs ont la blancheur souffrante des jasmins,
Et tes yeux l'indécis chatoient des opales
Dont le reflet s'irise aux bagues de tes mains;*

*Ta chevelure semble une clarté d'automne,
Tant l'ombre est lumineuse autour de ton front blanc ;
Et ta voix musicale est un chant monotone
Dont le rythme inconnu me cause un mal troublant.*

*Pourtant tu n'ôteras plus ton corset de moire,
Car nés d'hier, déjà mes désirs sont défunts ;
Aussi ton Souvenir éclot dans ma mémoire
Splendide et triste ainsi qu'une fleur sans parfums.*

Avril 1885.

RODOLPHE DARZENS.





LE REVERS DE LA MÉDAILLE

UN matin, il se décida brusquement. Après avoir jeté dans un pauvre sac de cuir ses outils de forgeron — les instruments de sa fortune future — il quitta la mesure branlante où ses vieux s'abritaient.

Le père lui avait dit : « Où vas-tu ? » — « Voir le monde. » — Prends garde m'fieu ; il est vaste, le monde ; on s'y perd ! »

Sans écouter cette prudente réflexion, il s'en était allé, traversant légèrement son village natal, qu'un chaud soleil éclairait déjà, ce soleil qui lui avait bruni l'écorce et l'avait rendu si robuste. Mais lorsque, devant lui, il vit le pavé inégal de la grande route fuir entre deux rangées d'arbres et s'enfoncer là-bas dans cet inconnu qui lui hantait le cerveau depuis des mois, il s'arrêta et, instinctivement, se retournant vers ce bon coin de terre où il laissait son enfance, il se mit à contempler le petit bourg qui, à ses pieds, s'éveillait.

Les portes charretières des fermes s'ouvraient toutes larges à de lourds chariots dont les roues s'enfonçaient profondément dans la terre amollie par de récentes pluies. Des paysans, l'échine basse, se dirigeaient vers les champs, avec l'allure d'animaux domptés par l'habitude. De grosses filles, montrant la chair rouge de leurs bras, aux gorges gonflées d'une santé rieuse, entraient dans des étables pleines de mugissements. Ça et là, sur d'énormes tas de fumier qui exhalaient de rudes senteurs, s'abattaient des essaims de volatiles avides ; tandis que des chiens, donnant des coups de col à briser leurs chaînes, éclataient en furieux abois. Puis, tout à coup, des moutards loqueteux se répandirent dans la campagne comme une nuée d'oiseaux pillards et batailleurs.

Tout au bout, l'église entourée de son cimetière dont les hautes

herbes submergeaient de rares croix éparses, dressait sa face ridée d'aïeule et, dans la lumière environnante, dessinait la géométrie de sa silhouette. Cette église sur laquelle s'étaient acharnés les ouragans, les pluies, les ardeurs estivales, éveilla dans l'âme du gars, la douce mélancolie des choses qui sont d'une époque lointaine et qui parées de la lèpre des années, semblent avoir retenu un peu de la vie antérieure.

Il restait songeur devant une ruine, le robuste paysan, aux épaules carrées, au front étroit, qui, étranger aux subtiles maladies mentales de nos villes, avait dépensé son existence sans compter, ne s'inquiétant guère de ce que le jour écoulé emportait de lui, ni de ce que le lendemain lui apportait, et qui s'était borné à n'être qu'une machine brave, laborieuse, buvant, mangeant, remplissant enfin sa fonction ici-bas et rien de plus! Quelque chose d'insolite détraquait l'admirable harmonie de son organisme. Son être se fractionnait. Il voyait, dans la perspective de sa rêverie le *lui d'autrefois* qui s'éloignait sans cesse.

Mais bientôt, comme un homme qui se débarrasse d'un inutile fardeau, il haussa les épaules, et la tête vide d'idées, il entama la grande route dont la bande grise se retrécissant toujours, finissait par n'être plus qu'une simple ligne implacablement droite.

Il marcha tout le jour, dépassa plusieurs villages sans s'arrêter, travaillé par l'unique désir d'arriver à la ville avant la tombée du crépuscule; voulant raccourcir le chemin qui lui restait à parcourir, il prit un sentier de traverse et s'égara dans un bois.

Que faire? retourner sur ses pas, gagner la maison la plus proche et demander asile pour une nuit? Bah! cela n'en valait pas la peine. Est-ce qu'il était habitué à se dorloter? Il resterait là, bien certainement.

Cette décision prise, il pénétra dans un taillis, se choisit entre deux chênes une place commode et, quelques instants plus tard, débarrassé de son sac, il allongeait ses membres roidis par la marche, sur une épaisse couche de feuilles mortes. Puis, lorsque s'éteignirent les derniers rayons crépusculaires, il s'endormit en marmottant une prière.

Le lendemain, à l'aube, au moment où s'échappent des nids de faibles gazouillis, il continuait déjà son voyage; à peine eut-il fait quelques pas qu'il s'arrêta, terrifié.

En face de lui, une ombre accrochée à un arbre oscillait lentement, comme bercée par le vent. C'était à la fois effrayant et comique.

Cela rappelait un homme, mais la chair crevant comme un fruit trop mûr, ce n'était plus alors qu'un odieux haillon, une charogne en pleine floraison où de grosses mouches noires, ainsi que des abeilles, mettaient un bourdonnement actif.

Dans nos villes où s'entrechoquent tumultueusement nos intérêts mesquins, la mort passe à nos côtés, inaperçue. Machinalement, comme quelque mondaine en vogue, nous la saluons. Elle n'a plus rien de hideux, de surprenant, c'est une passante, une bourgeoise. Mais rencontrée dans un champ, dans un bois, au détour d'une route, la mort est franchement horrible. Elle se montre nue, cynique; elle n'a ni suaire blanc, ni maison souterraine : c'est la mort pauvre, misérable, à qui l'on refuse le droit de cité. Elle a froid; son ignoble dépouille se désagrègeant, s'éparpille dans l'espace, au lieu de se résorber au sein de l'universelle matrice, et tous les bruits qui se font chez les vivants vont résonner dans son crâne ténébreux.

Quand le gars revint de sa stupeur, il se sauva à travers bois, sans regarder derrière lui, tournant à droite, à gauche, se déchirant aux ronces, aux taillis, qui, semblables à des bras sortis des entrailles de la terre, voulaient le retenir. Comme toutes les natures primitives, il obéissait à la sensation prédominante; la peur paralysait en lui tout raisonnement et décuplait la vitesse de ses jambes. Il était sûr, tant qu'il serait dans ce bois, que le pendu pourrait le saisir. Après une course d'une heure, il parvint à la lisière, haletant, époumoné.

Le soleil émergeait de l'horizon; son disque énorme criblait l'espace de dards lumineux; au loin, la brume s'évaporait, et dans les profondeurs du matin, on voyait pâlir et s'éteindre les dernières étoiles. Des bicoques, semées au hasard, sortaient des larges nappes de blé qui couvraient le campagne. Des oiseaux pépiaient, exultaient. Au bout de chaque brindille d'herbe, dans le calice de chaque fleur, brillait un pleur arcenciellé. De temps en temps, un papillon coupait l'air de son envollement bigarré. C'était le réveil.

Ce tableau laissait le rustre indifférent. La crainte qu'il avait eue, la veille, de l'avenir s'emparait entièrement de lui. Il avait voulu connaître le monde! Il s'était imaginé que les routes en sont certaines; il ne savait pas qu'au contraire elles sont pleines de trous, d'endroits obscurs où se tendent des panneaux; de culs-de-sac dont on ne sort qu'en faisant comme ce pendu avait fait. Il croyait —

et c'est là l'illusion commune — que pour vivre, il n'est pas nécessaire de le vouloir. Parce qu'il narguait les phtisies, l'anémie, qu'il était courageux, il avait la conviction — l'innocent! — d'être heureux.

Sans avoir encore d'idées nettes, il pressentait les luttes, les souffrances, qui attendent l'homme comme autant de ronces, d'orties au bord d'un chemin. Et c'était pourquoi, bien qu'il découvrit les remparts de la ville où il allait, toute sa confiance s'évanouissait. Seules, tintaient lugubrement à son oreille, les paroles que lui avait dites son ancien avant de partir : « Prends garde m'fieu, il est vaste le monde; on s'y perd. »

PAUL ORGELS.

CRÉPUSCULE PLUVIEUX

*L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne
Que le soir épaissit de moment en moment,
Un ennui lourd, accru mystérieusement,
Et dont mon cœur surpris se fatigue et s'étonne.*

*Car nul impérieux amour ne m'a blessé,
Et c'est sans regretter les heures envolées,
Que je revois au loin, vagues Formes voilées,
Les pâles souvenirs épars dans le passé.*

*Et pourtant maintenant, dans l'horreur languissante
D'un soir de pluie et dans la lente obscurité,
Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté,
Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.*

EPHRAÏM MIKHAEL.



SONNETS POUR JEANNE

I

POUR LA FAUCHEUSE.

*Le mensonge d'aimer qui nous déchire l'âme,
Famélique vautour, n'est que trop obstiné.
L'Ecclésiaste a dit : Entre mille, je n'ai
Pu trouver qu'un seul homme, et pas même une femme. —*

*Humains au cœur de boue, oh ! je n'ai pas de blâme
Pour celui qui, sentant la honte d'être né
Et le mépris d'un Dieu sur sa vie acharné,
Cherche en la mort la paix suprême qui l'affame.*

*Ce n'est pas d'aujourd'hui que le dégoût nous prend,
Des jeux vains où se plaît la colère divine ;
Mais en nos cœurs bouillonne un sang qui nous avine,*

*Et nous buvons si bien son arôme enivrant,
Que bientôt, d'un seul coup, la Mort qui nous délire
Pourra faucher le Monde en proie à la folie !*

II

RÉSIGNATION.

*J'ai saisi le Vampire au col en mes deux mains,
Je l'étreins fortement, je veux qu'il rende gorge,
Mais j'ai beau haleter comme un soufflet de forge,
J'ai beau me consumer en efforts surhumains,*

*Je ne puis étrangler le monstre qui m'accable,
Qui se colle à ma chair, et s'abreuve de sang :
Contre cet acharné, je me sens impuissant ;
Je ne puis que céder à sa rage implacable.*

*O vampire du cœur, Amour, ô mon effroi,
Je ne lutterai plus; je me soumets ! — Ta lèvre
Peut à longs traits humer ma force qui décroît,*

*Je saurai m'endurcir aux frissons de la fièvre
Et tu pourras vider mes veines, sans qu'un pleur
Ne révèle en mes yeux mon intime douleur.*

III

L'OISEAU SOLITAIRE.

*La solitude est lourde et sans rien qui la trouble.
Sous les nuages noirs aux rauques grondements
S'étend sans fin la plaine, où les marais dormants
Étalent leur surface empuantie et trouble.*

*Par la morne étendue un bouquet de roseaux
Pousse de ci, de là; parfois une cigogne
Sur une patte, au bord d'un marais, se renfrogne
Sans bouger, sans songer, en contemplant les eaux.*

*Mon âme est ce pays, et pas une pensée,
Depuis les jours enfuis ne l'a plus traversée,
Plus un ancien bonheur, plus un chagrin nouveau :*

*Rien que mon seul amour, que votre seule image,
Pareille au triste oiseau rêvant du paysage,
Qui veille en ma mémoire et hante mon cerveau.*

IV

BÉRGERIE.

*F'ignore l'art charmant d'enfiler les mots creux
Dont la délicatesse affolait les marquises;
Je ne sais pas tresser en guirlandes exquises
De tendres madrigaux, poudrés et langoureux.*

*On ne m'a pas appris à vanter une robe,
A m'enthousiasmer pour des rubans nouveaux,
Et le secret mignard de piller Marivaux
A mon esprit, grossier sans doute, se dérobe.*

*Et bien que sur mon cœur l'amour soit tout puissant,
Qu'il travaille ma chair et me brûle le sang,
Et bien que ma pensée en soit toute nourrie,*

*Famais je ne saurai — mon langage est trop dur —
Comme un berger Watteau tout de gaze et d'azur,
Débiter les fadeurs de la galanterie.*

V

APOTHÉOSE.

*Vos yeux bleus sont pour moi le ciel,
Mignonne ! et sur vos lèvres roses,
Comme une abeille sur les roses,
Mon cœur s'en vient puiser le miel.*

*Vos cheveux blonds sur votre tête
Sont des rayons ensoleillés,
Et les amours agenouillés
Vous chantent des hymnes de fête.*

*Et parmi leurs chœurs assouplis,
Je veux, pour vanter votre grâce,
Vous dire, plein d'amour vivace,*

*Les sonnets, fiers comme le lys,
Doux comme la rose fleurie,
Que Ronsard chantait à Marie.*

VI

INCONSCIENCE.

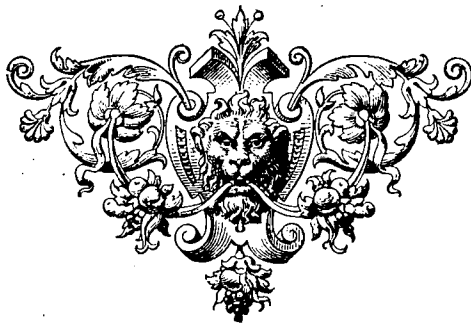
*Si jamais vos yeux bleus parcourent mes sonnets,
Si mon vers raboteux et mon verbe incolore
En votre esprit songeur un instant fort éclore
Le désir de savoir pour qui je besognais,*

*Songerez-vous alors que vous êtes si belle
Que, seule, vous avez fléchi mon cœur altier,
Et que je suis à vous, à vous seule, en entier,
Moi qui naguère étais à tout amour rebelle ?*

*Peut-être en votre cœur vous retracerez-vous
Vaguement, sans savoir, les traits de quelque amie ;
Ou, vous laissant saisir par des regrets jaloux,*

*N'irez-vous pas rêver, sous l'erreur endormie,
Des yeux plus que vos yeux pleins d'amoureux éclairs,
Et dire : « Pour qui donc furent écrits ces vers ?*

ANDRÉ FONTAINAS.





CONTES MOQUEURS

LES IX.

A Albert Savine.

DN ce temps-là, deux factions divisaient Florence.

Les uns tenaient pour don Carlo Pazzoni, des princes de Mediani, plus communément appelé don Carlino, et portaient leur montre attachée par un cordon de soie bleue : les autres se rangeaient sous la bannière de Falco Monreale Panco e Scalchi, l'un des plus illustres barons de Sicile, et, pour signe de ralliement, prenaient un ruban de moire rouge.

Les Bleus et les Rouges se partageaient les faveurs de l'Arno, cette paisible, riante, mélancolique et vieille cité, la seule où l'on sache vivre pour se reposer, la seule assez belle pour y mourir, loin de la terre natale.

La noblesse florentine, dont le Livre d'Or énumère encore avec orgueil tous les beaux noms de l'ancienne République, tous fièrement portés, et qui, alors, comptait jusqu'à une Buonarotti, de la famille de Michel-Ange, se partageait entre les deux camps, non pas ennemis, mais rivaux.

Cependant les Bleus dominaient aux alentours du palais Pitti et des jardins Boboli, tandis que les Rouges triomphaient au Lung'Arno, dans la ville neuve, à Borgognissanti, derrière la place de la Seigneurie.

Les deux partis se rencontraient aux Cascines, aux théâtres, aux arènes, au Politeama, au club, dans les cabarets à la mode, partout enfin où l'on s'amusait, car il faut bien le dire, on s'amusait alors à Florence comme aux jours où les élégants, subtils, infâmes et criminels Médicis y régnaient, servant et trahissant tour à tour la République, l'Empereur et le Pape, faisant éclore des chefs-d'œuvre sous leur inspiration, versant à flots, pour les joies de leur cœur et les fantaisies déréglées de leur ambition, des flots d'or et de sang.

Ainsi le duc de Mondragone donnait une fête de la Renaissance où tous

les personnages de la cour du Magnifique Laurent figuraient, avec leurs armes damasquinées, leurs bijoux merveilleux, leurs damas brochés d'or et leurs velours ciselés, tous représentés par leurs descendants du même nom. Les pages, aux tabarts chargés d'armoiries, annonçaient Rucellai ou Strozzi, et c'étaient bien Strozzi et Rucellai qui entraient, plus jeunes de trois siècles.

Et même une apparition funèbre traversa la vaste galerie, illuminée par les cires de cent candélabres et de cent girandoles : un vieillard des âges très anciens, ce noble comte Ugolin dont la tour de la Faim emprisonna la douloureuse agonie. Spectre des guerres civiles, triste et lamentable, il errait parmi les patriciennes altières, les seigneurs chamarrés de broderies, les artistes aux atours somptueux, les prélats en simarre d'écarlate, les condottieri cuirassés d'acier, les gonfalonniers aux chaperons d'hermine.

Le marquis Vincent Longobardi préférait des divertissements plus modernes ; il organisait des chasses fantastiques, dans les solitudes de Vallombrosa, et les paysans de ces régions agrestes et sauvages se signaient en voyant passer, emportés dans une course furieuse, des veneurs masqués de rouge, sonnant de la trompe, et suivis de femmes enveloppées de blancs linceuls.

D'autres fois, de longues cavalcades défilaient dans les Maremmes ; puis aux lueurs du soleil couchant, sous le ciel diapré d'or et de vermillon, se dressait un camp, aux pavillons bâtis de tapisseries de haute lisse, aux tentes en soieries japonaises, sommées d'énormes bouquets de plumes ondoyant à la brise.

Et quand il faisait assez froid pour que l'on fit brûler des noyaux d'olives et des copeaux de bois odorants dans les réchauds de bronze ; quand la pluie crépitait sur les murailles de marbre et les bossages vermiculés des palais, on s'en allait souper à la taverne du Giglio, qui date de la querelle des Uberti et des Buondelmonti ; ensuite c'étaient, à la Pergola, des concerts où l'on chantait la *Jone* de Petrella, le *Pierre de Médicis* de Poniatowski, les barcaroles de Venise, les cantiques de Naples et d'Ischia, les cantilènes populaires des Romagnes ; ou encore, au Nicolini, en des pantomimes improvisées s'évertuaient Gianduja, de Turin, Stenterello, Meneghin, Pulcinella et l'insaisissable Arlequin, toujours amoureux de Colombine, toujours battu et toujours content.

Puis, aux nuits sereines d'été où le ciel d'un azur sans tache se crible d'étincelles, alors que Florence, dans une paix sublime, s'endormait aux senteurs énivrantes de ses jardins, le comte Ugo Cremona emmenait sur l'Arno tous ses amis et leurs amies. Et jusqu'au lever du soleil une flottille de galères pavoisées de pourpre, de gondoles tapissées de velours noir, de

gabares garnies de satin d'Orient, voguait sur le fleuve limpide, entre les rives hérissées de lentisques, d'oliviers, de figuiers tortus, d'où s'élançaient, grêles et minces, des pins à la sombre frondaison épanouie en ombelles. Des barques, chargées de musiciens, de cantatrices et de poètes, escortaient la flotille, et l'on eût dit, à voir les drapeaux baignant dans l'eau claire, les bannières flottant à la brise, les dais empanachés, les fanaux dorés, les guirlandes de fleurs, le cortège de quelque fée des Ondes apparaissant tout à coup à travers les brumes légères du matin.

Ainsi la faction des Bleus et la faction des Rouges n'avaient qu'un but en ce monde : le plaisir. Mais non pas le plaisir bête, fastidieux, banal, vulgaire, de tous les jours et de toutes les heures. Non pas le vice individuel et presque solitaire, honteux, misérable, caché, par conséquent très horrible et très ennuyeux. Mais le plaisir satisfaisant à tous les caprices de l'imagination, rare, fastueux et raffiné, le vice impersonnel, glorieux, élégant, tel que l'honoraient les Assyriens d'Assurbanipal, et qui, dans la Rome des Césars, était déjà rapetissé.

Les Bleus et les Rouges ne s'occupaient de rien, hormis de s'amuser, estimant que la vie est trop courte et trop chère pour la dépenser follement à travailler, à pleurer, à souffrir et se plaindre. Tous étaient fort riches, assez riches pour ne se ruiner jamais, et faire néanmoins assaut de luxe et de prodigalité, ce dont ils ne se privaient pas.

L'un habillait ses laquais en ducs et pairs de la cour du roi Louis XV : l'autre attelait huit zèbres à sa calèche ; un autre encore faisait venir ses grooms de la côte de Coromandel, ses cuisiniers de Nangasaki et de Bornéo.

Le peintre Polynice Calaro, heureusement dépourvu d'Étéocle, brossait des toiles magnifiques dans un atelier grand comme une cathédrale, encombré de meubles précieux, de tentures dérobées aux princesses des *Mille et une Nuits*, de bibelots rassemblés aux quatre coins du monde.

Le poète Ephise écrivait un sonnet par jour sur une table de mosaïque en pierres dures, dans une chambre en rotonde, pavée de lapis-lazuli, lambrissée d'aventurine, drapée de guipures vénitiennes appliquées sur un satin mordoré fabriqué à Gênes pour le triomphe d'André Doria.

Enfin, la plus ordinaire des armes qui s'entassaient en trophées dans le *bungalow* du capitaine Parr, copié sur une pagode des environs de Bénarès, était la fameuse épée de Durandal que Roland ne brisa pas à Roncevaux, et qui reposait sur la dalmatique aux orfrois d'argent massif de l'archevêque Turpin.

Or, après les *médianoches* splendides offertes à l'aristocratie florentine par le duc de Mondragone, le marquis Longobardi et le comte Cremona,

don Carlo des princes de Mediani, chef suprême des Rouges, voulut être à son tour l'amphytrion d'une fête dont la magnificence et l'éclat surpasseraient tout ce que ses rivaux avaient inventé d'extraordinaire.

Mais il avait horreur de la foule, et se rappela fort à propos que je ne sais quel poète latin défendait que le nombre des convives dépassât celui des muses. Il résolut donc de n'inviter, outre le prince Falco Monreale Panco e Scalchi, despote des Bleus, que sept de ses amis. Et les sept amis qu'il choisit pour cette merveilleuse frairie, avant même d'en tracer le programme, ne pouvaient être et ne furent en effet que Mondragone, Longobardi, Cremona, le peintre Polynice, le poète Ephise, *captain* Parr, et enfin un Français de notre connaissance la plus intime, nommé Edme Launay, qui ne faisait rien, ne lisait rien, n'écrivait rien, ne vendait rien, et qui portait le ruban rouge et le ruban bleu tressés ensemble, à seule fin de témoigner de l'éclectisme de ses opinions.

Le plus âgé de ces fortunés personnages ceignait la couronne de la vingtième année, chapel de roses dont les épines encore flexibles, pointaient à peine sur la tige, et tous étaient beaux, sans aucune exception.

Don Carlino ressemblait aux bustes des plus jeunes Césars : Caligula imberbe, jeune, superbe, impérieux. — Monreale, un Sarrasin de Sicile, petit, nerveux, olivâtre, avec des cheveux crespelés et des yeux de diamant noir. — Le duc Astorre, un géant du moyen-âge, échappé des compagnies de Jean des Bandes-Noires, haut, musculeux, puissant. — Cremona, un Vénitien du quinzième, blanc de peau, des yeux verts, des lèvres carminées sous le reflet d'une abondante chevelure rousse. — Longobardi, qui avait fait ses premières armes comme page du grand-duc, svelte, mince, élégant sous l'uniforme gris et nacarat des hussards de Plaisance. — Samuel Parr, Anglais de naissance, Toscan d'inclination, cosmopolite d'habitudes, une statue de chair, blonde et rose. — Le poète Ephise, idole de tous les palais de la rue Tornabuoni, le peintre Polynice, digne élève de l'école pérugine, deux figures à la Raphaël. — Enfin, Edme Launay, un cavalier de belle prestance, l'œil vif et moqueur, le sourire ironique, pétillant de gaîté, de malice et de verve.

Et ce n'était rien qu'ils fussent beaux ! La flamme de l'intelligence brûlait en eux : contempteurs du prosaïsme des choses vulgaires, amoureux de l'idéal, chercheurs de l'impossible, ils méprisaient tous ceux dont la froide raison, l'esprit méthodique, les préjugés et les préventions se refusaient à les comprendre.

Pour amuser de tels seigneurs, il fallait évidemment imaginer une fête grandiose, qui ne fût ni une mascarade, ni une orgie, qui eût le charme de l'imprévu et semblât n'avoir pas été préparée.

Don Carlino se mit en retraite pour mieux réfléchir. Il eut de longues conférences avec ses principaux *fattori* ou régisseurs, avec son majordome, ses camériers et ses officiers de bouche. Puis il fit, incognito comme un monarque, un voyage à Rome. Il en rapporta de grandes caisses, scellées du cachet du fameux orfèvre Castellani. Et comme ces allées et venues commençaient à inquiéter les Bleus et les Rouges, et qu'on se demandait avec effroi s'il ne se négociait pas un mariage entre ce spirituel gentilhomme et quelque riche princesse inféodée au Vatican ou gagnée au Quirinal, il fallut bien que Don Carlino révélât son secret.

Le duc Astorre, capitaine Parr, le poète Ephise, le peintre Polynice, les Longobardi et Cremona, le prince Falco et le cavalier Launay reçurent donc, un matin, dans un étui de vermeil timbré de leurs armes, devises ou monogrammes, une pancarte de papyrus, enroulée autour d'une baguette de cèdre ; et sur cette pancarte, en lettres onciales tracées avec du cinabre et du cobalt, était inscrite l'invitation suivante :

Charles, des princes de Mediani, prie son ami..... de venir ce soir à dix heures, à son casino de San-Baldo, hors la porte de Prato.

Rien de plus. On voulait des explications, mais durant toute la journée don Carlino fut invisible. Il n'alla pas aux Cascines, où tout le monde parla de lui. Quelques Russes engagèrent de gros paris avec les vieux pairs anglais qui viennent chaque année, entretenir leur spleen à Florence. Quelques étourdis se promirent d'aller frapper à la porte du casino, et de se faire inviter impromptu. D'amères plaisanteries furent dirigées contre les huit privilégiés que la singulière amitié du cadet de Mediani favorisait si insolemment. Bref, on glosa de telle sorte qu'il y eut deux cartels envoyés par le marquis Longobardi et le comte Cremona, l'un au knès tartare Voronèje Tchassitzky, l'autre au lord Stephen Tudor, fils unique de Sa Grâce le duc de Wolverhampton.

∴

Mais le soir de ce bienheureux jour, une foule de nobles dames, de cavaliers et de gentlemen se pressait aux alentours de la Porte de Prato, pour voir passer les invités de don Carlino.

Ce furent d'abord Ephise et Polynice avec Edme Launay, se prélassant tous les trois sur les coussins d'une modeste citadine.

Puis Cremona, Longobardi et le capitaine Parr, montant, les premiers, de magnifiques genets d'Espagne d'une blancheur immaculée, et l'Anglais, un petit cheval de Batavia, escortés de huit grands diables de Malabars,

vêtus d'écarlate, coiffés de turbans de cachemire, et qui secouaient d'énormes torches de cire parfumée.

Le carrosse du duc de Mondragone vint ensuite, chargé à l'avant et à l'arrière d'autant de laquais qu'il en pouvait porter : le populaire applaudit la grande berline dorée, à larges panonceaux d'armoiries, traînée par six vigoureux percherons, et les superbes livrées de velours frappé couleur gorge de pigeon, à parements vert-pomme, galonnés d'argent.

L'équipage du prince de Monreale, qui vint le dernier, eut plus de succès encore. C'était une calèche conduite en Daumont par deux jockeys minuscules, vêtus de la culotte de peau et de la chemise de crêpe de Chine bleu, coiffés de la cape en drap d'or. Huit piqueurs en livrée bleue fermaient la marche. Tandis que les curieux aux abois rentraient dans la ville, assez désappointés, les invités de don Carlino arrivaient au casino de San-Baldo sur le coup de dix heures. Deux suisses armés de halberdes, qui gardaient le pavillon d'entrée, les reconnaissaient au passage, et dès que le prince Falco eut mis pied à terre, — car ni chevaux, ni voitures, ni serviteurs ne pénétraient dans la cour — les portes et les grilles furent fermées, et toutes les lanternes, éteintes.

Alors un camérier s'approcha des huit jeunes gens et les conduisit vers le casino, très silencieux et très sombre. Il leur fit gravir le perron, côtoyé de deux sphinges en basalte noir, les introduisit dans le vestibule, dallé de porphyre, et enfin les mena l'un après l'autre aux appartements du premier étage où ils trouvèrent, en de confortables cabinets de toilette, le travestissement qu'ils devaient revêtir. Ils s'attendaient à quelque surprise de ce genre, et ne firent aucune difficulté. Si bien qu'une heure plus tard, ce ne furent plus des messieurs de notre dix-neuvième siècle dégénéré qui se réunirent dans une vaste galerie à colonnes de sarancolin, mais bien des Romains et des Grecs du temps de Néron à la barbe d'airain. Mais si le duc Astorre portait la cuirasse de drap d'or, les bandelettes noires, les épaisses chaînes d'argent du guerrier, le poète Éphise avait la chlamyde couleur d'hyacinthe, la ceinture lâche, le collier en boucles d'ambre de l'efféminé, et le marquis Longobardi se pavanait sous l'ample et soyeux laticlave violet du sénateur.

Crémona en tunique vert d'eau, avec un manteau à la grecque d'un vert plus foncé, pailleté d'émeraudes et couvert de broderies d'un art délicat, donnait le bras à Samuel Parr, dont la robe de fine laine blanche n'avait d'autre ornement qu'une frange de soie.

Le prince Falco était vêtu d'azur comme un messenger des dieux, et sa toge, dont la bordure en perles d'Orient coûtait le prix d'un beau domaine, traînait derrière lui en plis somptueux.

Des esclaves, habillés comme les affranchis asiatiques des patriciens de Rome, ouvrirent devant eux les portes, et sur la dernière marche d'un perron qui descendait aux jardins, ils furent accueillis par don Carlino, leur hôte, qui s'avancait tout resplendissant de pourpre tyrienne et de pierreries, les cheveux frisés sous un diadème de rubis.

Cependant le jardin n'était éclairé que par de grands trépieds de cuivre, où brûlaient en crépitant, des flammes verdâtres dont la fumée imprégnait l'air d'un parfum âcre. Mais au delà des charmilles, au-dessus des vieux arbres séculaires, éclatait une lueur d'aurore illuminant le ciel parsemé d'étoiles, et ce fut de ce côté que don Carlino conduisit ses amis, après avoir échangé avec eux des paroles de bienvenue et de courtoisie.

Par des détours habilement ménagés, et sans rencontrer âme qui vive, bien qu'une fanfare sonnât dans le lointain la marche triomphale de la *Sémiramide*, ils arrivèrent tout à coup devant le théâtre de la fête; et la magnificence du décor leur arracha des cris d'admiration.

C'était, entourée de massifs de rhododendrons, de vernis du Japon, d'arbres de Judée, de pins parasols entrelacée par des lianes de jasmîns, de chèvrefeuille et de glycines, c'était une vaste colonnade circulaire, à ciel ouvert. Les colonnes, en jaune antique, à chapiteau de bronze, accouplées, supportaient un large entablement en marbre noir, décoré de festons en pierres dures de toutes couleurs, et d'où s'élançaient des hampes dorées, tendant un immense velarium de satin rose, avec des crépines, des câbles, des torsades et des glands d'argent.

Sous chacune des arcades, sur un socle de granit bleuté s'élevait un vase colossal, plein de fleurs et de feuillages exotiques; et douze statues polychromes, des nègres drapés d'oripeaux bariolés, soutenaient des girandoles de Murano, gerbes de fleurs en cristal aux formes étranges; douze candélabres d'airain, du style le plus pur, supportaient chacun vingt cierges de cire parfumée.

Ça et là, derrière ce portique, d'aériennes draperies d'un rose vif retombaient en écharpes à mille plis, accrochées aux arbustes, et dans la perspective des allées rayonnant autour de la rotonde, on voyait, espacés de loin en loin, des trépieds à flamme bleue ou des figures en métal, luisant aux feux de la torche de résine qu'elles semblaient brandir.

La mosaïque disparaissait à demi sous les peaux de couguars, les tapis smyrniotes, les velours brochés gris et jaune, étalés dans un désordre pittoresque.

Enfin, trois tables en bois de citronnier incrusté de nacre et d'ivoire formaient un triangle au milieu de ce merveilleux pavillon, ouvert aux fraîches brises de la nuit, aux senteurs embaumées du jardin que fleuris-

saient le magnolia, les cactus aux gigantesques clochettes, les géraniums et les fuchsias, éparpillant leurs fleurs comme des gouttes de sang figé dans la verdure sombre.

Autour des tables s'allongeaient des lits à la romaine en marqueterie de bois de cèdre, de bois de santal, d'ébène et d'écaille, sur lesquels s'amoncelaient des coussins de moire cramoisie. Des éventails, ou mieux des *flabelli*, les uns en plumes de paon, les autres en plumes d'autruche, et d'immenses écrans où, sur la moire d'argent, ressortaient en relief des oiseaux de paradis, des menures-lyres, des colibris, des cardinaux, des papillons malgaches, d'étranges insectes des Antilles et de Java, servaient de fond à ces lits, aux abords garnis de fourrures d'ours blancs.

Et sur les tables, dans les vases retrouvés à Pompéi, à Herculanium, aux ruines de la maison du Palatin, les mets les plus extraordinaires étaient servis pour la *gustatio*. Tous ces vases, toute cette vaisselle, les plateaux d'émail, les cyathes et les coupes d'or, les bassins et les seaux d'argent, les buires au col effilé ou les aiguières à large panse, les amphores ocellées et les tonnelets de verre irisé, tout était admirablement copié sur l'antique, et Salluste ressuscité aurait pu se croire aux derniers jours de la florissante cité que le Vésuve ensevelit sous un déluge de cendres.

Les serviteurs offrirent aux neuf convives des couronnes d'ache et de lierre, des colliers de roses blanches et purpurines, entrelacées de rubans. Puis ils firent des aspersions avec de l'essence de verveine, et mirent le feu à des cassolettes emplies des parfums les plus rares distillés au fond des hypogées de l'île d'Eléphanta ou dans les temples mystérieux qui mirent leurs pyramides de sculptures aux eaux glauques du Gange.

Enfin, des enfants noirs, drapés de légères tuniques couleur de safran, et portant les uns des cuvettes d'albâtre, à la transparence laiteuse, les autres des brocs d'un métal niellé, versèrent sur les mains des hôtes de Mediani, l'eau tiède opalisée de benjoin.

Ce fut après ces préparatifs bizarres, imités des païens de la Ville Éternelle, que le festin commença.

On y servit les mets les plus extraordinaires : langues de phénicoptères, œufs de tortue, caviar broyé avec du jus de limon, salaisons d'Esclavonie, poissons fumés et salés de Norwège et de Laponie, dorades et lamproies, cuissots de kangourous, tangs rôtis dans une fosse, bosse de bison sur un lit de choux-palmistes, salanganes, mollusques des mers de Nippon, faisans dorés et perruches, du Mexique, grouses, turbans de cailles égyptiennes, salmis et ragoûts dignes des cuisiniers divins de Lucullus et de Vitellius, fruits de tous les pays du monde, mangues de Maurice et letchis de la Chine, savoureuses bananes de Bourbon et pommes cannelles de Ceylan, goyaves

confites, papayes assaisonnées de leur poivre, fraises noyées dans une crème d'ananas, poires succulentes, pâtes de pamplemousses, gelées d'oranges et d'algues marines.

Tous ces mets défilaient par ordre, servis avec méthode au milieu des condiments les plus variés, accompagnés de vins exquis. En ceci, l'ordonnance du repas fut moderne, car le vin de Constance, apporté du Cap à grands frais, le vin de Chypre de la Commanderie, datant presque de la conquête, le capiteux Liebfraülmich, le Tokay de 1767, le Lacryma-Christi, le pétillant Capri en *fiaschi*, l'Hermitage et le Val de Pena, le Bordeaux retour de l'Inde, coulèrent à flots, savamment combinés avec chaque service.

Puis on apporta une amphore, encore cachetée, et découverte sous un amas de briques, à Pompéi, dans le logis de l'édile Pansa. C'était du Falerne, déjà vieux l'an 70 de notre ère. Le sceau fut brisé. La liqueur, évaporée et réduite à l'état de confiture, fut délayée avec un peu d'alcool et d'eau, et ces neuf chrétiens du dix-neuvième siècle burent au Plaisir avec un vin récolté par des esclaves qui n'étaient même plus poussière, pour un empereur dont l'univers peut-être ne saura jamais le nom!

..

Mais ce qui ne saurait se répéter, car il faudrait avoir l'esprit de Rivarol et de Chamfort, le scepticisme de Boccace, l'audace de Pier Aretino, beaucoup de philosophie et quelque peu de courage, c'est la causerie qui s'engagea entre ces neuf jeunes hommes, tous incrédules et superstitieux, tendres et railleurs, amoureux et positifs, poètes et menteurs, pleins de verve, de malice d'éloquence et de passion.

Cette causerie dura cinq longues heures qui parurent courtes; elle effleura tous les sujets, traita *de omni re scibili* et, surtout de *quibusdam aliis*. On parla du génie, de l'amour, des femmes, des anges, du diable, et même un peu de Dieu. Il y eut de grands éclats de rires sonores, et aussi quelques larmes versées, qui tachaient de gris les fines nappes de Flandre. Il y eut des vers et des chansons, et pendant qu'on devisait ainsi, librement, des musiques se faisaient entendre au loin, dans les bosquets. Tantôt le concert mélancoliquement harmonieux d'un orchestre d'instruments à cordes, gémissements plaintifs de violons, de harpes et de mandolines, tantôt la belliqueuse sonnerie des trompettes et des cors, ou bien un chœur de voix suaves, soutenues par les modulations ténues des flûtes et des hautbois.

Comment se pourrait-il qu'on racontât les véhéments discours provoqués par la mélodie des chants, les doux accords des musiques, l'ardeur des

vins, l'exaltation de la poésie, la griserie des parfums subtils, la beauté du décor, le flamboiement des lumières, enfin par l'étrangeté de cette évocation d'un siècle dès longtemps disparu ?

Des esclaves desservaient, les uns noirs comme l'ébène, à peine voilés de gazes jaunes pailletées d'argent, les autres blancs et blonds, enroulés en des écharpes d'azur, tous couronnés de cyclamens, ou de gros dahlias aux pétales de cire.

A l'aube, enfin, toute cette magie prit fin. Des flammes bleues s'éteignaient l'une après l'autre dans les récipients de cuivre et de bronze; les cires coulaient à flots sur le métal des candélabres; les fleurs se fanaient et s'effeuillaient aux guirlandes; les draperies s'affaissaient, alourdies par l'humidité de la rosée; une à une les étoiles du ciel disparaissaient, et des brumes orangées, striées de nuages violâtres, montaient à l'horizon.

Ce fut à ce moment qu'un Africain, monstrueusement horrible, avec la tête de Caliban sur le torse d'Hercule, apporta, enveloppé dans un linceul, un squelette qu'il découvrit d'un geste épouvanté, en criant ces deux mots :

— « *Cras vobis!* »

Alors dans cette clarté d'aurore, incertaine, pâle et tremblante, les convives de don Charles, des princes de Médiari, eurent un frisson d'effroi. Ils se regardèrent, et se virent blêmes, livides, les yeux cernés, les lèvres décolorées. Ces belles étoffes chatoyantes, à reflets lustrés, dont ils étaient vêtus, ne leur parurent plus que de ridicules oripeaux flétris et sordides. Ils arrachèrent leurs couronnes de lierre, dont les feuilles cuites et noires jonchèrent les tapis.

Alors il se fit un grand silence. Et tous regardaient le squelette, aux os grêles d'une blancheur d'ivoire, cliquetant sous le suaire léger qui bouffait à la brise : ils voyaient une lueur brillante s'allumer au fond des orbites caves : et la bouche sans lèvres, aux dents très petites et très pointues, riait lugubrement d'un rire sardonique.

Le nègre géant, ceinturé de mailles d'acier, la poitrine tatouée d'hiéroglyphes, riait aussi en les voyant effarés, ivres de terreur comme ils étaient naguère ivres de joie. Quand ils passèrent devant lui, honteux, les yeux baissés, traînant leurs splendides haillons de soie, de pourpre et de satin, il prononça quelques paroles, dans une langue barbare, des monosyllabes gutturaux et bref. Il les comptait peut-être !

Le poète Ephise, accablé d'une invincible peur, se laissa tomber sur les peaux d'ours, évanoui, exsangue. Il le fallut emporter sur une civière, et les autres marchaient à l'entour, stupéfaits et mornes, comme s'ils suivaient un convoi funèbre.

•

Le souper des Neuf, dont on parle encore à Florence, et non sans un frisson d'émoi, n'eut été vraiment qu'une fête extraordinaire, une orgie de luxe, une folie de grand seigneur artiste, et peut-être eût-il été inutile de le décrire, si les convives de don Carlo, des princes de Médiani, n'eussent eu des destinées tragiques, reliées peut-être par quelque lien mystérieux et surnaturel à cette nuit dont on ne connut jamais tous les secrets.

Le matin même, à l'ombre de la basilique de San Miniato, le knès tartare Voronèje Tchasiszky tuait d'un coup d'espadaon le marquis Vincent Longobardi, et le soir on rapportait à son palais de la via Santa Maria da Goldoni le malheureux comte Cremona, à qui lord Stephen Tudor avait fracassé la tête d'un coup de pistolet.

Cette année-là, il n'en mourut pas d'autres.

Edme Launay retourna en France, le capitaine Parr s'en revint dans sa brumeuse Angleterre, où, pris de spleen, il s'embarqua pour l'Inde.

Il y périt dans une grande chasse au tigre que lui offrit le Rajah de Tanjore. Il avait abattu, du haut du howdah de son éléphant une superbe tigresse, lorsque le mâle s'élança d'un bond par derrière, sur le pachyderme, et d'un seul coup de sa formidable griffe renversa Parr ; puis il ouvrit la poitrine, broya le visage, et s'étendit enfin, criblé de balles et râlant, sur le cadavre déchiqueté de sa victime.

Une maîtresse jalouse empoisonna le poète Éphise, et le peintre Polynice Calaro fut assassiné par son meilleur ami.

Quelques années plus tard, le prince Falco Monreale Panco et Scalchi, étant chargé d'une mission diplomatique auprès d'un illustre potentat, finit tout à coup sa vie par un suicide que rien ne faisait prévoir, et qui fut entouré de circonstances étranges. On le trouva, en effet, enveloppé d'un long manteau bleu bordé de perles, étendu sur un divan, dans une chambre pleine de fleurs aux senteurs mortelles. Il restait au fond d'un cyathe d'or, près de lui, quelques gouttes de vin opiacé, et sa main serrait encore un stylet trempé de curare, avec lequel il s'était piqué à la tempe.

Astorre, duc de Mondragone, fut le seul qui eût une fin glorieuse, car il succomba les armes à la main, sur un champ de bataille, aux environs de Rome. Paix à son âme !

Quant à don Carlino, Carlo Pazzoni des princes de Mediani, l'antiquité de sa race, la noblesse de sa parenté, la grandeur de son nom et toutes ses richesses ne purent lui éviter une mort ignominieuse. Il commit un de ces crimes qu'il serait sacrilège de laisser impuni, et qui, pour ainsi dire, abolissent la plus haute des prérogatives royales : le droit de grâce.

Il fut jugé, condamné, exécuté dans l'enceinte d'une forteresse. Le bourreau lui accorda un singulier privilège ; il le pendit avec une corde de soie rouge.

Edme Launay seul est vivant. Mourra-t-il par le feu, par le fer ou par l'eau ?

CHARLES BUET.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Rosa Mystica, par Stanislas de Guaita, un vol. chez Alph. Lemerre, 3 fr.

Dans le déluge toujours grossissant de romans, de nouvelles et de contes qui envahit la littérature contemporaine, un volume de vers apparaît comme une barque que la tempête emporte et qu'on entrevoit, un instant seulement, sur l'horizon.

Il y a quelque temps, c'était une forme blanche comme une splendeur polaire que nos yeux ont aperçue : *L'Âme nue*, d'Edmond Haraucourt ; aujourd'hui, l'air semble parfumé d'un tiède et pénétrant arôme, qui décèle la fleur étrange que nous apporte Stanislas de Guaita. *Rosa Mystica*, cette fleur « éclosée à la tige du Rêve » et qu'il a cueillie dans le jardin de son imagination, au parterre du Souvenir.

Le livre contient une longue préface que l'auteur commence ingénieusement ainsi : « Faire attendre son hôte à l'antichambre est d'un impertinent sans gêne, et » peu de visiteurs seraient curieux d'un pareil accueil. Ce n'est pas qu'on y puisse » trouver quelque intérêt : j'ai vu des vaniteux orner un vestibule du meilleur de » leurs meubles, et tel, sur son escalier, fait l'étalage de tapis orientaux, qui prive son » alcôve d'une descente de lit. »

Ce n'est pas le cas de M. Stanislas de Guaita, et j'avoue que je préfère de beaucoup son appartement intime, je veux dire ses vers, à sa préface : car, il a cru nécessaire d'y mépriser les bourgeois et d'y citer M. Joseph Prud'homme, ce qui nous reporte bien loin en arrière ; à cette heure, Joseph Prud'homme, n'existe plus ; s'il existe, il est... député ou poète, lorsqu'il n'est pas les deux à la fois, et quant aux bourgeois, ce sont de fort honnêtes gens, qui nous estiment et que nous estimons, qui nous reçoivent à leurs soirées et dont nous faisons danser les femmes et les filles.

M. Stanislas de Guaita éprouve le besoin de nous donner ses opinions sur la poésie contemporaine ; du moins, il le dit : « je pourrais dédier ces notes à mes pères et à mes pairs. »

Mais le fait-il ? et d'ailleurs pouvait-il le faire ? j'ai l'honneur de connaître l'auteur de *Rosa Mystica* et je crois pouvoir me compter au nombre de ses amis : eh bien, j'ai lu attentivement sa préface, et souvent je n'ai reconnu que déguisée et comment ! sa pensée intime : pour « aller dans la société », il lui a mis du rouge, de la poudre de riz, des parfums ; et ma foi, j'ai failli ne pas la reconnaître.

Ce n'est plus qu'une coquette, une « mondaine » qui « flirte » avec chaque invité, sourit à celui-ci, dit un mot aimable à celui-là, flatte l'un et caresse l'autre. Quelquefois seulement elle dit « ses vérités » à un gêneur, mais avec quelle délicatesse et combien gentiment; on ne saurait lui en vouloir.

Cependant, je me demande comment M. Stanislas de Guaita arrive à dire du bien également de Jean Richepin et de Moreas? de Mme Ackermans et de Laurent Tailhade? de Rollinat et d'Emile Michelet? Le seul rapprochement de ces noms n'est-il pas une ironie? et quand il cite Joseph Gayda — un chroniqueur qui a fait des vers — dont « la note attendrie n'est pas pour déplaire » (je note la négation redoublée de cette phrase), il me semble que c'est aller un peu trop loin, même dans la plaisanterie, et ressembler à un maître d'école prudent qui donnerait des prix d'encouragements aux cancre de sa classe, afin de ne pas indisposer les parents par « l'injustice » de la distribution des prix.

Mais quittons l'antichambre; ici même, dans notre jeune revue, M. Stanislas de Guaita a publié un sonnet, « Mystère » que je retrouve (la seconde pièce du volume). C'est à mon avis l'un des meilleurs poèmes du recueil et celui qui accuse le plus la note personnelle de l'auteur : je résiste au besoin de le citer; il se trouve à la page 74 de *Rosa Mystica* et dans le premier numéro de *la Basoche*.

L'originalité de Stanislas de Guaita, à peine marquante dans son premier volume : *les Oiseaux de Passage* (I), qui dans son second *la Muse Noire* hésitait encore, s'est accentuée maintenant assez pour être facilement reconnaissable : à la lecture, des vers se gravent dans la mémoire indélébilement : ainsi je cite (le poète parle des rayons qui semblent) :

... Chanter à mes yeux leurs hymnes de clarté
ou bien il parle d'une fosse où
L'homme lugubrement sacrilège et cynique
Fait éclater de rire un grand sépulcre blanc.

Ne voit-on pas l'éblouissement de la pierre tombale, qui, en effet, avec « sa candeur ironique » semble bafouer le néant obscur et,

Railler la Majesté des demeures funèbres ?

D'autres vers, et d'autres encore résonnent en moi; avec plaisir j'en ferais mention ici, mais c'est tout un poème qu'il faudrait transcrire; j'en choisis un parmi les vingt qu'il faudrait connaître et ce sera le sonnet :

ENDYMION.

Adorable pasteur, éphèbe aux flancs nerveux !
Phœbé, mélancolique et divine amoureuse,
Baisant dans un rayon ta lèvre savoureuse,
En frissons de lumière épanchait ses aveux.

(1) Un vol, chez Berger-Levrault 1881, aujourd'hui épuisé et rarissime.

Toi tu dormais, ne soupçonnant larmes ni vœux,
Tandis qu'Elle, en la nuit calme et propice, — heureuse
D'êtreindre un corps chéri de sa langueur fiévreuse,
Egrenait de l'argent dans l'or de tes cheveux.

Salut, ô le premier d'entre les lunatiques
Qui charmas l'astre pâle au fond des cieus antiques,
Et qui fus son amant, sans t'en apercevoir!

— Tels les Rêveurs, tes fils, quand la lune est levée,
Ont sur le front, parfois — sans même le savoir —
Le Baiser d'une amie inconnue et RÊVÉE.

Pleins de charme et délicieux, n'est-ce pas, ces deux derniers vers ? et combien évocateur celui qui nous montre la lune « égrenant de l'argent dans l'or de tes cheveux » !

Stanislas de Guaita cueillera d'autres fleurs, et nous les apportera telles que celle-ci, intactes et superbes, malgré l'envieuse stupidité des foules : en attendant nous garderons et souvent nous respirerons, corolle jamais fanée et toujours odorante, la chère « Rose Mystique »

RAOUL DARARÈS.

CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

Légende d'Ames et de Sangs, par René Ghil, livre étrange et subtil que nous déclarons franchement mauvais, malgré ses qualités rares et grandes. Ce livre doit être le programme d'une série; René Ghil nous expose dans ses *Idées* la conception de son œuvre. Il est, dit-il, *amant de la Vie*, et c'est la Vie qu'il veut introduire dans la Poésie, en bannir l'Idéal. Projet hardi et curieux à suivre dans ses développements successifs, si Ghil n'avait pas versé dans une singulière erreur : la Vie — en roman, en fait placé dans un milieu — est dans son livre, soit; mais seulement dans les

sujets. L'écriture de son œuvre est toute différente. Partant de cette idée que l'Impressionnisme est l'écriture du Réalisme, *le frémissement de la vie rendu sur le papier*, affirmant ensuite que cet impressionnisme a servi aux Goncourt, mais que ceux-ci ont encore rendu en une page ce qui devrait être condensé en 5 ou 6 lignes, Ghil, de leur concision, de leur netteté, fait un effroyable pathos contourné, souvent incompréhensible. Des vers néanmoins sonnent, bien pleins et sonores; des pièces qu'on peut vaguement entr'apercevoir à travers le brouillard de son impressionnisme laissent

comme une vapeur de rêve; mais le jeune poète — et il le fera — doit se débarrasser de cette exagération de préciosité tourmentée et voulue — est-ce pour épater le bourgeois? — Il pourra faire alors une œuvre superbe et forte.

A. F.

La *Société Nouvelle* publie, à côté de quelques bonnes pages de Léon Cladel, un article critique aux vues très-élevées sur le « Vice suprême » de J. Péladan. La première partie de cette étude traite de l'influence du protestantisme sur l'art.

La phrase suivante résume la pensée de M. Nautet : « Toutes les diminutions datent de Luther. Ce moine rigoureux fut un catholique ardent, mais naïf, et le premier des maîtres bourgeois. »

Il faudrait pour combattre ces théories une longue étude; pour le moment nous nous bornerons à dire que loin de partager cette opinion, nous pensons que l'éclosion du Luthéranisme, et partant du libre arbitre, en créant l'individualité, en débarassant l'esprit de l'annihilante oppression du dogme, a donné à l'art des audaces inosées jusque là

M. Nautet ne voit dans la papauté que des Léon X; ceux-ci cependant sont bien rares dans la longue série des pontifes, tandis que les émules de Grégoire VII, les fanatiques lutteurs insoucieux de toute tendance artistique, se rencontrent à chaque pas dans l'histoire. L'art veut avant tout une liberté absolue de l'individu, un déploiement complet des vastes envergures de la pensée, et l'église Romaine, depuis des siècles, tend à lui rogner les pennes. L'auteur, dédaigneux du terre-à-terre des faits, oublie souvent les sévères vérités historiques, pour planer dans les hauteurs artificielles de la

théorie pure; mais qu'il s'enchaîne un peu plus aux réalités, et il se verra obligé de modifier en beaucoup de points, les hérésies qui rendent son étude facilement originale.

M. F.

Au concert de la société de Musique a été exécuté : *Daphnis et Chloé*, poème de P. Berlioz et musique de Fernand Leborne; servi par la merveilleuse facilité avec laquelle il manie le vers, notre collaborateur s'est tiré avec une étonnante adresse de sa hasardeuse tentative, car son sujet est vraiment hérissé ... de difficultés. Ses strophes en général sont belles, l'ordonnance du sujet est bien conduite.

La musique de F. Leborne prouve une inspiration large et originale, ainsi qu'une grande connaissance de l'instrumentation. Dans l'accompagnement des solis, on peut reprocher au compositeur une certaine monotonie qui, du reste, doit être attribuée à son inexpérience; certes il y a des défauts dans cette œuvre, mais elle a surtout de grandes qualités et accuse un tempérament de réel musicien. La riche description orchestrale de la scène d'amour entre *Daphnis* et *Chloé*, où leur passion est impuissante devant leur ignorance, suivie de l'intervention de *l'autre*, qui devient leur professeur, est particulièrement remarquable et compense largement les sous-entendus du poème.

Au programme figurait aussi une balade de Schumann, *l'Anathème du Chanteur* qui, malgré des mélodies grandiosement simples, est loin d'être une des œuvres marquantes du maître.

Enfin nous avons subi une œuvre de Victorien Joncières *La mer...*

Une mer qu'on placerait dans un bas-

sin de lavabo, et dont la tempête doit avoir été inspirée par les évolutions d'un nageur, quelque peu nerveux, dans un bassin de natation. C'est mince, minuscule, faux, puéril; on a entendu cela dans toutes sortes de morceaux, pas la moindre originalité ne s'y rencontre.

Si tout ce que produit M. Joncières ressemble à ceci, je le dirai plein de promesses.... pour les fabricants d'orgue de Barbarie.

M. H.

..

Chez Hoste, à Gand, notre féal compagnon Pierre Poirier, clerc de Basoche, fait paraître en une exquise plaquette sur vieux Hollande, une très délicate nouvelle : « *Sœur Madeleine* » dans laquelle il rend avec vérité la grise mélancolie des petits béguinages flamands. C'est là un bon début; nous comptons bien que l'auteur ne s'arrêtera pas en si excellent chemin.

..

La Trentaine d'illuminés, qui, au dire d'une revue Rossiniste de Paris, forment le clan Wagnérien, s'étaient multipliés extraordinairement, au dernier Concert Populaire. Et cependant pas le moindre maître-siffleur n'est venu donner le signal des ovations; même, celui dont, à la plupart des représentations des Maîtres Chanteurs, on avait tant admiré la persévérance et la résignation dans le malheur, n'était par là.

Le premier acte de *la Walkure* offre une fusion si intime de la musique avec le drame, une telle pénétration du sujet, que sans connaître la scène qui se joue,

l'auditeur la comprend. Le caractère de mélancolie douloureuse de Sieglinde est décrit par les cordes et les bois; celui de Siegmund fuyant, poursuivi par le le malheur, mais fier et héroïque, joué par les cuivres à sons aigus ou mi-graves; enfin le motif du jaloux et cruel Hunding, donné par les tubas et bombardons; tels sont les trois thèmes principaux qui commentent et expliquent l'action, par leurs apparitions, leurs combinaisons, les échappées de phrases qui se glissent dans l'harmonie des autres. C'est entre les chefs-d'œuvre de Wagner, une des plus belles pages. Un fragment de *Siegfried* plein de poésie et de sentiment tendre d'amour et d'extase, fut joué ensuite, puis des fragments de Parsifal : le prélude, le tableau du jardin enchanté avec sa délicieuse scène de séduction, la scène du Vendredi-Saint, entre Gurnemanz et Parsifal. Enfin la *Chevauchée des Walkyries*, au mouvement grandiose de chevaux lancés dans les airs en un galop effrené.

Toutes ces parties du programme ont été ovationnées, acclamées; le succès du concert a été tel, qu'on en a du donner une seconde audition.

Au reste, orchestre et chœurs admirablement disciplinés, et interprétation excellente par Mlle Bl. Deschamps, le ténor Vandyck et la basse Blauwaert.

Au nom de l'*Association Wagnérienne*, une couronne de lauriers et une riche partition d'orchestre de Parsifal ont été remis à M. Joseph Dupont, le vaillant et admirable cappel-meister, à qui l'on doit en grande partie la vulgarisation des œuvres de Wagner parmi nous.

M. H.

VIENT DE PARAÎTRE
L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER
En vente aux bureaux de la *Revue*
Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature
paraissant le dimanche, 4^e année.
Abonnement : 10 fr. — Administration :
26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE
Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.
Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LE GÉNÉRAL NOIR

Gazette littéraire illustrée, 15 cent. le no.
ABONNEMENT : France, 10 fr. par an.
Union postale, 12 "
Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart,
PARIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

chez Callewaert, 26, rue de l'Industrie

LA FORGE ROUSSEL

Par E. PICARD

Edition définitive, tirée à petit nombre. — Prix : Grand Japon 60 francs ;
Chine Gênuine 40 francs ; Hollande 25 francs.

Pour paraître incessamment : **LE ROITELET**, par Célestin Demblon ;
prix : 1 franc. Un bulletin de souscription est joint au présent N^o.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Etudes, Chronique, Morceaux choisis, Critique littéraire

DIRECTEUR : D^r E. VALENTIN

Belgique, 6 francs par an. — Union postale, 7 fr. 50 c.

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraît deux fois par mois

Prix du numéro : 50 centimes

Abonnement pour la Belgique :
12 fr. par an

Bureaux : 7, rue de Médecis
PARIS

LA REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE

paraît le 25 de chaque mois

Prix du numéro : 2 fr.

Abonnement pour la Belgique :
22 fr. par an.

Bureaux : 12, rue de Tournon.
PARIS

En vente à la Maison Moens, 7, Galerie Bortier (Comptoir de librairie
musicale) : *Tonkin Polka*, par Donon et *Clair de Lune*, valse brillante, par
Moon; dernières nouveautés; 0,65 cent. le morceau.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

—
PRIX DU NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES
—

Mardi 13 Mai 1885

N° 7

S O M M A I R E

- | | |
|----------------------|---------------------------------|
| I. CAMILLE LEMONNIER | AUX AVERNES. |
| II. RODOLPHE DARZENS | LE CATÉCHISME DE L'AIMÉE. |
| III. PAUL ORGELS | LE REVERS DE LA MÉDAILLE. |
| IV. EPHRAÏM MICHAËL | CRÉPUSCULE PLUVIEUX. |
| V. ANDRÉ FONTAINAS | SONNETS POUR JEANNE. |
| VI. CHARLES BUET. | CONTES MOQUEURS : LES IX. |
| VII. RAOUL DARANÈS | CHRONIQUE LITTÉRAIRE. |
| | CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE. |
| | — LES NOUVEAUX-NÉS |

J.-B. MOENS, libraire-éditeur
7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



LA BASOCHE

N° 8. Juin 1885

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n^o 3.

BUPEAUX DE LA REVUE :

Galérie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des Jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande accompagnant l'envoi.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

HOTTE AUX CHIFFONS.

Fernand R. Il y a une veine à exploiter dans tes « Contes Borains ». Mais je t'en prie, un peu de vraisemblance ; ton herscheur est un lamartiniard révasseur ; pas assez de couleur local ; plus de vivacité et de vérité au dialogue : du naturel, enfin. A recommencer, mon vieux.

Rene Ghil. Bien au regret, mais une appréciation déjà a paru sur « Légendes d'âmes », en publier une seconde est impossible. D'ailleurs, si, comme vous dites « Stuart Merrill formule nettement vos idées », sa note est inutile, puisque vous les allez exposer vous même, en long et en large. S'en n'en nous pas d'accord ? Shakehand cordial.

Stuart Merrill. Arrivé trop tard, ô transatlantique collabo. Voir ci-dessus pourquoi nous ne donnons pas la note, qui ferait double emploi.

Un croyant. « Foi, espérance, charité. »... des nêles, doux gâteaux, et des nêles mûres, encore. N'aimons pas la confiture ; voyez chez la Revue contemporaine (la petite, s'entend) 12, rue des Parcissiens, ses rédacteurs comprennent tout comme vous l'art chrétien : non pas à la façon des Barbey ou des Péladan ; mais à la façon des mouleurs en plâtre de statuette de la Vierge. A la hotte !



A VICTOR HUGO

*Lorsque le premier Homme, au premier soir du monde,
Vit le Soleil rouler vers la mer, il s'enfuit,
Loin, seul, sous la paix morne et vaste de la nuit,
Croyant que la lumière était morte dans l'onde.*

*Le jour revint, riant à la terre féconde ;
Puis, les races passaient, naissaient, mouraient, sans bruit,
Et voilà dix mille ans que l'Astre tourne et luit,
Versant à tous les cieux sa chaleur toujours blonde !*

*— Mort immortel, Flambeau du rêve, ô Père, ô Roi !
Tes fils qui t'ont pleuré s'éteindront avant toi :
Ton âme est un Soleil qui plane sur nos âmes.*

*La splendeur de ton nom vibre dans l'univers,
Et jusqu'au seuil des temps, s'enflammant à tes flammes,
Les cœurs refleuriront aux baisers de tes vers.*

EDMOND HARAUCOURT.





APOTHÉOSE

Le nom grandit quand l'homme tombe.
V. Hugo.

*Maître, au seuil de la Vie éternelle et sereine
Revêtu de splendeur et d'immortalité,
Lutteur défié tu quittes l'âpre arène :*

*Et loin des horizons du monde déserté
Tu trôneras parmi les cèdes sublimes,
Dans la lumière et dans l'azur illimité.*

*Va ! Les poètes morts t'attendent sur les cîmes,
Homère, Eschyle et Dante et Shakspeare et Ronsard,
Tous les rythmeurs de vers et les sonneurs de rimes.*

*Plus longtemps que Cyrus, Alexandre et César
Pourtoueurs des vautours et conducteurs d'armées,
Tu vivras dans la gloire idéale de l'Art.*

*Car le clairon d'airain des rauques Renommées
Sonnera, proclamant hors des temps et des lieux
Les strophes de ton œuvre — aux quatre vents semées,*

Et le porteur de lyre est plus grand que les dieux.

PIERRE QUILLARD.





A UN DIEU MORT

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

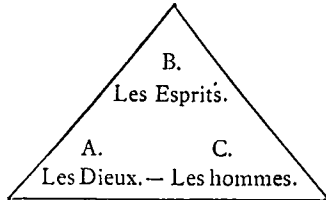
V. H.

*Donc, ils n'ont pas compris ta grandeur, ton génie!
Leur fastueux hommage est de la simonie.
Père! ces avortons épars dans le Néant
Ont voulu s'imposer à ton esprit géant!
Au milieu des rumeurs d'immenses funérailles
Eclatant dans le jour en bruyantes mitrailles
Eclaboussant la plèbe étalée en chemin,
Avec des lauriers d'or, des palmes à la main,
Ils voulaient te mener comme un vainqueur stupide
Salué du respect de la foule insipide!
Donc, ils ne t'ont pas vu, grandiose et serein,
Soumettre tout, au son de ton verbe d'airain.
O Maître dont le front domine la Nature!
La hautaine forêt seule est la sépulture
Où tu pouvais dormir et reposer en paix,
Car les arbres touffus et les taillis épais,
Te furent toujours bons et chers plus que les hommes,
Et seront désormais plus tristes que nous sommes
Nous qui faisons, depuis que s'est fermé ton œil
Grand bruit de nos douleurs et parade de deuil!*

ANDRÉ FONTAINAS.



LE TRIANGLE



A mon ami Ch.-Henry de Tombeur.

A

LES DIEUX.

Terminus a quo Terminus ad quem.

QUI, disait Jean, toute religion est de l'art, et tout art doit être de la religion. » Sa voix ne sortait plus libre et claire, mais soulevée d'enthousiasme lui griffait la poitrine et la gorge pour vibrer à ses lèvres, fatiguée, sanguinolente. Il donnait de sa vie quand il parlait ainsi, semblait la vouloir donner complètement, se vider, pour ne plus souffrir l'être plein de ces pensées troublantes; et il se levait au-dessus de ses amis, étendant les mains, les approchant de leurs cerveaux, comme pour leur imposer magnétiquement ses convictions. Et ceux-ci, petits, respectueux, pris d'une peur inexplicable devant son exaltation d'apôtre, avaient écouté ses longues dissertations, avaient bu ses paroles; maintenant, ils admiraient sa silhouette ascétique se découpant dans ce coin empénombé de l'atelier, et regardaient jaillir de l'entrelacement de ses mèches blondes qui s'étaient abattues sur sa figure, la fiévreuse fulguration de ses regards. Jean, le ressort brisé, se rassit devant le poêle entr'ouvert, la face à la clarté rouge des flammes.

« Mais, pourquoi t'emporter ainsi? — demanda Léonard, le statuaire, son intime, vois dans quel état tu te trouves; puis, tu vas t'assombrir la fin de la soirée. » Quant à André, le jeune compositeur, il s'approcha de Jean, et parla à voix basse, craignant de discuter avec lui, devant Léonard. Le sculpteur, ne s'intéressant pas à leur conversation, regarda autour de lui attentivement.

Sur la cloison du fond — un énorme panneau — leurs larges mains marmoréennes posées sur les genoux, où leurs doigts puissants tombaient comme des griffes de lion, dans un oubli mêlé de paresse et de dédain, quatre Dieux Égyptiens étaient représentés dormant les yeux ouverts, assis sur des rochers, le torse majestueusement penché en arrière. C'étaient les Colosses de Ramsès qui sont placés, deux par deux, à droite et à gauche de la porte principale du grand temple d'Ipsamboul. Léonard fixant ces Colosses, les interrogea : « Est-il vrai que toute religion est de l'art, et que tout art est de la religion? Les Dieux, les yeux sans regard, le crâne gonflé des mystères à jamais engloutis, ne répondirent pas, impassibles, énigmatiques. Ils se sont endormis, pensa le statuaire, dans cette pose solennelle, avec un peuple, et sa civilisation, et ses croyances. Et le désert leur a fait un chaud linceul de ses jaunes poussières, puis le sable par couches s'est étendu au-dessus d'eux. Des siècles et des siècles après, les hommes les ont découverts. Ils s'imaginaient ressusciter avec eux l'antique religion; mais les Dieux n'étaient plus que des statues, et s'ils avaient les yeux ouverts, leurs yeux étaient sans regard, cieus sans soleil. Léonard les fixa encore, ne les interrogeant plus, et croyant. Alors il les montra de la main à Jean, et lui dit : « Ils te donnent raison. »

Alors Léonard, regarda non plus au fond de l'atelier, mais à droite. Là se trouvaient les Dieux grecs. Sur une planche, assez haut, étaient placés des bustes, ceux de Jupiter Olympien, d'Appolon du Belvédère, de Vénus de Milo, de la Gallypige, de Junon; sur un gradin, en-dessous, des reproductions de statues et de groupes, du Lutteur, du Laocoon; près du lambris, s'étagaient les bas-reliefs du Parthénon. Il questionna ces plâtres, brillants dans une lumière jaune-soufre. Aucun ne lui révéla son secret. « Je disperse mes forces en les observant tous, » se dit-il — et il concentra sa volonté à fixer le Jupiter. Au bout d'un certain temps, il crut que le buste venait à lui, et il

ferma ses maxillaires avec tenacité et tendit ses narines cartilagineuses, voulant aspirer une impression et n'en rien laisser échapper. « Il n'y a donc plus de nous dans ce masque, » pensa Léonard. Mais il n'en continua pas moins à le fixer; enfin sentant l'humanité s'éveiller et bruir dans le Dieu, ainsi que le vague appel du vent sous les feuilles, et de l'esprit vital du tout dans le vent, il s'adressa à Jean : « Celui-ci te donne aussi raison. »

Puis l'initié se leva doucement et s'approcha d'un panneau peu éclairé, où étaient pendus des dessins et des lithographies d'après les œuvres de Quentin Metsys, Memling, Holbein, Van Eyck, Dürer. Les autres discutaient toujours, sans s'occuper de lui, avec ce sans-gêne bon enfant qu'ont seuls les artistes. Léonard était planté maintenant devant le Christ de Hans Holbein; quelques instants après il s'agenouilla inconsciemment. S'apercevant de sa pose, il voulut se l'expliquer et se dit qu'il s'était sans doute agenouillé pour s'approcher plus du dessin. Il se redressa donc avec une certaine fierté. Mais évidemment une lutte s'était engagée entre le Dieu et l'homme. André se tourna vers Léonard et lui demanda ce qu'il y avait de si intéressant dans ce coin. Quant à Jean, lui ne le troubla pas, comprenant ce qui se passait dans le cerveau de Léonard.

« Ce n'est qu'un de nous dont l'esprit est plus quintessencié, exclama bientôt celui-ci. Jean, tu as raison, la religion n'est que l'art. »

Et il était fatigué aussi, après avoir tenté ces grands efforts. Jean le prit par le bras : « Viens, tu comprendras l'art de notre époque et pressentiras celui de l'avenir, maintenant que tu as pénétré les arts des temps passés »; et il le conduisit devant des reproductions de Millet, Corot, Manet, Moreau, Dubois, Degroux, Mellery, Félicien Rops et d'autres maîtres. Il lui montra une reproduction d'un Whistler, et dit : « Vois-tu encore l'être physique dans cette œuvre? Est-ce la femme qui fait chanter en toi que la nature est douce, est-ce la chair que t'attire à elle, ou bien est-ce une âme qui te dit ses douleurs, te révèle l'imperfection des choses et t'ouvre l'au-delà? Nous revenons au Culte des Esprits. Ceux qui croient au développement de la Volonté, à la puissance immatérielle des êtres, sont les forts. *Le Pouvoir appartient à celui qui Sait*, vérité qui a été proclamée par l'« Agrouchada-Parikchai, » le livre de la doctrine des Pitris, et restera vérité.

« Je l'ai toujours, — interrompit Léonard, mais pas aussi profondément que ce soir ». Puis, jetant les yeux autour de lui : « Ton atelier est donc l'église de toutes les religions? »

« Non — des différentes expressions d'art, qui procèdent de l'art Indou. Cousin a écrit : l'Histoire de la philosophie de l'Inde est l'abrégé de l'histoire philosophique du Monde. » Car les Brahmes savaient le secret de la nature, science mystérieuse, terrible pour les faibles intelligences qu'elles pouvaient, disaient-ils, conduire à la folie. *Il est entré au jardin des délices!* voilà les termes dont les Indous se servaient pour exprimer qu'un des leurs était initié au culte. Dans leur statuaire, leur architecture, leur poésie, est concentrée la plus forte somme de divinité. Les artistes les plus profonds ont été les Brahmes supérieurs — les Fakirs, les Charmeurs sublimes, les Sanyassis, les Exorcistes sacrés, les Nirvanys, les Évocateurs nus, les Joguis, les Contemplatifs — et plus qu'eux tous encore leur Chef suprême, le Brahmatma, lui qui n'avait de l'homme que le peu, moins qu'il faut pour se confondre avec l'infini. l' « Agasa ». Mais plus leur religion s'est approchée de l'Occident, plus elle s'est matérialisée et a cessé d'être religion. L'art Hébraïque dont la bible est l'expression, est moins grand que l'art Indou. Les croyances des Chaldéens descendent à des pratiques de magie vulgaire. Les Egyptiens, comparés à leurs ancêtres, sont des décadents. Les Grecs n'ont fourni qu'un art superficiel et refroidi, et les Romains qu'un art creux et plat. Au Moyen-Age, les Gothiques tentent une réaction. La Renaissance étouffe ce mouvement superbe. Enfin, les Septentrionnaux luttent aujourd'hui, ils également et surpasseront les Indous. La lumière nous viendra du Nord. »

Léonard écoutait. André, lui, était resté assis, et fumait distraitement. L'heure sonna. Léonard frémit, et dut se mordre les lèvres à sang, pour ne pas pleurer, tant cette conversation l'avait énervé. « Il est dix heures, dit Jean. Il se fait tard. — André? Peux-tu nous rejouer ta dernière symphonie, demanda-t'il au compositeur. Je voudrais bien l'entendre.

— J'accepte. Mais dites-donc, avant cela, apprenez-moi comment l'artiste peut se passer du commerce de la femme, puisqu'il doit adorer l'esprit pur. »

— « Ils'en passe, se hâta de répliquer Léonard, qui voulait prouver

à Jean qu'il partageait ses convictions, ou du moins il ne s'abaisse pas à la femme, comme tu la comprends. »

— « Mais le monde est impossible avec vos théories ! »

— « Les grands artistes se consomment, continua Léonard. Ils se doivent tout entier à la nature. Ceux qui se vouent à une religion, meurent pour elle. »

Evidemment André avait posé cette question à dessein, car il fixait Jean. Il savait que son ami avait été fiancé, et que son mariage avait été rompu.

« L'artiste doit avoir connu et adoré la femme, dit encore Léonard, alors qu'elle est belle, dans son rôle de mère. Celui auquel elle a manqué, a toujours été incomplet. Mais la femme, être passif, est la mort de l'artiste, s'il l'aime, femme ; et surtout s'il s'unit à elle banalement, par le mariage. Connais-tu ces vers d'Albert Giraud ? »

« Telle je te chéris, ô femme ! fiancée
A tous les hauts esprits déchus de leur orgueil
Qui cherchent le repos de leurs âmes en deuil
Dans la placidité d'un regard sans pensée.

.

Car je savouré en toi, puissante créature
Dont le béant amour est une absorption,
Un suave avant goût de ma dispersion
Dans le cadavre en fleur de l'immense nature ! »

« Or, l'artiste ne doit pas se laisser absorber. Pourquoi, du reste, aimerait-il la femme, « puisqu'il possède en lui ce qu'elle a de bon en elle ? »

Jean tourna vers lui des regards implorants, voulut parler, ses lèvres tremblèrent ; mais il se contint. Léonard comprit qu'il avait attristé son ami, et se tut, ne s'expliquant pas cette inconséquence. André lui-même fut étonné de la physionomie étrange de Jean, et comme il l'estimait sincèrement, sachant combien il était convaincu, dit avec un élan de bonhomie, pour faire oublier son indiscretion :

— Je vais donc jouer ma symphonie. Mais je vous demande d'éteindre le lustre. »

« Pourquoi ? exclama Jean. — Tu ne veux pas que nous soyons distraits par la vue de l'extérieur, toi aussi tu t'adresses à l'esprit seul ? »

André ne riposta pas. Jean éteignit le lustre. Tout se couvrit de nuit, et les Dieux Egyptiens, et les Grecs, les chefs-d'œuvres gothiques et modernes. Léonard et Jean s'étaient rapprochés du poêle, tandis que André s'asseyait au piano. Il joua pendant près d'une heure. Quand il eut fini, Jean enthousiasmé lui dit : « Tu as senti le tout, le monde, en écrivant cette symphonie ; et nous aussi nous sentions tes impressions en écoutant ton œuvre. Voilà notre religion. »

— « Tu as peut-être raison » — répondit André.

(*A suivre*).

HECTOR CHAINAYE





LA VICTOIRE D'INDRA

(Fragment)

LA DÉTRESSE DANS L'OMBRE.

*Qui donc vaincra le noir Nuage et, d'une main
Qui s'ouvre à coups de foudre un flamboyant chemin,
Ira saisir au cœur des ténèbres profondes
Les recéleurs du jour adorable et des ondes,
Comme un chasseur prend des renards dans leurs terriers,
Sinon Indra, le plus illustre des guerriers,
Qui montent sur des chars de bataille?*

Mais l'ombre

*Est vaste. Dans lequel des abîmes sans nombre
Descendre? Le berger du ciel ignore encor
Où languit le troupeau rosâtre aux cornes d'or,
Et, mordant de dépit sa barbe fauve et bleue,
Il hésite.*

*Non loin git Çarama. Sa queue
Est inerte; l'ennui voile son œil ardent.*

*Indra dit : « Dans le gouffre obscur de l'occident
» Ne vois-tu rien, ô toi qui découvres les pistes? »
Elle dit : « Rien ». La chienne et le berger sont tristes.*

*Près d'eux les trente-trois Dévas, fronts anxieux,
Déplorent la splendeur déchue, hélas! des cieux
Où ne ruisselle plus le lait des vaches roses.
Twactri, l'aïeul clément qui rend la forme aux choses;
Agni, fils de la force et seigneur des tribus,
Dont la langue palpète autour des vases bus,
Et claque, rouge, au vent comme une banderole;
La Libation sainte et la sainte Parole;*

Çoma, Hotra, Brahman et les Mortiers divins ;
Le couple étincelant de givre, les Açwins
Qui frappent l'ennemi tels que deux lourdes pierres ;
Uvaçi qui r'ouvrirait à l'aube ses paupières
Et maintenant s'éteint comme un lotus flétri ;
Les trois Charrons issus d'Angira ; Çawitri
Qu'emporte le galop bruyant des sept cauales ;
Les Ritûs qui marchant à d'égaux intervalles
Scandent le temps hâtif de leur pas régulier,
Interrogent, courbés et mornes, le Bélier
Du sacrifice, au fond du ciel crépusculaire ;
Et, sans trêve, les poings crispés par la colère,
Rûdra hurle, fouillant l'ombre, et de toutes parts
L'ombre geint sous le fouet des Marûtes épars,
Tandis que Varûna, roi des nocturnes heures,
Et Mitra, qui se plaît dans les claires demeures,
D'un vol commun, tant l'ordre éternel est détruit,
Mêlant au jour serein la détestable nuit,
Semblent un grand oiseau lourd d'horreur et de gloire,
Dont une aile serait d'azur et l'autre noire !

Les Dévas disent : « Roi miséricordieux
» Et terrible ! Pareils au buffle privé d'yeux,
» Qui ne sait plus où luit l'onde claire des sources
» Et meugle et se harasse en de stériles courses,
» O Çacra ! nous errons loin des eaux, tristement.
» Quand te lèveras-tu, roi farouche et clément,
» Que la grâce mêlée à la force décore ? »

Indra soupire et dit : « Ne vois-tu rien encore
» O ma sœur ? » Çarama répond : « Je ne vois rien ».

De l'univers terrestre au monde aérien
La clameur des tribus s'élève, lamentable :

» Ni les Marûts ailés, fils d'une mère stable, »
Dit-elle, « ni Çacra qui porte plusieurs noms,
» Ni les Dasras aux chars trainés par des ânon,

» Ni tous ceux qu'éveillaient au retour des aurores
» Le bruit des lourds pilons dans les mortiers sonores,
» Ne reviendront, troupeau d'hôtes extasiés,
» Boire la liqueur sainte autour des saints brasiers!
» L'ennemi ténébreux, père des lourds orages,
» A conquis le bétail des sacrés pâturages;
» Tels se ruaient au loin sous l'âpre fouet du vent
» D'épouvantables blocs de roche et d'ombre, avant
» Que la foudre eût rompu les ailes des montagnes,
» Tels vainqueurs et versant l'effroi sur les campagnes,
» Les nuages ont fui vers l'Occident, là-bas.
» Ne monterez-vous point sur vos chars de combats.
» O Marûts inconstants, fils de la mère stable,
» O Magharan, gardien de la céleste étable,
» Qu'enivre le coma broyé par nos pilons,
» Et vous, Naçatias, cavaliers aux bras longs ?
» Car, vide maintenant dans la nue inclémente,
» Tchamou, près de Brahman, attristé se lamente,
» Et dans l'arani sombre à tout jamais inclus
» Le funèbre Yama ne ressuscite plus ! »

Telle s'épand la plainte humaine, exténuée,
Mourante, et les Dévas, pleurent dans la nuée.
Alors Indra, chargé d'un désespoir accru,
Dit encor : « Çarama ? »

La chienne a disparu.

.

CATULLE MENDÈS.





SOUS MON CACHET

UNE MUSIQUE DES VERS.

Lettre au « FAUNE » de
STÉPHANE MALLARMÉ.

Comme d'Autres, résigné aux exils que nul ne pleure, il faut que je me réjouisse au dessus du Temps... Mais, las du désert de mon soliloque, cependant, j'ai voulu, sans quitter mon aridité, que quelqu'un m'entendît.

Et je viens, Faune seul! distraire le rêve de votre Après-midi où les nymphes sont épaves : importun, presque non, car l'heure qui plus ne sera, qu'iriez-vous la déplorer sous le midi de vos cieux? vous sur qui ne descendra la nuit, extinction des gloires!...

Désireux de votre exquis désir, je me plais en la hantise d'un souffle de vos pipeaux évocateurs, disant :

« Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne
« Syrinx, de reflleurir aux lacs où tu m'attends!

N'est-ce pas ? que le Rêve rêvé, ce serait : tous les roseaux graciles, et toutes les Cimes aussi, toutes les Ames et toutes les Chairs devenant un visible et vivant souffle musical : souffle murmurant de paroles toujours et non délié du Verbe : un poème, vibrant de tous les instruments!....

HUGO chanta! et ses opimes chants ne trouveraient les orgues voulues, symbolisés par la mer seule où toutes les notes sont : mais roulant éternelle leur profusion, sans que puisse, distinct, chaque timbre sonner.

BAUDELAIRE, premier, terrible Maître fit dans les résonnances des instruments dénommés se distinguer ses Vers : et c'est surtout l'agonie solitaire des violons dans les notes hautes et tristes, — noires et orangées ; et des orgues poignantes, c'est l'émoi.

VERLAINE : bleu pâle où des floconnements, en les soirs, de nuages songés : et, lors, sur d'invisibles cordes ce sont des effleurements d'ailes, à peine. Parfois, des nuits voluptueuses se glorifient de lumières ; et l'on entend, rythmées, les harpes royales.

MALLARMÉ : une fois, dans les décors glauques de roseaux et d'eaux liliales, c'est la flûte, hésitante entre les Cieux et la Terre. Puis, c'est la sérénité des Musiques accompagnant, en des atmosphères candides, — évoquée d'instruments chimériques à force d'être inusités, — quelque Prêtre d'un Culte disparu ou qui sera!...

Et les Poètes : ce sont Ceux-là!... Essayeur des Mélodies, tout artiste, et ne sachant pas même si cette Chose moutonnante existe : le Public! j'ai noté déjà, comme un enfant pensif l'index aux lèvres, quelques échos, et j'ai songé. Et, — mon rêve! — je voudrais qu'à l'infini s'amplifiât la poétique instrumentation, et se diversifiât; et que, — toutes nuances de cuivres, de cordes, de souffles et de sonneries, distinctes dans l'unité, — la Vie pût en nos livres chanter vraiment, car souventefois et trop nous ne fîmes que clamer!

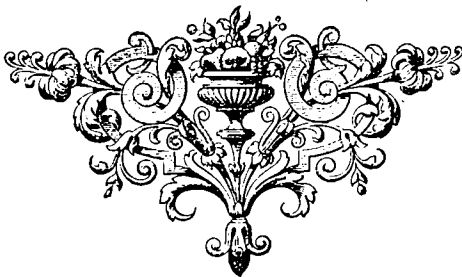
D'Autres ont dit et disent cette attirante Vie et sont les Historiens de ses Faits, étant ses Voyants. A nous, j'ai cru, d'en être les écouteurs! et, glorieusement, pour la noter en mots divulgateurs, de pénétrer la Partition, — première et suprême harmonie!...

Mais, est-ce à dire que, pêle-mêle, l'on doive toute note retenir, et ne point au vent qui passe laisser un accord? Que non! nous souvenant qu'il est des paroles oiseuses, des chants sans âme, des faits sans méditation.

Ce qui doit devenir notre souci, c'est le poème éternel des immuables Choses, des aubes aux soirs toujours revenantes, et de la grossièreté des races à leur déliquescence. Et pour exemple, ce qui est à dire, ce n'est pas, certes, telle nudité de telle accidentelle courtisane vivant sous nos regards habitués, mais la Nudité — faite de tous les nus — de l'éternelle Prostituée, épanouie vibrante comme une sœur de ces étranges fleurs carnivores, — comme un SYMBOLE!

(A suivre.)

RENÉ GHIL.





LES PIANOS

FANTAISIE ONOMATOPIQUE.

Les grands pianos ont secoué leurs flancs d'ébène, et sous des mains spectrales leurs claviers ont ondulé.

Leur âme sonore s'exhale dans les ténèbres en mélancoliques miaulements, et pleines d'une lassitude incommensurable, leurs notes s'allongent et se prolongent jusqu'au rivage de l'Érèbe, avec les ondulations infinies des constrictors qui s'étirent dans la solitude des forêts crépusculaires. Ce sont les ululements des Damnés qui rampent par hordes épouvantables aux bords du Styx et du Phlégéthon. C'est la tempête se pâmant lamentablement sur les sables des Saharas. C'est le sanglot rythmique des mers glauques qui interminablement déferlent sur les plages adamantines.

Les grands pianos miaulent, les grands pianos ont peur, et murmurent effroyablement entre eux.

Un pleur sinistre a gloussé soudain, comme un djinn dans la nuit. Et les touches d'ivoire s'entrechoquent comme des castagnettes de corne, tandis que le chœur macabre et grotesque des cauchemars galope sur les cordes sifflantes. Les squelettes gonflent leur thorax au fond des sépulcres, et la ronde des morts roule sous la lune en tressautant d'épouvante. Dans l'espace, la mécanique de l'Horloge du Temps crie et grince avec un tic-tac sec. Les claviers grelottent, grelottent, grelottent, et claquent, claquent, claquent, et les pédales trottent, galopent et ralent, jusqu'à ce qu'épuisés par la tourbillonnante cascade de cris, les grands pianos s'apaisent en un zézayant gazouillis.

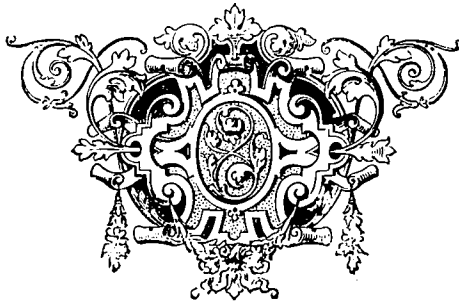
Les grands pianos n'ont plus peur, les grands pianos gazouillent, et leur âme s'emplit de joie.

Des notes argentines et musicales s'éveillent en leurs élastiques poumons; des notes graves et profondes leur répondent, et les hymnes d'espoir et de calme s'envolent d'un suave et mélodieux essor. Et le chœur des pianos sonne et résonne comme, le soir, aux beffrois des cathédrales, tonnent les larges cloches de bronze, dont les mélodies d'or prennent leur essor vers la Lune pâle et les Etoiles triomphales — les Etoiles qui gravement, comme de virginales Canéphores, déploient l'éclat de leurs draperies au long des marches de marbre bleu des Parthénons célestes.

Or, voici que les pianos murmurent et meurent comme des voix de femmes et de violons — de femmes brûlées d'amour dans les langoureuses nuits d'automne; — de violons veloutés qui se pâment en voluptueux trémolos dans un palais très-lointain.

Et soudain, le sommeil et le silence tombent et pèsent sur les pianos magiques, sur les grands chanteurs morts.

STUART MERRILL.





CANDEUR.

A Laurent Tuilhade.

Au milieu du silence profond qui régnait dans le très ancien salon des Réjaumont, Monsieur de Lierrevant-Mantès tira de la poche de sa redingote plissée une tabatière ornée de rubis. Il huma longuement une prise et après avoir fait tomber d'une chique-naude, les grains épars sur son jabot de dentelles :

— Mesdames, Messieurs, commença-t-il, je dois à de douloureux événements l'honneur de présider ce conseil de famille. Je ne faillirai pas à ce devoir. Nous avons à agiter une question grave, l'établissement de notre chère Geneviève. Sa grâce, sa parfaite éducation ont fait d'elle une femme accomplie. Fort remarquée cet hiver et notamment au dernier bal de la princesse Ostrowski, elle a su conquérir de précieux suffrages. Trois demandes de la main de notre pupille m'ont été soumises.

Un mouvement se fit dans l'assistance.

— Vous êtes, mon enfant, continua le vieux duc en s'adressant à Geneviève, la dernière Réjaumont; vous portez trop haut l'orgueil de votre nom pour que j'hésite à vous rendre absolue maîtresse de votre choix. Les trois prétendants que j'ai à proposer sont également honorables, également dignes d'entrer dans notre maison. Notre rôle se bornera à vous présenter les observations que nous pourrions juger convenables.

La marquise douairière de Réjaumont, assise à la droite de M. de Lierrevant-Mantès, prit la parole tandis que ce dernier tirait de son portefeuille plusieurs lettres armoriées.

— L'heure est solennelle, ma chère Geneviève! De cet instant dépend le bonheur de toute votre vie; vous avez dix-huit ans et assez de sagesse pour comprendre que quelquefois les considérations sociales doivent passer avant certains entraînements dont la jeunesse est coutumière. Nous avons donc confiance, mais comme parfois, l'esprit peut s'égarer, l'abbé va appeler sur vous les lumières du Très-haut.

Les assistants se levèrent, tandis que, faisant face au grand Chris d'ivoire qui se détachait sur la tenture rouge du salon, au-dessous de l'écu des Réjaumont, l'abbé de Bertis, neveu de la marquise, récitait à haute voix, le « *Veni Créator spiritus* ».

Quand, après le dernier verset du chant liturgique, la voix grave du prêtre se tût, Geneviève sur qui tous les regards étaient fixés, resta encore prosternée, comme abîmée dans sa prière. Elle se releva enfin et revint prendre sa place entre la chanoinesse de Verdac et le baron Sénères.

Les yeux modestement baissés, elle s'assit, sans mot dire, en face de son tuteur ; son teint mat s'était animé et un léger tressaillement faisait onduler entre ses épaules deux épaisses tresses blondes.

M. de Lierrevant-Mantès reprit :

— Vous connaissez, ma chère pupille, les trois prétendants. Le premier, M. Gaston de Kervanguy, d'une très ancienne famille de Bretagne est déjà allié aux Réjaumont. A trente ans, capitaine aux hussards, il a devant lui un brillant avenir militaire et vingt-cinq mille livres de rente. Vous l'avez rencontré maintes fois cet hiver, ici et dans différentes maisons. Cette circonstance me dispense donc de vous faire son portrait.

Le second, a trente-cinq ans. C'est M. de Laroche-Dinan, dans les forêts duquel vous avez assisté à plusieurs laisser-courre. Il vit retiré dans ses terres, mais il me fait connaître que dans le cas où sa demande serait agréée, il achèterait à Paris, le vieil hôtel des Lucigny, à vendre depuis le décès du marquis, ce qui vous permettrait de partager votre vie comme vous l'entendriez. Fortune : cinquante mille livres de rente.

Le troisième, dont la demande nous a tous quelque peu étonnés est veuf, sans enfants. Il a été séduit absolument par votre grâce parfaite. Il a cinquante ans bien sonnés et ne possède que vingt mille livres de rente, mais sa haute situation (il est premier président à la Cour d'Appel de Bourges et à la veille de devenir procureur-général à la Cour de Cassation) et ses grandes alliances ne nous permettent point d'écarter sa proposition. C'est M. le comte de Matillon. Vous l'avez vu, ma chère enfant, chez la princesse Ostrowski. Il vous offrit le bras pour passer au salon.

A vous maintenant, Geneviève, de vous prononcer. Rien ne presse. Réfléchissez longuement ; car l'heure est solennelle.

Les yeux toujours baissés, Geneviève garda un instant le silence.

— Il va sans dire, poursuivit le duc de Lierrevant-Mantès, que vous restez maîtresse absolue de votre décision et que votre détermination serait respectée, au cas même où vous repousseriez pour l'instant toute proposition de mariage.

Les joues de Geneviève s'empourprèrent :

— Monsieur le Duc, dit alors la jeune fille, vous m'avez adouci jusqu'à ce jour la douleur de n'avoir pas connu mes chers parents. J'ai vécu sans crainte, forte de votre appui, je suis encore bien jeune, bien faible et mon appréhension augmente en songeant que désormais cet appui me manquera. Mon inexpérience a besoin d'un guide sûr, je n'ai pas à hésiter et je vais suivre, dans mon choix, je le sens, les inspirations du ciel...

Geneviève s'arrêta confuse.

— Achevez, mon enfant! fit paternellement M. de Lierrevant-Mantès.

— Veuillez donc dire à M. le comte de Matillon que je suis heureuse et fière qu'il ait bien voulu jeter les yeux sur moi.

A ces mots, prononcés sans hésitation, d'une voix assurée, le duc eut un mouvement de surprise.

La marquise douairière de Réjaumont échangea avec la chanoinesse de Verdac, un regard plein de stupeur, tandis que le baron Senères s'agitait fébrilement dans son fauteuil.

— Mais avez-vous bien réfléchi, ma chère Geneviève, que M. le Comte de Matillon a au moins cinquante deux ans ?

Geneviève se leva et entoura de ses bras le cou de M. de Lierrevant-Mantès :

— Vous m'avez laissée maîtresse de mon choix, mon bon oncle, lui dit-elle en souriant, vous ne serez plus là, il me faudra un protecteur ; pouvais-je mieux choisir ? Je serai M^{me} la Présidente !

Et peu soucieuse de l'étiquette, en dépit de la solennité de la circonstance, l'espiègle enfant déposa deux baisers sur les joues de son tuteur.

On fut longtemps, à l'hôtel de Réjaumont, sans comprendre l'étrange décision de Geneviève, qui, de trois prétendants, choisissait justement le plus âgé et le moins riche. A plusieurs reprises, on essaya de lui faire expliquer les motifs d'une pareille détermination.

— Je veux être M^{me} la Présidente ! répondait-elle avec une petite moue lutine, qui enlevait aux interlocuteurs toute idée de revenir à la charge.

La chanoinesse de Verdac fut la première qui parut trouver une explication plausible.

— Elle est si pure, si innocente, cette chère enfant, qu'elle n' imagine guère ce que peut être un mari. Elle se sent seule au monde, elle veut un protecteur et je conçois que M. de Matillon paraisse lui offrir plus de garanties que MM. de Kervangy et de La Roche-Dinan.

— Nous ne pouvons pourtant pas la désabuser, voyons, l'abbé ! ripostait rageusement la marquise.

Et l'abbé souriait sans répondre, en hochant doucement la tête.

— M. de Matillon fait encore très-bonne figure! affirmait le Duc de Lierrevant-Mantès en se rengorgeant, très-satisfait au fond du choix de sa pupille.

Il était à peine plus âgé que le premier Président et il prenait sa part de la flatterie qu'il adressait au comte.

— Pourvu qu'elle ne soit pas trop vite désillusionnée, la pauvre petite ! reprenait la douairière. Ah ! l'éducation qu'on reçoit dans les couvents a parfois des inconvénients bien graves !

— C'est cela ! plaignez-vous donc que la mariée soit trop belle ! criait le baron Senères, qui ne perdait jamais une occasion de contredire la marquise.

— Eh mon Dieu ! M. le Financier ! moi aussi, j'ai été au couvent, et certes le marquis de Réjaumont n'a jamais eu, que je sache, lieu de s'en plaindre ; mais Dieu me pardonne ! on ne m'aurait jamais fait épouser un barbon d'un demi-siècle, quand j'avais dix-huit ans ! Il est vrai que j'avais de la tête... et du goût. Mon Dieu ! Geneviève n'en manque pas, mais elle est faible et ces Dames en ont abusé...

— Les Dames du Sacré-Cœur suivent cependant une excellente méthode, opposa l'abbé de Bertis.

— Les Dames du Sacré-Cœur, mon neveu, ont oublié que Geneviève était destinée au monde. Elles en ont fait une novice.

— Le monde à tant d'écueils, qu'on ne saurait trop prémunir les jeunes personnes.. ...

— Et me voilà avec un neveu de cinquante ans sur les bras !

C'était là, au fond, le secret de la grande colère de M^{me} de Réjaumont, mais enfin le mal était fait. M. de Matillon avait été officieusement prévenu du résultat de sa demande. Il n'y avait plus à y revenir.

Rien ne changea en apparence dans les allures de Geneviève de Réjaumont; c'était toujours la petite pensionnaire gaie et ingénue. Si, de temps à autre, on prononçait devant-elle le nom de M. de Matillon, elle baissait les yeux, un petit pli énigmatique se dessinait au coin de sa bouche, puis presque aussitôt :

— Nous en reparlerons..... quand je serai Présidente !

Elle continuait à vaquer avec un soin très exact à ses devoirs religieux, ce qui faisait dire à son cousin l'abbé de Bertis :

— C'est une âme d'élite ! La brebis préférée du Bon Pasteur !

Et de fait, Geneviève remplissait tout l'hôtel du parfum de son innocence et de sa virginale candeur. On citait ses reparties naïves, ses adorables mutineries. Non ! M. de Matillon ne saurait jamais le prix du trésor qu'on lui confiait.

Enfin, l'été vint.

Toute la famille partit pour l'Auvergne, au château de Lierrevant où le mariage devait être célébré, au commencement de l'automne.

Déjà toute la contrée connaissait le projet d'union. Dès lors commença pour Geneviève une série de fêtes, dont elle fut la reine.

M. de Matillon, après un voyage à Paris, où il commanda une corbeille princière, arriva à Lierrevant où l'appelait une invitation du Duc. Très fier d'avoir été choisi par l'adorable jeune fille, il commença sa cour.

Le premier président était encore très vert, et n'étaient quelques rhumatismes et ses favoris gris, il avait encore fort bel air.

M^{me} de Réjaumont s'humanisa presque, et un jour que très-correct dans sa redingote fermée à rosette rouge, son futur neveu la conduisait à l'église du village, elle daigna remarquer que le vieux gentilhomme avait dû être très bien... dans sa jeunesse, pour en avoir conservé de si beaux restes.

Un matin, en se mettant à table, le Duc annonça l'arrivée prochaine à Lierrevant du baron Senères et de son fils Raoul.

Subitement intéressée, Geneviève devint pâle.

— Mon Dieu! déclara la douairière, que ce baron est donc désagréable; nous étions ici si bien sans lui!

Le baron Senères était supporté plutôt qu'aimé par la famille. Sa noblesse datait d'hier et ses millions seuls lui avaient valu l'honneur d'épouser une Lierrevant-Mantès. Il était veuf et son fils unique lieutenant de dragons. Sa très grosse fortune, qui avait déjà fait pardonner une mésalliance, servait encore aujourd'hui que sa femme était morte, à lui faire tenir ouvertes les portes du château de Lierrevant.

Raoul Senères, de sept ans plus âgé que Geneviève, avait été pour ainsi dire élevé avec elle. Les deux enfants s'étaient toujours tendrement aimés. En grandissant, le jeune homme avait compris qu'il ressentait pour sa cousine, autre chose qu'une affection fraternelle.

Mais il s'appelait Senères!

Geneviève était la dernière des Réjaumont; elle seule était encore riche, de tous les membres de cette très-antique famille. Il sentait bien qu'on ne permettrait jamais à l'opulente héritière d'un nom si illustre, d'épouser le fils d'un financier, « d'un marchand d'argent, d'un traitant, » comme disait la marquise. Cette union n'eut pas eu l'excuse de la pauvreté; c'avait, du reste, été la réponse formelle de M^{me} de Réjaumont, un jour que M. Senères avait essayé de laisser pressentir certaines intentions.

Tout avait été dit et Raoul avait dû renfermer au plus profond de son cœur la passion qu'il ressentait pour Geneviève. Cent fois, cependant, il avait été pris du désir de lui en faire l'aveu, à elle dont il avait si souvent partagé

les jeux, mais il l'avait trouvée si pure, si naïve, qu'il avait toujours résisté à cette tentation. Jeter le trouble dans cette âme de vierge! Ternir cette candeur! Non, elle lirait assez tôt dans ses yeux, les sentiments qui l'oppressaient... Et voilà qu'un jour, brusquement, il avait appris le mariage prochain de Geneviève!

Alors, sans s'expliquer pourquoi, il avait voulu partir, de suite.....

Quand il arriva à Lierrevant, accompagné du baron, quelques jours seulement avant le mariage, il trouva sa cousine très-gaie, très-heureuse de le revoir.

— Je vous présente mon frère, dit-elle à M. de Matillon. Nous avons joué bien souvent ensemble à la poupée!

Le Premier-Président s'inclina gravement et tenait à Raoul, une main que celui-ci serra à peine.

— Venez! ajouta-t-elle en s'adressant à son cousin, venez voir les folies qu'à faites pour moi M. de Matillon.

Et elle entraîna le jeune officier tout frémissant, au salon, où elle ne lui fit pas grâce d'un bijou.

— Comme tout cela est beau! disait-elle, sans s'apercevoir de la torture à laquelle elle soumettait son ami.

Les jours qui suivirent parurent bien longs au pauvre Raoul.

Geneviève, elle, rayonnait et s'efforçait de lui faire partager sa joie. Ah! s'il eut osé se confier à elle, tout lui dire; mais non, il n'en avait pas le droit!

Il ne se sentit pas le courage d'aller jusqu'au bout. Deux jours avant la date fixée pour la célébration du mariage, il annonça son départ.

— Oh! partir, non, je ne veux pas que vous partiez! fit Geneviève, boudeuse, ce serait très mal, savez-vous! je serais si contente de vous voir près de moi dans un jour où je vais être si heureuse! M. de Matillon, priez donc Raoul de rester.

Et elle décocha au premier président, un regard à la fois, si doux et si ingénu, que celui-ci s'unit à sa belle fiancée pour prier Raoul Senères de prolonger son séjour.

Le jeune homme consentit à ce suprême sacrifice.

— Pour vous récompenser, je vous promets une valse..., vous me permettrez bien de danser, ce jour-là, M. de Matillon?

— Comment donc, Mademoiselle!

— Figurez-vous qu'on dansera dans les salons et aussi sur la pelouse! Au son de la musette! tous les paysans seront là!

Et l'espiègle jeune fille s'enfuit, heureuse et légère comme une biche.

— Quelle adorable enfant! fit M. de Matillon en la regardant disparaître derrière une portière.

— Et naïve, ajouta Raoul, avec un soupir.

* *

— Décidément, il est encore très bien, réitéra la marquise de Réjaumont, quand apparut le comte de Matillon, serré dans son habit et la croix de commandeur au cou. Il est rajeuni de dix ans.

Geneviève excita une universelle admiration.

— Les robes blanches et les fleurs d'oranger semblent avoir été inventées pour elle ! s'écria la chanoinesse.

Et de fait, jamais vierge n'eut une tenue si chaste, ni un regard si pur.

Monseigneur de Clermont, donna aux époux la bénédiction nuptiale dans la petite chapelle du château. Au cours d'une paternelle allocution, où il appela Geneviève « Vase d'élection », « Tour d'ivoire », il ne craignit pas d'adresser à M. de Matillon tous ses compliments, déclarant qu'il n'avait jamais vu tant d'innocence unie à tant de beauté.

Le premier Président rayonnait.

Tout seul, dissimulé derrière un pilier, en grande tenue, Raoul était pâle. — Il eut donné les millions de son père pour être assis là-bas, en face de l'autel.... à la place de ce vieux.

La cérémonie prit fin.

A deux pas de lui, tandis que les cloches sonnaient à pleine volée, que dehors, les coups de feu des paysans saluaient joyeusement les nouveaux époux, Geneviève passa, au bras de son mari.

Elle s'avancait lentement, les yeux noyés, l'air heureux..... pourtant..... quand son regard humide vint croiser celui de son cousin, un éclair jaillit et le même petit pli énigmatique, apparut au coin de sa bouche.

Elle eut pour lui une parole aimable quand il vint, à son tour, la saluer.

— J'espère bien que le frère de Geneviève de Réjaumont n'oubliera pas la présidente de Matillon

— Je m'unis à la Comtesse, M. Senères, ajouta aussitôt le président, et je serai trop heureux si vous daignez m'accorder un peu de l'amitié que vous avez pour elle.

Et Raoul s'était incliné sans répondre.

Il y eut grande réception, le soir, au château de Lierrevant. Toute la noblesse de l'Auvergne était là : Les grilles avaient été ouvertes et tandis que les nobles invités remplissaient les salons, dehors, sur les pelouses, des bals s'organisaient. On dansait, aux sons nassillards de la musette, les traditionnelles bourrées.

Sous les charmillles, des tonneaux défoncés, de longues tables où chacun pouvait s'asseoir et toutes chargées de victuailles.

Quand la nuit vint, le parc s'illumina; aux branches des arbres se balançaient des lanternes aux mille couleurs, cependant que le château profilait sur le ciel sombre sa grande silhouette, percée à jour par les fenêtres très hautes, étincelantes, derrière lesquelles s'agitaient des ombres.

Admirablement parée, Geneviève semblait une fée, au milieu de ce merveilleux décor. On exhuma les vieux pas et jusqu'à la Douairière de Réjaumont, qui dansa le menuet.

M. de Matillon, qui redoutait son rhumatisme, se retrancha derrière la gravité professionnelle à laquelle il était forcé et put ainsi échapper aux obsessions chorégraphiques dont il fut l'objet.

M. de Lierrevant-Mantès voulut prouver que les lions d'autrefois valaient bien les gommeux d'aujourd'hui, mais il dut s'arrêter, essouffé, au milieu d'une figure de quadrille.

— C'est... c'est l'émotion ! fit-il, mais personne ne s'y laissa prendre.

On joua une valse.

Raoul prit son courage à deux mains. Il alla rappeler à sa cousine sa promesse.

— Je vous attendais ! fit-elle simplement avec son éternel et singulier sourire.

Elle s'abandonna aux bras de son cousin qui frissonnait en entourant de son bras cette taille souple et si fine qu'elle eut tenu dans ses deux mains.

Parfois les cheveux de la jeune femme venaient caresser son visage et alors pris d'éblouissement, il se sentait défaillir. Il voulait parler, mais ne trouvait rien à dire.

Les dernières mesures se firent entendre.

Le tourbillon fou s'arrêta.

Il reconduisit à sa place M^{me} de Matillon. Au moment où, s'inclinant devant elle, il allait la remercier :

— Dans un quart d'heure, à la grotte du Calvaire ! fit-elle, trouvez-vous y !

La parole expira sur les lèvres de Raoul.

Dans un quart d'heure ! A la grotte du Calvaire ! Un rendez-vous ! Et c'était Geneviève, la pure Geneviève ou plutôt M^{me} de Matillon, qui le lui donnait, à dix heures du soir, à lui Raoul !

Il rêvait !

— C'est entendu, n'est-ce pas ?

Et Geneviève ouvrant un grand éventail de nacre, à plumes d'autruche, répondit par un gracieux salut, au salut muet que lui adressa le lieutenant Senères.

Sans dire un mot, sans pensée, ce qu'il venait d'entendre lui semblant inexplicable, Raoul descendit le perron du château.

L'air lui fit du bien.

Il passa sa main sur son front baigné de sueur.

— Je ne rêve pas pourtant!... Elle n'a pas réfléchi aux conséquences d'un pareil acte! Ses intentions sont droites, évidemment... mais si on la voyait... si on la suivait... ne serait-il pas plutôt de mon devoir de...? Tant pis, allons!

Et Raoul se dirigea vers la grotte.

Tout au fond du parc, au sommet d'un monticule, la piété des ducs de Lierrevant-Mantès avait érigé un Calvaire, sous lequel on avait fort artistiquement tiré parti d'une sorte de caverne naturelle.

Que de fois, sous l'œil de leurs bonnes, Raoul et Geneviève, enfants, n'avaient-ils pas joué là, à l'abri des rayons du soleil!

Le jeune officier s'assit sur un banc de gazon, attendant.

Les échos de la fête venaient jusqu'à lui à travers les arbres du parc; le château semblait flamber.

Onze heures sonnaient quand une forme blanche se dressa tout-à-coup devant lui.

— Geneviève! s'écria-t-il, en courant à la jeune femme, quelle imprudence!

Subitement, il sentit deux bras se nouer autour de son cou, tandis que deux lèvres brûlantes venaient s'appuyer contre les siennes.

— Geneviève! répéta Raoul, stupéfait.

— Enfin! je suis à toi!

Et tous deux, frémissants, tombèrent assis sur le banc de gazon.

— Mais... votre mari?

Alors M^{me} de Matillon se releva, altière, et désignant de la main les fenêtres enflammées du château :

— Ne fallait-il pas un père à nos enfants?

OSCAR MÉTÉNIER





EN PROVINCE

Tout pour le Peuple et par le Peuple!
(Divers).

Les se sont réunis une douzaine, des ratés, des ambitieux autrefois personnalités en vue et à qui les élections ont rendu une obscurité gênante, de jeunes avocassiaux avides de se produire et de faire parler d'eux. Leur but est de combler une lacune : la question est seulement de la trouver ; ce n'est guère facile, l'indifférence est générale, et on est las de la politique.

Un Comité déjà formé allait se dissoudre, ne sachant quoi diriger, quand un membre fit une trouvaille : « Fondons un cercle d'Enseignement populaire ! » L'approbation fut unanime : l'idée était vraiment superbe : d'abord c'était combler une véritable lacune, et quel magnifique but à poursuivre ! instruire le peuple, quelle belle œuvre démocratique, quel beau prétexte à réunions, conférences, etc., etc. Oui, c'était bien cela qu'il fallait fonder.

On fonda.

Le Comité fut installé officiellement, il eut des séances : on en parla dans le journal de la localité, en énumérant les noms de « ces hommes vraiment dévoués, toujours sur la brèche, etc..... » Bientôt la séance d'inauguration fut annoncée, on publia à grands frais de réclame un programme très-varié : concert, conférence, tombola. La réunion devait se tenir un dimanche : entrée, dix centimes seulement !

L'attaque était bien menée.

..

Le dimanche, dès trois heures et demie, on se pressait à l'entrée du local, une salle assez grande, crûment éclairée par le haut ; sur les murs au plâtonnage encore frais se détachent des écussons de couleurs vives, et des trophées de drapeaux tricolores que des lions en bois peint tiennent dans leurs griffes. Au fond, une estrade formant scène est découpée par une

banale draperie de velours rouge à franges d'or, piquée de petits lions dorés. Le tapissier-décorateur s'est surpassé.

Maintenant les bancs sont remplis. Un grand brouhaha s'élève tandis que les instruments s'accordent criards. Toutes les notabilités de la ville se sont donné rendez-vous ; des parents des membres du Comité, beaucoup de dames en toilettes claires ; de bons bourgeois qui tiennent à prouver leurs convictions démocratiques : il faut bien faire quelque chose pour le peuple n'est-ce pas ? — de loin en loin, quelques ouvriers endimanchés, timidement assis sur le bord de leur chaise, et assez étonnés de se trouver là. Les gros bonnets et leurs familles, arrivés les derniers sont installés au premier rang : c'est naturel.

Le concert vient de commencer ; la symphonie exécute l'*Ouverture de Guillaume Tell*. Sur la scène, les vaillants promoteurs de l'œuvre sont assis en demi-cercle, guindés dans leurs redingotes, et contemplant avec une immense satisfaction la salle débordante : le public ainsi attiré du premier coup, quel succès ! quelle gloire va retomber sur eux ! et leur orgueil se gonfle d'une vanité intime, car ils commencent à se croire eux-mêmes du mérite.

Leurs réflexions béates sont interrompues par le bruit des applaudissements ; le morceau est fini, et les membres du Cercle répandus dans le public claquent avec conviction pour chauffer l'enthousiasme. Comme le peuple aime la musique ; quel succès ! et l'auditoire se communique ses impressions : on n'a pas assez de louanges pour ces messieurs.

A présent, un jeune homme aux cheveux plaqués sur le front en accent circonflexe chante un air quelconque ; il brandit tragiquement sa partition en fixant avec persistance une crevasse qui déchire le plafond ; il prononce *vieillâââsse*, *jeunâââsse*, et chevrotte tout-à-fait comme au théâtre. On applaudit malgré tout, mais on s'amuse fort peu. Pourtant la *Patrouille turque* attire l'attention de tous ; on bisse.

∴

En attendant la conférence, on en dit d'avance beaucoup de bien :

— « Connaissez-vous Monsieur X ? » (le conférencier).

— « Non. »

— « Une grande barbe noire. Il paraît qu'il est franc-maçon. »

— « Bah ! alors ce sera amusant ! »

Pour débiter et frapper un grand coup, les organisateurs ont appelé à la rescousse une personnalité en vue du parti libéral bruxellois, un vieux burgrave du doctrinarisme, naturellement. — Pensez donc, un révolutionnaire venir parler au peuple, surtout en ces temps de crise.

L'orateur au milieu de la scène, devant une table pupitre a entamé son sujet ; avant de commencer, il a placé sa montre devant lui, afin de terminer à temps pour prendre le train de Bruxelles: il faut toujours se méfier de l'improvisation. — Derrière lui, formant le fond de la scène, un éventail de drapeaux tricolores où tranche le plâtre officiel figurant « l'auguste représentant de notre dynastie. »

Le conférencier traite un sujet d'histoire nationale cent fois ressassé déjà. Sa parole coule monotone dans la salle somnolente ; on dirait qu'il craint de troubler par des éclats de voix la douce quiétude qui règne ; ses gestes sont lents comme d'un somnambule. Il raconte 1830, comment « on planta le drapeau de la révolution sur les ruines de l'ancien ordre de choses », puis il fait l'histoire des séances du Congrès ; — en manière d'intermède, il joue avec assez d'habileté des capucins et des recollets ; ceci égaie doucement les auditeurs dont les bouches s'élargissent en rires silencieux ; une tirade est même un peu applaudie ; alors on se réveille. on se remue ; des dames ne se gênent plus pour bavarder entre elles, faisant évoluer en joyeux chatoiment les plumes très colorées de leurs chapeaux. Un léger bourdonnement résonne dans toute la salle ; on sent l'approche de la tirade finale, et on n'est pas fâché.

∴

C'est fini. L'orateur a terminé en parlant de *grandeur, prospérité, avenir, patrie, liberté* ; pendant que le public soulagé bat des mains, Monsieur X... rentre vivement dans sa pelisse et file avec rapidité au milieu des félicitations et des saluts empressés du Comité : le train va partir.

Maintenant tout le monde est debout, parlant haut : on va tirer la tombola. Les lots rangés sur une table, sont des rossignols de librairie fournis au rabais, et ayant la prétention d'être à la portée de l'ouvrier : *l'Electricité, l'Optique, l'Acoustique, etc.*, toute la *Bibliothèque des Merveilles*. Le lot principal est un superbe volume relié en rouge et doré partout ; une *Astronomie* — populaire? — avec gravures. Tiré en dernier lieu, il est gagné par un ouvrier grand et maigre, vêtu de drap noir luisant ; ses cheveux blond mort sont enduits d'une pommade généreuse ; ses yeux de cabillaud regardent embarrassés, et un rire bête lui fend la bouche jusqu'aux oreilles. Il revient, tenant gauchement le livre doré dans ses mains inhabiles — ses camarades l'entourent et la joie s'étend, car le livre ouvert, l'heureux gagnant s'est écrié : « Y a des images!! »

Lentement la foule s'écoule, avec un grand bruit de chaises remuées — les bourgeois témoignent tout haut leur satisfaction.

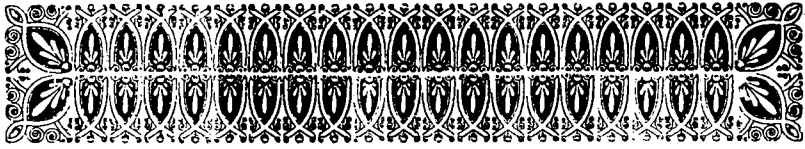
— « Comme ces gens doivent être heureux! S'en occupe-t-on assez! voilà une séance qui leur fait plus de bien qu'une pièce de cent sous dans leur poche.

— « Oui, mais vous verrez que ces bougres-là ne seront pas encore contents : ça ne comprend pas le dévouement.

Dans la salle vide, les membres du Comité s'adressent de mutuelles félicitations ; leur œuvre a superbement réussi. Le Président proclame que la démocratie vient de remporter une nouvelle victoire; — les autres rayonnent : — chacun d'eux est maintenant quelque chose.

B. O. VALMAJOUR





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

Dans la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Camille Lemonnier, continuant sa série d'études sur les artistes belges, analyse l'art austère et silencieux du puissant flamand : Xavier Mellery. Tous les lettrés reconnaissent Camille Lemonnier comme un des maîtres de la critique artistique ; aussi, est-ce pour Mellery une véritable fortune d'avoir été si merveilleusement traduit. Le peintre a appuyé le texte de son commentateur de dessins superbes, où éclatent excellentement les qualités mises en relief par l'écrivain.

..

ROBERT CAZE. *La semaine d'Ursule*. — Paris. Tresse, éd. — Robert Caze n'est pas un abstracteur de quintessence, ni de chercheur de monstres. Il se contente sans peine des moutons à quatre pattes et des merles noirs. L'histoire qu'il nous conte dans la semaine d'Ursule est l'histoire toute simple d'une vieille couturière qui va « en journée » dans des ménages parisiens. La vieille fille, restée chaste et prise d'un invincible besoin d'affection, soulève chaque jour — dans les ménages où elle travaille — un coin du voile qui cache pour elle la vie à deux. Et partout elle ne découvre que discordes et souffrances. C'est pourquoi elle reporte sur Dieu son affection, et le remercie de lui

avoir épargné les douleurs de toute société.

Le livre est divisé en autant de chapitres qu'il y a de jours dans la semaine, et chaque jour Robert Caze nous montre un nouvel intérieur de maison bourgeoise. C'est une petite galerie de tableaux de genre, peints avec un soin exquis.

..

Le peintre Jan Toorop prépare, à Londres, une exposition particulière de ses œuvres. Il compte y étaler nombre de tableaux et d'études dont la plupart n'ont pas encore été exposés à Bruxelles.

L'attraction de cette exhibition sera un album de 25 dessins illustrant une nouvelle écrite en Hollandais, par l'artiste ni lui-même. M. Toorop a une intense sensation des choses : poète impressionniste, il la traduit vigoureusement par sa plume et par son crayon.

L'histoire est toute naïve, c'est la vie de deux filles du peuple, deux sœurs : les amours paisibles de l'une dans la pénétrante atmosphère des champs ; les débauches de l'autre dans la pourriture d'une grande ville, jusqu'au jour du suicide.

Cette donnée si simple prend, grâce au puissant talent de M. Toorop, des

hauteurs d'épopée, l'épopée des misères et des joies des humbles; c'est une grandiose page d'art en même temps qu'une âpre étude sociale.

Toute l'œuvre déborde d'un sentiment profond, émouvant, rendu avec une lumière, une vigueur qui font songer aux eaux-fortes de Rembrandt.

Le premier de ces dessins représente un vieux paysan malade soutenu par sa femme; ils marchent affaîsés sous leur tristesse dans la mélancolie contagieuse d'une solitude de plaine à la venue de la nuit.

Plus loin c'est un modeste enterrement de pauvre sous les hachures grises de la pluie. Ailleurs l'artiste crayonne la chambre d'une catin hantée par l'idée du vol : à gauche, le lit avec une silhouette vague d'homme repu d'amour dormant son sommeil de brute satisfaite, tandis que la femme debout près du lit, toute nue, moite encore des embrassements du mâle, songe à le voler et à fuir. Elle regarde effrayée, les vêtements amoncelés sur une chaise qui dans la pénombre prennent une forme vague de sorcière.

Et ainsi cette longue suite d'émouvantes impressions nous introduit hardiment dans l'étroite intimité de ces pauvres; mais nous ne pouvons donner qu'une idée bien vague de ces dessins, il les faudrait citer tous, les décrire tous; nous espérons qu'à son retour de Londres, Jan Toorop exposera son œuvre à Bruxelles où chacun pourra l'admirer.

Modernités, par Jean Lorrain. 1 vol. 2^e édition. — Giraud, 18, rue Drouot.

Modernité, modernité !
à travers les cris, les huées,
l'impudeur des prostituées
resplendit dans l'éternité !

Comme autant de roses mousseuses,
les folles jupes des danseuses,
étoiles des ciels étoilés,
ondoient, leurs cris d'or emmêlés.

Aux rouses perruques fantasques,
des clowns au rictus de masques,
dont les méplats enfarinés
ont un papillon sur le nez !

Et la bacchanale commence au-dessus de Paris-moderne, Paris-voyou, Paris-mondain, Paris-Lesbos, Paris-Sodome.

Dans un halo blême de Jablockhoff, sous d'aveuglants jets de gaz se déroule la chasse hurlante des appétits et des vices, conduite par des ducs travestis en danseuses, des marquises costumées en garçons, des actrices enamourées; le boudoir côtoie le bouge, le boucher de la Villette l'épinglée de la rue du Cirque; bohèmes et souteneurs, décavés et jockeys, clowns et ballerines, princesses déchues et divas de beuglants, toutes les larronnesses et tous les scaramouches de la forêt de Bondy, de la Bourse et de l'Amour apparaissent, saisis dans leur geste exact, leur attitude spéciale indiquée d'un trait ou d'une tache, à la manière d'un Degas ou d'un Rafaëlli, cinglés du coup de cravache leste et sec d'un sonnet ou d'un quatorzain de vers.

Parisiens et Parisiennes, mondains, mondaines, drôles et seigneusses, poètes et bourgeois, où abondent les personnalités les plus transparentes, voilà les titres de ces séries de portraits et d'esquisses rapides, fouettés plutôt que dessinés du bout d'un stick impatient et rageur.

Au milieu du livre, dans une gerbe de curicuses pièces, intitulées : « *Fleurs de Boue* », s'épanouit un macabre et sanglant quadrille de danseuses, toutes de tulle, de lumière, de sang et de boue.

La Prostitution. — Salomé.

La Misère. —

La Mort —

Le Vice. — Hérodiade.

Cinq études passionnelles de la décadence, dédiées au très-subtil écrivain d'*A Rebours* et à Elemir Bourges, terminent ce livre d'un parfum étrange et violent, sous le titre du *Crépuscule des Dieux*.

J'en détache ce sonnet : A J. K. Huysmans, qui résume d'une façon particulièrement urticante la dernière manière du poète :

ATAVISME.

Novembre, un soir d'hiver.

Dans un bouge, à Grenelle ;
des voyoux en tricot marron, de grands blousards,
garçons bouchers le jour, rôdeurs de boulevards
la nuit. Et là, muet et hautain, la prunelle
brûlant entre les cils lourds et collés de fards,
assis dans l'attitude étrange et solennelle
des demi-dieux surgis de la fange éternelle,
Fedorowich Iwan, petit-fils de boyards !
Dans un costume exquis, de nuances éteintes,
un bracelet au bras et d'adorables teintes [veux
de pourpre et d'ambre et d'or entre ses lourds che-
il regrette Néron, Suburre et Rome antique,
et ne daigne sourire, avec un tic nerveux,
que lorsqu'un des voyoux lui crie :

« Hé ! la pratique ! »

L'éditeur Jouaust vient de publier avec toute la recherche et la perfection typographique dont les bibliophiles lui savent tant gré, un beau volume de poésies : *Les Apaisements*, par Raoul Russel ; c'est bien là le titre qui convient aux œuvres exquisement délicates de ce poète intimiste qui ne cache pas, d'ailleurs, sa vive admiration pour Coppée ; ses poésies aux langueurs de pastel, aux pâleurs de lys, exhalent comme un parfum de rêve ; voici la dédicace du livre ; elle en est aussi l'esprit et la quintessence :

A TOI

à tous les chers miens,
aux amis connus et inconnus
je dédie ce livre :
les heures calmes de mon cœur,
les heures d'amour, les heures de rêve,
les heures de résignation.

..

Lire dans les deux derniers nos du *Guide musical*, une très-remarquable étude du compositeur *Erasmus Raway*, sur « *La neuvième symphonie de Beethoven et l'art moderne.* »

..

La Revue contemporaine qui, commençant à peine son tome II, s'est déjà imposée à l'intérêt passionné du monde des lettres, publiée en son n° de mai un très original article de Jean Dolent sur le Salon de Paris, de fort curieuses lettres d'Ivan Tourguéneff, et une étude critique aux vues élevées de Charles Morice, sur Paul Bourget.

..

La Gazette anecdotique, dont le n° 10 (dixième année) vient de paraître, continue à réunir les documents les plus curieux relatifs aux faits du jour et aux événements du passé. Cette charmante revue de la quinzaine, imprimée par D. Jouaust et J. Sigaux dans le genre des éditior.s de bibliophiles, a sa place marquée aujourd'hui parmi les recueils auxquels les lettrés et les curieux accordent leurs préférences. — *La Gazette anecdotique* est, en même temps qu'une revue d'actualité, un livre qu'on aimera toujours à consulter ; elle sera intéressante surtout à l'état de collection complète. On peut se procurer les neuf premières années, soit en numéros séparés, soit en 18 volumes brochés, à la Librairie des Bibliophiles, 338, rue Saint-Honoré.

..

Paru le 15 mai, à Liège : « *Une assemblée générale de la permanente* », scène de la vie d'étudiant, par Gustave Rapière. Cette plaquette alertement écrite a eu grand succès dans le monde universitaire.

L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

En vente aux bureaux de la *Revue*

Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature

paraissant le dimanche, 4^e année.

Abonnement : 10 fr. — Administration :
26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.

Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LE CHÂTEAU NOIR

Gazette littéraire illustrée, 15 cent. le no.

France, 10 fr. par an.
ABONNEMENT: Union postale, 12 "

Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart,
PARIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

chez Callewaert, 26, rue de l'Industrie

LA FORGE ROUSSEL

Par E. PICARD

Edition définitive, tirée à petit nombre. — Prix : Grand Japon 60 francs ;
Chine Génuine 40 francs ; Hollande 25 francs.

Pour paraître incessamment : **LE ROITELET**, par Célestin Demblon ;
prix : 1 franc.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Etudes, Chronique, Morceaux choisis, Critique littéraire

DIRECTEUR : D^r E. VALENTIN

Belgique, 6 francs par an. — Union postale, 7 fr. 50 c.

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

TOQUES ET ROBES

ESQUISSES JUDICIAIRES

PAR

Arthur JAMES

Un superbe volume sur papier de
Hollande, avec couverture en parchemin ;
illustrations d'Amédée Lynen. Larcier,
édit. 3 fr. 50.

LA REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE

paraît le 25 de chaque mois

Prix du numéro : 2 fr.

Abonnement pour la Belgique :
22 fr. par an.

Bureaux : 12, rue de Tournon.
PARIS

En vente à la Maison Moens, 7, Galerie Bortier (Comptoir de lib- airie
musicale) : *Tonkin Polka*, par Donon et *Clair de Lune*, valse brillante, par
Moon ; dernières nouveautés ; 0,65 cent. le morceau.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

PRIX DU NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES

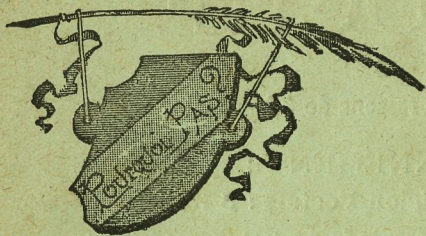
Samedi 13 Juin 1885

N° 8

S O M M A I R E

- | | |
|--|------------------------------------|
| I. EDMOND HARAUCOURT | A VICTOR HUGO |
| II. PIERRE QUILLARD | APOTHÉOSE |
| III. ANDRÉ FONTAINAS | A UN DIEU MORT |
| IV. HECTOR CHAINAYE | LE TRIANGLE : (A) LES DIEUX |
| V. CATULLE MENDÈS | LA VICTOIRE D'INDRA (fragment) |
| VI. RENÉ GHIL | SOUS MON CACHET |
| VII. STUART MERRILL | LES PIANOS, fantaisie Onomatopique |
| VIII. OSCAR MÉTÉNIER | CANDEUR, nouvelle |
| IX. B. O. VALMAJOUR | Études : EN PROVINCE |
| CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE. — LES NOUVEAUX-NÉS | |

J.-B. MOENS, libraire-éditeur
7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



LA BASOCHE

N° 9. Juillet 1885

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

LA BASOCHE

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger: 4 fr. 50), qui partiront du n^o 3.

BUPEAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des Jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande accompagnant l'envoi.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.

HOTTE AUX CHIFFONS.

Mlle Jehanne de V. — Un poème de deux cent quatorze vers sur *Le Lapin* ! Oh là là ! vous nous la faites longue, damoiselle. Enfin, on verra à en insérer quelques un.... Après que vous aurez envoyé votre photographie, cependant ; nous ne voulons plus être galants qu'à bon escient. Hé, hé, *La Basoche* est bonne fille ; mais quant à se laisser poser un lapin, et un pareil....

A Gally. — *L'oraison funèbre d'un vieux Poi*, c'est très joli, mais pas du tout du tout dans notre cadre.



LES IDOLES

AMOUR POSTHUME

*Pendue auprès du lit, la tête aux lèvres peintes
calme et blême, égouttait ses lourds caillots de sang
au-dessus d'un bassin de cuivre éblouissant
et gorgé jusqu'au bord de lys et de jacinthes.*

*Ces longs yeux vert de mer aux prunelles éteintes,
ces cheveux d'un blond roux, nimbe d'or flavescent,
tout, jusqu'aux rudes jets de pourpre éclaboussant
ce cou martyrisé gonflé de sourdes plaintes,*

*Lui, qui les avait peints, grisé d'un fauve espoir,
quand il eut fait sécher le tout au feu de l'âtre
il baisa longuement cette bouche rosâtre,*

*pendit la tête au mur, et s'habillant de noir,
lui fit de sa douleur d'homme un morne encensoir,
artiste épris vivant d'un moulage de plâtre.*

LA MADONE

*La Madone espagnole est haineuse et mauvaise,
effroi de l'hérétique et chère au torrero,
elle a pour l'estrapade et les jeux de taureau
l'âpre et sinistre amour d'une fille malaise.*

*Reine d'auto-da-fé, sa chapelle est fournaise:
couronne de clinquant au front, étroit fourreau
de satin jaune au corps; aux pieds le brasero
rouge, et les grenadiers aux larges fleurs de braise.*

*Et les senteurs des fleurs dans l'ombre illuminée
traînent, lourdes ; l'autel, où, flamboyant décor,
les cierges allumés font autant de points d'or,
terrifie ; et de craie et d'ocre enluminée,
la Madone sourit aux vœux du picador
de son rire effrayant de femme assassinée.*

DE LA SILENS

Sois charmante et tais-toi
BAUDELAIRE

*C'est une dame étrange et sombre, en bronze vert,
dans sa lividité comme décomposée,
et gardant sur le socle, où sa tête est posée,
l'effroi d'un grand œil blanc, aveugle et large ouvert.*

*Parmi les bouquets blancs encor lourds de rosée
elle vit, noire idole, et, sous le double éclair
des regards argentés et des lèvres d'or clair,
semble une reine morte, en public exposée.*

*Aussi, malade épris du mutisme outrageant
de ce bronze, amoureux de sa morne insolence,
je l'ai coiffé de gaze et de toile d'argent*

*Et, défiant mon rêve éclos d'un vœu méchant,
j'adore avec bonheur la dame du silence
dans ce spectre attifé, d'un vieux buste émergeant.*

JEAN LORRAIN





LE TRIANGLE

A mon ami Ch.-Henry de Tombeur.

B

LES ESPRITS.

Brunnhilde :

O si j'étais ta pensée!

Siegfried :

C'est toi qui m'embrases l'ardeur!

Brunnhilde :

Tu seras donc Siegfried et Brunnhilde ?

Siegfried :

Où je suis ils se retrouvent!

R. WAGNER (Le Crépuscule des Dieux)

LEAN avait aimé une jeune fille, non pas charmé par la femme, mais sollicité par l'être moral. Il n'avait pas cédé à la sensuelle et passagère admiration d'une beauté féline; Louise était maigre, d'une égyptienne gracilité, sans les hanches proéminantes et les saillies féminines du bassin; sa tête, au front ennuagé de lymphatiques cheveux blonds, au teint d'une pâleur liliale n'avait de vivant que les yeux; encore brillaient-ils d'une vie inquiète : sa tête n'était que ses yeux. L'artiste avait senti une âme au fluide de ses regards. C'est fatal, pensa-t-il, quand il eut rencontré Louise plusieurs fois, nos êtres se doivent.

Il connut Louise, et lut en elle avec un certain désenchantement qu'il lui paraissait plus curieux à étudier qu'attirant de sympathie. Du reste, il ne souffrait pas d'être observé, s'il aimait de son côté pénétrer les autres. Même la jeune fille, voyant cet étrange amant venir à elle, avait eu peur, loin d'être flattée comme toute femme à la reconnaissance de l'irrésistible aimantation qu'elle exerce; elle éprouvait à son approche de la domination qui l'enveloppait, et

tremblait d'une frayeur intime et vague. Rarement, un homme causa cette impression à une femme; car lui, n'était pas le mâle, mais une âme aspirant à s'unir à une autre âme, dans un besoin irraisonné de supraterrestres délectations. Bientôt Louise fut envahie d'admiration pour cette extraordinaire figure, sans que son être nerveux eut pu avoir la force de s'opposer à l'envahissement, car elle pressentait que de grands malheurs troubleraient leur amour. Entraînée par un rapide, elle apercevait dans le lointain bleuâtre des poussières d'eau s'élevant lumineuses au dessus d'un gouffre; effrayée, elle fermait les yeux pour ne pas voir; lisse était le courant du large fleuve et les eaux chantaient de chants intérieurs qui résonnaient aux rives de cristal. Jean certain d'avoir acquis assez d'autorité sur elle, initia Louise à son art par de longs entretiens et aussi par ses livres de dilection. La jeune fille s'affina subitement, jugea toute conversation fade, superficielle, et dédaigna les relations mondaines. Quant aux « plaisantins » des salons, ils n'osaient se moquer de Jean ni devant lui, l'artiste les clouait de ses regards dans l'évidence de leur infériorité, ni en son absence, car ils auraient craint de voir alors ses regards translucides les fixer, ironiques. A cause de lui, elle s'isola, ne trouvant plus en elle d'estime ni d'amitié, brûlant toute d'un feu spirituel pour son âme frère. Et même aurait-elle su lui distraire une seule de ses pensées? Puis il était si triste, qu'il lui semblait que la destinée lui avait donné l'angélique mission de le consoler, de le soutenir dans et contre la vie. Amour comme un grand rêve éperdu où l'esprit se complaisait, et le corps oublié dépérissait! Leurs enfants ne devaient pas être de chair et de sang, mais ces œuvres dont ils s'entretenaient longuement, dont ils portaient, berçaient, nourrissaient le projet dans leur âme musicale, et que Jean exécuterait en rendant par son art leurs communes souffrances. Depuis près d'un an ils étaient fiancés que Louise et Jean songèrent au mariage, pour pouvoir enfin se dérober aux critiques; leurs parents mêmes leur reprochaient de se tenir à l'écart du monde, et de l'indisposer contre eux.

Maintenant on s'occupait du trousseau. Louise avait voulu ourler et broder des mouchoirs, des nappes, des rideaux. C'était une fièvre. Et dans sa chambre de vierge, tapissée de blanc, Jean lui parlait des heures interminables et courtes, tandis qu'elle travaillait tête baissée. Mais il lui parlait à voix basse, car il était ému la regardant assise

dans la baie de la fenêtre, entourée de linges éblouissants qui roulaient à ses pieds en floconnements de nuage, sa maigre figure se découpant, frangée de lumière, sur les électriques grisaillements d'un jour septentrional. Elle lui paraissait une Sainte gothique dans un reposoir illuminé, il devait se contenir pour ne pas se mettre à genoux et prier. Et dans ce silence d'église, où glissaient le friselis des aiguilles et le froissement des linges qu'elle déplaçait avec un doux bruit d'ailes humides ou d'aérienne respiration, il parlait à voix basse à son âme sœur. Et dans l'air, il n'eût fallu qu'une échappée de sons d'orgue, qu'un envollement de neigeuses colombes.

Un soir, après une journée ainsi passée, Jean quittait Louise le cerveau bourdonnant. Sa fiancée avait subitement deviné en lui, au moment du départ, un indicible désolément, et avait voulu le retenir près d'elle, dans la crainte inexplicable d'un malheur. Elle s'était mise inquiète au balcon pour le voir encore, lorsque dans la rue, Jean saisi de frisson roula par terre. Louise cria horriblement et courut à lui, suivie de ses parents effrayés et des domestiques. Jean se débattait sur le pavé, les traits convulsionnés, méconnaissable, la bave aux lèvres, les yeux saillants de leurs orbites. Le médecin du jeune homme qui demeurait là-près fut appelé en hâte, et lorsque grâce à ses soins, la crise se fut bientôt calmée, il le fit transporter chez les parents de sa fiancée et l'endormit. Le lendemain, Jean fut d'abord étonné de ne pas se trouver chez lui, mais il se rappela vite son malheur; sa lassitude était grande; cependant il se leva, s'habilla, et descendit dans la salle où l'on prenait d'habitude le déjeuner. La table était mise, et Louise pâle, tremblante, parlait avec sa mère. Après le repas, malgré les parents, et surtout malgré Louise, il voulut se rendre chez son médecin, et sortit accompagné de sa fiancée qui désirait le conduire jusqu'à la porte. Se donnant le bras, ils descendirent les escaliers; Jean l'étreignit sans dire mot, appuyant sa tête sur les épaules de la jeune fille. Louise pleura. « Pourquoi pleures-tu, folle? » lui demanda-t-il, la gorge serrée. « J'ai rêvé cette nuit que nous allions rompre. Je ne sais pas, mais la fin de notre amour va sonner. Vois-tu, je suis trop nerveuse, je pressens et crains tout, un grand malheur nous menace ». — « Petite folle, reprit-il tristement. » Ils arrivèrent à la porte. « A tantôt, » dit Jean. — « Vrai? » répondit-elle, ses yeux dilatés s'emplissant de larmes; « vrai? » comme si son retour

lui semblait impossible. — « Puisque je te le dis, » et il l'embrassa sur les paupières, buvant les pleurs qui pendaient aux cils ; il partit.

Jean se rendit chez son médecin, qui parut très étonné de le voir.

« Je suis épileptique, n'est-ce pas ? » lui dit Jean. « Ne me le cachez pas. »

A cette question énergique, posée subitement, le médecin ne sut que répondre, et cependant, se sentant pénétré par le jeune homme, il ne put lui cacher l'horrible vérité.

« Vous ne m'effrayez pas, continua Jean, j'ai du courage et de la volonté. Cette maladie est héréditaire dans ma famille; vous êtes depuis des années son médecin, et vous le savez; mon grand-père en est mort. J'en suis frappé à mon tour. J'ai beaucoup souffert des nerfs étant jeune; j'ai maintenant vingt-cinq ans, l'épilepsie terrassera l'homme. Et il articulait ses paroles métalliquement, avec de grands feux dans les regards. » Il s'assit : « Je suis décidé à rompre avec ma fiancée; notre mariage serait un crime. Je vous supplie d'aller aujourd'hui même chez ses parents; demandez-leur l'approbation de ma conduite. Je sais que j'aurai troublé l'existence de Louise, mais je compte sur vous, cher docteur, pour lui faire comprendre ma résolution. » Il faillit pleurer. Ils parlèrent encore longuement, le médecin lui ordonna de rentrer chez lui, de se mettre au lit, et lui promit d'aller le voir dans la journée pour lui rapporter la réponse des parents.

Le jeune homme retourna chez lui; d'une raideur spectrale, il portait haut la tête, comme plein d'une fière détermination. De temps en temps, il frissonnait malgré lui, ses dents claquaient à se briser, mais aussitôt il frappait le pavé du talon, et se redressait. Sa vieille servante fut effrayée en lui ouvrant la porte; sa figure était d'une mortelle lividité, ses yeux cloués dans la froide pâleur mate de la peau paraissaient deux trous noirs, au fond desquels fulguraient d'une lumière lugubre des pensées troublantes tombées là prises de vertige.

Jean fut bientôt seul dans sa chambre, où le poêle ronronnait. A la blancheur des couvertures de son lit qu'il souleva lentement, s'alluma dans son esprit d'un éclat fluide de nacre le souvenir des pures joies éteintes; il se rappela cette chambre de vierge, où il parlait à voix basse à Louise. Musical éperdument! Aérienne symphonie! Il

s'agenouilla et penchant la tête, étouffa ses sanglots. Puis, s'étant déshabillé, il s'étendit; le sommier grinça. Oh! pensa-t-il, un cercueil ne doit pas grincer autrement quand on y couche un mort. Etendu sur le dos, il leva les yeux au plafond dont la blancheur le fit frissonner. Il cacha sa figure dans le coussin, mais son cerveau travaillait.

.... Il avait aimé par l'esprit, le corps prenait sa revanche. — Il avait oublié la chair. — Le monde était incomplet. — Le bonheur absolu n'existait pas. — Mais aussi, pourquoi avoir voulu tant s'élever, tant s'affiner, tant s'approcher de l'infinie perfection? — Il était homme. — Aimer spirituellement, impossibilité! Le verbe aimer l'affirmait, la consonne *m* lourde, matérielle, ne retenait-elle pas, n'attachait-elle pas à la terre les voyelles ailées? Du reste, l'existence même du verbe ne le prouvait-elle pas? Et il dit : « Impossibilité. » Ce mot qui lui était échappé inconsciemment lui fit peur. Il lui semblait qu'une voix inconnue approuvait sa pensée. Et il agita sous son front brûlant les réflexions écœurantes, qui lui montaient du corps, nausées des hommes, rancœurs de la vie.

Le médecin vint le voir l'après-midi. « Les parents, lui dit-il, ont été effrayés, quand je suis entré chez eux; Louise s'est mise à pleurer et me presser de questions, je lui ai annoncé que je vous avais fait reconduire chez vous, jugeant que vous deviez être soigné pendant un mois au moins. Elle voulait accourir ici, je n'ai pu l'en empêcher qu'en lui affirmant qu'un repos absolu vous était nécessaire. Enfin, seul avec le père, je lui ai révélé la vérité sur votre état, et lui ai communiqué votre intention. Il vous approuve. »

« Merci docteur, dit Jean, en lui tendant la main. Et ils conversèrent longtemps ensemble. Le médecin revint souvent. Un matin, il lui annonça que Louise était partie en voyage. Quinze jours après la première crise, Jean fut empoigné par son mal. Et cette rechute lui remit douloureusement en mémoire les circonstances de sa rupture. Cependant il ne tarda pas à reprendre courageusement le travail.

Dans les premiers temps, il avait réagi violemment contre son amour, écartant tout ce qui le lui rappelait. Et puis, oublier était pour lui une question d'honneur, une épreuve pour sa volonté. A sa passion il opposait son énergie. Et ces deux puissantes forces luttant, il résultait que Jean flottait dans un état, non pas d'indifférence,

mais d'inconscience voulue. Aussi ne se réveilla-t-il pas à la réalité le lendemain du jour où il quitta Louise, mais seulement alors que, n'usant plus ou ne pouvant plus user d'une volonté de fer, il redevint d'un calme plus sain, plus naturel. L'ordre des choses reprenant le dessus, il jugea nettement sa situation d'âme. Et dans l'apaisement de ses idées, il sentit tout l'irremédiable de sa souffrance.

En lui, ce n'était pas tant l'amant qui gémissait. Ainsi, il était profondément troublé quand il pensait à l'explication que Louise avait dû donner à la rupture. Comment, ils avaient vécu dans une communauté spirituelle d'existence, lui Jean, la pénétrant de sa nerveuse sensibilité, l'élevant à sa distinction, lui faisant épouser ses aspirations et adorer son culte; et, parce que son corps était atteint de cette maladie, il l'abandonnait? Il lui avait donc menti? Eh! oui, il le reconnaissait, l'amour tel qu'il l'avait rêvé, et que cette autre avait rêvé à cause de lui, était faux, impossible. Qu'il souffrit maintenant du rappel à la matérialité, ce n'était que juste, mais que Louise en souffrit aussi, il n'osait y songer, et cependant cette pensée le poursuivait.

Il se remit au travail, pour se réfugier dans une occupation continue de son intelligence. D'ailleurs, le médecin lui avait permis de revoir ses amis, et dans la compagnie, la conversation d'un d'eux surtout, de Léonard, le jeune sculpteur, il trouvait de pures jouissances. Mais son art fut son plus grand consolateur, et même, il embellit sa douleur, la fit chanter délicieusement en lui; à certains moments il l'aimait, et était heureux d'avoir souffert. Ses malheurs l'avaient affiné, subtilisé, divinisé; dans la nature il entendait les êtres gémir comme lui, partout! les aspirations à l'infini palpiter étouffées. Aussi, bientôt il acquit une pénétration qui l'effraya d'abord lui-même; ce n'était plus le corps des choses, leur enveloppe qu'il voyait, mais leur âme, leur spiritualité qu'il sentait. Et il travailla, exprimant les plaintives harmonies du tout, qui résonnaient en lui, quintessenciées.

Cependant, au bout d'un certain temps, il comprit qu'il n'avait pu oublier, et ressentit un grand vide. Il peignait, se délivrant de ses tyranniques impressions; c'était une consolation, plus, une espérance; il avait des amis qu'il aimait, et lui rendaient bien son amitié; mais il avait perdu son âme sœur. Après une œuvre terminée, il éprouvait le

besoin de ses approbations réconfortantes. Son cerveau avait été frappé pour la vie, avait comme tenu moins de place sous le crâne, pour en posséder un autre, se l'assimiler. Même il arriva qu'il voulut se souvenir, et mit à l'accomplissement de ce désir autant de force qu'il en avait d'abord apporté à oublier. Et sa volonté étant toujours plus aiguisée, après les rechutes dans le mal, qui, moins fréquentes cependant, lui rappelaient son malheur; il se disait : « Je dois avoir laissé de mon être à cette femme, je me sens incomplet, et elle doit m'avoir laissé du sien; car les parties de nos âmes cherchent à se rejoindre en nous. » Il savait que Louise était toujours en voyage, mais il ne croyait pas que cet éloignement distançant leurs Corps, pût séparer leurs Esprits.

Si ses amis n'étaient venus lui rendre de fréquentes visites, il serait devenu fou, tant la conviction « qu'elle était autour de lui, en lui » hypnotisait ses pensées. Même il projeta de consacrer un adoratoire à son amour, une pagode à son idole. Derrière sa maison, une petite chapelle était cachée sous les grosses branches de hauts arbres plaintifs au vent. C'était l'ancienne chapelle de sa famille; depuis des années l'office divin n'y était plus célébré, l'autel s'y trouvait encore, mais plus une statuette, plus un ornement. Il en fit son église, et en recouvrit lui-même les murailles de satin blanc. Il n'aurait point laissé cette besogne à un ouvrier : il regrettait de n'avoir pas tissé le satin; et s'il l'eût tissé, il eût regretté que le satin fût composé d'autres matières que sa chair et son âme. Jean plaça sur l'autel peint noir-mat, trois coussins blancs portant les seuls objets qu'il avait de Louise, sans qu'elle le sût; les autres souvenirs, il les lui avait fait remettre. C'étaient un ruban rose qu'il avait doucement dénoué de ses cheveux, un soir d'automne qu'après une alanguissante promenade dans les campagnes odorantes, ils s'étaient assis l'un près de l'autre; un mouchoir en point de Bruges, où leurs initiales rouges se tordaient enlacées, qu'elle avait oublié dans l'atelier de son fiancé; — et un bouquet de roses de Chine et des Alpes. Il déposa ces fleurs sur le coussin du milieu, car il les avait conservées avec religion, et surtout maintenant elles lui étaient chères, que desséchées, avec leurs tonalités d'agonie, elles symbolisaient son amour, vivant par l'esprit et le souvenir, vivant d'une vie supérieure.

Entouré de l'éclat frissonnant des murs, il existait dans le passé.

Il était dans cette chambre de vierge, au silence mystique, où il parlait à voix basse à Louise qui brodait tête penchée, mais dont l'âme suivait la sienne au pays magique de leurs rêves. De nouveau il ressentait la douloureuse impression que lui avait produite la blancheur des couvertures de son lit, quand il était rentré chez lui désespéré, malade. Sa vie consistait donc en la mémoire et le culte des années finies, il ne songeait au présent, encore moins en l'avenir. Cependant il voulut peindre le portrait de Louise; effrayé, il tenait à se prouver que son adoration avait conservé de l'attache avec la matérialité.

Hélas ! il ne peignit pas Louise, mais évoqua son esprit, et aussi peu que possible anima son œuvre de cette vie que les épais, les inférieurs appellent et croient positive. Impression troublante, — l'être de sa vision, tant elle était d'essence divine, paraissait imprégnée d'un fluide d'une douce clarté; elle échappait à notre terre avec la grâce fuyante du feu follet, ne pouvant respirer que dans des sphères élevées, bien au-dessus de notre atmosphère. Son corps était vêtu d'une longue robe à traine ondoyante d'une soie violette, d'un violet appâli, mourant, avec des plis s'éveillant de reflets rosâtres sur les bords, atténués de demis-tons somnolents de moire et de mauve dans les creux. Sa peau tendue, fine comme du papier de Japon, laissait transparaître la sanguinolence laiteuse des chairs, et se nacrant du reflet des os, en faisait deviner l'aristocratique délicatesse. Et ses yeux, trouées par lesquelles son âme s'épandait en l'infini, exprimaient sa céleste passivité; elle donnait de la vie, et de la sienne, sans pouvoir en prendre. Jean, au contraire, avait regard inquisiteur, perçant d'un magnétiseur, aspirait les pensées des autres, ou imposait les siennes. L'artiste avait fait le portrait de sa divinité telle qu'il la voulait. Et il y avait un tel évanouissement de la matière, et une telle spiritualité fluidique dans toute l'œuvre que l'on croyait la voir à travers le sommeil rêveur d'une eau sans courant, sans ride. Et même pouvait-on la voir? N'était ce pas elle qui vous voyait? « Jean ressentit un bonheur douloureux quand il eut fini cette toile; et la pendit, au-dessus de l'autel, à la place où jadis se trouvait le Crucifix. Et régulièrement il venait à son adatoire, le matin avant de se rendre à son atelier, pour demander à son Esprit du courage contre ses malheurs, et le soir, à la tombée du jour, après le travail. Alors, surtout, il restait longtemps à la chapelle, et quand plus de bruit à l'extérieur

ne parvenait à lui, quand le monde se laissait oublier dans l'ombre de la soirée, il créait un autre monde à son âme. Agenouillé, il fixait ses chères reliques, et dès qu'il sentait en elles un courant de vie, guidé par ce courant il allait à l'Esprit d'où il émanait, et entretenait avec Lui de longues conversations dans d'inconnus espaces.... Où? — Dans d'inconnus espaces.

Un an s'était à peine écoulé depuis la rupture; un jour, le vieux médecin avertit Jean du retour de Louise. Il s'étonna que le jeune homme ne fut surpris, ni ému par cette nouvelle, et s'imagina même qu'il l'avait apprise par une autre voie. Jean ne sortit plus que rarement, et dirigea ses promenades de préférence dans les environs de la ville, car il craignait de la rencontrer. Et cela, il ne le voulait. Ne possédait-il pas son esprit? Et pourquoi voir son corps puisqu'il ne pouvait lui appartenir? Cependant, la sachant plus près de lui, son imagination était sans repos, sa volonté s'accroissait, il se croyait toujours plus en communication avec elle. Le hasard fit qu'il rencontra Louise deux ou trois fois; leurs yeux se croisèrent, Jean sentit parfaitement que son regard était soumis, qu'elle était attirée à lui. Il la salua le plus posément possible, sa main ne tremblait pas. Rentré chez lui, il se désespéra que Louise vécût encore, et qu'elle eût sur la terre une partie d'elle impossible à subjuguier. Oh! que n'était-elle morte? Elle ne serait qu'Esprit, et il saurait toujours l'évoquer!

Il pensait ainsi, car il prévoyait, dans son culte égoïste, que bientôt il aurait à soutenir une lutte plus rude encore. Maintenant il ne pouvait plus peindre, son âme était trop pleine pour qu'il exprimât ses émotions. Il était mélancolique, silencieux, quand ses amis venaient à ses mercredis, parlait peu, ou s'emportait exagérément et sa taciturnité couvant dans la sombre effervescence de son âme d'irrévélées et intrigantes souffrances, effrayait plus que ses discours embrasés jaillissant de ses lèvres comme de la lave. Assis dans un coin de l'atelier, le plus souvent il se taisait, n'écoutant même pas la conversation des autres, et il semblait s'entretenir avec un personnage invisible. Quelques uns craignirent à certains moments qu'il devint fou, tant ses yeux s'enflammaient de flammes étranges. Du reste, cet état d'âme aggravait sa maladie, ses accès le resaisissaient plus régulièrement. Des mois se passèrent pendant lesquels Jean s'efforça de travailler. Il ne put. Et cette impéritie le frappa. Alors,

rageant de son impuissance, il concentra les efforts de sa volonté à son culte. Et sa vie se partagea en de courtes promenades dans les campagnes et en de longs offices. Quelquefois il se consolait par la griserie douloureuse des paroles qu'il lui adressait, à elle. « N'était-ce pas profaner son amour que faire de l'art ? Non, la grandeur, la bonté, dont il se sentait rempli, ne serviraient qu'à l'entourer des feux de sa spirituelle passion. Pourquoi livrer aux indifférents le meilleur de soi, la quintessence de ses émotions ? Elevons-nous à un monde supérieur-lui disait-il, à voix basse. Les insensés quise rivent par leur seul vouloir aux vulgarités de la terre ! Mortifions notre corps, que nos esprits en puissent sortir, flammes subtiles, et s'unir. A deux, nous serons pénétrés du souffle de la nature, nous atteindrons à l'intime connaissance de l'Univers. Ne crois-tu pas comme moi, que nous enserrerons en nous ce qu'il y a de divin par les mondes ? Nos âmes ont été faites d'une même âme, pur esprit, nos douleurs viennent de notre séparation, formons un tout comme dans le passé. Sortis de l'infini pour souffrir des souffrances humaines, rentrons dans l'infini. » Et il pleurait, ému par la musique monotone de sa voix, sentant la profondeur de son adoration, craignant l'irréalisable de ses rêves. Puis après ces essors affolés vers d'utopiques jouissances, vaincu, il se rendait à la mélancolie qui filtrait, verdâtre, en son être, lent mais infaillible poison.

Tout à coup il tomba dans une tristesse noire. Il lui fallait plus d'efforts pour se mettre en relation avec l'Esprit, et ce n'était pas affaiblissement d'amour et de volonté de sa part, mais il sentait que de l'opposition était mise à leur commerce. Et cette lutte le faisait réfléchir. Que se passait-il en elle ? Et tant sa pénétration était développée, qu'il prévoyait le malheur : Louise était fiancée.

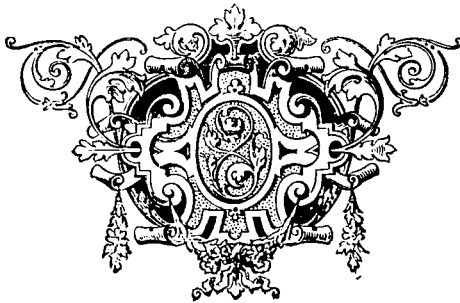
« Fiancée, elle, dont l'esprit lui appartenait, promise par le corps à un autre ! Elle voulait lui reprendre ses pensées ! Elle n'était donc pas si détachée des vils abaissements qu'il l'avait cru ! » Et, plus il sentait d'opposition, plus il luttait. Peu à peu, son besoin irraisonné d'adoration agissant, il se fit à l'idée du divorce du corps et de l'Esprit, et le crut possible. « Qu'elle abandonnât sa chair, que lui importait, pourvu que son âme lui restât. » Et après s'être abimé des heures et des heures dans son adoratoire à développer étonnamment sa puissance d'évocation, il en venait à la supplier, en pleurant, en répétant

toujours la même prière. Aussi quel bonheur, quand il ne rencontrait pas de résistance, quand l'Esprit de Louise s'unissait au sien sans combat. Cette victoire d'un instant endormait ses souffrances. « Oui, elle l'aimait toujours. On la forçait, sans doute, à se marier. Et puis, elle n'était pas parjure, puisqu'elle lui laissait son Esprit. » Des mois s'étirèrent, cruels par leur interminable durée. Il sortait plus rarement pour ne pas la rencontrer; maintenant que Louise allait être à cet autre, il se défendait plus que jamais de la voir. Et de lutte en lutte, bien que l'amour de Louise eût changé, Jean n'en voulait, n'en pouvait convenir avec lui-même.

Il eut subitement une idée étrange. « Pourquoi ne s'uniraient-ils pas, eux? Pourquoi ne lui donnerait-elle pas son âme, le jour même de son mariage? » Ce projet arrêté, il voulut se sanctifier et jeûna. Souvent il se baigna, pour rendre par les ablutions, la matière moins indigne de sa flamme divine. Et il se recueillit dans l'isolement. Le jour du mariage, il se leva très tôt, prit un bain, se vêtit d'une longue toge de lin blanc, et se rendit à l'adoratoire. Là, pas de prêtres ni de témoins; leur union ne devait-elle pas se contracter, spirituellement, et devant les Esprits? Pas d'orgue, la musique de ce religieux instrument, si supraterrrestre qu'elle soit, ne pénètre qu'en émouvant l'ouïe; et son être, sans le secours de sons extérieurs, trépidait de célestes chants de grandeur et d'amour. Lentement, les pieds nus sur les dalles froides, il se dirigea à l'autel, et leva la tête vers le portrait de Louise, ne fixant que ses yeux. Puis, s'agenouillant, il pencha son front sur les reliques et s'immobilisa dans cette pose, jusqu'au moment où midi sonna : leur mariage était consommé.

(A suivre)

HECTOR CHAINAYE



SPHYNGE

*Un fait des premiers temps qu'un songe m'a narré :
Aux confins pénombreux du chaos et des mondes
Une sphynge accroupie, entre ses griffes rondes
Avait nonchalamment pris un globe éthéré.*

*Son œil froid et hautain devant elle égaré
Scrutait le sens amer des énigmes profondes,
Et dans l'aube des jours et dans les clartés blondes
Devina le chaos germant et préparé.*

*Pourtant, elle broyait entre ses fortes serres
Cette création, que déchiraient les cris
Les lamentations, les plaintes, les prières.*

*Et quand ce ne fut plus que de sanglants débris
Qu'elle laissa déchoir dans la Ténèbre antique,
Calme, elle rétablit sa pose hiératique.*

CRÉPON

*Il est sous un ciel d'encre un îlot, isolé
Dans l'océan fougueux sans fond et sans limites.
Tombant on ne sait d'où, sur ce coin désolé
La glycine dépend sa grappe en stalactites.*

*Les Pangs, poissons divins au dos bariolé
Plongent sous l'eau, plus prompts que des aërolithes
Et l'Ibis au long cou dans les cieus envolé
Disparaît tout au fond de lointains insolites.*

*Le terrain sablonneux est perdu sous les jongs,
Des fantômes hagards au teint asiatique
Sy traînent tout courbés, aveugles, à tâtons.*

*Mais au couchant d'airain se dresse un pont féérique
Et l'on peut s'élancer outre les horizons
Plus loin que l'Ibis rose ou le Pang symbolique !*

JULES FRÉDÉRIC



CANTIQUE

Pour M^{lle} J. N.

*Vous avez la beauté des antiques statues
Et la grâce est en vous jointe à la majesté ;
Vos formes, de splendeur et d'orgueil revêtues,
Expriment l'amour calme et la sérénité.*

*Vous êtes la déesse impassible et riante ;
Vous avez la blancheur des marbres fabuleux ;
Et le chœur amoureux des ramiers s'oriente
Suivant les flammes d'or de vos larges yeux bleus.*

*Votre front élevé que couronnent les roses
M'apparaît lumineux comme un rapide éclair.
Après de vous, d'où fuient deuils et soucis moroses,
Le cygne au blanc plumage étincelle dans l'air.*

*Votre marche est pareille aux lentes harmonies
Qui semblent embraser, en se développant,
L'espace illimité des plaines infinies
Et dont le flot rythmique à travers tout s'épand.*

*Les célestes senteurs de cinname et de myrrhe
Volent à vos côtés et parfument vos chairs.
La clarté des ciels purs allume votre rire
Et des rayons divins flambent dans vos yeux clairs.*

*Vous voyez les soleils, mais vous ignorez l'ombre :
Dans l'éblouissement de la grande splendeur,
Vous foulez les meurtris dont le chemin s'encombre,
O vierge insouciant et pleine de candeur !*

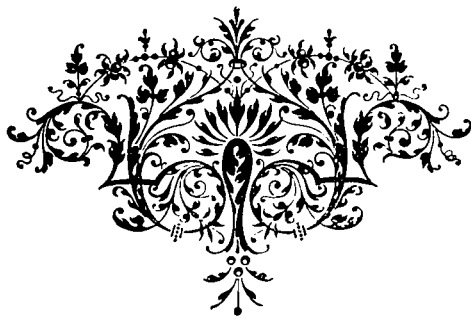
*Car vos autels sacrés regorgent de victimes
Qui vous crient à genoux leurs cris désespérés
Et vous montrent l'horreur de leurs douleurs intimes,
Sans que tombe un regard de vos yeux adorés !*

*Oh ! puisque jeune encor par la souffrance et l'âge,
J'ai vu mon tour venir de me tordre à vos pieds,
Puisque vous avez su fixer mon cœur volage,
Et que mes vieux dédains veulent être expiés,*

*O déesse ! du moins, quand ma voix vous implore,
Pour vous forcer à voir, et même à m'écouter,
Je veux, comme la voix d'une lyre sonore,
Religieusement la contraindre à chanter ;*

*Je veux que mon amour vous soit une auréole
Qui ne vous brûle pas de ses doutes amers ;
Je veux que le respect réside en ma parole
Plus profond que les cieux et que les vastes mers !*

ANDRÉ FONTAINAS





JOURNAL D'ANDRÉ

A Joris Karl HUYSMANS

NOTE

ANDRÉ, l'auteur des pages que je publie aujourd'hui, périssait récemment, à vingt-trois ans. — Ce memento douloureux d'un artiste inconnu, ce *carnet de sensations* me fut légué et je le crois digne de survivre. Peu goûteront, probablement, le charme ténu et délicat de ces notes ; leur apparente incohérence déroutera et fatiguera plus d'un lecteur.

La solitude où vivait André, aiguïsa singulièrement son sens psychologique ; faute d'autre sujet, il expérimenta sur lui-même l'instrument qu'il s'était forgé. Et quelle étude plus passionnante ? : scruter, analyser ses propres pensées, — leurs mobiles, leurs volitions, leurs fins ! Le *Journal* est le résultat de ces investigations. Il s'y mêle bien des répétitions, des idées spéciales à l'angle d'observation ; — nous avons tenu à maintenir son intégrité de document vrai, *d'œuvre vécue*.

Quelques mots sur l'homme : — André naquit faible et malingre ; on désespérait le conserver, on y réussit pourtant ; mais, à dix-huit mois, un violent et bref accès de fièvre le laissa atteint d'hémiplégie. Une semaine écoulée, la paralysie se localisa dans les genoux et la partie inférieure des jambes. Malgré des soins diligents, le mal devint bientôt irréparable. — Depuis l'enfance, on entretenait André dans l'espoir chimérique de la guérison, et pour le satisfaire son médecin prescrivait d'inutiles remèdes. Il ne souffrait aucunement, d'ailleurs, sinon de l'immobilité imposée par les membres atrophiés, morts.

C'était un esprit hautain ; — la fortune de ses parents, négociants enrichis lui permit des études approfondies et, en dehors de tout programme imposé, poursuivies avec une maladive ardeur qui hâta sa fin. Il dépensa en travaux intellectuels la vitalité qu'ingambe, il eût, sans doute, comme tant d'autres, éparpillée à tous les vents du caprice.

Il avait énormément lu et, dans sa jeunesse, un peu à l'aventure, sans

guide sûr. Mais cet amas de connaissances disparates, qui aurait déséquilibré une tête moyenne, se tria, se classa merveilleusement en cet extraordinaire cerveau. Plus tard cette fringale du livre se calma ; il synthétisa ses lectures, rejeta l'encombrant fatras des talents secondaires et son goût épuré et sévère ne retint qu'une restreinte bibliothèque. Le penseur s'éveillait en lui.

Je me liai avec André d'une assez étrange façon :

— Nous étions voisins, et presque chaque jour, je passais devant la fenêtre où il essayait de se réchauffer au pâle soleil d'avril. Cette figure gracile de malade, d'une blancheur ivoirine, éclairée par des yeux en lesquels la vie absente de la chair semblait s'être réfugiée, me hantait. Par une irrésistible sympathie, André, à mon passage, détournait son attention de son livre, nos regards échangeaient un muet salut, et marchant au hasard de mes pas, je me demandais quelles préoccupations assombrissaient cet inconnu, de quel mal il souffrait, et si nos misanthropies ne pourraient s'unir. Un jour, enfin, je reçus une lettre d'une écriture menue et timide, signée André. Il me disait qu'ayant lu, je ne sais où, un article de moi, un grand désir d'en connaître l'auteur le tourmentait, car, croyait-il, une amitié fructueuse pour tous deux *devait* naître entre nous. Un peu ma vanité d'écrivain chatouillée finement, beaucoup la volonté de resserrer une liaison esquissée aussi singulièrement, me poussèrent à obéir à ma curiosité.

Ma mémoire se reporte souvent aux soirs exquis où je m'attardais avec André ; sa conversation m'attirait chez lui, dans un grand besoin de sortir de la pestilentielle atmosphère de bégueulisme que nous sommes condamnés respirer. C'était une causerie nerveuse, étayée sur un réel savoir, parsemée d'aperçus originaux, de vibrants paradoxes, de rapprochements inattendus, et procédant par ellipses formidables.

Ou, à des jours, après quelques paroles, nous restions silencieux, longtemps ; le dialogue, tout mental, continuait, et nos intelligences jumelles ayant gravité ensemble, les mêmes mots nous venaient aux lèvres... Et, une joie nous emportait de reconnaître à ce signe notre évidente parenté spirituelle,

Les inoubliables heures envolées dans la cellule d'André, — ainsi dénommait-il sa chambre — rendent bien monotones, lourdes et moroses celles qui me restent à traîner, désapparié de ce ménechme intellectuel.

— Nous étions en communion intime sur toutes choses, idées, théories, admirations. Une identité parfaite de sensations, sans controverses. Je le pourvoyais des rares œuvres de valeur qui paraissent en ce temps et je me plûs à orner sa chambre de bibelots choisis, afin qu'aux heures de rêverie ses yeux pussent errer sur un horizon harmonié à ses pensées.

Dans un minuscule casier, à sa portée, se trouvaient les œuvres de Baudelaire et d'Edgar Poe. A côté de ces poètes de dilection, le *Louis Lambert* et la *Correspondance* de Balzac; plus tard, il compléta cette collection, feuilletée sans cesse, par ces livres d'un charme subtil et terrible : *A Rebours*; le *Vice Suprême*.

Il abandonna, vers son déclin, et à peu près complètement sa bibliothèque, pourtant nombreuse et composée de main experte et lettrée, pour se livrer au culte exclusif des pessimistes raffinés.

— *Faisons un peu de musique!*... incitait-il, parfois. Et il me récitait des pages de ses favoris. J'ai gardé le très profond souvenir de la séduction de son organe, cuivré, métallique et cadencé d'inflexions fascinatrices, qui s'ingéniait au rythme savant de la prose et des vers baudelairiens.

Le premier des *Petits Poèmes en prose* le captivait violemment. La réponse finale de l'étranger, d'une si exorbitante splendeur, le plongeait dans des extases infinies :

— *Eh! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger?*

— *J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages!*

Et le timbre affaibli et délicieusement mourant de sa voix, peignait l'inextinguible soif d'au-delà dont nous sommes altérés, — la fatigue des jours vécus et à vivre au milieu de choses déjà vues, dans le fracas de paroles déjà entendues, à laquelle nous succombons.

André me lisait aussi, mais rarement, des essais, de courts articles absolument supérieurs, dont il refusait de se dessaisir. Je l'entrepris à maintes reprises sur cette rigide résolution de ne jamais écrire pour l'impression. Il resta inébranlable. L'impeccable perfection de Baudelaire, de Poe, de Flaubert, désespérait ses ambitions littéraires. Sa thèse favorite était qu'infailiblement — avec une quasi-inconscience — s'il travaillait, il referait l'œuvre de ces maîtres, et que répéter maladroitement ce qu'ils avaient si parfaitement dit, lui semblait un vain labeur. Ce décalque malhabile des grandes œuvres l'éloignait des contemporains; il découvrait partout des analogies quelquefois impalpables. — « Un vers de Baudelaire dilué » — s'écriait-il alors.

Est-il nécessaire de parler de son caractère, bien assombri, mais charmeur et si doux? Les contristations d'essences multiples dont il saigna sont assez dénoncées par les pages du *Journal*, empreintes toutes d'une rancœur mélancolique et résignée. J'ai connu la femme qu'il aima — guère de temps, à la vérité — et qui, arrivant à la juste minute d'une crise plus aigüe d'amativité, fût, par occasion, l'objet d'un amour disproportionné à

son mérite. A mon sens, cette jeune fille, trop bien élevée, d'une insipide physionomie, d'une médiocre et superficielle intelligence, n'a jamais compris André.

Celui-ci, comme tous *ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités*, idéalisa la femme aimée; — rude fût le Calvaire désillusionnant. Il oublia vite la personnalité même et ne conserva, plus profond, que le sentiment de son impuissance constatée. L'âme crucifiée et meurtrie par les martyres subis, il saluait la mort prochaine ainsi qu'une Rédemption.

— Ne sont-elles pas profondément saturées de désespérance, les pages dictées par cet amour, — fané trop vite? Si une autre femme, compréhensive et comme il l'écrit: « poète » eut été l'amante désirée, à quelles extrêmes résolutions se fût aventuré l'esprit d'André?

Cette phrase saignante qui clôt le *Journal*, — saignante et vibrante de regrets: — « Hélas!... je sens battre en moi un cœur large et avide d'aimer!... » — nous dévoile la plaie toujours ouverte à laquelle succomba ce déshérité.

Affaibli, débilité par la claustration, il s'anémiait fatalement. Peu à peu, sa frêle constitution aidant, il inclina vers le Néant; le moindre mouvement l'essoufflait; son visage, à chacune de mes visites m'apparaissait plus amaigri, plus exsangue. Je le trouvai, un matin, dans un état fébrile; nous causâmes très peu, mais la lucidité de sa remarquable intelligence, entière encore, m'émerveilla par des aperçus plus subtils, fluides presque, indiqués par deux, trois mots concis. Ses paroles revêtues d'une sérénité auguste éveillèrent en moi des échos profonds et majestueux. — Quelque frayeur me resta de cet entretien — que j'ignorais suprême; une aperception de l'infini de l'*Au revoir* échangé me lancinait pourtant; — mes désirs surmontèrent l'évidence, — je me renforçai en ma quiétude.

En vérité, comment supportai-je l'effroyable nouvelle? — le lendemain, confiant, je retournai chez André, où j'appris qu'au milieu de la nuit, une hémorragie avait emporté la précieuse existence de mon unique ami.....

Quelles phrases, quels mots pourraient prévaloir contre des larmes?

A. G.

Très manifestement le *Journal* est incomplet; — il se peut que l'auteur mécontent des tendances littéraires et philosophiques de ses premiers feuillets les détruisit; ou ses parents négligents d'une œuvre dont la véritable portée leur échappait les ont-ils égarés? — Je ne sais; je donne ici l'intégralité du manuscrit en ma possession, pieusement respectueux de la volonté du compagnon disparu.

JOURNAL D'ANDRÉ

Septembre 83.

Je hais mon isolement et le chéris aussi, avec fureur. Son indéfectibilité me pèse, souvent. Nul doute que la possibilité de me mêler à la foule, me ferait éviter cette promiscuité douloureuse; mais je souffre de sentir ma volonté limitée par l'irréremédiable.

— Vers quels hommes choisis iraient mes sympathies, à quel centre intellectuel convergeraient mes actions si le charme ensorcelé se rompait. Hors, bien loin de cette atmosphère empuantie, où un remugle de sentiments étroits règne et m'étouffe; les angaries de la vie coutumière ne m'atteindraient plus dans le rayonnement d'un monde supérieur.

— Amère dérision, être contraint de vivre avec des gens immiscibles à votre nature; dont aucune idée ne rime aux vôtres, sans une sensation adéquate à vos sensations. Parler une langue qu'ils n'entendent pas; rêver à des choses dont ils n'ont point le soupçon! Impuissant à s'arracher de leur sphère, rester enchaîné à cette géhenne aux tortures sans cesse nouvelles; — citoyen emprisonné d'une race ennemie!...

Novembre-Toussaint.

Ce jour morne des récurrences lointaines apporte les alluvions des larmes d'antan, à mon actuelle tristesse.

C'est la grand'mère — *bonne maman!* — dont les traits s'accroissent dans les ténèbres où mon œil s'égaré. — Si douce, d'une toujours égale tendresse, elle capta mes amitiés exclusives d'enfant. Ses mains légères, effleurantes, étaient les seules qui pussent manier mes jambes endolories, sans m'arracher des cris; les seules paroles qui consolèrent mes primes tourments, sortirent de sa bouche.

Et le matin où elle mourût, l'aïeule tant aimée, il sembla à mon enfantine imagination être arrivée à la fin de toutes choses et que plus jamais on ne s'arrêterait de pleurer! Le cruel démenti de la réalité éteignit précocement, en mon cœur, le flambeau divinement coloré des illusions. Moi-même, à la longue, je pensai moins à la morte vénérée; d'autres, d'incessantes souffrances m'assaillirent; et il a fallu — ô ironie! — ce jour consacré au culte des disparus, pour raviver cette flamme qui, toujours couve sous la cendre: le souvenir!

Premier Janvier.

Plus malheureux aujourd'hui qu'à l'ordinaire; l'ennui des souhaits banals subis, toujours dans l'identique formule de convention, m'accable. Mes parents, même, n'ont pu trouver un accent réellement ému, que j'eusse senti *sincère*. Ces serremments de main, ces baisers me laissent insensible, hostile presque. Les mains indifférentes, les lèvres haineuses et enfiellées, à cette époque marquée, se distendent machinalement, comme pour accomplir une besogne maussade et infligée.

Quel défilé de types grotesques dans le salon, où l'on m'avait traîné. — Au déplaisir d'être éloigné de mes livres et de mes chers bibelots, se joignait la navrance indicible du dépaysage au milieu de ces meubles, qui ont toute la froideur des compliments d'apparat des visiteurs. — Ah! les horribles bourgeois, sans délicatesse, sans esprit ni cœur; leurs gros rires, leurs niaisés et stéréotypées plaisanteries m'écoeurent. Plus encore, la feinte compassion que respirent leurs paroles, le profond intérêt avec lequel ils s'enquièreent de ma santé. — Et devoir les accueillir d'un complaisant sourire, s'incliner à ces vœux menteurs, ne pouvoir leur cracher ce mépris, qui me suffoque, au visage!

Janvier.

Un an encore glissé au Néant. Je relis les pages déjà tracées de cet exutoire de mes intimes pensées et suis étomné du nombre d'idées émises qui me viendraient autres à cette heure. Combien d'adorations mortes, d'admiration disparues! exprimées en termes dithyrambiques, m'arrachent un sourire. L'évolution me semble avoir été trop rapide, pour certains, du moins. Ainsi Hugo; jadis, un enthousiasme délirant et aveugle jusqu'à affirmer son infaillible perfection dans les genres les plus divers; — maintenant, avec le respect dû à ce patriarche des lettres, je l'estime un lyrique incomparable — mais quel philosophe, quel politique! Je ne le lis guère; c'est Baudelaire qui a accaparé mon esprit d'une tyrannique et pourtant très douce oppression. Mes préférences éparpillées se sont condensées sur ces écrivains jumeaux: — Baudelaire, Edgar Poe.

J'ai l'admiration réfractaire pour ce qui n'est pas eux, la justice même; par je ne sais quelle singulière optique intellectuelle les poètes de l'époque présente, les grands aussi, me paraissent des échos affaiblis de ces poètes de dilection. Leurs disciples, inconscients souvent, les détaillent.

Leurs vers si cohobés, d'un alambiquage sublimé, ne se peuvent

mieux comparer, qu'à la précieuse essence de rose, dont une parcelle suffit pour parfumer des tonnes d'eau.

Lundi 7.

Il est étrange que je me forme une idée si nette des choses et des gens, moi, qui ai vécu exilé entre les quatre murs de cette chambre étroite. Je ne me souviens pas avoir vu une foule, le mouvement d'une artère puissante, ni un monument, ni un bois, moins encore la mer, autrement que sur de grossières vignettes et pourtant j'en conserve la silhouette très-vive dessinée sur la rétine, comme si une contemplation ancienne et oubliée, m'y avait, ineffaçablement, gravé leur image.

— Une seule fois, je sortis, roulé sur un fauteuil ; mais les regards de sympathique pitié que me jetaient, comme une aumône, les passants, révoltèrent mes sensibilités de malade et, pour toujours, je renonçai à ce divertissement.

Dès lors ma haine des hommes s'accrût encore. Voir des visages humains m'est une malplaisante charge ; les condoléances peu sincères qui s'y marquent à mon aspect, me sont autant d'insultes.

Plus vivifiante, l'idéale compagnie des éternels esprits, qui retrempe l'âme et console de la vacuité nauséuse de la vie réelle. Je ne murmure guère de l'incurable infirmité me dévolue par le Destin : — Si nombreuses les sensations que jamais je ne connaîtrai, affinées et d'une intense délicatesse celles qui restent. La perte d'un sens n'exacerbe-t-elle pas les autres ?

— L'affranchissement des sujétions mondaines, le bonheur de vivre hors du cercle d'action de certains individus méprisables, me paraît compenser par au-delà ce qui m'est interdit.

Exonéré des devoirs sociaux, si lourds à mes *semblables*, mon mal ne m'atteint que dans les jouissances matérielles de l'être, laissant intactes les facultés cérébrales, source de joies multiples, — de douleurs très amères.

M'éveillant guéri, demain, continuerais-je cette existence, ou avidement me ruerais-je aux plaisirs inconnus ? Interrogation redoutable.

Pourtant, bien des heures, j'ai rêvé, élaboré des projets, à l'époque où le docteur me berçait de ce mirage : la guérison!...

Les derniers espoirs ont sombré ; jusqu'à l'*In pace* du tombeau, je resterai dans ma présente condition, impotent !

Jeudi.

A certains jours, ma mélancolie ordinairement légère et d'un presque tendre gris, s'embrunit et par altérations graduelles, insensibles, permute

au noir le plus opaque. Je m'illusionne alors, errer dans les corridors inextricablement entrecroisés d'un babylonien labyrinthe, sans aucun point de repère, où une obscurité très dense m'enveloppe et m'opresse, et un pressentiment me pénétrant que jamais je ne reverrai la lumière, la prestigieuse clarté du soleil, remplit mon âme d'une incommensurable désolation.

— Image bien tangible de mon sort, sans issue, ni but, dirigé au hasard pareil au navire désemparé dans le fort de la tempête.

— Les ressouvenances m'assaillent sans relâche, décevante marée, qui bat en brèche mes résignations dernières et noye mon esprit aux abîmes du désespoir. L'époque — lointaine, lointaine! — où enfant, je voyais les autres enfants jouer et courir autour du fauteuil auquel j'étais cloué, — cette époque, surgit, presque désirable.

La conscience que j'avais de mon mal affreux, se mêlait d'une sorte de plaisir naïf, d'être plaint, mignoté, aimé mieux, qui me consolait un peu.

Le Minuit de beaucoup d'ans à sonné; ces enfants, auxquels j'enviais leurs récréations bruyantes sont aujourd'hui des hommes, — abhorrés ou chéris, qu'importe? — et obscur, oublié, dans l'esseulement de l'adversité, encore je les jalouse!

15 Janvier.

J'ai, moi aussi, auguré des amours surhumains, échafaudé d'idéals bonheurs, à deux; — de platoniques et très pures et très chastes amours; — des plaisirs de la chair avec des complices belles, inexprimablement, et savantes d'une exquise sagesse; — même, j'entrevis, quelquefois, la douceur du repos anonchali après l'assouvissement; — mais ces visions resteront éternellement, des visions!

Car, — quelle femme, fut-elle poète, voudra m'aimer, pitoyable valétudinaire et me dévoilera le paradis enfiévré auquel j'aspire? — Il n'en est pas, — je mourrai vierge, sans avoir apaisé mes fringales...

Et, je vois là le but secondaire, presque contemptible; la Joie, la suprême n'est-elle pas de se sentir respirer dans un milieu tendre, de savoir qu'une pensée répond incessamment à votre pensée, une souffrance à votre souffrance et que jamais vous ne pleurerez seul?... — Pleurer seul! Quel angoissement plus poignant?

(A suivre.)

ARNOLD GOFFIN



SOUS MON CACHET

LE SYMBOLE.

Lettre à JORIS-KARL HUYSMANS.

Dangereuse vraiment est ma demande, qu'en vers aussi l'on ait inquiétude désormais de la Vie et de ses Faits, si m'entend quelque distrait esprit. Car il pourrait croire à un photographique reportage, sans choix et sans pensée.

Que surgisse donc un mot du Symbole: savoir symboliser, c'est savoir l'Art.....

Préoccupé de la Vie moderne, que je peigne, arrêtant son geste mécanique et même et son étriquée dégaine, le moderne gommeux, ce ridicule lorgneur aux yeux pâles? Que même je sauve les quelques idées noyées en son cerveau délirant: certes, aussi inutile que lui sera mon œuvre.

Mais que le hasard des documents me permette de réunir, dans le tremblant crépuscule d'une race qui va finir, ces deux jeunes êtres étranges: l'Un, ne voulant de son impuissance convenir, et se débilitant vainement en la mâle étreinte d'une purpurine Courtisane, — méprisante royalement et hâtant avec sourire la mort de ce corps avorté: l'Autre, héritier de la valeur des Aïeux descendue à la cruauté idiote, et aux cours de son antique manoir plumant vives des poules?

Qu'au dessus d'eux maintenant, je sculpte en un marbre blanc leur seigneuriale devise: et là se prouvent la perversion mystérieuse du sang trop vieux, le détraquement des décadences; et un tragique Symbole se dresse, suggestif!.....

Vraiment, les vers, pour ne parler sans cesse de Baudelaire et Mallarmé, je ne sais où trouver l'exemple du Symbole, qui doit être donné. Mais, allons à la prose. C'est là, quand je ne songe aux deux Maîtres, que je vais chercher la poésie dont je me délecte.

Qu'est-ce donc que le Ventre de Paris, sinon la plantureuse synthèse de

deux millions de ventres, le *Symbole de Paris-qui-mange*? Et, pour venir à de plus subtils et tourmentés tableaux, avec quelles vibrations elle vit, la personelle *Vérole*, dans toutes ces tropicales fleurs aux floraisons honteuses, en le clair-obscur où les contemple de son regard songeur l'évocateur Des Esseintes!

L'on pourrait s'écrier que je suis aveugle en vérité, de ne voir ailleurs le *Symbole*. En effet, il est des poètes, et beaucoup qui symbolisent — à leur manière:

Leur pièce de vers, similaire à quelque sermon, se divise en deux parties. Première partie : tableau matériel et, paraît-il, symbolique. Et, pour fixer nos yeux, que ce soit ceci, qui ne sortira de leur habitude : la Seine, noire entre ses quais esseulés, coule hivernale; une pluie universelle et fine tombe, et les reverbères se mirent en l'eau sinistre.....

Deuxième partie : explication gratuite et inattendue du symbole. La Seine, c'est le cœur du poète, la pluie l'ennui, et le reflet des reverbères, ô la Femme qu'il aime! c'est le lointain souvenir de ton cruel sourire!

— Ce qu'il fallait démontrer, comme l'on dit en géométrie.

Non! l'Art, ce n'est pas ainsi, n'est-ce pas? sans méditation vouloir faire, — vide musique d'un sourd enorgueilli, — un semblant sans signification chanter?

C'est savoir : des *Faits* épars et, s'ils demeuraient seuls, inutiles toujours, composer un mystérieux accord, — le grand *Fait* synthétique en qui palpitent les éternelles idées : C'est savoir, réel et suggestif, composer le *Symbole*!

Alors, éternel par les vérités éternelles et principales qu'il figure, il sera là pour être compris subtilement des lecteurs à l'esprit frère de notre esprit, dignes de méditer après nous la mystérieuse Leçon!

(A suivre.)

RENÉ GHIL.





NOUVEAUX CONTES MÉLANCOLIQUES

LA VIEILLE FENÊTRE

A la Mémoire de mon ami Gustave Charlier

Et ses pensées mélancoliques retournent
vers le passé.

OSSIAN.

Dji n'sé roûvi...

DEFRECHEUX.



TRANGETÉ : je revoyais souvent une vieille fenêtre. Elle s'ouvrait, sous un hangar, au fond d'un fournil encombré. Ses carreaux, de moyenne grandeur et verdâtres, s'irisaient comme la gorge des colombes. Pas de rideaux. Sur la tablette, un moulin à café, une écuelle pleine de clous et une grosse bouteille d'où sortaient des feuilles de laurier-rose. Dehors, une baguette appuyée contre le châssis, puis la charpente vermoulue du toit et un pan du potager.

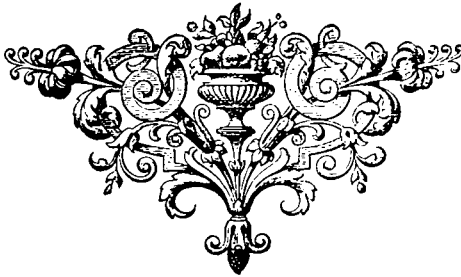
Voilà tout.

Aussi, m'étonnais-je de l'inexplicable attrait de cette fenêtre sur moi. Quand nous emménageâmes, elle me retint longuement, animée qu'elle était d'une magie vague. Je la quittai, mais j'y revins avec persistance. Un jour, je voulus la dessiner : je dus y renoncer, sentant autour d'elle, sans les voir pourtant, d'innombrables poésies pensives et douces que le crayon n'aurait pu fixer. Je jouissais de ma fenêtre comme d'un trésor. Passais-je près du fournil, j'entrais pour lui donner un regard. Et souvent, la nuit, quand je travaillais seul dans la cuisine, aux heures de fatigue ou de tristesse, je prenais le quinquet et m'allais asseoir devant. Vertigineuse vision, obscurément miroitante

dans la clarté, elle arrivait alors à m'émouvoir profondément. Jamais chose étrangère ne m'avait paru vivante à ce point. Une atmosphère où fourmillaient invisiblement des souvenirs exilés et lointains, vibrait, en mon cœur, autour d'elle; et certain soir que je vis à côté la tête blanchissante de ma mère vaquant aux soins du ménage, un trouble prestigieux me remua. Comment expliquer? A la fin, je me laissai charmer sans plus chercher à comprendre. J'aimais la vieille fenêtre comme un être mystérieux et bienveillant, un objet-fée; et, l'année suivante, quand nous déménagâmes, j'allai une dernière fois la regarder, avec un serrement dans ma douloureuse poitrine. Le croiriez-vous? je faillis avoir des larmes en m'arrachant d'elle; et, après dix mois, je ne l'ai pas oubliée : cent fois, elle m'est apparue!... Or, tantôt, comme je rêvais au coin du feu, ma rêverie s'étant arrêtée par hasard sur elle, je me suis tout à coup levé rayonnant : la vieille fenêtre ressemblait à celle du fournil de ma maison natale que j'ai quittée enfant.

Liège, 20 février 85.

CÉLESTIN DEMBLON.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

JEAN LORRAIN. — *Viviane, conte en un acte.* — Paris, E. Giraud et C^e, 1885.

C'est à la vieille et si profonde légende de Viviane et de l'enchanteur Merlin que le poète du *Sang des Dieux* a demandé le frère et ravissant sujet de ce conte. Il n'a point cherché le symbole : la confiance de Merlin et l'astuce de Viviane sont les deux lieux-communs légendaires sur lesquels Jean Lorrain a jeté la pourpre de ses beaux vers. C'est de la musique, et de la musique qu'on voudrait entendre chanter par Sarah Bernhardt :

Myrdhinn, apprends-le moi, ce charme fait de danse!
D'ombre et de pas rythmés dans un puissant accord,
Notre amour en sera plus intime et plus fort.

Le secret partagé nous donnera le calme,
Je serai plus à toi, quand je serai ta palme,
Ta gloire, ton secret.....

Dans la médiocrité croissante et redoutable du jeune Parnasse français, Jean Lorrain est une des rares têtes que le soleil des beaux vers caresse en se couchant. Il est inégal, certes ; sa discipline d'écrivain n'est pas toujours assez sévère ; mais il n'est pas donné au premier venu d'être inégal, en ce joli temps d'égalité. Et, Jean Lorrain n'aurait écrit que ses superbes sonnets du *Sang des Dieux*, qu'il dépasserait encore de toute sa hauteur la plupart de ses frères en rimes. Il a le sens de la splendeur des

mots et l'instinct de leurs harmonies. Il a retrouvé quelques belles couleurs de vitrail et de missel. Il est un des derniers fervents de la Beauté fière. Sa voix n'est ni très étendue ni très souple, mais elle regagne en richesse ce qu'elle perd en variété ; et, il a admirablement fondu dans certaines pages de son œuvre, dans *Les Ephèbes*, par exemple, l'art hiératique des époques anciennes et des douloureux frissons de la fièvre contemporaine. C'est à la fois un Grec d'Orient qui nous devine, et une âme moderne qui se souvient.

..

M. Charles Buet, publiée à la *Nouvelle Librairie Parisienne* (E. Giraud et C^e, 18, rue Drouot), deux volumes d'un genre bien différent.

Le premier, MÉDAILLONS ET CAMÉES, renferme une série d'études intéressantes et curieuses sur Barbey d'Aurevilly, François Coppée, Paul Féval, Mme Paul Féval, Louis Veuillot, Emile Zola, Alphonse Daudet, Léon Cladel, Rollinat, Léon Bloy. — Il y a même un chapitre consacré aux Bas Bleus, et un autre à Sarah Bernhardt. C'est là de l'histoire littéraire, anecdotique et pittoresque, avec des aperçus absolument nouveaux, de fines remarques, d'une extrême ori-

ginalité de forme. Ce livre fera quelque bruit, et mérite un succès que la critique ne lui marchandera pas.

Le second, *CONTES MOQUEURS*, est d'une ironie spirituelle; ce sont des récits dramatiques, d'une fantaisie presque sérieuse, d'une variété infinie. Les passions les plus vives, les sensations les plus fugaces, les sentiments les plus subtils, l'amour et la peur, la jalousie et l'orgueil, dans leurs manifestations les moins ordinaires, y sont observés et analysés puissamment. Ce n'est point là un recueil de contes banals, simplement agréables à lire; c'est un livre à garder parmi ceux qu'on relit. La *Chambre jaune*, la *Chaîne de corail*, la *Pipe de Zbarra*, le *Dompteur de chats*, les *IX*, que les lecteurs de la *Basoche* ont pu apprécier, sont véritablement des œuvres vigoureuses, et qui ajouteront à la réputation littéraire de M. Charles Buet, auteur de ce drame hardi, le *Prêtre*, qui eut naguère un si grand retentissement.

∴

L'Homme à Passion, par Ernest d'Orllanges; chez l'auteur, rue de Sèvres, 61, Paris.

M. Ernest d'Orllanges a publié, il y a quelque temps — *les Nuits Parisiennes*, un volume très osé, et dans lequel l'auteur révélait de l'originalité et du talent. Quelle plate dégringolade il fait avec son *Homme à Passion*! un livre banal, nul, absolument vide, composé de nouvelles bonnes tout au plus à noircir les colonnes d'un torchon à tendances malpropres; — nous disons « à tendances » car *l'Homme à Passion* essaye d'être sale, mais n'y parvient que bien lourdement, quand il y parvient.

Nous ne sommes pas suspects de bégueulisme; pourtant, nous avons déli-

catement déposé *l'Homme à Passion* dans la hotte. La seule chose un peu drôle du volume est une épître préface très raide à Francisque Sarcey, non : Farcey, la Lumière du « *XIX^{me} Siècle*. »

∴

Misère et Luxure par Henry de Classant. 1 vol. J.-B. Moens, Bruxelles.

M. Henry de Classant, « *un jeune qui s'en fait accroire* » ne nous en fait pas accroire du tout; son volume est bien une misère, ou peu s'en faut, et la luxure qu'il y a voulu mettre, n'est que de la malpropreté voulue et cherchée.

Quelques rares pièces, bien frappées, sonores, à peu près correctes, surnagent dans la nullité et l'incohérence du reste.

Les vers de onze, treize ou quatorze pieds, voire plus, abondent dans l'œuvre autant et plus que l'ail dans le saucisson de Provence; c'est d'ailleurs un vrai saucisson que ce livre, où l'on trouve absolument de tout, excepté ce que l'auteur a cru pouvoir y mettre: un peu de poésie et d'art.

Qu'est-ceci, par exemple :

« Reconnais ces tétons au crin ébouriffé;
A présent, ils ne sont que des sacs à café
Plats, dégonflés, salis, ayant perdu leur marc
Dans le combat des sens, grotesque cauchemar
Des nombrils se collant sans le moindre souci
Sur la peau que garnit un vilain poil roussi.....

Brûlons du vinaigre !

Par exemple, c'est une des mauvaises farces du volume, certes riche en ce genre, mais contenant, ça et là, une poésie qui ne fait pas sourire.

M. Henry de Classant est de nos bons camarades; aussi, sommes-nous fort à notre aise pour lui dire ce que nous pensons: *Misère et Luxure* fait grand honneur à son éditeur, qui l'a imprimé avec un soin et une recherche parfaits.

Les Amours Corses, par Philippe Tonelli; Calmann, Paris. 3 frs. 50.

Monsieur Philippe Tonelli, un Corse mil-huit-centrenteux, — le *Chat Noir*, qui ne se gêne pas, l'appelle son spirituel ami — vient de commettre là un livre trop mauvais pour en dire du bien, et, ce qui pis est, pas assez mauvais pour en dire du mal.

..

Pour paraître prochainement : LES CONCUBINS, un volume de nouvelles, par Camille Lemonnier, qui vient de terminer dans le *Tour du Monde* la description de la province de Namur (3 livraisons, nos 1273 à 1275).

..

Revue des Revues. A lire, dans la *Société Nouvelle*, n° de juin, les articles d'Emile Verhaeren, sur Joseph Heymans, et d'Octave Maus, sur le Salon de Paris; le critique cravache fièrement les gloires de carton et de fer-blanc qui y tiennent la rampe; son plaidoyer éloquent et énergique en faveur des artistes qui ont l'orgueil de leur art, est d'un sincère et d'un jeune.

..

Dans la *Minerve*, les articles hautement intéressants de MM. de Crollanza, de Lamothe, Barrès, sur *Rosa Mystica*, Charles Buet, et les beaux vers de Laurent Tailhade et Zénon-Fière.

..

Sommaire de la *Revue Contemporaine*, n° de juin :

Victor Hugo, étude critique, par Edouard Rod; — Pœuf, nouvelle (suite),

par Léon Hennique; — Jeunesse, poésie, par Gabriel Vicaire; — Agha Véli, poésie, par Jean Moréas; — Les funérailles de Victor Hugo, par un Hugolâtre; — de quelques déterminatifs dans les styles décoratifs, par Paul Rouaix; — le Naturalisme en Espagne, par A. Savine; — les Russes et les Anglais en Asie, par Edouard Nicolas; articles critique, bibliographie, musique et théâtres.

Prix du n° : 2 fr.; bureaux, 2, rue de Tournon, Paris.

..

Sommaire du n° de Juillet de la *Revue Wagnerienne*, (publication mensuelle, directeur : M. E. Dujardin; bureaux, 79, rue Blanche, Paris, prix du n° : 1 franc).

1° Chronique (Lohengrin et les œuvres de Wagner à Paris; les opéras et les drames de Wagner) par E. Dujardin.

2° Le prélude de Lohengrin, paraphrase par Liszt, avec commentaire de Wagner et interprétation de Baudelaire.

3° Le pessimisme de Richard Wagner, par Théodor de Wyzewa.

4° A propos de Sigurd, par J. de Brayer.

5° Le Symbole de Lohengrin, par G. Noufflard.

6° Histoire du Théâtre de Bayreuth (suite).

7° Beethoven, par R. Wagner.

8° Le Mois Wagnérien.

9° Publications nouvelles, correspondances.

..

Sous presse chez Henry Kystemaekers:

La Chair, étude d'argot, par Oscar Méténier;

La Teigne, mœurs parisiennes par L. Descaves;

Petiteau, par Francis Poictevin;

Syphilitique, par Adolphe Tabarant.

∴
Viennent de paraître :

Toques et Robes, par Arth. James, 1 vol. Superbement édité sur papier de Hollande, couverture en parchemin, illustrations d'Amédée Lynen ; Ferdin. Larcker, Bruxelles.

Notes sur la Littérature Moderne, par Francis Nautet. 1 vol.

Le Roitelet, par Célestin Demblon ; 1 volume très artistiquement imprimé par J.-B. Moens, pour l'Éditeur Giraud, de Paris.

La Nuit. poésies par Rodolphe Darzen ; très beau volume sur papier vergé, couverture en parchemin, tirage à petit nombre.

Nous parlerons de ces œuvres dans notre prochaine chronique littéraire.

∴

De la Revue Wagnérienne :

« On annonce que le nouveau directeur du Théâtre de la Monnaie n'a pas l'intention de reprendre, à la saison prochaine, les représentations des *Maîtres Chanteurs* ; en revanche, il est question de monter *la Walkyrie*, traduite par M. Victor Wilder ; quelques personnes bien informées déclarent même la nouvelle certaine ; il serait bizarre alors, que les *Maîtres Chanteurs*, dont le succès a été considérable, fussent oubliés. »

∴

La maison Moens vient de faire paraître, très soigneusement publiée dans le format de l'ancienne collection Laurent, si appréciée des Bibliophiles, *la Guerre des Dieux* d'Evariste Parny ; *le Balai ou la Bataille des Nonnes*, du joyeux abbé Dulaurens, suivra de près *la Guerre des Dieux* ; c'est un beau début pour la mignonne collection que notre éditeur se propose de former, avec les charmantes œuvres des poètes galants du XVIII^e siècle.

∴

Au Conservatoire. Concours de calisthénie.

Malgré les efforts de M. Vermandele, le sympathique professeur de mimique, le concours n'a pas été brillant en général.

Cependant du côté des demoiselles nous devons signaler M^{lles} Fierens, la nouvelle recrue de la Monnaie, qui a mimé avec beaucoup de talent le rôle de Sélika de *l'Africaine*, et M^{lle} Grégoir, une exquise Marguerite.

Du côté masculin, M. Royer, s'étant montré très supérieur dans la difficile scène du 3^e acte de Guillaume Tell, s'est vu placer au dernier rang par le jury. Au Conservatoire, le contraire nous eut étonné.



L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

En vente aux bureaux de la Revue

Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature

paraissant le dimanche, 4^e année.

Abonnement : 10 fr. — Administration :

26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.

Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LE GÉNÉRAL NOIR

Gazette littéraire illustrée, 15 cent. le n^o;

ABONNEMENT : France, 10 fr. par an.
Union postale, 12 "

Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart,
PARIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

chez Callewaert, 26, rue de l'Industrie

LA FORGE ROUSSEL

Par E. PICARD

Edition définitive, tirée à petit nombre. — Prix : Grand Japon 60 francs ;
Chine Genuine 40 francs ; Hollande 25 francs.

Vient de paraître : **LE ROITELET**, par Célestin Demblon ; prix : 1 franc.
En vente aux bureaux de la Revue.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Etudes, Chronique, Morceaux choisis, Critique littéraire

DIRECTEUR : D^r E. VALENTIN

Belgique, 6 francs par an. — Union postale, 7 fr. 50 c.

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

TOQUES ET ROBES

ESQUISSES JUDICIAIRES

PAR

Arthur JAMES

Un superbe volume sur papier de
Hollande, avec couverture en parchemin ;
illustrations d'Amédée Lynen. Larcier,
édit. 3 fr. 50.

LA REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE

paraît le 25 de chaque mois

Prix du numéro : 2 fr.

Abonnement pour la Belgique :
22 fr. par an.

Bureaux : 12, rue de Tournon.
PARIS

En vente à la Maison Moens, 7, Galerie Bortier (Comptoir de librairie
musicale) : *Tonkin Polka*, par Donon et *Clair de Lune*, valse brillante, par
Moon ; dernières nouveautés ; 0,65 cent. le morceau.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

—
PRIX DU NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES
—

Lundi 13 Juillet 1885

N° 9

S O M M A I R E

I. JEAN LORRAIN	LES IDOLES
II. HECTOR CHAINAYE	LE TRIANGLE : (B) LES ESPRITS
III. ANDRÉ FONTAINAS	CANTIQUE, POÉSIE
IV. JULES FRÉDÉRIC	SONNETS
V. ARNOLD GOFFIN	JOURNAL D'ANDRÉ
VI. RENÉ GHIL	SOUS MON CACHET (suite)
VII. CÉLESTIN DEMBLON	NOUVEAUX CONTES MÉLANCOLIQUES

CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE. — LES NOUVEAUX-NÉS

J.-B. MOENS, libraire-éditeur
7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



LA BASOCHE

N° 10. Août 1885

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n^o 3.

BUREAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des Jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande accompagnant l'envoi.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

Nous publierons dans nos prochains numéros :

Une étude sur le livre de M. F. NAUTET : *Notes sur la littérature moderne, 1^{re} série*; un fragment d'un roman en préparation de notre collaborateur FRANCISQUE MARRAS; la fin du *Journal d'André*, de M. ARNOLD GOFFIN; quelques pages inédites de : *Les Lepillier*, le roman actuellement sous presse de M. Jean Lorrain; *Madame Bovary*; la suite de l'étude de M. ERN. MAHAIM sur Gust. Flaubert; une nouvelle de M. Hect. Chainaye : *Camera Obscura*; la continuation des études : *En Province*, de M. B. O. VALMAJOUR, dont la première a obtenu un si vif succès, etc., etc.

Des vers de MM. André Fontuinas, Jules Frédéric, René Ghil, Quentin Héva, Georges Khnopff, Jean Lorrain, Albert Mennel, Stuart Merrill, Raoul Russel, Aug. Vierset, etc., etc.

Nous reprendrons, au prochain n^o, pour les faire paraître désormais aussi régulièrement que possible, la série de nos chroniques sur l'art et l'actualité, interrompues par la période des examens universitaires.

M. MARIUS REMY est attaché à la rédaction de *la Basoche*, en qualité de chroniqueur musical.

HOTTE AUX CHIFFONS.

L. B. Anvers. — « Orangers » est insuffisant, forme très convenable, mais sujet vieillot et usé. Au revoir.

J. M. R. —

« Que l'enfant soit béni de tous ceux qu'il approche,

« Tous aimeront bien sûr à l'entendre vagir ;

« Cet enfant d'Apollon se nomme *la Basoche*,

« Révons pour elle un long, éternel avenir ! »

!!!!...Très merci, cher poète; voire, ferons-nous mieux pour elle que de lui rêver un long avenir. Tous les Clercs vous vagissent leur vive reconnaissance.

J. F. — Ohé! l'Hermitte de Nafraiture, canton de Gedinne! On attend de tes nouvelles, et une preuve de ton travail.

Albert. Mén. et ses copains. Gand. — Êtes-vous morts? Si oui, faites-le nous savoir, afin que soyons fixés.

Marius Remy. — Attention, compagnon; voici bientôt pour toi l'heure de monter sur le pont. Ne nous oublie pas.

P. Montane. Gand. — Bon. Passera. Attendons d'autres et plus nombreux envois pour nous faire opinion sur vous.

Aug. V. — *Pax et Spes* n'est pas du tout au panier, très féal; c'est plutôt *la Camarde* qui pourrait bien y aller, à cause de sa première strophe. Comptons violemment sur les fruits de ta fréquentation automnale avec les Muses. Cordiale poignée de main.



LE TRIANGLE

A mon ami Ch.-Henry de Tombeur.

C

LES HOMMES.

VERS minuit ils sortirent tous trois. Jean avait l'habitude, après la soirée du mercredi, de donner un pas de conduite aux amis; il accompagnait Léonard jusque chez lui, puis celui-ci revenait, et ils faisaient plusieurs fois cette promenade, oubliant leur fatigue. Ils aimaient la nuit, où le relief et la couleur des choses se fondent, mais où frissonne leur âme magnétique en communauté avec l'âme du tout. Puis ils habitaient sur des hauteurs, et de là, le spectacle était souvent troublant. La ville étendue dans la vallée dormait d'un gros sommeil à la respiration embarrassée; et des toits, des rues, des quais, du fleuve, s'élevaient des fumées bleu-pétrole et des vapeurs vert-absinthe aux contours fantastiques, traversées, déchirées par d'irritantes lumières. Sous ce ciel plein de souffrances, la ville semblait une énorme bête, qui aurait couru la journée durant, à travers tout, et arrivée la nuit dans la vallée y serait tombée lourdement, abattue par un sommeil subit comme un taureau frappé par le maillet du boucher. Ses poils mouillés fumaient, son épine dorsale, ses nerfs tendus, surexcités, dégageaient des étincelles électriques; et quand, poussé par le vent, un gros nuage passait sur l'énorme bête, son échine couverte de sueurs devenait plus phosphorescente, comme si elle eût été frottée par une main rapeuse. Jean s'appuyait au bras de Léonard, pour marcher plus facilement, et aussi

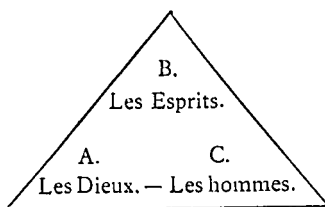
pour se sentir près de lui. Car entre ces deux amis une telle intimité s'était établie qu'il ne leur était plus nécessaire de parler pour se communiquer leurs impressions; ils se regardaient ou se donnaient le bras, cela suffisait. Ce soir là, Jean s'étant emporté à discuter se taisait, songeur, morne. Il en coûte de pénétrer la nature; quand un homme y est parvenu, autant qu'il est humainement possible, il s'aperçoit qu'il y a laissé de son être. La nature se venge d'avoir été devinée. Tous trois marchaient lentement. André sur qui ce silence faisait impression, et qui dans l'obscurité avait peur de Jean, sans qu'il s'expliquât sa crainte instinctive, se plaça à côté de Léonard et lui parla. Les enfants effrayés dans la nuit et qui redoutent le terrible *quelqu'un*, chantonnet pour écarter le méchant Esprit. Ils arrivèrent à la maison d'André. Celui-ci souhaita la bonne nuit, et rentra, troublé de l'intonation émue dont Jean lui dit au revoir. « Il y avait dans sa voix, la tristesse d'un adieu, pensa-t-il. Quel être bizarre! » Pris d'un vague épeurement entre les murs du corridor qu'il ne voulait pas toucher, il entra et alluma vite une lampe.

Comme Léonard se dirigeait, à son tour vers sa demeure : « reviens avec moi, lui demanda Jean, je dois te parler. » Ils retournèrent, Jean s'étant replongé dans sa rêverie. « Hé bien, lui dit Léonard, touché dans son amitié; pourquoi as-tu été aussi agité aujourd'hui? Tu te mines, mon pauvre ami. Et ta maladie n'est pas la cause de tes sombres tristesses et de tes exaltations subites. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas Jean? Dis-moi tes peines, je puis te consoler peut-être ». « Tu le sais, répondit Jean, je te l'ai souvent répété. Je ne dois rien te révéler. Et ce n'est pas à toi que je refuse de parler. Je suis certain que tu ne confierais pas mon malheur à un moribond. Mon âme, vois-tu, est pleine d'un désolément qui doit rester inconnu à toute âme. » Et il se raidissait, articulant sèchement ces derniers mots, comme pour fermer son être à l'esprit pénétrant de Léonard. « Je voulais t'apprendre, ajouta-t-il, que tantôt, à cinq heures du matin, je pars en voyage. » Léonard aurait voulu connaître la cause de ce brusque départ, mais il sentait que toute question serait inutile. « Léonard, continua Jean, j'ai à te demander de prendre soin de mon atelier, et d'y travailler. Toi seul es digne d'y faire de l'art. J'ai soulevé la discussion de ce soir pour te le faire comprendre et j'ai vu avec bonheur qu'il s'expliquait à toi. Dans mon atelier, entends-tu,

j'ai tracé mes croyances, j'y laisse mes œuvres, tu les respecteras, m'ayant compris par le cœur et le cerveau. Acceptes-tu? » Ses paroles entraient solennelles dans le silence, comme les vœux d'un agonisant. Profondément ému, Léonard inclina la tête. Quand ils rentrèrent, les domestiques étaient occupés à préparer les malles, et comme le temps pressait, les deux amis prirent en hâte leurs dernières dispositions.

Peu avant le départ, Jean se leva, et dit à Léonard : « Je dois me retirer seul quelques instants. Me le permets-tu? » Traversant le jardin, il se rendit à la chapelle. Après s'y être enfermé, il brûla, devant l'autel, sur les dalles noires, les reliques frémissantes de souvenir qu'il avait religieusement conservées, s'agenouilla devant les cendres et les répandit dans l'air avec le geste d'un semeur; puis, il brûla le portrait de Louise à la même place. Léonard qui, intrigué, avait entendu marcher dans le jardin et s'était approché de la fenêtre, vit les petites vitres de la chapelle s'enflammer de lueurs inquiétantes. Il voulait y aller, mais se rappela que Jean avait désiré être seul. Bientôt celui-ci revint.

« J'ai encore un service à te demander, dit-il. Et s'asseyant, il traça quelques lignes sur une page, puis il ajouta : « Je te charge de faire démolir la chapelle. Je désire que les travaux commencent le plus tôt possible, et que l'on transporte les déblais n'importe où, mais que l'on n'en laisse rien dans le parc. » Jean sentit les regards de Léonard se porter curieux sur lui. Il continua sans lever la tête. « A l'endroit où se trouvait l'autel, tu feras placer une grande dalle de marbre blanc, que l'on couchera sur terre; au milieu de cette dalle tu feras tracer ce dessin et écrire ces trois mots. » Il lui passa le plan qu'il venait de crayonner :



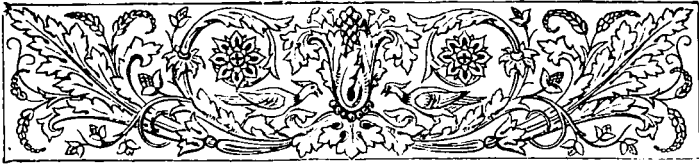
« Devient-il fou? » se demanda Léonard. Jean devina la pensée de

son ami, et le regarda fixement. Ce regard ferme prouva à Léonard qu'il avait été lu, et que Jean avait une raison secrète pour donner cet ordre étrange. Et il lui répondit : « J'agirai comme tu le désires. »

Une demie-heure après Jean était assis dans un wagon ; les yeux fermés, il s'était collé le front contre la vitre glacée où les signaux rouges et verts jetaient par instants leurs réverbérations énervantes. Il se sentait enlevé du lieu où il avait tant souffert, il glissait dans la nuit vers un autre pays, et là romprait avec le passé. Cependant, maintenant qu'il s'éloignait de sa ville, il avait besoin de penser aux circonstances de son départ, et il se les rémémora brièvement, se jurant bien qu'après il n'y penserait plus.

Le matin, il avait rencontré Louise. Le torse légèrement penché en arrière, elle se soutenait au bras de son mari. En passant près de lui, gênée sans doute, elle avait détourné la tête. Elle était enceinte. Lui, pendant quelques secondes, était resté cloué sur terre, puis il était rentré en sa demeure, lentement, aussi lentement que le jour où il avait dû rompre avec sa fiancée, n'ayant aucune idée précise, ne voyant rien, n'entendant rien sur son passage, mais sentant un grand effondrement en son être. Chez lui, il avait pu réfléchir. Louise était enceinte. Il comprenait maintenant l'impossibilité du divorce de la Chair et de l'Esprit. Et il répétait : Impossibilité. Impossibilité. Car Louise avait dû donner de son âme à cet enfant qui allait naître d'elle, participant de son être et de l'être de l'autre. Et son devoir était de l'aimer. Tout rapport entre leurs Esprits serait criminel désormais, plus criminel que ne le serait l'attirance de leurs corps. Lutter contre un homme était partie égale. Et du reste il n'avait pas volé au mari l'amour de Louise, c'était le mari qui avait voulu le lui voler. Mais enlever à un enfant l'amour de sa mère, non. Et dans le recueillement, il en avait appelé à l'Esprit Supérieur, qui l'avait approuvé. La matière avait donc vaincu l'Esprit ; il s'inclinait ; c'est pourquoi il avait brûlé tout souvenir, fait abattre la chapelle. Et, tandis que le train filait, déchirant la nuit, il voyait le triangle que l'on devait graver sur la dalle de marbre, le triangle où il avait enserré les croyances, les espoirs de sa vie, les souffrances de son âme.

HECTOR CHAINAYE.



CSARDAS RIMÉES

A Emile Verhaeren.

PRÉLUDE

*Evoquant lentement un douloureux motif,
S'éveillant dans la nuit, l'œil fixé sur le vague,
Pareille en ses détours à l'esprit qui divague,
La Csarda fait vibrer son prélude plaintif.*

*Sur le mode mineur un chant, d'abord furtif,
Puis farouche et strident, passe ainsi qu'une vague,
L'archet monte et descend, frappe, enveloppe, élague,
Cravachant l'instrument comme un cheval rétif.*

*Alors des sons de joie et des sons d'épouvante,
Des airs tantôt criards et tantôt adoucis
Entremêlent dans l'air leurs magiques lacis.*

*Puis soudain reprenant son allure révante,
Se laissant emporter au fil des noirs soucis,
S'achève en gémissant la Csarda dissolvante.*

LA MESSE BLANCHE

*J'ai mai plus d'une fois avant de te connaître,
Dans mon cœur, solitaire et discrète maison,
Des amours variés ont tenu garnison,
Des visages charmants ont orné la fenêtre.*

*Asile parfumé de joie et de bien-être,
Mon cœur fut un jardin fertile en floraison,
Où toujours on a vu, froide ou tiède saison,
Près de la fleur fanée une autre fleur renaître,*

*Quand tu m'es apparue ! Et cet âcre levain
Que distillent tes yeux, qui parfume ta banche
M'a brûlé comme un suc corrosif qui s'épanche,*

*Mon passé m'a semblé fade, incolore et vain,
Et mes amours d'antan tels que la messe blanche
D'un jeune prêtre avant le service divin.*

JOIE ÉPHÉMÈRE

*Chère, il faut prendre au vol le bonheur passager
Que le destin dispense en des moments trop rares.
Arrête tes refus et tes craintes bizarres ;
Lorsque l'amour est mûr il le faut vendanger.*

*Songe comme bientôt notre ciel peut changer.
En scrupules sans fin tandis que tu t'égares,
Le sort, te soumettant à ses règles barbares,
Sans moi peut t'exiler captive à l'étranger.*

*En vain l'heure actuelle est sereine et brillante,
Un jour, hélas ! viendra plein d'amère douleur,
Où nous devons briser notre amitié vaillante.*

*Je presserai ta main dans ma main défaillante,
Et les regrets fânant ton front, comme une fleur,
Des adieux sans espoir y mettront la pâleur.*

L'AMOUR DES AMES

*Je n'aime pas ton corps mais j'aime ton génie,
Et c'est lui que j'étreins quand je l'ai dans mes bras.
Ta beauté dont l'énigme achève l'ironie
Il ne m'importe pas qu'on l'affirme ou la nie.*

*Tes seins polis et durs, tes reins souples et gras,
Ces contours qu'en nos nuits ardentes je manie,
Me cachent le trésor que je veux. Tu verras
Quelque jour s'insurger contre eux mes sens ingrats.*

*Tu la connais, cette heure, où tout se subtilise
Dans les transports fiévreux où s'unissent nos chairs,
Quand sur mes yeux troublés tu dardes tes yeux clairs,*

*Les limons dans lesquels la volupté s'enlise,
Dispersés en vapeurs, se perdent dans les airs,
Et tu n'es plus qu'une âme où je m'idéalise.*

A CHEVAL!

*Dans le long fourreau noir te voici prisonnière.
Le drap moule l'épaule et comprime le sein,
Ne laissant pour mes yeux que la tête et la main,
Charmantes sous leur fard de pâleur matinère.*

*Au col un œillet jaune orne la boutonnière,
Comme une étoile d'or te marquant de son seing.
En selle ! Evadons-nous de ce monde malsain,
Désertons pour les bois la quotidienne ornère.*

*A fond de train fuyons ! oublieux du retour.
Le grand air enivrant nos âmes entr'ouvertes,
Y va tout balayer, tout, excepté l'amour.*

*Dans l'obscur futaie et sous les arches vertes,
Galopant loin, bien loin, par les drèves désertes,
Nous nous croirons heureux et libres pour un jour !*

VISION

*Était-ce pour moi seul que tu chantaïs ce soir,
Ce rôle passionné, d'une voix si brûlante,
Qui montait douce ou triste, altière ou nonchalante,
Vers la loge où, pensif, j'étais venu m'asseoir.*

*Etrange vision ! Dans un tourbillon noir
Les décors s'affaissaient, la salle était croulante,
Et ton cœur s'élançant de ta gorge tremblante,
Vers moi se balançait comme un rouge encensoir.*

*Enivré, fasciné par son rythme mystique,
Inerte, je sentais un rêve fantastique
M'absorber lentement en son trompeur détour.*

*Je crus ouïr Sapho dans la Lesbos antique,
Seule au sommet d'un cap, pleurant son âpre amour
Pour l'enfant dédaigneux qu'elle aimait sans retour.*

TABLEAU GOTHIQUE

*Tu me sembles parfois la Madone, trônant
Sous un arceau gothique, au tableau d'un vieux maître,
Dans l'éclat des émaux et de l'or rayonnant
Où la foi primitive aimait la voir paraître.*

*Du ciel bleu qui surplombe un horizon champêtre,
De frêles séraphins sont descendus, traînant
Leurs robes de pur lin, et plânent chantonnant
Les airs dont on endort l'enfant qui vient de naître.*

*Et tandis que partout se répand le reflet
Des cœurs pieux que la divine ardeur embrase,
Pareil au donateur, roulant un chapelet,*

*Humblement à genoux dans un coin du volet,
T'enveloppant d'amour ainsi que d'une gaze,
Ravi je te contemple et je reste en extase.*

TES YEUX GRIS

*Tes yeux, tes grands yeux gris me hantent sans relâche,
La tristesse et la joie y passent, comme au ciel
Les nuages. Ton front, qu'il sourie ou se fâche,
Brille de leur feu clair, mouvant, artificiel.*

*Quand je m'irrite d'être esclave, et que je mâche
Le frein que tu m'a mis, amer comme le fiel,
Leur regard caressant me rend docile et lâche,
Et pareil à l'enfant qu'on abreuve de miel.*

*Aux rares jours de paix où dorment les tourmentes
Qui ravagent ton cœur sans l'épuiser, et font
De toi ce philtre où tout, pour troubler, se confond,*

*Un violet fané d'absinthes et de menthes
Leur donne le reflet immobile et profond
Et la limpidité des belles eaux dormantes.*

LA COUPE

*Sous le lustre brillant, à la table jonchée
De cristaux et de fleurs, où mon œil ébloui
Caresse obstinément ton buste épanoui,
Dans un hanap d'argent ta soif s'est éteinte.*

*Emporte ce joyau comme un talisman. Oui,
Cette coupe magique à ta vie attachée
Où tes dents ont mordu, que ta langue a touchée,
Sans cesse évoquera ce soir évanoui.*

*Car de l'amour toujours quelque lambeau fermente :
Il laisse des reflets que rien ne peut ternir.
Plus tard, dans l'horizon brumeux de l'avenir*

*Quand d'autres l'empliront de liqueur écumante,
Ton sonore gosier et ta bouche charmante
Boiront avec le vin mon lointain souvenir.*

L'ÉCUEIL

*Quand je te vois pareille à Clorinde, j'allie
Une âme d'héroïne aux beautés de ton corps.
Ta grandeur tu la tiens de ce que ma folie
Ajoute d'idéal à tes menteurs dehors.*

*En quête incessamment d'harmonieux accords
Je cherche, opiniâtre en ma mélancolie,
Où te frapper, hélas ! pour bander les ressorts
Qui te feraient sortir de la commune lie.*

*Sous ta surface en fleurs un abîme est caché.
Sur ce morne Océan qu'aucun souffle ne ride,
Épuisant l'espérance, en vain j'aurai cherché*

*Le magnanime amour dont mon cœur est avide.
Navigateur déçu, mon esquif a touché
Ton corps, phare trompeur de ton âme, ce vide.*

FASCINATION

*Torpide est le poison qu'inocule en mes veines
Ton charme diabolique. Il m'affaïsse, et je sens
Que ton amour de guivre et ses philtres puissants
Me rendent lentement pareil aux ombres vaines.*

*Mes muscles éternés et mes traits pâlissants
Dénoncent de quel poids sur moi pèsent tes chaînes.
Mes transports d'autrefois sont devenus des haines !
En frissonnant je vois l'abîme où je descends.*

*J'ai fait serment de fuir la mortelle accolade
Où ma vie en tes bras fil après fil se rompt.
De tomber épuisé je ne veux pas l'affront.*

*Rien n'y fera. Mes pieds d'eux-mêmes marcheront,
Et soldat demi-mort montant à l'escalade,
Mon âme traînera vers toi mon corps malade.*

DÉLIVRANCE

*Ton orgueil me fatigue en caprices navrants :
Je pars et tu me veux, j'arrive et tu me chasses,
Comme un chien, m'acharnant aux lacets que tu traces,
Sur ta piste courbè je quête à pas errants.*

*Experte en jeux cruels, jamais tu ne te lasses
De varier l'appat du piège où tu me prends :
Tantôt c'est l'Equateur et ses feux dévorants,
Tantôt les âpres nuits des Pôles et leurs glaces.*

*Oh ! Je veux l'étouffer ce doute douloureux
Qui, tel qu'un sombre oiseau dans les bois ténébreux,
M'enveloppe, en bruissant, de son vol circulaire.*

*Et tu n'entendras plus ma plainte ou ma colère.
Mon héroïque amour est trop haut pour te plaire,
Il est trop tourmenté pour que je sois heureux.*

L'IDOLE

*O vous dont l'âpre voix m'ensorcèle et me brise,
Dont le corps souple exhale une enivrante odeur,
Celui qui vous aima vous hait et vous méprise :
De votre âme il comprend la barbare laideur.*

*Au fond d'un temple obscur il vous avait assise,
Avec la dignité d'Isis et sa grandeur.
Ponctuant de leurs feux la pénombre indécise,
Des joyaux constellaient votre feinte splendeur.*

*Mais voici que le jour pénétrant les ténèbres
A démasqué l'idole et montré son néant :
Arrêté sur le seuil, aphone et mécréant,*

*Une à une j'ai vu vos misères funèbres,
Se révéler au fond de l'asile béant,
Comme sous la maigreur saillaient les vertèbres.*

FINAL

*Mon âme est un étang marécageux et mort.
Des vents glacés sans cesse y gémissent leurs plaintes,
Ecimés et marqués de sinistres atteintes
Des arbres foudroyés en attristent le bord.*

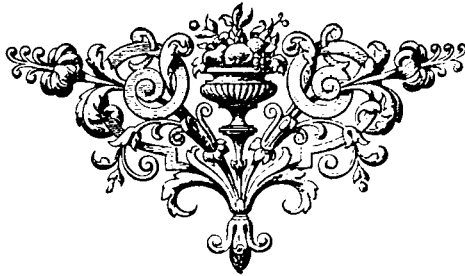
*Les amours oubliés, les amitiés éteintes,
Le trésor douloureux des cruautés du sort;
Pourrissent lentement dans la vase qui dort,
Avec le terreau noir, avec les fleurs déteintes.*

*Lugubre lieu ! Pourtant en cet abîme sourd
Quand d'un être que j'aime un mot jette la sonde
Et d'un coup imprévu frappe le limon lourd,*

*Un rayon se répand, un frémissement court,
Quelques pensers joyeux montent à travers l'onde,
Nénuphars étoilant ma détresse profonde.*

GEORGES BÉBIESKO.

Liège, 1^{er} Juillet 1885.





JOURNAL D'ANDRÉ

A Joris Karl HUYSMANS

Mardi-Gras.

Ce repliement continu sur moi-même, ces longs soliloques mentaux ont, sans doute, exagéré ma nervosité;—mais l'observation ardente et continuelle de ceux qui me soignent m'a fortifié dans cette terrible et obsédante pensée que je leur suis un fardeau très lourd, et détesté.

Cette présomption s'établit despotiquement en moi et dénature les actes de mes parents. Des paroles innocentes, affectueuses, énonçées avec une parfaite bonhomie me paraissent dictées par une monstrueuse hypocrisie et leur accent celui de la haine la plus implacable.

Ce sont toujours les mêmes soins maternels; — la prévision de tous mes désirs; mais il s'y mêle je ne sais quelle impatience habilement dissimulée, se dénonçant à mes yeux par d'imperceptibles signes.

— « Si notre fils était sain et valide, nous en retirerions, peut-être gloire » et honneur, — *profit* certainement; au lieu que pour notre chancelante » vieillesse, il est un poids supplémentaire, une cause de dépenses sans » compensation.... »

Tel est ou sera le raisonnement de ces vieillards. Spéculation basse, mesquine, oui — mais à des esprits simples et incultes se présentera-t-elle pas tôt ou tard?

Leur affection s'effritera à la longue, décroîtra de chaque sacrifice qu'ils me feront.

Quels doutes affreux! jamais ces sombres arcanes de leur pensée ne me seront dévoilés! Avec véhémence je souhaite parjurer la foi filiale; je m'adjure de me cantonner dans cette croyance, j'essaie de l'appuyer par des sophismes; en vain, hélas! un décevant *Qui sait?* me monte du cœur aux lèvres!

Mercredi des cendres.

La fille d'un vieux capitaine de vaisseau lui demandait, un jour, comment il prévoyait la tempête :

— Ma chère mignonne, répondit-il, — lorsque dans la cabine où les marins se reposent des fatigues de la manœuvre, l'on entend crier et jurer, aucun danger n'est à craindre ; mais si mes matelots parlent à voix basse et sans blasphémer, je fais carguer la voilure, car le gros temps est proche !

— Ainsi les plus sceptiques, ceux qui doutent et ceux qui nient, — aux heures des grandes douleurs et des périls prochains, abdiquent leurs convictions, et se reprennent à bégayer les prières oubliées.

— Ah ! quelle douceur en ces paroles du Nazaréen : *Notre Père, qui es aux cieux.*, » lorsque les consolations humaines sont inefficaces !

Mardi, 4 mars.

Mes yeux sont condamnés, jusqu'à l'instant où pour l'éternité se clôrent leurs paupières, à l'incommuable spectacle du site qu'encadre ma fenêtre : un petit jardin, haut clôturé de murs blancs, dans lequel des arbres malingres et déjetés agonisent.

La nature — lettre morte pour moi ! Infini de sensations refusées à mon impuissance : — un rêve bercé par le rythmique cadencement de l'Océan ; une griserie d'air pur au sein d'une forêt profonde et sonore. D'aussi utopiques aspirations qu'un voyage en Chine pour quiconque.

Les livres suppléent à bien des choses, mais quel d'entre eux me décrira un tableau de Rubens ou de Raphaël ; un paysage, jusqu'à m'en donner la vision absolue, au point de me suggérer les réflexions où m'induirait cette contemplation ?

D'ailleurs, l'écrivain ne suppose-t-il pas chez le lecteur la connaissance d'objets presque analogues à ceux qu'il décrit ? — Question résolue, à mon sens, car de nombreux passages des œuvres aimées me sont d'une compréhension difficile ou incomplète.

— Je me suis dessiné des images chimériques, sans doute, du monde extérieur ; — combien de déceptions me préparais-je, au cas d'un rétablissement ?

Reminiscere, 9 mars.

Beaucoup relu les Maîtres cette après-midi ; — ma propre névrose s'est multipliée de toute celle de ces grands mélancoliques.

— Les contes du merveilleux poète américain centuplent mon pessimisme ; à l'harmonie de ses mots, mes afflictions se colorent de lumières imprévues.

L'intensité investigatrice de la *Lettre volée*, du *Double Assassinat* m'amuse; ces jeux de patience mathématique, cette ingénieuse reconstruction d'un crime par les quantités négligeables, intéressent surtout les esprits amoureux de méthodes exactes; ils ne me passionnent guère.

Mes ferveurs vont à ces pages non-pareilles : — *William Wilson*; *l'Homme des Foules*; *la Chute de la maison Usher*; *Ombre*; *Silence*; *Ligeia*; — combien d'autres encore? — et à ce sublime *Colloque entre Monos et Una*, qui éveillent en mon âme des vibrations uniques, subtiles — immarcessibles.

— L'amour complexe de Baudelaire dévot et impur, raffiné et mystique, délirant, aiguise mes appétits, et sans même connaître les joies permises et naturelles, j'appelle l'adustion des plaisirs aigus. Je comprends pourtant mieux les femmes si spiritualisées de Poë; ses héroïnes pures, éthérées presque, semblent affranchies des postulations de la bête. Amalgamer ces idéals; unir la plus élégante perversité à l'esprit le plus vaste, à la plus apparente chasteté; — séduisante chimère,

— La gloire de l'auteur des *Petits poèmes en prose*, éternelle et vivace, sera d'avoir pressenti l'esprit littéraire de cette fin de siècle, esprit que le xx^e siècle affirmera : Il fût le Précurseur et le Messie, tout ensemble.

Ses disciples, tard venus, ne comptent-ils pas parmi les hautains et fiers artistes — les intransigeants? : Verlaine; Mallarmé; Hannon; Villiers de l'Isle Adam. — J. K. Huysmans dans *A Rebours*; Joséphin Péladan, et ce Rops, l'incomparable, le prodigieux aquafortiste des *Sataniques*.

15 mars.

Un éclair de gaieté ce matin :

Je ne sais trop quel vent d'aberration me poussant, je prêtai, il y a quelque temps, mon exemplaire des *Fleurs du mal*, à un fâtaïste à prétentions littéraires.

Il me le rapporta, aujourd'hui, et, curieux, je m'enquis de son opinion sur cet incomparable livre, espérant bien, en cette occasion, faire éclater la quintessence de sa bêtise. Merveilleusement, le personnage se prêta à l'expérience :

— Mon cher, — fit-il, avec un rire niais, — mon cher, page 101, J'AI relevé un hiatus!...

30, jour de la Passion.

Quelquefois, fatigué de ma propre présence, je me fais transporter à une fenêtre dominant la rue, très fréquentée. Je voudrais tant voir des gens qui vivent avec force, des gens émus, joyeux ou tristes, — mais, point encore, mon désir ne s'est réalisé.

Il me semble que ces passants se contraignent à l'impavidité. L'illusion réside-t-elle en ce que je ne perçois pas leurs paroles ; ils ont pourtant l'air réellement insensibles, l'air *revenu de tout*.

J'ignore si c'est la mode nouvelle, mais ceci m'induirait à le croire, c'est le scrupule évident avec lequel les *gommeux* gardent cette apparence impassible. Les traits de leur visage, les lignes de leur corps sont figés dans une attitude étudiée. Ni un rire, ni un sourire : leur regard même se fixe, se concentre plutôt sur leur personne qu'ils admirent — ou surveillent, pour la maintenir dans ce *cant* rigide.

Les écoliers qui déambulent par groupes, singent ce compassement. Ils discutent, sans éclats de joie indécents, de choses profondément sérieuses, à ce qu'il me paraît ; la politique, peut-être ! Les fillettes, aussi, s'étudient à plagier ces poupées que sont leurs mères.

— Quelle est la destinée de ces enfants qui courent, leurs livres, sous le bras, au collège ? Celui-ci à la mine déjà altière, au parler hautain, dominera et courbera les volontés sous les siennes ; — tandis que son compagnon, au doux maintien, au regard candide et bon, dont les cheveux blonds bouclent si joliment, pliera les genoux devant les forts ; — la cire molle de ses vœux prendra l'empreinte des événements. — Un soldat et un poète, les antipodes de l'intelligence.

Aujourd'hui amis, demain ils se retrouveront face à face ; — heureux ou misérables, vaincus ou triomphants ; foulés aux pieds dans cette mêlée horrible du *Struggle for life*, écrasés au milieu de la cohue des médiocrités ; — ils se rencontreront, combattant au nom d'intérêts contraires.

— Et l'Éternel Néant mangera, une à une, ces existences frêles encore ; le souffle qui anime ces enfants s'éteindra, ils rouleront à l'Infini. — Et d'autres enfants surgiront, d'autres vies s'élèveront ; le flambeau vivifiant, passera de mains en mains, jusqu'à des époques très lointaines qui assisteront à l'anéantissement de la vieille Terre, usée, éreintée, — *ennuyée d'avoir vécu !*

Dimanche 6 Avril.

Séance au salon, ce soir, en l'honneur d'une fournée de bourgeois qui vient m'arracher aux douceurs de l'isolement. Subir, durant de longues heures, les impérissables lieux-communs, enfilés ainsi que des perles, dans l'ordre prévu, sourire aux banalités, se courber devant une royale imbécillité patement étalée... la moitié de la vie sociale ! Je sors l'humeur plus dyscole de ces journées-là.

Seigneur, mon Dieu, à mes présentes infirmités, ajoutez aujourd'hui la surdité et la cécité !

Onze heures.

Isolé, enfin!... Quelle confusion en moi! Quel chaos! en vain, je cherche à noter lucidement mes sensations. Une face de la vie, plongée jusqu'ici dans les ténèbres profondes, vient de m'apparaître éclairée orusquement de coruscations surnaturelles — mes yeux, éblouis, se refusent à voir.

— La pureté sereine de ses yeux, troublants d'arrière-pensées; l'ovale délicieux de son visage; l'arc flexible de sa bouche humide; ce corps délicat, exhalant un charme et le contraste de la laideur physique et morale des invités, me ravirent au sein de paradis inexplorés.

Elle semblait, comme moi, s'ennuyer; — une sympathie nous unissait dans l'horreur des choses insipides que se débitaient nos parents. Quo'qu'elle fut assise auprès de mon fauteuil, nous ne causâmes guère; il m'eût, d'ailleurs, été impossible de parler sensément.

Son clair regard de vierge, traversé quelquefois de jolis sourires intérieurs, comme à des remembrances intimes, berçait ma rêverie, très douce, au bourdonnement incessant de la conversation niaise des invités. Je sentais un amoindrissement insensible de ma personnalité; une fusion s'opérait, un élanement de tout mon être vers cet être choisi; je ne pensais plus à rien et m'annihilais à cette dévote contemplation. — L'Amour se révélait à mon cœur!

Oui, — j'aime! Dans l'imposante solennité de la nuit, éseulé en cette calme retraite, je répète les syllabes du nom adoré, qui me paraissent receler en elles la grâce et l'exquise beauté de l'Idole, et le parfum aromatique épandu autour d'elle, et le puissant sortilège de sa voix timbrée de résonnances si caressantes.

Une allégresse inouïe me pénètre en même temps que je rechois aux affres de la désespérance : Son regard ne s'abaissera pas jusqu'à moi; mes adulations insensées de paralytique lui seront un sujet de moquerie; elle me rebutera narquoisement ainsi qu'on écarte un mendiant importun; — vainement j'aspirerai à baiser ces lèvres fascinantes, sa main ne s'oubliera *jamais* dans ma main, à une pression passionnée...

A un autre, ses caresses... Un autre ternira la fleur délicate de ses ignorances et lui révélera les spasmes délirants de la communion charnelle..

La rage effroyable de l'impuissance me secoue à ces pensers maudits. Insensé, je me réjouissais presque de ma disgrâce et, voici que se dévoilent les tortures qui m'étaient réservées!...

Lundi.

Essayé de relire le traité : *De l'Amour*, de De Stendhal. Sa sécheresse

d'analyse m'a blessé; ce démontage méticuleux, cette décomposition métaphysique que j'admirais jadis, me répugnent maintenant, à l'instar d'une profanation. Aucune consolation, aucun confort à mon cœur malade dans cette syntaxe de l'amour. Le style inélegant de Beyle ne m'a jamais autant choqué.

Oh ! jamais ! jamais ! C'était ce mot redoutable qui'emportait
son esprit dans le vertige du vide !

(E. ZOLA. *La Joie de vivre.*)

Ne *jamais* être aimé ! Combien peu horrifiant l'au-delà obscur de la mort à côté de ce Maelstrom d'amertume. Ne connaître, *jamais*, l'infini des caresses, le souffle parfumé du vivifiant Amour ! Etre rejeté de l'humanité, mis hors la loi de la Nature, — Ashavérus errant de lieu en lieu, ne percevant la voix des hommes que pour s'entendre maudire ; — Tantale rugissant d'angoisses autrement cruelles que la faim et la soif, — Ermite, muré en une solitude éternelle !..

— Que n'ai je été étouffé lors de ma naissance, ou plutôt pourquoi me procréa-t-on ? A qui nécessaire l'existence que je traîne, comme un forçat sa chaîne ? Comment conserver ma foi à Dieu, — ce Dieu me condamnant à un supplice immérité ?.. Je ne fais la joie de personne et suis le tisserand de ma propre infortune. Inutile à autrui, nuisible à moi-même ; telle la synthèse de ma vie ! — Les jours surgissent et s'effondrent, — avec l'implacable sérénité des choses écrites, — insipides, mornes, sans événements nouveaux, sans nouvelles émotions. Un dégoût m'accable, m'éloigne des livres aimés, prolonge mes réflexions tristes et sombres, — moins tristes, moins sombres que ma destinée !

S'il m'était donné, au moins de pleurer, d'abolir ma rancœur par les larmes ! — J'ai trop lu ; l'extraordinaire et supranaturelle vie des livres m'a blasé sur les impressions de ma vie même. Au lieu de pleurer, j'analyse, — d'un scalpel aigu je dissèque mon chagrin. Mon cœur s'est corrodé, mon âme cuirassée, à l'expérience malsaine que m'a inoculé le LIVRE !

Vendredi-Saint.

Les remittences de ma mélancolie, me la rendent plus pénible et désespérée qu'un toujours tenace et égal spleen. Ces alternatives d'espoir et de languissance stérilisent mes jours. Les lambeaux d'azur évoqués, parfois, plombent l'horizon grisâtre de mes habituelles pensées d'un infini plus troublant de doute. L'adynamie de mon esprit s'accroît encore...

Jeudi 17 avril.

Son visage auré de toutes les gloires impose l'admiration; l'harmonie épandue en toute sa personne, qui divinise son sourire, règle ses gestes et éclaire ses yeux, reste inoubliable. Je l'ai revue aujourd'hui, escortée de sa mère, grotesque garde du corps. Le serrement de main banal à l'arrivée et au départ m'a remué de joies enfantines. J'ai cru y démêler une intention, une assurance de secrète sympathie, — bien éloignées, hélas, de sa pensée. Comment germerait en elle un aussi absurde amour?

J'abaisse le regard sur mes jambes ankylosées et la vanité extravagante de mes vouloirs m'apparaît victorieusement.

— L'oubli?...

— « *Dis-moi sincèrement, je t'en supplie, existe-t-il, existe-t-il ici un baume de Judée? Dis, dis, je t'en supplie!* » Le corbeau dit : « JAMAIS » PLUS! »

Mai.

Quel merveilleux livre! Je termine la lecture de *A Rebours* absolument ravi. Le talent de Huysmans, non niable certes, ne s'était pas encore révélé, complètement, sous cet aspect. Ses ouvrages antérieurs où la théorie naturaliste est poussée à ses limites extrêmes, me déplaisent malgré l'exactitude de l'observation et la personnalité du style.

A Rebours m'apparaît comme le roman synthétique de l'époque; la maladivité des intelligences élevées, l'aspiration générale vers des sensations inéprovées; le torturant dégoût du vulgaire, l'instinctive appréhension de son contact même; cette répulsion des choses non compliquées, insalaces, qui nous hante; nos vices de civilisés, — de décadents peut-être — s'y trouvent analysés d'une plume cruelle et prestigieuse, avec une étonnante acuité.

— La gloire de certains écrivains ne se réduit-elle pas à avoir su conciser les flottantes opinions de la foule! Dextères, ils se sont donné pour tâche de flatter les grossiers appétits de la multitude, ses engouements et ses haines, — et, celle-ci, reconnaissante les applaudit bruyamment.

— Le suffrage de cinquante délicats et le silence de la presse, n'est ce point là le plus enviable triomphe pour l'artiste?...

Lundi 12.

Ah! la triomphante imagination! indice bien certain de l'humeur de mes parents, — mon pronostic réalisé d'une façon imprévue.

Après le déjeuner, mon père entre chez moi, s'informe, avec une inaccoutumée sollicitude, de l'état de ma santé. Nous causons, il s'inquiète de savoir si je ne m'ennuie pas. — oui, il sait que je lis beaucoup, mais on ne peut toujours lire, n'est-ce pas?... La satiété doit arriver...

Je le laisse aller, sans augurer aucunement du *finale* de cette symphonie paternelle... Je ne puis lui dire que si la lecture me fatigue, je rêve.. Rêver! un mot dénué de signification précise pour lui.

Enfin, après quelques trigauderies, il s'emballe tout-à-coup et sans reprendre haleine me débite une sorte de discours, seriné longuement, sans contredit.

En résumé, l'oisiveté où je végète m'est funeste, à son sens; — un jeune homme doit s'occuper sérieusement; évidemment il tient compte de mon infirmité, mais dans la limite du possible, il serait hautement désirable que je travaille à n'importe quoi, fût-ce pour *tuer le temps* simplement. Et par une rencontre fortuite et opportune, il a découvert je ne sais quelle basse besogne de copiste, assez bien rémunérée, afin de remplir mes moments de loisir. — Je ne dois pas croire qu'aucun intérêt d'argent le guide; je disposerai de mon salaire comme il me conviendra...

Je l'arrête à ces mots : — Grand merci, mon cher père, vous êtes vraiment trop bon de songer à mes plaisirs; mais je n'ai pas le temps de m'ennuyer, encore moins celui de copier les grimoires de votre huissier...

Calme jusque là, à cette riposte, il s'encolère, s'ahcurte à me prouver mes torts, — en vain; me menace de quelque châtiment et sort en secouant la porte.

Je respirais déjà, lorsque ma mère apparût, et sans préambule, m'agonisa de reproches; elle éructa toutes ses rancunes passées, en un flot de paroles. — Elle maudit solennellement le jour de ma naissance; m'écrasa de ses foudres, demanda à Dieu quel crime elle avait commis pour être affligée d'un fils pareil; me cita en exemple les enfants de ses amis et connaissances, lesquels enfants possèdent toutes les vertus, plus quelques autres, dont je suis absolument dépourvu.

Elle fondit en larmes abondantes, s'essuya les yeux, reprit une litanie d'injures; pleura derechef pour amasser de nouveaux arguments — sans que je me départisse un instant de mon absolue indifférence.

Enfin, sur un dernier : *Fils dénaturé!* elle s'esquiva, et oublia de m'envoyer à dîner!

Ce dernier trait est la morale de l'histoire et éclaire d'un jour éclatant cette petite machination.

Ascension.

Zola, tant admiré, il y a quelques années, me fatigue vite aujourd'hui; la pesanteur de son allure, une certaine lourdeur dans la pensée et l'observation, que je ne percevais pas naguère, me font délaïsser ses œuvres.

Elles débordent, pourtant, d'une intensité éperdue de vitalité, d'une fièvre d'action singulière; mais, tout cela *si peu compliqué*, si terre à terre. Je relisais quelques pages de *l'Assommoir*, hier; et un écoërement réel me barbouillant l'estomac, comme si ce peuple dégradé et dégoutant se fût agité autour de moi, me força à fermer le livre.

— Mon palais blasé n'apprécie plus la saveur de ces mets grossiers et sains; pour l'émouvoir il faut la cuisine savante, pimentée, rubéfiée de condiments extraordinaires et qui exhale je ne sais quel très léger fumet de pourriture, des décadents.

La production de Zola, continue, réglée ainsi qu'une besogne inévitable; ce mode de travail nous dévoilé jadis par Paul Alexis, me paraît exclure l'imprévu, la pensée libre et dispersée, papillonnante du vrai artiste. Zola sera, avec Balzac, un des grands producteurs du siècle. Mais, quelle différence! Balzac écrivait dans une fièvre continuelle, sous le coup de fouet de la destinée, pour attendrir des créanciers toujours inassouvis. Zola achevant chaque jour un nombre invariable de pages, a toute la semblance du sage laboureur, creusant, devers le coucher du soleil, un chiffre fixé de sillons, ni plus ni moins, — et s'en retournant, ensuite, le cœur joyeux, prendre son ultime repas, — entrevoyant pour la nuit ce plus agréable labeur, qui est de procréer des rejetons!

Lundi 9 Juin.

Depuis le jour de cette pénible *scène*, il s'élève entre mes parents et moi, une barrière invisible d'inaffection. Ma mère, avec la patiente industrie des vieilles femmes, s'ingénie à me tourmenter d'infinitésimales blessures. Elle se complait à déranger mes habitudes, à négliger des soins qui me sont nécessaires, à me plonger dans un milieu de mésaise indéfinissable. — Ne suis-je pas à sa merci? — Cette accumulation d'ennuis minimes m'impatiente plus que je ne saurais dire; mon caractère s'aigrit et s'irrite de toutes les déconvenues infligées. En somme, le mauvais vouloir dont je me sens entouré, lequel se manifeste petitement ainsi que se peuvent satisfaire les rancunes bourgeoises, m'est plus pénible de ce qu'une plainte me ferait unanimement taxer d'ingratitude.

La mort lente, qu'en punition de ma révolte, ils me font subir, me crispe et m'énerve intolérablement. Ah! ils s'entendent à géhenner leur fils, ces braves et honnêtes et très pieuses gens!..

Jeudi.

« *Ah!... si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles et que tu ne
» le sentisses pas!* »

Je me remémore cette phrase de Julien, je la répète mentalement pendant qu'elle est assise, là, — tout près de moi... Les vocables finissent par prendre un sens bizarre, je me figure les voir sous un aspect nouveau et qu'ils ont une signification plus haute, que celle qu'on leur prête à l'ordinaire. — Ces deux lignes de De Stendhal me remémorent ce chef-d'œuvre de pénétrante psychologie : *le Rouge et le Noir*; et, tandis qu'indifférente *Elle* cause, j'essaie de reconstruire la vie de Sorel, dont certains épisodes m'échappent : — Mme de Rénal; le séminaire; Mathilde; le marquis de la Môle surgissent des limbes du souvenir...

— Qui sait? *Elle* trouverait, peut-être, ce livre — un roman ennuyeux!

Cette réflexion s'imposa à moi, tout d'un coup, comme un jet lumineux — pour quelle raison, je l'ignore; — et il me parût que vérifiée elle ferait s'évanouir mon grand amour.

— Essayer d'expliquer le pourquoi absolu de la sans-suite apparente de nos pensées, suivre laborieusement les courbes et les spirales qu'elles décrivent, un très vain et écrasant travail.

Dimanche 29.

Parfois cette idée se fortifie en moi que né dans la commune condition, j'eusse pu marquer dans la société.

C'est d'un orgueil dont certains riraient, mais que m'importe, — ce cahier n'est-il pas le confessionnal où, prêtre et pénitent tout à la fois, j'indique d'un trait rapide les suscitations, bonnes ou malsaines, de mes rêveries.

Je sens en moi une force et — quelle modestie inopportune me le ferait taire? — une intelligence perdues pour l'Art ou la Science.

Des conceptions se substantifient, en une lente élaboration, à la chambre noire de mon cerveau, qui, réalisées donneraient d'étranges livres, uniques sans doute, par l'optique de l'écrivain, — trappiste involontaire, inexpérimenté dans la vie réelle.

Mais, — à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante?

(*A suivre.*)

ARNOLD GOFFIN



SOUS MON CACHET

L'UNITÉ.

Lettre à FRANÇOIS COPPÉE.

Au sortir de son sommeil voltigeant de sourires et de palmes s'éventant, du perron merveilleux, céleste de soleil jaune et de rose rosée remuante en l'aurore couleur d'eau, toute candide la Belle s'en viendra. Par le parc halénant, dont s'augmente la nuit sylvestre de la ramure grise des matinales vapeurs, ouvrant la lueur puérile d'une clairière elle ira. Vers son parterre, l'honoré de sa plus chère dilection, ses pas sans inquiétude la mèneront : et là, dans un agenouillement de vierge byzantine, d'un doux geste envolé, remémorant l'aile de colombes, elle prendra sans hâte une Rose et un Lis; puis reviendra.

Mais, mutine, cette aube, et nerveuse vraiment du péle-mêle des pétales voilant trop son poing mignard, elle laissera au martyr de la Rose se distraire ses mièvres doigts : et, par le parc ensommeillé, ce sera, en pleurant les amants des vesprées anuitées, comme la lente effeuilaison d'appas qui meurent!

Si glorieux et un, pourtant, montera vers le proche soleil, aux rêves élançant sa blancheur, le beau Lis impeccable : qu'en le cœur de la Belle la mémoire d'un culte s'éveillera, et qu'elle l'emportera, insacriifiable, en le lieu mystérieux où son esprit s'enrêve!.....

— *Tournant de tel poète les pages trop peu liées, où dans un péle-mêle inharmonique se heurtent amour, religion, philosophie et politique même, qui n'a d'énervement raidi ses longs doigts d'artiste? Ce n'est là que l'histoire, en quelque sorte, de variations atmosphériques : si évident est-il, qu'il ne réva telle poésie que pour une aurore où l'éveilla le soleil triomphal, et telle autre que pour un soir hivernal où le spleen sommeillait, dans la pluie lente!*

Ce livre, en vérité, nous l'amassâmes Tous; et n'en sourions. Il est la nécessaire veille, et précieuse, d'un studieux apprentissage pour qui veut devenir l'Ouvrier, et quelque jour tenter le Chef-d'œuvre : mais il ne doit

s'imprimer ! Beau de sa naïveté, prétentieuse un peu, mais sacrée par l'écriture juvénile et la vieille encre jaunie, que le poète garde le tant aimé Manuscrit : comme les vieilles lettres des amours — qui n'étaient pas l'Amour !

Un soir, harmonieux de rythmes et de pensées, sur la terre promise, que de loin l'on voyait, la première œuvre s'érigera.

Ce sera peut-être la liliale immortalisation de sa viride tendresse qu'il voudra, le poète au tendre cœur, montante vers le souhait des édens et de la simple et pérennelle possession des âmes : et le livre dira les divines INTIMITÉS, blanches et magnifiées !

Ou, plus dur, laissant, sans l'issue, sa personnalité, sous le vers impassible sourdre, rêvant sur la Nature et les Êtres, peut-être il notera dans le choix des symboles la genèse et la croissance des Pubertés.

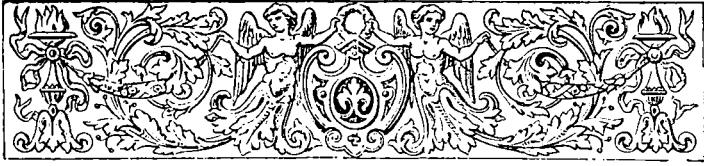
Partout en quête, en ses métamorphoses les plus subtiles et même aux Faits sans un signe pour d'autres, il fera le naturel Désir soupirer, qui, dans le pollen et l'ovaire tressaille : du prime frisson au mûr épanouissement de l'attente, il composera le poème mystérieux et tremblant de l'Homme vierge et de la Femme non blessée!.....

Mais heureux ! si quelque idée si ample et si haute de sa veille a surgi, que de toutes les œuvres de son Œuvre elle sera l'immuable pensée ! Si, de plus, elle doit prospérer de manière que : parallèle aux livres succédents mûrisse son esprit, et qu'aux suprêmes il puisse, comme la corolle immatérielle, épanouir son rêve et sa philosophie : plus heureux sera-t-il — s'il n'est hélas ! indigne du beau songe!.....

Tranquille, il pourra s'éteindre ; son œuvre sera.... — Vers les Cieux futurs ouvrira le Lis impeccable et un la suggestive rêverie de sa gloire, fumante d'un encens : et quand, ravageuse peut-être des silves aux mille pétales de roses, par les poésies passera la trop maligne Postérité, devant le Lis, en vérité, la Belle aux doigts cruels ne saura par où tenter la ruine ; et, par une religion séduite, elle l'emportera, insacriable, pour son rêve habituel !

RENÉ GHIL.





LE CHRIST DE FRÈRE SÉRAPION

Dans le silence et les ténèbres pesaient sur le monastère. Frère Sérapion, marchant à grands pas par la chapelle claustrale qu'éclairaient les flammes immobiles de trois torches de résine, s'arrêtait parfois, les poings crispés, devant une fresque inachevée, son œuvre, qui se déroulait sur la muraille : — le Christ, mince et pâle comme les sujets byzantins, s'y tordait sur la croix du Golgotha, sous la lueur sanglante de la lune ; à l'horizon s'amassait la horde des nuages que la foudre lacérait comme une épée céleste ; enfin, au pied de la croix, dans le fouillis des ténèbres, deux yeux dardaient une douleur surnaturelle, les yeux de Sancta Maria Dolorosa.

Mais inachevée — et ce mot que marmonnait Sérapion faisait bouillonner en lui le sang de la rage — inachevée était la tête du Crucifié, que cerclait déjà une indécise auréole. Oh ! ce visage ! Depuis trois jours et trois nuits, sans manger ni dormir, frère Sérapion en avait recherché l'expression, guettant au bord des abîmes apocalyptiques les faces crispées des agonisants. Sur une croix de fer il avait garrotté son modèle, l'officiant Abonus, dont le profil hébraïque et la fine barbe blonde rappelaient les traits du Christ hiératique, et dans la profondeur des cryptes monacales, psalmodiant d'une voix incessante et sonore les litanies de l'Eglise, il l'avait assouvi de terreurs. Mais en vain avait-il tordu ses nerfs comme on tord les cordes d'un psaltérion ; en vain l'avait-il fasciné de son regard vipérien et l'avait-il meurtri de ses mains osseuses de fanatique ; en vain avait-il peuplé l'ombre de fantômes et brisé le silence de tintements de chaînes et d'ululements de damnés ; en vain ! en vain ! car les yeux et les lèvres d'Abonus ne surent expri-

mer qu'une épouvante démoniaque, et non cette intense et surnaturelle agonie qui plisse et triture le masque des moribonds.

Aussi Sérapion, de rage et de désespoir, mais sans une lueur de pitié, avait-il détaché le patient de la croix, et l'avait-il jeté, comme une chose désormais inutile, dans un cachot voisin de la chapelle.

Mais en cette troisième nuit une subtile tentation s'était offerte à lui, une satanique vision lui pesait sur les prunelles : — là, sur la croix de fer, il lui semblait voir un cadavre... ce cadavre était Abonus.. une blessure sanglante au cœur... du sang sur les dalles de granit .. du sang éclaboussé sur les cierges... Oh! ce visage d'Abonus, ce visage épouvantable et pâle... n'était-ce pas ainsi que devait se crispier le Rédempteur? — Horreur! Sérapion avait beau s'enfoncer les doigts dans les orbites, la vision persistait dans les ténèbres. Par trois fois il se prosterna sous la croix et cria dans la nuit, avec une volubilité de convulsionnaire, des pater noster et des ave maria. Quand il se releva, la sueur lui perlait sur les tempes et les grains l'ivoire de son chapelet claquaient dans sa main tremblante Une lutte terrible s'était passée en lui. Mais peu à peu son visage s'accalma ; une expression si résignée qu'elle en était presque dolente en tempéra la férocité. Enfin, ébauchant le signe de la croix, frère Sérapion prit une brosse, et à traits lents se mit à oblitérer la fresque sous une épaisse couche de peinture.

« Rien ou tout », murmurait-il, « un chef-d'œuvre ou un mur blanc. Pourtant, ô Dieu, si tu l'avais voulu, j'aurais élevé à la gloire de ton fils une œuvre immortelle... et les peuples futurs auraient répété le nom de frère Sérapion avec ceux de Fra Angelico et de Fra Bartolommeo... O mon âme, pourquoi Satanus te souffle-t-il ces rêves d'ambition? Vanitas vanitatum! Cours, ma main, cours, détruis ton œuvre! cours, car le démon grimace dans l'ombre... O gloire immortelle de l'Art, suis-je à jamais... Seigneur, Seigneur, aide-moi! car mon âme se révolte et ma main se lasse. Saint-Esprit Paraclet, ton humble... »

Ce mot resta dans le gosier de l'altier Sérapion qui rejeta son pinceau d'un geste nerveux. Il n'avait encore mutilé qu'un angle du tableau.

« Encore une nuit, mon Seigneur! » implora-t-il rageusement.

Puis il disposa les trois cierges à la droite de la fresque, dont les détails ressortirent merveilleusement sous la nocturne illumination, et

reculant de plusieurs pas, les bras sur la poitrine, il contempla son œuvre.

Mille pensées tourbillonnaient vers son crâne ; son désespoir et son humilité d'un moment s'évanouirent sous une colère entêtée ; son orgueil se renforça de son fanatisme ; il se persuada que sa terrible conception du Christ mourant était inspirée par Dieu, que sa main devait être le passif instrument d'une pensée surhumaine. Et comme il contemplait, hypnotisé, la tête à peine ébauchée du Crucifié, de nouveau l'effrayante métamorphose s'opéra ; c'était Abonus qu'il revoyait sur la croix, une blessure au cœur... oh ! cette plaie béante !... du sang sur les dalles de granit... des grumeaux éclaboussés sur les cierges.

Sérapion bondit : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Puis, tourbillonnant, il ouvrit avec fracas la porte ferrillée d'un cachot, tandis que les minces flammes des torches s'inclinaient en fumant sous le soudain courant d'air.

« Abonus, tu vas mourir ! » cria-t-il en tirant par le bras un cadavre encore vivant, effroyable à voir dans sa nudité émaciée ; une couronne d'épines lui ensanglantait le front, et ses mains et ses pieds portaient des stigmates rouges.

« Allons, à la croix ! »

Comme un somnambule, le spectral officiant se colla contre les tiges de fer ; Sérapion l'y garrotta, sans remarquer que les cordes lui rongeaient les chairs.

« Allons, prie ! »

Et tandis que Sérapion, feuilletant un missel, clamait la prière des agonisants, Abonus contournait sans bruit ses lèvres bleues, et, les pupilles dilatées, fixait le point vide de la fresque où devaient plus tard éclore ses traits.

« Abonus, mort ! mort ! mort !

Le bourreau venait de tirer de sa robe de bure un stylet acéré qui dardait des éclairs roux.

« Abonus, te dis-je, mort ! *In nomine Christi !* Dieu le veut ! »

Et dardant les éclairs de son regard jusqu'au plus profond des prunelles du patient, il y guettait l'inconcevable et irréalisable horreur qu'il voulait, par un miracle, transcrire dans son tableau. Mais non ! — Les yeux céruléens d'Abonus roulaient sans flamme, et son mince

corps, dont l'ossature bossuait la peau, se tordait comme un pâle reptile sous les convulsions de la terreur.

Alors Sérapion, saisissant de la main droite une brosse, de la gauche appuya la pointe du stylet sur la poitrine concave d'Abonus, et lentement, inexorablement, poussa la lame vers son cœur; la gorge du supplicié bomba; sa tête, par une contraction de muscles, rentra dans les épaules; son front se crevassa sous mille rides, et à mesure, que sa bouche s'ouvrait en un vaste baillement, un bélement entrecoupé de criaileries convulsives s'exhala en ondes chevrotantes sous les voûtes de la crypte. Sérapion, très pâle, mais sans trembler, plongea la lame jusqu'à la poignée dans la chair crispée du moribond; celui-ci ferma la bouche avec un claquement de dents; sa tête se pencha, inerte, et dans son larynx quelque chose creva comme une bulle d'eau.

C'en était fait. Abonus était mort.

Pendant une longue heure, frère Sérapion, la main gauche toujours collée au manche du stylet, peignit, avec de rapides coups d'œil du modèle au Christ et du Christ au modèle. Car enfin, ô triomphe, il réalisait dans ce cadavre convulsé sa conception de l'agonie du Golgotha! Enfin, il serait immortel! L'immortalité au prix de quoi? d'une vie éphémère. Était-ce un crime? Abraham ne faillit-il pas immoler le fils de sa chair sur l'ordre de Jehovah? Et lui, Sérapion l'Austère, qui oserait lui cracher l'épithète d'assassin à la face? C'était Dieu l'assassin, car l'Esprit de Dieu avait mù son bras.

Et à coups rapides, il tirait du néant, le visage du Christ. Il finit par jeter ses instruments de travail, et avec une exclamation triomphale, courut jusqu'à l'extrémité de la chapelle pour mieux considérer l'ensemble de son œuvre. Il se retourna d'un geste superbe, le torse renversé et les yeux mi-clos, dans l'exaltation de la réussite. Mais quoi? son front, puis ses joues se couvrirent d'une livide pâleur; les prunelles lui jaillirent des paupières avec une indicible expression d'épouvante; ses nerfs se détendirent soudain comme les ressorts trop serrés d'une mécanique et l'énormité de son forfait lui pesa sur la poitrine comme ces poids avec lesquels on jongle dans le sommeil magnétique, et qui, au réveil, vous écrasent. La fresque, vue de loin à la lueur indécise des torches, lui semblait un cauchemar éclos dans la nuit, d'où les yeux de Marie la Douleuse lançaient des éclairs

sulfureux. Mais ce qui l'épouvantait jusqu'à la pâmoison, c'était l'expression, non d'agonie, mais de haine et de vengeance inéluctables qui tordait la face du Christ; les ombres que le peintre lui avait amoncelées sous les sourcils ne servaient qu'à mieux rehausser l'extrême blancheur de la sclérotique et les flammes de l'iris. Sérapion s'affola, courant par les coins et les recoins de la crypte, se ramassant derrière les colonnes gothiques, les doigts sur les yeux. Mais pour lui le regard ne s'éteignait pas, et implacablement flamboyait à travers tous les obstacles. Frère Sérapion se prit à sangloter comme un petit enfant. Puis il hurla :

« Je suis Caïn ! Caïn ! Le doigt du Seigneur me brûle le front ! Je suis le Maudit ! O pitié, pitié ! doux Abonus, mon doux Abonus ! »

Et rabide, il cercla de ses bras le cadavre refroidi, et lui baisa les pieds, s'ensanglantant les lèvres.

Les artères lui sifflaient dans les tempes, et son crâne brûlait comme si on lui avait versé du plomb fondu dans les oreilles.

Il voyait maintenant tout en grand, tout en rouge, à travers son délire de fou furieux. Des fanfares cuivrées l'assourdisaient; la crypte se mit à tourner, tourner, d'abord lentement, puis comme une bourdonnante toupie. Seul, le Christ restait immobile, le transperçant de son haineux regard. Sérapion bondit de côté. Horreur ! Le Christ se tourna vers lui, avec un douloureux craquement de vertèbres.

Aiguillonné par une aveuglante terreur, le moine agrippa son stylet sanglant, et se lança de tout son poids contre la fresque. Au moment de frapper, il releva le regard : le maigre et long Christ, vivifié, parut ployé son col décharné vers l'assassin, en roulant des yeux hagards et en tordant ses lèvres bleues, et de nouveau, croissant à chaque moment d'intensité, le bêlement aigu d'Abonus s'éveilla, ondoya, puis mourut sous les voûtes, quoique le cadavre crucifié de ce dernier restât immobile et rigide, mordoré par les flammes des torchères.

Et Sérapion, foudroyé, se renversa sur les dalles de la crypte avec un cri si satanique, que les moines, à leurs nocturnes dévotions, croyant ouïr le suprême ululement d'une âme damnée, se signèrent en murmurant des paroles d'exorcisme.

Puis le silence de la nuit retomba sur le monastère.

STUART MERRILL.



VITRAIL

Dans un cadre fleuri d'ornements liturgiques,
Sur le fond lumineux du vitrail et du ciel
Tu m'apparais drapée en tes atours magiques

— Oh! belle d'un éclat tout artificiel!
Telle aux jours de candeur, sur le seuil de l'enceinte,
La Vierge souriait au peuple d'Israël.

Ta robe à longs plis droits drape ta taille sainte
Et moule le trésor adoré de tes flancs —
Que ne souilla jamais aucune humaine atteinte.

Les lis font un tapis moelleux à tes pieds blancs
Où le serpent dompté tour à tour agonise
Et tour à tour renaît de ses tronçons sanglants.

Dans les songes d'amour ton regard s'éternise
Tes yeux s'en vont, là-bas, vers les bleus horizons.
La pompe des soleils couchants te solennise.

Ton corps semble grandir... Parmi les floraisons
Du vitrail ta Beauté devient éblouissante.
— O ma Vierge adorée, entends mes oraisons,

Etends sur mon Amour ta main toute puissante!

RAOUL RUSSEL.





CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

A lire dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} août) plusieurs articles intéressants : *Les nouveaux romans américains*, par Th. Bentzon; *La légende de Bouddha*, par M. Edouard Schuré; M. Brunetière consacre sa chronique littéraire à Alexandre Dumas. Avec un grand courage, il fait le procès de ce feuilletonniste, sans talent, sans esprit, aux imaginations puérides : — « Dumas, conclût-il, non seulement ne fût pas un grand romancier, il ne fût pas même un artiste. » Inutile de dire que nous applaudissons à cette exécution — trop tardive, malheureusement. A notre sens, pourtant, M. Brunetière a passé un peu légèrement sur les romans pseudo-historiques de Dumas : il y aurait eu, semble-t-il, à signaler le danger de ces fausses notions d'histoire répandues dans la masse ignorante et gobeuse des lecteurs.

..

Revue contemporaine (25 juillet). Une bonne étude sur *Wagner et l'esthétique allemande*, par Edouard Rod; *Génie Posthume*, une conte d'un machiavélisme laborieux de M. Harry Alis; *Akēdysséril*, par Villiers de l'Isle-Adam, de belles pages, hautaines, abstraites toujours et

troublantes. Enfin, la suite du consciencieux travail de M. Albert Savine : *Le Naturalisme en Espagne*; et *Castelar et Zorilla*, très intéressant résumé de la politique espagnole en ces dernières années.

..

De la *Gazette Anecdotique*.

A propos de Georges Ohnet. Dans un déjeuner littéraire qui vient d'avoir lieu, on a parlé naturellement du ruban rouge attaché récemment à la boutonnière de l'auteur du *Maître de Forges*, et on a fait sur lui, *inter pocula*, les vers suivants :

Qui cite
Tacite?
Au lit
Qui lit
Shakspeare
D'œil pire?
Qui sait
Musset?
Personne;
Mais on ne
Connait
Qu'Ohnet!

..

Une très intéressante décision a été prise, à l'audience du 29 juillet der-

nier, par le Tribunal de Commerce de Bruxelles, dans la cause de M. Camille Lemonnier contre M. Kystemaekers, éditeur. A propos de droits d'auteur, le tribunal a décidé que : Dans une convention entre auteur littéraire et éditeur, relativement à la publication d'un roman, l'expression « à dater du jour de la mise en vente » doit s'entendre de la mise en vente de la dernière édition et non de la première mise en vente à dater de la convention.

Cet arrêté a été pris dans l'action intentée par M. Camille Lemonnier à M. Kystemaekers, qui se croyait seul propriétaire du *Mâle*, en vertu de la convention avenue entre auteur et éditeur, lors de la publication du roman. Le tribunal en a jugé autrement; il a déclaré la convention révoquée, rendu à l'auteur la propriété exclusive du *Mâle* et a fait défense à M. Kystemaekers de le reproduire à l'avenir.

MM. Edm. Picard et Georges Rodenbach plaidaient pour Camille Lemonnier.

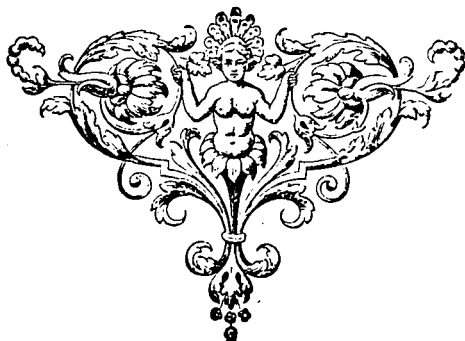
..

Lorraine! par CAMILE GIBRAC, paraît

aujourd'hui chez l'éditeur G. Charpentier. — Par sa thèse hardie, ce roman soulèvera de nombreuses et ardentes controverses. Plus d'un se récriera assurément, les femmes surtout. On n'est pas accoutumé, en ce temps où tout s'atténue, où chaque jour on compose avec le devoir, à des dénoûments d'un patriotisme si inexorable, et qui vous reportent à la Rome des Décius et des Régulus. Un fils qui se résigne à faire fusiller son père, devenu l'ennemi de la France! cela vous comble d'horreur, et pourtant l'on dit : Oui, c'est là le devoir. — L'auteur a eu l'heureuse pensée de dédier son livre aux femmes d'Alsace-Lorraine.

..

On annonce, pour paraître prochainement chez l'éditeur Félix Callewaert, 26, rue de l'Industrie : *De la Prose*, par MAX WALLER, un fort volume, broché en parchemin : fr. 3-50. Les souscripteurs inscrits avant l'apparition du volume recevront des exemplaires spéciaux hors commerce et numérotés.



L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

En vente aux bureaux de la *Revue*

Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature

paraissant le dimanche, 4^e année.

Abonnement : 10 fr. — Administration :
26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.

Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LE GÉNÉRAL NOIR

Gazette littéraire illustrée, 15 cent. par n^o.

ABONNEMENT : France, 10 fr. par an.
Union postale, 12 „

Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart
PARIS.

En vente chez les principaux libraires

NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

par Francis NAUTET

Un beau volume d'environ 400 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Vient de paraître : **LE ROITELET**, par Célestin Demblon ; prix : 1 franc.

En vente aux bureaux de la *Revue*.

LA REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE

Paraît le 25 de chaque mois

Prix du numéro : 2 fr. — Abonnement pour la Belgique : 22 fr.

Directeur, A. REMACLE. — Rédacteur en chef, ED. ROD

BUREAUX : 12, RUE DE TOURNON, PARIS

TOQUES ET ROBES

ESQUISSES JUDICIAIRES

PAR

Arthur JAMES

Un superbe volume sur papier de
Hollande, avec couverture en parchemin ;
illustrations d'Amédée Lynen. Larcier,
édit. 3 fr. 50.

JOURNAL

DES

GENS de LÉTTRES BELGES

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Études, Chroniques,

MORCEAUX CHOISIS, CRITIQUE LITTÉRAIRE

Directeur : D^r E. VALENTIN

Belgique, 6 fr. — Union postale, 7 fr. 50

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

En vente à la Maison Moens, 7, Galerie Bortier (Comptoir de librairie
musicale) : *Tonkin Polka*, par Donon et *Clair de Lune*, valse brillante, par
Moon ; dernières nouveautés ; 0,65 cent. le morceau.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

PRIX DU NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES

Jeudi 13 Août 1885

N° 10

S O M M A I R E

- | | |
|----------------------|------------------------------|
| I. HECTOR CHAINAYE | LE TRIANGLE : (C) LES HOMMES |
| II. GEORGES BÉBIESKO | CSARDAS RIMÉES |
| III. ARNOLD GOFFIN | JOURNAL D'ANDRÉ (suite) |
| IV. RENÉ GHIL | SOUS MON CACHET |
| V. STUART MERRILL | LE CHRIST DE FRÈRE SÉRAPION |
| VI. RAOUL RUSSEL | VITRAIL, poésie |

CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE. — LES NOUVEAUX-NÉS

J.-B. MOENS, libraire-éditeur
7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



LA
BASOCHE

N° 11. Septembre 1885

LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant le 13 de chaque mois, en livraisons de 32 pages au moins.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

Le tirage des n^{os} 1 et 2 de LA BASOCHE étant complètement épuisé, nous nous voyons forcés de créer des abonnements de dix mois, au prix de 3 fr. 50 (étranger : 4 fr. 50), qui partiront du n^o 3.

BUPEAUX DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles en Brabant.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux essais des Jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire, et insérés, s'il y a lieu. — Les manuscrits non insérés sont rendus sur demande accompagnant l'envoi.

Il sera répondu à toute lettre sérieuse, contenant un timbre pour l'affranchissement du retour. — Nous rendrons compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de LA BASOCHE, est autorisée sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

L'abondance des matières renvoie au n^o d'octobre l'Etude de Mahaim sur *Madame Bovary*, la fin du *Journal d'André* et la *Chronique littéraire*, qui rend compte de « *La Nuit, Toques et Robes, Le Roitelet.* »

PROPAGANDE :

Dans un pays rebelle, comme le nôtre, à toutes les innovations littéraires, une œuvre exclusivement artistique, telle que LA BASOCHE, a besoin du concours dévoué de tous ceux que le culte de l'Art possède. Nous faisons un appel énergique à tous les Jeunes, et les convions à entamer avec nous la bataille : C'est à la fois la lutte pour l'Art et pour l'existence.

Nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, des cartes d'abonnement, numérotées par séries de dix ; lorsqu'une série nous sera revenue avec adhésions, son dépositaire recevra à titre gracieux, LA BASOCHE pendant un an ; pour deux séries, l'abonnement lui sera servi à perpétuité.



A CELLE QUI EST TRANQUILLE

*Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô Bête
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser
Dans tes cheveux impurs une triste tempête
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser.*

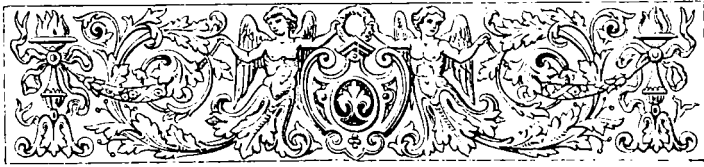
*Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes
Planant sous les rideaux inconnus du remords,
Et que tu sais goûter après tes noirs mensonges,
Toi, qui sur le Néant en sais plus que les morts.*

*Car le Vice rongéant ma native noblesse,
M'a, comme toi, marqué de sa stérilité.
Mais tandis que ton sein de pierre est habité*

*Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse,
Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.*

STÉPHANE MALLARMÉ.





CRITIQUE LITTÉRAIRE

NEST-CE PAS la caractéristique de cette fin de siècle que le bafouement des religions, non seulement en ce qu'elles ont d'imparfait, d'enfantin — d'humain, en un mot, — mais encore dans leurs dogmes augustes et d'origine divine? Les grossiers matérialistes qui nous entourent clament ainsi leur horreur de tout ce qui est saint, de tout ce qui sort du cercle de leurs mesquines querelles; — par là s'explique aussi le discrédit où sont tombés les vrais poètes. La tourbe des ignares, ne pouvant s'élever jusqu'à leurs conceptions hautaines, les nie.

Plongés dans les marais putrides de la politique, les partis se couvrent mutuellement de fange. Quelques hommes, — les plus effrontés, — les premiers rôles, secondés par une multitude de comparses, — alléchés par la promesse de grasses prébendes en cas de victoire — occupent la scène. Ils compromettraient Dieu — s'il pouvait être compromis — d'un côté. De l'autre, ils agitent ces loques pourries des *Immortels principes*, qu'une populace imbécile prend pour de glorieux drapeaux. Avec la monarchie constitutionnelle ou la République, au lieu d'un maître, le peuple ne s'aperçoit pas qu'il s'en est octroyé d'innombrables!

— Qui donc nous amènera un dictateur de génie, — un despote intelligent?

Voilà ce qu'a parfaitement dit M. Nautet dans les meilleures pages de son livre, pages intitulées : *Choses du Temps* et *Un Romancier catholique*. Nous lui reprocherons seulement d'être trop absolu à propos du Luthérianisme. Pour le maudire avec autant de véhémence, il faut qu'il ait oublié la compression exercée sur les intelligences par l'Eglise chrétienne primitive. La Réforme fût le signal de l'affranchissement

de la pensée, — Rome eût étouffé l'imprimerie naissante, Luther la protégea. Et encore, lorsque M. Nautet parle du « culte anonnant, vulgaire et laid des consistoires » il ignore, certes, la grandeur mystique de la simplicité. Moins que quiconque nous nierons la splendeur des cérémonies catholiques, — mais que M. Nautet y prenne garde, nous pourrions, retournant contre lui ses propres arguments, le taxer de barbarie.

En effet, dans le chapitre remarquable : *Psychologie de décadents*, nous lisons : — « M. Théodore de Banville a été trop sévère en appelant » Joris-Karl Huysmans un parvenu. Il est mieux que cela, un barbare. » Des Esseintes n'a pas le mauvais goût de l'enrichi; il a le goût » violent des primitifs. *Ses préférences vont aux choses qui ruissellent, aux » couleurs éclatantes, aux richesses massives. ...* » Il serait trop long de discuter ici cette appréciation; contentons-nous de relever celle-ci : — J. K. Huysmans est « d'une envolée moins large et d'une pénétration moins étendue » que M. Bourget. Nous ne le croyons pas; nous jugeons un écrivain par les sensations qu'il nous a procurées, par les pensées qu'il a réveillées ou suggérées en nous; — la « phrase correcte, élégante, cérémonieuse » de ce *dandy* littéraire : Paul Bourget, ne nous émeut pas. Elle glisse sur nous sans nous entamer. *Cruelle Enigme* a été une déception après son bel *Essai de Psychologie contemporaine*. C'est de ce dernier ouvrage que M. Nautet s'occupe dans le *Nihilisme littéraire* : une lumineuse étude, d'une grande largeur de vue, d'une analyse serrée. Cependant, M. Nautet met sur le compte de l'orgueil ou de l'affectation des tendances que la platitude de l'époque et l'*insens artistique général* expliquent amplement. « Son pessimisme, dit-il plus » loin de Flaubert, son pessimisme était la résultante d'une prédispo- » sition naturelle et particulière... » Et pour quelle raison n'en serait-il pas de même pour Huysmans, pour Bourget, pour tous les écrivains de l'école? Les souffrances, les longs espoirs déçus, les brutales déceptions, les *blessures de toutes les heures*, n'est-ce là, aussi, le chemin de la misanthropie et du pessimisme? Ceux qui l'ont parcouru doivent trouver légèrement amers les doutes railleurs de M. Nautet.

— Zola est toujours et partout démocrate, non de convictions, peut-être, mais de *sensations*. Il a la vision vulgaire. *Pot-Bouille* est un réquisitoire contre la bourgeoisie, *Germinal* un plaidoyer en faveur des ouvriers.

Sa meilleure note est donnée dans *la Faute de l'Abbé Mouret* où son matérialisme ardent s'épanche grandioisement.

Mais quand avec ses gros doigts de maçon lettré, il essaye de démonter le mécanisme délicat de l'esprit humain, il est risible. Sa tentative piteuse de *la Foie de Vivre*, ouvrage sans aucune valeur comme observation psychologique, en est une preuve évidente. Voir d'ailleurs les critiques de Zola, ses ineptes appréciations sur Baudelaire. Hors de son champ d'action il ne comprend rien. Les beautés de Hugo, de Gautier, de Musset n'existent pas pour lui; il voit tout au travers de ses théories : — il est atteint de daltonisme littéraire!

M. Nautet a supérieurement démontré tout cela dans *le Mouvement Naturaliste*. Il rend palpables les inconséquences et l'étroitesse de conception du maître de Médan, — il y sonne le glas du naturalisme.

— Quand nous aurons cité les intéressantes pages consacrées à *Catulle Mendès*, celles-ci trop indulgentes à notre gré, — à *Alphonse Daudet* et à *l'Education Sentimentale*, celles-là très justes, il nous restera, pour compléter l'examen de ce beau livre, à signaler les *Lettres au Roi*.

Si nous croyions, comme futur justiciable de M. Nautet, être accusé de lui épargner les objections, — nous renouvellerions ici la critique qu'on lui a déjà faite à propos de ce titre : *Lettres au Roi*.

Avouons-le, nous craignons trouver en ces *Lettres* des jugements empreints de camaraderie. Il n'en est rien, heureusement; — pour certains, les traits évidemment adoucis, n'en sont pas moins justes et bien lancés. Pourquoi faut-il que nous ayions à signaler des exclusions peu explicables et pourquoi une dizaine de pages pour tel estimable mais médiocre poète, lorsque tel autre infiniment supérieur s'en voit octroyer à peine une?

Faudrait-il voir là une question de sympathie ou le souvenir d'anciennes polémiques? Nous croyons M. Nautet fort au-dessus de ces rancunes vaines, et mettons ces oublis au passif d'une inadvertance.

Ces réserves établies, nous ne pouvons que louer la parfaite justesse et la finesse avec lesquelles sont analysés les tempéraments si divers des Jeunes-Belgique.

En somme ce livre est de ceux que l'on met parmi les œuvres aimées, un livre à relire souvent, à méditer.

ARNOLD GOFFIN.



VERS

I

*Toute en dentelles d'or, ses mains patriciennes
Dolentes inclinant un geste de pâleur,
Elle attache son rêve à cette étrange fleur
Dont soupire l'écho des légendes anciennes,*

*A cette étrange fleur chantante qui s'est tue
Dans un vague de rêve au fond de l'autrefois,
Et sa voix s'angélise à l'imiter, la voix
Du silence qui neige et de la fleur qui tue.*

II

*Naguères, soirs fanés au fond des lacs d'amour
Où la lune adorable éclaire le silence,
Naguères, doux ramiers émigrés sans retour
Au siècle parfumé d'exquise nonchalance.*

*Dans le bleu crépuscule, en robe bouton d'or,
Berceuse d'élégance et de mélancolie,
Vous étiez Célimène ou vous étiez Célie,
J'étais Scapin, Myrtil, Scaramouche ou Lindor.*

*Nous avions des jardins grêles d'orfèvreries
Où veillait dans la nuit la piété des lys;
N'étais-je point Sylvandre et vous, belle, Phyllis
Les baisers roucoulaient sur nos lèvres fleuries.*

*O jours tissés d'azur, dans le parc enchanté
Nous nous vaporisions en soyeuse musique,
La subtile douceur d'un âge hyperphysique
Baignait notre silence et notre éternité.....*

*Vois sous les blonds arceaux des charmilles frôlantes,
Blanches, aux bleus frissons des colombes en pleurs,
Les belles de Watteau s'en aller dans les fleurs,
Oh ! lentes, vers les ciels angéliques, oh ! lentes !...*

*Les cygnes enviaient les ailes de vos pas,
Votre calme, les lys, le soir, votre tristesse,
Marquise ! Où donc, ces voix, au loin ; où donc était-ce ?
Mon âme s'hallucine et ne se souvient pas !*

III

*Si le blanc Pierrot ne dit mot
C'est que converser l'importune.
Humant sa fiole au goulot,
Si le blanc Pierrot ne dit mot,
C'est qu'il rêve, le blanc Pierrot.
En poète, au clair de la lune,
Si le blanc Pierrot ne dit mot
C'est que converser l'importune.*

IV

*Enfants-Amours, brûlez en ondes odorantes
Les parfums les plus languissants ;
Religieusement pleurez, orgues mourantes
Dans la nef fluide d'encens,*

*Flottez en rires d'or, vous sveltes banderolles,
Vous, l'oriflamme et le pennon ;
O blancs alleluïas, vos plus douces paroles
Pour la prière de son nom :*

*Voici la Bien-Aimée en pleurs, la Bien-Aimée .
Vous, les roses, et les jasmins,
Les plus chastes, offrez une neige embaumée
A la piété de ses mains !*

V

*Quand j'étais enfant, autrefois,
J'ignorais l'ironie amère
Et les mensonges de la voix :
Nul ne me parlait que ma mère.*

*Mais, un soir triste, j'ai compris
Dans un silencieux sourire
Que les mots doux et attendris
Mon âme ne doit point les dire.*

*Ceux qui t'aiment, ceux que les fleurs
Attendrissent, les fleurs naïves,
Sauront effleurer tes pâleurs
Et baiser tes larmes pensives.*

VI

*Puissè-je, au dernier jour éveillé dans mes yeux,
Entendre encor neiger la musique des cieux !
Tu te penchas, un soir, pure, sur le berceau
Où mon Rêve chantait déjà, chétif oiseau
Sentant sur son duvet le triomphe des ailes.
O Muse glorieuse, ô Muse qui cisèles
Dans le bronze les noms des maîtres immortels !
Et comme un pénitent en face des autels
Elève le calice adorable et l'hostie,
O Dieu d'amour, pour ta sublime Eucharistie,
J'exulte mon calice au ciel comme un flambeau,
Le calice d'azur, le calice du Beau,
Où j'ai versé le sang de ma candide enfance,
Dans les jardins fleuris de naïve innocence,
O Muse, j'ai rêvé de t'adorer toujours !
Si le ciel nous permet d'éternelles amours,
Que je puisse t'aimer à genoux, loin du monde,
Doux martyr sur la croix de ta beauté profonde.
Et nous abandonnant aux caresses du soir,*

*Au milieu des senteurs de prière et d'espoir,
Au milieu des encens bleus et des cantiques,
Tressons pour les chanteurs des couronnes mystiques
Faites de lys sans tache et de lauriers divins,
En souvenir du jour glorieux où tu vins
Dans un vol parfumé de blanches litanies
Effleurer d'un baiser mes paupières bénies !*

VII

*Je me souviens encor de ces jours d'autrefois
Où, le cœur sans passé, l'âme sans désespoir,
Jusqu'au soleil éteint dans le rose du soir
Je m'en allais humer le silence des bois
Imprégnés de tristesse et de calme grandeur.
Les moutons dans les prés roussis et les bergers,
Et les pommiers roidis de gel dans les vergers,
Les hêtres cuirassés d'une austère lourdeur,
Je les revois souvent au fond du souvenir ;
Mais je sens aujourd'hui que, dans le ciel plus bleu,
Mon âme sentait mieux la présence de Dieu,
Et que la vision ne doit plus revenir.*

VIII

*Sur le sable marneux, parmi les lauriers-roses
Les lys lancéolés, les troncs d'arbres pourris,
Le boa lamé d'or attend les pécaris
Et son œil engourdi voit saigner leurs chairs roses.*

*Ce rêve de carnage a passé dans le vent :
Cou tendu, le museau soufflant, croupe fumeuse,
Ils sentent le reptile au bord de l'eau brumeuse
Dans la sonorité du feuillage mouvant.*

*Et torpide, dardant de sa glauque paupière
La fascination de son regard de pierre
Le boa constrictor a dérangé ses plis,*

*Et soudain à travers les lianes fleuries
Qu'il déchire en sifflant de ses anneaux polis,
Le broyeur a lancé son jet de pierreries.*

IX

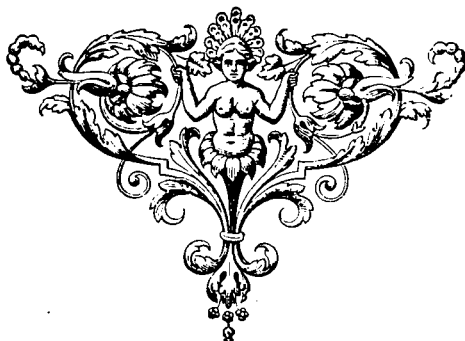
*Au fond de l'église du Rêve,
Dans le calice des douleurs,
Lentement s'égouttent les pleurs
De mon sein transpercé d'un glaive.*

*Silencieusement il saigne
Sans qu'un râle attriste ses chants :
La clémence attendrie enseigne
Qu'il faut pardonner aux méchants.*

*Frère, angélise ton martyr
Afin d'être agréable aux cieux,
Par la charité du sourire
Et l'indulgence de tes yeux !*

*Rien n'est divin que d'être triste
Pour ceux qui l'ont martyrisé :
Aucune haine ne résiste
Aux naïvetés du baiser !*

GEORGES KHNOPFF.





LES LÉPILLIER (1)

LELLE vivait donc là, isolée, abandonnée, errant le long des jours par ce vieux parc humide, ou trottinant dans la grande pièce qui lui servait de chambre, une vaste salle aux vitres ternes et comme verdies par l'éternel reflet de ces hautes futaies, seule en compagnie du ménage Lépillier, installé auprès d'elle au premier, porte à porte, sur le même pallier; mademoiselle de Cormon était maintenant montée d'un étage et vivait dans sa chambre, où la jardinière, passée bonne à tout faire, lui servait ses repas sauf son déjeuner.

Cet isolement et cette haine, ce vide hostile fait autour de sa vie, mademoiselle de Cormon les sentait peser douloureusement sur elle. A quoi rêvait-elle, ce pauvre fagot de Cormon, en se promenant ce soir-là tristement, lentement, pas à pas, dans son parc, son pauvre soi désespéré et morne! regrettait-elle Anastasie? les années d'autrefois, sa jeunesse esseulée, son avenir gâché, manqué, trahi! Tout absorbée dans des songeries sans but, sans issue, comme sa propre existence, elle était arrivée auprès des écuries, à l'extrémité de son domaine, au pied du bâtiment affecté naguère encore au logement des Lépillier.

A l'angle du bâtiment, posée sur quatre coins pourris qui l'exhaussaient du sol, une grande cuve ventrue s'arrondissait au-dessous d'un tuyau de gouttière, et pleine d'eau saumâtre, décerclée vers le haut, offritée sur les bords, toute noire de mousse, moisissait là à l'abandon, dans la clarté verte tombant de la héraie. Toute rose dans cette clarté, la petite Désirée jouait dans ce coin de vieux parc: d'un air grave elle trempait ses petites mains gourdes dans un baquet d'eau de savon, posé auprès du réservoir, (elle semblait toute petite au pied de ces grands arbres) ses cheveux de lin, frôlés

(1) Un chapitre du roman de M. Jean Lorrain : LES LÉPILLIER, actuellement sous presse, et qui doit paraître vers la mi-octobre.

par la lumière, la coiffaient d'une légère buée d'or : l'enfant entendait Mademoiselle et se redressait rougissante : avec sa face rose et ses larges yeux bleus c'était la ressemblance exacte de son père, Lépillier à sept ans ; le regard seul différait, craintif et sournois chez l'homme, à la fois étonné et hardi chez la petite, ce regard de fleur qu'ont les tout jeunes enfants : la vieille fille s'était arrêtée : au-dessus de leurs têtes dans les hautes branches des hêtres, l'essaim noir des corneilles faisait son dur vacarme ; Mademoiselle regarda passionnément cette *mousette* ; la porte des écuries était demeurée entrouverte ; posé à plat sur un des ais pourris, qui soutenaient la cuve, un paquet de lessive, qu'on venait de rincer au baquet, s'égouttait là lentement dans l'ombre.

— « Lachez-mè, grand malfaisant ! et une fusée de rires partait de l'écurie, une fusée de rires entrecoupés, nerveux, des rires de femme qu'on chatouille « Laisse-mè, laisse-mè donc, nigaude, étouffait une voix. » On entendait la chute de deux corps dans la paille, puis le bruit de jupes d'une femme, qui se relevait. Mademoiselle de Cormon s'était arrêtée toute blême, le sang ne lui avait fait qu'un tour.

— C'est ton père qui est là ? disait-elle enfin à la petite.

— Oui, c'est papa, répondait Désirée.

Mademoiselle de Cormon portait sa main gauche à son cœur, il battait à se rompre ; elle s'était appuyée contre le tronc d'un hêtre, puis, délibérément, allant à l'écurie, elle poussait la porte.

Un flot de jour entraît avec elle. Acculée dans un coin, une grande forte fille de dix-sept ans à peine écarquillait des yeux stupéfaits ; secouée par un rire de brute, elle suffoquait, ahurie, la bouche niaise. En jupon rapiécé, un coin d'épaule nue sortant de sa camisole, en tenue de travail, mademoiselle de Cormon la reconnut aussitôt ; c'était la fille Legras, une fille du pays, qu'Eugénie Lépillier prenait pour nettoyer une ou deux fois la semaine, et ce jour-là en journée au château. Ses manches de chemise relevées jusqu'au coude, en pantalon de coutil, le dos tourné à la lumière, Lépillier était à son ouvrage ; une étrille d'une main, un bouchon de l'autre, il nettoyait à tour de bras Chéri, l'alezan de Mademoiselle ; évidemment ils l'avaient entendu venir.

— « Que fais-tu là, disait-elle durement à la fille.

La fille Legras tenait toujours sa fourche.

— « C'est Lépillier qui... c'est Lépillier que...

L'homme intervint :

— « C'est Lépillier, que je suis un imbécile... elle avait l'idée de voir de près le chvâ, une idée comme ça, j'lui dis donc d'entrer ; mais vla quâ prend pû, se fiche dans un coin, âle empoigne une fourche et se met à piauler.

Què malhù, quand on a pû des chvâ, on n'entre pas dedans les écuries. »

Il était sorti de la stalle, le temps de reprendre la fourche des mains de la laveuse et de la poser en travers du coffre; maintenant il étrillait consciencieusement sa bête.

Mademoiselle de Cormon n'avait pas dit un mot; les lèvres pincées, elle examinait; son œil allait de la fille au gars et du gars à la fille, perçant, inquisiteur et dur; le jardinier était très rouge, des gouttes de sueur lui perlaient sur le front, mais il nettoyait activement sa bête; la lessiveuse était bien quelque peu dépeignée, mais elle avait savonné tout le jour : pourtant, Mademoiselle de Cormon n'aurait pas rêvé; elle avait bien entendu le « lachez-mè », suffoqué de la fille, l'implorant, « laissez-mè donc », du gars et le bruit de la chute de deux corps, elle l'avait bien entendu s'amortir dans la paille.

— « Sortez, dit-elle brusquement à la fille.

La laveuse ne se le faisait pas répéter deux fois : elle sortait, penaude, allait vider silencieusement son baquet, le mettait sous bras avec son paquet de lessive, puis prenant la main de l'enfant : Viens nous-en, Désirée, viens nous-en : et sa voix s'alentissait trainante.

Lépillier s'était montré sur le seuil de l'écurie : au passage il hapait sa gamine et l'enlevant dans ses bras, gaîment, jouant le bon père, il embrassait l'enfant sur les deux joues; puis, clignant de l'œil du côté de Mademoiselle, lui désignant la fille de journée : « En vla, une niante, et haussant les épaules, il rentrait à son cheval.

Mademoiselle de Cormon lui avait tourné le dos.

Maintenant elle regagnait lentement le château : l'œil étincelant, la bouche crispée dans un mauvais sourire, Mademoiselle de Cormon suffoquait : une subite aigreur était entrée en elle : elle avait comme quelque chose de crevé dans le cœur, quelque chose d'amer qui ne reviendrait jamais doux, comme une poche à fiel qui se serait répandue dans son être. Ce Lépillier lutinant cette fille, une colère et un désespoir l'avaient prise ; elle eut été la femme de Lépillier, qu'elle n'eut pas été plus irritée et plus triste, on aurait dit qu'elle avait été trompée; elle était à la fois dépitée et déçue... déçue? Qu'espérait-elle! Dépitée! contre lui ou contre cette fille. Elle n'était pas cependant jalouse, la femme Lépillier lui était bien indifférente, d'abord elle n'aimait pas ce Lépillier, ce goujat...? tout au plus s'était-elle attachée à l'enfant, à la petite. Cet homme, comme il la trompait pourtant! et non, il ne l'avait pas trompée, tout au plus avait-il leurré sa femme et, entre gens de cette classe, à ce niveau de situation, ces foucades de mari et femme ne comptent plus ou pas! Cette fille, comme elle la la détestait cependant, cette lessiveuse, qu'elle avait entendue rire et

suffoquer sous l'attaque amoureuse de cet homme, qu'avait-elle pour elle cette souillon ? Elle était jeune et voilà tout ; elle avait la peau lisse, les seins fermes, les cheveux drus de ses dix-sept ans et les hommes l'aimaient : sans un sou, bête à garder les oies, les mains rouges, en haillons, toute manante qu'elle était, elle plaisait à des gars bêtes à garder les bœufs, rouges et manants comme elle, et, tout misérables qu'ils étaient, ces manants étaient riches, car ils avaient l'amour.

Elle, personne ne l'avait aimée ! Non pas qu'elle eut été plus laide qu'une autre ; comme une autre elle avait eu ses dix-sept ans, comme une autre elle avait dû être désirée ; mais comme elle était bien élevée et sans dot, aucun homme n'avait osé le lui dire : à des filles comme elle on ne pouvait parler amour sans parler mariage... et ce mariage obligé dans son monde avait coupé la parole à l'amour.

A quoi lui servaient donc ses trente mille livres de rentes.

« Trop tard, trop tard, semblaient croâsser dans les hautes futaies l'essaim noir des corneilles ; « trop tard, trop tard, chuchotaient les feuilles mortes des allées s'écrasant en fumier sous ses pas ; « trop tard, trop tard, reprenaient les croà-croà lugubres des corneilles ; « trop tard, trop tard, répondait en écho son pauvre cœur aimant de fille dédaignée « trop tard, trop tard, il est trop tard. »

Mademoiselle de Cormon était plus triste encore ce soir-là que de coutume en rentrant au château de Crainville : devant la porte de la cuisine, Eugénie Lépillier attendait Mademoiselle : les bras embarrassés d'une énorme poupée, cadeau de la vieille fille, et qu'on ne lui confiait que le soir en récompense d'une journée de sagesse, la petite Désirée était avec sa mère ; le dîner était prêt depuis un grand quart d'heure, Eugénie Lépillier était vraiment inquiète. « Viens l'embrasser Mademoiselle » et elle essayait du revers de son tablier la bouche humide de l'enfant : sans dire un mot, du bout des lèvres, Mademoiselle effleurait les cheveux de la petite ; Eugénie Lépillier sentit que le temps de son règne était près de finir : la femme habile se mordit les lèvres : Lépillier avait dû faire quelque sottise ; le soir même elle confessait son mari : mademoiselle était jalouse ; la jardinière respira.

JEAN LORRAIN.



SOUS MON CACHET

(SUITE)

L'INSTRUMENTATION.

Lettre à FRANCIS POICTEVIN.

Plus longtemps délaissier en l'espoir ne serait séant, quand se peut inquiéter l'éveil de quelques Uns de cette musique des vers par mes veilles révée, cette INSTRUMENTATION où se dissimule mon cher secret : que l'œuvre dévoilera peut-être, pour laquelle, en tout amour de l'Art, je me clos à toute inanité séduisante.

Indéniable maintenant, voire scientifique, peint ses gammes le Fait de l'AUDITION COLORÉE, — miraculeux acheminement vers ces heures lointaines qu'avec humilité nous souhaitons, où tous les Arts inconsciemment dérivés reviendront se perdre en l'initial Torrent, la Musique épouvantante!

A moi n'appartient la méditation de la cause; l'effet est assez : et je sais des esprits pour qui la Musique n'est que l'évocation de Tableaux, les sons hauts ou graves n'étant que couleurs triomphales ou s'imprégnant de mélancolie : et, entendant avec amour ce poète, WAGNER, Tel voit, dans « TRISTAN ET ISEULT », des cimes de forêts verdir et de sève bruire, et d'orages se lamenter sous l'intime frisson des accords; et Tel autre, dans « LOHENGRIN », au son ingénu de Trompettes sœurs, disant sur des tours l'aube évaporée, contemple sur la plaine rase et vert-tendre un matin gris et glauque, fumant d'un encens brumal vers le soleil deviné.....

Avec moi que l'on veuille retenir ceci : DES SONS SONT VUS. Or, si le son peut être traduit en couleur, LA COULEUR PEUT SE TRADUIRE EN SON, ET AUSSITÔT EN TIMBRE d'instrument. Tout le mystère est là gisant!

Idéalement, en la solitude de mon songe, a surgi le poète par moi voulu, doué du don nouveau (car il existe, autre que le don habituel du poète phraseur) que pour ma réelle personne j'envie.

Ce Poète musical — musicien nullement — de l'idée fixe hantant ses vouloirs n'aura pas la peur : à toute heure il comparera voir et entendre,

après que, les heures, il aura ouï l'âme suggestive du Très-grand, WAGNER! Les spectacles pour lui seront un éternel bruit silencieux : et l'aurore viendra où, sans la prime sueur, un paysage, ô gloire! sous le ciel harmonieux se jouera, dans d'invisibles cuivres et bois, sur d'invisibles cordes!...

A cet instant, le poète, étouffant de rythmes, ne sera qu'un musicien impuissant, car il ne sait une note, et pourtant il veut dire cet orient orchestral en son cerveau éclos. Alors, dans les cuivres, les flûtes, les cordes qui le ravissent, par l'étroit et subtil rapprochement des Couleurs, des Timbres et des Voyelles, il cherchera la parole humaine la moins pauvrement concordante.....

.....Mais, de l'idéal de trop d'envie me faisant souffrir, au réel et humble Tentateur que je suis redescendons; et à qui veut ouïr, sans orgueil, mais ayant conscience d'une utilité, je narrerai mon Rêve.

Dans la nuit d'un Passé s'abolissant, mais qui est à vénérer, sur la mer sombre d'un Futur, pointent les Timbres : exaltant les candeurs, la Harpe est blanche, et bleus sont les Violons mollis souvent d'une phosphorescence, pour éplore les paroxysmes; en la plénitude des triomphes, les Cuivres sont rouges; la Flûte est jaune, qui module l'ingénu arrosant d'innocence les âmes; et, profondeur de la Terre et des Chairs, synthèse simplement des seuls instruments simples, les orgues toutes noires plangorent.

Maintenant, que surgissent les couleurs des Voyelles sonnantes le mystère primordial : et ici, je saluerai le SONNET de subtile magnificence du poète maudit, ARTHUR RIMBAUD, formulant la Théorie du Maître qui des nuances mourantes se réjouit, PAUL VERLAINE. Mais il ne vit que l'on pouvait plus loin pénétrer en l'arcane, et ces couleurs si délicatement peintes, les faire chanter en ces merveilleux instruments multipliables toujours, les lettres! Lui, PAUL VERLAINE, comme un vague rêve que l'on voudrait sauver de l'oubli, l'a de plus en plus deviné, mais sans ordonner que le rêve soit. Car la nuance, encore la nuance, ce n'est plus déjà le jaloux secret des vers adorés : j'en atteste, né de la prose, le pictural mystère en « LES SONGES » diapré!

Et d'ARTHUR RIMBAUD la vision doit être revue : ne serait-ce que pour cette impardonnable faute d'avoir, sous une Voyelle simple, l'U, mis une couleur composée, le VERT.

Très regardées, il semble que les Voyelles se colorent ainsi : A NOIR, E BLANC, I BLEU, O ROUGE, U JAUNE, dans la simplicité très belle de cinq fleurs incueillies, s'épanouissant aux champs ensoleillés : mais l'A étrange; en qui semble des quatre autres s'étouffer la propre floraison.

Maintenant, rappelant que plus haut j'ai donné la couleur des Instruments nécessaires, selon la logique apparaît la conclusion voulue, disant :

A LES ORGUES, E LA HARPE, I LES VIOLONS, O LES CUIVRES, U LES FLûTES.....

Et c'est en allant quérir, selon l'ordre de ma vision chantante, les mots où le plus souvent se nombre la Voyelle maîtresse demandée, que l'immatérielle sensation vibrera de l'Instrument au Timbre qui sied.

Mais c'est là l'origine, comme les Voyelles sont de la langue la genèse : et l'on veut au plus profond comme au plus haut se perdre, dans l'épars souffle aussi des accords dilués : et la moins grande ingénuité des diphthongues et des voyelles composées et appelée.

IÉ, IÈ, IE et IEU seront pour les violons angoissés; OU, IOU, UI et OÛ, pour les Flûtes aprilines; AÉ, OÉ, OÙÉ, IN, OWIN et OUAN pour la Harpe virginisant; OI, IO et ON pour les cuivres glorieux; IA, OA, UA, OUA, AN et OUAN pour les orgues hiératiques.

Mais encore, plus, autour de ces sons, se grouperont : pour la harpe, les DENTALES et l'aspirée H ; pour les violons, les SIFFLANTES et LES LIQUIDES ; pour les cuivres, les âpres R ; pour les flûtes, les graciles L, les très-enfantins J et les deux soupirants F et V ; pour les orgues, les NASALES : plus s'entendra par le matin poétique l'aubade de mon désir.....

.....Que le Poète, cependant, soit un regardeur de la Vie : il n'aura pas que paysages à noter ; mais des attitudes la révélation, les gestes éternels, et le remuement vague de l'âme intime, arôme de sensations.....

Aussi, notera-t-il la Vie : car attitudes, gestes, sensations et pensées peuvent aux Rhythmes se réduire. Tout rythme a sa couleur : et, dès lors, tout spectacle de corps vivants, et de cerveaux mouvants, n'est pour lui, le logique ! qu'un paysage qu'il entendra.....

Maintenant, là est la Théorie simple, le dévoilement du Mystère autant qu'il est possible. Car, l'on comprend qu'au seul vouloir du Prédestiné, toutes les nuances pour le Chœur entier concorderont, des Timbres inénarrables. En quelque phrase, pour exemple, un violon seulement ne sera pas ouï, mais des violons ; et, par le subtil mariage des nobles, Voyelles, en cette phrase alterneront vraiment les soupirs encore des bois et des cuivres, et des cordes sous les doigts seigneurs ! Et pour l'Initié, un poème, ainsi, deviendra un vrai morceau de musique, suggestive infiniment, s'instrumentant seul : MUSIQUE DE MOTS, ÉVOCATEURS D'IMAGES COLORÉES — sans qu'en souffrent en rien, que l'on s'en souvienne ! le Fait et la pensée à rendre. Impossibilité pour le péché, d'ailleurs, si le poème est de musique excellente, puisque cette musique, le Fait et la Pensée, par leurs couleurs qui chantent, eux-mêmes la composent !

Un mot suprême m'est à dire. Finissant, je dois très-bas devant QUELQU'UN baisser mon front. Tout ce rêve, il est latent en ce morceau de Flûtes traversé de harpe et de trompettes douces, sonnante miraculeux

l'avenir poétique : « L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE », ÉGLOGUE par STÉPHANE MALLARMÉ.

MOI, SIMPLEMENT, J'AI VU LE POSSIBLE, MULTIPLIÉ ET FORMULÉ : *et je salue, dans l'attitude sincèrement humble du Disciple qui dit : qu'il n'aurait rêvé ce rêve sans la préexistence du MAITRE!*

RENÉ GHIL.

LES FILLES MÈRES

*Les filles qui se sont à mourir condamnées,
Ne pouvant se résoudre à vivre méprisées
Et pour un jour d'amour se voir stigmatisées,
Ont bien assez souffert pour être pardonnées.*

*Saintes, quoique l'amour les ait découronnées,
Plus belles, car leur mort les a poétisées,
Les filles qui se sont à mourir condamnées,
Ne pouvant se résoudre à vivre méprisées.*

*Séduites, leurs amants les ont abandonnées,
Et mères, leurs douleurs seraient éternisées;
Mourir les aura bien assez martyrisées,
Pour qu'elles ne soient plus dans leur mort profanées,
Les filles qui se sont à mourir condamnées.*

ALBERT MENNEL



A BOUCY.



Boucy, les Marbaix s'installèrent, consumant la huitaine à pomponner la maison. Tous, d'ailleurs, s'attelèrent conjointement à la besogne avec cette fabuleuse lenteur provinciale qui retarde et ankylose les moindres mouvements. Les ouvriers une fois mandés pour le gros de l'emménagement, ce fut le père qui, par économie, se chargea du reste. Culotté d'un horrible pantalon troué à l'entrefesse, fagoté de sa plus méchante casaque, soufflant et pléthorique il cloua, tapota, martela, non sans mésaventure — car une pointe de Paris surnoise lui écorcha le pouce et il crut choir de l'échelle en posant un store malvenu. N'importe, il se frictionna les paumes lorsque dès le prochain dimanche, il put clamer à Mme Marbaix et aux enfants béants d'admiration stupeur :

— Eh ! bien, qu'est-ce que vous en dites ? nous voilà installés... j'ai fait cela à moi seul, sans me gêner... Comme cela, pas d'ouvriers à payer... mettons en deux à trois francs... total : six francs de gagne ! Heup !

Et d'allumer un cigare, récompense des labeurs accomplis.

Le plus pénible fut de monter les deux mille bouquins emportés de Liège, collectionnés par le professeur et couvés de sa dilection. Lui-même les épousseta, les rangea, d'une belle ordonnance, dans une pièce aussitôt dénommée « salle d'étude » en face du marronnier de M. Balbour.

Au jardin une surprise suscita l'étonnement : le raisin était mûr ; derrière les feuilles une quarantaine de grappes rougeoyaient. Cela fut dessert providentiel, agrippé avec piailllements de plaisir. Paul, qui déjà s'en était bourré *in petto*, se purgea d'une forte diarrhée.

La cassine arrangée, M. Marbaix, le pouce emmailloté d'une compresse d'arnica, s'en fut déposer une carte cornée chez M. le

Bourgmestre, un marchand de vin, ragot frisant la cinquantaine, les moustaches à la capitan, décoré du nom de Groulard. Justement il passait la revue de ses bouteilles, abimé de contemplation scrutatrice. Mais, épelant la carte, il fit entrer M. Marbaix qui se cassait de révérences, immédiatement récréé par l'affabilité du personnage. Et, sans retard, après les préliminaires de circonstance : dévouement de la commune à ses professeurs, prospérité du collège, concurrence terrible des jésuites, il lâcha ses administrés pour volubiliser commerce vins et vendanges, avança une interrogation canaille :

— Votre cave a t'elle un coin de libre? je vous recommande un Saint-Emilion délicieux dont il me reste une demi-pièce. Une affaire unique... je réserve ce cru aux amis ...M. Dehousse, le préfet, m'en a commandé une pièce dernièrement... Allons, c'est entendu, je vous inscris à mon livre.

L'autre machurait des paroles embrouillées, furieux de se laisser tondre au Groulard, qui, le Saint-Emilion collé, exultait d'un matois triomphe, et, pétillant d'une générosité insolite, abreuva son nouveau client d'un flacon de bourgogne. Puis, sur le coup de onze heures :

— Tenez, si vous allez maintenant chez M. Dehousse, vous le rencontrerez certainement.

De vrai, le préfet lecturait son journal, qu'il abandonna incontinent dans un flot de gratulations caressantes :

— Honneur pour notre établissement de posséder un maître d'élite... j'ai entendu parler de vous en termes si flatteurs... enfin, bonne fortune... Vous accepterez un petit verre de porto?

Marbaix accepta, titillé d'inquiétude, flairant, sous les blandices, quelque malplaisante communication.

Le Dehousse s'était levé de son fauteuil, grand, plantant un corps de charretier sur des pieds en barquettes, et, d'un meuble débordant de paperasse, amenait un calepin noir :

— Je vais, mon cher M. Marbaix, vous donner vos heures de classe... nous avons été forcés d'introduire un léger changement au programme..

Simulant une recherche, il farfouillait le calepin d'une mine effarée, grommelant des : Où diable aurai-je fourré cela?... et il finit par stopper devant un tableau qu'il eût dévidé de mémoire, et qu'il déploya sous le nez de Marbaix, verdâtre d'anxiété expectante.

— Il s'agit du grec, donné en seconde par M. Dambrin et en troi-

sième par M. Legubre... ce sont d'excellents professeurs, ils ont une méthode parfaite, mais, entre nous, ils ont un peu oublié leur grec... quand ils sont entrés dans l'enseignement, on n'exigeait point des diplômes comme aujourd'hui. Ainsi M. Dambrin est arrivé ici, en qualité de surveillant, après une quatrième... il a étudié tout seul, ce qui est fort méritoire, n'est-ce pas ? Au reste, il n'y a que trois heures pour chacune des deux classes... Pour quelqu'un de votre mérite, ce sera un jeu... en définitive, vous aurez vingt heures par semaine.. c'est convenable... MM. Fifier, Loumelade et M. Sylvain Dambrin, le frère du professeur de seconde, en ont chacun vingt-huit.. Oh ! nous sommes surchargés, je le sais.. M. Groulard m'a formellement promis d'user de son influence auprès de M. Duriz, notre dévoué représentant, pour qu'il demande une augmentation de notre subside de l'Etat.. la position ira toujours s'améliorant...

Douché de cette eau bénite pateline, M. Marbaix fut remorqué à la visite de l'établissement, grand quadrilatère dégingandé, regardant de ses faces l'hôpital de Boucy, la « gendarmerie nationale », la rue du Théâtre et le quai de la Trouille. A travers l'immeuble esseulé M. Dehousse mellifluait sa parlotte de *cicerone* :

— Nous avons une vaste cour, vous voyez... une allée de peupliers... nos jeunes gens peuvent prendre leurs ébats à leur aise... Deux salles d'étude contiguës, celle du collège et celle de la section moyenne ; il suffit d'ouvrir la porte du milieu, d'y placer la chaire et le surveillant peut, à la rigueur, surveiller les deux études... Le réfectoire... on vient de le repeindre... c'est ici que nous avons placé, dans des cartouches, le nom des élèves lauréats... cela ne manque pas, nous dépassons la cinquantaine... depuis la réouverture de 1830 seulement, car vous savez que notre collège date de 1650... c'est un des plus anciens de la Belgique. Au-dessus, nous avons quelques chambres particulières, pour les pensionnaires de Seconde et de Rhétorique, qui se distinguent par leur application. Ils y sont admirablement et ils jouissent d'une jolie vue sur la Trouille... Ici, voilà le jardin, à côté du gymnase... nous avons un bassin de natation... en été, nos jeunes gens s'y baignent, avant le goûter... naturellement, avec les mesures que comportent leur sureté et la décence. Nous sommes, grâce à Dieu, exempts de la peste qui sévit parmi tant d'institutions cléricales... vous me comprenez... Quant

au dortoir, il règne au-dessus des classes... dix-huit fenêtres... l'air et la lumière y pénètrent à flots... et remarquez... la cage de l'escalier est tellement spacieuse que nos pensionnaires descendent, à l'époque des vacances, leurs coffres par là, au moyen d'une corde qu'ils laissent glisser sur la rampe... vous ne croiriez pas combien c'est commode.

Le boniment expectoré, le préfet eut une pause, utilisée de Marbaix en feinte stupeur. Il approuvait, s'ébahissait fictivement, déployait une alacrité hypocrite, et conclut :

« A merveille; je serai ici comme un coq en pâte.

Au fond, le « coup » du grec lui bouchait l'estomac.

La tournée d'inspection close d'un nouveau porto, le magister s'en fut chez lui.

Devant la table, les plaintes fluèrent, débridées de retenue. Ressuscitèrent, exhumées par le dépit, ces années d'éclat, où le père, de tous apothéosé, se panadait en une gloriolle sans fumée, secouait familièrement la poigne des illustrations liégeoises, conférençait devant une salle béante d'ouïr sa parole. Ah! n'était advenue cette maladie... Ici, Mme Marbaix trancha la jérémiade :

— C'est vrai, François; vous êtes d'autant plus coupable de vous être laissé entraîner à boire cet ignoble péquet... C'est cela qui est la cause de votre affection de la moëlle épinière... le médecin me l'a dit plusieurs fois... si vous aviez été moins mollasse, nous ne serions pas ici dans ce trou de petite ville.

Rebuffade aigre-douce de François, vexé de voir tisonner ces fervides souvenirs, et travaillé par la double conspiration du bourgogne et du porto imprudemment flûtés à jeun. Puis, cris de réprobation, bras tricotants l'espace quand, prostré de honte en son assiette, il susurra, d'une voix agonisante la commande du Saint-Emilion :

— Comment?... acheter du vin maintenant, après que le déménagement nous a coûté les yeux de la tête... vous voulez donc nous ruiner...

En vain, l'autre marmottait une défense, narrait sa chute au piège du Droulard et qu'il lui eût été impossible de refuser... tu comprends, ma chère, le bourgmestre... Madame vitupéra, fulgura d'encolérés reproches, insinua qu'il était peut-être de connivence avec M. Groulard, qu'ils avaient concerté le plan ensemble. Sur quoi Marbaix

navré qu'on lui attribuât si tortueux machiavélisme, émit quelques larmes facilitées par les libations matinales, tandis que Charles et Paul, émotionnés de la brette conjugale, désertaient la pièce en catimini.

Tôt fut d'ailleurs rasséréiné le ménage, Marbaix ayant obtenu de solder sa note à échéance quatre fois renouvelée. Et, comme la dernière de septembre se hâtait vers la rentrée fatidique, ils l'utilisèrent à des promenades aux campagnes autour de Boucy déroulées. Là, put exulter leur âme bourgeoise aux archi-banales délices du paysage.

Une fois quitté le « chemin de ronde » qui ceinture la ville de son fossé prétentieux, des maisonnettes plus ou moins blanches de ruraux font chiasse de mouches sur le vert écran des prairies. Des sentiers serpentent, coupés du babil radoteur des ruisselets glougloutants. Sous la brise ondule la bruissante courbette des arbres. La fugace vapeur crachotante d'un train qui, là-bas, gronde, amène le pédant contraste de l'industrie et de la nature. Ça et là un morveux marmot ulule sa plainte obstinée; des hures de paysans s'encadrent aux portes. Au loin l'éternel pléonasme des champs bariolés étale ses morceaux gris, jaunes, bruns, gigantesque projection d'une montre de tailleur.

Lâchée parmi ces merveilles, la tourbe des Marbaix s'empiffra de rusticité.

Vers les deux heures, ils partaient, Charles et Paul en avant-garde, crainte d'accident ou de polissonnerie. Quittant la rue des Puits-l'Eau, ils pèlerinaient à un endroit dénommé par eux « les Genêts » folâtraient, gambadaient, les enfants le cul dans les herbes, tandis que les parents avertissaient :

— Gare aux cacas... attention aux ronces!.. A distance, secouant sa chaîne, un molosse aboyant avec furie nuageait parfois leur joie. Au bas de la côte, une pierre tombale les retenait épélant l'ancienne inscription rongée d'humidité, foliée de verdure : *Ici repose M^{lle} Joséphine Bertaut, née en 1825, décédée le 15 juil... 1840, munie des sec ..* Les apitoya cette jeunesse tôt moissonnée. Et leur puérité rétrospectiva, imagina de reconstituer la vie de cette demoiselle Bertaut, depuis longtemps pulvérisée en ce coin de nature tranquille.

— Pauvre fille, conjectura M. Marbaix, elle était sans doute au couvent... pas demander la douleur du papa et de la maman... Lucie,

rappelle-toi quand notre Arthur est parti..., je suis resté deux jours sans manger... et il avait à peine deux semaines. Ici, elle avait ..25. . 35... 40... donc elle avait 15 ans... songe un peu si nous perdions Paul ou Charles à 15 ans... Tiens, j'aime mieux ne pas y penser. C'est égal... pauvre Joséphine... allez voir si ce n'était pas une orpheline, sans amis, sans soutien... Bah, elle est peut-être plus heureuse là où elle est.

Puis il conclut :

— Vous voyez, mes enfants, il faut toujours être sages.

Au retour, on prenait une bouteille de bière chez M. Ladrier, bel homme à carrure d'hercule que son irrémédiable claudication mélancolisait. Il s'était marié avec une pataude hommasse et louche qui, littéralement, l'adorait, buvait ses paroles, l'humectait d'un regard chargé d'une si absolue tendresse qu'elle gagnait presque une beauté à la splendeur de son dévouement. Devant le professeur il fleurissait son langage, surveillait sa prononciation, chop pant, à intervalles, contre le caillou des solécismes. M. Marbaix, alors, imperceptiblement souriait d'un triomphe intime, et ce lui était bonheur pédantesque de remarquer à la sortie :

— Lucie, as-tu entendu? M. Ladrier a fait quatre fautes de français... et il croit parler comme un académicien..., Aïe, aïe, aïe.

A côté, la barrière du chemin de fer obviait. Arrêt de la famille; causerie avec le garde qui s'agitait dans le jardinet minuscule tenant à la maisonnette, et sursautait au « tut » corné par un collègue dénonçant l'express de quatre heures :

— Pardon, Monsieur et Dame, je dois être là au passage ..

Les Marbaix s'immobilisaient d'attente, Charles et Paul admonestés de faire attention.

Là-bas, émergeant du ciel, une parcelle sombre et silencieuse arrivait, muée au bout de la minute en quelque chose de plus rapide... Maintenant la machine paraît, le ventre de la chaudière proémine, la cheminée hérisse son col, le train brûle aux rails d'un ronflement sourd... et le voilà... d'un « rasch » les wagons défilent, le sol trépidé, la poussière tournoie dans l'emportement du courant d'air... et tout fuit, le cube de la dernière voiture vertigineusement se rapetisse à un point noir qui vers l'horizon s'évade, tandis que l'écho rocaille.

Les Marbaix de filer après ce spectacle, saluant le garde, et le père,

hanté du fracas bourdonnant, rumine ses impressions qui s'épanchent en calinotades :

— Quelle invention, tout de même, ce chemin de fer... dire que cela va si loin et si vite... c'est la vapeur... admirable, la vapeur... Denys Papin... voilà un bienfaiteur de l'humanité... au fond, je l'estime mieux que César ou Pompée, ou même Napoléon... ils ont fait la guerre... ils ont dû verser du sang pour cela... et à quoi cela sert-il? Tandis que ceci,... je n'aurais qu'à partir à six heures et je serais à Bruxelles avant huit... moi, je trouve ça admirable.

Devant la maison, une besogne était de chasser la flopée de marmaille accroupie au seuil, pouilleuse et cacardante.

— Allez, allez, les enfants ! clamait M. Marbaix... Qu'est-ce que c'est que ça donc?...

Et d'ajouter *in petto* : Sales bougres, va!

Rentrés, on s'allait au jardin épousseter à forts « klatsch » d'essuie-main, après quoi, les réclamait le *goûter*.

Une institution sacrée que ce *goûter* de quatre heures, empiffrade de café au lait et de tartines. Les jours de fête, chocolat à la place du café. Mais il fallait alors rationner Paul et Charles, Paul surtout, qui, l'an dernier, à Liège, avait failli mourir des suites d'une fabuleuse goinfreterie. La fâcheuse remembrance qu'il en gardait ne l'eût point d'ailleurs sauvé d'une récidive. Quand la mère amenait de l'armoire la tant connue boîte en fer-blanc où elle serrait les épices, quelle subite illumination des physionomies enfantines, quels regards aux tablettes enveloppées de leur papier argenté! Puis, quand elle posait sur le feu le poëlon, tournant au liquide épaissi la volte régulière de la cuiller de bois, quand cela montait d'un bouillonnement doux et qu'elle avertissait : Attention, c'est brûlant! quel bonheur de se caser, de voir fumer sa tasse, d'y tremper les minces « beurrées », de glouglouter, d'une volupté lente, l'exquis breuvage peu à peu refroidi...

Le vendredi antécédant la reprise des cours, M. Marbaix s'en fut payer le premier terme du loyer à Mademoiselle Lorient, chipie frisant la quarantaine, ratatinée en un célibat rageur, et fétide d'haleine. Couturière d'occasion, cette personne tuait à d'infinies lectures la longueur des journées quasi inoccupées. *Balsamo*, la *Belle Gabrielle*, les *Mystères de Paris*, la *Dame de Monsoreau* lui étaient bréviaires passionnément lus et rabâchés à la continue. Elle préférait toutefois,

les « œuvres de M. *Dumass* », les coups d'épée, les bravades, les prouesses valeureuses, les grandiloques serments, les conseils héroïques, tout le Kaléidoscope miroitant, fascinateur et inane machiné par le gigantesque amuseur.

Malgré cette boulimie d'idéalisme, Mademoiselle Lorient n'avait garde d'oublier la basse prose de ses intérêts : la songerie des lointaines aventures lui apportait des réveils étrangement acides ; et, quittant Porthos, d'Artagnan ou la reine Margot, elle savait chicaner une demi-heure durant sur un lopin de viande trop grasse, crociter des arguments de pie-grièche pour décrocher un rabais de cinq centimes.

Précisément, lorsqu'advint le magister, elle sortait époumonnée d'une querelle avec Madame Gilmont, la patronne du *Café de l'Europe*, au sujet d'une pinte de bière, reliquat du compte précédent, qu'elle jurait payée, tandis que l'autre s'obstinait à droit, invoquait l'infailibilité de son ardoise.

— Non, mademoiselle, c'est marqué à l'ardoise... soyez certaine, que, si je *douterais*, je préférerais perdre mes neuf centimes... quand j'annote quelque chose, c'est qu'on l'a réellement servi... rappelez-vous... lundi dernier... il était cinq heures au cadran de Saint-Gratien, aussi sûr que je vous parle...

Mademoiselle Lorient, qui se rappelait à merveille, simula une défaillance de mémoire dont ne fut point dupe la cabaretière, et elle finit par lâcher les neuf centimes en modulant un véhément soupir. De là son humeur de chacal, adoucie au palper du loyer, et brusquement larmoyante à la pétition d'une pompe.

— Pour l'instant, impossible, M. Marbaix.. j'ai eu trop de frais tous ces derniers temps .. de la peinture, du ciment... on a retapissé les quatre chambres d'en haut et rarrangé la toiture... Il me semble que vous pourriez mettre une pompe à vos frais... ça ne coûterait pas si cher..

— Dans ce cas, pourquoi ne la placeriez-vous pas?

La discussion partit, méandra, descendant aux raisons infinitésimales, une de ces discussions provinciales où chacun âprement calcule, suppute et s'évertue, parlotte et jabote, s'essouffle à ratiociner pour, en fin de compte, retomber en face d'un adversaire déterminé à la crevaison plutôt qu'à une reculade. Ainsi en advint-il, et, lorsque

le professeur stoppa ésalivé, anhéant de faconde tarie, Mademoiselle Lorient consterna son épuiement de cet argument vainqueur :

— D'ailleurs, tous les voisins ont de l'eau dans leur cave... cela tient au niveau de la Trouille... M. Cloquette, votre voisin, en avait tellement qu'il a abandonné la sienne !

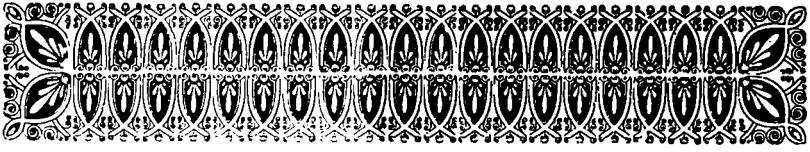
Battit donc en retraite M. Marbaix, le chef mélancolique, honteux de la négociation avortée. Madame, de nouveau, le tança, lui recolla au nez l'histoire du Saint-Emilion, prophétisa que, de ce train-là, on marchait à la ruine.

Et, quand il s'agit de faire choix d'une servante, elle poussa des clameurs d'égorgeant, dogmatisa qu'une « femme à journées » suffirait. Monsieur se mit en quête, colligea des renseignements pour ne point engager le premier matelas à hommes venu : d'un accord commun les époux choisirent une maritorne d'encolure bovine, à la voix de Stentor, euphoniement dénommée Toinette Chuque (1)

FRANCISQUE MARRAS.



(1) Fragment d'un roman en préparation sur la vie de province.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

EDOUARD AGNEESSENS

Mort violemment au vrai combat ou tombé épuisé par la fièvre des gestations artistiques, nous comptons après le funeste événement les blessures qui décèlent l'actif glorieux du cher disparu.

— Il en est de béantes et sanglantes, d'autres moins visibles, mais plus internes. Souvent une fêlure imperceptible signale à la surface d'une vie ce qui a patiemment lacéré celle-ci. Il semble toujours alors que cette plaie presque cicatrisée pour les yeux est la plus profonde et la plus cruelle. On en parle peu, on y pense beaucoup !

Silencieusement, le mois dernier, tous les artistes de la capitale assistaient au dénouement fatal d'un drame de l'art. Malgré eux ils se surprenaient à oublier la personne du défunt pour les circonstances inexorables qui avaient brisé la carrière du peintre. Depuis six ans, que de jour en jour l'incurabilité du mal s'était affirmée, ils avaient insensiblement substitué dans leur pensée le cas horrible au malheureux aliéné. A l'enterrement, l'impression de la presque impersonnalité du désastre qu'on déplorait ne s'effaça pas. Ce jour-là, chose étrange, on ne se sentit pas le courage de parler de l'œuvre prodigieuse que laisse Agneessens. On pleura en se rappelant tristement les projets et les désirs de l'artiste; aucun éclair de résurrection morale n'illumina les cœurs. Bien grande devait-être la douleur !

— Le peu de temps écoulé depuis cette longue journée, a fouetté les cerveaux. Les artistes revoient enfin dans leur mémoire l'Agneessens de l'art, le beau combat tant resplendissant de pensées et brandissant une épée de royal héritage. Les âmes s'emplissent de joie en pensant au succès certain de l'exposition des œuvres d'Agneessens qu'on organisera prochainement à Bruxelles. Le souvenir est tout au grand peintre et si l'élus nous entend, il doit en être profondément touché. Ses créations attendries nous diront qui fut l'artiste beaucoup mieux qu'aucune oraison funèbre. De la « touche » à la main qui la peignit, il n'y a qu'une évocation; de la main au cœur, une délicieuse pénétration puisque c'est au poète que nous demandons des confidences ! Longuement alors nous parlerons du délicat qui fut l'amant et le père de ses portraits de femmes et d'enfants, du prestigieux coloriste qui sut en allumant le feu de tous les prismes, en rendre la flamme très intense par la simplicité des procédés.

JACQUES CHAMPAL.



CHRONIQUE MUSICALE

L'AFRICAINNE

Nous relisons ces jours-ci les fabuleux dithyrambes dont les chroniqueurs Meyerbeeristes saluèrent l'*Africaine*, à ses premières représentations. C'est une lecture fort réjouissante et aussi fort curieuse, car à l'ahurissant lyrisme de ces articles se mêlent des plaisanteries plus ou moins malicieuses, des critiques plus ou moins amères à l'adresse de *Richard Wagner*, le seul musicien, paraît-il, dont le nom eût le privilège d'agacer l'auteur du *Prophète*.

A cette musique de Wagner « profondément ennuyeuse, et aussi riche en cacophonies orchestrales que dépourvue d'originalité » on oppose triomphalement la musique de l'*Africaine* « d'une ampleur, d'une élégance, d'une variété de rythme, d'un luxe de timbres qui éblouit » — et l'on nous apprend qu'un jour feu Giacomo avait demandé, avec une expression de visage où la plus fine ironie se mêlait à l'imperturbable autorité du maître : « croyez-vous que Wagner connaisse son affaire (1) ? »

Aujourd'hui tout cela fait sourire. On commence à savoir un peu partout si le dit Wagner *connaissait son affaire*, et sa musique, en dépit de la vieille grinche et la jeune gomme qui, avec les jaloux de tout âge forment le clan Wagnerophobe, cette musique nous semble faire assez gentiment son chemin. Les joyusetés de ce genre fourmillent dans ces vénérables chroniques.

Il vous est peut-être arrivé de déplorer les invraisemblances de cette *Africaine* où l'on voit le mancenillier des Antilles croître sur le rivage de Madagascar près de brahmines indiens au visage blanc : Dans un article qui commence, ô candeur, par cette pensée de Weber : « le musicien est responsable du sujet qu'il traite » un monsieur de *Lageneval* vous répondait déjà, et dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'il vous plaît, que le génie n'a que faire de la vraisemblance et de la logique et que Meyerbeer n'était pas homme à s'inquiéter de ces détails-là.

Aux dilettantes africains qui trouvent ridicule qu'on s'enthousiasme pour le descriptif de Wagner, nous recommandons un autre extrait de cette précieuse critique qui signale en ces termes le prélude orchestral de l'acte du Bateau : « Ici nous touchons » au vaisseau. L'océan de loin s'annonce au voyageur. Vous ne l'apercevez pas encore » que déjà l'air salé (*sic*), certaines rumeurs vagues trahissent son approche ; écoutez » dans l'orchestre ce bruit de flots... ce roulis... Là, derrière le rideau, quelque chose flotte..., etc... Et plus loin nous trouvons les observations suivantes (recommanda-

(1) Meyerbeer et l'*Africaine*.

tions, serait plus juste) à propos de la phrase orchestrale qui ouvre le dernier tableau : « on regarde, on écoute, on attend... c'est le silence, le recueillement de la nature » avant l'orage : puis, soudain, la salle entière se lève comme mue par un ressort : » à l'anxiété muette succède l'enthousiasme ; on s'émerveille... on bat des mains... » on crie... ». Meyerbeer et la manière de s'en servir. Très pratique — et très suivi à en juger par le petit succès que les purs ont fait à cette sacrée phrase, lors de la dernière reprise.

Mais nous prenons un plaisir cruel à exhumer ces rossignols de la critique qui ne sont plus que ridicules : nous arrêterons ici nos citations, mais non sans faire remarquer que les Wagnerophobes d'aujourd'hui vivent toujours de ces vieilles tartines, rebeurrées de temps à autre par un scapin quelconque de Paris ou d'ailleurs. Tous les ans nous voyons ces grotesques paladins enfourcher les mêmes dadas, vieilles rosses à la peau dure, pour partir en guerre contre les faux-croyants, et venir gesticuler devant nos rangs en nous menaçant de leurs lames déferrées.

En vérité, c'est par trop drôle d'entendre encore applaudir les orages de guignol de *l'Africaine* par ceux qui sifflent les rafales de la Walküre ou la tempête du Vaisseau-Fantôme, c'est par trop drôle d'entendre parler des longueurs de *Wagner* à propos de cette *Africaine* qui sent son mancenillier dès l'ouverture.

Ohé public! La voilà, la pièce sans intérêt, la pièce invraisemblable, la pièce ennuyeuse, o royalement ennuyeuse ! Oui, nous savons, il y a la dernière scène; très-belle, la dernière scène, mais c'est bien dommage qu'elle n'arrive pas cinq actes plus tôt !

MARIUS RÉMY

C'est dans *l'Africaine* que la nouvelle troupe d'opéra s'est présentée au public bruxellois, et elle a été fort bien accueillie. On n'a pas marchandé les applaudissements aux nouveaux pensionnaires de la Monnaie, tous plus ou moins démontés du reste, ce soir-là, par une émotion visible.

Mme Montalba (Selika) qui, plus que tout autre, était sous l'influence du trac inséparable n'a pas donné ce que l'on attendait de *l'Isolde*, justement fêtée des concerts Lamoureux. Mais la deuxième représentation l'a remise en possession d'elle-même et a permis au public d'apprécier sa belle voix si pure, si sympathique, son jeu dramatique et d'une si rare sobriété.

Mlle Thuringer (Inès) nous a paru douée d'une voix suffisamment forte et agréable, bien qu'un peu dure parfois. Mais, *Mon Dia*, quelle attitude et quelle démarche peu « *princesse* ». Nous mettrons, du reste, cela sur le compte du trac déjà nommé.

M. Berardi (Nelusko) a triomphé dès le premier soir. Voix très puissante et très chaude. C'est un des meilleurs barytons que nous ayons eus.

Un charmant acteur c'est *M. Dereims* (Vasco). La voix n'est pas très étendue, mais il en tire un excellent parti et détaille à ravir les phrases douces. Élégant et bien bâti : ce qui ne gêne rien. Mais qu'il se débarrasse bien vite, selon le conseil que tous lui donnent, de ces gestes troubadouresques qui déparent son jeu intelligent et distingué.

M. Dubulle (don Pedro) que nous avons pu mieux juger dans *Roméo et Juliette*, le second soir, est une très bonne, très bonne basse, d'une voix bien timbrée et d'un maintien parfait.

Le reste de la troupe est mieux que convenable, *M. Renaud*, fort en progrès, a été très justement applaudi tant dans l'*Africaine* que dans *Roméo*.

Les chœurs ont bien marché jusqu'au dernier tableau, où ils ont eu de visible défaillances ; quant à l'orchestre, il est resté ce qu'il était, un des plus parfaits qu'on connaisse.

En résumé, la nouvelle troupe d'opéra justifie les espérances des plus optimistes et nous croyons en elle.

Le second soir, la troupe d'opéra-comique débutait dans *Roméo et Juliette* et remportait d'emblée et toute entière, une victoire sans précédent.

Mlle Mezeray nous a fait applaudir la plus gracieuse des Juliettes. Aussi charmante cantatrice que charmante comédienne, elle a chanté les diverses mélodies qui composent son rôle avec une voix et un style adorables.

Mlle Wolff a enlevé fort joliment pour une débutante, le rôle secondaire de Stéphano ; la romance de la tourterelle a valu une ovation méritée à notre jeune compatriote.

M. Furst est un Roméo bien étoffé, très étoffé. La voix est superbe et nous tenons enfin un ténor d'opéra-comique. Mais pourquoi diable secoue-t-il ainsi constamment la tête dans les duos d'amour ; comme s'il répondait non à tout ce que dit sa Juliette ?

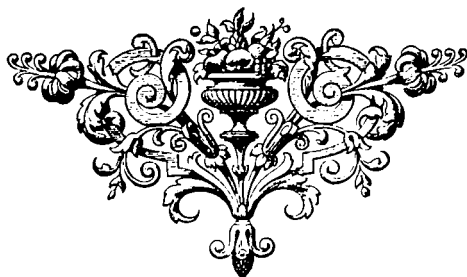
M. Devries est très bon dans le rôle de Capulet : voix sonore et bien posée.

M. Nolly a chanté la partie du cousin Tybald avec une conviction exagérée : un peu moins d'emballement, cousin !

Les chœurs ont mieux donné que la veille : enfin les plus difficiles se sont déclarés ravis de cette représentation.

Nous félicitons la nouvelle direction pour ses deux victoires ; nous sommes persuadés qu'avec de pareils éléments la nouvelle troupe sera certes à la hauteur des créations qu'on nous promet.

M. R.



CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE

LES NOUVEAUX-NÉS.

L'art musical belge vient de faire une grande perte: Joseph Servais, l'admirable violoncelliste, est mort. Nous empruntons à l'*Art Moderne* ces lignes émues sur le maître disparu : « De tous les violoncellistes de l'époque, Servais était peut-être celui qui réunissait le plus de qualités : la puissance du son, ce merveilleux son qu'il paraissait avoir recueilli comme un pieux héritage, le style ample, le sentiment parfait dans l'interprétation des maîtres, la délicatesse des nuances et l'habileté du mécanisme. Qui ne l'a vu, aux concerts du conservatoire, assis au premier pupitre des violoncelles, et levant vers Geevaert, de temps à autre, sa tête placide qu'encadraient, comme les Christ d'Albert Dürer, des cheveux ondulés et une barbe soyeuse. Dans les *solis*, la sonorité mâle de son instrument faisait jaillir les applaudissements. Très modeste, il n'en paraissait pas tirer vanité. Il semblait considérer comme tout naturel qu'il jouât bien du violoncelle, ne parlait jamais de ses succès au retour d'une tournée de concerts, fuyait tout ce qui ressemblait à de la réclame ou à de la camaraderie, et cela sans orgueil ni pose, très simplement, en homme qui n'aime pas le bruit et dont le talent peut se passer de louanges. »

..

Le Figaro vient de publier les résultats de son grand concours de Poésie.

Nous apprenons avec bonheur que le vainqueur en est JEAN RAMEAU, l'âpre et superbe poète dont nous avons publié, il y a quelques mois, ces strophes fulgurantes : *la Vengeance de l'Homme*.

Nous envoyons au triomphateur, dont le talent vient de recevoir cette éclatante consécration, nos félicitations enthousiastes.

..

Un oubli que nous ne parvenons pas à nous expliquer, nous a fait négliger de signaler au public lettré l'apparition de l'*Estacade*, gazette illustrée du littoral belge. Ce journal, fondé et rédigé par des amis, Jean d'Avril, Luc Malper, Max Hilaire, clerks de *Basoche* et fêaux camarades, imite bien un peu *le Chat Noir* montmartrais; mais, vous savez : « à l'instar de Paris » est toujours belge, et puis, on ne peut que gagner à s'inspirer des belles et bonnes choses. Or, nous devons dire que l'*Estacade* a parfaitement réussi; puissamment aidés par un illustrateur d'un talent très personnel et très original, le confrère Léon Dardenne, dont les dessins sont, de l'avis unanime, les meilleurs qui aient paru, chez nous, en ce genre, nos camarades ont fait de l'*Estacade* une luxueuse et très appréciée publication. Tous les Jeunes écrivains belges leur ont apporté leur appui; Jeunes-Belgique, clerks de *Basoche*, et autres, s'y sont fraternellement rencontrés.

M. Paul Adam, l'auteur de *Chair Molle* dont nous avons parlé dans un précédent n^o, vient d'être condamné par le phénoménal jury de la Seine — un jury qui tient à ne pas perdre son « Ohnète » réputation — à l'amende et à la prison.

Voici en quels termes la *Jeune France*, à la loyauté artistique de laquelle nous rendons un vif hommage, apprécie ce jugement :

« Nous ne sommes pas tendres pour les naturalistes, à la *Jeune France* ; mais les poursuites en matière littéraire menacent plus le talent et l'audace qu'elles ne s'attaquent aux œuvres mauvaises ; c'est pour cela qu'il est de notre devoir de protester.

» Nous serrons la main de notre ami, en souhaitant un plein succès à *Une Femme Honnête*, son prochain roman.

» Paul Adam se consolera de l'indifférence avec laquelle beaucoup de journalistes ont appris sa condamnation, et de la mauvaise foi de quelques autres, en pensant qu'on n'est pas déshonoré pour avoir été jugé criminel sur les bancs où l'ont précédé Charles Baudelaire, Gustave Flaubert et Catulle Mendès ! »

En toute solidarité, nous nous associons à ces sentiments.

..

REVUE CONTEMPORAINE (25 août). Sommaire : *Une esthétique scientifique*, par Charles Henry, un curieux et très clair résumé des recherches de Durutte, Lagout, Levêque, etc. ; — la première partie de *Krotkaïa*, récit fantastique de Dostoïewski, d'une superbe psychologie et qui rappelle les meilleurs contes d'Edgar Poë ; — quelques lettres de Lamennais à Sainte-Beuve ; — les *Cantilènes*, de Shelly, assez finement traduites par Gabriel Sarrazin ; le *Mauvais Chuchoteur*, poésie

de M. Rollinat ; — *Abdication*, nouvelle de M. Paul Margueritte, d'une grande délicatesse de rendu : — des notes de M. Charles Buet sur le trop ignoré Ernest Hello ; — enfin la *Chronique littéraire et artistique*, toujours aussi complète et consciencieuse.

..

C'est par erreur que les journaux littéraires ont enregistré la nouvelle de la mort intellectuelle de Léon Tolstoï ; l'admirable auteur de *la Guerre et la Paix* a été confondu avec son homonyme, le ministre Tolstoï, frappé récemment d'aliénation mentale.

..

Welcome! à une nouvelle consœur éclore en notre terre de Belgeoisie : *les Matinées Littéraires*, revue mensuelle « d'art social. » Nous n'aurons garde de juger nos nouveaux camarades à leur n^o de début, qui se présente fort bien, d'ailleurs ; pourtant, il nous plait rire un tantinet en communiquant à nos lecteurs un remarquable morceau de littérature. C'est le programme des *Matinées*. Nous y voyons, chose ahurissante, l'*Etoile Belge* intervenir à propos de littérature ! Et nous y apprenons, en outre, que la littérature est faite pour « les auneurs de cotonette »!!! Etrange ! Les rédacteurs des *Matinées*, qui nous paraissent décidément de rudes mâtins, vont « passer un sarrau » pour écrire. Ça les différenciera de M. de Buffon, qui mettait des manches de dentelles, et ils terminent leur aboiement préliminaire par ceci : « *Allez au diable!* »

Tout beau, tayauts ! Corbleu ! ce n'est pas vous qu'on trouverait sans colères, sans vellétés de lutte ; amicalement, nous vous disons que ces pantalonnades sont ridicules et puérides. Mâtin ! mais ayez donc des crocs, avant de vouloir mordre !

L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

En vente aux bureaux de la *Revue*

Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature

paraissant le dimanche, 4^e année.

Abonnement : 10 fr. — Administration :

26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.

Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LE GÉNÉRAL NOIR

Gazette littéraire illustrée, 15 cent. le no.

ABONNEMENT : France, 10 fr. par an.
Union postale, 12 "

Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart,
PARIS.

En vente chez les principaux libraires

NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

par Francis NAUTET

Un beau volume d'environ 400 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Vient de paraître : **LE ROITELET**, par Célestin Demblon ; prix : 1 franc.

En vente aux bureaux de la *Revue*.

LA REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE

Paraît le 25 de chaque mois

Prix du numéro : 2 fr. — Abonnement pour la Belgique : 22 fr.

Directeur, A. REMACLE. — Rédacteur en chef, ED. ROD

BUREAUX : 12, RUE DE TOURNON, PARIS

TOQUES ET ROBES

ESQUISSES JUDICIAIRES

PAR

Arthur JAMES

Un superbe volume sur papier de Hollande, avec couverture en parchemin ; illustrations d'Amédée Lynen. Larcier, édit. 3 fr. 50.

JOURNAL

DES

GENS de LETTRES BELGES

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Études, Chroniques,

MORCEAUX CHOISIS, CRITIQUE LITTÉRAIRE

Directeur : D^r E. VALENTIN

Belgique, 6 fr. — Union postale, 7 fr. 50

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

En vente à la Maison-Moens, 7, Galerie Bortier (Comptoir de librairie musicale) : *Tonkin Polka*, par Donon et *Clair de Lune*, valse brillante, par Moon ; dernières nouveautés ; 0,65 cent. le morceau.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

—
PRIX DU NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES
—

Dimanche 13 Septembre 1885

N° II

S O M M A I R E

I. STÉPHANE MALLARMÉ	A CELLE QUI EST TRANQUILLE
II. ARNOLD GOFFIN	CRITIQUE LITTÉRAIRE
III. GEORGES KHNOPFF	VERS
IV. JEAN LORRAIN	LES LÉPILLIER
V. RENÉ GHIL	SOUS MON CACHET (<i>suite</i>)
VI. ALBERT MENNEL	LES FILLES MÈRES, <i>poésie</i>
VII. FRANCISQUE MARRAS	A BOUCY, <i>fragment</i>
VIII. JACQUES CHAMPAL	CHRONIQUE ARTISTIQUE
IX. MARIUS REMY	CHRONIQUE MUSICALE
CHRONIQUE DE L'ART ET DU LIVRE. — LES NOUVEAUX-NÉS	

J.-B. MOENS, libraire-éditeur
7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



LA BASOCHE

N° 12. Octobre 1885

Presses de J.-B. Moens, Bruxelles

A NOS LECTEURS

Le présent numéro de la *Basoché* paraît avec un long mois de retard. Nous rejetons cette nouvelle et impardonnable négligence — avec toutes celles dont nos lecteurs ont eu à se plaindre dans le courant de l'année, et le nombre en est grand! — sur le compte de l'incurie de l'ancienne Direction. Aujourd'hui, que la *Basoché* est reconstituée sur de nouvelles bases, nous promettons à nos abonnés la régularité la plus stricte dans l'apparition de nos livraisons.

La nouvelle Direction s'installe avec tout un programme, tant au point de vue matériel que littéraire. A partir du prochain numéro, le premier de notre **seconde année**, la *Basoché* paraîtra en livraisons de **64 pages au lieu de 32**; elle formera ainsi, par an, deux volumes de plus de 350 pages chacun, édités en caractères neufs, sur beau papier alpha, et ornés de têtes de page, lettrines et fleurons. En outre, nous offrirons à nos abonnés, une **eau-forte**, d'un de nos meilleurs artistes belges. Le nombre toujours croissant de nos lecteurs, nous permet d'apporter toutes ces améliorations, sans augmenter le prix d'abonnement, qui reste fixé à **quatre francs** par an.

Au point de vue littéraire, nous nous efforcerons de donner à la Revue le caractère d'actualité qui lui a trop manqué jusqu'ici. A cet effet, nous publierons régulièrement des chroniques littéraires, artistiques, musicales, des correspondances parisiennes, et des articles sur les événements du jour.

L'Administration de la *Basoché* organise un service de correspondants en province et à l'étranger, afin de mettre plus directement nos abonnés en rapport avec la direction de la Revue. Nous publierons, dans notre prochain numéro, la liste de ces correspondants.

Afin de régulariser notre périodicité, nos abonnements prendront cours avec le renouvellement de l'année. Notre prochain numéro paraîtra donc fin décembre, avec la date de janvier.

Nous tenons à la disposition des abonnés qui en feront la demande, la couverture pour le brochage du premier volume de la *Basoché*.

Afin de donner en même temps que ce n° 12 la table des matières qui termine l'année, nous sommes contraints de remettre au prochain n° différents articles, la chronique de l'art et du livre et la chronique littéraire. Nous supplions les auteurs qui nous ont envoyé leurs œuvres, de nous pardonner ce nouveau retard.

Nous tenons à la disposition de nos abonnés les n°s qui pourraient manquer à leur collection, (excepté les n°s 1 et 2, totalement épuisés). — Nous enverrons à titre gracieux les livraisons qu'on nous demandera.



JOURNAL D'ANDRÉ

A Joris Karl HUYSMANS

Juillet.

Une stillation prolongée d'eau, sur le dur rocher, y creuse des ornières. Ainsi, goutte à goutte, sont tombées sur mon cœur les désillusions.

Je l'ai revue souvent, celle à laquelle je vouai un culte souverain, et plus caché et plus furtif que les adorations des premiers chrétiens, aux cryptes souterraines.

Elle s'est révélée, peu à peu, dans la laideur de son esprit étroit ; le splendide mirage dont l'enveloppait mon amour, ainsi que d'un voile, a pali et bientôt s'est éteint, à jamais.

Je lui avais façonné une âme élevée, prêté des sentiments délicats ; j'avais, enfin, apparié son esprit à sa forme physique et, inconsciemment elle s'est découronnée de l'auréole, l'a jetée dans la boue et foulée aux pieds !

Ce dépaquetage d'idées futiles, de médisances brutales, de mesquineries étalées complaisamment, ce jour inoubliable où je cessai d'aimer me fût une exécution.

La plate ignorance que démontraient ses étonnements puérils me navra.

Furieusement, par questions insidieuses, je fis éclater sans qu'elle s'en doutât, le vide sonore de sa jolie tête ; — et c'était avec une alacrité que j'abattis ainsi l'Idole du Tabernacle ; — mieux, que je la vis, brisant elle-même d'un marteau aveugle la statue à elle érigée par ma stupidité. Comme d'un Dieu, dont j'aurais pénétré le Néant, — maintenant, je raille mes craintives postulations devant cette madone de plâtre !

Ah ! Ah ! je me suis redimé de ce servage ; voici reconquise mon indépendance. Certes, secrètes et muettes furent les cogitations de mon cœur, mais ne m'occupais-je pas de ce qu'elle pensait de moi, ne tremblais-je de l'offenser en paroles ou en pensée ? — A cette heure, je m'en moque !

Je voulus bâtir ma maison sur le sable, le beau sable doré, ondulé comme les vagues de l'Océan ; le vent se leva et emporta le sable et ma maison qui était dessus !... Loué soit l'Eternel qui me démontre l'inanité de mes vœux !...

— J'ai enseveli, aujourd'hui, mes ultimes croyances, — ma foi en la femme ! Je menai leur deuil allègrement et roulai sur ce sépulcre une lourde et inébranlable pierre, et ma main, avec un plaisir pervers, y burina ces mots : — CI-GIT L'AMOUR !

— Plus de préoccupations stériles ; dispos et l'esprit assaini, je me retremperai aux sources coutumières de mes délectations : mes livres, mes chers livres !..

Et... — pourtant, quel vague et troublant désir sourd en moi de pleurer?..

Samedi 12.

Chaque jour, j'espère je ne sais quel évènement imprévu qui romprait la continuité du calme où je vis. — Mais la lente et monotone marche des heures va son pas placide, me laissant dans l'incertitude de mes aspirations nostalgiques. Le soir avant de m'endormir je songe et me dis : — « C'est encore remis à demain ! » — mais demain paraît et disparaît dans l'oubli, sans amener le fait éclatamment bizarre et surprenant qui doit m'étonner.

— La MORT, serait-elle donc seule le frisson inéprouvé?..

Vendredi. Jour de l'Assomption.

Dieu, dans son infinie pitié fasse que je meure bientôt — avant de haïr mes proches. Car, si longtemps encore il me faut endurer les corrodantes marques de leur colère, la détestation de leurs discours savamment enfielés, je ne saurai plus contenir les rages qui m'étouffent.

Je m'étais enveloppé d'un manteau d'indifférence, j'opposais un très-calme front, à peine plissé d'impatience, à l'expression orageuse et grotesque du désespoir que leur cause ma *mauvaise conduite*.

Mais la trame de minuscules vilénies dont on m'enserme, trouble sans relâche la paix dans laquelle je voudrais vivre mes dernières heures.

Août.

Sans souffrances vives, par une déperdition graduelle de forces, lentement, je m'achemine vers la désirable mort. L'impossibilité de régénérer mes poumons par une absorption abondante d'air pur, me tue.

— Je me suis refusé absolument à sortir, à voyager ; s'accomplisse le destin ; — si vivre c'est pleurer, j'ai assez vécu.

— Je sens couler dans mes veines un sang de jour en jour plus appauvri; les pulsations de mon cœur, à certains moments bruyantes ainsi qu'un marteau de forge, souvent cessent d'être perceptibles à l'ouïe, au toucher même.

La vie mécanique de l'horloge, témoin caché qui chaque seconde nous crie : — *Souviens-toi!* — vient-elle à s'interrompre, qu'aussitôt notre fané, notre labeur, notre sommeil rythmés par l'accoutumance du tic-tac du pendule, s'interrompent également — sans que nous en ressentions ni tristesse, ni colère... Une surprise, peut-être du solennel silence. — A l'égal de la course des aiguilles, me passionnent les battements de mon cœur.

Je me fonds à une incuriosité parfaite de toutes choses ; je ne lis plus ; — de longues heures, mon esprit somnole en de langoureuses rêveries. Toute une existence que j'eusse, sans la mâle chance, pu vivre, se déroule avec des interruptions subites dans un ordre d'idées ou de soudaines transplantations sous des climats inconnus, sans un effort de ma volonté pour renouer le fil et rattraper la vision disparue. Je m'abandonne aux soubresauts fiévreux de mes songes, sans étonnements de la singularité des contrastes, sans recherche des secrètes *correspondances* qui, évidemment, unissent d'un lien commun, les actes de ce drame incohérent.

Octobre.

D'un calme regard j'ai envisagé mes jours futurs ; sans vain effroi, je sondai l'Incommensurable de mon malheur ; et après cette âpre constatation aite que nul remède n'en peut tempérer l'acuité, je me suis relevé plus fort. Mes aspirations vers de chimériques bonheurs, sont mortes, bien mortes : aucun mirage ne me voilera l'avenir morose qui s'ouvre devant moi ; je ne veux plus leurrer mon âme d'espoirs incessants, incessamment défailants. Hors la loi commune, je me ferai une existence idoine à ma condition ; je cèlerai étroitement le temple de solitude dont lentement j'ai édifié les murailles.

Un altier, un immortel mépris pour les ambitions mondaines me pénètre et je goûte, pour la première fois, dénuée d'amertume, la joie de l'esseulement.

J'ai abdiqué, comme une couronne trop lourde, — ces élancements éperdus vers la femme qui torturaient moins la chair que l'esprit...

— Hélas ! Hélas !.. je sens battre en moi, un cœur large et avide d'aimer.



FÊTE GALANTE

Pour Monsieur Edmond de Goncourt

I

*Ah ! si fines de taille, et si souples, si lentes
dans leur étroit peignoir enrubanné de feu,
les yeux couleur de lune et surtout l'air si peu
convaincu du réel de ces fêtes galantes !*

*Ah, le charmant sourire AILLEURS, inattentif
de ces belles d'antan, lasses d'être adorées
et graves, promenant, exquis et parées,
l'ennui d'un cœur malade au fond seul et plaintif.*

*Qu'importe à Sylvanire et les étoffes rares
..... et les sonnets d'Orante et les airs de guitares,
qu'éveille au fond du parc l'indolent Mezzettin ?*

*Auprès de Cydalise à la rampe accoudée,
Sylvanire poudrée, en grand habit, fardée,
sait trop qu'Amour, hélas ! est un songe lointain.*

CHANSON

II

*L'Amour ? Un oiseau bleu. La Vie ? Un oiseau triste,
... le plaisir de passer et d'être un égoïste,
effeuiller lentement un rêve entre ses doigts...*

*Si quelque papillon, vivant joyau, voltige,
l'écraser : c'est charmant... une fleur sur sa tige
étincelle, on la brise, un ramier dans les bois*

*roucoule, on le persifle et cela sans envie,
pour une vanité de coquette assouvie,
car il est de bon goût, le soir, quand les hautbois*

*et les flûtes d'amour enchantent le silence,
de s'accouder hautaine et belle d'indolence
avec des yeux méchants, qui raillent autrefois.*

III

*Là bas, où l'ancien parc envahi de grands arbres
s'ensauvage, hanté la nuit de pas divins
de Dryades ; là bas, où deux rangs de Sylvains
veillent, blancs prisonniers de leurs gaines de marbres,*

*Sylvandre, en effleurant du bout de ses doigts fins
sa viole, soupire et sa voix affaiblie,
lointaine, s'harmonise à la mélancolie
des cascades tombant des vasques à dauphins.*

*Dans l'ombre au pied des ifs en cercle réunie,
des beaux diseurs de riens la folle compagnie,
pensive, a mal au cœur d'un nostalgique ennui.*

*Car là bas sous la lune errante, qui se lève,
une autre voix soupire et répond dans un rêve,
douce comme un regret d'amour évanoui !*

CHANSON

IV

*L'Amour ? Un oiseau bleu. La Vie ? Un oiseau triste...
avoir été la fleur qu'un passant égoïste
arrache, et par caprice effeuille entre ses doigts...*

*Avoir été l'aillet qui flambe sur sa tige,
le papillon ailé qui palpite et voltige
le ramier roucouleur qui pleure au fond des bois,*

*et puis, la volupté du baiser assouvie,
se réveiller brisée... Amour, est-ce la Vie?
et ne vaut-il pas mieux, à l'heure où les hautbois*

*et les flûtes d'ébène enchantent le silence,
s'accouder incrédule et belle d'indolence
avec des yeux savants qui raillent autrefois ?*

V

*Et chacune et chacun, charmé de les entendre,
sous le bleu clair de lune inondant la forêt
sentait poindre en son cœur un vague et sourd regret,
voyant qu'amours, serments, tout ici bas est cendre...*

*Au tournant d'un sentier, calme et le pas distrait,
Sylvanire apparut et regardant Sylvandre
« N'éveille pas les morts... à quoi bon redescendre
» les degrés parcourus ? ami, soyons discret.*

*» Une tombe sans nom est la plus éloquente,
» si mon cœur a sommeil, respecte son repos,
» une longue douleur cesse d'être élégante. »*

*Et très fine de taille et très souple et très lente
en son léger peignoir à grand plis dans le dos
elle dit, un peu triste :*

« Adieu, fête galante ! »

JEAN LORRAIN.





ETUDE SUR GUSTAVE FLAUBERT

II (1).

SON ŒUVRE.

Madame Bovary.

QUAND aujourd'hui nous ouvrons pour la première fois le maître-livre de Flaubert, c'est avec ce défiant scepticisme que nous a mis dans l'âme la fièvre du siècle pour le contradictoire et l'inattendu. Voilà donc le chef-d'œuvre du roman moderne! — et l'on songe aux œuvres qui dépassent, comme des cîmes resplendissantes, les innombrables vulgarités de la librairie : au couchant, *Monsieur de Camors* avec *Notre-Dame* et les *Trois-Mousquetaires*; du côté où se lève le soleil, *Eugénie Grandet*, le *Nabab* et *l'Assommoir*. On sourit à la pensée que ces trois cents pages couvriraient d'ombre le monumental édifice de Balzac; enfin, on s'attend à des situations corsées, à des mots crus, à des néologismes — l'attirail du genre « naturaliste ».

Ajoutez à cela notre habitude de lire vite et tout bas, et vous vous étonnerez que *Madame Bovary*, précédée de sa fatale renommée, ne trouve plus de détracteurs que chez les fanatiques de la contradiction.

Telle est, en effet, la puissance de l'impérissable qu'il s'impose aux plus rebelles : passent les écoles et les systèmes, périsse même la formule de « l'art pour l'art » — ce que nous ne croyons point, *Madame Bovary* sera lue éternellement, tant que sera la langue française.

Nous ferions injure aux lecteurs de *la Basoche* en leur résumant le sujet du livre qui nous occupe : il faut le connaître tout comme on doit savoir son orthographe. Nous n'avons ici qu'à constater avec eux les causes premières de la primauté de ce chef-d'œuvre. Même si nous ne réussissons point, est-il rien de plus profitable que cette recherche? Un fin sceptique

(1) Voir la première partie dans le n° 4 de *la Basoche*, page 151.

nous demandait un jour de quel pied il faut partir pour savoir si un roman est « bon ». Il n'y a qu'à suivre, nous semble-t-il, l'état de conscience du lecteur qui vient de fermer le volume. Trouvons-nous impossible et contradictoire que deux romans différents et contraires de style, de fable, de méthode, soient également beaux? Sachez discerner dans le résidu que la lecture laisse dans l'esprit, ce qui est général et commun au groupe restreint d'individus supérieurs qui, dans chaque siècle, fait et défait les gloires littéraires, et vous aurez la Beauté idéale de la phrase écrite.

En un sens, on peut dire que la Beauté est éternelle : nous possédons, par hérédité et par éducation, un fonds d'idées esthétiques ; nous en transmettrons une partie à nos descendants ; ce qui restera acquis dans l'âme humaine est l'éternellement (1) Beau. Il se réduira peut-être à bien peu de chose : une sensation. Le poète qui éveillera infailliblement cette sensation intellectuelle chez son lecteur, fut-ce même après la mort de sa langue, aura fait un chef-d'œuvre. Là est tout le secret des immortalités indiscutées Homère, Sophocle, les Prophètes, Shakespeare. Aussi, trouver dans l'œuvre la cause de ce sentiment ou de cette idée qui a traversé les races et les siècles éteints, prédire ce qu'il en restera aux époques futures, voilà le torturant problème de la critique. Il est clair que nous ne le résoudrons point ici, mais un effort est-il jamais inutile?

Aussitôt qu'on vient de lire la dernière page de *Madame Bovary*, le premier état de l'âme est, nous semble-t-il, le malaise et l'accablement. On se sent inférieur et dominé. Ce n'est pas encore l'amère désespérance qui étreindra après la lecture de *Bouvard et Pécuchet* ; mais déjà le germe pessimiste est déposé dans notre esprit : il n'avortera point. C'est que l'Œuvre de Flaubert est atteinte, elle aussi, du chancre séculaire : le nihilisme suprême s'y étale dans sa morbide resplendissance. Est-il possible, après *Madame Bovary*, d'être, pour les autres, consolant et plein d'espoir, pour soi-même fier et résolu? On vient de quitter un monde de bourgeois dont aucun n'est proposé comme modèle ; point de héros : des hommes quelconques, ayant des qualités comme ils ont des travers ; médiocres presque tous, ils ont le malheur de ressembler à beaucoup de ceux qui nous entourent, et voilà ce qui désespère.

Si, encore, dépassant la troupe vulgaire, un de ces personnages était l'esclave d'une grande idée ou d'une passion sublime, rare folie que les romans nous représentent souvent ! Mais non. Principaux et secondaires, ils sont faits, dirait-on, pour ne point nous laisser une impression nette et

(1) *Eternité* tout relative comme on voit, la seule, selon nous, dont l'homme ait conscience.

satisfaisante. Emma Bovary est un caractère si complexe, que le sentiment qu'elle inspire ne peut lui-même être simple. Les superbes pages qui dépeignent sa mort et son enterrement ont diaboliquement changé en sympathie l'intérêt curieux qu'avaient entretenu en nous les tribulations de sa sensibilité; — curieux, parce que ce qui nous possédait alors était le plaisir voluptueux du lecteur dilettante pour le mal qui s'étale et se repaît. Certes, elle est coupable — et l'on a beau se dire que la triple fatalité de l'éducation, du milieu et du tempérament, l'a conduite et perdue, on sent qu'elle est autre chose qu'un jouet et une machine, — cet autre chose énigmatique qui fait l'homme au milieu de l'universel déterminisme. C'est pourquoi on peut la rendre responsable.

Cependant, il y a des criminels qu'on admire; il en est même qu'on voudrait être : combien ne se sont-ils pas modelés sur Camors? Madame Bovary n'est pas de ce nombre : la pitié est au fond de la sympathie qu'elle fait naître. D'un côté, le charme d'une victime coupable; de l'autre, le peu d'attrait d'une provinciale névrosiaque, telles sont les deux alternatives contradictoires qui tour-à-tour dominent l'esprit.

Le portrait de Charles Bovary n'est pas fait non plus pour nous exalter. On l'aime, le pauvre homme, et pour son cœur, et pour ses désastres; on le plaint pour sa malchance; mais il est si bête, si médiocre et si plat, que sa figure reste dans la mémoire celle d'un vulgaire et d'un imbécile.

Ce n'est pas Homais qui nous donnera la gaieté franche et reposante. Il y a dans ce caractère un élément fatal qui en a fait une création classique et qui ne tarde pas à rendre amères les joyeuses impressions qu'il nous rappelle : Homais est un type général, une des multiples incarnations du bourgeois. Or, est-il rien de plus désolant que l'irréremédiable bêtise humaine?

Et toute la bande des moindres acteurs, si parfaitement dessinés : Rodolphe et Léon, le lâche amant et l'homme à femmes égoïste, Bournisien, le curé rubicond, le père Rouault, Madame Bovary mère, Lheureux, si complet et si vivant, n'ont rien de bien enviable, et de plus, ils peuplent de leur commune nullité les trois quarts de notre continent! Qu'en peuvent-ils cependant, s'ils ont le cerveau étroit?

Cette inextricable multiplicité de contradictions, que l'ironie latente de l'impersonnel écrivain vient alimenter (1), nous jette nécessairement le désarroi dans l'âme.

A notre avis, c'est là une circonstance éminemment favorable à l'œuvre de

(1) V: *Ste Beuve*, que cette ironie a beaucoup frappé, et qui la signale complaisamment.

Flaubert : infailliblement la forme nous préoccupera. Bientôt s'effacent, comme le visage des nôtres qui sont morts, les figures qui nous hantaient. On retourne alors à ce qui est d'art dans ces trois cents pages, et l'on aime à quitter les inquiètes pensées que nous suggère le fonds, pour les vives et saines impressions du style.

Ce travail prend aussitôt l'importance d'une révélation, car il y a tout un univers dans cette œuvre. Aussi, *Madame Bovary* exige des lectures réitérées. Suivez avec soin les tableaux que les pages vous offrent sous les doigts : vous remarquerez de grandes toiles de maître, comme la Noce, les Comices agricoles, la Mort et l'Enterrement d'Emma, devenues classiques, ou bien l'épisode du pied-bot, l'adolescence de Charles, et ce chef-d'œuvre trop peu cité : l'éducation de Madame Bovary (1). Vous constaterez que souvent des paysages et des coins de nature, peints avec le pinceau d'un poète, vous ont reposés des fatigues de l'analyse et des ironies de la caricature. Vous vous arrêterez devant des métaphores et des comparaisons dont la finesse n'a pas été égalée. Qu'on me fasse la grâce d'en citer une seule que j'écouterai encore :

« Dès lors, ce souvenir de Léon fut comme le centre de son ennui ; il y pétillait plus fort que, dans un steppe de la Russie, un feu de voyageurs abandonné sur la neige. Elle se précipitait vers lui, elle se blotissait contre, elle remuait délicatement ce foyer près de s'éteindre, elle allait cherchant tout autour d'elle ce qui pouvait l'aviver davantage ; et les réminiscences les plus lointaines comme les plus immédiates occasions, ce qu'elle éprouvait avec ce qu'elle imaginait, ses envies de volupté qui se dispersaient, ses projets de bonheur qui craquaient au vent comme des branchages morts, sa vertu stérile, ses espérances tombées, la litière domestique, elle ramassait tout, prenait tout, et faisait servir tout à réchauffer sa tristesse (2)... »

Examinant de plus près les dialogues, vous y retrouverez des phrases entendues mille fois, et il vous semblera ouïr parler comme en un rêve (3). A côté des plus comiques scènes de ridicule, comme celle du « Capharnaüm » d'Homais, vous vous étonnerez de revoir une eau-forte poignante de mélancolie : le voyage de l'*Hirondelle* à Yonville (4). Vous ne passerez plus légèrement sur des analyses aussi fouillées que celle des pages 312 et 313. Enfin vous resterez ébahi devant des hardiesses de composition telles que le déjeuner de Larivière chez Homais, au beau milieu du récit de la mort d'Emma.

(1) Chap. VI de la première partie,

(2) P. 136.

(3) Tous les dialogues d'Homais ; V. aussi la lettre du père Ronault, p. 189.

(4) Chap. V de la III^e partie, pp. 289 et suiv.

C'en devient bientôt de l'émerveillement, et l'heure vous est venue, — puisque les détails se sont un à un détachés dans leur éclat et leur infinie variété — de chercher « l'âme » de ce style.

A lire tout haut des pages nombreuses prises au hasard, vous ne surprenez point une faute de rythme ou d'harmonie. A disséquer mot par mot les phrases les plus inaperçues comme les périodes les plus cherchées, vous n'aurez rien à retoucher.

Aussi, on n'est pas longtemps à conclure : il est dans ce style une qualité hors pair, celle qui constitue peut-être toute perfection littéraire : c'est la plénitude de l'expression. Faite à la fois de justesse et d'harmonie, elle consiste à manifester l'idée dans son entièreté et sous sa forme la plus compréhensive. Il nous semble qu'elle ne faiblit pas un instant dans les pages maîtresses qui nous occupent, et qu'elle réalise une supériorité de tout premier ordre.

Nous ne la comparerons point, n'est-ce pas, à la vérité des détails, qu'une école a voulu ériger en unique préoccupation artistique : selon nous, c'est une qualité inférieure, puisqu'en soi, elle est une impossibilité, et qu'en fait, elle diminue le domaine de l'art.

Au contraire, donner à l'idée qui apparaît au fonds de nous la réalité concrète de la seule expression qui la représente, fixer *complètement* et sous son plus riche aspect cette fugitive ténuité, voilà qui nous paraît suprême et impérissable, car ç'a été jusqu'ici — et ce sera peut-être toujours — le problème essentiel de l'art des lettres.

Aussi, l'esprit, torturé d'abord par les contradictoires sentiments qu'y avait déposés *Madame Bovary*, est maintenant tout à la calme satisfaction qu'il éprouve devant la forme irréprochable — ineffable sensation qu'on aime à répéter incessamment. De là, le charme infini que nous trouvons à savourer la phrase de ce livre. De là, selon nous, l'impérissable destinée de l'œuvre de Flaubert.

ERNEST MAHAIM.





PENDANT QU'ELLE CHANTAIT

I

*Sous la blême clarté des heures vespérales,
Ta voix, doloroso! ruisselle en sanglots d'or,
Et, vrai ! je crois ouïr des musiques spectrales
Ouvrir en le silence un vaporeux essor.*

*Avez-vous murmuré sous la lune pâlie,
O vagues violons et sistres endormeurs?
Avez-vous sous les vents, ô harpes d'Eolie,
Exhalé vos effrois en de molles rumeurs?*

II

*Ma mémoire s'immerge en lourdes mélodies
Comme un noble navire en les houles des mers,
Et mes vieux souvenirs, au flux des rapsodies,
S'écroulent dans l'écume et les brouillards amers.*

*Et je meurs et renais sous les vagues rythmiques
Qui sourdent de la gorge en la pâleur du soir ;
Je me sens palpiter sous les flots balsamiques
D'une endormeuse mer aux tièdours d'encensoir.*

*Mourir et remourir ! ô volupté suprême !
Vaguer de mort en vie au reflux des remous,
Et dans le crépuscule, ainsi qu'un noyé blême,
S'affaler sur la grève au fond des sables mous !*

III

*Sonore immensité des mers de l'Harmonie,
Où les rêves, vaisseaux pris d'un pâle frisson,
Voguevent vers l'inconnu, leur voilure infinie
Claquant avec angoisse aux bourrasques du Son.*

*O morne immensité ! d'un musical déluge
Submerge le Réel, mugis vers l'Idéal !
Déferle au loin ! dissouds mon suprême refuge
Sous ta lame qui hurle au souffle boréal !*

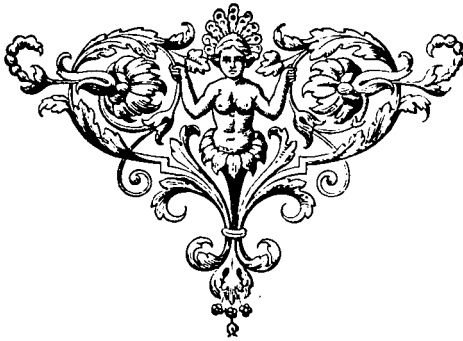
*Déroule jusqu'au cieus tes boules somnifères !
Soulève-moi mourant vers l'éther fabuleux
D'où, la nuit, l'on perçoit la musiques des sphères,
Afin que j'agonise au cœur des Astres bleus !*

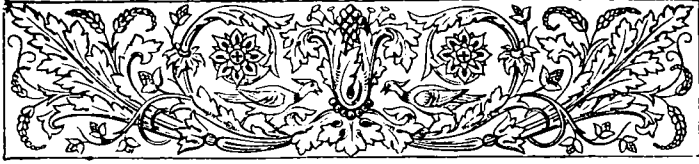
IV

*Mais ta voix, ô chanteuse, en la brume s'est tue ;
Les vagues violons et les sistres berceurs
Sont morts dans le mystère, et le silence tue
L'écho qui veille encore au fond des épaisseurs.*

*Et voici qu'il te faut, mon âme inassouvie,
Revenir des splendeurs du paradis lointain.
O la subtile horreur du réveil à la vie !
..... O l'ineffable effroi d'une voix qui s'éteint !*

STUART MERRILL





SOUS MON CACHET

(FIN)

WAGNÉRISME.

Lettre au Poète STUART MERRILL.

Quand, sentant l'heure opportune trop tôt venir, mon esprit non sorti de l'évolution, sous le titre de mon œuvre à donner — la LÉGENDE D'AMES ET DE SANGS — ouvrit, en un livre-programme, les vagues et incomplètes et éparses appétences de mon présent vouloir : en toute amitié fidèle tu me saluas, Poète très-ami ; mais t'humiliant aussi d'une sorte d'étrange respect, dont je garderai la vie la non pareille émotion....

Ta lecture, large et loyale, prit ce livre, selon ma prière, pour ce qu'il était vraiment en ma pensée : un simple dire d'existence; existence qui ne devait être, peut-être, inutile pour un avenir, entrevu déjà, — et qu'aujourd'hui, maître de mes jeunes ténèbres, je déclare et prouve voir.

Ta divination d'artiste, hors de la phrase barbare et tourmentée, aux sourdeurs non domptées, vit la Musique logique et voulue qui dans ma LÉGENDE sera : elle y sera, délivrée et, de toute la vie et de tout le sacrifice, s'amplifiant : qui dans mon être consciencieux se pourront trouver! -- Car, ainsi qu'un prêtre aux vertus s'acheminant, je l'ai promis à notre dieu, l'Art inénu...

Et, cette présente et explicite Méthode, qu'a de ma méditation définitive tirée un pénible vouloir, tu la pressentis : dans la rumeur d'une verbale Instrumentation montait vaguement le souci de l'Unité et du Symbole. — C'est alors, — parole non mesurée certes! mais juste en ceci, que le nain respire comme le géant, — c'est alors que ta plume narra : « venu de mon livre, un souffle de Wagner t'avait sur la face passé.... »

Pour une œuvre une, et que l'on ne sent de beauté éternelle qu'autant qu'elle symbolise, — unir et ordonner, infiniment soumises et affinées, toutes les formes artistiques : c'est l'effort de Wagner; pour une œuvre

une, symbolique et de symboles grosse, — en une poésie instrumentale où sont des mots les notes unir et perdre les Poésies éloquente, sculpturale, picturale, et musicale au hasard : c'est mon rêve.

De ce rêve, je sens toute la gracilité de souffle devant son œuvre, à Lui tordant en son haleine des cimes et des chairs ; mais en ma juste joie je me lève pourtant, car c'est de Wagner, rerévé par mon rêve littéraire, un accord envolé !...

— Avant longtemps, tes primes poèmes, dignes aussi de la malédiction, viendront dire que mon rêve n'est pas, en quête d'originalité vaine, la pensée d'un novateur quand même : et que, s'il est seul aujourd'hui, le Réveur, l'espoir peut-être doit éjouir son regard de mains qui vers lui se tendront.

Aussi, j'ai voulu mettre ici ton nom, Volontaire fier et doux, qui, n'ignorant la lutte, la veux : et, adolescent, parlant du poète que nous voulons être, déjà disais à l'Art aimé :

*« Pour avoir contemplé tes saintes nudités
Il sera le Maudit ! et, dément splénétique,
Tendant ses yeux hagards vers les immensités,
Il poursuivra sans fin son rêve lunatique. »*

Nous le poursuivrons, ami. Car, hélas ! il a raison, le sceptique sourire qui maintenant les tristes vers salue : et qui sait si dans l'oubli crépusculaire ne vaguera demain de la Poésie morte le spectre, ne venant le baiser de Wagner par notre bouche la sauver d'agonie.

L'ŒUVRE.

Lettre à mon ami CHARLES BONIN.

A vous, Ami, sympathique à ma tristesse quand je songe à l'Art qui n'agenouille pas, le salut du poète dont vous ne dédaignâtes le prime livre. Ce, malgré de son avant-propos la candide déraison, par vous généreusement négligée — pour aller droit aux vers, que d'une amour trop zélée d'évangéliste vous avez aimés.....

Quand la méthode est déterminée et lorsque enfin je respire en l'adéquate possession de mon idée : quelques mots sont à dire de l'œuvre qui en viendra, — des SIX LIVRES aux titres divers mais logiquement et étroitement succédants, qui seront la LÉGENDE D'AMES ET DE SANGS.

En une naïveté glorieuse, de mes yeux puérils éblouis des gestes de la

vie le désir s'énamoura de les tous mouvoir, les inextricables gestes rameux, en le ciel de mes pages futures : hélas !

Savoir éluder et savoir élire, c'est le propre de vieillir. Or, le laps de quelques mois, il me semble que sur les glèbes de multiples moissons ont mûri, et que des ans sur mes simplesses ont soleillé.

Trop dédaigneux des deux phrases au latin rude comme une vérité : — « PROPTER SOLUM UTERUM, MULIER EST ID QUOD EST. TOTUS HOMO SEMEN EST » aveuglement, moi qui voudrais, en la magnétique atmosphère des êtres émanée, donner du Vivre l'intime et rythmique symbole, je m'égarais aux détails oiseux.

Oh! la lutte angoissante des Sangs et des Ames! n'est-ce pas, de l'initial tressaillement du prime plasma qui veut sentir à l'extase de l'Homme génial, la duplicité du mystère, charnel et idéal, qui dans L'AMATIVITÉ souffre et se rebelle.

Sous les détails, intérêts tristes par la digression des civilisations créés, au tréfond du désir de jouir vit seule et puissante L'ÉTERNELLE CARESSE : elle, qui fait la vie, ou, blanchement stérile, sourd pour le rêve des âmes.....

Et ma « LÉGENDE » sera de L'AMATIVITÉ toute, Sang et Ame, le combat : et, dans l'apothéose concluante, par la juste déduction choisi, un vainqueur sera clamé.

— Torride et sans âme, aux énormités du Rien-encore, en la vaporeuse touffeur de la Terre première, d'une palpitation naîtra le Désir seul d'être et de multiplier : et sous les végétations en rut de vagues et montueux amours seront devinés, d'où sortira le Mieux. Mais le soleil luira, où, par les portées meilleures, à la noble attitude s'étant érigée, du regard vers l'aurore, — pour l'Homme et son Amante SOUPÇONNANT LE BAISER, commencera l'idyllique Promenade, les yeux dans les yeux.....

..... Ayant, aux monstrueux lointains, à leurs genèses assisté, des Sangs et des Ames, maintenant, le moderne regard notera la lutte : et passeront sous le regard l'Homme présent et son Amante. — Prime émoi de la Palpitation, onde sur l'onde et vent aux rameaux, s'étonnant de l'antagonisme, L'ADOLESCENCE ouïra troubler le rêve de son Ame l'attaque de son Sang ; et le heurt des carnages de L'AGE MÛR montera ; et du malaise silencieux sur les ANS-DE-RETOUR planera ; et sur la Vieillesse sereinement s'anuitera, tout étoilé de songe, le repos interrogateur d'une méditation.....

..... A l'interrogation qui, Sang ou Ame ? ne sait pas le vainqueur, une Philosophie hors des temps répondra.

Si me garde la Vie, et, prenant pitié du Travailleur, vaillant toujours! voilà l'œuvre qui sera : après ma Poétique, ma Poésie : et, ILS auront erré, ami ! elle montrera qu'elle n'est pas d'un « DÉCADENT. »

CONCLUSION.

L'opportunité de renier de trop puériles Idées et d'énoncer intégrales ma Pensée et ma Volonté d'homme me somma de parler, — et aussi, quelque soin de prendre date pour le prime salut, ici donné, à quelques vérités.

Maintenant, ce étant dit, que l'on devait ouïr, indifférent à l'entourage, je rentre, pour n'en plus sortir, en mon Travail et mon Silence : — espérant cet espoir vague qui vers des croyances s'élargit, quand se sacre de harpes blanches le lent étoilement du grand Ciel anuité.

RENÉ GHIL.

ABIGAIL.

*Comme dans ce temps-là David était très vieux,
Il se tenait assis durant toute l'année,
Vêtu d'un manteau d'or, la face décharnée,
Sur son trône d'airain, triste et silencieux.*

*Et la vierge Abigail levait vers lui les yeux,
Les bras autour des seins, rose et comme étonnée
D'être ainsi toute nue et toute abandonnée
Devant ce grand vieillard pâle et mystérieux,*

*Dont la barbe d'argent, sous les lèvres ouvertes,
Inondait le manteau coupé de lignes vertes,
Et dont le corps restait raide et sans mouvement.*

*Lui, la tiare au front, les prunelles sans flamme
Et le sceptre à la main, fixait rigide
Ses yeux caves et blancs sur le corps de la femme.*

QUENTIN HÉVA.



SANGSUE

I

GRAND, solidement taillé en pleins muscles, Jacques Saurot avait sous sa vigoureuse carrure d'homme, la mélancolie méditative d'une jeune blonde. Durant son enfance, il vécut la vie sèche des pensions, et son amativité puissante n'eut pour s'épancher que les longues songeries promenées dans la grande cour du collège. Là, hanté par des souvenirs de romans lus, il entrevoyait dans le mirage des rêveries, une existence où se déverseraient enfin, les affections si longtemps contenues.

La Femme! Elle était l'éternelle aspiration de sa vie, l'Être-Dieu vers qui ses adorations montaient et son amour pour elle avait les mystiques élévations d'une piété. Georges Sand, Lamartine avec sa plaintive et fade cadence, Musset, le chantre troublant des idéales passions, avaient donné une pénétrante acuité à ses vagues désirs d'adolescent. Au printemps, à l'heure des sèves nouvelles, un lent travail se fit en lui; ses aspirations immatérielles se transformèrent sous l'irrésistible poussée de ses vingt ans. Le soir il allait par la ville, alanguï dans cette tiède atmosphère de germination, jalouxant les couples qui, dans le silence des rues faubouriennes, marchaient d'un pas hésitant et s'arrêtaient parfois dans les coins ombreux pour se baiser à pleines lèvres. Un flux de vie se convulsait dans ses artères, et au milieu du grand silence de la nuit, il aurait voulu bramer ses désirs. La Femme! Dans la cire de ses illusions il l'avait modelée délicate et fine, nimbée par les ors pâles d'une vénitienne chevelure blonde. La réalité la lui donna matériellement belle, en des carnations fermes aux chaudes colorations ambrées, où des lèvres largement saignaient avec d'ardentes attirances, avivées encore par l'éclat

mouillé de ses yeux noirs. Thérèse faisait songer à ces nerveuses juments de race brûlantes, d'un sang torride qu'on voit courir dans leurs veines gonflées; une caresse de paume les fait frissonner, un chatouillement d'éperon les affole. Toute jeune encore quand il la connut, Thérèse malgré des désirs longtemps couvés, ignorait l'homme.

Elle résista un peu : une pudeur lui faisait craindre cet acte inosé jusque là mais qui cependant avait pour elle de si fascinants appels.

Ils marchaient à deux dans le ruissellement d'argent d'un clair de lune, serrés l'un contre l'autre, pensant à l'inévitable fin de leur platonisme de quinze jours. Lui tout bas la suppliait de mettre un terme à ses tortures; mollement elle luttait. Il l'attira et brutalement l'embrassa; alors vaincue par sa rudesse d'homme, elle se plut à cette étreinte, ouvrant largement ses lèvres humides à son baiser, savourant cette première charnalité de leur union. Ce soir là, elle se donna.

Sous la caresse de ce mâle qui l'avait fait frémir jusqu'aux moëlles, l'enfant s'était révélée femme, femme assoiffée de jouissance, insouviée sans cesse. Dans ses fibres ardaît une passion fauve, âpre comme celle des tigresses qui, dans l'embrasement lourd des déserts rêvent sucer le sang à même les artères des jeunes buffles.

Peu à peu Jacques s'était rivé à elle, et dans cette vie à deux, ses robustesses faiblirent, la sangsue s'était collée à sa proie, et insatiable lui buvait les sèves.

Lentement son Ame se mourait, tuée par les bestiales exigences de sa Chair. Ses aspirations, l'art, le beau, l'avenir et ses altièrès visées s'anéantirent, son esprit deshabitué des pensers hauts n'eut plus d'autre souci que l'évocation des voluptés prochaines.

Il vivait en dehors de tout ce qui n'était point elle, ne retournant chez lui qu'à de longs intervalles. Des fois, il y rencontrait son ami Jean Caillaux, un vieux copain du collège, sceptique et rude; il le craignait prévoyant ses admonestations brutales :

— « Ah te voilà ! enfin ta pouffiaste t'a lâché pour une heure; c'est pas dommage ! jouisseur, va ! » —

Lui se taisait, timide sous cette bordée, et Jean continuait, s'adouçissant peu à peu, abandonnant ses exclamations heurtées de carabin pour essayer de le ramener par des conseils que l'autre subissait avec une agaçante impassibilité. Alors énervé de cette froideur, il s'emportait

revenait à ses phrases hachées : certes il en fallait des femmes quand on avait la tête lourde, pour une nuit passe, mais un collage jamais ! cela vous flambait une intelligence en un an. « Tu es fichu mon bon si tu ne la quittes pas ta grosse ! » finissait-il en claquant rageusement la porte et il s'en allait bourru ne comprenant rien, dans son énergie d'Ardennais à cette absorbante sensualité.

Resté seul, Jacques se redressait pourtant sous ce coup de fouet : peu à peu l'idée que Jean pouvait avoir raison s'emparait de lui ; loin d'elle, son esprit reprenait une indépendance momentanée ; après des hésitations, des promenades à grands pas d'un bout à l'autre de sa chambre, il s'en allait avec l'intention de rompre.

— « Oui, pensait-il, ce sera difficile, mais je serai ferme morbleu ! Il faut en finir ; je le sens, je suis rudement entamé déjà, il faut couper net » et il montait chez elle.

Dès l'entrée une bouffée d'air tiède, alourdi de parfums violents mêlés à une débilitante odeur de femme l'ébranlait, c'était comme une asphyxie de sa raison. Tout d'ailleurs, dans ce nid de bête à plaisir amollissait ; la pénombre discrète des épais rideaux de Téhéran, le sofa large à l'orientale faisaient surgir des visions lascives de sérail. Elle venait à lui, nue sous son peignoir de crépon incarnat qui dessinait sa hanche rebondie et s'enflait sous la poussée de ses seins, elle lui nouait les bras au cou et sur ses lèvres aspirait un baiser. Il était ressaisi. Mais Caillaux se reprit de plus belle à le poursuivre de ses honnêtes colères ; un jour enfin, persuadé que ce grand voluptueux faiblirait toujours auprès de Thérèse il le força à lui écrire une rupture catégorique. Ce fut pour tous deux un soulagement, ce soir-là ils dînèrent ensemble, heureux de ce retour aux habitudes de jadis et jusqu'au lendemain, Jacques savoura largement cette indépendance inaccoutumée.

Bientôt la pensée de cette femme qui depuis un an tenait une si large place dans sa vie, domina sa quiétude, et ce souvenir déjà se mêlait à des regrets ; son corps déséquilibré, enfiévré d'un constant éréthisme avait de malades exigences ; comme des cautères, des désirs déjà mordaient sa chair. Alors il marcha longtemps sous une pluie de mars pour se calmer les sens, pour mater cette bête qui hurlait en lui. Le soir il rentra courbaturé, anéanti par sa longue course, se coucha et bientôt dormit un sommeil lourd.

Là même, elle le poursuivait en un rêve érotique il la sentait se glisser contre lui moulant sa chair sur la sienne, les seins durs de désirs pointant impudiques et tout bas elle le priait d'amour promettant à ses sens des pamoisons nouvelles. Il se réveilla poignant le vide dans un fol embrassement. Vaincu cette fois encore, il se leva et retourna se livrer à la sangsue.

Enfin peu après, vidé, fourbu, toute virile élévation ayant déserté son âme, il se laissa aller sans lutte aux exigences de sa voluptueuse dépravation et il épousa sa maîtresse pour l'avoir à lui, toujours à lui...

II

Ils habitaient dans la banlieue, une coquette maison construite à la façon des cottages anglais. Elle était isolée au milieu d'un étroit jardinet; une grande vigne vierge couvrait toute la façade de sa feuillée aux tons changeants et donnait à la demeure un aspect de paisible intimité qui les avait séduits. Ils s'y étaient enfermés, désireux de couler une calme et bourgeoise existence, mais en dépit de leurs efforts pour donner à leur union la sévérité chaste d'une vie d'époux, ils se sentaient revenir à leurs concupiscent excès d'amants.

Thérèse était d'une excessive nervosité, il s'échappait d'elle d'engourdisantes émanations qui l'enveloppaient d'un aphrodisiaque et violent parfum *d'elle*. Au contact seul de sa main, Jacques sentait un frisson lui courir parmi le corps, endormant sa volonté comme une passe magnétique, et asservissant sa personne aux exigences de sa compagne. Ces dépravations brisèrent sa dernière vigueur, son torse se courba et un mal qui depuis longtemps déjà le minait, prit une inquiétante gravité. Le léger fourmillement qui au début lui chatouillait les extrémités, s'était changé en un alourdissement général; des douleurs aiguës le brûlaient aux vertèbres, son pas devenait irrégulier, balancé par des indécisions de marche d'enfant, le sol semblait se fondre sous son pied et les dalles les plus fermes avaient pour lui la visquosité fuyante d'une boue; c'était le ramollissement des moëlles, la fin.

Dès lors il dut garder la chambre; il y vivait couché sur une chaise longue, appesanti par une somnolence épaisse. Durant les premiers jours, Thérèse mit un anxieux empressement à le soigner; avec sa

spontanéité habituelle de caractère, elle s'était enflammée d'un beau dévouement: — Oh! elle le guérirait bien son petit homme chéri! — et elle allait de droite, de gauche, s'efforçant de deviner ses désirs, l'ennuyant presque de ses prévenances.

Lui, par moments, était pris de colères subites, incompréhensibles; elles naissaient apparemment d'un rien: d'une tasse de tisane trop sucrée, d'un coussin mal posé, en réalité ce n'étaient que des symptômes de sa maladie. Prévenue par le docteur, Thérèse les supporta longtemps avec patience; peu à peu cependant, aigrie par la continuité du mal, elle se lassa et à la moindre apparence de mécontentement chez Jacques, elle l'abandonnait seul secoué par des rages folles.

Elle perdit de la sorte l'inquiète préoccupation qui l'avait animée jusque-là, elle s'habitua aux promenades vers la ville, aux flâneries prolongées dans l'Avenue éclairée de printanières toilettes et dans ce va et vient continuel, son ancienne soif d'amour l'altéra bientôt à nouveau. La femelle flairait dans l'air vif, les violents parfums de mai et des désirs sourdement la travaillaient. Un jour elle sortit toute flambante d'ignobles appétences, elle rencontra un ami que leur union jalouse tenait depuis des mois écarté. Elle fut à lui.

Maintenant, Jacques ne revoyait sa femme qu'à de rares intervalles et alors, elle se montrait d'une douceur si affectueuse qu'il oubliait de s'étonner de ses absences.

Un soir, ses souffrances s'étant calmées quelque peu, il s'était assis près du foyer, l'œil abêti fixé sur la flamme, il songeait, bercé par une mélancolie douce savourant une végétative quiétude. Un coup de sonnette vibra dans le silence du vestibule interrompant brutalement sa rêverie. La bonne lui remit une lettre: « Tiens l'écriture de Caillaux, » il décacheta et lut: « Mon vieil ami, ta femme te trompe, » te trompe chez toi-même, tous les jours. J'ai dû giffler hier le petit » Héquet qui racontait que tu le sais depuis longtemps. Tue les tous » les-deux! On ne traîne pas avec ces carognes. A toi, Caillaux. »

Il se dressa, cambrant sa taille, insoucieux de sa faiblesse: On le trompait! Ah, non, il n'hésiterait pas! Instinctivement, il voulut marcher vers une panoplie où deux épées de combat croisaient leurs lames triangulaires. Mais ce mouvement lui mit une douleur affreuse aux reins, il poussa un cri et s'affaissa défaillant.

Quand il revint à lui, une complète paralysie le clouait à son siège et alors, comme si le peu de vitalité de son être se fut concentré au cerveau, la conscience de la chute surgit à sa pensée avec une lucidité qui, depuis longtemps, l'avait désertée. Par une envolée rapide au travers des ans, son esprit retourna aux jours de l'enfance, refit les étapes confiantes de sa première jeunesse, revécut les espoirs, les ambitions d'alors et s'arrêta épouvanté devant la vision de la femme qui les avaient étouffées.

Avec une gloutonne âpreté elle l'avait étreint, s'acharnant follement sur lui, enlevant chaque jour une part de sa chair ; maintenant hâve, décharné, mourant, elle le rejetait comme un os rongé. Impuissant à venger l'outrage, il se sentit enlisé dans une passivité lâche et devant cet amoncellement de hontes remuées, devant l'ultime opprobre infligé à son nom, devant sa vie gachée, il courba la tête envahi par une lassitude immense d'homme épuisé..... il pleura.

MAURICE FRISON.





HEURE VAGUE

Une fine pluie lumineuse tombe paresseusement dans la chaude et blanche poussière des chemins qui n'ose la boire. La poussière étincelle. Le vent trop recueilli, trop faible pour inquiéter les brindilles de la plaine, chante dans les feuilles qui bruissent, se soulèvent d'elles-mêmes, n'osant résister à la faiblesse du vent. Les arbres frissonnent d'harmonies. Les derniers rayons fatigués, tristes, religieux, filtrent à travers les épaisses tentures des fenêtres, qui n'osent les en empêcher, tant ils sont fatigués, tristes, religieux. Et le salon, plein de rêves soyeux, où je me trouve seul, s'éclaire de dormantes clartés, comme un autel, sous de hauts vitraux magiques.

Le tapis moelleux trouve le parquet très-lisse, et lui donne de silencieux baisers de ses franges frémissantes. Les lourdes chaises, les fauteuils plus lourds, aux silhouettes sévères, n'osent appuyer, craignant de faire mal au tapis, au parquet. La lumière, qui le jour a su pénétrer dans les grands vases de l'étagère et se glisser dans les fleurs des bouquets, n'ose en sortir maintenant que le jour s'éteint; l'ombre l'épeure vaguement, et puis les vases sont de si doux reposoirs, les calices de si doux nids. Et à travers le cristal prismatique, et à travers les corolles embrasées de phosphorences, la lumière regarde la nuit qui s'étend sur le tapis moelleux et le parquet très-lisse. L'horloge s'est arrêtée, elle n'ose faire du bruit, et veut oublier que le temps passe.

Et je n'ose bouger. Cependant je devrais sortir, ma place n'est pas ici. Ai-je été invité? Et à mesure que le jour se retire, un personnage d'ombre entre mystérieusement, s'assied sur une chaise ou prend un fauteuil. Et les invités font cercle, ils se parlent. Le tapis comprend, l'horloge écoute. Oh! pourquoi suis-je homme? Je ne puis soupçonner leur conversation, je suis trop brutal pour deviner leur âme d'infinie tendresse. Si je parlais ils s'enfuiraient, si même je leur disais de ma voix la plus caressante « — restez, je vous en supplie, restez — » ils partiraient, tant ma voix leur semblerait grossière. Et je le sens, ma présence les gêne. Et cependant, je ne bouge pas, je n'ose.....

HECTOR CHAINAYE



PERSPECTIVE VESPÉRALE.

*Le couchant déversait des ors en fusion
Aux bords de l'empyrée où sans confusion
Les pourpres, les carmins, les safrans, les sinoples,
Dans les nues érigeaient d'amples Constantinoples.*

*Comme un argent que mord l'échoppe ou le poinçon,
La lune s'échancrait blême sur l'horizon.
Le canal régulier et ses chemins ignobles
Drapaient leurs pauvretés de mille splendeurs nobles.*

*Quelque aède attardé, dans son rêve enfoui
Amoureux constant de l'Idéal qui le fuit,
Portant là par hasard ses pas mélancoliques,*

*Eut cru voir — tant brillait le rang d'ormes brutal —
Se mirer au fond d'un pavement de cristal
Les torches de vermeil des Alhambras féeriques.*

25 juin 85.

L'AMBIDEXTRE.

*Mon âme se sentait, dans un rêve intangible,
Abîmer défaillante au fond du Nirvanah
Des Ténèbres où dès l'antan des jours plana
La solennelle horreur d'un silence infrangible.*

*Soudain crépusculait au lointain indicible
Un milliard de points d'or, qui grandît, rayonna :
Lors un irrésistible élan m'éperonna,
Je volais aux clartés comme un trait à la cible.*

*Et je vis passer Un qui se broyait le front,
Son crâne se sondait, surplombant, large et rond,
Mais, l'écrasant toujours de ses dix doigts squelettes,*

*Tandis qu'un sang épais se caillait dans ses yeux,
Il jetait son cerveau de flamme, insoucieux,
Des deux mains et peuplait l'Érèbe de planètes.*

10 juillet.

ALMA VIRGO.

*Deux femmes surgissaient dans mon rêve extatique.
L'une était la déesse, aux seins hauts et pointés,
Aux flancs taillés en plein marbre du Pentélique ;
Des toisons nimbaient le Très-Saint des voluptés.*

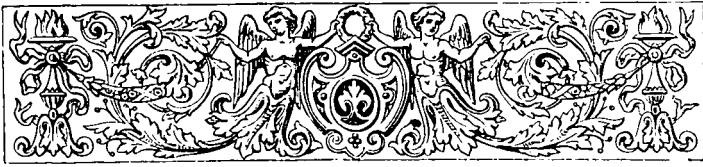
*Mais l'autre apparaissait ébérée et mystique.
Sur son front rayonnaient toutes les chastetés,
Des voiles blancs nacrèrent de blancheur angélique,
Son corps fluide dans leurs diaphanéités.*

*Et tandis que la Grecque érigeait, butinière,
Une mitre de fleurs dans sa souple crinière
Longue comme un péplum, sombre comme la nuit,*

*Ta main que débilita un ineffable ennui
Cueillait aux cieux noirs l'astre à son anatolie,
Muse, fille de Christ, blonde Mélancolie.*

19 juillet.

JULES FRÉDÉRIC.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I. LES COMPLAINTES DE JULES LAFORGUE

Nos aspirations et nos joies restent toujours nuancées de mélancolie : que ce soit surtout en écho des douleurs sociales ou seulement par nature, le populaire fait des complaintes. Devant l'une des baraques qui, pour trois jours, souillent la place à la fête locale, entre la mairie et l'Eglise, le pitre détaillant du bout d'une gaulle les horreurs naïvement peinturlurées sur une vaste toile, nasille les interminables couplets de la *complainte de Fualdès*; et, les lampions éteints, l'on s'en va, accompagné des derniers refrains de l'orgue de barbarie et des derniers échos du tir, aux bons chevaux de bois qui tournent, tournent.....

Artiste sensible à la physionomie de toutes choses et des moindres, et, en ce sens, artiste populaire, pessimiste tourmenté du besoin de vivre, et sans doute pessimiste parce que tourmenté de ce besoin, M. Jules Laforgue fut ainsi conduit à un genre de composition où la tenue prosodique conventionnelle n'est pas de rigueur. De là ces complaintes, répertoire de métaphores très aiguës, souvent trop, avec quelques néologismes mort-nés pour la plupart, des hantises trop prolongées de métaphysique, des subtilités de fantaisie et des virtuosités de métier, tournant parfois au feu d'artifice, mais, à côté, des notes voulués ou raccrochées au petit bonheur de la plume, entrelacés de notes perpétuelles, échos d'humour de belle race, trouvailles de formules, bouquet de rythmes et de rimes dont la variété réjouit le savant parfois inquiet du nombre :

O Robe aux cannelures à jamais doriques
Où grimpent les passions des grappes cosmiques,
O Robe de Maïa, ô jupe de Maman,
Je baise vos ourlets tombals éperdûment.

.....
Nature est sans pitié
Pour son petit dernier.

.....
Ah! ah!
Il neige des cœurs
Noués de faveurs;
Ah! ah! alleluia!

.....

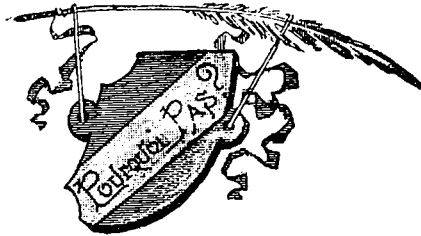
Vous verrez qu'il y en a plus que je n'en étale,
Et quels violets gros deuil sont ma couleur locale.
Et que mes yeux sont ces vases d'élection
Des Danaïdes où sans fin nous puiserions.

.....
Puis, frêle mise au monde ! ô toute fine,
O ma tout-universelle orpheline,
Au fond de chapelles de mousseline
Pâle, ou jonquille à pois noirs,
Dans les soirs,
Feu d'artificeront envers vous mes sens encensoirs !

.....
Et les vents s'engueulent
Tout le long des nuits,
Qu'est-ce que moi j'y puis ?
Qu'est-ce donc qu'ils veulent ?

Quand on aura lu les plaintes de *Lord Pierrot*, de *Faust fils* et du *fœtus de poète*, on voudra lire celles des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés, des débats mélancoliques et littéraires, du soir des comices agricoles, des formalités nuptiales, etc., et finalement les cinquante plaintes y auront passé, en attendant qu'on les relise.

CH. H.



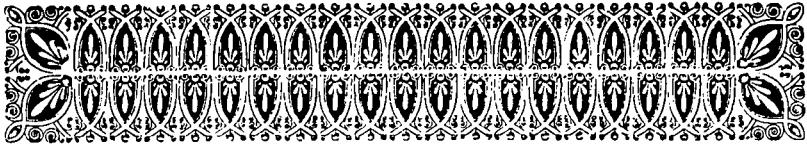


Table des Matières

A		BERLIER (Paul).	
A. F.		Consolatrix, <i>poésie</i> .	42
Chronique de l'art et du livre.	266	Alleluia, »	80
AJALBERT (Jean).		BUET (Charles).	
Les Balayeurs, <i>poésie</i> .	31	Conte Moqueur: <i>Les IX</i> .	253
Le Désir. »	79	C	
Croquis d'Hiver. »	102	CAZE (Robert).	
Le Puits. »	161	Griserie de Gin, <i>poésie</i> .	150
Chromolithographie. »	211	CHAINAYE (Hector).	
ANONYME.		Plein air, <i>fragments</i> .	105, 183
Chronique de l'art et du livre. 57, 59, 85,		Germinal, <i>étude</i> .	205
136, 139, 169, 203, 234, 268, 298, 329,		Le Triangle, <i>nouvelle</i> .	272, 303, 333
363, 395.		Heure vague.	420
B		CHAMPAL (Jacques).	
BEBIESKO (Georges).		Jan Van Beers, <i>critique</i> .	51
Csardas Rimées : <i>poésies</i> .		IX ^m e Exposition de l'Essor.	134
<i>Prélude</i> .	337	Chronique Musicale, <i>Camille Saint-</i>	
<i>La Messe blanche</i> .	338	<i>Saëns</i> .	166
<i>Joie éphémère</i> .	338	Incident Khnopff-Caron.	202
<i>L'amour des Ames</i> .	339	Chronique Artistique.	391
<i>A cheval !</i>	339	D	
<i>Vision</i> .	340	DARANES (Raoul).	
<i>Tableau Gothique</i> .	340	Chronique littéraire: <i>Cruelle énigme</i> .	
<i>Les Yeux</i> .	341	<i>Paul Bourget</i> .	200
<i>La Coupe</i> .	341	Chronique Littéraire.	264
<i>L'Ecueil</i> .	342	DARZENS (Rodolphe).	
<i>Fascination</i> .	342	La Coupe, <i>sonnet</i> .	24
<i>Délivrance</i> .	343		
<i>L'Idole</i> .	343		
<i>Final</i> .	344		

Poèmes en Prose : <i>Chapelets</i> .	67	F	
<i>Hiemal</i> .	103	FONTAINAS (André).	
<i>L'absente</i> .	195	Eden de Poètes, <i>poésie</i> .	35
Méméïon, <i>sonnet</i>	104	Forêts du Nord. »	84
Avril Tiède, <i>poésie</i> .	218	Gerda. »	179
Le Catéchisme de l'aimée, <i>sonnets</i> .	242	Freya. »	196
DE GUAÏTA (Stanislas).		Sonnets pour Jeanne.	249
Mystère, <i>sonnet</i> .	30	Cantique, <i>poésie</i> .	315
DEMBLON (Célestin).		A un Dieu mort, »	271
Nouveaux Contes mélancoliques :		FRÉDÉRIC (Jules).	
<i>Confidences</i> .	115	Sphynges-Crépon, <i>poésies</i> .	314
<i>La vieille Fenêtre</i> .	327	Sonnets.	421
Mater Dolōrosa, <i>sonnet</i> .	194	FRISON (Maurice).	
DESTRÉE (Jules).		Fou! <i>nouvelle</i> .	33
Louise Célin, <i>pastel</i> .	23	Lutte de Chair. »	79
DE TOMBEUR (Henry).		Forêt de Bonsecours. »	225
La « Grâce-de-Dieu. »	37	Sangsue. »	414
Heures d'Amphithéâtre : <i>Saint-Nicolas</i> .	81	G	
Chronique Littéraire : <i>J. Péladan : le Vice suprême, H. Nizet : Les Bécotiens</i> .	130	GUIL (René).	
Deuxième Salon des XX, <i>chronique</i> .	164	Sous mon cachet. 280, 325, 355, 378, 410	
L'Hystérique, <i>étude critique</i> .	173	GOFFIN (Arnold).	
A propos de « Happe-Chair. »	220	Impressions et Sensations. 77, 220	
DUR (Jacques).		Petites Etudes : <i>Egoïsme</i> . 109	
Le Pavé de l'Ours, <i>chronique</i> .	56	<i>L'anneau d'invisibilité</i> . 147	
DYL (Peter).		<i>Adieux</i> . 219	
Chronique Musicale.	53	Journal d'André. 317, 345, 399	
E		Critique Littéraire. 366	
E. M.		H	
Chronique de l'Art et du Livre.	139	HARAUCCOURT (Edmond).	
EYREUX (Victorin).		A Victor Hugo, <i>poésie</i> .	269
Chronique de l'Art et du Livre.	58	HANNON (Théo).	
		Novembre Bruxellois, <i>chronique</i> .	47
		HAROLD (Marc).	
		Chroniques Musicales : <i>Freyhir</i> .	85
		<i>Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg</i> .	231

HUYSMANS (J. K)		A Jacques Madeleine, <i>poésie</i> .	97
Croquis Parisien : <i>Le Coiffeur</i> .	93	La victoire d'Indra, <i>poésie</i> .	278
K			
^H KNOPFF (Georges).		MENNEL (Albert).	
Vers.	369	Lacrymal Rerum, <i>sonnets</i> : <i>Les Penseurs</i> ; <i>La Buche</i> ; <i>Egoïsme</i> ; <i>Deux Idoles</i> .	189
		Les filles mères, <i>poésie</i> .	381
L			
LEMONNIER (Camille).		MERRILL (Stuart).	
Joseph Stevens, <i>étude critique</i> .	15, 61	La Nyctalope, <i>nouvelle</i> .	25
L'Orgue de Barbarie.	141	Spleen d'Hiver, <i>sextine</i> .	121
Aux Avenirès.	237	Bleu et noir, <i>poésie</i> .	163
		A la Morgue, <i>sonnet</i> .	192
LORRAIN (Jean).		Les pianos, <i>fantaisie</i> .	282
Les Idoles :		Le Christ de frère Sérapion, <i>nouvelle</i> .	357
<i>Amour posthume</i> .	301	Pendant qu'elle chantait, <i>poésie</i> .	408
<i>La Madone</i> .	301	MÉTÉNIER (Oscar).	
<i>Dea silens</i> .	302	Les petits vieux : <i>Monsieur Calvierre</i> .	213
Les Lépillier; <i>fragment</i> .	374	Candeur, <i>nouvelle</i> .	285
Fête galante.	400	M F.	
		Chronique de l'art et du livre.	267
M			
MADELEINE (Jacques).		M. H.	
Sur la plage, <i>sonnet</i> .	120	Chronique de l'art et du livre.	267-268
Sur la plage, <i>poésie</i> .	156	MICHELET (Emile)	
MALPER (Luc). ↓		Remords léger, <i>poésie</i> .	22
Contes de l'atelier: <i>Le Vitriol</i> .	43	MIKHAEL (Ephraïm).	
<i>Miana</i> .	123	Tristesse de Septembre, <i>poésie</i> .	75
MARRAS (Francisque).		Impiétés, <i>poésie</i> .	112
A Boucy, <i>fragment</i> .	382	Le magasin de jouets.	193
		Crépuscule pluvieux, <i>poésie</i> .	248
O			
MAHAÏM (Ernest).		ORGELS (Paul).	
Etude sur Flaubert	150, 403	Le revers de la médaille.	245
MALLARMÉ (Stéphane).		P	
A celle qui est tranquille, <i>poésie</i> .	365	PICARD (Edmond).	
MENDÈS (Catulle)		Sonnets lointains :	
La Mère, <i>poésie</i> .	21	<i>Envoi</i>	7
Epître au roi de Thuringe.	69		
Le triste Espoir, <i>poésie</i> .	96		

* *l'union MALPERTUIS*

<i>Concert étrange.</i>	7		
<i>Vie manquée.</i>	8	STRANARD (Henri)	
<i>Jour de l'An.</i>	9	Rupture, <i>nouvelle.</i>	107
<i>Rendez-vous.</i>	9		
<i>Souvenir.</i>	10	SULZBERGER (Maurice).	
<i>Servitude volontaire.</i>	10	Monsieur J.-B. Charlet, <i>nouvelle.</i>	157,226
<i>Consolation.</i>	11		
<i>Congé.</i>	11	T	
<i>Sirène.</i>	12	TINCHANT (Albert).	
<i>Oubliions.</i>	13	Temps Passés, <i>sonnet,</i>	111
<i>Marasme.</i>	13		
<i>Sur la plage.</i>	14	TOREG (Georges).	
		Rêve oriental, <i>sonnet.</i>	192
Q			
QUILLARD (Pierre).		V	
Coucher de soleil, <i>poésie.</i>	76		
L'Impassible, <i>poésie.</i>	144	VALMAJOUR (B.-O.)	
Apothéose, »	270	En Province, <i>croquis.</i>	294
R		VERNAELDE (Albert)	
RAMEAU (Jean).		Chevaux de Fiacre, <i>poésie.</i>	128
La vengeance de l'homme, <i>poésie.</i>	107	VIERSET (Auguste).	
		Lever d'Astres, <i>poésie.</i>	113
REMY (Marius).		Soir tranquille, <i>sonnet.</i>	129
Chronique musicale.	392		
		X	
RIBAUX (Adolphe).		XXX	
Lune d'Avril, <i>sonnet.</i>	82	Chronique musicale :	
		<i>Néron d'Aut. Rubinstein.</i>	133
RUSSEL (Raoul).			
Vitrail, <i>poésie.</i>	362		
		Z	
S		ZERLIGNY (André).	
SERGENNOIS (J.)		Chronique de l'art et du livre.	58
Printemps, <i>poésie.</i>	224		



L'HYSTÉRIQUE

par CAMILLE LEMONNIER

En vente aux bureaux de la *Revue*

Prix : 3,50

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts et de la Littérature

paraissant le dimanche, 4^e année.

Abonnement : 10 fr. — Administration :
26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE MENSUELLE

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres.

Abonnement : 8 fr. par an. — Bureaux
Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LE GÉNÉ NOIR

Gazette littéraire illustrée, 15 cent. le no.

ABONNEMENT : France, 10 fr. par an.
Union postale, 12 "

Bureaux : 84, Boulevard Rochechouart,
PARIS.

En vente chez les principaux libraires

NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

par Francis NAUTET

Un beau volume d'environ 400 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Vient de paraître chez Giraud, à Paris : **LE ROITELET**, par Célestin
Demblon; prix : 1 franc. En vente aux bureaux de la *Revue*.

LA REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE

Paraît le 25 de chaque mois

Prix du numéro : 2 fr. — Abonnement pour la Belgique : 22 fr

Directeur, A. REMACLÉ. — Rédacteur en chef, ED. ROD

BUREAUX : 12, RUE DE TOURNON, PARIS

TOQUES ET ROBES

ESQUISSES JUDICIAIRES

PAR

Arthur JAMES

Un superbe volume sur papier de
Hollande, avec couverture en parchemin;
illustrations d'Amédée Lynen. Larcier,
édit. 3 fr. 50.

REVUE MODERNISTE

Littéraire, Artistique et Philosophique

PARAISSANT LE 30 DE CHAQUE MOIS

en livraisons de 100 pages

BUREAU ET ADMINISTRATION :

26, Rue Vaneau, 26, PARIS

ABONNEMENTS : Un an Six mois

Etranger (Union Postale) 14 7
France Fr. 12 Fr. 6

En vente à la Maison Moens, 7, Galerie Bortier (Comptoir de librairie
musicale) : *Tonkin Polka*, par Donon et *Clair de Lune*, valse brillante, par
Moon; dernières nouveautés; 0,65 cent. le morceau.

LA BASOCHÉ

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

PRIX DU NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES.

Mardi 13 Octobre 1885

N° 12

S O M M A I R E

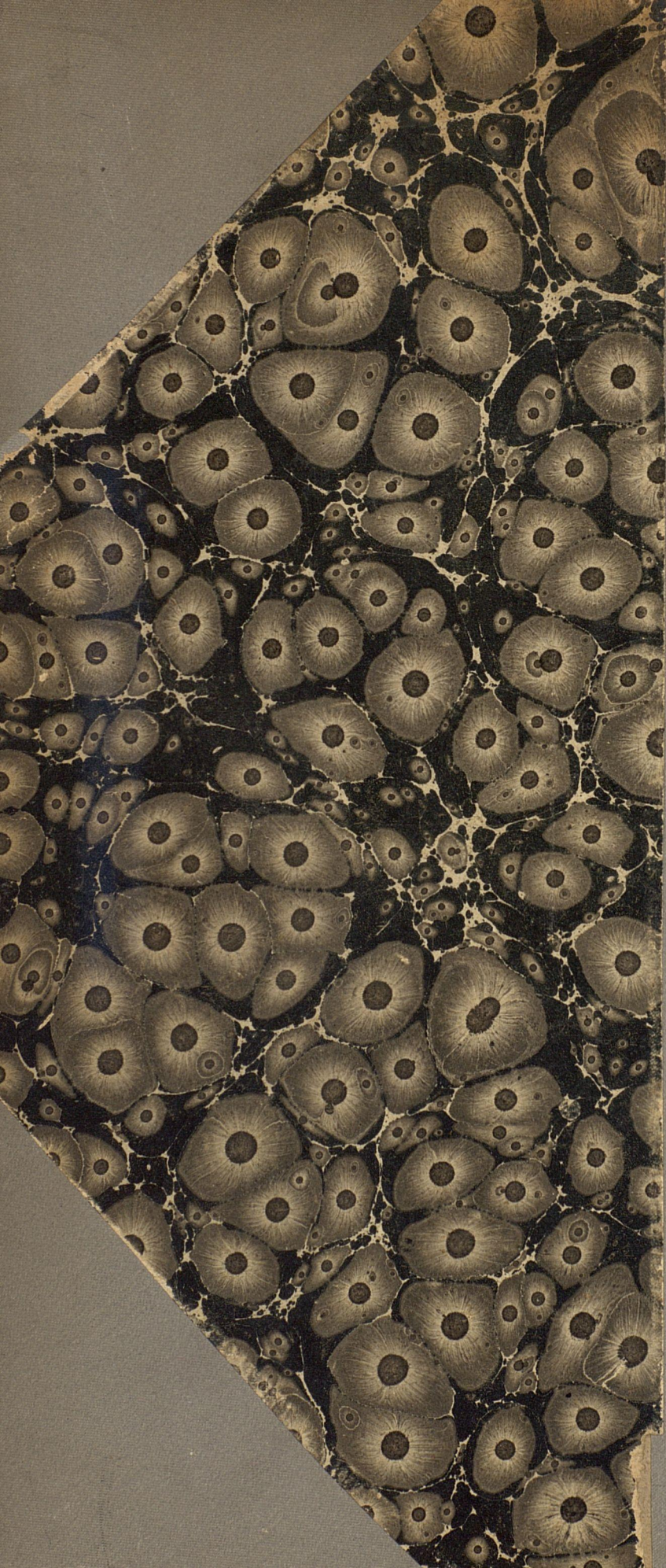
I. ARNOLD GOFFIN	JOURNAL D'ANDRÉ
II. JEAN LORRAIN	FÊTE GALANTE
III. ERNEST MAHAIM	ETUDE SUR GUSTAVE FLAUBERT
IV. STUART MERRILL	PENDANT QU'ELLE CHANTAIT
V. RENÉ GHIL	SOUS MON CACHET (<i>fin</i>)
VI. QUENTIN HÉVA	ABIGAIL, <i>poésie</i>
VII. MAURICE FRISON	SANGSUE, <i>nouvelle</i>
VIII. HECTOR CHAINAYE	HEURE VAGUE
IX. JULES FRÉDÉRIC	PERSPECTIVE VESPÉRALE
X. CH. H.	CHRONIQUE LITTÉRAIRE
XI. TABLE DES MATIÈRES	

Dans nos prochains n^{os}, nous publierons des articles et des vers de MM. Paul Berlier, Hector Chainaye, Jacques Champal, Célestin Demblon, Evrehailles, correspondant belge de la JEUNE FRANCE, André Fontainas, Franz Foulon, Jules Frédéric, Maurice Frison, correspondant belge de la REVUE MODERNE, Arnold Goffin, Quentin Héva, Camille Lemonnier, *Jean Lorrain* (Paris), Ernest Mahaim, Luc Malper, Francisque Marras, Albert Mennel, *Stuart Merrill* (New-York), *Oscar Méténier* (Paris), Edmond Picard, Pierre Poirier, Marius Rémy, Charles Saintelette, Henri Stranard, Maurice Sulzberger, Henry de Tombeur, B.-O. Valmajour, Auguste Vierset.

N. B. Les noms en italique sont ceux de nos correspondants étrangers.

J.-B. MOENS, libraire-éditeur

7, Galerie Bortier, 7
BRUXELLES.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.